Benoît Rondeau

PATTON

La chevauchée héroïque

Tallandier

BENOÎT RONDEAU

PATTON

La chevauchée héroïque

TALLANDIER

DU MÊME AUTEUR

Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution (1940-1945), collectif, Paris, Fondation pour la Mémoire de la déportation, Éditions Tirésias, 2004.

1914-1918. La Grande Guerre au Moyen-Orient, Beyrouth, Éditions Espace Publication, 2009.

Dictionnaire du Débarquement, sous la direction de Claude Quétel, Rennes, Éditions Ouest-France, 2011.

Afrikakorps. L'armée de Rommel, Paris, Tallandier, 2013.

Invasion ! Le Débarquement vécu par les Allemands, Paris, Tallandier, 2014.

Opérations aéroportées du Débarquement, Rennes, Éditions Ouest-France, 2014.

Les Divisions du Débarquement, Rennes, Éditions Ouest-France, 2014.

Conseiller éditorial : Claude Quétel

Cartes : p. 99, 190, 220, 248, 366, 391, 441 : © Légendes Cartographie / Éditions Tallandier, 2016 ; p. 351, 424 : © Florence Bonnaud / Éditions Tallandier, 2016

© Éditions Tallandier, 2016
2 rue Rotrou – 75006 Paris

www.tallandier.com

EAN : 979-10-210-2192-1

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À mon père, avec lequel j'ai si souvent échangé
sur George S. Patton et qui aurait tant apprécié ce livre.

Prologue

Au printemps 1944, juste avant le débarquement en Normandie, le général Patton prononce un discours resté célèbre :

« Messieurs, ces bruits qui courent à propos d'une Amérique voulant rester en dehors de la guerre et refusant de se battre ne sont que des conneries. Les Américains aiment se battre par tradition. Tous les vrais Américains aiment l'éclat et le fracas de la bataille. Quand vous étiez gosses, vous admiriez tous le champion de billes, le coureur le plus rapide, les joueurs de football, les boxeurs les plus solides. Vous êtes ici pour trois raisons : premièrement, pour défendre vos foyers et ceux que vous aimez ; deuxièmement, par respect pour vous-même et parce que vous ne voudriez pas être ailleurs. Troisièmement, parce que vous êtes des vrais hommes, et que les vrais hommes aiment faire la guerre. Les Américains aiment les vainqueurs. Les Américains ne supportent pas les perdants. Les Américains méprisent les lâches. Les Américains jouent toujours pour gagner, ils ne supportent pas les perdants et méprisent les lâches. Les Américains jouent toujours pour gagner. C'est pourquoi l'Amérique n'a jamais perdu et ne perdra jamais une guerre, tout simplement parce que l'idée de perdre nous est insupportable.

Une armée vit et combat comme une équipe. Toutes ces histoires d'héroïsme individuel ne sont que des foutaises, et nous avons la meilleure nourriture, le meilleur équipement, le meilleur état d'esprit et les meilleurs soldats du monde. C'est pourquoi, par Dieu, j'ai pitié des pauvres fils de pute que nous allons affronter. Ces trucs d'héroïsme individuel sont des conneries. Le bâtard bilieux qui l'a écrit pour le *Saturday Evening Post* n'y connaissait pas plus sur la guerre qu'il n'y connaissait sur baiser.

Tous les véritables héros ne sont pas pour autant des combattants de livres de guerre. Chaque homme de l'armée a un rôle essentiel à jouer. Chaque petite fonction est essentielle à l'ensemble. Que se passerait-il si chaque conducteur de camion décidait qu'il n'aimait pas le mugissement de ces obus et, effrayé, sautait la tête la première dans un fossé ? Il pourrait se dire : "Je ne leur manquerai pas, après tout, un type sur des milliers…" Qu'arriverait-il si nous devions tous penser comme ça ? Où diable en serions-nous aujourd'hui ? À quoi ressemblerait notre pays ? Nos familles ? Nos foyers ? Le monde ? Non, Dieu merci, les Américains ne pensent pas comme ça. Chaque homme accomplit son travail. Chaque homme est au service de l'ensemble. Chaque arme, chaque service, chaque unité est un rouage essentiel de l'ensemble. Nous avons besoin de la logistique pour approvisionner nos canons et nos tanks, et nous permettre d'avancer. Nous avons besoin de l'intendance pour manger et nous habiller, parce que, là où nous irons, il n'y a rien à barboter. Tous les hommes du mess ont une mission à remplir, même celui qui fait bouillir l'eau pour nous éviter d'avoir la diarrhée. Même l'aumônier est important, car si nous nous faisons tuer et qu'il ne se trouve pas à nos côtés pour nous inhumer, nous irons tous en enfer.

Chaque homme ne doit pas seulement penser à lui mais il doit aussi penser à son copain qui combat à ses côtés. Nous ne voulons

pas de lâches dans l'armée. Il faudrait les exterminer comme des mouches. Sinon ils rentreront à la maison après la guerre ces fichus couards et ils feront d'autres trouillards. Les héros, eux, donnent naissance à des héros. Éliminons ces putains de mauviettes et nous aurons une nation de braves. L'un des types les plus courageux que j'aie vus durant cette guerre travaillait sur un poteau télégraphique au beau milieu des combats, en Tunisie. Je me suis arrêté pour savoir ce qu'il foutait là-haut par un moment pareil, et il m'a répondu : "Je fixe un câble, mon général." Je lui ai demandé : "N'est-ce pas un peu risqué de faire ça maintenant ?" Et il m'a répondu : "Oui monsieur, mais ce satané câble doit être fixé." J'ai demandé : "Est-ce que ces avions qui mitraillent la route ne vous inquiètent pas ?" Et il m'a rétorqué : "Eux non… Mais vous, oui, mon général !" Voilà un vrai homme, un vrai soldat qui a fait passer son devoir en priorité, même si son travail pourrait paraître insignifiant. Et vous auriez dû voir ces camions sur la route de Gabès. Leurs chauffeurs étaient magnifiques. Ils roulaient jour et nuit sur ces fichues routes, sans s'arrêter, sans jamais hésiter sur l'itinéraire à emprunter, encadrés par des explosions. Nous sommes passés grâce au bon vieux cran américain. Beaucoup de ces hommes ont conduit pendant plus de quarante heures. Ce n'étaient pas des combattants, mais ils avaient un boulot à faire, et ils l'ont fait, et sacrément bien. Ils faisaient partie de l'équipe. Sans ce travail d'équipe, sans eux, la bataille aurait été perdue. Quand tous les maillons sont solidaires, la chaîne devient incassable.

N'oubliez pas : vous ignorez que je suis là. Aucune mention de ma présence ne doit apparaître dans vos lettres. Le monde ne doit pas savoir ce qui a bien pu m'arriver. Je ne suis pas censé commander cette armée. Je ne suis même pas censé être en Angleterre. Laissons ces fichus Boches être les premiers connards à le découvrir. Je veux les voir, un de ces jours, se dresser sur leurs pattes arrière et hurler :

“Mon Dieu, c’est cette putain de 3e armée et à nouveau ce fils de pute de Patton !” Nous voulons les expédier en enfer. Nous voulons y aller et mettre de l’ordre dans cette saleté. Ensuite, nous devrons faire une petite excursion contre ces salauds de Japs et nous nettoierons aussi leur repaire, avant que les marines ne s’en attribuent tous les fichus honneurs.

Bien sûr, nous voulons tous rentrer au pays. Nous voulons tous finir cette guerre. Mais vous ne pouvez gagner une guerre en restant allongé. Le moyen le plus rapide de le faire est d’aller choper les bâtards. Le plus vite ils sont exterminés, le plus vite nous rentrons à la maison. Le plus court chemin vers la maison passe par Berlin ! Et quand nous entrerons dans Berlin, j’abattrai personnellement ce gibier de potence de fils de pute d’Hitler, comme j’abattrais un serpent à sonnette !

Lorsqu’un homme se planque, il finit toujours par se faire tuer. Au diable une telle idée, au diable un tel soldat ! Mes hommes ne creusent pas des trous de combat, je ne veux pas qu’ils le fassent, car s’enterrer ne fait que ralentir une offensive. Avancez, toujours et encore, et ne laissez pas le temps à l’ennemi de creuser. Nous gagnerons cette guerre en nous battant et en montrant aux Allemands que nous avons plus de couilles qu’eux. Nous n’allons pas simplement tuer ces fils de pute : nous leur arracherons les tripes et nous graisserons les chenilles de nos chars avec. Nous allons liquider ces suceurs de queue à coups de pelle ! La guerre est une chose sanglante et barbare. Vous devez faire couler leur sang ou bien ils feront couler le vôtre. Quand les balles s’écraseront autour de vous, quand vous vous essuierez de la boue de votre visage et que vous réaliserez que c’est le sang et les tripes de votre meilleur ami, alors vous saurez quoi faire, faites-moi confiance !

Je ne veux pas recevoir de messages à la con disant : “Je tiens ma position.” Nous ne tenons pas le moindre de ces foutus trucs ; laissons ça aux Boches. Nous avançons constamment et nous ne tenons rien d’autre que les couilles de l’ennemi. Nous allons les lui tordre et lui botter le cul. Notre plan consiste à avancer encore et toujours, et peu m’importe que nous passions sur, sous ou à travers l’ennemi : nous allons le transpercer comme un tas de merde. Parfois, on se plaindra que nous poussons trop durement nos gens. Je me fous complètement de telles jérémiades, car plus nous pousserons, plus nous tuerons d’Allemands ; et plus nous tuerons d’Allemands, moins d’Américains mourront. Pousser signifie moins de pertes, je veux que vous vous souveniez tous de ça.

Messieurs, il y a une chose importante que vous pourrez dire quand vous serrez rentrés à la maison. Vous pourrez tous remercier Dieu pour cela. Remerciez Dieu car, dans vingt ans, lorsqu’assis sur vos genoux, devant la cheminée, votre petit-fils vous demandera ce que vous avez fait pendant la Seconde Guerre mondiale. Vous n’aurez pas à toussoter, l’air gêné, et à lui dire en regardant dans le vague : “Eh bien, ton grand-père a charrié de la merde en Louisiane.” Non, messieurs, vous pourrez le regarder droit dans les yeux et lui dire : “Fils, ton grand-père a chevauché avec la célèbre 3^{e} armée et un salopard de fils de pute nommé Georgie Patton !” C’est tout[1] ! »

Introduction

Un général charismatique

« Qu'as-tu fait pendant la Seconde Guerre mondiale ? » Des millions de vétérans américains ont dû répondre à cette question posée par leurs enfants ou leurs petits-enfants. Les anciens GI évoquent avec émotion la bataille de Normandie, la guerre du Pacifique, le corps des marines ou la campagne d'Italie. Pour les vétérans de la 3e armée, la réponse est immuable : « J'étais avec Patton. » Eux, ils étaient les soldats d'un général devenu une légende – les autres étaient de la 1re, de la 5e armée… Cette particularité dépasse le cadre des formations placées sous les ordres de Patton. À l'époque, dans les journaux, les articles titraient « L'armée de Patton », mais jamais « L'armée de Bradley », « de Hodges », « de Patch » ou « de Clark »[1]. Au début de 1945, le *Daily Mirror* indique que la 1re armée s'est emparée de Cologne, que Patton – et non la 3e armée – s'est avancé de 50 kilomètres en Allemagne. En mars 1945, le *Los Angeles Times* souligne que « Les hommes de Patton prennent le Rhin d'assaut ». Dès la campagne de Sicile, deux ans plus tôt, le *Telegram Tribune* de San Luis Obispo annonce que « L'armée de Patton fonce à travers le centre de la Sicile ». Le *Star and Stripes*, un des journaux

officiels de l'armée américaine, adopte le même ton dans ses colonnes[2]. Il s'agit d'emblée d'une caractéristique insigne de ce général qui a su personnifier son armée.

Chargé de censurer les lettres expédiées au pays par les *boys* de la 3e armée, le capitaine Chesterfield Smith, de la 94e DI, se souvient de la fierté avec laquelle les soldats servaient sous les ordres du charismatique Californien George Smith Patton : « "Je suis un homme de Patton." Ils voulaient être des combattants grâce à lui. Ils voulaient gagner cette fichue guerre pour lui. Ils l'ont tous mis dans leurs lettres[3]. » Les témoignages abondent. Dès 1942, malgré sa douleur, l'épouse d'un soldat tombé au champ d'honneur au Maroc écrit à Beatrice Patton, la femme du général : « Dites au général Patton à quel point Nick était fier et heureux d'être avec lui[4]. » Sentiment que partagent ceux qui critiquent pourtant un supérieur exigeant et au commandement controversé. Avec le temps, conscients d'avoir côtoyé une légende, ceux qui ont subi des remontrances en tirent de la vantardise, loin de tout ressentiment. Tous se souviennent du jour, de l'instant où il leur a adressé la parole. Si ses manières étaient durement ressenties, sa présence au sein de la troupe et ses adresses choisies avaient l'effet escompté : revigorer le moral et préparer les hommes à affronter l'ennemi. Cas unique au cours du conflit, à l'exception de l'Afrikakorps de Rommel, l'armée s'identifie à son commandant. La légende qui entoure le général se confond avec les exploits de toute une armée. Il inspirait l'élan et le dynamisme à ses hommes, il voulait que tous le reconnaissent. Il savait les mener à la victoire.

Pour les soldats américains, George Smith Patton est paré des attributs qui forgent un mythe : l'allure, l'assurance, le vocabulaire châtié, les excentricités et le tempérament, ainsi qu'un ego surdimensionné. C'est un général vainqueur. « Nous savions que

c'était un gagnant, écrit Coy Eklund qui appartenait au QG de la 3e armée. Et, avec lui, nous allions vaincre[5]. » Au moment des combats pour la ligne Siegfried, *Time Magazine* écrit : « Il était (après la percée d'Avranches) désigné pour être le héros public no 1 de la guerre en Europe. » Le journaliste poursuit : les Américains, prompts à l'idolâtrie, tiennent avec Patton le candidat idéal « correspondant à l'idée commune de ce que doit être un général érigé en héros[6] ». Aux États-Unis, pendant les années de guerre, sa popularité est telle que des admirateurs accrochent son portrait au mur[7]. Des milliers d'autres envoient des lettres à la poste d'un village appelé Patton, dans le comté de Cambria en Pennsylvanie, réclamant un cachet au nom du prestigieux général, qui n'a aucun lien avec cette localité[8]. Confronté aux chasseurs d'autographes, il est contraint de prévenir le censeur que sa lettre a déjà été contrôlée par un de ses collaborateurs. Parmi ses admirateurs se distingue une jeune femme de Harrisburg (Pennsylvanie), Mary Jane Krieger. Cette inconnue et lui sont en relation épistolaire pendant la guerre. En dépit de sa lourde mission, il prend le temps d'échanger sur la poésie avec cette jeune admiratrice[9].

Ce charisme le distingue de la plupart de ses pairs. Bradley n'aura jamais auprès de ses troupes la notoriété de Patton auprès des siennes. Un général a dit de Bradley que sa présentation des détails d'une opération sur une carte s'effectuait « avec autant de panache qu'un enseignant détaillant le programme du semestre ». Prenant soin de sa tenue en toutes circonstances, portant l'uniforme avec élégance, Patton sait se démarquer d'emblée lorsqu'il pose pour la postérité en compagnie d'autres généraux, même lorsque ceux-ci, Bradley, Hodges ou Simpson[10], portent le casque ou le bel uniforme[11].

Une personnalité complexe

Les opinions au sujet de Patton vont de l'adulation à une condamnation frisant la mauvaise foi, doublée d'une antipathie confinant à la caricature[12]. Andy Rooney, de CBS, prétend que c'est parce que l'armée américaine avait peu de soldats de la trempe de Patton qu'elle a été en mesure de remporter la victoire[13]. Pour certains, il y a une forme de folie chez lui. Pour beaucoup, ce général est une figure à respecter, mais elle ne donne pas pour autant envie de s'identifier à lui : on admire ses performances, beaucoup moins sa personnalité et son jugement. Cet homme est indubitablement le général le plus flamboyant de la Seconde Guerre mondiale.

Nous connaissons Patton grâce à ses carnets, édités par Martin Blumenson, et aux allusions empreintes de jalousie de ses pairs dans leurs Mémoires. Et avant tout par le prisme déformant du film de Franklin J. Schaffner dans lequel le public découvre un général colérique, assoiffé de gloire. Patton en est responsable : il s'est forgé une image de dur à cuir insensible, travaillant son attitude devant un miroir en déclamant *Henri V* de Shakespeare, regrettant de ne pas être né avec un visage de guerrier[14]. « C'était un acteur, déclare sa fille Ruth Ellen, il se comportait ainsi avec les autres, mais pas à la maison[15]. » Complexé par sa voix haut perchée, il estime qu'un soldat doit avoir une posture virile, maîtriser sa peur et se préparer au combat, ce que facilitent un faciès belliqueux et une hargne guerrière.

Patton laisse l'image d'un va-t-en-guerre. « Nous sommes des gens chanceux. Nous sommes en guerre ! Nous avons une opportunité de combattre et de mourir pour quelque chose. Beaucoup de personnes n'obtiennent jamais cette chance[16] ! » Tels sont les propos qu'il tient à ses troupes. « J'aime la guerre », cette affirmation ne doit pas laisser place à une mauvaise interprétation. Il aime se battre, il apprécie les

responsabilités et les défis que représente le combat. Mais pas la guerre en tant que telle, ainsi que les souffrances qu'elle occasionne. Il l'aime comme un chirurgien aime sa profession, et n'apprécie ni la maladie ni les blessures[17]. À Londres, en 1944, au cours d'un dîner en compagnie de deux acteurs, Alfred Lunt et Lynn Fontanne, le général Patch prétend se battre pour son pays et pour préserver le monde. Patton, lui, fait une tout autre déclaration à la comédienne qui vient du cœur : « Chère madame, je me suis battu toute ma vie et j'espère que je continuerai à le faire indéfiniment, pour la simple raison que j'aime me battre[18]. » C'est un professionnel de la guerre, au sens noble du terme.

Les uns ne retiennent que sa vulgarité et son arrogance, l'image de ce général mal-aimé giflant ses soldats. Pour eux, il ne peut pas représenter l'Amérique dans ce qu'elle fait de mieux. D'autres retiennent le leader d'exception qu'il est. Le personnage est pourtant plus nuancé. Son destin est une véritable épopée.

Patton était écrivain et poète. Cultivé et au fait de la chose militaire, il est toujours soucieux de parfaire sa connaissance de l'art de la guerre. Sportif accompli, il pratique l'équitation, excelle au polo, ainsi qu'à l'escrime. Ce qui lui a permis de concourir aux Jeux olympiques de 1912. Il a appris à naviguer sur un voilier et à piloter un petit avion. Il est aussi photographe amateur et multiplie les clichés avec son Leica, désormais exposés à Fort Knox[19].

C'est également un gentleman, un hôte courtois, urbain et affable, non dénué d'humour. Il peut se montrer sensible, et même émotif. « C'était le plus grand pleurnichard que j'aie connu, rapporte Ruth Ellen, il ne pouvait contenir son émotion devant un film ou un livre, quand il écoutait sa femme lui faire la lecture[20]. » Plein de compassion, il met un point d'honneur à se rendre auprès des blessés dans les hôpitaux. S'il jure sans cesse et se montre grossier, il ne

blasphème pas et ne raconte jamais d'histoires grivoises. S'il est irascible et cède à des accès de rage, il sait également faire amende honorable et se confondre en excuses avec autant de célérité.

Patton, en patriote convaincu et homme d'honneur, a le sens du devoir. Avide de gloire, son ambition est sans limites et, depuis son plus jeune âge, il est persuadé d'être destiné à laisser l'empreinte de son sceau dans l'histoire militaire. Initiateur du développement de l'arme blindée aux États-Unis pendant la Première Guerre mondiale, il est reconnu comme l'un des pionniers de la guerre de mouvement au XX^{e} siècle. Il a contribué à conduire l'armée américaine à la victoire lors de la Seconde Guerre mondiale. Son apport aux campagnes majeures du conflit l'a propulsé au rang de mythe.

Ses faits d'armes ne lui ont cependant pas permis d'épingler une cinquième étoile à son uniforme. Il termine la guerre à un poste administratif, lui qui piaffait d'impatience pour affronter l'empire du Japon. De fait, s'il a su mener des opérations décisives avec rapidité et à moindre coût humain, il a commis des erreurs qui auraient sonné la fin de la carrière d'autres officiers. Sans doute n'est-il ni le génie absolu de la guerre ni l'homme dénué de cœur que l'on décrit, mais ces deux images restent attachées au général au colt à crosse d'ivoire qui a forgé sa légende.

Un héros qui n'a pas écrit son livre

Patton est d'autant plus entouré d'une aura qu'il n'a pas laissé sa vision de la guerre et qu'il n'a pu répondre aux critiques. Comme Rommel, ses écrits n'ont été publiés qu'à titre posthume. Il sait que sa carrière de soldat sera scrutée ; sans prétention déplacée, il est conscient que sa place dans l'Histoire est assurée. Avec une certaine

fausse modestie, il écrit à sa sœur Nita : « Je faciliterai certainement la tâche de mon futur biographe – si jamais j'en avais un –, grâce à mes notes de guerre si proprement classées. » Ce souci de la mémoire écrite n'est pas nouveau. Il écrit sur sa famille, sur lui depuis longtemps. Le 11 juillet 1913, ses carnets s'ouvrent ainsi : « Faits, dates et incidents de ma vie qui, je l'espère, intéresseront la postérité, mais je crains que cela ne soit pas le cas[21]. »

Il est gouverneur militaire de Bavière quand il commence à rédiger un livre dans lequel il rassemble les enseignements qu'il tire de la guerre. Des amis, comme Charles Summerall ou Charley Codman, en ont lu quelques chapitres[22]. Cet ouvrage a été publié – de façon expurgée – sous le titre *War as I Knew It*, *La guerre telle que je l'ai connue.* Patton avait d'abord songé à l'appeler *War as I Saw It*, *La guerre telle que je l'ai vue*. La fibre patriotique de son journal est évidente et Douglas Southall Freeman, qui est chargé de la mise en forme du livre sous l'égide de Beatrice, est conscient qu'il faudra attendre des décennies pour qu'un historien produise une bonne biographie de Patton. Au cours de cette période, Robert Allen publie *Lucky Forward*, une histoire de la 3e armée que Beatrice considère comme un plagiat[23].

Dans les années 1970, Martin Blumenson édite les fameux *Patton Papers*, les *Carnets de Patton* à partir de son journal intime et de divers documents. Cette décision n'a pas été facile à prendre pour la famille. Toutefois, elle s'est imposée afin que l'ensemble de l'histoire soit présentée dans un seul ouvrage sous sa supervision, plutôt que n'apparaissent des bribes de sa vie déformées par des « chacals », selon l'expression de Ruth Ellen[24].

Pendant la guerre, Patton n'a de cesse de griffonner des textes sur des bouts de papier qu'il garde dans ses poches. Il les donne ensuite à son sténographe, le sergent Joseph Rosevich, qui les met au propre

tout en recopiant des passages pour son propre usage, ce que Patton ignore. Rosevich les vend ensuite à Ladislas Farago, qui écrit un des premiers livres marquants sur le sujet. Ce n'est toutefois qu'avec le livre de Blumenson que les pensées intimes de Patton apparaissent, non sans faire grincer des dents.

De fait, la publication des carnets a été cause de nombreux tracas. S'il faut en croire Stanley P. Hirshson[25], citant Drew Pearson, Eisenhower, qui brigue la présidence des États-Unis au début des années 1950, s'inquiète que l'épouse de Patton publie des extraits de son journal qui révéleraient sa liaison avec Kay Summersby[26] et son intention de quitter sa femme. Les craintes de l'ancien commandant suprême sont infondées, les papiers de Patton n'en faisant aucune mention, mais des passages remettent en cause la stature de l'homme : Patton le dépeint en opportuniste. Regnery, un éditeur conservateur de Boston, ainsi que Herbert Hoover, l'ancien président des États-Unis, aimeraient s'en servir pour nuire à la candidature d'Eisenhower. Les *Carnets* fourmillent d'une multitude de déclarations acerbes envers les principaux responsables des forces alliées. En 1983, Bradley reconnaît que leur lecture est pour lui une des plus fortes expériences littéraires de sa vie[27]. Il s'était mis à apprécier ce subordonné difficile dès la bataille des Ardennes, son opinion est bouleversée quand sont publiés des textes dans lesquels les critiques fusent contre lui[28].

Pourquoi écrire un nouveau livre sur Patton ?

De nombreux ouvrages ont été écrits en français sur le général Patton et plus encore en anglais – un de plus semble une gageure ou une entreprise hasardeuse. Le lecteur français a accès depuis longtemps aux *Carnets de Patton*, réédités récemment sous le titre *Patton. Carnets secrets*, une version insatisfaisante à bien des égards. Le texte est limité par rapport à l'édition américaine, plus volumineuse. Des détails importants sont passés sous silence. Ainsi, la célèbre affaire de Hammelburg, ce raid désastreux lancé par Patton en 1945 dans l'espoir de libérer son gendre prisonnier de guerre, n'est pas mentionnée. Enfin, la traduction de Jacques Mordal, reprise sans modification par Boris Laurent, pose problème. Le style de Mordal est bon et les propos de Patton assez fidèles, mais la traduction n'est pas exacte selon moi. Il y a des fusions de phrases, des passages éludés et une tendance à utiliser un nom propre lorsque Patton écrit « il ». Les temps des verbes ne sont pas respectés, de même que les choix faits par Patton quand il désigne quelqu'un par son nom ou son surnom (Eisenhower/Ike) ou quand il dit « Anglais » ou « Britanniques ». La question n'est pas de faire de la littérature : il faut être fidèle au texte d'origine. Qu'importe si Patton n'écrit pas dans un style soutenu : c'est le sien et ce sont ses mots qu'on veut lire. Par ailleurs, j'ai opté pour le tutoiement dans les échanges entre Patton et Eisenhower, les deux hommes étant amis et l'ambiguïté de la langue anglaise le permettant. Ma version est plus complète.

L'ouvrage le plus récent et le plus abouti est *Patton, le chasseur de gloire* de William Huon. L'abondante iconographie est stupéfiante par son originalité et le texte, écrit avec style, est efficace. La part belle étant accordée aux photographies, il est cependant loin de prétendre

à l'exhaustivité : ainsi, les campagnes de 1944-1945 sont-elles expédiées en une trentaine de pages, illustrations comprises. Le lecteur a aussi à sa disposition le *Patton* de Yannis Kadari. Cet ouvrage bien illustré permet une première approche, mais il est trop court en raison des contraintes de la collection à laquelle il appartient, et il omet des événements significatifs.

Je suis redevable à tous ceux qui m'ont précédé dans l'étude de ce grand général, notamment aux Américains. Mes contacts avec Nathan C. Jones, le conservateur du musée de Patton à Fort Knox, ont été fructueux et m'ont permis d'affiner mes connaissances et de découvrir des détails essentiels. Les travaux de Blumenson sont indispensables et ont constitué ma base de travail. De nombreux éléments des écrits du général que Blumenson n'a pas retenus ont été étudiés par la suite. L'excellente biographie de Carlo D'Este est, à cet égard, indispensable. Tout aussi incontournable est la lecture de témoignages comme – pour ne retenir que trois exemples – ceux de D.A. Lande, de Charley Codman, son assistant, ou de Bradley, qui fut son subordonné puis son supérieur. Les sources Internet n'ont pas été négligées.

Je n'ai pas pu faire l'économie de *Patton. Grandeur et servitude* de Ladislas Farago, un des premiers ouvrages majeurs sur Patton traduits en français. Cependant, Farago reconstruit les dialogues et multiplie les erreurs factuelles sur des événements pourtant connus. Dans ce livre, l'incident de Knutsford est traité à la légère[29] et le raid de Hammelburg passé sous silence. Jonathan W. Jordan signe un livre qui n'est pas inintéressant : *Brothers. Rivals. Victors. Eisenhower, Patton, Bradley and the Partnership that Drove the Allied Conquest in Europe*. On pourrait déplorer le parti pris de l'auteur de citer les trois protagonistes par leurs prénoms, comme s'il était un de leurs intimes. J'ai retenu ce procédé uniquement dans le cas de Beatrice, l'épouse

de Patton. Le livre de Jordan n'est pas exempt d'erreurs de détail sur les batailles. De même, *Fighting Patton* de Harry Yeide fournit des réflexions intéressantes sur la perception de Patton par ses adversaires ; toutefois il n'est pas toujours convaincant, soucieux qu'il est de devoir remettre systématiquement en cause ce qui est donné comme établi. La biographie de Hirshson est elle aussi à considérer avec une extrême prudence. L'auteur prend un parti pris clairement anti-Patton, il doute de sa dyslexie et de sa liaison avec Jean Gordon, insiste sur les sentiments racistes qui caractériseraient le général, et lui attribue la responsabilité de crimes de guerre. Son travail d'historien n'est pas sérieux, car il se base sur des sources critiques sans se soucier de leur impartialité.

Mon texte est une synthèse, la biographie la plus exhaustive de Patton écrite en langue française. Il offre au lecteur des éléments qui n'étaient accessibles jusqu'alors qu'en anglais. Il apporte un éclairage sur la vie de Patton avant la Seconde Guerre mondiale, période moins connue et trop souvent rapidement abordée, alors qu'elle permet de mieux comprendre le personnage. Soucieux de rendre cette lecture agréable, j'ai multiplié les anecdotes et les faits relatifs au quotidien du grand général.

Le lecteur découvrira l'influence de sa femme et de ses amis tout au long de sa carrière, ainsi que le rôle de ses mentors. Les années de guerre font l'objet d'une attention particulière. Sa personnalité, l'analyse de son art du commandement et de son statut de grand général sont abordées en fin d'ouvrage. La conclusion, dont le propos est inédit, traite de sa postérité.

Patton est un héros aux dimensions de l'Amérique. De famille sudiste, originaire de Virginie, né dans le Far West californien, il a suivi ses études dans l'est du pays. Il a épousé une jeune fille d'une

bonne famille de la région avant de servir dans des postes répartis sur toute l'étendue de l'Union, y compris aux îles Hawaï.

Patton symbolise l'Amérique que nous aimons. Une Amérique ambitieuse, triomphante et dynamique, celle qui nous a libérés du joug nazi et nous a préservés de l'emprise soviétique. Une Amérique envers laquelle la dette de notre pays est immense. C'est à la découverte intime de cet Américain hors norme que nous invite cet ouvrage.

Bien que j'aie toujours éprouvé de la sympathie pour George Smith Patton, je me suis efforcé de demeurer objectif. Les interprétations, les erreurs ou les choix de traduction relèvent de ma seule responsabilité.

PREMIÈRE PARTIE

LA GENÈSE D’UN GÉNÉRAL

1885-1940

CHAPITRE PREMIER

Une jeunesse dans l'ombre des héros

Les Wilson : les pionniers du Nouveau Monde

George Smith Patton a vu le jour à 18 h 38 le mercredi 11 novembre 1885 dans la chambre où est née sa mère, sur la propriété familiale de Lake Vineyard. La demeure est sise à San Gabriel, près de Pasadena en Californie. L'événement est consigné dans la bible de cette famille très pieuse[1].

Le nouveau-né ne connaîtra pas Benjamin Davis Wilson, son grand-père maternel. Quant à sa grand-mère maternelle, elle disparaît alors qu'il n'est âgé que de 12 ans. Benjamin Wilson était un aventurier[2]. À 15 ans, il ouvre un poste de traite à Yazoo City, au nord-est de Vicksburg, où il commerce avec les Indiens. Il s'installe ensuite plus à l'ouest et devient trappeur, l'un de ces fameux *Mountain Men* qui ont imprégné l'histoire américaine de leur légende, à l'instar de Kit Carson et de Jedediah Smith. Il fait partie des pionniers de la conquête de l'Ouest. À ce titre, Benjamin Wilson

accompagne la deuxième caravane qui emprunte la piste de Santa Fe, la voie terrestre la plus méridionale permettant d'atteindre la Californie. Il effectue l'épique trajet en 1841, des années avant la fameuse ruée vers l'or de 1848. Il est un de ces rares Américains d'origine britannique à avoir atteint ce territoire bordant le Pacifique.

Il participe à plusieurs guerres, notamment à celle contre le Mexique, qui devait mettre la Californie dans le giron américain. Il est aussi le premier maire de Los Angeles dans une Californie désormais américaine. C'est un notable de la région, un « Don », un de ceux qui implantent la culture de l'orange, et un des premiers à introduire les grands vignobles dans la vallée de San Gabriel. Benjamin laisse aussi son empreinte sur la toponymie. Une colline porte le nom de « mont Wilson ». Décidément actif, il fonde la ville de Wilmington avec Phineas Banning et y implante un port. Après une première union avec une femme d'origine mexicaine, Ramona, qui lui donne deux enfants[3], cet illustre grand-père rencontre Margaret Hereford Wilson qui sera l'aïeule de Patton. Ils se marient en 1853.

Sa nouvelle épouse, Margaret, était la gouvernante de ses enfants. Elle aussi est une pionnière héroïque. Son petit-fils prétend qu'elle fut l'une des premières femmes à traverser les Grandes Plaines pour se rendre au Far West californien. Elle avait entrepris le périlleux voyage en raison de l'état de santé de son premier mari, le docteur Hereford, qui espérait que le climat lui serait plus favorable ; mais il décède en Californie. Le nouveau couple a deux enfants : Anne, née en 1858, que Patton appellera « tante Nannie », et Ruth, en 1861, la mère du futur général de la Seconde Guerre mondiale.

La maison – un ranch du nom de Lake Vineyard – fut bâtie par Benjamin Wilson aux alentours des années 1840. Ce grand-père participe à la fondation de Pasadena et devient l'un des horticulteurs les plus renommés de l'État. Millionnaire, il meurt en 1878, mais

l'héritage est en partie dilapidé par son gendre, un certain Shorb, époux de Sue, la fille de son premier mariage[4]. Étrangement, le futur général minimise le legs des Wilson, qui ont assuré la fortune de sa famille[5]. Il s'enorgueillit des Patton et de leur héritage militaire.

Les Patton : héroïques aïeux de la Sécession

George Smith Patton ne se considère pas comme un individu lambda, il s'inscrit dans une lignée de héros[6]. Soucieux de conserver la trace des hauts faits de ses ancêtres, le futur général prend la plume pour consigner les souvenirs familiaux : « Ce sont ces faits qui m'ont toujours inspiré. C'est mon espoir sincère que quiconque de mon sang lisant ces lignes en soit inspiré de façon similaire et soit toujours fidèle aux traditions héroïques de sa race. » Mourir sans mériter le sang qui coule dans ses veines[7] l'inquiète. Ses parents et tante Nannie, en inculquant le culte des ancêtres à cet enfant adoré auquel on ne refuse rien, le préparent à croire en son destin et à se forger une existence hors du commun.

Robert, le premier Patton ayant abordé l'Amérique, est d'origine écossaise. L'émigrant s'installe dans les années 1770 à Fredericksburg, en Virginie, où il épouse Mary Gordon Mercer. Il ne participe à aucune guerre, pas même celle de l'Indépendance, et rien, dans sa vie, ne laisse présumer d'attrait pour le service des armes, contrairement à sa descendance.

Mary et Robert auront neuf enfants : l'un d'eux, John Mercer Patton, le futur gouverneur de Virginie et George Smith Patton, premier du nom, grand-père du héros de la Seconde Guerre

mondiale. Né en 1833, le grand-père Patton embrasse la carrière des armes et suit les cours de la prestigieuse école militaire Virginia Military Institute (VMI). Tout en menant parallèlement une carrière de légiste, il met sur pied une unité de la milice[8], les Kanawha Rifles. Il épouse Susan Thornton Glassell et l'aîné de leurs fils n'est autre que le père du général de la Seconde Guerre mondiale. Les aïeux du côté des Thornton sont tout aussi illustres, ce qui ne peut que flatter l'ego du futur général. La famille de Susan descend d'un arrière-grand-père de George Washington.

Son grand-père s'illustre pendant la guerre de Sécession en qualité de colonel confédéré à la tête du 22e régiment d'infanterie de Virginie. Il accompagne le général sudiste Jubal Early dans son raid sur la capitale fédérale à la fin de l'été 1864. En 1919, de retour de la Première Guerre mondiale, son petit-fils, qui vient de vivre l'expérience du front, rencontre une dame âgée, qui, cinquante-cinq ans auparavant, avait hébergé deux soldats de la brigade du colonel Patton. Cette révélation l'émeut. En septembre 1864, ce dernier décède des suites des blessures reçues au cours de la troisième bataille de Winchester, dans la vallée de la Shenandoah. Son serviteur, un esclave noir à ses côtés pendant toute la guerre, est autorisé par les Nordistes à traverser les lignes pour rapporter la selle et le sabre du défunt à sa veuve, Susan. Tazewell Patton, un des frères du colonel, était tombé lui aussi au champ d'honneur lors de la fameuse bataille de Gettysburg, l'été précédent, en juillet 1863.

Le destin de la famille bascule en 1866, un an après la fin de la guerre de Sécession : Andrew, un frère de Susan, lui fait parvenir 600 dollars pour que leur père, âgé et aveugle, les enfants et elle viennent le rejoindre en Californie. Le périple s'effectue par voie maritime *via* Panama, San Francisco, et enfin Los Angeles. La famille

Patton a quitté le Sud pour effectuer, comme les Wilson, en des temps moins troublés, le grand voyage vers la Californie.

Soucieuse de son indépendance financière, Susan Patton fait l'acquisition d'une petite maison en pisé où elle enseigne à des jeunes filles. En 1870, elle se remarie avec George Hugh Smith, un cousin et un camarade du VMI de son premier époux. Vétéran de la guerre de Sécession, gentleman cultivé et lettré, ce beau-père attentif prend soin de préserver le souvenir du père biologique. Il est si dévoué que l'aîné, George William, le père de Patton, devient légalement George Smith Patton Jr., deuxième du nom, honorant ainsi à la fois son père et son beau-père.

Le père de Patton retourne vers l'est, en Virginie. Comme son père avant lui, il intègre le VMI. Le jeune homme loge chez son oncle George Mercer Patton, qui « a commandé un régiment pendant toute la guerre, participant à plus de batailles que n'importe lequel des huit frères Patton ; et bien que ses vêtements furent touchés à six reprises et qu'il ait perdu un cheval tué sous lui, il n'a jamais été touché[9] ». Capable d'emportements, le jeune George Smith Patton Jr. est cependant un parfait gentleman, prévenant auprès des jeunes filles. Fait surprenant, il apprend chez le tailleur de l'académie que ses mensurations sont identiques à celles de son père. Ce seront également celles de son fils, s'il faut en croire ce dernier qui en est fier. Bien plus, vêtu de l'uniforme gris des cadets, un ancien général sudiste, frappé par leur ressemblance, s'enquiert auprès de lui : « N'êtes-vous pas le colonel Patton ? »

Il sort du VMI en 1877, puis reprend le chemin de l'Ouest où il étudie le droit. Aventurier dans l'âme, il envisage de s'embarquer pour l'Égypte et le Soudan afin de rejoindre l'expédition de Hicks Pacha. Mais, devant subvenir aux besoins de sa mère, il renonce à ce projet. Bien lui en a pris, la colonne de Hicks est anéantie par les

mahdistes[10] dans les déserts du Soudan. Il reste en Californie. Renonçant à la carrière des armes, une nouvelle vie s'ouvre devant lui. Il affirme qu'il est « un homme de paix » et qu'il ne portera jamais d'armes à la chasse – cette attitude n'est vraiment pas dans la veine de la famille Patton[11].

« L'enfant le plus heureux du monde »

C'est en Californie que George courtise Ruth Wilson qu'il épouse le 28 décembre 1884. Sa sœur, Nannie, éperdument amoureuse de lui, reste persuadée d'être son véritable amour. Vieille fille, elle passera son existence auprès du couple. Cette belle-sœur est si envahissante qu'il faut déployer des trésors de persuasion pour la dissuader d'accompagner les jeunes mariés pendant leur voyage de noces.

Lake Vineyard est la première demeure du jeune couple, où naît leur enfant. Le futur général qui deviendra sportif et vigoureux est de constitution fragile. Patton décrit dans une de ses compositions en 1902 le grenier de la vaste maison : « Tout y est entreposé dans un capharnaüm qui tient du merveilleux : cannes, coffres, selles, lits, armes à feu, épées, chaises, vêtements, livres, papiers… et même des rats. »

Les Patton déménagent pour Los Angeles. Anne, surnommée Nita ou encore Anita, voit le jour. Le père, élu procureur du comté de Los Angeles, brigue en vain un siège au Sénat de l'État de Californie. « Mon premier souvenir, écrit Patton, est la vision des gardes marchant le long du mur de la prison qui se trouvait en dessous de la maison[12]. » La santé physique du père se dégradant, la famille retourne vivre à Lake Vineyard ; il doit renoncer à son activité

d'homme de loi. Nonobstant ces difficultés, ils vivent confortablement, quoique le besoin d'argent soit endémique. Rien ne manque : la table est garnie et ils ont tous les vêtements qu'ils désirent.

Patton vit une enfance heureuse, auprès de ses parents, de sa sœur Nita, de sa tante Nannie et d'une nombreuse domesticité. Cette tante tient un rôle déterminant dans la jeunesse de George Smith Patton Junior. Tolérée en dépit de ses manières tyranniques et sa forte propension à la comédie pour assouvir ses caprices, elle entoure le jeune George d'une affection débordante, presque étouffante. Elle s'occupe de son éducation jusqu'à son entrée à l'école, à sa grande déconvenue. Ses préceptes laissent dubitatif ; elle passe sur ses incartades et refuse de le punir. Il arrive pourtant que sa mère, Ruth Ellen, passe outre. Quand elle réprimande son fils, elle prévient le docteur et prépare le lit de sa sœur, anticipant la crise dont cette dernière « souffre invariablement quand Georgie est puni [13] ».

Un jour qu'il joue avec sa sœur Nita près d'un canyon, le petit George voit son père arriver. Le petit garçon veut l'accompagner, mais le père l'encourage plutôt à construire un fort et lui montre comment procéder. Alors qu'il s'éloigne dans le canyon, laissant ses enfants, la nourrice déclare : « Tu dois être fier d'être le fils d'un si beau millionnaire de l'Ouest. » Le jeune Patton demande ce qu'est un millionnaire. « Un fermier », lui répond-elle.

Patton adore son père. C'est un bel homme, charmant, aux bonnes manières, qu'il embrasse plusieurs fois à l'heure du coucher, tandis que sa mère, douce et ferme à la fois, n'a droit qu'à un seul baiser.

Patton s'amuse avec sa sœur en portant des manteaux à l'allure d'uniformes avec des boutons en cuivre. Si Nita s'octroie le grade de major, Patton se proclame simple soldat, persuadé d'être ainsi d'un rang supérieur. Ils s'amusent quelquefois à intervertir les vêtements

pour le dîner. À cette occasion, pour la grande joie de l'enfant, le père évoque le général Lee, le héros sudiste de la guerre de Sécession dont le portrait orne un mur de la maison. Il s'adresse alors à son fils : puisque tu es vêtu comme une fille, tu ne peux avoir soif de sang. À ces paroles, le jeune Patton fond en larmes.

L'enfant est nourri de légendes et de mythes dès son plus jeune âge. Il passe ses soirées à écouter, au coin du feu, avec sa sœur, leur père – un érudit qui rejette l'instruction classique[14] – leur faire la lecture de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le père se rend compte assez tôt que son fils peine à écrire, mais ignore la nature de ce trouble. Tous les membres de la famille lui ont fait la lecture pendant des années. Il l'encourage à lire et à mémoriser des classiques et de la poésie. Patton découvre Shakespeare, Conan Doyle[15]… Il récite des passages de la Bible par cœur, et reste très pieux toute sa vie. Pas au point toutefois d'y consacrer son existence. Enfant, il prie Jésus de ne pas l'appeler, car il veut être soldat. Il récite ses prières à genoux devant deux portraits qu'il prend pour Jésus et Dieu le Père. Les deux augustes barbus qu'il révère sont en fait le général Lee et son bras droit, le général « Stonewall Jackson »[16].

Son excellente mémoire ne le quittera jamais et il en tirera avantage quand il embrassera la carrière des armes. L'histoire militaire tient un rôle dans son éducation. Elle fait travailler son imaginaire et forge son esprit et son caractère. Elle est présente à travers les souvenirs de la guerre de Sécession et du Far West, pas si éloignés dans le temps[17]. Sa proximité avec les célébrités de la guerre civile américaine explique sa fascination. Son père lui raconte comment on l'amena devant le cadavre de Jeb Stuart, le plus célèbre officier de cavalerie de la Confédération, étendu sur une table de billard à Yellow Tavern. Les aventures du colonel Mosby, le fameux

raider qui écumait les arrières des Nordistes, marquent son jeune esprit.

Le temps de la conquête de l'Ouest a beau être révolu, comme beaucoup de garçons, il reçoit en cadeau une carabine. Il atteint une orange que son père a posée sur une clôture, ce que toute la famille considère avec fierté comme un exploit vu son jeune âge. Dans ses souvenirs, Patton ne précise pas à quelle distance il se trouvait de la cible. Il s'amuse en uniforme avec son fusil et réutilise les douilles des cartouches.

Il a dû recevoir cette arme très jeune. À 10 ans, il aura un fusil à pompe de calibre 16, puis, deux ans après, un coûteux fusil Le Favre de calibre 12 pour lequel son père doit retirer de l'argent à la banque. Une dépense excessive, juge le garçon. Mais le père justifie l'achat par le fait qu'il gardera cette arme toute sa vie. Ils décident de faire enlever la mention « Junior » sur l'étui de l'arme afin qu'ils puissent s'en servir tous les deux[18].

Patton se fait offrir un jour une baïonnette française de 1870 qu'il remarque dans un magasin de Los Angeles. Il s'attaque alors à un cactus, mais la lame y reste fichée… Son père participe aussi à ces jeux de guerre, s'agenouillant, épée à la main, pour se mettre à son niveau. Patton finit par disposer d'un arsenal pour s'adonner à leurs jeux de garçons. Avec son sabre, il simule une charge, mais il fait une chute de cheval – sans gravité. La selle mal fixée s'est retournée, cette selle McClellan sur laquelle son grand-père paternel a été tué. Son propre père avait appris à monter à cheval sur cette pieuse relique.

C'est avec une belle selle anglaise que le jeune George va pratiquer l'équitation. Son père lui a offert deux chevaux. L'un est nommé Galahad (en hommage au fameux chevalier de la Table ronde) et l'autre Marmion (d'après l'œuvre de Walter Scott). Son chien Polvo a l'habitude de dormir à côté de lui. Une nuit, à une

heure où il est censé étudier, Patton se rend à l'écurie. Il s'allonge auprès de Polvo, regarde son cheval et pense : « Je dois être le garçon le plus heureux au monde. »

La décision que prend son père, en 1894, de se présenter au Congrès ne le réjouit guère, pas plus que sa sœur. Les deux enfants ne veulent pas quitter leur maison pour vivre à Washington. Si jamais il échoue, décision est prise de célébrer son échec par une course de bateaux ! Ce fut le cas. Le père, affecté, les emmène au bord du lac qui se trouve sur leur propriété et ils s'amusent avec des modèles réduits de bateaux. Ce cadre est celui d'une autre activité ludique : la pêche.

Le dimanche de Pâques 1895, Patton, âgé de 10 ans, découvre l'île Catalina, ses belles plages, ses zones montagneuses et sa nature préservée. Après l'acquisition d'une maison sur l'île, la pêche en mer et la natation deviennent ses passe-temps. À 13 ans, son père lui fait construire un bateau, *The Elaine*. Le jeune homme se prend de passion pour la voile.

Il n'a pas 10 ans quand père et fils se retrouvent dans le bureau paternel juste avant le dîner. Le père a l'habitude de s'offrir un verre de whisky à cette heure. Il sort une des bouteilles qu'il garde dans une armoire et lui verse un verre d'alcool. « Fils, dit-il, elle n'est jamais fermée, tu peux prendre un verre quand tu en as envie. » Patton n'en fait rien, il ne boit qu'occasionnellement, en sa compagnie. Comme dit Patton père : un homme ambitieux ne peut se permettre de boire.

Une scolarité difficile

Patton, qui n'a fréquenté aucun établissement scolaire enfant, ne sait pas écrire, mais est paradoxalement érudit, ce grâce à l'instruction reçue en famille. En septembre 1897, au grand dam de Nannie, Patton, à 11 ans, intègre l'école pour garçons sur l'avenue South Euclid à Pasadena, jusqu'en 1903. L'établissement est fréquenté par les fils de la bourgeoisie de Californie du Sud. « Fils, nos chemins se séparent pour toujours. » Il n'oubliera jamais ces paroles. En dépit de ces mots, le père et le fils sont restés liés l'un à l'autre.

L'entrée à l'école est d'autant plus délicate qu'il souffre de dyslexie[19]. Au-delà des problèmes d'orthographe, il a des difficultés d'apprentissage. Pourtant cet enfant n'en deviendra pas moins un adulte maniant l'écriture avec brio, comme le montrent ses écrits. Le style de ses ordres et instructions donnés à ses subordonnés révèle qu'il a surmonté ce handicap. Il reconnaît, non sans humour, que l'orthographe reste un point délicat : « J'ai toujours eu du fil à retordre avec le A, le B… et, voyons, quelle est la troisième lettre, déjà[20] ? » Cette dyslexie lui a appris la persévérance et le goût de l'effort. Il compense cette difficulté avec une mémoire photographique et une grande capacité à mémoriser[21].

Les devoirs de ce jeune homme aimant la nature, la campagne et la mer reflètent en partie sa personnalité : faire preuve d'héroïsme, avoir une bonne condition physique et apprécier la vie. Consacrer toute son énergie à atteindre les buts que l'on s'est fixés et y aspirer réellement pour y parvenir.

Son intérêt pour ce qui a trait à la guerre et à la chose militaire est une évidence. La tactique retient déjà son attention. Il admire Epaminondas, le stratège thébain, et Alexandre le Grand. Patton estime qu'on ne doit pas se contenter de rappeler les faits et gestes de

ces illustres prédécesseurs : « Cette révérence pour les anciens est un grand malheur, car elle empêche le progrès[22]. » Cette pensée perce sous sa plume. À 17 ans, il juge que, si le commun des mortels était plutôt ignorant jadis, cela reste toujours valable à l'époque contemporaine. Indubitablement très cultivé, il ne s'inclue évidemment pas, à juste titre, dans ces incultes.

Patton est un homme de son temps et de son milieu. Ses parents et ses professeurs tiennent un rôle prééminent dans la formation de ses idéaux et de ses valeurs. Quand il écrit sur l'affrontement entre Carthage et Rome, il souligne que Carthage représente l'asservissement oriental et les démons qui y sont liés, tandis que Rome porte l'étendard de la liberté et incarne la pureté d'esprit. On décèle un des poncifs de l'opposition entre l'Orient et l'Occident : l'un apparaît comme le flambeau des libertés et de la modernité, et l'autre, avec ses mœurs condamnables, est décadent. On envisage d'envoyer George dans une école plus éloignée, mais on le juge trop jeune. La véritable raison se trouve peut-être ailleurs : son encombrante tante acceptera-t-elle de le voir s'éloigner ?

Beatrice : la rencontre et l'amour d'une vie

Les Patton passent l'été 1902 sur l'île Catalina, lieu de rendez-vous des familles fortunées de Californie, à une époque où le tourisme estival reste le privilège d'une minorité. Les activités ne manquent pas et les jeunes lient connaissance lors des bals qui sont organisés. Les Banning appartiennent à la bourgeoisie américaine. Ce sont des amis des Wilson et des Patton, auxquels ils sont liés par les affaires. Et par

mariage, Ophelia Smith, la demi-sœur du père de Patton, ayant épousé un Banning.

Cet été-là, Ellen Barrows Banning du Delaware, épouse de Frederick Ayer, industriel multimillionnaire de 80 ans, est venue se prélasser sur l'île. Les trois enfants du couple sont du voyage : Beatrice, leur ravissante jeune fille qui a déjà eu trois demandes en mariage, Katharine et Frederick Jr.

Le 26 août, que se passe-t-il entre George et Beatrice, à peine âgée de 16 ans ? Il est présent à la gare pour son arrivée, et tous estiment qu'il serait souhaitable qu'un jeune homme de son âge la présente à ses amis. Patton se montre réticent. Va-t-il se montrer en public avec une gamine qui joue encore avec sa poupée, Marguerite, qu'elle serre contre elle ?

Début septembre, le domicile des Banning est le cadre d'une représentation par les deux familles de la pièce *Ondine* de Caro Atherton Dugan. Beatrice tient le rôle-titre tandis que George joue Kuhlborn, un esprit des eaux. Un chroniqueur mondain salue leur prestation qui est suivie d'un bal. Leurs hôtes et leurs invités, élégants et huppés, ne doutent pas qu'ils représentent la société la plus noble de Californie et du Massachusetts.

Pendant le voyage de retour, Beatrice prend le temps d'écrire à tante Nannie, elle pense à Nita et à sa propre rentrée. Elle n'ose pas s'épancher : « Je me demande si Georgie a tué de très grandes chèvres sur l'île et quand il va se rendre à St. Mathews [une école privée que les Patton ont envisagée pour leur fils] ? J'espère qu'il va l'aimer et qu'il ne sera pas nostalgique de la maison. » Elle n'en écrit pas plus, mais, en transmettant ses salutations et son amour à la famille, elle pense surtout à Georgie…

L'idylle se poursuit malgré les différences entre les deux tourtereaux. Ravissante et richissime Yankee de Nouvelle-Angleterre,

Beatrice est raffinée, elle parle couramment français et sait naviguer. De plus, c'est une musicienne talentueuse. Elle a beaucoup voyagé, notamment en Égypte. Le Californien est un charmant jeune homme blond, fils d'un juge de Virginie et descendant de soldats confédérés. S'il est plutôt cultivé et possède les manières d'un gentleman du Sud, en revanche, il lui semble dénué de sophistication.

À Noël, en 1903, Beatrice se rappelle à son souvenir et lui envoie une épingle à cravate. Il lui répond maladroitement. Dans une première lettre, il la remercie, commet un pieux mensonge : ce cadeau était ce qu'il souhaitait le plus, et se contente de banalités sur l'existence de Kuhlborn (l'esprit des eaux, son rôle) sans esquisser le moindre compliment. Dans une autre lettre, il justifie sa réponse tardive, il voulait poster en même temps deux courriers, dont un qu'il destinait à « K » et « Fred », Katharine et Frederick, la sœur et le frère de Beatrice. George n'a rien d'un don Juan séduisant sa belle par de belles tirades. Leur correspondance s'interrompt pendant un an et demi.

Le choix de la carrière des armes

Le jeune homme a d'autres préoccupations. Patton décide au cours de l'été et de l'automne 1902 qu'il sera soldat. Ses parents ne sauraient être surpris. Leur éducation lui fait admettre que c'est là son devoir en tant que Patton[23]. Le statut social de sa famille rend impensable que Patton intègre l'armée comme simple soldat, dût-il ensuite gravir les échelons de la hiérarchie. Il n'a pas d'autre choix que de devenir officier de carrière.

Le père de George est ravi. La carrière militaire correspond à la personnalité de son fils. Pour cela, il doit intégrer la célèbre académie

de West Point, à New York. Le numerus clausus impose une restriction de taille, seuls 150 nouveaux cadets sont autorisés à intégrer l'école. Chaque membre du Congrès se doit d'avoir un cadet en provenance de sa juridiction.

Patton père fait jouer ses relations. Un flot de lettres de recommandation parvient sur le bureau du sénateur Bard. Ce dernier persiste toutefois dans son intention d'être présenté à chacun des candidats. S'ils présentent des aptitudes pour la carrière des armes, ils sont sélectionnés sur-le-champ, sinon le choix s'effectue en fonction des résultats d'un test. Le jeune George sera-t-il à la hauteur, lui qui n'a suivi que six années d'enseignement dans une école privée ?

Une alternative existe : la possibilité d'intégrer West Point *via* un établissement ayant un partenariat avec celle-ci. L'académie militaire de Virginie (VMI), si liée à l'histoire de la famille Patton, est l'une de ces écoles. Cette entrée à l'académie, où ont étudié son grand-père et son père, marque le début de sa carrière consacrée. Cette année serait décisive pour préparer West Point si le choix de Bard s'arrêtait sur lui. Dans le cas contraire, il poursuivrait ses études au VMI, à l'issue desquelles un diplômé d'honneur peut prétendre à un poste dans l'armée régulière.

Le jeune George S. Patton Jr. prépare sa rentrée et étudie avec assiduité, la plus grande partie de l'été 1903, à la maison et sur l'île Catalina. La famille se rend dans l'Est pour l'accompagner à sa rentrée. Patton s'entretient avec son oncle Glassell Patton, et lui avoue sa crainte d'agir en lâche. Glassell lui rétorque qu'aucun Patton ne peut l'être. Il rapporte cette conversation à son père. Ce dernier lui répond sans ambages que si des années de manières policées et une éducation de gentleman peuvent faire hésiter un homme de son milieu à participer à un combat, cette même éducation lui dicte

d’accepter avec le sourire d’affronter la mort par les armes. « Je pense que c’est la vérité », écrit en 1927 Patton se souvenant de sa jeunesse.

Sur les traces de ses aïeux au VMI

Le jeune George n’oubliera jamais l’accueil du capitaine Ragland, dans la pièce située à gauche de l’entrée de l’académie – celle qu’occupa son père quand il était sergent-major. « Je ne me suis jamais senti aussi mal de ma vie », écrira-t-il plus tard[24]. Dans un premier courrier selon toute vraisemblance, en date du 27 septembre 1903, son père se montre satisfait de le savoir à la table du sergent ; il lui intime de choisir ses amis au sein de sa promotion, les nouveaux cadets dits les « Rats ». Il rappelle à son fils qu’il importe d’être un bon soldat, puis un bon étudiant. La veille des nuits de garde, il s’assurera que les armes et les cuivres soient impeccables. S’il lui reste du temps, qu’il le consacre à l’étude. De fait, Patton n’est d’astreinte qu’à une occasion. Aucune remontrance ne lui est adressée sur son attitude ou son apparence. Les résultats scolaires sont à l’avenant, proches de la perfection en histoire, en anglais et en mathématiques. Souffrant de dyslexie, Patton relève son premier défi en réussissant ses études au VMI.

Obtenant une permission pour Thanksgiving, il la passe en compagnie de Rowe, cadet lui aussi, chez le colonel Mar, un ancien camarade de son père au VMI. Il écrit à ce dernier : « Je crois que j’ai dit avoir reçu une lettre de Beatrice nous demandant, à maman et à moi, de passer le Thanksgiving avec eux. » La jeune fille occupe-t-elle donc si peu ses pensées, à moins que ce ne soit de la maladresse de sa part ?

La perspective des six prochaines années – deux au VMI et quatre à West Point – ne l'enthousiasme pas. « La seule chose dans laquelle je pourrais trouver du plaisir serait de prendre une arme et effectuer des allées et venues sous prétexte de faire un tour de garde. » Il veut rejoindre l'armée au plus vite.

Le père de Patton se veut rassurant. S'il tient à laisser son fils choisir lui-même son académie, il ne lui cache pas que, s'il est décidé à embrasser une carrière militaire, son intérêt est d'obtenir le diplôme de West Point. « Considère la question sous tous ses aspects et lorsque tu auras pris ta décision, n'aie ni appréhension ni remords. Tu as toujours bien agi et ta mère et moi sommes tous deux fiers de toi et nos pensées et nos prières t'accompagneront à tout instant où tu considèreras le problème actuel. Je suis parfaitement confiant dans le fait que si tu viens à la maison tu réussiras et tu obtiendras ta nomination. » Le père de Patton est tellement sûr que le choix de Bard se portera sur son fils qu'il le voit déjà à West Point. Le voyage est organisé : tante Nannie et la mère de Patton les rejoindront afin que le jeune homme ne se sente pas isolé loin des siens…

Les tests tant attendus et tant redoutés ont lieu le 16 février 1904 à Los Angeles. Le 3 mars, Bard envoie un télégramme au père de Patton : son fils est nommé à West Point. Le lendemain, la nouvelle est imprimée dans le *Los Angeles Times*. Patton vient de franchir une étape majeure. Ses parents sont fiers : ses efforts n'ont pas été vains. « Ce qu'un homme désire le plus intensément faire au monde, écrit son père, s'il lui a réellement accordé toute son attention, constitue généralement ce pourquoi il est le plus apte[25]. »

Le père de Patton pressent une période de guerre dans un avenir proche. Seule la Providence décidera du rôle des États-Unis. Un sang de soldat coule dans les veines de son fils et celui-ci ne manquera pas

l'opportunité qui s'offre à lui. Il lui enjoint toutefois de ne pas négliger sa tâche au VMI et d'accomplir son devoir jusqu'au bout.

Il lui faut maintenant passer les dernières formalités. Le 24 mai, l'assistant de l'adjudant général du ministère de la Guerre l'informe : « Le rapport de votre récent examen à Washington m'informe que vous remplissez toutes les conditions, vous êtes admis en tant que cadet. Présentez-vous au superintendant le 16 juin 1904 entre 8 et 12 heures du matin. »

Un Sudiste à West Point

Sur la route, Patton et son père visitent des hauts lieux de l'histoire de la Confédération sudiste : Richmond, l'ancienne capitale du Sud, ainsi que le site de la bataille des Sept Jours, l'affrontement qui révéla Robert E. Lee en 1862. Retour aux sources pour le membre d'une famille ayant combattu et versé son sang pour la Confédération. « Papa vient jusqu'à West Point avec moi, la veille de mon entrée », écrit Patton en 1927. Des années après, éprouvé par la perte de son père, il se souvient : « Cet après-midi-là, alors que nous marchions aux alentours, tous les cadets nous saluèrent, croyant à son attitude qu'il devait être un officier. » Le West Point de 1904 n'a rien à voir avec celui que découvre le visiteur du XXIe siècle. L'académie est proche de ce qu'elle était au XIXe siècle, quand ce n'était encore qu'un poste isolé.

Patton est affecté à la compagnie A, celle des plus grands, en vertu du principe qui veut qu'à West Point les cadets soient répartis selon leur taille. La vie de cadet telle qu'il la décrit à sa mère semble plus facile à accepter qu'au VMI, il sent probablement qu'il est en train d'accomplir sa destinée. Les cadres font montre de correction :

ils ne portent jamais la main sur les cadets et ne profèrent pas de jurons. Le bain chaque soir est obligatoire, il dure à peine huit minutes… Le rasage, qui doit être quotidien, s'effectue le matin, avant le réveil, le seul instant – hormis le dimanche – où les cadets sont autorisés à faire leur courrier. Patton rassure sa mère : la nourriture est bonne et les nappes sont changées tous les jours.

Les chambrées sont de trois cadets. Le cadre est spartiate : bassine en métal pour la toilette, un lit tout simple, une seule couverture… Endurer le froid est une épreuve relevée par plus d'un cadet. Si Patton peut se targuer d'avoir deux compagnons travailleurs et propres, sa conscience de classe le rend distant : ils n'ont pas de manières raffinées et ne s'expriment pas avec le langage qu'il convient.

Son jugement est teinté de dédain : ce ne sont que de sympathiques camarades de la classe moyenne. Certes, la plupart des cadets sont de « chics types », mais rares sont les gentlemen-nés, les seuls véritables gentlemen étant de toute façon les Sudistes. Les gens qu'il trouve prévenants ne sont pas des Américains, mais des visiteurs appartenant au génie de l'armée britannique.

À l'occasion de la fête nationale du 4 juillet 1904, Patton confie à son père qu'il n'a pas applaudi au discours d'un cadet. La prestation a beau être réussie, il précise : « J'appartiens à une classe différente, une classe peut-être presque disparue ou qui n'a pas encore existé, aussi éloignée de ces soldats du temps de paix, paresseux et patriotes, que le ciel l'est de l'enfer. »

Bien qu'il se considère entouré par les meilleurs, « ceux qui se consacrent au service de Mars », il ne retrouve pas chez les autres les sentiments qui l'animent. « Mais plus une espèce est rare, plus ses représentants sont de qualité, estime-t-il. Je peux au moins mourir heureux avec mon amour propre, si je tiens debout seul, je tombe

seul. » Ce sentiment d'être différent – dans le bon sens – revient comme un leitmotiv. À son père, il rapporte un échange qu'il a eu avec un capitaine d'artillerie britannique : « Il s'était attendu à trouver tous ceux de West Point comme moi, mais je suis le seul à avoir répondu à ses attentes[26]. »

Beatrice, désormais plus proche géographiquement, n'est pas oubliée : dans une lettre à sa mère (il lui écrit, ainsi qu'à sa tante, tous les dimanches), il lui demande si elle a reçu les fleurs qu'il lui a envoyées et regrette de n'avoir pas les moyens de lui offrir un bouquet à 20 dollars. Elle lui offre un petit soldat en argent. Il ne sait comment interpréter ce geste, redoutant qu'elle ne veuille lui signifier qu'il n'est qu'un soldat de plomb, un militaire de pacotille. Il poursuit sa correspondance avec la jeune fille. Dans ses lettres, il aborde les différents aspects de sa vie à l'académie, y compris les cours de danse. Ils ne se méprennent pas sur leurs sentiments : « J'espère que tu me connais assez bien pour qu'il me soit inutile de te dire combien de fois j'aurais voulu être auprès de toi. » Un jour, il a quatre places dans les tribunes pour assister au match de football à West Point, il s'empresse de la prévenir au cas où sa famille souhaiterait y assister. « Ce serait un acte de charité si tu venais… »

Si apprendre à nettoyer son arme représente pour lui l'aspect le plus désagréable du *drill* [27], il apprécie les cérémonies qui rassemblent les cadets de l'académie en grand uniforme. Ce fut le cas à l'occasion des funérailles d'un enseignant de mathématiques. « Lorsque les trois volées furent tirées, elles furent plutôt mauvaises. Je pense que le VMI peut faire cela beaucoup mieux. » Il vante ouvertement les mérites du VMI en affirmant qu'à Lexington les cadets sont plus efficaces quand il s'agit de se mettre au garde-à-vous.

Patton constate qu'un nouveau cadet – un membre de la « plèbe » – ne peut faire l'objet d'acte de malveillance, ne serait-ce

que verbal, de la part des membres des différentes classes correspondant aux trois autres années d'études. Les anciens ne doivent ni leur adresser la parole ni les corriger. Patton y voit un défaut qui pourrait mener l'académie – illustre et vénérable – à sa perte. « Je n'ai pas ici le cinquième du respect envers un homme des classes supérieures que j'avais à l'Institut[28] et, sans respect, il est impossible d'obtenir la discipline. » Cependant, il écrit à son père que la discipline est bonne et que les ordres ne sont pas remis en question.

Il savoure l'honneur d'appartenir à la compagnie A, la première. Des cadets des classes supérieures le respectent, à défaut de l'aimer. Il raconte à son père par le menu un incident dont il n'est pas peu fier. Alors qu'il était de faction, trois cadets l'encerclent, il pare l'attaque de l'un d'entre eux en le chargeant. Il menace d'embrocher de sa baïonnette le premier qui osera s'aventurer à moins de six pas de lui. Après un conciliabule, les trois agresseurs reviennent vers Patton. Il se débarrasse du premier qui se jette sur lui, puis il repousse le deuxième. Heureusement, sa baïonnette glisse dans le compartiment situé sous le canon du fusil et ne transperce pas l'assaillant, ce qui suffit à les mettre en fuite. Ils se dirigent vers les autres cadets de garde, mais n'osent plus s'approcher de Patton…

Bien qu'il soit ambitieux et consciencieux, Patton est en proie au doute. Il a peur de végéter au rang de simple soldat. « Je ne suis en aucune manière ni plus rapide ni plus brillant que les autres hommes, pas plus qu'ils ne me considèrent comme un leader », écrit-il à son père, en se comparant à Napoléon dont l'image d'Épinal le présente révéré par ses camarades à Brienne dès son plus jeune âge. Lorsqu'il atteint ses 19 ans en novembre 1904, il a l'impression que ce sont dix-neuf années gâchées, il n'a pas plus de valeur qu'un nouveau-né… La réussite des autres suscite sa jalousie. Vivre dans l'échec est

pour lui le pire des enfers. Il tombe à une course de haies, et arrive le dernier, sa rage est telle qu'il préférerait être mort.

Pour réussir et être parmi les premiers, il travaille dur. Il persévère bien qu'il doive fournir plus d'efforts que les autres cadets à cause de sa dyslexie. Il écrit à Beatrice qu'il pense être soit fainéant, soit stupide, voire les deux. Il est classé 108e sur 138 en français. « Ne te soucie pas à propos de mon français », écrit-il à son père. Effectivement, il finit par parler couramment cette langue, ce qui s'avérera utile lors des deux guerres mondiales. Pourtant, Patton va se faire porter malade en raison d'une indigestion pour éviter de passer des examens. Des années plus tard, une telle simulation aurait été considérée comme une violation du code de l'honneur et sanctionnée par un renvoi de l'académie[29].

Beatrice lui fait parvenir, en guise de cadeau pour la Saint-Valentin de 1905, un pétale de rose collé sur un mot tendre : « Sous la rose. » Il ne comprend pas le sens et s'en ouvre à son père. La romance est sérieuse. Les deux tourtereaux se retrouvent à la parade inaugurale du nouveau président Theodore Roosevelt, le 4 mars 1905, à laquelle participent les cadets de West Point, épreuve mémorable pour Patton. « De tous côtés, des masses de gens et un stand complet de caméras. Le vent à cet endroit était terrible… La poussière volait dans nos visages, s'infiltrant dans nos nez et nos poumons. Seules nos jugulaires ont sauvé nos chapeaux. » Quand « Teddy » Roosevelt apparaît, au bout de deux heures d'une attente pénible, les cadets ne parviennent pas à entendre le président. Plus tard, ils entament leur marche et Patton découvre la marée humaine qui remplit à perte de vue l'avenue au pied du Capitole.

Il passe tout son temps libre chez les Ayer au Shoreham Hotel. Beatrice, dit-il, « est la plus jolie fille que j'aie jamais vue ». Pour la première fois de leur vie, ils dansent ensemble. Patton lui écrit :

« Chère Beatrice, si, lors du reste de ta visite à Washington, tu as eu ne serait-ce que la moitié du bon temps que j'ai passé avec toi la nuit de ma visite, tu dois être morte de plaisir car j'ai vraiment passé le plus beau moment du monde… »

Cet été est marqué par une déception. En dépit de ses efforts, George Smith Patton Jr. échoue à ses examens. Il est blessé dans son amour-propre. Le département de la Guerre accepte son redoublement et il rejoint la nouvelle 4e classe de West Point. L'approbation du superintendant, puis celle du commandant des cadets scellent la décision. C'est un étudiant méritant qui incarne l'esprit martial. Le père de Patton câble un message à l'annonce de la mauvaise nouvelle : « Ce n'est pas grave mon fils. Dieu te bénisse. Ton père. » Il le rassure : les héros échouent aussi, y compris dans les combats de la vie quotidienne. Et de citer l'exemple des guerriers vikings – « nos ancêtres les Vikings » écrit le père – choisis par les Walkyries dans les anciennes croyances nordiques[30].

De retour à Catalina, Patton se ressource en reprenant ses activités favorites : il chasse, pêche, il rassemble les troupeaux de moutons à cheval… Il étudie un peu. Il écrit à Beatrice, qu'il compte retrouver à Boston avant la rentrée. Il lui offre une broche qu'elle ne trouve pas à son goût et il s'excuse de lui avoir fait porter « une telle horreur ». Ce romantique féru de récits d'aventure, chevaleresques en particulier, lui écrit : « S'il te plaît, jette-la au milieu du lac comme Bédivère le fit avec l'épée d'Arthur[31]. » Il rentre et passe du bon temps auprès de sa dulcinée, la courtisant assidûment et pratiquant la voile, ce sport qu'ils affectionnent.

Patton se procure un petit carnet sur lequel il couche ses pensées, ses principes militaires, des poèmes, des aphorismes, ainsi que les événements marquants de ses années à West Point. Il le date : Lake Vineyard, août 1905. Il indique son adresse et celle de ses parents, et

promet une récompense de 5 dollars à quiconque le rapporterait en cas de perte. Sa première réflexion est tout un programme : « Donne toujours tout ton possible. » Il va donc s'appliquer à donner le meilleur de lui-même, quoi qu'il entreprenne. Sa motivation est grande. Il est ambitieux et, de plus en plus, il croit en sa destinée. Il ajoute : « Fais toujours plus que ce que l'on te demande. » L'idée de fournir l'effort maximal est omniprésente. C'est en se démarquant qu'un homme atteint de grandes choses.

Cette année se présente sous les meilleurs auspices. Il ne fait plus partie de la « plèbe ». Il se montre satisfait de sa chambrée et retrouve un de ses compagnons ; le plus jeune d'entre eux lui obéit facilement. Il les aide dans leurs études, non sans difficultés. Patton finit par jeter les livres à travers la chambre : « Je crains que je ne pourrais jamais enseigner. » Il se trompe. Par ailleurs, il s'adonne sans retenue au football, façon de renforcer l'estime de soi. Il se fracture le bras droit, ce qui l'empêche de poursuivre cette activité pour un temps…

Les poèmes qu'il envoie à Beatrice sont loin de déborder de romantisme comme on pourrait s'y attendre. La guerre y est prééminente : « Et la vie s'en va avec l'acier pénétrant / À l'époque où la guerre était la guerre. »

Il compose un poème qui en dit long sur sa vision de la guerre :

> Et maintenant nous ne chantons pas les étapes de la vie,
> Mais l'étape pour laquelle il n'y a pas d'équivalent sur terre,
> Les étapes de la vie d'un cadet.
> Il y a d'abord le garçon
> Inapte par nature à quelque épreuve que ce soit
> Pourtant dans son jeune esprit perverti par la littérature,
> Il voit une image glorifiée de la guerre

> Et il est impatient d'être un soldat.
> Il rêve de sang, de gloire et de lutte,
> Il sait que le sang n'est que souffrance et que la gloire n'est qu'une bulle
> Qui éclate quand un âge plus mûr montre clairement sa folie.
> Mais pourquoi, hélas, ce savoir arrive-t-il trop tard ?
> Que nous, qui, dans notre jeunesse, ne le savions pas,
> Avons brisé nos vies en l'apprenant trop tard[32] ?

Avec sa modestie habituelle, Patton n'ose pas donner ce poème au journal de l'académie pour lequel il l'avait composé. Il est conscient de l'horreur de la guerre, de l'image idéalisée que s'en fait un jeune garçon et du contraste frappant avec la réalité du combat. L'allusion à la gloire ne préfigure pas ce que sera Patton adulte. Ambitieux dès le plus jeune âge, il goûtera la célébrité avec délectation.

Avec les années, Patton continue de réfléchir au sens de la vie. Sa première année à West Point l'a mûri. Les inscriptions dans son carnet à l'approche de son anniversaire sont éloquentes. On y perçoit une ambition et une volonté sans faille. « Nous vivons de faits, non d'années. » « Tu peux être ce que *tu*[33] veux être. » « Aucun sacrifice n'est trop grand si tu peux atteindre un but. Laisse les gens parler et aller en enfer. Fais ce que ton ambition te guide et, quand tu as le pouvoir, souviens-toi de ceux qui riaient. » Il couche aussi sur le papier des principes militaires qui ne le quitteront plus. Il préconise de ne jamais mettre en œuvre un plan de repli : au contraire, il faut garder confiance en la victoire, et préférer la mort à la retraite.

Il se distingue et fait partie des quatre cadets sélectionnés pour l'escorte du président lors de sa visite de l'académie, ce dont il tire une grande fierté. Mais il n'est pas apprécié de ses camarades. Son

esprit trop militaire et son arrogance expliqueraient ce manque de popularité : « Un jour, je leur montrerai et je leur ferai comprendre à quel point ils sont diablement inférieurs[34]. » Ses doutes ne s'estompent pas. Il ne se trouve pas vraiment intelligent et pense qu'il ne sera jamais général.

Cette année à West Point est des plus paisibles, ses efforts sont récompensés par des résultats. Si la relation avec Beatrice est sérieuse, le jeune George ne laisse pas indifférentes d'autres jeunes filles. Il reçoit pour Noël une lettre d'une demoiselle Dunn. « En vérité, je dois me montrer vigilant », confie-t-il à son père. Il vit dans la hantise que Beatrice ne l'aime pas vraiment et qu'elle ne l'attende pas pour convoler avec un autre avant qu'il ne soit diplômé. Ses courriers le réconfortent et leur idylle favorise la réussite de ses études.

En juin 1906, il est nommé second caporal. Un homme de sa promotion a été jugé plus martial que lui. Cette récompense n'est-elle pas excessive ? se demande-t-il, peu confiant en lui. Il rentre en 3^{e} classe et accueille les nouveaux venus au camp d'été pour faire d'eux des cadets à l'esprit de West Point. Un moment mémorable de sa vie de cadet est celui où il mène le bataillon pour aller dîner. Attendant cet instant depuis le VMI, il donne l'ordre de marche. « J'ai eu beaucoup de plaisir à commander une compagnie, puis un bataillon, écrit-il à Beatrice. J'ai également été officier du jour à deux reprises. »

Très sévère, il réprimande les cadets : qui pour sa tenue, qui pour la discipline, qui pour le règlement. Il inscrit dans son carnet la marche à suivre pour inspecter les « plèbes ». Relisant ces notes des années après, Patton reconnaît que son attitude était indigne d'un homme et d'un officier, et montre « quel fou peut être un garçon de 20 ans ». Cette occasion de commander, il l'attend depuis longtemps,

mais elle lui apporte moins de plaisir qu'il ne l'escomptait. Harceler les « plèbes » n'est pas si plaisant à la longue.

Le 28 août, cet « homme de fer » est rétrogradé du deuxième au sixième rang dans la hiérarchie. Une pilule dure à avaler pour l'ambitieux cadet, sûr de ses facultés exceptionnelles à diriger un groupe d'hommes. Son amertume transparaît dans son carnet. « Ne fais jamais confiance à une personne qui a ou qui croit avoir une raison de te détester. Il te frappera sûrement dans le dos. Je pense qu'il y a un destin… Si on a donné le meilleur de soi-même pour se préparer, on va certainement réussir. J'espère et je prie pour que, quoi qu'il en coûte, je puisse obtenir mes désirs. L'ambition est la projection de ce dont un homme sait qu'il peut devenir[35]. » Ce qui a le don d'amuser ses camarades de l'académie. Ils le jugent sincère et honnête, mais trop sérieux et il en fait trop.

Il termine sergent-major en 1907. Cet été-là, un de ses écrits, intitulé « De la nécessité d'une bonne bibliothèque à West Point », démontre le manque d'esprit militaire qu'il accorde à ses congénères : « Nous sommes navrés de dire qu'il y a comparativement peu d'hommes dans le corps qui réalisent l'importance de l'étude militaire et de l'histoire militaire qui, comme le dit Napoléon, est la seule école de guerre[36]. » West Point inculque d'abord le sens du devoir et de l'honneur, ainsi que la dévotion à la patrie. Mais il en faut plus pour faire un officier talentueux.

De retour en Californie après un voyage en train, Patton découvre les joies de l'automobile en famille à bord d'une White Streak Buick. En ce début de siècle, il n'est pas question d'excès de vitesse, les Patton sont prudents et dépassent à peine les 30 km/h. Avec sa couleur blanche, ses sièges en cuir noir et ses cuivres, cette automobile rutilante symbolise l'aisance de la famille. Les Patton passent les dix derniers jours en compagnie des Ayer, sur la côte Est.

« Beatrice est la seule fille [que j'aie] jamais aimée », écrit-il à son père. Il la trouve adorable et éprouve pour elle des sentiments sincères.

En février 1908, Patton attend avec anxiété les promotions. Un cauchemar le tourmente : il a échoué à West Point et on le pointe du doigt en le traitant d'idiot. Il a tort de se dénigrer. Cinq cadets sont nommés capitaines de compagnie et il a l'honneur d'être nommé lieutenant et adjudant du bataillon de cadets. Un poste qu'il désire et pour lequel il a donné de sa personne. « Je l'ai eu grâce à toi », écrit-il aussitôt, fou de joie, à Beatrice. En étant adjudant, il focalise l'attention. En effet, il est chargé de lire l'ordre du jour chaque matin et marche en tête du corps. Plus prosaïquement, il hérite aussi de quartiers plus confortables.

Il rapporte à sa bien-aimée une anecdote révélatrice de sa volonté de se distinguer et de montrer son courage. Un étudiant s'enquiert auprès d'un professeur de physique de la dangerosité d'une étincelle électrique produite par une bobine de cuivre. L'enseignant l'invite à tester de lui-même en plaçant sa main devant. Le cadet refuse, mais Patton insiste pour faire l'expérience : « si cela avait été mortel, écrit-il, jamais le professeur ne [m'aurait] laissé faire ». Une autre fois, alors qu'il est chargé d'abaisser et de relever les cibles au cours d'un exercice de tir, il sort subitement de son abri et se met debout, face à la ligne de tir, imperturbable alors que les balles sifflent près de lui[37] afin de tester son courage et de le montrer.

Beatrice est de plus en plus souvent sa confidente. C'est à elle qu'il écrit le plus. Il parle beaucoup de lui : elle le titille sur ce « je » qui revient sans cesse, mais en vain. Comme lorsqu'il s'adresse à son père, ses lettres révèlent un étudiant qui se sous-estime. La jeune femme n'y voit qu'un prétexte pour rechercher des compliments et pour être rassuré. Elle voit juste.

Sa position d'adjudant lui donne de l'assurance. Fidèle aux principes qu'il consigne dans son petit carnet, il travaille dur et obtient ce qu'il désire : s'il persévère dans cette voie et agit comme il l'a toujours fait, il réussira. Il est très exigeant. Trop. Recherchant toujours la faveur de ses supérieurs, il est surnommé le « lèche-bottes ». Puisqu'il est prompt à dénoncer les déviances, on l'appelle aussi *Quill* ou *Quilloid*, dans le jargon de l'académie, « celui qui rapporte les infractions », le « fayot ». On l'appelle plus affectueusement « Georgie », mais aussi *spoony*, c'est-à-dire le « dandy ». Il confie à Beatrice qu'il change d'uniforme jusqu'à quinze fois par jour.

Le *yearbook* de West Point (appelé Howitzer, l'obusier) de 1909 met en valeur un élément de sa personnalité qui n'échappe pas à ses congénères qui estiment que, derrière sa carapace, Patton a le cœur tendre[38]. Si certains cadets ont pu ressentir de l'affection à son égard, en cinq années passées à West Point, il n'a pas, en revanche, noué de véritables amitiés ni été proche d'un autre cadet.

Le 22 février, il écrit à Beatrice ce qui sera son credo toute sa vie : « Tu vois, j'ai décidé de rester dans l'armée. S'il y a une guerre, cela ira bien. Cela, je le sais. S'il n'y a pas de guerre, que Dieu interdit, je ne serais pas pire que je ne le serais dans n'importe quelle autre profession car, en dehors de l'armée, je ne suis d'aucune utilité. » Son carnet est à l'avenant : « Quoi qu'il arrive, quelle que soit la tentation de s'effondrer au niveau d'un civil, rappelle-toi que tu es un soldat et cherche toujours un commandement. Si tu ne meurs pas en soldat en ayant eu une chance de l'être, je prie Dieu de damner George Patton. N'arrête jamais, jamais, jamais d'être ambitieux. Tu n'as qu'une vie. » Son dédain de la vie civile est frappant.

Bien qu'il n'y croie guère, il espère rejoindre la très sélecte guilde d'experts dans l'art de la guerre. Il n'en compte que sept, sans les

nommer, même si l'on imagine qu'il y inclut Alexandre, César et Napoléon : « Il y a quantité de grands poètes, des quantités d'artistes : chaque pays en possède un ou plusieurs, mais il n'y a que sept hommes dont la grandeur les a fait reconnaître non par un pays, ni par une langue, mais par tous les peuples et toutes les langues. »

La cavalerie

Cavalier émérite, Patton est également un fin escrimeur. Un grand général se doit de savoir manier l'épée et il s'affuble du sobriquet de « maître de l'épée », ce qui est prémonitoire[39]. L'épée – ou le sabre – et le cheval : il entend les conjuguer en rejoignant la cavalerie quand il sera diplômé. Sa destinée est celle de l'arme noble, digne d'un aristocrate sudiste : « Il semble y avoir des individus d'une meilleure classe[40]. »

Ses raisons sont diverses. Il s'en explique à Beatrice. Opérant à distance des autres unités, un jeune officier obtient plus facilement un commandement indépendant en tant que cavalier. Quand on lui dit que c'est une arme dépassée, il répond que la cavalerie, en tant qu'infanterie, montée constitue l'arme du futur et qu'il est assez fou pour penser qu'il en montrera au monde entier la valeur au front. « Je sais que s'il y a une guerre "que Dieu accorde", je vais me faire un nom ou, au pire, mettre un terme [à mon existence]. » Il reste toutefois indécis : « En temps de guerre, écrit-il, l'infanterie est supérieure et la promotion en son sein y est plus rapide. » Le capitaine Summerall, à qui il rend visite, lui conseille de choisir la cavalerie.

Une raison, plus surprenante, qui le pousse vers cette arme, dénote l'ambivalence de ses sentiments : il est persuadé de posséder

une destinée hors du commun, mais, dans le même temps, il doute de lui. Il pense que son classement ne sera pas assez élevé pour faire d'autre choix que celui de la cavalerie. D'éminents diplômés, comme Robert E. Lee, ont ainsi choisi le génie.

Il pense à son affectation après son diplôme. Les Philippines, peut-être, bien qu'il espère la Chine ou le Japon. Les États-Unis ont trop changé pour un jeune homme qui aurait été plus à l'aise à une autre époque. La Californie lui paraît trop urbanisée, trop peuplée, et les voitures y sont trop nombreuses. Il a beau avoir grandi à Lake Vineyard, la vie citadine lui fait perdre son identité. L'idéal aurait été qu'il n'y ait que des ranchs.

Sa réputation d'être « martial » ne se dément pas. Il est choisi pour lire la Déclaration d'Indépendance le 4 juillet 1908, jour de la fête nationale. Le commandant s'en amuse : « M. Patton, tâchez de ne pas être, eh bien, ne soyez pas trop militaire quand vous lirez[41]. » Cet été-là, tandis qu'il accueille la nouvelle promotion de cadets et qu'il se perfectionne au tir, sa famille effectue un périple en Europe. Ils vont en Angleterre, en France et en Italie. La famille s'est enrichie, l'argent ne manque plus. Le père de Patton a fait prospérer ses affaires en investissant dans le développement (eau courante, électricité…) et la vente de terres, le vin et le pétrole. Il s'associe avec les Banning, et possède désormais un septième des parts de la Catalina Island Company.

Pour sa dernière rentrée, Patton, qui appartient à la première classe, reste lieutenant et adjudant. Il est au comble du bonheur et de la fierté. La nomination du premier capitaine, Baehr, surprend tout le monde : il est petit et maladroit, et ce n'est qu'un « Allemand de Chicago ». Patton le félicite comme il se doit, il est choqué par ces critiques. À l'insu de ses camarades, il a présidé au choix des gradés de la promotion. Le commandant lui a demandé de proposer des

noms pour le premier capitaine et les lieutenants. Cette marque d'estime flatte l'ego de l'ambitieux cadet.

Sa pratique de l'étude de l'art de la guerre s'alimente des ouvrages que lui envoie sa famille, notamment tante Nannie. Il est convaincu de la nécessité de connaître ces livres et s'étonne que si peu de gens le soient. Sa bibliothèque personnelle et la quantité impressionnante de ses écrits et de ses notes ne cessent de s'enrichir au fil des ans. Sûr de son destin et soucieux d'atteindre la perfection dans son métier, il établit une liste des livres à lire dans un petit carnet[42].

Toutefois, des épisodes de dépression le guettent aussi brusquement qu'ils disparaissent. Promu, il a peur de n'être qu'un officier subalterne qui ne ferait pas la guerre… Le jour de son vingt-troisième anniversaire a un goût amer : d'autres, à son âge, sont des hommes alors que lui, selon son expression, n'est qu'un écolier[43].

Il est pris d'une lubie. « Je vais changer mon nom, écrit-il à Beatrice, car je n'aime pas le "Smith" et sans celui-ci je ne suis pas un Junior. Je devrais le supprimer aussi. » Cette idée étonnante n'aura pas de suite bien que son père n'y voie aucune objection. Il abhorre le nom de « Smith » : serait-il trop commun pour un homme qui se voudrait d'exception ?

La demande en mariage à Beatrice Ayer

Patton passe sa permission de Noël 1908 chez les Ayer. Depuis six ans, la cour qu'il fait à sa future femme se limite à des échanges épistolaires, où ses études tiennent une grande place. Les deux jeunes gens évitent de se déclarer ouvertement leur amour. Ruth Ellen, leur

fille, rapporte avec amusement qu'à l'époque, un regard, une simple pression de la main bouleversait un amoureux transi.

Patton s'inquiète de la réaction de Beatrice. Au cas où, il glisse dans sa poche un faux télégramme lui intimant l'ordre exprès de retourner à West Point. Lui qui meurt d'envie de l'embrasser depuis si longtemps s'inquiète pour rien. Un après-midi, alors qu'ils se retrouvent dans la bibliothèque familiale, il finit par se déclarer ; elle lui répond sans hésiter qu'elle l'aime aussi. Lorsqu'elle avoue ses sentiments à ses parents, ils lui répondent en souriant qu'ils le savaient déjà et que George Patton leur plaît.

Au cours de l'hiver 1908-1909, à la bibliothèque de West Point, Patton confie à son père qu'il est épris de Beatrice mais n'ose pas la demander en mariage. D'autres jeunes filles pourraient aussi retenir son attention, comme Kate de Vassar[44], qui est extrêmement riche, ce qui pourrait être intéressant pour devenir général, dit-il, ne perdant jamais sa carrière de vue… George Patton Sr. encourage son fils à s'engager, il se décide à écrire au père de Beatrice.

Gentleman, il a choisi avec précaution le moment opportun, comme il l'explique à son futur beau-père dans une lettre datée du 3 janvier 1909. Anxieux, Patton n'ose pas ouvrir la réponse : il met des heures à se décider. Ayer lui écrit : « C'est sans surprise pour moi que vous, et je puis dire Beatrice, aient ressenti une admiration grandissante l'un pour l'autre, et j'apprécie la délicatesse avec laquelle vous avez traité la question. » Ayer approuve cette union. Patton est tourmenté, il appréhende de voir Beatrice, de peur de commettre un impair. Elle-même préfère attendre qu'il soit sorti de West Point, qu'il rencontre d'autres filles afin d'être certain que c'est elle qu'il désire. Il la juge trop bien pour lui. Après tout, lui avoue-t-il, il y a des adjudants chaque année, il n'est ni extraordinaire ni spécialement efficace.

Il va jusqu'à lui écrire qu'il a l'intention de rester dans l'armée pour démissionner dès qu'une nation étrangère sera engagée dans une guerre ; il n'a rien d'un patriote (ce qui est douteux) : ce qu'il veut, c'est se battre (pas contre les États-Unis toutefois). « Car c'est seulement dans la guerre que je suis apte à accomplir quoi que ce soit d'importance. » Mais l'espoir qu'elle puisse l'aimer le fait changer de point de vue, il considère l'armée en temps de paix et envisage l'idée d'une carrière dans le civil, comme le souhaite le père de Beatrice, étant entendu qu'il sera rappelé sous les drapeaux en cas de conflit. « Tout ceci par amour pour toi. »

À ses parents, il affirme que sa demande à Beatrice s'est faite en dépit du bon sens. « Cela semble pour le moins illogique, puisqu'elle n'aime pas la guerre, parce qu'elle n'est pas aussi riche qu'une autre fille, "Kate", qui, je crois, m'aurait épousé, et parce qu'un soldat ne devrait pas se marier. » Un soupçon de machisme pointe dans ses propos : « Cela semble ridicule que j'ai pu tomber amoureux d'une fille aussi complètement inutile pour un officier de l'armée en tant que femme. » Rien ne peut racheter à ses yeux le fait qu'elle ne soit qu'une femme… Si ce n'est qu'ils s'aiment. Heureusement, Beatrice Ayer n'a pas eu connaissance de cette lettre. Mais, comme il l'écrit à Beatrice, toute logique s'envole. Il est profondément amoureux. Quand il reçoit une de ses lettres, il passe une heure assis et s'en va courir dans les collines, ivre d'amour.

Les jeunes gens de son âge aspirent à vivre heureux. Lui, tel Achille, aspire à la gloire, même s'il faut accepter la perspective de mourir prématurément : « J'accepterai de vivre sous la torture, de mourir demain, si je peux être vraiment grand pour un jour. » Faut-il risquer une carrière banale de soldat en temps de paix ou renoncer à l'armée pour une belle carrière dans le civil, comme le pense son futur beau-père ? « Je me réveille la nuit en sueur froide en

imaginant que j'ai vécu sans avoir rien fait. » Cette obsession le poursuit jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Beatrice l'encourage. Une femme ne doit pas entraver le début de la carrière d'un homme : « Tu dois décider seul, je t'accompagnerai n'importe où. » Elle désire l'épouser, mais elle s'estime incapable de cuisiner ou de tenir une maison. Elle est inquiète pour son père – il a 87 ans. Patton comprend que les parents de la jeune fille auront du mal à admettre qu'un homme ne cherche pas à gagner de l'argent, mais veuille en tuer d'autres…

Sa décision est prise, il l'annonce à Beatrice, puis à son père. Il reste dans l'armée. « Je n'espère pas jamais atteindre l'âge de 60 ans », écrit-il à la jeune femme. C'est précisément l'âge auquel il va mourir. Il n'est pas question de se retirer après avoir accompli son devoir ! « J'aimerais combattre jusqu'au sommet, puis franchir la limite et me reposer dans un monde meilleur, ou en tout cas plus calme, que la terre[45]. »

En mai 1909, il visite le champ de bataille de Gettysburg avec sa mère et Nita. En bon Sudiste, il qualifie l'endroit du lieu de la « mort de la Confédération » et ajoute : « puisque ce fut ainsi ». Il se prépare au pèlerinage en lisant des ouvrages du colonel Fiebeger[46]. Déçu par la petite taille du cimetière, ainsi que par le relief moins élevé qu'il ne le pensait, il se promène, seul, jusqu'au crépuscule, sur Cemetery Hill. Il songe à la dernière charge sudiste, celle du 3 juillet 1863, et à ses deux oncles morts au cours de cette bataille. Comme tous les passionnés d'histoire militaire, il se laisse imprégner de l'atmosphère des lieux, laisse son imagination vagabonder. « C'était merveilleux et personne n'est venu me déranger. Je l'ai absorbée jusqu'à ce que je me sente heureux. Un étrange mais véritable plaisir. Je pense qu'il faut une soirée comme celle-ci pour comprendre ce que les hommes vont faire au cours d'une bataille[47]. »

Patton est diplômé : classé 46e sur 103. Dans sa promotion se trouvent John C.H. Lee, lequel sera chargé de la logistique des armées alliées en Europe de l'Ouest en 1944-1945, ainsi que Jacob L. Devers, qui jouera un rôle dans la carrière de Patton et commandera le 6e groupe d'armées en Europe, de même que William H. Simpson, qui dirigera la 9e armée américaine. Ses instructeurs vont compter dans sa vie de soldat : Charles P. Summerall, futur chef d'état-major de l'armée, ainsi que Guy V. Henry, qui sera le chef de la cavalerie.

La remise des diplômes s'effectue en présence du secrétaire d'État à la Guerre Dickinson qui rappelle aux cadets la nécessité de servir la nation, qu'ils restent sous les drapeaux ou qu'ils choisissent la vie civile. Après le dîner, Patton rejoint New York pour le banquet de la promotion donné à l'hôtel Astor.

Le lendemain, les parents de Patton l'emmènent chez Tiffany où ils lui offrent une montre à 350 dollars. Tante Nannie lui fait cadeau d'une chaîne, et Beatrice du médaillon. Cette montre l'accompagnera au cours de ses deux premières guerres : l'équipée au Mexique de 1916 et la Grande Guerre, en France, en 1917-1918.

CHAPITRE II

Un jeune officier brillant et ambitieux

Fort Sheridan : première affectation du sous-lieutenant Patton

Patton commence ses vacances en Californie avant de rejoindre les Ayer à Pride's Crossing, dans l'Est. Beatrice Ayer et George Patton effectuent des virées en automobile, de plus de 100 kilomètres parfois. Patton, un jour, est réveillé par un orchestre… En réalité, c'est une sérénade en l'honneur de Kate, la sœur de sa fiancée. En dépit de cette gaieté, il préférerait être à la maison, assure-t-il à ses parents. Comme d'habitude, tante Nannie, qui l'a suivi au VMI et à West Point, ne supporte pas d'être éloignée de son Georgie.

Patton est affecté au 15e de cavalerie, basé à Fort Sheridan dans l'Illinois, dirigé par le capitaine Francis C. Marshall qui a affronté les Sioux en 1890-1891. Ce dernier, ayant été en poste à West Point, connaît déjà le jeune sous-lieutenant. Si ses conditions de logement étaient sommaires à l'académie militaire, rien ne le prépare à ce qui l'attend à Fort Sheridan. Les fonds alloués à la petite armée de métier

qu'est l'armée américaine ne permettent pas de rénover les casernes. Un officier célibataire bénéficie de deux chambres et d'une baignoire. Il est autorisé à apporter une table, un lit, des chaises, des tableaux ou des photographies, des tapis et des portières. Les pièces sont spacieuses mais sales. À son arrivée, Patton constate que le mobilier se limite à un bureau en acajou, qui lui fait plutôt bonne impression, ainsi qu'un lit en fer. Les repas du mess coûtent 1,10 dollar. Il note quelques changements à ce sujet par rapport à West Point : les couverts ne sont pas en argent et sont loin d'être toujours propres. Quant au service, il est à l'avenant… Patton est l'un des rares à s'habiller pour le dîner, il porte col blanc et manchettes pour l'occasion.

Le matin du 13 septembre 1909 est un moment crucial pour lui : pour la première fois de son existence, il est réveillé par le clairon de l'armée américaine. Sa première journée d'officier américain s'effectue en compagnie de son capitaine. Ce dernier le forme par l'exemple et cette formation sur le tas – car il lui reste beaucoup à apprendre – lui donne l'impression d'être encore un cadet de West Point.

En qualité de sous-lieutenant, il dispose d'une ordonnance (selon la règle, celle-ci s'adresse à lui à la troisième personne). Elle se présente à lui avec deux chevaux et Patton l'envoie à la gare chercher ses malles. Cette même gare pourrait en théorie lui permettre de se rendre facilement à Chicago l'après-midi et de rentrer par le train de minuit. Mais, comme il est responsable des écuries tous les jours à 16 h 15, il n'en a pas le loisir. Les soldats du rang, dont il a la charge, maîtrisent mal la langue anglaise, à son grand étonnement. Il écrit à Beatrice : « Je suis frappé par la différence entre des soldats de l'armée régulière et des cadets. Alors que les cadets sont meilleurs dans les rangs pour ce qui est de garder le silence, etc., ils sont loin

derrière en ce qui concerne l'obéissance en dehors des rangs ainsi que pour accomplir une véritable tâche comme établir un camp[1]. »

Certains officiers et leur épouse lui font mauvaise impression. Son mode de vie est plus en accord avec le statut social de Beatrice qu'avec son grade et il ne peut s'empêcher de marquer son mépris pour ceux qui ne disposent que d'une domesticité réduite : « Sais-tu, lui écrit-il, que la plupart des capitaines, des commandants et même des colonels n'ont qu'un seul serviteur et une ordonnance ? » D'autres couples, en revanche, lui paraissent bien éduqués. Le jour de Halloween, grimé en démon, il passe du bon temps avec son capitaine et des jeunes filles. Il sort danser et les fréquente, en particulier une demoiselle Bishop, qu'il juge plutôt jolie.

Il se montre satisfait des militaires du poste, malgré quelques réserves pour un petit groupe d'anciens miliciens engagés en 1898 après la guerre hispano-américaine. S'il ne les considère pas comme des individus respectables, il est davantage choqué par les 120 prisonniers détenus au fort (qui abrite une prison militaire), passés en cour martiale pour diverses raisons. L'un ou deux d'entre eux ont les fers passés aux pieds, ils empestent tous et leurs regards lui font l'effet d'abrutis.

Un jour qu'il croyait entendre au loin *The Star-Spangled Banner* (*La Bannière étoilée*), l'hymne national américain, il se fige au garde-à-vous par deux fois, imité par les soldats qui l'entourent. Estimant la cérémonie un peu longue, il regarde autour de lui et comprend qu'il s'agit d'une procession funèbre.

Une fois, il houspille un soldat qui n'a pas attaché un cheval à l'écurie. Sous les fous rires de ses camarades, l'homme reçoit l'ordre de courir pour aller réparer sa faute. Mais, au grand dam de Patton, il se contente de marcher d'un pas soutenu. Il lui hurle de foncer en utilisant l'expression *damn you*, que l'on pourrait traduire par « bon

sang ! » ou encore « merde ». Il comprend qu'il a été injurieux de le traiter de la sorte, et le fait venir avec les autres soldats pour lui présenter des excuses. Reconnaître ses fautes et demander pardon est difficile, surtout pour un officier devant ses hommes, mais Patton le fera toujours.

Il est toujours prompt à réagir. Un soir, il est de surveillance des prisonniers lorsque la sentinelle du poste n° 4 s'écrie : « À la garde ! » Il fonce vers l'entrepôt de l'intendance. S'attendant à trouver les traces d'un meurtre, il découvre en fait un bâtiment empli de fumée. La sentinelle aurait dû crier : « Au feu ! » Ses hommes sentent qu'ils sont menés par un homme d'exception. Alors que son cheval se cabre et que sa tête heurte la sienne, Patton poursuit l'exercice, puis accomplit ses autres tâches alors que le sang coule de sa blessure. Il en est quitte pour un œil au beurre noir et une belle réputation auprès de la troupe.

Il est bien noté par son supérieur, le capitaine Marshall, le premier qui a eu à le diriger dans l'armée américaine. Celui-ci le félicite pour son sens du devoir, son zèle, son apparence militaire, son intelligence et son jugement à l'instruction, son comportement général, ainsi que sa manière de diriger ses hommes.

Le mariage entre la belle de Boston et le bouillant Californien

Il passe les fêtes de Noël avec les Ayer. Bien que Beatrice ne se soit pas encore formellement engagée, Patton affirme à son père qu'il est certain qu'elle ne fera aucune objection. Sa fiancée redoute – on le comprend – de quitter ses parents, elle accorde de l'importance à son

train de vie. Les quartiers de Fort Sheridan ne sont guère avenants, mais, comme lui écrit Patton : « Quand on s'aime l'un l'autre comme nous, alors nous pouvons être heureux n'importe où. Je me demande s'il en est ainsi. Oh ! que Dieu nous accorde qu'il en soit ainsi[2] ! » Le père de Beatrice n'entend pas la laisser vivre dans les conditions de vie spartiates d'un poste militaire. Mais celle-ci, déterminée à lui tenir tête, s'enferme dans sa chambre et entame une grève de la faim, sourde à tous les arguments. Devant la détermination de sa fille, Frederick Ayer cède. Le 8 mars 1910, Patton écrit à sa tante Nannie que les parents de Beatrice consentent au mariage.

Frederick Ayer, qui découvre que son futur gendre est moins dépourvu financièrement qu'il ne le croyait, lui déclare qu'il pense que l'armée est sa vocation et qu'il admire sa fermeté dans ce choix. Beatrice bénéficiera d'une rente mensuelle, comme cela est de règle dans la famille dès qu'un enfant se marie. Mais quand elle découvre la vétusté de Fort Sheridan sur invitation de Marshall, c'est un choc. Elle ne se sent pas à la hauteur des exigences qu'impose la condition de femme d'officier. Les baisers de son promis ont tôt fait de la convaincre du contraire. Il préconise de s'en remettre à Dieu et à la chance[3].

La date de la cérémonie est arrêtée au 25 mai. Patton prépare le voyage de noces et réserve un transatlantique, le *Deutschland*, pour passer la lune de miel en Europe. Il pousse son père à se lancer en politique et à briguer un poste au Sénat, avec l'arrière-pensée que ce ne serait pas sans avantage pour sa carrière. Il prépare sa future installation, mais ce n'est que le 12 mai qu'il peut annoncer à Beatrice qu'il a obtenu une maison à Fort Sheridan. Les attributions s'effectuant selon le rang, en qualité de simple sous-lieutenant, il a de la chance de pouvoir en disposer d'une. Le 22 mai, dans son ultime lettre avant le mariage, il écrit à Beatrice qu'elle est « l'inspiration

pour une nature faible et lâche ». Il conclut en souhaitant que « notre amour ne soit jamais moindre que maintenant et que notre ambition soit aussi chanceuse et grande que notre amour. Amen. George[4] ».

Le mariage de George Patton et Beatrice Ayer est un événement mondain à Boston, couvert par les journaux de la ville. Souffrante, la mère du marié doit garder la chambre à l'hôtel Touraine. Son époux pense à elle au moment de lever un toast si émouvant que les convives en ont les larmes aux yeux. Les Ayer marient leur fille en grande pompe. Ils font affréter un train qui, de la gare du Nord de Boston, emmène le gotha de la ville et les invités des quatre coins du pays jusqu'à Beverly Farms, où ils sont pris en charge par un service de voitures à cheval qui les mène à l'église épiscopalienne Saint-Jean. Beatrice porte la même robe de couleur crème que sa mère vingt-cinq ans plus tôt. En lieu et place du traditionnel bouquet, elle tient à la main un livre de prières. Le témoin est Frederick Ayer Jr., son frère. Sa petite sœur, Katharine, est demoiselle d'honneur. Lorsque les mariés quittent l'autel, ils passent sous une arche de sabres avant de prendre place dans la calèche qui les conduit à la demeure des Ayer, à Pride's Crossing, où est organisée la réception. En l'absence de la mère de Patton, tante Nannie, radieuse, assiste aux festivités du mariage. Elle est si fière de son « Georgie » et, surtout, d'être en compagnie de George Smith Patton Sr, l'amour de sa vie. Le lendemain matin, après une nuit de noces à bord du *Deutschland*, les jeunes mariés sonnent pour le petit-déjeuner. À la stupéfaction d'un Patton fort gêné, alors que sa jeune épouse juge l'attention délicate, ce n'est pas un domestique qui se présente, mais Ellie Ayer, la mère de Beatrice, suivie de quelques-uns de ses enfants[5]. Le voyage de noces se déroule comme prévu pendant un mois en Angleterre.

Début de vie commune à Fort Sheridan

Le 29 juin, le jeune couple emménage à Fort Sheridan. Beatrice appréhende sa nouvelle vie. Pour les Américains de la côte Est, Chicago c'est le Far West : il faut se couvrir les cheveux avec un chapeau, mettre en garde les femmes, faute de quoi un Indien pourrait être tenté de vous scalper. Quant à sa mère, elle lui conseille de ne pas se lier aux voisins, qui sont certainement des petites gens. Elle ne doit pas les fréquenter au-delà des règles de bienséance. De fait, elle ne se fera que peu d'amis.

Beatrice se félicite auprès de tante Nannie que son mari soit cuisinier, charpentier, peintre, jardinier… Fin juillet, Patton doit quitter le fort pour des manœuvres. Il est enchanté. Il note ce qu'il faut faire ou pas pour agir comme il se doit quand il sera général. Car, écrit-il à Beatrice, « Il n'y a probablement pas l'ombre d'un doute que je devienne un général même sans une guerre[6]. » Il trouve le temps de se plonger dans les livres qu'il a rapportés de Londres, bien que la lecture de Clausewitz, le grand théoricien militaire allemand, lui semble ardue. Il annonce à sa tante Nannie qu'il aimerait devenir attaché militaire dans un grand pays, tel le Brésil ou l'Argentine.

De retour au poste le 15 septembre, sa jeune épouse le rejoint. Beatrice a une nouvelle à lui annoncer. Un heureux événement se profile pour les familles Patton et Ayer : elle est enceinte. Patton ne montre pas d'enthousiasme à la perspective d'être père. Il va lui falloir partager son épouse adorée. À Beatrice qui lui demande s'il serait déçu si c'était une fille, Patton, très épris d'elle, ne peut que lui répondre : « Qu'est-ce que tu crois, Beaty ? J'en ai épousé une, n'est-ce pas[7] ? »

En mars 1911, Beatrice met au monde Beatrice Smith Patton, rapidement renommée Beatrice Ayer Patton. On la surnomme

affectueusement « Bee ». Patton est bouleversé au point que, quand on lui met le bébé dans les bras à la naissance, il se rue dans la cuisine pour vomir dans l'évier.

Est-il un père comblé ? Quelques jours à peine après l'heureux événement, il ne peut s'empêcher d'en annoncer à sa tante Nannie un autre, tout aussi heureux à ses yeux : une guerre avec le Mexique serait dans l'ordre du possible, bien qu'il n'y croie guère. « Cette maudite enfant a les cheveux noirs et est très laide », ajoute-t-il, jaloux. Ceux qui lui trouvent un air de ressemblance avec sa fille racontent n'importe quoi. Pis, lui qui a été le centre d'attention de la famille pendant toute sa jeunesse doit désormais y renoncer. Il se désole de n'être plus seul avec sa femme, les visites se succèdent : Nannie, Nita, ses parents… sans compter l'infirmière. Pour Patton, c'est une de ses premières graves crises de dépression.

De retour d'un exercice, il découvre sa femme, valises bouclées, attendant un taxi, avec le bébé. Folle de rage, l'épouse d'un officier a appris à Beatrice qu'il s'est délibérément exposé au stand de tir. Patton a toutes les peines du monde à la convaincre qu'il voulait juste ressentir l'effet des balles sifflant à ses oreilles, que décrivait jadis George Washington.

La vie militaire lui apporte son lot de consolations. On lui remet le commandement de la compagnie K en l'absence du capitaine Marshall. On lui confie donc un poste à responsabilités pour lequel la plupart des lieutenants patientent des années durant. Il a retenu l'attention de ses supérieurs dès ses premiers pas dans l'armée.

Il tente de s'intéresser à la Bourse, sans succès, et se tourne vers ce qui est une révélation pour lui : l'écriture. Il apprend à utiliser une machine à écrire, ce qui lui permet de consigner ses pensées militaires. Son premier texte pour la troupe est *L'Exercice de Selle*, suivi d'un traité, *Défense nationale*.

Patton y défend les vertus de l'attaque, qu'on retrouve sans cesse dans ses écrits. Toutes les grandes nations, à l'exception notable des États-Unis et de l'Angleterre, ont de grandes armées en temps de paix. Cela leur permet de frapper en force rapidement. L'état d'impréparation de l'armée américaine, qu'il juge efficace pour sa taille, l'inquiète. Comme à l'époque de West Point, le jeune officier s'abreuve de lectures d'histoire et de sciences militaires. La victoire compte avant tout. Il fait sienne une maxime du théoricien militaire français Ardant du Picq, tombé lors de la guerre franco-prussienne de 1870 : « L'homme s'engage dans une bataille dans le but de remporter la victoire et non dans le but de combattre[8]. » Il n'est pas qu'un officier de cavalerie : il réfléchit sur son métier, se demande comment pallier les déficiences relevées.

Fort Myer : au plus près des cercles du pouvoir

Patton cherche à s'évader de Fort Sheridan et envisage différentes options, entre autres celle d'officier instructeur à West Point. Mais, pour cela, il lui faudrait d'abord passer par l'école de cavalerie de Saumur, en France, qui est la référence mondiale pour cette arme.

Son transfert à Fort Myer, près de Washington, marque le premier pas vers la célébrité. Le poste qui jouxte le fameux cimetière d'Arlington, sur des terres ayant appartenu à des personnages aussi éminents que George Washington ou Robert E. Lee, est la garnison des officiers des meilleures familles du pays. C'est aussi entre ses murs que réside le chef d'état-major de l'armée. Ces hommes appartiennent aux meilleurs cercles de la vie mondaine de la capitale

où ils côtoient ceux qui comptent dans la vie politique américaine, à commencer par le secrétaire d'État à la Guerre. La garnison officie également en qualité d'escorte pour les chefs d'État et les têtes couronnées de passage à Washington. C'est être « plus près de Dieu » en somme, comme dit Patton, au centre du pouvoir de l'armée américaine.

Il faut tenir son rang : s'il n'est que lieutenant, il se doit d'avoir un chauffeur, car tout le monde en a un. Les Patton ont également une bonne, Hannah, à demeure et à plein temps. Les quartiers sont autrement plus confortables qu'à Fort Sheridan et Beatrice, soulagée d'avoir ses entrées dans la bonne société de Washington, peut mettre à profit ses talents de femme bostonienne.

Patton, très apprécié et fort bien noté par son supérieur direct, le capitaine Lindsey, commande l'escadron A du 15e de cavalerie. Il s'acquitte de son devoir avec zèle et ne succombe nullement aux tentations de la capitale qui pourraient lui faire négliger sa tâche. Il poursuit l'habitude de mettre par écrit ses instructions à l'intention de ses hommes. Un petit traité énonce « Les Principes de la reconnaissance » en 42 points. Les conseils sont simples, clairs et remplis de bon sens. Patton ne reste pas à la tête de son escadron et prend en charge le poste d'officier chargé du ravitaillement. Cette fonction lui permet d'avoir plus de temps à consacrer au polo au sein de l'équipe du fort, ainsi qu'aux courses équestres.

Athlète aux Jeux olympiques de 1912

À peine est-il nommé qu'il est pressenti pour défendre les couleurs des États-Unis aux Jeux olympiques de 1912 à Stockholm. Honneur insigne : participer à ces Jeux est une opportunité pour un ambitieux

avide de gloire. Ce n'est que le 10 mai, un mois à peine avant la date d'embarquement pour l'Europe, qu'il sait qu'il est qualifié pour représenter l'armée américaine aux épreuves du pentathlon moderne (disputé pour la première fois)[9]. Il a les atouts en main : tireur d'élite, nageur sur de longues distances grâce aux étés à Catalina, cavalier émérite, escrimeur confirmé à West Point où il se distingue en outre à la course.

Il s'impose un régime diététique strict, renonce à l'alcool, au tabac et aux sucreries dont il est friand. Il s'entraîne, sauf en équitation qu'il pratiquait encore les semaines précédentes. Il participe seulement à une course hippique une semaine avant son départ. Son régime steak cru-salade le rend plus asocial et sauvage que jamais. Son neveu, Fred Ayer, le trouve aussi aimable qu'un « tigre auquel on viendrait juste d'arracher des mâchoires un cuissot de gibier[10] ».

Ces Jeux de Stockholm sont les premiers à provoquer l'engouement pour les olympiades de l'ère moderne. Patton participe à un événement historique. Il songe à ses prédécesseurs des temps antiques aux Jeux, dans *Le Vainqueur de Salamine* de William S. Davis, publié en 1907, et en parle à sa tante.

L'athlète s'embarque à bord du paquebot *Finland* avec son épouse, ses parents et sa sœur Nita. Les exercices se poursuivent à bord : course à pied sur le pont, tir, natation dans un réservoir en toile… Le *Finland* jette l'ancre à Stockholm le 29 juin. Patton ne parvient pas à trouver le sommeil la veille des épreuves. Alors qu'il excelle au tir, il manque la cible à deux reprises. On a émis l'hypothèse, invérifiable, que les balles seraient passées par des trous faits par les précédentes. Que cette probabilité se répète par deux fois paraît difficile à admettre. Il est alors classé 21^{e} sur 42. Le lendemain, il est 6^{e} sur 37 à l'épreuve de natation. Sa performance à l'escrime est remarquable : agressif, offensif, il remporte 20 des 29 duels et devient l'unique

compétiteur à battre le vainqueur de l'épreuve, le lieutenant « Mas de la Tree », un Français. Le troisième jour, il ne reste que 29 athlètes en compétition. Patton se classe en 3e position. Le 11 juillet, à l'épreuve de steeple-chase, il se retrouve 3e. C'est également à la 3e place qu'il se classe pour la dernière épreuve, celle de la course à pied dont il sort épuisé au point de s'évanouir après la ligne d'arrivée. Il était premier 50 mètres avant la ligne d'arrivée. Son coach lui avait fourni de l'opium, ce qui était autorisé. Presque inconscient, il entend son père demander à l'entraîneur, qui n'est sûr de rien, s'il va survivre. Patton parvient à se rétablir, alors qu'un homme de constitution physique moins solide aurait succombé.

Il termine 5e au classement final, sa contre-performance au tir ayant ruiné ses chances. Il ne se cherche pas d'excuse, le résultat est honorable pour un athlète amateur. Patton se félicite du fair-play et de l'excellent état d'esprit des officiers qui ont participé aux Jeux « plus comme de bons amis et des camarades que comme des rivaux », et regrette que des civils fassent preuve de moins de sportivité. Aux États-Unis, en dépit de ses performances relatées à Los Angeles, l'Américain qui défraie la chronique des Jeux olympiques est un Indien, Jim Thorpe (médaillé d'or au pentathlon et au décathlon) [11].

Patton se préoccupe de son avenir. Il entend se perfectionner à l'escrime. Les athlètes qu'il a côtoyés à Stockholm sont unanimes à déclarer que l'adjudant Cléry, instructeur à l'école de cavalerie de Saumur, est le meilleur instructeur sur le continent. Ne pouvant manquer pareille occasion alors qu'il séjourne en Europe, Patton se rend avec son épouse à Saumur, qu'il n'hésite pas à appeler le « nirvana » de tout cavalier américain. Pendant près de deux semaines, il prend des leçons particulières d'épée et de sabre avec Cléry. Il estime la méthode d'instruction de l'officier français plus

efficace que celle de l'armée américaine. Les Français insistent sur la frappe d'estoc avec la pointe du sabre, non avec le tranchant de l'arme pour frapper de taille. Selon Patton, le système français repose sur un mot : « Attaque ! » Ce qui lui plaît. Les Français, comme d'autres soldats de nations européennes, ont adopté des sabres droits et abandonné les modèles courbes, au contraire des Américains. Cette science de l'art du sabre se révèle décisive dans sa carrière.

Retour à Fort Myer et début de notoriété

Pendant que Beatrice retrouve ses parents à Pride's Crossing, Patton rejoint ses quartiers. Il est invité à la table du général Wood, le chef d'état-major de l'armée, en présence de Henry L. Stimson, le secrétaire d'État à la Guerre. De retour des Jeux olympiques, le jeune sous-lieutenant est devenu une célébrité au fort et dans le pays. « Vous savez que le fait d'être remarqué par les autres a lancé de nombreux hommes qui ont réussi », écrit-il à son beau-père. Il reprend ses activités équestres, dont le polo. Les mondanités flattent son ego, en particulier lorsqu'il sort avec des gradés. « J'ai dîné hier soir au Chevy Chase avec deux généraux de division, un major et un capitaine », écrit-il fièrement à son père, bien qu'il assure qu'ils « m'ont probablement oublié maintenant ». Le 6 novembre 1912, il est admis au très sélect Metropolitan Club of Washington, ce « sont tous des hommes importants [12] ».

Un mois plus tard, il est détaché au bureau du chef d'état-major où il officie en tant qu'aide de Wood et de Henry L. Stimson. Une amitié sincère et durable va les lier à Patton. Et ce au grand bénéfice

de sa carrière quand il a l'heur de découvrir que le secrétaire d'État monte lui aussi quotidiennement à cheval.

Patton chevauche en compagnie de Wood. Il se permet de lui écrire afin de lui suggérer des améliorations pour les exercices de cavalerie. Ces deux hommes, auxquels Patton confie son expérience à Stockholm et à Saumur, sont de sérieux soutiens pour son avancement.

Ce travail d'état-major signifie moins d'exercices physiques, et il s'en plaint auprès de Nannie : « Je suis assis sur mon derrière et j'ai une grande crainte de devenir trop gras. Par conséquent, je mange légèrement au déjeuner et je me lève tôt chaque matin pour monter à cheval. » Joueur de polo – une « bonne guerre » –, Patton aime s'occuper du dressage de ses chevaux, il ne leur tolère pas plus de signes de désobéissance qu'à ses hommes[13].

L'armée américaine adopte le sabre préconisé par le sous-lieutenant Patton

Le 7 janvier 1913, l'*Army and Navy Journal*, un magazine influent lu par les officiers et leur épouse, apprend à ses lecteurs que l'armée américaine est sur le point d'adopter un sabre droit et non recourbé pour ses unités de cavalerie. Après un début de célébrité aux Jeux olympiques, l'heure de gloire sonne pour Patton : ce succès pour un jeune officier subalterne est remarquable. Marque de sa position au sein de l'armée, il caracole aux côtés de Wood en qualité d'adjoint lors de la parade inaugurale au moment de l'entrée en fonction du président Wilson.

Le 12 mars, il est mentionné à cinq reprises dans l'*Army and Navy Journal*. Le 22, il retrouve ses anciennes fonctions à Fort Myer. Une lettre du général Wood lui signifie que ses services ont été appréciés, attention remarquable de la part du chef d'état-major envers un simple sous-lieutenant. Il part pour Springfield, dans le Massachusetts, pour s'assurer que les sabres sont conformément manufacturés. Sa réputation d'expert en sabres est assise. Ses écrits sur le sujet montrent une connaissance de l'histoire militaire et une qualité de réflexion qui le fait constamment chercher des solutions pratiques aux problèmes soulevés par la science militaire[14].

Cet été-là, il est présent à Gettysburg pour le cinquantième anniversaire de la bataille. Son unité distribue 7 900 couvertures aux vétérans, qu'il traite de ramassis de vieux et sales types. « Comme l'un de mes hommes l'a dit hier, les meilleurs d'entre eux n'étaient que des fichus miliciens et ne savaient pas grand-chose[15]. » Ce manque de respect de la part d'un homme élevé dans le souvenir de cette guerre est surprenant. Un préjugé de classe, qui n'accorderait de crédit qu'aux officiers bien nés, et pas à la troupe, qui plus est à des non-professionnels.

Le ministère de la Guerre, entre-temps, l'autorise à se rendre en France pour parfaire sa formation dans le maniement du sabre. Cette décision est le fruit de ses démarches pour introduire un cours d'escrime au sabre aux États-Unis. Ses articles et son implication dans ce projet militent pour qu'il en soit le responsable. Patton est dépêché à Saumur afin d'assumer la tâche d'instructeur au Fort Riley, au sein de l'École des troupes montées (rebaptisée École de cavalerie en 1920), où il sera également étudiant. Cet élan dans la carrière de l'ambitieux sous-lieutenant signifie la perspective d'être le premier à porter le titre de Maître du sabre dans son pays.

Le couple arrive à Paris le 14 juillet 1913 en fin de journée. Il est trop tard pour assister au défilé. Ils séjournent dans la capitale, le temps de contacter l'attaché militaire de l'ambassade avant de réceptionner à Cherbourg leur voiture qui a traversé l'Atlantique pour la coquette somme de 300 dollars (la bagatelle de deux mois de solde d'un sous-lieutenant). Patton passe plusieurs jours à Saint-Lô, capitale du cheval en Normandie, puis gagne Saumur, sur la Loire. Il sillonne les routes et visite Blois, Amboise… En plus de l'art du maniement du sabre et de son enseignement, il perfectionne son français. Comme la fois précédente, les Patton logent à Saumur à l'hôtel Budan, dont l'aménagement s'est amélioré : « Il y a une baignoire. »

Patton est enchanté par ses homologues de l'armée française. Sa fille Ruth Ellen rapporte : « Ils rappellent à Georgie les descriptions des beaux et braves soldats du Sud pendant la guerre de Sécession, immortalisés par son grand-père par alliance, le colonel George Hugh Smith. » Au moment du départ, Cléry, ému, lui remet sa photographie avec une dédicace : « À mon meilleur élève, le lieutenant Patton. Saumur. France. 1913. » Au moment de boucler les valises, Patton met en garde Beatrice : n'aurait-elle pas oublié quelque chose sous le lit ? Elle découvre avec effroi une trentaine de sabres. Furieuse, elle le poursuit sabre à la main et manque de le blesser avant que la lame n'entaille le coin d'une table. Le retour s'effectue *via* la Bretagne, puis la Normandie. Ils découvrent Carnac, Le Mont-Saint-Michel, Caen… Le 17 septembre, les Patton sont de retour à New York.

Débuts comme instructeur à Fort Riley

La nouvelle affectation de Patton le mène à Fort Riley, un poste isolé dans une zone désolée au centre du Kansas, à l'opposé de Fort

Myer. Il décrit les lieux à sa femme, les murs de leurs quartiers sont en pin d'un brun léger qu'il est interdit de repeindre. Il y a quatre pièces à l'étage, dont une pour un domestique. Un autre WC se situe au rez-de-chaussée, en revanche, on ne compte qu'une baignoire, relativement petite de surcroît. Patton engage des femmes de ménage pour nettoyer et arranger la modeste demeure avant l'arrivée de Beatrice, qui s'inquiète de son futur logement. Il ne lui cache pas qu'il n'y a rien à faire dans la région : nulle part où aller en automobile. Elle fera de l'équitation pour s'occuper. Une plaisanterie sur Fort Riley affirme que cet endroit a été choisi par un ermite, sûr de s'y retrouver seul. Le 13 octobre, Patton obtient une maison plus spacieuse et mieux équipée.

Beatrice, qui n'a guère de points communs avec les autres épouses d'officiers, ressent la solitude et l'ennui. Elle se demande si elle a les qualités d'une épouse d'un militaire de carrière. Les principales visites, celles de Nita et de Kay, suscitent l'intérêt de la garnison : il n'est pas si habituel de voir de ravissantes jeunes femmes dans un poste perdu de l'Ouest.

L'esprit du vieil Ouest plane dans l'atmosphère du fort. Chaque soir, les couleurs sont hissées au son du clairon, dans une ambiance digne du XIX^e^ siècle et, chaque matin, le cérémonial est inversé avec le lever des couleurs. Comme dans un western, Beatrice et les filles attendent le retour de l'homme de la famille après son passage aux écuries. Les vastes espaces ouverts sont parfaits pour les exercices de cavalerie. On y croise des hommes ayant combattu les Indiens quelques décennies auparavant. Bien plus, Patton découvre un écriteau d'un autre âge : « Les officiers ne doivent pas tirer des fenêtres de leurs quartiers sur les bisons de la place d'armes[16]. »

Patton est instructeur sous la direction du colonel Gaston, le commandant de l'école. Il doit se faire accepter de ses « élèves » plus

gradés qui prennent mal qu'il soit leur instructeur. Il arrive dans sa classe un paquet sous le bras et le pose sur la table. Bien qu'il comprenne leurs réticences, il se présente comme un expert en escrime depuis quinze ans et affirme sa supériorité sur eux dans ce domaine. Il sort de son paquet les deux épées en bois avec lesquelles il jouait enfant avec Nita et les fait tournoyer autour de sa tête. Après un silence, l'assistance éclate de rire. Patton sait se montrer excentrique, trait qui n'est pas sans rappeler le général britannique Bernard Montgomery, son rival pendant la Seconde Guerre mondiale.

Il est satisfait de sa première leçon. De son aveu, le poste est le plus strict sur le plan militaire qu'il ait connu. Ce n'est pas forcément pour déplaire à cet homme au tempérament martial. Il commence à 8 heures pour ne s'arrêter qu'à 15 h 30, « ce qui représente plus de travail que je n'en ai jamais fait dans l'armée[17] ». Le colonel Folz, du bureau de la cavalerie, lui écrit de Washington : on attend de lui qu'il rédige un règlement sur l'usage du sabre. *Exercice au sabre, 1914* sera édité par le ministère de la Guerre[18]. Patton l'annonce à son père, ajoutant qu'il est en outre rédacteur adjoint d'un opuscule sur les courses équestres auxquelles l'armée a participé en 1913, et les résultats qu'elle y a obtenus.

En mai 1914, ses supérieurs le trouvent apte à instruire à l'équitation. Ils ne déterminent pas, en revanche, s'il peut enseigner avec efficacité l'art de manier le sabre. Son passage au Fort Riley aura une postérité. Une compétition annuelle de maniement de cette arme est créée et le vainqueur obtient un prix qui devient vite recherché : la Coupe Patton, qu'il remet en 1915. Chaque candidat dispose de 90 secondes pour effectuer des sauts et transpercer vingt mannequins[19].

Inaugurant une pratique qu'il conserve toute sa vie, Patton sait entretenir les relations et garder le contact avec ceux qui pourraient favoriser sa carrière. Il prend sur lui d'écrire au général Hugh L.

Scott, du ministère de la Guerre, à propos d'une affaire de terrains appartenant au Fort Riley et qui seraient vendus aux particuliers. La véritable raison de cette missive, dont le sujet dépasse les compétences d'un simple instructeur, est de se rappeler au souvenir de son ancien superintendant de West Point, lequel sera bientôt nommé au poste de chef d'état-major de l'armée américaine.

Patton n'est pas oublié et c'est avec fierté qu'il apprend qu'il est élu membre du Comité olympique américain en vue des prochaines olympiades, à Berlin en 1916.

La Grande Guerre… mais de loin

De Jeux olympiques à Berlin, il n'en est pas question : le 3 août 1914, la France et l'Allemagne sont en guerre. La première conflagration mondiale du siècle vient d'éclater. Patton, profondément francophile, veut en être. L'occasion est tentante : le combat, l'ardent désir de vivre enfin le baptême du feu. Il s'empresse d'écrire au général Leonard Wood, passé de chef d'état-major de l'armée à commandant du Département de l'Est. « Monsieur, d'après les rapports, il semble qu'enfin une guerre de grande envergure a éclaté et que la France est impliquée. J'ai toujours souhaité faire l'expérience du combat réel, non en tant qu'observateur mais comme participant car, en cette qualité, je crois pouvoir acquérir des connaissances qui seront d'une grande valeur sur le plan militaire. Ce n'est qu'en accomplissant ce que d'autres n'ont pas fait que quelqu'un avance. Par conséquent, j'aimerais obtenir un an de congé sous quelque prétexte que ce soit pour partir en France et participer à cette guerre. Je connais des officiers et quelques régiments français qui me prendront comme supplétif si je prends en charge toutes les

dépenses. Comme je pensais alors qu'une guerre avec l'Allemagne était probable, j'ai pris toutes ces dispositions l'an dernier. » Pour donner du poids à sa requête, pour le moins inhabituelle, il ajoute qu'il n'en appellerait pas aux États-Unis en cas de capture.

Wood tente de le dissuader. « Nous ne voulons pas perdre des jeunes tels que vous au service de nations étrangères[20]. » Patton se lamente, il a 29 ans et n'est que sous-lieutenant alors qu'il s'était fixé comme objectif d'être général de brigade à 27 ans.

Côté vie de famille, s'il n'a pas encore de garçon, il entend habituer sa fille aux armes. Chevauchant avec elle, il abat un pigeon avec un fusil à air comprimé et lui tranche la tête. L'enfant, couverte de sang, apporte les deux morceaux du cadavre à sa mère : elle aurait coupé la tête elle-même si son père l'avait laissée faire. En février 1915, la petite fille reste avec son père à son poste, tandis que sa maman, enceinte, part pour la Californie. Patton se montre fier de sa femme qui n'a pas pleuré lors de la séparation : c'est ainsi, pense-t-il, que doit se comporter une vraie épouse de militaire. La perspective d'être de nouveau père ne tempère pas son ardeur à partir combattre en France.

Il espère, tout comme ses parents, avoir un garçon. Espoirs qui sont déçus, il faut rapidement chercher un prénom féminin. Lorsque Beatrice annonce à sa belle-mère qu'elle aura plus de chance la prochaine fois, cette dernière répond qu'il ne faut surtout pas parler de « prochaine fois » à son beau-père, car la journée a été pénible pour lui… C'est à se demander qui a le plus souffert ce jour-là ! Patton suggère d'appeler l'enfant Beatrice II, « comme un cheval de course ». Il n'aime pas la sonorité de Ruth ni celle d'Ellen, écrit-il. Mais le choix maternel se porte sur un prénom composé : l'enfant s'appellera Ruth Ellen. Patton devra patienter pour avoir un fils. Sa

frustration est visible sur les clichés qui montrent ce père militaire aux côtés d'une enfant de 4 ans fusil sur l'épaule[21].

Peu après la naissance de Ruth Ellen, George Hugh Smith, le grand-père par alliance de Patton, s'éteint à l'âge de 81 ans. Il est parvenu au rang de sénateur de Californie et a travaillé à la Cour suprême du même État. Mais pour Patton, ce dernier n'a jamais été imprégné du plus noble esprit militaire[22].

L'ouvrage d'un général allemand, paru en 1914, *Comment l'Allemagne fait la guerre*, inspire sa réflexion militaire. Il observe la guerre et son déroulement, et déplore l'attitude de son gouvernement. La neutralité de Wilson ne peut que l'enrager. Le torpillage du paquebot *Lusitania* au large de l'Irlande entraîne la mort de 128 passagers américains. Les vigoureuses réactions qui s'ensuivent dénoncent la guerre sous-marine lancée par la marine allemande. Patton, lui, n'y voit rien à redire : les faibles considèrent ce qui est nouveau comme illégal, citant l'exemple des chevaliers français massacrés par les archers anglais à Crécy. Les 2 milliards de dollars de munitions transportées à bord du *Lusitania* auraient pu coûter la vie à plus de 6 000 soldats allemands, ce qui, pour eux, est plus grave que la mort de 1 000 civils d'autres pays. Beaucoup seraient de toute façon morts de maladies infantiles, dit-il ! Il écrit le mois suivant à son père : « Il n'y a qu'une Loi internationale : la meilleure armée[23]. » La force prime le droit dans l'esprit de ce militaire.

Ambiance « western » au Fort Bliss

Alors que son 15e de cavalerie se met en route vers les Philippines, Patton s'arrange pour être muté dans le 8e de cavalerie, à Fort Bliss au

Texas, près d'El Paso. De quels appuis a-t-il pu bénéficier pour éviter de s'embarquer vers l'autre bout du Pacifique ? De passage à Washington, il est flatté que le portier noir du théâtre le reconnaisse : « Personne d'autre ne le fit. Un jour, je ferai en sorte que tous me connaissent[24]. »

Fort Bliss a l'avantage d'être situé sur la frontière avec le Mexique où la révolution jette le pays dans le chaos depuis 1911. L'armée américaine est chargée de protéger le territoire national des incursions, voire de préparer une invasion du nord du Mexique. La démission de Huerta provoque l'émergence de pouvoirs locaux, dirigés par des hommes à poigne tels que Carranza et, surtout, Pancho Villa. La prise de position du gouvernement des États-Unis en faveur du premier lui aliène *de facto* le second. Des raids menés par les deux camps génèrent un sentiment d'insécurité dans la zone frontalière.

À Fort Bliss, Patton entre en contact avec un homme déterminant pour sa carrière : le général de brigade John J. Pershing. Son arrivée est cause de désenchantement, car on ne lui assigne d'abord aucune fonction. Il pratique le polo, mais il est désolé du piètre niveau de ses coéquipiers. Cependant, à sa plus grande honte, il est désarçonné par sa monture dès le premier match… Il se trouve sur la liste des sous-lieutenants pouvant espérer un avancement dans leur carrière et passe son temps à préparer un examen pour cette promotion.

Patton est plongé dans une ambiance digne d'un western hollywoodien. Il se joint à un escadron pour une sortie de plusieurs jours. À Sierra Blanca, un saloon et une petite vingtaine de maisons, il se lance dans une description épique des habitants à son épouse. « Au moins la moitié des hommes portent des bottes et des éperons, et transportent des armes. J'ai rencontré un monsieur, Dave Allison, hier. Il a une allure de vieil homme très calme avec un visage doux et

des cheveux blancs. C'est le tireur le plus célèbre ici, au Texas, et pour le moment marshal. […] Il tue quelques Mexicains chaque mois[25]. » Patton, qui ne s'offusque pas qu'on abatte aussi facilement des hommes, précise que cinq gangsters ont été liquidés d'une balle dans la tête. Dave Allison est le genre de baroudeur qui lui plaît et les deux hommes chassent ensemble. Les autres personnages sont à l'avenant. Son habileté au pistolet, son langage de charretier et sa générosité à offrir des bières au saloon lui assurent rapidement une belle popularité auprès des Texans.

Patton manque de se tuer avec son pistolet Colt 45 et le troque pour un revolver Colt 1873 à simple action à crosse d'ivoire, arme fameuse qui entrera dans la légende du personnage. Pour éviter tout accident, il prend soin de ne charger son barillet que de cinq cartouches, et laisse vide la chambre placée dans l'axe du percuteur[26].

Fin octobre, il prend en charge la surveillance d'une cinquantaine de kilomètres de voies ferrées. Des Mexicains qui fuient la misère des combats et des rapines des bandes qui sillonnent le territoire traversent la frontière dans le secteur. « Dans le dernier train, une fille très sale, et assez jolie, m'a dit qu'elle voudrait venir vivre avec moi, si je veux la nourrir, puisque les Mexicains ne lui ont donné aucune nourriture. J'ai dû refuser. » Il n'éprouve que dédain pour les Mexicains, surtout les paysans : des êtres inférieurs.

Il faut dormir les bottes aux pieds, dans la saleté. Les nerfs sont mis à rude épreuve. Au sommet d'une montagne, il repère un grand nuage de poussière, près de la rivière, on dirait celui d'une colonne de cavaliers. Pancho Villa ? Patton se prépare en urgence, donne les ordres au cas où il faudrait affronter l'ennemi et se dirige vers la rivière pour en avoir le cœur net. Fausse alerte : un troupeau de vaches !

De retour à Fort Bliss fin novembre 1915, il a la charge du poste en tant qu'officier présent de grade le plus élevé. Un télégramme l'informe que 80 hommes de Carranza ont franchi la frontière. Il doit les capturer ou, à défaut, les obliger à retraverser le Rio Grande. Nulle trace de Mexicains sur les berges. Patton, qui espérait mener une belle charge, sabre au clair, qui lui aurait valu une médaille d'honneur, en est quitte pour une chevauchée d'une centaine de kilomètres, soit onze heures en selle. « J'ai bien dormi[27]. »

Beatrice le rejoint après Thanksgiving. En janvier, estimant qu'El Paso conviendrait à la petite famille, Patton demande à bénéficier de quartiers dans le poste. Avec l'aide de son père, il emménage dans une maison confortable. Incapable de trouver une domestique chinoise, Patton demande à sa belle-mère de lui envoyer une femme de ménage, Julia. En attendant son arrivée, la maison est tenue par l'épouse d'un des soldats du fort. Pour Beatrice, la vie de garnison devient vite insupportable. Elle craque après une violente tempête de poussière. En pleurs, elle supplie son époux de démissionner. Le temps fait son œuvre, Beatrice révise sa première impression et finit par apprécier Fort Bliss.

Patton tente alors en vain de vendre une histoire au magazine *Adventure*, celle du combat mené par un soldat américain servant au sein de l'armée française (on comprend d'où lui vient cette inspiration). Il est exécuté par les Allemands, son ex-fiancée apprenant la tragique nouvelle le jour de ses noces avec un autre homme. Pour Patton, l'essentiel est que son héros soit mort bravement au champ d'honneur. Sa sœur Nita, âgée de 29 ans, est toujours célibataire ; elle se rend à El Paso et semble ne pas laisser indifférent le général Pershing, âgé de 55 ans et veuf depuis peu.

Le baptême du feu pour « Georgie »

Le 9 mars 1916, Pancho Villa lance un raid au-delà du Rio Grande et s'attaque à Columbus, au Nouveau-Mexique, où dix-sept Américains sont assassinés. Le gouvernement américain réagit en organisant une expédition punitive. Le commandement est confié à Pershing. Patton est plus lucide que ses compatriotes, lesquels pensent que ce ne sera qu'une excursion militaire. Les Mexicains qui ont mené le raid se sont bien battus et le territoire du Mexique est assez inhospitalier.

À sa grande déconvenue, son 8e régiment de cavalerie n'est pas engagé dans l'expédition ; il intrigue pour servir en tant qu'aide de camp de Pershing. Tout le monde veut en être, lui fait remarquer ce dernier, alors pourquoi le choisirait-il lui plutôt qu'un autre ? « Parce que je veux aller plus loin que quiconque », lui répond Patton. Quand, à 5 heures du matin, retentit le téléphone et qu'il entend le général lui demander de combien de temps il a besoin pour être prêt, le jeune officier répond qu'il est déjà prêt. « Que je sois damné, répond Pershing. Vous êtes nommé aide de camp ! » L'intérêt croissant de Pershing pour Nita, sa sœur, expliquerait en partie cette décision. Encore une fois, Patton se félicite de la bonne contenance de sa femme qui ne pleure pas quand elle apprend son départ.

Responsable des ordonnances et des guides, il fait également office d'assistant à l'officier chargé du renseignement. Patton fait preuve de zèle et d'enthousiasme. Énergique et endurant, il ne se plaint jamais. Son journal indique que la frontière mexicaine est franchie à 3 h 16 le 16 mars 1916. Pershing lui cède un tapis de selle pour remplacer celui qu'on lui a volé pendant qu'ils se restauraient. Patton en dérobe un à l'intention de son supérieur…

Le 12 avril, il apparaît en arrière-plan sur une photographie publiée dans le *Chronicle*, un journal de San Francisco. Patton, soucieux de sa mise, est le seul à porter une cravate. Une des tâches dont il est le plus fier est d'être l'estafette du général. Il reçoit un jour une consigne formelle : « Mais rappelez-vous, si vous ne remettez pas ce message, ne revenez pas. » Réussir sa mission ou mourir : un mot d'ordre qui ne peut que lui plaire.

Ce dernier se lie avec les reporters qui accompagnent une expédition punitive… La renommée et l'art de se mettre en valeur sont une marque de sa personnalité. En avril, une histoire parue dans le *New York Tribune* rapporte une conversation avec Patton : « Je dis ensuite mes intentions à son [le journaliste parle de Pershing] jeune et athlétique aide de camp, au demeurant un vainqueur dans les derniers Jeux olympiques. "Souvenez-vous, si vous montez, dit-il avec une franchise et une duplicité militaires, je ne connais pas l'endroit. Et c'est à vos propres risques et périls"[28]. »

Pershing et Patton se retrouvent face à des Mexicains, alors qu'ils ne sont que quinze Américains à bord de trois véhicules, dans un épisode rocambolesque. La zone est isolée et désertique ; Patton remarque un homme armé et devine que nombre de Mexicains sont dissimulés dans les couverts. Il faut déterminer si leurs intentions sont hostiles, il s'avance et découvre avec stupéfaction que Pershing est descendu de voiture. Le général décline son identité et demande comment ces gens osent l'empêcher de passer. L'audace et l'apparente insouciance du général impressionnent les Mexicains qui laissent passer les trois véhicules, bien que, selon l'aveu de Patton, « il a fallu plus d'un mile avant que je cesse de sentir des balles pénétrer dans mon dos[29] ».

C'est à la mi-mai que survient, au Mexique, l'heure de gloire de Patton. Grâce à une opération visant à neutraliser Julio Cardenas, un

des lieutenants de Pancho Villa, le Californien vit son baptême du feu. Le 14 mai, il est envoyé avec une dizaine d'hommes et trois Dodge pour une corvée d'approvisionnement en maïs. Patton connaît les ranchs de San Miguelito et de Saltillo, près de Rubio, où résident l'épouse ainsi que des proches parents de ce Cardenas. Il pourrait surprendre le révolutionnaire quand il vient voir sa famille. Patton soumet l'oncle du Mexicain à la torture pour lui soutirer des renseignements. En vain : « Il est presque mort avant qu'il ne puisse me dire quelque chose. »

Il écrit dans son journal : « Décidai d'aller à San Miguel et voir si je pourrais trouver Julio Cardenas. Je le trouvai et le tuai, ainsi que deux de ses hommes, un capitaine nommé Isadore Lopez, et une ordonnance, Juan Garza. Vis 40 ou 50 hommes montés s'approcher au galop et je partis donc. » Un échange de coups de feu digne d'un duel de western. Ses compagnons d'armes le taquinent d'ailleurs de ne pas avoir employé son sabre, l'arme dont il a été le promoteur. Dans une lettre rédigée à la troisième personne en 1928, Patton donne cette fois une version romantique de l'ultime phase du combat : « Poussé par des notions chevaleresques déplacées, le lieutenant Patton ne tire pas sur le Mexicain qui était à terre [son cheval vient d'être abattu] avant qu'il ne se dégage et se redresse pour tirer. » Le Mexicain est abattu par trois Américains qui ouvrent le feu à courte distance, les deux autres étant tués peu après.

Il relate l'incident à son épouse le jour même : « Je me suis toujours attendu à être effrayé [en cas de combat], mais je ne l'étais pas, pas plus que je n'étais excité. Je craignais qu'ils s'en aillent. Je n'ai pas entendu de balles, mais certains disent qu'on ne les entend pas à si courte distance. » Il aborde la question inévitable du cas de conscience : « Je ressens cela comme lorsque j'ai eu mon espadon [il fait allusion à une prise de pêche dont il est fier] : surpris par ma

chance. » On ignore si Patton a abattu un de ses adversaires, car les Américains étaient plusieurs à faire feu sur les mêmes hommes.

La situation est cocasse. Indifférents au drame qui se joue à proximité, quatre Mexicains dépècent une vache comme si de rien n'était, pour ne pas risquer de se faire abattre par ces *gringos* à la gâchette facile[30]… Les cadavres ficelés sur le capot des automobiles comme des trophées de chasse, Patton rentre de son équipée, fier de son exploit. À sa tante, il décrit son butin : la selle incrustée d'argent et l'épée de Cardenas. Pershing surnomme Patton « Le Bandit », ce qu'il prend pour un compliment. Il aurait, selon le général, fait plus en une demi-journée que le 13e de cavalerie en une semaine.

Le journaliste Elser présente l'attaque de Patton comme une première dans l'histoire de l'armée américaine. Bien qu'ils soient des cavaliers, l'expédition punitive a été menée de bout en bout par un groupe de soldats en automobile. Ce sont les débuts de la guerre mécanisée… L'incident dit « de Rubio » fait sensation aux États-Unis où peu de faits de l'expédition menée au Mexique transpirent. Patton devient un héros auquel s'identifient les lecteurs. Une photographie fameuse le montre fumant la pipe, coiffé d'un chapeau et avec, comme d'habitude, une cravate. Il porte un revolver sur la hanche, pratique qui devient sa marque pendant la Seconde Guerre mondiale, mais sa veste est assez grossière. Son allure générale n'a rien à voir avec l'élégance distinguée qu'il affichera par la suite. L'affaire redonne de l'intérêt à une intervention qui lasse le public.

Patton se voit proposer le commandement d'un régiment d'infanterie de volontaires. Cette nouvelle fonction s'accompagnerait d'une promotion au grade de major, alors qu'il vient à peine d'être nommé lieutenant. Il réfléchit un instant, mais répugne à quitter l'armée régulière. Il redoute, à juste titre, que l'infanterie ne soit reléguée à un second rôle dans une campagne où la cavalerie est

utile. En août, il retrouve les siens à Columbus. Tandis que sa femme va en Californie soutenir son beau-père, candidat au Sénat, Patton repart pour le Mexique. « Nous devons nous emparer du pays et le garder », écrit-il naïvement[31], comme si les États-Unis pouvaient, au regard des relations internationales, annexer tout ou partie du Mexique, qui a déjà été amputé d'une portion de son territoire par son puissant voisin soixante-dix ans auparavant.

Le 2 octobre, une lampe met le feu à sa tente, il est brûlé au premier degré au visage et à la main. À l'hôpital, la visite de Pershing et des autres officiers le réconforte. Il décrit son pauvre aspect physique mais se veut rassurant pour sa femme : il n'y aura aucune cicatrice. Beatrice montre à son beau-père les poèmes que son mari a écrits. Le verdict est implacable : la seule excuse qu'il leur trouve est qu'ils ont été rédigés à l'hôpital. La seule idée de les montrer à la famille l'embarrasse[32].

Le « héros de Rubio » est de retour

Patton obtient quinze jours de convalescence en Californie, son retour est annoncé dans la presse : l'*Examiner* de Los Angeles publie un article intitulé « Le héros de Rubio est ici, blessé – Le retour de l'aide de camp de Pershing ». Ce dernier, Patton l'ignore, l'a cité dans un rapport du 7 octobre. Il soutient son père dans sa campagne sénatoriale et dans celle qu'il mène en faveur de la réélection de Wilson. Le soir des élections, battu, Patton père prend les résultats avec flegme : « Il n'a pas sourcillé et prit cela avec le sourire. » Il tente de le persuader d'intervenir auprès de Wilson pour se faire nommer secrétaire d'État à la Guerre, cela pourrait servir sa carrière militaire… Ce projet n'aboutit pas et le lieutenant Patton en garde

une rancœur envers Wilson, qu'il n'aime déjà guère. Il y voit une marque d'ingratitude de sa part. Patton est persuadé – à tort – que le président doit sa réélection à son père, la victoire des démocrates dans l'État de Californie ayant été décisive.

Si son père ne parvient pas à l'aider de Washington, les liens qu'il tisse avec Pershing se révèlent essentiels. Il n'oublie pas que ce dernier avait été sensible à la présence de Nita, aussi s'empresse-t-il de suggérer à sa sœur d'expédier à Pershing un livre, *Les Lions du Seigneur*. Pershing y voit son intérêt : si Nita est ravissante, la perspective d'avoir un beau-père influent sur le plan politique ne lui échappe pas. L'état-major trouve Pershing plus rieur et de meilleure humeur après l'équipée au Mexique. Patton en connaît les raisons mais n'en souffle mot. Cette romance n'est pas que pour lui plaire : il entend forger sa réussite sur ses propres mérites et redoute que la rumeur n'accorde son succès qu'à la faveur du chef.

Une lettre du 30 décembre à son père montre son inquiétude sur le cours de la guerre qui semble tourner en défaveur de l'Entente. Elle se rapproche de son point de rupture et une autre année de guerre pourrait lui être fatale. Faisant un rapprochement entre efficacité militaire et système politique, il écrit que l'individu seul doit être guidé, ce que l'Allemagne a compris : le petit nombre doit diriger le plus grand nombre pour le bien de ces derniers. « Au diable le peuple[33] ! » Ces assertions ne sont pas en phase avec les conceptions démocratiques et républicaines des États-Unis.

Il croit toujours en son destin et sait qu'il va devenir célèbre, ainsi qu'il l'affirme à son épouse dans une lettre du 20 décembre 1916. Il fait allusion au fait qu'elle voulait qu'il démissionne[34]. La vie d'épouse de militaire serait-elle trop dure à supporter pour la femme élégante et cultivée de la bonne société de Boston ?

En janvier 1917 paraît dans le *Journal de la cavalerie* un article sur « Le Travail de la cavalerie dans l'expédition punitive[35] ». Il a été rédigé par Patton sous la supervision de Pershing. Il y est question de l'entraînement et de la méthode de commandement de Pershing. Le texte, largement diffusé au sein de l'armée, retient l'attention. Son style est inimitable, avec ses fréquentes références aux combattants de jadis. En revanche, il s'insurge contre ceux qui entendent opérer des coupes dans le manuel du maniement du sabre. « J'espère qu'ils vont tous mourir, écrit-il à sa femme. L'ignorance est plus profonde sur le sabre que sur quoi que ce soit d'autre et pourtant chaque trou du cul a son avis[36]. »

CHAPITRE III

La Première Guerre mondiale : le pionnier des tanks américains

Les États-Unis dans la guerre mondiale

Une autre nouvelle parvient au mois de janvier 1917 : la fin de l'expédition punitive américaine au Mexique. Le 10e de cavalerie de Patton est assigné à Nogales. Pour les Patton, cela signifie renoncer à leur maison de Fort Bliss à El Paso. Plus problématique encore pour l'ambitieux lieutenant, c'est aussi s'éloigner de Pershing. Il parvient à échanger son poste avec celui du lieutenant Menoher, qui ne peut se permettre de louer un logement à El Paso. Patton est affecté au 7e de cavalerie. C'est pendant ce court séjour qu'il prépare une plaisanterie à l'intention de ses beaux-parents. Grand-mère Ellie a pour habitude d'inviter ses petits-enfants à déclamer une petite récitation. Patton en apprend une en secret à ses deux filles, avec interdiction de divulguer quoi que ce soit à qui que ce soit. À l'heure du thé, le jour venu, alors que la famille et des amis sont installés dans le grand salon de Pride's Crossing (Patton est resté à El Paso), Ellie Ayer invite Bee et Ruth Ellen à réciter leur poème. Et celles-ci de donner avec enthousiasme

le récit d'une « fichue araignée » qualifiée de « bâtard » et de « fils de pute », au grand dam de leur grand-mère qui reste coite. Le lendemain, le père de Beatrice lui demande de reprendre le train avec ses filles, son mari « veut sa petite famille autour de lui[1] ».

En février 1917, Patton reçoit le commandement de l'escadron A, une affectation inhabituelle pour un lieutenant. Ce genre de poste revient en principe à un capitaine. Mais il peut espérer être promu à ce grade en mars et il passe effectivement avec succès les examens le qualifiant pour l'avancement. Le rapport de Pershing sur ses états de service est excellent, bien que Patton soit déçu que le général ne fasse mention que de sa responsabilité à la tête du détachement monté de l'état-major. Il aurait préféré apparaître comme son aide de camp, ce qui aurait souligné sa proximité avec le général.

Les Patton resserrent ses liens avec Pershing, qui accepte une invitation dans la demeure familiale, ce pour le plus grand plaisir de Nita. Pershing sollicite toujours l'avis de son ancien collaborateur. Ainsi, l'état-major de Washington s'enquiert auprès de lui d'un nouveau modèle de selle que la cavalerie voudrait adopter. Quel honneur pour Patton qui constate que son opinion compte pour le général. Autre marque des qualités qu'on lui reconnaît, Patton a réussi à convaincre l'état-major de la cavalerie de maintenir en dotation le sabre qu'il avait préconisé et de garder tel quel le manuel qu'il a écrit en avril ; le *Journal de la cavalerie* publie des extraits d'un de ses mémorandums en faveur de son sabre[2].

Le 6 avril, les États-Unis sont en guerre avec l'Empire allemand de Guillaume II. Patton a anticipé la rupture entre les deux pays. Il s'assure de lettres de recommandation, dont celle de Pershing, afin de postuler comme major ou lieutenant-colonel dans l'armée de volontaires qui sera levée en cas de conflit. Dans les faits, une loi sur la conscription, réduisant à néant la perspective d'une levée de

volontaires, va passer au Congrès. L'armée sera composée de soldats réguliers et d'appelés. Patton obtient une permission pour se rendre dans l'Est, au chevet de son beau-père. Il a plus de 90 ans et est alité à la suite d'une pneumonie.

Début mai, Pershing est nommé commandant en chef du corps expéditionnaire américain en Europe. Patton, promu capitaine le 15 mai, comprend qu'il ne doit pas réintégrer son poste au Texas. Il demande et obtient un prolongement de sa permission. Le lendemain, alors qu'il est chez ses beaux-parents, un télégramme de l'adjudant général lui enjoint de se présenter séance tenante devant le général Pershing à Washington. À la gare de Penn Station, à New York, un journal annonce que Pershing va devancer les troupes en se rendant en France… Sachant que son départ peut être imminent, Patton envoie un câble à El Paso demandant qu'on lui fasse parvenir tous ses effets. Il est affecté à l'état-major de Pershing, chargé de superviser les ordonnances. C'est une fonction de moindre importance, mais l'essentiel est ailleurs : cette place lui assure un départ pour la guerre. À 32 ans, il part pour la grande aventure de sa vie, celle qu'il a espérée quand il n'était que cadet.

Le départ pour l'Europe

Une des premières missions que lui confie Pershing est de mettre au point un uniforme de campagne pour le personnel de l'état-major. Comme il ne dispose pas du temps nécessaire à la confection d'une tenue particulière, il décide d'utiliser des uniformes standard, avec le célèbre chapeau de boy-scout sans le cordon dont la couleur indique l'arme. Le 28 mai, c'est l'heure des adieux à sa famille, avec « beaucoup de larmes ». Patton dirige les opérations sous une pluie battante. Ils vont traverser l'Atlantique sur le *HMS Baltic*. Bien que l'embarquement des Américains à destination de l'Europe doive être maintenu secret, sur les docks, de grosses caisses portent des inscriptions bien lisibles : « QG du général Pershing, corps expéditionnaire américain, Paris, France[3] ». À bord, les hommes passent le temps en apprenant le français. Sur un ton badin, il raconte à Beatrice ses cours de langue : « Je suis un des meilleurs sur le bateau, ce qui ne dit rien de bon sur les autres. » Patton fait distribuer des vêtements civils aux membres de l'état-major, avec le secret espoir que les Allemands seront moins enclins à ouvrir le feu sur des chaloupes bondées de civils au cas où le navire serait coulé par un sous-marin. Le 8 juin, il jette l'ancre à Liverpool.

Pershing et son état-major prennent leurs quartiers dans l'enceinte de la Tour de Londres. Patton, qui connaît l'histoire de cette forteresse bâtie par les Normands, ne manque pas de souligner cet instant. Il est le seul membre de l'état-major à en prendre la mesure : c'est la première fois que des troupes étrangères franchissent la porte autrement qu'en prisonniers de guerre. Il est d'autant plus impressionné qu'il assiste au cérémonial de la fermeture de la Tour à 20 heures, selon le même rite « depuis le temps de Henri II, soit presque mille ans[4] ». On imagine les yeux de cet officier plus cultivé

que la moyenne… Patton est ravi de vivre ces moments d'exception : il a l'honneur de signer le livre d'or du roi à Buckingham Palace et le privilège de dîner au sélect White's Club[5] (le plus ancien club de gentlemen à Londres).

Le 13 juin, Pershing et ses hommes débarquent à Boulogne, ils font route pour Paris où ils sont accueillis en grande pompe par les ministres Viviani et Painlevé, ainsi que par des généraux parmi lesquels Foch et Joffre. « Sur tout le chemin depuis la gare du Nord, les rues étaient remplies de personnes qui criaient et qui jetaient des fleurs. » Patton écrit à sa femme que les Français, persuadés que les Américains sont leurs sauveurs[6], sont heureux de les voir. Loin du front, la vie parisienne procure tous les plaisirs. Les gens sont gais, on oublierait presque que le pays est en guerre. Ce sentiment est amèrement partagé par les poilus en permission…

Patton côtoie la meilleure société, comme il le faisait en Amérique. Il participe à des dîners ou assiste à des spectacles en galante compagnie. Il rencontre à plusieurs reprises une comtesse de Montgomery. Il s'est acheté une voiture et fait des envieux à l'état-major. Certains supérieurs n'admettent pas qu'un officier subalterne bénéficie d'un véhicule personnel. Le gentleman du Sud, époux de la fille d'une des fortunes de Boston, sera toujours un officier américain à part. Conscient de sa classe, il réprouve l'idée de se rendre à un bal où dansent des infirmières et des individus de condition plus modeste et « qui ne s'habillent pas ». Patton apprécie de porter un uniforme impeccable, il aime se distinguer. Sans doute approuve-t-il que les officiers américains soient obligés de porter en permanence la Sam Brown Belt britannique, ce ceinturon à baudrier en cuir marron caractérisant les gradés de la troupe.

Patton attend l'action. On le sent envieux et admiratif lorsqu'il décrit la parade de 30 000 soldats français le 14 juillet : « Je n'ai pas

compté dix officiers sans un chevron de blessure, et beaucoup d'entre eux étaient des garçons imberbes[7]. » Être blessé au combat est la marque d'un brave, d'un soldat qui ne fuit pas son devoir.

Patton, qui n'a pas de fonctions spécifiques, assure le commandement des troupes du QG et des soldats du rang servant dans les différents bureaux. Il s'occupe des gardes, des chauffeurs et des mécaniciens. Il accueille des officiers américains à la gare d'Orsay, et rencontre pour la première fois le capitaine George C. Marshall. Il est chargé, entre autres, de l'immatriculation française des voitures de l'état-major et de la mise en place d'une police militaire américaine en France pour encadrer les *Sammies*[8], mais aussi les prisonniers quand il y en aura.

Le 22 juin, le colonel Mitchell[9] l'emmène sur un terrain d'aviation pour son baptême de l'air à bord d'un biplan Farman. « J'ai toujours pensé que cela m'effraierait, mais ce ne fut pas le cas. » Peu après, un de ses chauffeurs renverse un piéton, qui a la nuque brisée. Le préfet de police, à qui il offre une cigarette, le rassure : c'était un voleur, un assassin, la victime est le conducteur. Patton prétend qu'avec une cigarette de plus, il aurait pu faire envoyer le blessé en prison : « La politesse paye, surtout en France. »

Le pays est durement touché par la guerre. Patton est frappé de voir partir trois de ses cuisiniers bien qu'ils aient dépassé 47 ans. Les horreurs qu'on rapporte sur le front seraient exagérées, écrit-il à Beatrice. Il a la vision romantique de ceux qui n'ont pas fait l'expérience de l'horreur et de la brutalité de la guerre. Quant à Nita, elle aimerait se rapprocher de Pershing. Ce dernier n'y est pas favorable : il est très occupé et cette présence pourrait être mal perçue. Pour Patton, se marier en ce moment n'est pas opportun pour sa sœur. Beatrice aimerait elle aussi rejoindre son mari, mais Pershing lui-même est à l'origine d'un ordre interdisant aux épouses de venir

en France. « Maintenant, la seule chose que tu puisses faire est de faire pression sur le secrétaire d'État afin que tu puisses venir. » Certaines femmes d'officiers ont réussi à venir, mais il lui enjoint de ne pas le faire en qualité d'infirmière et il ne veut pas qu'elle travaille comme serveuse dans une cantine de la Croix-Rouge. « L'idéal serait que tu sois historienne ou quelque chose dans le genre. » Il lui donne l'exemple d'une femme qu'elle a connue à Washington. Cette dernière a créé des problèmes en allant en Europe. Elle était réputée pour ses robes « qui lui auraient permis d'allaiter un bébé à tout moment sans avoir à déboutonner quoi que ce soit ». Inciterait-il son épouse à jouer de son charme pour pouvoir obtenir un passeport ? Que Patton envisage de faire traverser l'Atlantique – infesté de sous-marins allemands – à sa famille est déconcertant. Beatrice, qui ne parvient pas à ses fins, écrit à Pershing – « Cher John », car il est presque son frère, lui affirme-t-elle – qu'elle renonce à son voyage en Europe pour ne pas nuire à la carrière de son époux[10].

Sa position au sein de l'état-major américain permet à Patton de faire des rencontres. Au GQG britannique, où il accompagne Pershing, il s'entretient avec le maréchal Haig ; ils parlent du sabre et se trouvent des passions communes, le polo et la chasse. Soucieux de l'image de son patron, Patton n'a pas manqué de faire apposer sur la voiture une plaque où il est inscrit « US N° 1 ». Ce qui ne passe pas inaperçu. Haig remarque : « L'adjoint est un cracheur de feu impatient d'entrer dans la mêlée[11]. »

Pershing visite les lignes françaises et il reçoit Pétain et son état-major à dîner. Patton dit de lui qu'il « n'a pas une allure très fougueuse et il n'est pas comme un Français ». S'il ne le trouve en rien impressionnant, il reconnaît qu'il est grand et simple, comme Napoléon, n'arborant aucune médaille. Au regard de ses

responsabilités – « c'est le patron de tous » – il estime qu'il mérite plus que ses trois étoiles.

Patton a toujours en tête les batailles historiques : « Juste au nord de la route, se trouve l'endroit où Napoléon a combattu au cours de la première moitié de la campagne de 1814. » Au cours d'une inspection de troupes américaines, Patton ne cache pas son mécontentement : les hommes manquent d'allure, les officiers sont inertes, l'équipement ainsi que l'entraînement font défaut… Lui, au contraire, fait des exercices pour garder son apparence juvénile, il essaie de lutter contre la calvitie en se mettant du tonifiant sur le crâne. Il conduit tête nue… dans l'espoir que le soleil fasse repousser ses cheveux[12].

À l'état-major de Chaumont

Le 1er septembre, le personnel de l'état-major quitte l'atmosphère fiévreuse de la capitale pour établir un GQG à Chaumont, à cinq heures d'automobile de Paris. La ville, sise entre deux cours d'eau dans une région vallonnée, plaît à Patton, qui remarque que si le GQG s'agrandit, ils seront à l'étroit. C'est là que fut signé le traité de 1814 qui envoya Napoléon sur l'île d'Elbe, souligne le passionné d'histoire qui sommeille sous l'uniforme de l'officier. La vie sociale se borne au film hebdomadaire et à des bals occasionnels à l'hôpital américain[13]. L'absence de loisirs – il passe son temps libre à lire *Les Trois Mousquetaires* en français – l'oblige à se concentrer sur son travail, qui n'a rien d'enthousiasmant. Ce qu'il veut, c'est de l'action.

Il met quand même un point d'honneur à être le plus efficace possible. Responsable de la prévôté (la police militaire), il procède à l'arrestation d'un soldat qui descendait une rue en portant une femme

« en position inversée. Elle était très mécontente quand nous avons arrêté l'homme, et il dit qu'il était simplement en train de jouer ». L'hôpital ne compte que 5 patients pour 50 docteurs et 300 infirmières – ces dernières paraissant n'être utiles qu'à leur servir de petites amies… Peu de blessés ? C'est que les Américains ne sont pas encore montés au front.

Patton attend d'être confronté à la guerre, la vraie, en première ligne. Il n'imagine pas, au train où vont les événements, qu'elle puisse s'arrêter avant 1919. Son opinion sur les soldats russes laisse apparaître des signes de mépris. « Les Russes ne font rien. Un soldat français demande à un autre jusqu'où les Russes se sont repliés aujourd'hui ; réponse : 14 kilomètres, et ils vont retraiter de même demain. Comment le sais-tu ? C'est aussi loin qu'un soldat allemand fatigué puisse marcher[14]. » Les Allemands lui font, en revanche, bonne impression. D'après lui, une discipline de fer est la clé de leur succès et de la terreur qu'ils inspirent. L'armée américaine va lui ressembler. Toutefois, la pire des propagandes concernant les Allemands honnis arrive à Patton : « Des tas d'hommes sont abattus par leurs officiers à chaque attaque. » L'utilisation des gaz par les Allemands suscite l'admiration de Patton qui reconnaît leur « génie » militaire. Il apprend à Beatrice qu'ils ont mis au point un gaz qui fait vomir et, dès que l'ennemi ôte son masque pour cracher, ils expédient un deuxième gaz, mortel. « C'est une belle idée, n'est-ce pas ? » conclut-il[15].

Le choix des tanks

Le 19 septembre, dans un courrier à sa femme, il relate une étape décisive pour sa carrière et sa place dans l'Histoire. « Je comprends

qu'un nouveau service de "tanks" va être organisé, et je demande que mon nom soit pris en considération pour un commandement dans ce service. » Peu rassurant, il ne lui cache pas que les pertes sont élevées dans les tanks, bien qu'on y soit, autant que possible en temps de guerre, à l'abri.

Le pas est franchi le 3 octobre 1917, il rédige une lettre officielle à Pershing sur les conseils du colonel McCoy. Quelques jours auparavant, en effet, le colonel Eltinge, son ancien supérieur, lui a demandé s'il voulait devenir officier des tanks. « Je comprends qu'un nouveau service de "tanks" va être organisé, écrit-il, et je demande que mon nom soit pris en considération pour un commandement dans ce service. » Il s'estime qualifié pour le poste. Il est cavalier et la tâche dévolue aux tanks, particulièrement les blindés légers, est analogue à celle de la cavalerie. Par ailleurs, ayant commandé une section de mitrailleuses, il connaît ce type d'armes qui équipe les tanks, ainsi que leur mécanisme. Il laisse entendre qu'il est bon instructeur en la matière. Par ailleurs, il est versé dans la mécanique automobile. En outre, il a su donner un esprit offensif à ses étudiants à l'École des troupes montées. Il ajoute un argument de poids : « Je parle et lis le français mieux que 95 % des officiers américains et je pourrais donc prendre directement les informations des Français. » Il rappelle à Pershing son équipée au Mexique et l'affaire Cardenas : « Je crois que suis le seul Américain à avoir mené une attaque à bord d'un véhicule motorisé. » Cet argument de peu de poids rappelle l'ancienne complicité qui lie les deux hommes au-delà de la romance avec Nita.

En réalité, il hésite entre servir dans les tanks et rejoindre l'infanterie, même après que le colonel Eltinge lui eut annoncé son souhait qu'il prenne en charge une École des blindés qui devrait être mise sur pied à Langres. Dans la nuit du 4 novembre il prend sa

décision, une nuit blanche après avoir discuté avec d'autres officiers. Il s'est décidé « à essayer les tanks, puisque cela semble être le chemin pour le haut-commandement si je réussis[16] ». Sa curiosité naturelle le rend réceptif aux idées nouvelles[17] : il n'a rien d'un officier conservateur. Il écrit à son beau-père, M. Ayer, que c'est ce jour-là qu'il a reçu son courrier soulignant l'aspect meurtrier de la guerre et la nécessité de trouver une solution pour réduire les pertes. « Votre lettre m'a décidé et le lendemain matin je demande les tanks. Ils sauvent des vies, puisque deux hommes dans un tank sont aussi bons que dix à l'extérieur. » Ayer garde cette lettre dans son portefeuille jusqu'à sa mort.

Une lettre à son père explicite ses motivations. On compte des centaines de majors dans l'infanterie, mais un seul dans les tanks légers. Ils ne sont utilisés qu'en attaque, où « ils vont fonctionner comme l'enfer ». Pas de place pour les blessés selon lui : dans les tanks, soit on s'en sort indemne, soit on est pulvérisé. « Et voilà le rêve en or. 1. Je vais diriger l'école. 2. Ils vont ensuite organiser un bataillon. Je vais le commander. 3. Si je fais du bon travail, et les tanks aussi, et que la guerre dure, je vais obtenir le premier régiment. Avec le même "si" que précédemment ils feront une brigade et j'aurais une étoile [de général de brigade]. » En quête de gloire, il sait que les journaux et les magazines[18] accorderont une place généreuse aux blindés. Bref, c'est l'occasion de « se faire un nom ». À sa femme, il écrira plus tard, après l'ouverture de l'École des blindés, que « pour un homme de [s]on âge et de [s]on expérience, c'est [le travail d'état-major] un cimetière d'ambition[19] ». Patton a compris qu'il a une chance unique de se distinguer : être le premier commandant de la première unité blindée opérationnelle de l'armée américaine n'est pas rien ! Tout reste à faire, mais l'homme a de l'imagination, qualité essentielle, car il faut procéder de façon empirique[20].

Patton doit se familiariser avec les tanks en profitant de l'expérience des Français. Il devient le premier membre du Tank Corps de l'histoire militaire américaine. Le lieutenant Braine, un artilleur en outre technicien et versé dans les moteurs, reçoit l'ordre de se présenter à lui. Il sera son adjoint.

En attendant son affectation, le jeune major rédige un mémorandum détaillé. Ce travail considérable démontre ses talents professionnels si on songe qu'il ne connaissait rien aux tanks un mois plus tôt et que sa dyslexie est un handicap[21]… Patton ne serait pas Patton sans ce souci constant de l'apparence et de la discipline. Il déplore le laisser-aller et le manque de correction dans la manière de saluer. Il n'accepte pas que les tenues soient négligées : uniformes non repassés, ceinturons non cirés, cuivres non étincelants, bottes et leggings crottés, etc. Les officiers devraient s'habiller pour dîner… Membre d'une commission étudiant les uniformes en France, il conseille d'abandonner le fameux chapeau au profit d'un képi, similaire au modèle français, mais de teinte kaki. Patton consacre, comme toujours, son temps libre à rédiger des poèmes.

L'Américain, curieux, effectue une visite de Langres. Selon lui, la cité est une création de l'empereur romain Marc Aurèle (ce en quoi il se trompe), une porte romaine est visible dans le mur d'enceinte de la ville (il s'agit en fait des vestiges d'un arc de triomphe). Le 16 novembre, Patton et Braine visitent enfin le Centre d'instruction de l'artillerie d'assaut à Champlieu, ainsi que l'usine d'armement Renault de Billancourt.

L'École des blindés

À Champlieu, alors que 300 chars britanniques massés à Cambrai remportent un succès tactique significatif en novembre 1917, Patton observe l'entraînement et le matériel de l'armée française. On a mis à sa disposition une ordonnance – « très attentive et elle m'appelle soit lieutenant, soit général selon son humeur ». Ce sergent au « sang bleu » l'invite à dîner à Paris et prend en personne les commandes d'un char Renault FT 17, plus confortable qu'il n'y semble, franchit une tranchée et s'amuse à faire tomber des arbres. Curieux et exigeant selon son habitude, Patton submerge son interlocuteur français de questions, à tel point que ce dernier, incapable de répondre à tout, est contraint de faire appel à un mécanicien.

Il rencontre le célèbre général Estienne, commandant des forces blindées françaises, le promoteur de la nouvelle arme – « le père des blindés français ». Gentleman soucieux de marquer ses relations cordiales avec ses amis français, Patton quitte Champlieu le 1er décembre après avoir prononcé un discours en français et offert du champagne à ses hôtes.

Il rejoint dans la Somme, à Albert, un officier non moins fameux qu'Estienne dans le développement du char d'assaut, le promoteur de cette arme vouée à un bel avenir : le colonel Fuller, le chef d'état-major du British Tank Corps. Cette entrevue était inévitable pour un homme chargé de mettre sur pied la première unité blindée américaine.

De retour à Paris, après ce qu'il appelle son « accident annuel » – il heurte la barrière d'un passage à niveau et traverse le pare-brise –, Patton et Braine, son adjoint, visitent les usines Renault. Les Américains suggèrent quelques menues modifications, qui seront adoptées par les Français, telles qu'une cloison entre la chambre de

tir et le moteur, ce afin de préserver *a minima* l'équipage du risque d'être brûlé vif.

Le 12 décembre, Patton a rédigé son rapport. Des années plus tard, il ajoute au stylo : « Ce texte fut et reste la base du corps blindé américain (American Tank Corps). Je crois qu'il s'agit du meilleur texte technique que j'aie jamais écrit. » Il est destiné au chef du Département des tanks au GQG, responsabilité rapidement assumée par le colonel Rockenbach (commandant du corps blindé[22]), avec lequel il a travaillé sur les tables d'organisation de son unité. « Je ne l'aime pas. » Dépourvu d'humour, le colonel a des idées arrêtées. Rockenbach ne l'apprécie pas non plus, mais les deux hommes, mus par le sens du devoir, ont besoin l'un de l'autre pour leurs ambitions personnelles. Le tandem est efficace. Rockenbach est l'homme de la situation, il modère le tempérament de feu de son subordonné.

Dans son rapport, si Patton indique que le char doit être capable de franchir tous les obstacles et d'offrir un maximum de protection à son équipage, c'est sur sa mobilité – pas sur un blindage épais – qu'il lui faut compter pour parer aux tirs des armes de gros calibre : on reconnaît ici la marque d'un cavalier. Le tank léger doit être un soutien pour l'infanterie, c'est un « fantassin très lourdement blindé avec la même activité, mais un pouvoir destructeur et de résistance plus grand ». Patton n'est pas peu fier. Il ne s'en cache pas auprès de sa première admiratrice, son épouse : « Honnêtement, je ne crois pas que beaucoup d'hommes auraient pu combiner une connaissance exacte de la mécanique avec celle de la tactique générale et de l'organisation pour le faire. » Il renchérit : « Je suis sans conteste un soldat très supérieur[23]. »

À la veille de prendre la direction de l'École des blindés, Patton est assailli de doutes. Il doit réitérer son expérience de l'École d'escrime. La confiance de ses supérieurs l'encourage. S'il échoue, il n'aura à

s’en prendre qu’à lui-même. Ces responsabilités supposent qu’il n’aura pas de permission et Beatrice doit renoncer à venir en Angleterre. Il note dans son carnet : « C’est mon dernier jour en tant qu’officier d’état-major. Maintenant, je m’élève, ou je tombe tout seul. »

Instructeur

Il doit assurer l’entraînement tactique de l’unité de chars légers américains. À son supérieur, le colonel Rockenbach, revient la responsabilité de l’organisation, l’administration et l’équipement. Les débuts sont difficiles, de l’aveu même de Patton. Il lui faut trouver un endroit. Braine et lui choisissent un terrain situé près de Bourg. Par une journée neigeuse de décembre, après avoir constaté *de visu* le type de terrain que les Français utilisent, Rockenbach donne son accord.

Patton engage du personnel, dont une cuisinière et une domestique. À son grand soulagement, les deux intéressées demandent des gages modestes. Elles seraient licenciées séance tenante si elles cédaient aux avances de son ordonnance, qui est « très fort avec les femmes » les prévient-il en français. Il fait remarquer à l’une d’entre elles qu’il fait froid dans une chambre, cette dernière lui propose de coucher avec lui. Patton clôt la discussion, il est trop vieux, il veut juste qu’on lui allume un feu. Il ne faut pas s’étonner que les Américains soient venus en France en 1944 avec une idée préconçue de la vertu des femmes françaises… On n’en pense pas moins des Français. Patton va découvrir le sens en français de YMCA (Young Men’s Christian Association – Union chrétienne de jeunes gens, en fait des jeunes femmes aussi) : « Y a Moyen de Coucher Avec ». « Cela montre la façon dont ils pensent ici[24]. »

Patton se procure un logement spacieux et agréable : une maison avec trois chambres (deux autres Américains vont toutefois loger avec lui), une salle à manger, une cuisine, un garage et une étable. Si cette solution est plus coûteuse, c'est plus confortable qu'à l'hôtel qui ressemble à « une glacière pleine de choux et de poissons morts… ». La maison dite « hôtel de la comtesse d'Aulan » daterait du XIII^e siècle, ce qui semble douteux. Le Californien habitué au confort doit composer : il n'y a ni électricité ni gaz, il faut se contenter des lampes à huile. Patton s'efforce de cuisiner « à l'américaine ». Son goût pour l'histoire transparaît dans ses notes et dans sa correspondance : ils n'ont que des œufs à manger, « comme Louis XI »…

Il commence son journal de l'année 1918 ainsi : « George S. Patton, Jr., capitaine de cavalerie, directeur, École militaire des blindés, Langres, 2, rue Pierre-Durand ; maison bâtie à la fin du XIII^e siècle ». Rockenbach (« Rocky » dans son journal) et lui passent ensemble le Jour de l'an.

Les deux officiers se rendent à Champlieu pour assister à un exercice peu concluant (à cause de la neige) du char Schneider, puis près d'Arras où les Britanniques possèdent leur école de conduite pour blindés. Le Californien déplore une attitude insuffisamment martiale et trop d'« idées scolaires » : il entend faire mieux.

Patton dessine un brassard pour le corps blindé ainsi que pour l'insigne des pattes de col. Il s'assure que les tankistes soient pourvus de bottes, tandis que Braine s'occupe des bâtiments de l'unité. En ce début de janvier, les dix premiers lieutenants, issus de l'artillerie côtière, arrivent enfin à Langres, mais sans les tanks. Cinq d'entre eux rejoignent l'École de mitrailleuses et les cinq autres celle où l'on apprend le maniement du canon de 37 mm. Les recrues suivantes font de même, de sorte que Patton n'a pas encore à s'occuper de ses hommes.

Il espère commencer l'instruction début février. Un sérieux problème se pose à lui : le terrain qu'il convoitait ne lui est pas accordé. Le nouveau ne lui plaît pas. « Je suis allé voir le colonel français à ce propos et lui ai dit qu'il était un fou de façon polie. Il n'a pas aimé. » Il s'étend sur l'affaire auprès de son épouse. Avec tout ce que les Américains font pour les Français, cette attitude l'insupporte. Il n'a pas hésité à dire à son interlocuteur que, si la guerre dure depuis si longtemps, c'est à cause de la crainte que leur inspirent les civils… « Tu pourrais croire qu'ils nous font une faveur en nous permettant de combattre dans leur fichu pays[25]. »

Il n'attend pas de ses hommes qu'ils l'aiment, il impose une discipline de fer : Patton exige le salut en toutes circonstances et établit un rapport sur l'un de ses officiers pour obscénité. Cet officier, chargé de la répartition dans les cantonnements, n'aura de cesse de lui causer des soucis en tentant de le faire expulser de son logement, ainsi que de celui qu'il occupera par la suite. Un capitaine peut en effet difficilement exiger des quartiers si vastes compte tenu de son rang. Patton, comme à son habitude, montre l'exemple d'une tenue irréprochable et se procure une superbe paire de bottes – très coûteuse – qu'il fait acheminer à ses frais de Paris « afin de retenir l'attention », écrit-il à Beatrice[26].

Fin janvier, il donne son premier cours sur les blindés. Toute opération doit prendre en compte les limites : pour l'infanterie, l'endurance physique des hommes ; pour les tanks, les obstacles du terrain. Le tank est un auxiliaire de l'infanterie. En dépit de sa satisfaction, Patton, à qui les Français ont finalement promis une partie du terrain qu'il convoitait, voit ses nerfs mis à rude épreuve devant l'impossibilité d'instruire ses hommes à l'aide de tanks. Depuis novembre, le temps lui paraît long. En revanche, la nécessité d'argumenter pendant des heures avec Rockenbach est, selon lui, un

excellent exercice. Le Californien apprend les vertus de la patience, lui qui a un tempérament explosif.

Il redoute que la guerre ne se termine avant qu'il ait pu combattre. À la réflexion, n'aurait-il pas dû choisir l'infanterie ? Il continue de croire en sa destinée et reste optimiste. Le 1er février 1918, Patton conduit le premier exercice en ordre serré, mené par des tankistes au sein de l'armée américaine. Il organise ce qui sera appelé le 1er Centre de blindés légers. Si tout va bien, il aura 1 400 hommes sous ses ordres d'ici le mois de mai. On lui a promis des tanks américains : 100 dès avril. Il faut auparavant en obtenir des Français et il se rend à Paris où on lui en promet pour la mi-mars. Il doit ce succès à son charme et à sa maîtrise de la langue. Sur le terrain, le camp prend tournure : des baraquements et des ateliers sont édifiés, et il y a du bois pour la construction d'un hangar pour les tanks.

Il reçoit la visite du major Farman, lequel lui affirme qu'il a été promu major le 15 décembre. Cette annonce non officielle n'empêche pas Patton, qui ne s'embarrasse pas du protocole, de fixer son nouveau rang sur son uniforme (pratique qu'il réitérera en Tunisie en 1943). Un soldat s'adresse alors à lui en l'appelant « lieutenant », ce qui fait dire à Patton : « Cela prouve que je n'ai pas encore l'apparence d'un "vieux". » Il n'est en fait promu que le 26 janvier, l'ordre n'étant donné que le 11 mars et n'étant connu en France qu'après cette date…

Le 17 février, Patton accueille ses 195 premiers soldats à la gare de Langres. Exigeant, il est soucieux du bien-être de ses hommes. Il a prévu du café chaud, geste fort apprécié. Après la guerre, l'un d'entre eux racontera l'effet que cela lui a fait[27]. En homme du monde, il accepte l'invitation de celle qu'il appelle « Madame la baronne "Pig and Sheep" », littéralement « Porc et Mouton ». Patton a

approximativement traduit un nom qu'il a mal compris à l'oreille : madame Vaux de la Porquière[28].

Quelques jours plus tard, surexcité, il apprend l'arrivée d'un tank. Mais la pression retombe : un de ses hommes a mal compris ce qui a été dit en français.

Il organise en détail la journée d'exercices. Les officiers doivent régler leur montre chaque matin sur celle de l'adjudant. Les pauses autorisées sont celles prévues dans le programme de la journée. Celui-ci est immuable : les exercices de salut et de marche en rang serré côtoient la gymnastique, la course et le saut. On apprend à monter la garde, mais aussi la courtoisie militaire. Patton donne des cours de tir au pistolet et instruit les hommes par section et compagnie à bord de véhicules ou à pied.

Dans ses cours, la discipline revient comme un leitmotiv. Il cite l'exemple des Allemands, des légions romaines ou des Macédoniens de Philippe II et d'Alexandre. La rigueur doit être automatique, instantanée. Le moindre match de football est l'occasion de rappeler les vertus depuis les temps ancestraux. Il suggère à ses officiers de bannir de leur langage les « s'il vous plaît » ou « gentiment » quand ils donnent des ordres. Il faut être clair et concis (point sur lequel Patton revient constamment). Les officiers doivent avoir le sens du devoir : quand on porte l'uniforme d'un officier de l'armée américaine, on donne le maximum, gracieusement ; au contraire, on doit éprouver le privilège de donner pour la patrie.

Patton instaure une corvée spéciale : la *town fatigue*, c'est-à-dire nettoyer le village ! Il emprunte cette idée aux Anglais : chaque nuit, quelle que soit l'heure, il fait laver les voitures par les chauffeurs après la dernière sortie. C'est un officier à poigne. Il impressionne et s'en amuse : ses filles auront-elles des prétendants s'il devient un

vieux général redoutable… ou seront-ils nombreux à lui « lécher les bottes » ?

Début mars, Pershing l'invite à une tournée d'inspection près de Toul, sur la ligne de front. Le général Summerall, qu'il connaît depuis l'époque de West Point, lui promet qu'il assistera à l'assaut à partir d'un excellent poste d'observation. Patton se coiffe d'un casque d'acier, Pershing lui en demande la raison et lui interdit formellement de mettre ce projet à exécution. Patton, l'officier en charge de l'École des blindés américains, est trop précieux.

Les deux hommes parlent de Nita. Pershing a le cœur contrit. Ses sentiments ne font pas de doute, « il a dit qu'il aurait aimé qu'ils se soient mariés ».

Le 19 mars, Patton reçoit un télégramme de félicitations pour sa promotion au rang de lieutenant-colonel ; elle n'est pas officielle et il n'est pas censé le savoir. Beatrice, éplorée, lui apprend la disparition de son père. Il lui répond aussitôt pour la réconforter. Il voit dans cette guerre une volonté divine, elle s'est trouvée aux côtés de son père au lieu d'être aux Philippines où il aurait été vraisemblablement muté. Il lui écrit qu'il s'est senti étrangement cafardeux le jour où son beau-père rendait l'âme, il pensait à elle davantage qu'à l'accoutumée, comme s'il avait eu un pressentiment. La belle-mère de Patton ne survit pas à son époux, elle meurt deux semaines plus tard. Patton est sensible à ces décès rapprochés. Il n'aurait pas le goût de vivre si elle disparaissait, écrit-il à Beatrice. Si elle n'était pas là pour l'admirer, l'opinion des autres l'indifférerait[29].

Touchée par la perte de ses parents, Beatrice Patton se consacre désormais à la carrière de son mari, une constante dont elle ne se départira jamais. Patton apprend avec satisfaction qu'elle a envoyé de son propre chef des étoiles au général de brigade Forrest C. Marshall,

son ancien supérieur à Fort Sheridan. Correction et savoir-vivre, certes, mais manière aussi d'entretenir les relations.

Premiers pas avec les tanks

Le 23 mars est un jour mémorable pour Patton : les dix premiers chars Renault sont arrivés ! Les engins sont débarqués au bois d'Amour, la zone d'entraînement prévue par lui, à l'aide de plateformes qu'il a fait spécialement construire. Il décharge personnellement sept des précieux blindés. Il est assez fier de voir ses hommes les convoyer ensuite jusqu'au bois. « Cela montre l'adaptabilité du soldat américain, puisque bien que totalement inexpérimentés, ils ont conduit les tanks de nuit… sur plus de deux kilomètres et les ont amenés sans accident jusqu'à l'endroit désigné. » Mieux, les Français sont impressionnés par leur efficacité : les Américains n'ont mis que trois heures pour décharger les tanks, là où il leur aurait fallu quinze heures. Patton est satisfait d'avoir reçu les premiers chars « américains », mais les tanks n'ont pas encore d'armement et de plaques de blindage frontal pour les canons des tourelles.

Il espère obtenir suffisamment de pièces détachées pour l'instruction. Pour l'heure, il manque de clés à molette et de tournevis. Il paye de sa personne et connaît quelques déboires : en inspectant le dessous de caisse d'un blindé, il est aspergé d'huile sur le visage. Cette instruction par l'exemple lui vaut le respect de ses subordonnés. Son excellente mémoire et une minutieuse préparation – il ne laisse rien au hasard – font le reste. Il n'a de cesse de réclamer auprès de Rockenbach et d'autres du matériel et de l'équipement :

seuls quelques tanks américains parviendront à Bourg… après l'armistice.

Le 1er avril, il dîne chez Pershing à Chaumont. Un des hôtes, le général Harbord, le salue en l'appelant colonel. La promotion de Patton au rang de lieutenant-colonel est confirmée, ce n'est pas un poisson d'avril : l'annonce officielle du GQG du corps expéditionnaire américain est faite deux jours plus tard. « Quel effet cela te fait d'être Madame la colonelle ? » écrit-il à Beatrice en lui rappelant que personne ne pensait qu'il atteindrait ce grade si jeune.

L'instruction ne se limite pas à des exercices de conduite et de maintenance. Patton met au point des manœuvres et des exercices sur le terrain : il faut simuler le combat, apprendre à évoluer sur le champ de bataille et coopérer avec l'infanterie. Il sait – comme il le saura toujours – donner du sens à ce qu'il exige de ses hommes. « Pourquoi, damnés fils de pute, croyez-vous que les marines sont des durs ? Eh bien, attendez que j'en aie fini avec vous. Être dur sauve des vies[30]. » Le programme d'entraînement ne doit pas faiblir : les Américains sont attendus au front.

Le 29 avril, le lieutenant Sewell suggère que l'arrière des chars Renault soit allongé afin de faciliter le franchissement des tranchées : une évidence qu'il n'avait pas osé faire remarquer auparavant. Pour Patton, c'est une découverte majeure. Le jour même, il rédige un mémorandum sur les caractéristiques attendues d'un char. Toute sa carrière, Patton se soucie de concevoir le matériel le plus adéquat. Le perfectionnement des outils de combat, une parfaite connaissance de la technique et de ses conséquences sur l'emploi tactique et stratégique sont sa marque.

Sur le front !

Le 19 mai, Rockenbach lui donne l'autorisation de se rendre sur le front. Patton rassure sa femme, si on le donne pour mort, cela peut vouloir dire simplement qu'il a été fait prisonnier. « Peu d'hommes ont été chanceux d'avoir une telle femme », lui écrit-il plein d'amour. Il envisage le pire et prépare sa succession. Les quelques objets auxquels il pense révèlent la tournure d'esprit d'un soldat : « Toutes mes possessions sont les tiennes bien que cela ne soit pas beaucoup. Mon épée est à toi, ainsi que mon pistolet en argent. Je donnerai Silvia [son cheval] au général Pershing et Similarity [un autre cheval] à Viner [le capitaine Joseph Viner est l'un de ses principaux subordonnés]. Je pense que si tu tombes amoureuse, tu devras te remarier. J'approuverai[31]. »

À l'approche du front, il se montre satisfait de pouvoir converser sans dire un mot en anglais. Il traduit les règlements français sur les blindés. D'ailleurs, il préfère les poilus français aux tommies britanniques, « parce qu'ils ne boivent pas de thé, ce qui, dans mon esprit, est une pratique infernale et inutile[32] ». L'anglophobie naissante de Patton a de beaux jours devant elle.

Il entend le grondement sourd des tirs d'artillerie. La nuit, le ciel brille des lueurs d'explosions. Les tirs de mitrailleuse couvrent les autres bruits, écrit-il à Beatrice. Il note tout ce que dit le commandant La Fevre, entre autres sur le déploiement des tanks : « Ces gens en savent long sur ce que je devrais savoir, mais c'est comme leur arracher une dent pour l'obtenir d'eux… Ils prennent pour acquis qu'on le sait aussi. » Du haut d'une colline, dans les ruines d'une ferme, La Fevre lui montre les lignes « des Boches ». Patton ne distingue rien de précis, même pas une tranchée. Il est évident qu'ils vont se faire repérer, aussi les deux officiers s'éloignent-ils. Des obus

tombent à une centaine de mètres. L'expérience enchante Patton. En souvenir, il ramasse un éclat chaud, symbole de la guerre, la vraie. Ils parcourent les tranchées, à proximité des Allemands. Patton n'aime pas tourner le dos à l'ennemi : « Il serait malaisé d'expliquer une blessure dans le dos. » Pour lui, c'est la blessure des lâches, de ceux qui abandonnent le combat. Son compagnon s'arrête pour réajuster ses guêtres, « exposant son derrière de façon la plus tentante pour les Boches qui, assure-t-il, étaient en train de les observer. Pour exprimer un mépris égal au sien, j'ôte mon casque et allume une cigarette[33] ». Pas question pour Patton de perdre la face. C'est un aperçu de la guerre des tranchées, guerre qu'abhorre le commandant La Fevre, nostalgique de la guerre de mouvement. « Tous les Français, écrit Patton, parlent de 1914 avec nostalgie et ne parlent jamais de l'actuelle "sale affaire". »

Un insigne pour les blindés

De retour à Langres, Patton apprend que le général Smith, le commandant des centres d'instruction de l'armée, a complimenté le corps blindé, reconnaissant ses efforts : « Les officiers et les hommes de l'École des blindés occupent le premier rang en ce qui concerne le fait de saluer. » Pour dire « Faites un salut impeccable », on dit « Faites-leur un George Patton[34]. » La tenue reste une de ses préoccupations. Il se considère comme « Beau Brummel » (l'un des pionniers du dandysme). « Mais toute l'armée est comme cela », on reconnaît tout de suite un nouveau venu à son allure peu sophistiquée, écrit-il à Beatrice, songeant aux officiers de l'arrière. Il se félicite que la guerre ait un impact si positif sur l'uniforme. Patton

tient pour explication probable que, n'ayant aucun effet civil, les officiers doivent porter leur attention sur leur tenue militaire[35].

Il organise deux bataillons, devenant ainsi le commandant de l'équivalent d'un régiment. Survient un événement qui montre, une fois de plus, combien le passage de Patton a marqué l'armée américaine. Rassemblant ses officiers, il leur ordonne de concevoir un insigne d'épaule pour le corps blindé. « Nous revendiquons avoir la puissance de feu de l'artillerie, la mobilité de la cavalerie et la capacité à tenir le terrain de l'infanterie, aussi, quoi que vous trouviez, cela devra avoir du rouge, du jaune et du bleu[36]. » Le lendemain matin, les esquisses de l'insigne sont présentées à Patton. Il retient le projet de Will G. Robinson et du lieutenant Howard. Cet insigne passé à la postérité est cousu sur les uniformes du personnel des divisions blindées de l'armée américaine : un triangle imbriquant les trois couleurs. Patton sait être généreux et offre une récompense de 100 dollars[37]…

Étudiant et instructeur

Patton n'est pas qu'instructeur : il étudie à l'École de l'état-major général de l'armée américaine en France. Il noue ainsi des contacts fructueux avec des collaborateurs qui l'aiguillonneront vers les plus hautes responsabilités. Citons entre autres le major Chaffee, le lieutenant-colonel George C. Marshall et le major Patch.

Il présente sa conception de l'usage des blindés. Pour capter l'attention, devant un parterre d'officiers interarmes, il a sa recette : une plaisanterie toutes les cinq minutes. Il rassure les officiers d'infanterie, le tank ne va pas remplacer le fantassin, c'est un auxiliaire. Il réfléchit à l'exploitation en profondeur dans les lignes

adverses, et cherche une solution pour établir des zones de ravitaillement en carburants, lubrifiants et munitions en territoire hostile. Ses supérieurs accueillent favorablement ses idées tactiques, mais il sera temps d'y songer sérieusement après quelques combats qui permettront de savoir exactement ce que valent les tankistes.

L'urgence est ailleurs : il faut former les équipages. Il leur donne des conseils avec la verve qui fait sa célébrité : « La mort est préférable à une vie de honte », sous-entendu si on est capturé par l'ennemi. Il préconise de ne pas s'encombrer de prisonniers, car il est impossible de les renvoyer à l'arrière : cette injonction peut mener à bien des extrémités. Faut-il mitrailler impitoyablement les ennemis qui rendent les armes ? Il achève sa liste de recommandations en cas d'attaque blindée par une expression étonnante : « En résumé, soyez souple comme du caoutchouc. » Il publie et fait afficher une liste de dix-huit « ne pas », la dernière injonction précisant : « Ne pas lire ceci une seule fois et penser à savoir tous les "ne pas"[38]. » Rockenbach n'est pas insensible à ses efforts et à son énergie.

Si Beatrice lui manque, il la conjure de ne pas se rendre en Angleterre, même pour rendre visite à sa sœur Kay. Il est trop occupé pour la rejoindre et cela pourrait avoir des conséquences néfastes sur sa carrière. Il lui suggère une solution radicale : « Je crois que tu ferais mieux d'obtenir un divorce, et alors tu pourrais venir à loisir. Cela peut être une bonne idée ? » Il la rassure, il n'est pas de ceux qui, sachant qu'ils risquent leur vie, recherchent le plaisir auprès des femmes. Cependant, il approuve ce genre de comportements que l'armée américaine – plus prude que son homologue française – tente de réprimer : « Quatre de mes officiers ont été mis aux arrêts la nuit dernière pour avoir bu en public avec des femmes. Nous devenons très vertueux. Je ne trouve pas ça bien. Les Français font comme ils le veulent, alors pourquoi pas nous ? » Toutefois, quand il essaye

d'instruire ses officiers en matière de moralité et de jeu (certains vont jusqu'à perdre un mois de solde en une nuit), ceux-ci pensent qu'avec des idées pareilles, il ne peut être qu'un camarade de promotion de Pershing.

Les Britanniques et les femmes… Il va vivre au Meurice une expérience des plus déconcertantes. Il entend un couple bavarder dans une chambre mitoyenne à la sienne, et finit par regarder à travers la serrure. Il les regarde manger, puis se coucher chacun dans leur lit. « Pas étonnant que les Boches battent les Britanniques s'ils ont un tel sang-froid. » L'homme demande à sa compagne – question insensée selon Patton ! – si elle est fatiguée. Elle répond que non, mais que lui doit l'être et qu'il peut se reposer. Les bruits qu'il entend ensuite prouvent qu'il n'en fut rien[39]…

L'annonce des 50 promotions au rang de général lui fait dire qu'il faudra employer « tous ces crétins » (qu'il qualifie par ailleurs d'« excellents ») et, lorsque son tour viendra, qu'il sera trop âgé pour accomplir quoi que ce soit. Il a la hantise de vieillir avant que l'heure du destin ne sonne. Le 10 août, il écrit à Beatrice : « Au train où vont les choses, maintenant que les Anglais et les autres font si bien, je crains que la guerre ne soit finie avant que j'y aille. Ce serait assurément une honte[40]. »

L'heure du combat paraît se rapprocher. Les exercices se poursuivent. Faute de tanks disponibles en nombre suffisant, on doit parer au plus pressé en s'exerçant sur des simulacres en bois. Pour endurcir ses hommes physiquement, il instaure une pratique que les unités d'élite vont adopter : chaque matin, avant le petit-déjeuner, les hommes parcourent un kilomètre au pas cadencé. On les appelle les *Treat'em Rough Boys*, « les gars menés à la dure ».

Ces efforts finissent par porter leurs fruits. Le 20 août, alors qu'il suit un cours, il reçoit une note : « Veuillez vous présenter

immédiatement devant le commandant du corps blindé accompagné de votre officier de reconnaissance et équipé pour le service sur le terrain. » Cette fois, c'est pour de bon ! S'il s'agissait d'être un simple observateur, la note aurait été plus précise. Aussitôt il fait part à son père de ses volontés s'il mourait au combat.

Le premier engagement de chars américains est mené par Patton

Patton doit rejoindre le QG de la 1re armée américaine, à Neufchâteau, accompagné par le lieutenant Knowles et surtout par Rockenbach. Ce dernier l'informe qu'une offensive va être lancée le 5 ou le 7 septembre – ce sera la bataille de Saint-Mihiel – et les tanks y participeront.

Patton se rend sur le futur champ de bataille. Le terrain spongieux de la Woëvre n'est pas indiqué pour lancer une attaque de chars, lui prédit le général français Marchand, dont les nombreuses décorations l'impressionnent. Ce jugement négatif ne le convainc pas : il veut en avoir le cœur net et est autorisé à accompagner une patrouille dans le *no man's land* à la nuit tombée. Cette expérience est palpitante pour un va-t-en-guerre comme Patton. Il est déçu, il n'y a pas d'escarmouches. Le terrain est plutôt mou, mais il conviendra à ses chars.

Dans les discussions préliminaires à la bataille, il conseille à Rockenbach de faire précéder l'assaut de tirs de fumigènes, un barrage d'artillerie trop nourri aurait le gros désavantage de rendre la manœuvre des tanks périlleuse sur un terrain cratérisé (il l'est, mais ce serait pire encore).

Le lendemain, Patton et son aide poursuivent leurs investigations. Pionnier dans les liaisons air-sol, il espère que des avions d'observation assureront la liaison entre les tanks et l'artillerie. Il attache de l'importance aux routes : il faut en effet être en mesure d'assurer le ravitaillement en essence le deuxième jour. Patton est un officier consciencieux qui ne néglige ni la reconnaissance du terrain ni la logistique.

Une activité fiévreuse empreinte d'excitation s'empare de l'École des blindés de Langres. Patton, désormais chef de brigade comme son aïeul pendant la guerre de Sécession, mène au combat deux bataillons, soit 150 tanks.

Tout est prêt : le terrain a été étudié, les cartes et les ordres ont été distribués, les lignes fixes de téléphones de campagne ont été posées. Mais, le 3 septembre, sans préavis, le QG de la 1re armée décide que les tanks n'appuieront pas le 5e corps, ils opéreront dans un autre secteur, au profit du 4e corps. Tant d'efforts en vain ! Patton, plein d'amertume, lâche au passage quelques jurons. Il se rend aussitôt dans la nouvelle zone d'attaque, en plein jour cette fois-ci. Le terrain sera difficile pour ses petits chars, mais si le temps se maintient au beau, il sera franchissable. Le 326e bataillon, sous les ordres de Brett, attaquera avec la 1re division d'infanterie américaine. La 42e division d'infanterie américaine, quant à elle, sera appuyée par le 327e bataillon de Compton et des chars français seront commandés par le commandant Chanoine.

L'esprit toujours pratique, le Californien met au point un système ingénieux pour identifier ses tanks : chacune des quatre sections de chaque compagnie se voit attribuer pour insigne une des enseignes d'un jeu de cartes : cœur, carreau, trèfle ou pique. S'il arrive à obtenir du carburant, il se voit refuser huile et lubrifiants. À ce stade, les états-majors sont éloignés du corps blindé. « Un stupide officier

d'état-major a dit que la boue française allait lubrifier les chenilles des chars », lâche Patton plein de mépris[41].

Il demande des obus fumigènes pour le plan d'attaque. Il est consterné : on lui rétorque qu'on ne peut pas ajouter de la fumée sur un plan déjà arrêté. « Cette remarque est la plus idiote que j'aie jamais entendue, elle montre quel fils de pute est le dernier chef de la Croix-Rouge. » La pluie qui s'abat sur le champ de bataille ne fait que renforcer les craintes de Patton.

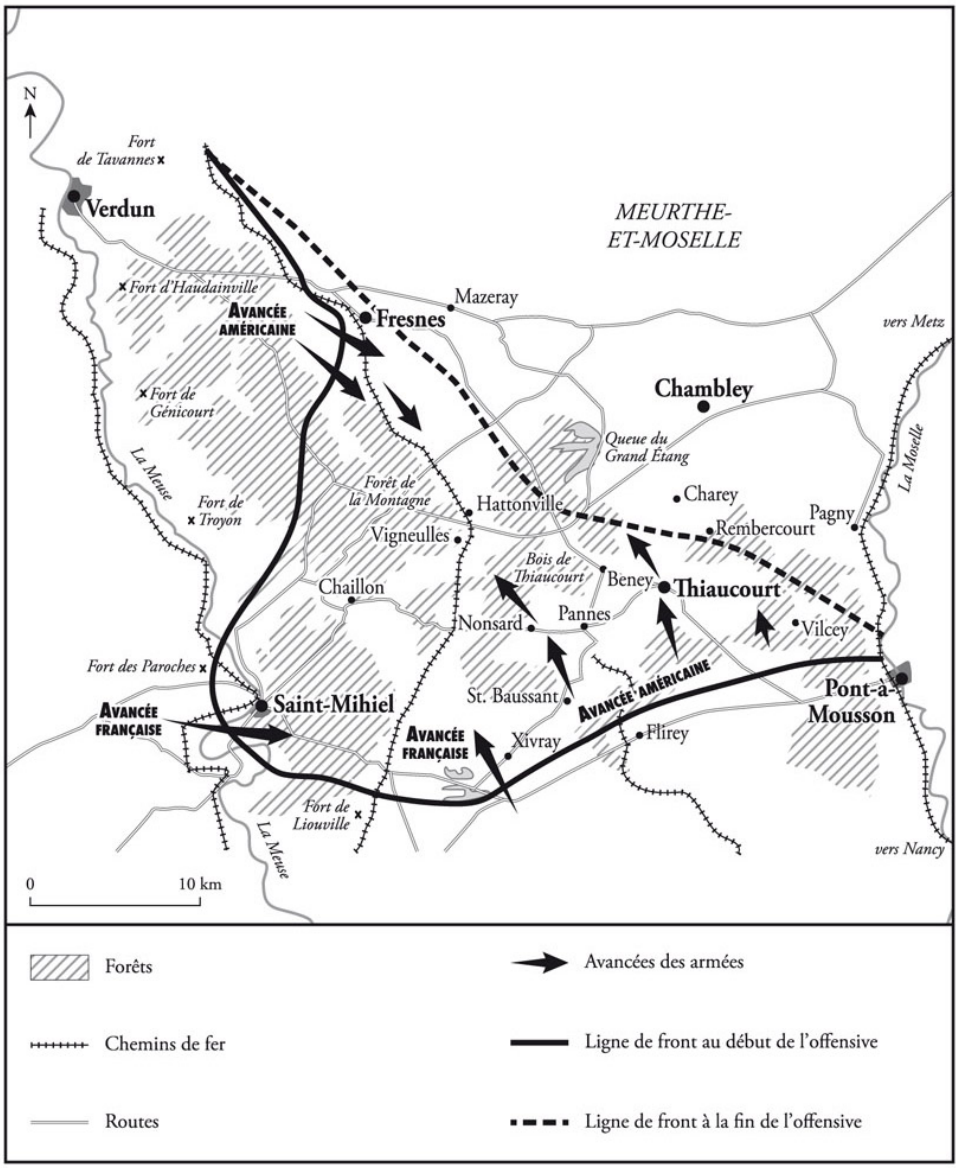
La veille de l'assaut, Rockenbach reçoit un message du commandement français : les derniers chars reçus par Patton nécessitent une douzaine de jours de rodage. Le 12 septembre, les chars sont en position pour l'attaque, ce qui ne s'effectue pas sans difficultés (un train a été retardé à cause des Français qui avaient stocké des munitions sur les voies). Les hommes sont recrus de fatigue après deux nuits sans sommeil, mais ils sont excités – et inquiets – par la perspective de la bataille.

Dans sa dernière harangue, Patton affirme à ses hommes que du point de vue tactique cette opération est assez facile. L'enjeu est de taille pour l'avenir du corps blindé. Il insiste sur l'importance d'une coopération étroite avec l'infanterie. Il faut se battre jusqu'au bout : si l'armement de bord ne fonctionne plus, il faut utiliser les pistolets, écraser l'ennemi avec les chenilles. « Vous êtes les premiers tanks américains. Vous devez établir le fait que les tanks américains ne se rendent pas. » Cette injonction revient comme une rengaine : pas de reddition, la victoire ou la mort !

Le 12 septembre, le barrage d'artillerie débute à 1 heure du matin. À 5 heures, les tanks s'ébranlent. « Nous avons tous été dans un beau combat, mais cela n'a été qu'à moitié excitant par rapport à ce que j'escomptais, pas aussi excitant que les événements au Mexique. » Il y avait trop de monde à son goût. « Il faisait nuit avec

une forte pluie et du vent. J'étais sur une colline, devant la ligne principale d'où je pouvais voir les deux bataillons et les 30 tanks français que j'avais également sous mes ordres. Lorsque les tirs ont débuté, j'ai émis des doutes sur l'opportunité de sortir ma tête au-dessus du parapet, mais c'est comme prendre un bain froid : une fois que vous êtes dedans, ça va. Et je sors rapidement et m'assois sur le parapet. »

La bataille de Saint-Mihiel



Les blindés sont malheureusement coincés dans les tranchées. Il décide, vers 7 heures, d'avancer de plusieurs kilomètres. Un soldat est assis dans un trou, arme au poing. Patton est sur le point de le réprimander, il a affaire à un lâche… Ce qu'il ne supporte pas. Le malheureux était mort. Ne pouvant allonger davantage le fil de son

téléphone, il continue sa progression avec quatre estafettes. Peu après 9 heures, un messager lui apprend que le terrain défavorable retarde les tanks opérant avec la 42e division. Quant à ceux qui assistent la 1re division, il ne les voit pas. Le manque d'expérience entre l'infanterie et les tanks apparaît clairement.

Instinctivement, Patton se met à l'abri sur le sol dès les premières explosions. Mais pour prouver son courage et sa fierté d'être un officier, qui plus est le seul – à ce qu'il rapporte – à porter ses galons, il se doit de rester debout. « C'était plus facile que tu peux l'imaginer, écrit-il à Beatrice, et la sensation, stupide sans doute, d'être admiré par des hommes allongés à terre est un grand stimulant. »

Il marche en direction d'Essey en fumant la pipe, feignant l'insouciance, quand survient un épisode maintes fois rapporté[42]. « Ils étaient tous dans des trous d'obus à l'exception du général qui se tenait debout sur une petite colline. J'y rencontre le général MacArthur… Il déambulait également. Je me suis joint à lui et le barrage roulant s'est rapproché de nous, mais il était très léger et pas dangereux. Je crois que l'un comme l'autre voulions partir mais comme aucun n'osait le dire, nous l'avons donc laissé venir sur nous. Nous nous tenions debout et conversions mais aucun n'était intéressé par ce que l'autre disait car nous avions ces obus en tête. » S'ils avaient été bien ajustés, les Américains auraient perdu d'un coup deux de leurs généraux, les plus grands et les plus hauts en couleur du conflit qui éclatera vingt ans plus tard[43].

Patton envoie cinq de ses chars à Essey, mais ils font marche arrière à cause d'un « fichu Français au pont qui leur a dit de faire demi-tour car il y avait trop d'obus qui tombaient sur la ville. Cela m'a rendu malade et je les ai donc dirigés à pied, mais il n'y avait aucun danger car le Boche bombardait la ville suivante ». Patton aurait été le premier à franchir le pont, avec précaution à cause des

éventuelles mines. Ayant reçu l'autorisation de poursuivre la progression vers Pannes, il constate que les fantassins ne veulent plus aller de l'avant. Le sergent commandant l'unique tank parvenu dans la localité (les autres sont tombés faute de carburant) s'inquiète d'avancer seul. D'aucuns prétendent que Patton se serait installé sur le char, car il était fatigué ; Patton rapporte qu'il « monte sur le tank pour stimuler le conducteur. Cela l'a rassuré et nous sommes entrés dans la ville ». Un ou plusieurs Allemands sont alors capturés.

Prompt à la bravade, Patton ne cache pas sa nervosité quand, constatant que la peinture s'écaille autour de lui en raison des tirs d'une mitrailleuse, il doit sauter du blindé et courir se mettre à l'abri dans un trou, suivi par les rafales de l'arme automatique. Isolé entre l'infanterie encore 200 mètres derrière lui et le tank qui continue sa progression, il hésite. S'en retourner ? Non ! Les fantassins pourraient croire qu'il fuit et il n'est pas question de perdre la face. Son honneur et celui du corps blindé sont en jeu ! Il trouve la parade en se déplaçant de façon oblique sur le champ de bataille : il peut se rapprocher de l'infanterie sans avoir l'air de fuir et obtenir son soutien pour son char isolé. Le major qui commande l'unité ne se montre pas coopératif, il refuse d'aller de l'avant, arguant qu'un autre bataillon, qui devrait être à côté du sien, n'occupe pas ses positions. Il refuse d'envoyer un messager pour rappeler le tank, car, dit-il, cet engin n'est pas le sien. « Il a été tué dix minutes après », rapporte Patton. Ce dernier doit se charger de la délicate mission en personne. « Je n'étais pas effrayé car j'avais en tête l'idée fixe du tank. Je n'avais même pas peur des balles bien que je pouvais voir les fusils cracher sur moi. J'ai cependant couru comme un fou. » Arrivé au tank, il frappe l'écoutille de son stick et ordonne de faire demi-tour[44].

Du fait de l'avance de ses troupes, il se trouve à l'intérieur de la ligne Hindenburg, la ligne de défense principale de l'armée impériale

allemande sur le front de l'Ouest. Parvenir à y pénétrer est un honneur à ses yeux. Symboliquement, il sort un petit drapeau de soie à l'effigie du tout jeune corps blindé et le jette du côté des lignes allemandes. Tel un explorateur, il s'approprie un territoire et montre fièrement son appartenance à l'unité. Rampant sous les rafales de mitrailleuses, il se replie alors vers les positions américaines[45].

De retour, Patton organise une attaque vers Beney. Cet assaut est un succès complet. Le problème majeur est le manque de carburant : les réservoirs sont à sec. Entre-temps, les prisonniers allemands sont parvenus à subtiliser le contenu de son sac – flasque, tabac, rasoir – et à le remplacer par des pierres, de sorte que le larcin n'est découvert que des heures plus tard. Patton, qui ne se doute de rien, continue sa progression, mais l'effort et la fatigue se font ressentir. Il trompe sa faim en trouvant des biscuits sur le cadavre d'un Allemand, mais il n'a rien à boire.

Il pense devoir son salut à un officier qui le prend à bord de sa voiture. Celle-ci, peinant dans la boue, avance moins rapidement que les hommes à pied. Or, « un avion lança une bombe sur la route et tua deux soldats qui marchaient juste derrière moi » et avec lesquels il se serait vraisemblablement trouvé s'il n'était pas monté dans le véhicule[46]…

Quel bilan établir de cette journée d'action ? L'attaque s'est presque déroulée comme prévu. Bien entraînés par leur chef, les tankistes ont réussi leur baptême du feu, épreuve effrayante s'il en est. Les capacités de franchissement ont été meilleures que celles qui avaient été établies à l'entraînement. L'écueil principal a été une consommation d'essence triple en raison du terrain détrempé et boueux, des policiers militaires intraitables ayant refusé de laisser passer trois camions chargés de carburant – le trafic était tel que la priorité était de le réguler.

Les pertes restent raisonnables : 5 hommes ont été tués et 19 autres sont blessés ; 3 tanks ont été définitivement perdus, 36 autres ont eu des ennuis mécaniques ou se sont enlisés. D'après les informations que Patton possède, 100 chars ont été immobilisés (temporairement) dans des trous et des tranchées ou faute de carburant ; 105 chars franco-américains sont opérationnels pour la journée du 13 septembre.

L'avance et les combats reprennent le 14. Patton et ses tankistes, aux environs de Woel, sont dans l'expectative : il n'a aucune idée de l'endroit où se trouve l'infanterie américaine. Comprenant qu'il est en avant des lignes, il donne l'ordre du repli. La bataille de Saint-Mihiel, si importante dans la mémoire américaine de la Grande Guerre, est terminée. Pour Patton, son rêve s'est réalisé.

Il est satisfait de ses hommes : « es tanks sont entrés dans les villes de Nonsard, Pannes et Benney en avant de l'infanterie et ont pris la ville de Jonville sans l'aide de l'infanterie quoi qu'il en soit. » Le corps blindé américain est constitué de soldats au moral solide, qui veulent combattre, caractéristique du commandement de Patton. À Beatrice, il écrit que « les pertes ont été légères, de faon absurde ». Les tankistes ont suivi les injonctions de leur chef : aller de l'avant coûte que coûte. Ils se sentent quand même frustrés de ne pas avoir vécu plus d'affrontements : les Allemands lâchent prise trop tôt. Ils avaient anticipé l'attaque américainedepuis trois jours, et avaient préparé leur décrochage.

Vertes remontrances de son supérieur

Patton n'a pas participé à l'action dans un tank à l'instar des chefs d'unités blindées britanniques. Il n'aurait pas été en mesure de diriger

l'action, les communications radio entre les chars étant inexistantes. Rockenbach n'entendpas les choses ainsi : il lui reproche vertement de s'êre risqué à l'avant. Il s'est retrouvé hors d'atteinte et ne pouvait ni recevoir ni envoyer des informations. Il lui reproche également d'avoir repris les opérations le 14 septembre avec l'espoir que sa brigade soit la première à s'emparer de la ligne Hindenburg.

Le général aurait pris la liberté d'écrire à Beatrice pour l'inciter à réprimander ce mari indiscipliné. Il paraît douteux qu'un supérieur en arrive là pour se faire obéir d'un suboronné[47]… Le Californien est à deux doigts de se faire limoger pour insubordination, il sauve sa tête en faisant amende honorable avec éloquence[48].

Le style de commandement de Patton, inspiré de celui des capitaines des temps anciens, suppose que le chef montre l'exemple et stimule ses hommes par sa présence, tel César ou Alexandre. L'arme blindée n'en est qu'à ses débuts et il s'est montré plus utile en se montrant sur le champ de bataille que s'il était resté à l'arrière. De fait, il a su inspirer ses officiers avec brio, à l'entraînement comme sur le terrain, face à l'ennemi.

Aux États-Unis, saperformance ne passe pas inaperçue. Le *Los Angeles Evening Express* et le *Chicago Daily News* relatent l'attaque : « Un Californien perché sur un tank pendant la bataille » titrent les journaux[49]. Patton estime que le bilan aurait pu être plus impressionnant. Un petit groupe de tanks commandés par le lieutenant McClure avait réussi à neutraliser une batterie de 77 et de nombreuses mitrailleuses. Si le nombre de chars de l'unité engagée avait été plus important, la percée aurait été réalisée : le potentiel réel de l'arme blindée, pourtan dans sa genèse, lui apparaît clairement. Pour lui, les tanks doivent être lancés au combat en masse à l'issue d'une bataille généralisée qui aurait attiré et dissipé les réserves de l'ennemi. On est loin d'un concept d'emploi se limitant à

un appui d'infanterie par des unités éparpillées. Patton est un visionnaire.

Deuxième engagement au feu pour les tanks américains

Le 15 septembre, la brigade de Patton quitte Saint-Mihiel pour le secteur du 1er corps d'armée, en Meuse-Argonne. Il procède au repérage du terrain en effectuant personnellement la reconnaissance, mais revêtu cette fois d'un uniforme français pour des raisons de camouflage, l'ennemi devant ignorer la présence de soldats américains (« j'espère ne pas avoir ramené de bestioles », écrit-il à sa femme…).

Le terrain n'est pas favorable, c'est un vieux champ de bataille scarifié de tranchées et de trous d'obus et, à l'ouest, il est vallonné et couvert de forêts. L'idéal serait d'intervenir en seconde phase, une fois la ligne Baulny-Charpentry atteinte. Mais, écrit le chasseur de gloire qu'est Patton, si les tanks intervenaient pour l'exploitation, ce ne serait pas correct de priver l'infanterie « du plaisir de chasser les Allemands en terrain libre ». Pire, il n'y aurait peut-être plus d'Allemands à combattre. Il envisage d'attaquer finalement sur un front relativement étroit – 3 kilomètres de large – entre la forêt d'Argonne et le bois de Cheppy. Pour ne pas risquer d'être à court de carburant sur le champ de bataille, il ordonne que chaque tank transporte deux petits bidons d'essence, ce qui n'est pas sans danger. Patton se sent nerveux, comme à la veille d'un match de polo ou de football, écrit-il à sa femme. Il lui confie qu'il porte sur lui une photographie d'elle qui lui donne confiance[50].

Il s'attend à rencontrer plus d'opposition cette fois. Pour rester en contact avec Rockenbach, il établit un PC avancé (nom de code : « Crétin »[51] !) au QG de la 35e division et quand il ira sur le terrain en suivant la route nationale 46, il sera accompagné d'une dizaine de messagers. Ses officiers du PC ont la responsabilité de l'informer de l'évolution de la situation, ainsi que le chef de corps, le chef du corps blindé. Patton a pris bonne note des réprimandes de Rockenbach.

La veille de la bataille, à la nuit tombée, alors que tout le monde est allongé dans les fossés bordant la route Flury-Varennes, Patton assiste à une scène digne d'un souvenir de grognard à Austerlitz : « Soudain, la grosse voiture avec les quatre étoiles remonta la route menant au front. Emportés par un seul élan nous nous sommes tous levés et, sans se soucier des obus, nous nous sommes tenus debout et avons salué jusqu'à ce qu'il soit passé devant nous[52]. » Pershing – c'était lui – venait inspecter une dernière fois les lignes.

À 2 h 30 du matin, le 26 septembre, l'intense préparation d'artillerie débute. À 5 h 30, les tanks et l'infanterie passent à l'attaque dans un brouillard épais. Lorsqu'il se lève, les tirs allemands se font plus précis et plus dangereux, les pertes montent brusquement dans les rangs américains, désorganisant l'assaut dans certains secteurs.

Patton n'y voit rien à cause de cette véritable purée de pois. À bout de patience, il part vers le front avec une quinzaine d'hommes, dont Knowles, des pigeons et des téléphones. Il éprouve les pires difficultés à juger d'où et à quelle distance proviennent les tirs. Il apprend plus tard de l'un de ses officiers qu'ils étaient assis au-dessus d'un abri où se trouvait un bataillon entier de soldats allemands[53]. Patton essaie de recueillir des renseignements auprès de fantassins égarés ou en fuite auxquels il ordonne de rester à ses côtés. Les hommes qu'il a rassemblés autour de lui sont si nombreux – une

centaine – qu'il les fait s'abriter sur le revers d'une colline. Il essaye de rassurer cette petite troupe en donnant l'exemple : « Je me suis rappelé quelque histoire de Kipling dans laquelle des officiers fumaient pour rassurer leurs hommes. Je me suis donc mis à fumer comme un pompier. » Patton se retrouve *de facto* commandant d'une formation d'infanterie dont il assure la cohésion.

Apercevant des tanks, il envoie des messagers pour les faire avancer, mais il ignore que certaines tranchées allemandes sont infranchissables. La colère commençant à monter en lui, il décide d'aller constater la situation. Il s'apprête à descendre quand il comprend que les fantassins qu'il a rassemblés risqueraient de céder à la panique s'il partait : il se résigne à envoyer le soldat Joseph Angelo, son ordonnance, faire bouger ces chars. Rien n'y fait et Patton finit par y aller lui-même : les tankistes descendent alors de leurs engins, prennent leurs outils et commencent à creuser des passages sous les tirs d'artillerie. Il exagère sans doute quand il rapporte à Beatrice qu'il a tué un de ses soldats qui ne voulait pas creuser en le frappant à la tête avec sa pelle[54]. Ses hommes lui conjurent de se mettre à l'abri. « Qu'ils aillent au diable, ils ne peuvent pas me toucher », leur répond-il.

Tenant son stick au-dessus de lui comme l'aurait fait un officier sudiste à Gettysburg avec son sabre, il les exhorte : « Anéantissons-les ! Qui est avec moi ? » Au bout de quelques dizaines de mètres, le feu des mitrailleuses allemandes et une pluie de projectiles forcent les Américains à se jeter au sol, y compris Patton. « Je tremblais de peur quand soudain je pensai à mes géniteurs et il me semblait les voir me regarder dans un nuage au-dessus des lignes allemandes. Je devins immédiatement calme et dis à voix haute : "L'heure de mourir est venue pour un autre Patton." »

Lors d'une pause dans les tirs, il se lève et donne l'ordre d'avancer, seuls six soldats le suivent, dont Angelo. Très vite, les hommes tombent. « Nous sommes seuls », déclare l'ordonnance. « Allons-y », lui répond Patton. Le sens du devoir est sa principale motivation. Il écrit à sa femme : « Je ne serais jamais allé de l'avant lorsque j'ai été touché si je n'avais pas pensé à toi et à mes ancêtres. J'ai pensé que je ne pouvais pas te décevoir, ni ma caste. Dans le même temps, je ne pensais pas vraiment que je serais touché. On a une sorte de peur involontaire des balles mais pas de peur concrète d'être touché[55]. »

Quoi qu'il en soit, il suffit de quelques secondes pour qu'il soit atteint à la jambe. Il prétendra à sa femme qu'il a pu se déplacer sur une quarantaine de mètres. Angelo le tire à l'abri dans un trou et lui prodigue les premiers soins. Mais dès que l'un des deux hommes bouge, un Allemand ouvre le feu sur eux. Patton flotte un instant dans un état d'inconscience, envahi par une sensation de chaleur, de paix, de confort, mais aussi d'amour, qu'il sent autour de lui « comme une lumière tamisée ». Vie et mort lui semblent intimement liées, et le passage de l'une à l'autre des plus naturels : une transition sans importance. L'âme est immortelle. Il se dit qu'il est jeune : il n'a que 33 ans, l'âge auquel son grand-père est tombé pendant la guerre de Sécession.

L'arrivée opportune de blindés sauve Patton. Il informe le sergent Schemnitz, qui était parti à sa recherche, que le commandement de la brigade passe au major Brett, mais personne ne doit prendre le risque de l'évacuer. Il est persuadé que ses tanks ont opéré une brèche que l'infanterie va pouvoir exploiter. Si le jeune médecin-major parvient à le raisonner après avoir subi une flopée de jurons[56], Patton ne sera pas transporté à l'arrière avant que les nids de mitrailleuses n'aient été neutralisés par les tanks sur ses instructions. Quand il apprend que deux soldats allemands, abrités dans un nid de mitrailleuse, sont

restés combattre jusqu'au bout alors qu'un tank se ruait sur eux pour les écraser, il loue leur courage : « Il ne pourrait pas y avoir quelque chose de plus magnifique à la guerre. Mes hommes les enterrèrent et plantèrent des croix. "Saluez le courage", même celui des Boches. »

Professionnel jusqu'au bout, il désire être conduit au QG de la 35e division afin de faire son rapport. Il indique au conducteur de l'ambulance sa destination, comme on le ferait avec un chauffeur de taxi[57]… La performance des tankistes se poursuit pendant plusieurs jours, preuve indéniable que l'entraînement de Patton porte ses fruits. Pour lui, il n'y aura plus de combat pendant la Grande Guerre : son expérience au front se limite à une semaine.

La fin de la guerre

Le 8 octobre 1918, le correspondant de l'*Evening Sun*, Thomas Johnson, titre : « Colonel Patton, héros des tanks, blessé par une balle – Il a rampé dans un trou d'obus et dirigé les monstres dans la bataille d'Argonne. » Le journaliste prétend qu'il est originaire de Pride's Crossing, dans le Massachusetts, la demeure familiale de son épouse. L'article, qui rapporte les faits plutôt fidèlement, est dithyrambique : Patton « a donné un superbe exemple de courage et de sacrifice de soi aux officiers de cette nouvelle branche du service auquel il a donné tant pour le mettre sur pied ». Pershing ne manque pas de féliciter Beatrice, elle devrait être plus que jamais fière de son mari qui s'est montré si vaillant. À son père, Patton affirme qu'il a toujours pensé qu'il n'était qu'un couard, mais qu'il commence à en douter[58].

Transféré à l'hôpital dans un wagon à bestiaux, le voyage, qui s'éternise pendant vingt heures, est une épreuve pour lui, « les barres

en fer de la civière heurtaient mon dos et je ne pouvais pas bouger ». Un repas frugal pour les blessés est servi : du café noir, du pain et de la mélasse. La blessure de sa cuisse est aussi grosse qu'une tasse de thé, écrit-il à Beatrice, et elle doit être laissée ouverte (le temps pour que les vers fassent leur travail…). Son sentiment de classe ne se dément pas. Il assiste à l'agonie d'un officier, son voisin de lit, et constate : « Les "gentlemen" font moins de bruit à cause de leurs blessures que les autres[59]. » Il espère recevoir une médaille, la Medal of Honor (Médaille d'honneur) ou la Distinguished Service Cross. Il ressent durement le fait d'avoir manqué la plus grande part du combat.

Le 17 octobre, il est nommé colonel. Quelle ascension fulgurante en à peine vingt-neuf mois depuis mai 1916 : lieutenant, major, lieutenant-colonel et finalement colonel… Cette récompense l'intéresse moins qu'une médaille, d'autant qu'il sait qu'il sera rétrogradé à son rang dans l'armée régulière après la guerre. « Je ne crois pas le mériter », dit-il à Beatrice en soulignant son âge. Les docteurs lui ont donné 45 ans, probablement, pense-t-il, parce qu'il est maigre et qu'il ne peut pas se raser tous les jours. Il pense avoir mûri et se souvient qu'il avait refusé le commandement d'un bataillon de miliciens quand il était aux États-Unis parce qu'il n'était pas apte à le faire. À présent, il se sent capable de commander une division. Mais monter en grade ne présente pas que des avantages pour ce guerrier : plus on monte dans la hiérarchie, moins il est aisé de participer à un combat, or les « combats lui plaisent incontestablement[60] ».

L'inaction lui fait penser à Beatrice. Un soir, le phonographe de l'hôpital joue les chansons qu'elle a l'habitude de chanter. Ses filles ont la chance d'être dorlotées : « Je t'aime trop et je suis jaloux de nos enfants, ou quelque chose dans le genre… Ton unique chance [d'en

avoir un autre] est par accident ou par l'Immaculée Conception. » Il se préoccupe des charmes de son épouse : « Il y a quelques maudits imbéciles de maris qui écrivent deux fois par jour à leurs épouses mêmes si leurs épouses portent des robes aussi courtes que celle dont Bee [Beatrice Junior, sa fille] dit que tu portes. S'il te plaît, garde-la jusqu'à ce que je revienne ou prends-en une plus longue. » Plus question de demander à Beatrice de faire de l'œil à ces messieurs de Washington pour obtenir l'autorisation de se rendre en Europe… De son côté, il ne déteste pas danser avec le personnel féminin de l'armée et de la Croix-Rouge, surtout quand ces jeunes femmes lui rappellent ses exploits guerriers.

Fin octobre, sa convalescence s'achève. Son retour en unité a tout « du Patton ». Il donne immédiatement un ordre du jour : la tenue, le comportement et la discipline devront être irréprochables. Il ordonne que les hommes se rasent tous les jours, on doit saluer un officier la tête haute – la mauvaise habitude de l'incliner vers la main semble s'être répandue. Il n'oublie pas les hommes qui se sont comportés vaillamment, notamment Joseph Angelo qu'il recommande pour la Médaille d'honneur.

En attendant la reprise de l'action, Patton rédige un texte intitulé « La Théorie allemande et alliée de la guerre » dans lequel il revient sur les tactiques et la stratégie des deux camps. Écrite à chaud, cette réflexion sur la Grande Guerre, encore inachevée, ne manque pas de bon sens. Il poursuit sa réflexion. Le 11 novembre, il note : « La paix a été signée et Langres est très excitée. Beaucoup de drapeaux. Je me débarrasse de mon pansement. J'ai écrit un poème sur la paix. » Alors que ses poèmes rédigés avant l'armistice, plus optimistes, étaient pour lui une façon de se rappeler qu'il ne fallait pas céder à la peur, ce poème sur la paix est une ode au soldat qui ne reflète ni joie ni soulagement à l'annonce de la fin des hostilités. Il fustige les

pacifistes. Comme beaucoup, il pense qu'il n'y aura plus de guerre : ce sera la « Der des Ders », au moins pour sa génération. L'heure est au pacifisme… Triste perspective quand on connaît son tempérament.

Que l'armistice du plus grand conflit qui a endeuillé la planète soit signé le jour même de son anniversaire a valeur de signe du destin pour Patton. La Grande Guerre a été son heure de gloire : il a mis sur pied la première unité de tanks opérationnelle de l'armée américaine et il l'a conduite au combat où elle s'est révélée efficiente. Il a aussi atteint le grade de colonel. Mais la frustration a été paradoxalement tout aussi grande : il n'a passé au combat que cinq jours…

L'après-guerre en France

La routine qui s'annonce l'inquiète. Prompt à se dévaluer, il se voit comme un homme enclin à la tranquillité alors qu'il est un bourreau de travail. Sans doute faut-il y voir la marque d'une forme de déprime : « Je crains que la paresse qui me poursuit depuis toujours ne me rattrape enfin. » Songeant à son retour aux États-Unis, il pense avec ironie : « Ce sera amusant de diriger 74 hommes dans un escadron de cavalerie après en avoir commandé un millier et plus au combat[61]. »

Le 17 novembre, il adresse deux requêtes à Pershing. Il demande en premier lieu une lettre de recommandation pour chacun de ses hommes. La seconde est plus personnelle. Un officier ayant été décoré de la Distinguished Service Medal (DSM) pour son service au Mexique, ne pourrait-on pas estimer que son action ayant abouti à la mort de Cardenas est aussi méritoire ? Cette affaire de décoration a de l'importance pour lui. Il apprend le lendemain qu'il n'aura pas la

Distinguished Service Cross (DSC, distinction obtenue pour courage au contact direct avec l'ennemi). Indigné, il écrit à sa femme qu'il envisage de démissionner pour rejoindre l'armée française. « Rockenbach pense que mon rang de colonel est une compensation, mais ce n'est rien. Je préférerais être sous-lieutenant avec la DSC que général sans. Cela signifie bien plus qu'un "A" [sa lettre de classement à West Point] et cela aurait une grande valeur pour l'avenir. » On sent la colère chez cet officier de tempérament sûr de ses qualités. Il prie pour avoir les deux médailles.

Il porte avec fierté le chevron indiquant qu'il a été blessé et arbore avec tout autant de fierté l'aigle de son grade qui reflète sa valeur. Il voudrait également avoir la DSC. Il va s'employer à l'obtenir avec une détermination qui rappelle celle du capitaine Rommel, lequel fera tout son possible pour obtenir la plus prestigieuse décoration allemande : la médaille « pour le mérite ».

Il continue à enseigner. Il conclut son cours sur les tanks en souhaitant que ces tactiques soient mises en pratique au Mexique. Il fait remonter l'origine du tank à Alexandre le Grand lors du siège de Tyr qui marquerait l'apparition de la tour de siège (ce qui est faux : les Mésopotamiens et d'autres après l'utilisaient depuis des siècles). Il fait aussi référence aux éléphants carthaginois.

Il préconise une exploitation par les blindés de la percée de la ligne principale de résistance. Les tanks ne devraient être engagés qu'en masse et en profondeur. Cette idée de concentration des moyens en un seul secteur est une des bases du *Blitzkrieg*. Les positions d'artillerie ennemies dépassées, plus rien ne devrait s'opposer à l'avance des tanks légers, ces derniers devant toutefois prendre garde à ne pas progresser plus vite que l'infanterie. Dans ce cas, c'est l'infanterie qui soutient les tanks : une révolution de la pensée militaire qu'il est impossible de partager en 1918 – l'arme

blindée n'en est qu'à ses balbutiements. Patton accumule des informations sur les chars et son intérêt pour son service témoigne d'un grand sérieux de sa part.

Restera-t-il dans les blindés ? Il songe à ce qui l'attend aux États-Unis : « Je préférerais être capitaine de cavalerie que major dans les tanks, quoique lieutenant-colonel des tanks pourrait être différent. Bien que les tanks en temps de paix seraient plutôt comme de l'artillerie côtière avec beaucoup de machines qui ne marchent pas. Cependant, *il faut voir* [en français dans le texte]. »

Le 4 décembre, on lui annonce qu'il a obtenu la DSC (il obtiendra la DSM début 1919). Fier comme Artaban, il envoie un télégramme à Beatrice. La citation officielle du ministère de la Guerre stipule que Patton reçoit la médaille pour « héroïsme extraordinaire en action près de Cheppy, en France, le 26 septembre 1918. Il fit étalage d'un courage remarquable, de sang-froid, d'énergie et d'intelligence en dirigeant l'avance de sa brigade le long de la vallée de l'Aire. Il rallia plus tard une force désorganisée d'infanterie et la mena vers l'avant derrière les tanks sous un tir intense de mitrailleuses et d'artillerie. Blessé, il continua à diriger les opérations jusqu'à ce que toutes les dispositions pour passer le commandement soient terminées ». Le plus beau et le plus émouvant, pour lui, reste la réaction de sa femme adorée : « Georgie, tu incarnes les idéaux de virilité, de grand courage et de bravoure que j'ai toujours devinés chez toi depuis que je t'ai connu. »

Il part en permission à Paris et écrit à Beatrice qu'il s'ennuie : « La chose la plus mélancolique que j'aie jamais essayé est de m'amuser tout seul. » La capitale française est l'occasion de quelques emplettes, mais la ville lui semble très chère. Place de la Concorde, il aperçoit le président Wilson venu pour la conférence de la paix. Peu de vivats sur son passage, note-t-il. « J'étais dans la rue dans la foule et l'odeur du

mauvais tabac était forte… La foule est amusante dans le sens où elle est constituée de personnes que personne ne voit habituellement. » Le réveillon de Noël en compagnie de généraux, dont Pershing, est un agréable moment, d'autant, comme il le précise, que « j'étais le seul [à porter la] DSC, et j'étais donc content de moi ».

Cette fin d'année est marquée par une lettre accusatrice d'un colonel français qui le poursuit de sa vindicte : il reproche à Patton une attitude irrespectueuse envers son épouse. Or, ce dernier prétend n'avoir jamais entendu parler de cette dame et ne comprend pas ce dont il s'agit.

Avec le Nouvel An 1919, s'il espère rentrer aux États-Unis, il pense que, d'ici six mois, il sera engagé pour combattre en Russie où il entend décrocher la Medal of Honor, dont il a été frustré en raison du fait, selon lui, que les « témoins ont été tués ou sont des Boches ». L'idée de combattre les bolcheviks fait son chemin et sa haine des Soviétiques ne se dément pas. Patton apprend que les tanks qui ont été touchés au combat vont être envoyés aux États-Unis et que les municipalités pourront les acquérir. Il suggère à son père que Los Angeles se procure un trophée. Avide de gloire, il propose qu'une plaque de bronze y soit ajoutée avec une dédicace « de la part de ses concitoyens reconnaissants[62] ».

Le Luxembourg, qu'il traverse lors d'une inspection avec Mitchell, lui laisse des sentiments partagés, « ce pays dans son ensemble semble plus propre, plus moderne et plus semblable à l'Amérique que tout autre endroit que j'ai vu depuis que j'ai quitté la maison ». Mais un constat le sidère : « C'est le premier pays au monde à ne pas avoir d'armée. C'est un exemple horrible de ce qu'il ne faut pas faire. »

Il passe son temps à rédiger *War as She Is*[63], *La Guerre telle qu'elle est*. Ce titre est proche de celui du livre publié par sa femme à partir de ses papiers : *War as I Knew It*, *La Guerre telle que je l'ai connue*.

Patton cite d'emblée Clausewitz, le grand théoricien militaire allemand, et sa célèbre formule : « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. » Ces autres moyens, pour Patton, ce sont les officiers et leurs soldats. Typiquement dans le style de Patton, les armes se combinent « pour atteindre le seul résultat admissible : la victoire ». « L'existence des États dépend de l'envergure du soldat individuel. » Les militaires doivent être issus du peuple tout entier et non d'une seule classe, ce qui serait de la folie, elle n'agirait que pour son profit et non pour celui de la nation.

Pessimiste, songeant aux glorieux empires ayant sombré dans le déclin, il prédit qu'un autre Zama (en – 202, la victoire de Rome met un terme à la deuxième guerre punique et à la puissance de Carthage) mettra fin aux nobles idéaux et aux espoirs de l'Amérique. Les nations ne peuvent se permettre les frais d'une armée de métier suffisamment importante. Les hommes qui la composent sont avant tout mus par l'esprit d'aventure et l'amour du service. La solde n'est pas essentielle pour eux (Patton n'a pas de soucis pécuniaires grâce à la fortune de sa femme). Ce n'est donc pas une augmentation qui fournira les effectifs nécessaires mais une éducation patriotique. Pour Patton, stratégies et tactiques n'évoluent pas ; seuls les moyens changent. Aussi, une bonne connaissance de l'histoire militaire lui apparaît-elle indispensable.

Le retour du guerrier

Alors qu'il prépare des papiers pour le retour de ses hommes au pays, Patton se sent déprimé : il désire rentrer. Or, il sait qu'il fait partie des officiers retenus pour l'armée d'occupation en Allemagne. Il s'adresse au général McAndrew, le chef d'état-major de Pershing, et

met en avant la santé de sa femme, qui a perdu ses deux parents, ainsi que le fait que, depuis deux ans et demi, il n'a pas été auprès de sa famille en raison de l'expédition au Mexique. De son côté, Pershing, qui n'a pas perdu son intérêt pour Nita, propose qu'elle s'engage dans la YMCA. Il aimerait qu'elle soit auprès de lui, suggérant qu'il pourrait appuyer son transfert sans que personne ne le sache. Patton est favorable à cette idée. Mais ce début d'après-guerre sonne la fin de l'engagement entre les deux amoureux.

En février 1919, Patton, qui côtoie les plus grands de son temps, est l'un des rares officiers américains invités à une réception en l'honneur du prince de Galles, le futur Edouard VII qui abdiquera pour l'amour de Wallis Simpson. Lors de l'inspection des troupes américaines, les deux hommes sympathisent et chevauchent ensemble[64].

Une lettre de son père, qui est pressenti pour la fonction d'ambassadeur des États-Unis à Rome, formule des reproches inhabituels. Il estime que son fils a la langue trop bien pendue et qu'il devrait faire attention à ses propos, tenir compte de son âge et de son rang de colonel. Il déplore son habitude d'écrire des vers obscènes et vulgaires. Tous les grands hommes qu'il a connus, écrit-il, évitent ces histoires vulgaires et ceux qui parlent à tort et à travers souffrent de leurs écarts. Le père de Patton connaît bien son fils, mais il ne vivra pas assez longtemps pour voir à quel point celui-ci, devenu général, mettra en péril sa carrière avec ses déclarations intempestives.

Trois jours plus tard, Patton apprend qu'il rentre au pays, il ne sera pas envoyé en Allemagne. Il prend le temps de préciser la conduite que ses hommes auront à tenir jusqu'à leur retour aux États-Unis : la discipline doit régner, et la troupe garder un aspect martial. Pas question de laisser les hommes consommer de l'alcool, s'asseoir sur le toit des wagons ou près des portes, les jambes ballantes.

Le 17 mars, le navire atteint Brooklyn : les premiers tankistes de l'histoire de l'armée américaine sont de retour. Tous sont à la fête, Patton goûte sans retenue la joie d'être le point de mire de la presse. On parle de lui dans le *New York Evening Mail*, le *New York World*, le *New York Morning Sun*, le *New York Herald*, le *Washington Post*, le *Los Angeles Times*, le *Los Angeles Herald*, le *Richmond Times-Dispatch*. Le *Sunset Magazine*, très lu en Californie, lui demande des photographies qui, assure-t-on, lui seront restituées en excellent état. Ses exploits, ses décorations, ses photos : tout concourt à sa gloire. Pour Patton, qui est stationné au Camp Mills pour quelques jours, c'est le temps des retrouvailles avec Beatrice.

Chapitre IV

Retour au sein de la cavalerie

Difficile retour à la vie en temps de paix au Camp Meade

Le printemps et l'été 1919 sont une période de transition pour Patton. Le temps de l'excitation au combat et de la gloire sur le champ de bataille est passé. Il assiste à une pièce de théâtre sur la guerre, le bruit des obus et le staccato des mitrailleuses lui donnent du vague à l'âme. Il ne se sent bien qu'à la guerre, son véritable foyer et le seul endroit où un homme existe réellement selon lui. Être un soldat est une tâche ennoblie par les traditions et les coutumes accumulées à travers les âges, écrit-il. C'est ce qui rend « [belle] l'occupation prosaïque d'être des guerriers professionnels : (être) des tueurs[1] ».

Va-t-il rester avec les tanks ou retrouver la cavalerie ? Dans une fiche de renseignements qu'il remplit avant de rentrer, il répond « Corps blindé » à la question portant sur la branche de service dans laquelle il préfère servir. Quant à sa tâche, il l'exprime d'une façon lapidaire révélatrice du fond de sa pensée : « combattre ». Il n'exclut

cependant pas la cavalerie. Sur une fiche plus détaillée aux États-Unis, il indique ses connaissances précises en équitation et au sabre. Il rappelle qu'il parle couramment français, qu'il maîtrise l'espagnol et qu'il est diplômé de l'École d'état-major de l'armée de Langres. Il souhaiterait devenir attaché militaire à Londres ou étudier à l'école militaire de Leavenworth, au Kansas.

Pour l'heure, il est avec la brigade blindée, à Camp Meade, au Maryland. Washington et Beatrice ne sont pas loin, ce qui est une satisfaction. Cette épouse si longtemps séparée de lui insiste pour vivre au fort. Patton n'obtient qu'un baraquement de bois au toit goudronné (conçu pour des dizaines de soldats !). Il n'y avait que deux couleurs de peinture, se souvient Ruth Ellen : jaune et bleu. Quant aux toilettes, Beatrice les décore en plantant un lierre dans l'urinoir.

Patton regrette de ne pas avoir de fils. Ses relations avec ses deux filles ne sont pas faciles. Il n'est pas le héros aux histoires captivantes qu'elles imaginaient. Dur, il se comporte avec elles plutôt en officier qu'en père. Ruth, qui n'a que 4 ans en 1919, le considère comme « un ogre. Tout ce que je faisais était de travers ». Un jour qu'il rentre dans la maison, il la salue avec un sourire. Ruth Ellen, émue, fond en larmes et se met à hurler. Patton, ne supportant pas ce vacarme, appelle Beatrice : « Viens et emmène le bébé d'ici. » Les Patton partagent aussi de beaux moments en famille. C'est un merveilleux conteur. Passionné par l'histoire médiévale, il raconte l'histoire du comte Foulques III d'Anjou, dit le Noir. Si la mère estime que le récit est trop rude, les filles adorent ce personnage cruel, débauché et sanguinaire[2].

Beatrice exige une cuisine. Il est hors question de se contenter des repas du mess. « Voici ta fichue cuisine », grommelle Patton en arrivant avec un tank tractant un petit baraquement de signalisation

posé sur un traîneau en bois. Une petite réminiscence de Mount Vernon pour Beatrice qui se souvient de la cuisine séparée de la demeure. Neuf domestiques l'assistent et, autre signe du rang du couple Patton, l'étable compte plus d'une dizaine de chevaux. Patton entend se donner du bon temps et s'achète une automobile, une Pierce-Arrow. S'il pratique l'équitation, il reste habile au maniement des armes blanches et participe à New York à une compétition de duels à l'épée[3].

La brigade blindée dans laquelle il sert est le fruit de la fusion du corps blindé du corps expéditionnaire, qui a combattu en France, et de son homologue qui est resté aux États-Unis. Les tankistes sont commandés par le colonel Welborn, dont le QG est à Washington, tandis que le Camp Meade est sous la direction de son assistant, le colonel Clopton. Mitchell commande les chars lourds et Patton les légers. Il s'en explique dans une lettre à son père le 1er avril 1919. « Pour le moment, je vais rester au corps blindé puisque je vais probablement ainsi conserver mon rang que je dois de surcroît à ce corps. » Par ailleurs, s'il rejoint la cavalerie, il craint d'être mis « sur la touche », parce qu'il n'y a pas de relation susceptible de l'appuyer dans sa carrière. Cet argument n'est pas convaincant. Il est issu de la cavalerie et il sait garder ou nouer des liens avec des gradés ou des officiels influents.

La presse s'intéresse à Patton et les journaux rapportent l'histoire d'Angelo qui a été décoré après lui avoir sauvé la vie. Il mène une vie mondaine, caractéristique de son existence, la proximité de Washington aidant. Le sénateur Phelan le convie avec son épouse à un dîner avec le secrétaire d'État à la Guerre. « Nous ne sûmes pas jusqu'au lendemain, écrit-il à son père, que nous étions les invités d'honneur. » Ils s'apprêtent à aller à une de ces soirées huppées, quand Beatrice surprend un officier qui se moque de son époux tout

de blanc vêtu : « Regardez ce jeune poulet sans expérience portant un aigle de colonel. » Le sang de Beatrice ne fait qu'un tour, elle jette l'homme à terre, lui cogne le crâne contre le sol. Il faudra toute l'énergie de Patton et de plusieurs officiers pour sortir l'infortuné officier de ce mauvais pas[4]…

Son caractère agressif refait vite surface. Il s'insurge contre ces officiers de pacotille qui ne s'engagent que pour profiter des divertissements offerts par la vie paisible de garnison en temps de paix. L'armée doit se préparer à la guerre dans l'intérêt du pays. Il estime souhaitable et nécessaire d'instaurer un service militaire obligatoire, ce qui n'est ni la tradition américaine ni l'opinion qu'il aura une décennie plus tard. Influencé par le professionnalisme des Allemands, il souhaite que les jeunes soient courageux et qu'ils soient préparés au sacrifice.

L'amitié avec un certain Dwight Eisenhower

Ses conceptions sur la formation des militaires, il peut les exprimer quand il se rend à Washington pour rédiger un manuel de *drill* et d'instruction à l'intention des tankistes. Pour le remplacer pendant son absence de Camp Meade, on nomme le lieutenant-colonel Dwight D. Eisenhower. Les deux hommes, très différents de caractère, vont se lier d'amitié. Ils sont tous deux attachés à l'arme blindée. Ce sont des visionnaires qui signeront des articles révolutionnaires valorisant les tanks, au détriment de l'infanterie considérée comme la « reine des batailles ».

Personne à l'époque ne doute qu'une carrière exceptionnelle le menant aux postes les plus élevés attend Patton, tandis que, au contraire, on pense qu'Eisenhower, explosif et tout aussi ambitieux, ne pourra surpasser ce qu'il a accompli jusque-là.

Les deux compères, las de la monotonie de la vie de garnison, aiment se promener armés jusqu'aux dents sur une route réputée peu sûre : ils sont déçus, car ils ne se feront jamais attaquer. Les deux hommes ont en commun de trafiquer de l'alcool après le vote par le Congrès du 18e amendement instaurant la prohibition. Un jour, croyant entendre une mitrailleuse, Patton se plaque au sol. C'est sa bière qui a explosé ! Beatrice ne peut s'empêcher de contenir un fou rire en l'appelant « mon héros », son mari est rouge de honte et de confusion. Les deux épouses sont moins intimes. L'une est sophistiquée et mondaine, à l'inverse de l'autre[5].

Les mondanités des Patton ne sont pas dénuées d'intérêt pour les invités. On y fait bonne chère et la conversation est agréable entre personnes de bonne compagnie. Patton présente Eisenhower à Fox Conner, l'ancien chef des opérations de Pershing, qui deviendra l'un des mentors d'Eisenhower[6]. Conner et Patton restent proches et partagent des moments d'ivresse mémorables[7].

Les deux futurs héros de la Seconde Guerre mondiale vont manquer par deux fois de mourir. La première fois, ils faillirent être décapités par la rupture d'un câble tendu entre deux tanks. Une autre fois, une mitrailleuse devenue subitement incontrôlable provoque leur effroi avant qu'ils ne démantibulent l'arme avec rage.

Visionnaire des guerres du futur

Patton travaille ensuite aux côtés de Mitchell dans le cadre du Tank Board, une sorte de bureau d'études sur les questions relatives aux forces blindées. Il contracte la varicelle, maladie plus virulente pour les adultes. Le docteur s'en réjouit, il est encore assez jeune pour attraper cette maladie – il a 34 ans. C'est un cas intéressant pour le praticien… Patton profite de ce repos forcé pour rédiger un poème, *L'Enterrement d'un soldat*. Il en écrira une trentaine en tout, qu'il espère publier, en vain. Il trouve les poètes trop mélancoliques et souhaite donner aux jeunes lecteurs envie de se battre pour la liberté. Ses œuvres ne brillent pourtant guère par leur enthousiasme. *Peur* – le titre est déjà tout un programme – est exemplaire à cet égard : l'auteur se compare à des microbes, des rats[8]…

Patton part en permission en Californie pour s'occuper de ses biens, pêcher, se détendre, et profiter de ses proches. Ses parents sont, à juste titre, fiers de lui, et son père l'embrasse, geste inhabituel que Patton note dans son journal. Peu après, c'est à son tour d'éprouver de la fierté pour son père, pressenti pour devenir ministre du Commerce. Pour sa mère, il est « son héros de fils ».

Le retour du héros est célébré par la presse locale. Le *Pasadena Star News* l'accueille en des termes choisis : « Le chef des tanks américains est de retour à la maison avec les plus grands honneurs de l'armée. » Une photographie illustre l'article, le présentant debout près d'un char avec pour légende : « Le colonel G.S. Patton Jr. qui a mené les premiers tanks américains au combat en visite chez ses parents dans leur maison de San Marino. » Une autre photographie est publiée dans le *Los Angeles Times* : « Le colonel Patton concevant le Super Tank américain – Le héros de Pasadena qui commandait la

Cavalerie d'acier en France dit que la guerre avec les forts mobiles est encore dans son enfance. »

Patton se plonge corps et âme dans sa nouvelle fonction au Tank Board. Il fait preuve de prescience : « dans la prochaine guerre, des armes antichars de calibres plus importants que le fusil seront probablement rencontrés », écrit-il. Esprit pratique, il pense simplifier la logistique et suggère que le canon des chars soit identique à celui qui est en usage dans l'infanterie ou la cavalerie. Il est favorable à une idée qui fera son chemin et sera adoptée : un canon dans une tourelle couplée à une mitrailleuse. Le char idéal devrait pouvoir se mouvoir à la fois sur roues et sur chenilles. Or, un constructeur américain, Christie, vient de mettre au point un châssis révolutionnaire que Patton défend auprès de l'intendance. Mais si Christie signe un contrat avec l'armée américaine en 1920, il ne sera pas suivi d'effet. Patton, enthousiasmé, aurait versé des subsides au constructeur pour financer ses recherches. Mais rien ne permet de l'assurer. Il effectue une démonstration des capacités du châssis devant un parterre de généraux. Comme personne n'accepte d'en prendre les commandes malgré son insistance, Beatrice s'en charge, n'hésitant pas à maculer sa robe de boue et de cambouis tandis que son chapeau s'envole[9].

Patton s'intéresse à l'art de la guerre et n'a de cesse de chercher et d'imaginer la meilleure façon d'employer les forces armées américaines. Il s'intéresse aux écrits des généraux allemands de la Grande Guerre, à l'instar du général Friedrich von Bernhardi qui publie *La Guerre du futur à la lumière des leçons de la guerre mondiale*. Il lit Erich von Falkenhayn et Erich von Ludendorff, deux des plus hauts responsables de l'armée allemande pendant la guerre. Il y a beaucoup à apprendre des anciens ennemis[10]. Il lit aussi les ouvrages des plus éminents généraux alliés : Foch, Haig, French, Mahan…

Patton est convaincu que pour atteindre l'excellence dans sa profession, il faut multiplier les lectures. Au Camp Meade, il annote 45 pages de *L'Art de la guerre* de Sun Tzu et approuve, bizarrement, la nécessité de laisser une échappatoire à l'ennemi pour qu'il s'enfuie…

Patton n'omet pas *Les Tanks dans la Grande Guerre* de Fuller, le théoricien britannique des blindés. Il juge ses idées pertinentes mais extrêmes, et ne pense pas qu'elles seront appliquées par cette génération. Dans *Frédéric le Grand et la guerre de Sept Ans* de F.W. Longman, il trouve une de ses maximes favorites : « L'audace – L'audace ! – Toujours l'audace !!! » Frédéric le Grand préconise l'action par-dessus tout : il vaut mieux agir, même de manière erronée, plutôt que de rester inactif ou irrésolu. Patton s'en souviendra : on doit faire preuve d'initiative[11].

L'impossible développement de l'arme blindée

Il se livre à une intense activité la plupart du temps en dehors des heures de service. Passionné par son métier, il ne se contente pas d'être un simple exécutant se bornant à mener une vie de garnison. Avec les réductions budgétaires et d'effectifs, l'armée sort moribonde de la guerre et il le vit mal. En juin 1920, il retrouve son grade de capitaine d'avant-guerre, mais il est promu major dès le lendemain.

Son allocation en essence est trop limitée pour procéder à des exercices d'ampleur : il ne dispose même pas du minimum nécessaire pour assurer l'entraînement quotidien de ses hommes et l'entretien de ses tanks. En cette période pacifiste, le Congrès américain estime que la meilleure des armées est la moins onéreuse. En 1920, au pays de

l'automobile reine, à peine 500 dollars sont alloués aux tanks dans le budget de l'armée[12]. Patton n'arrive pas à faire évoluer les choses.

Il mesure le danger que cela fait peser sur sa carrière, il ne veut pas la risquer pour une idée qui ne mènera à rien faute de fonds et d'intérêt. De plus, il lui faut de l'action, pas seulement des spéculations intellectuelles[13]. Cependant, tant qu'il n'est pas question de guerre, il peut, en tant qu'officier de cavalerie aisé, mener une vie agréable et confortable, répondant à son idéal romantique[14].

La véritable passion de Patton, outre le métier des armes, est l'équitation. Les cavaliers seront avantagés lorsque Pershing sera chef d'état-major de l'armée, ce qui semble la suite logique de la carrière de cet illustre général. Ce point est essentiel : Patton souhaite atteindre le grade de général. Après la guerre, il aspirait à rejoindre la cavalerie, affirme-t-il à Rockenbach, mais son devoir était de rester auprès du corps blindé, lequel est désormais subordonné à l'infanterie, ce qu'il ne peut admettre[15].

Le patriotisme est une vertu à entretenir, c'est la panacée. Un événement anodin participe au sentiment de Patton d'une Amérique qui trahit ses valeurs. L'interdiction de courses de chevaux avec sauts d'obstacles, après le décès accidentel d'un jockey, l'ulcère. « Une telle sensibilité est fatale à toute race », écrit-il. On croirait entendre un de ces orateurs d'extrême droite qui vont bientôt faire parler d'eux en Europe. Quant aux pacifistes, il les fustige. Il préconise des solutions radicales : en cas d'invasion, l'exécution de quelques objecteurs de conscience fait beaucoup « pour ôter les inhibitions belliqueuses[16] ».

Avec son départ, le corps blindé (qui disparaît) perd son orateur le plus brillant et le plus expérimenté. Le discours d'adieu de Patton à ses hommes est touchant, plusieurs d'entre eux fondent en larmes. Les époux Patton sont émus par la remise d'une coupe au nom de

l'unité. La présence familiale se renforce, Beatrice accepte que l'accaparante tante Nannie vienne vivre à Washington.

Fort Myer : le retour de Patton à la cavalerie

En octobre 1920, Patton devient le chef du 3e escadron du 3e régiment de cavalerie. L'avantage de Fort Myer, pour Beatrice, est que les quartiers sont confortables : les officiers et leur famille logent dans des maisons de style victorien en brique rouge au milieu de pelouses bien entretenues. Comme beaucoup de femmes, elle adore les fleurs. Patton, en mari attentionné, ne manque pas une occasion de lui en offrir. Leurs enfants également… Beatrice découvre la réalité : les deux filles, insouciantes, collectent les fleurs sur les tombes du cimetière d'Arlington, tout proche. Quelle sera la réaction du terrible père quand il apprendra le forfait ? Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, Patton réagit calmement, il explique à Ruth Ellen et Bee que cela ne se fait pas, ces fleurs sont la « propriété du gouvernement », il se précipite hors de la pièce pour éviter d'éclater de rire devant elles[17].

Patton peut être odieux en société quand il est déprimé et qu'il doute de sa carrière. Cet état se traduit dans ses poèmes, particulièrement sombres. Il souffre de dyslexie, ce qui provoque invariablement des sautes d'humeur ; il ne faut pas pour autant y voir les symptômes d'un caractère bipolaire. Il ne reste pas apathique et se montre, au contraire, dynamique.

Malgré une vie sociale riche en mondanités, l'équitation devient son passe-temps et un pis-aller contre le manque d'action militaire : il

engrange 200 coupes et 400 rubans. Les concours équestres occupent de plus en plus son temps libre : il participe ainsi au prestigieux *Madison Square Garden* de New York. Il se consacre au polo, autre occasion d'exceller pour cet homme à l'ego surdimensionné. Officier célébré pendant la guerre, il côtoie la plus haute société qui pratique ce sport. Il prend le polo au sérieux, ce n'est pas qu'un jeu : c'est l'activité du temps de paix la plus sûre qui se rapproche le plus du combat monté [18].

Son désir d'action et son éducation de gentleman le mettent dans une situation cocasse au retour d'un show équestre à Long Island. Il remarque trois individus et une femme. Leur attitude lui paraît suspecte : Patton croit assister à un kidnapping. Plus vif que l'éclair, il bondit de sa Pierce-Arrow, revolver au poing, et leur enjoint de libérer la captive. Les trois hommes s'exécutent, mais ils parviennent à convaincre Patton qu'ils aidaient la jeune femme, la fiancée de l'un d'eux, à monter dans le camion.

À la caserne, il n'aime pas qu'on suive aveuglément les règles : chaque situation de combat étant unique, elle requiert des solutions spécifiques. Aussi insiste-t-il sur l'initiative lors des exercices et il met un point d'honneur à imaginer des imprévus dans les scénarios.

Pour lui, la tactique prime la stratégie : il n'y a pas de bonne stratégie si elle est desservie par des tactiques médiocres, et une excellence tactique peut redresser une stratégie qui s'est avérée désastreuse. On croirait lire un résumé de l'efficacité de la Wehrmacht. La conception de Patton n'est pas dénuée de bon sens, même si les dimensions politique et surtout économique lui échappent – ces considérations étant capitales pour appréhender une guerre.

Quand il clame l'importance de la charge menée sabre au clair, il se fourvoie : les armes modernes prouvent que ce mode d'action

génère un massacre. Mais, chez Patton, il faut prendre en compte une donnée essentielle : le moral. L'ennemi va-t-il craquer avant le choc ?

Le colonel Rivers le considère comme supérieur sur les plans physique et mental. Un de ses rares points sensibles est le manque de « tact », il est jugé « moyen ». Mais Rivers a inventé une catégorie où ce subordonné excelle : l'« énergie mentale ». Il distingue également ses qualités au polo et ses connaissances de l'art de la guerre.

Le 4 mars 1921, on retrouve Patton en photographie dans les journaux. Encore les tanks ? Non, il s'agit de la parade inaugurale du nouveau président des États-Unis, Warren Harding, qui succède à Woodrow Wilson. Patton a le privilège de caracoler près de la voiture qui emmène les deux hommes d'État.

Son régiment est une des unités affectées aux activités solennelles. Alors que Patton escorte un convoi funèbre vers Arlington, il ordonne au cortège de foncer au galop. Les chevaux tirant le caisson qui transporte le cercueil s'échappent et il doit les poursuivre pour récupérer le corps du défunt… Le jour de son trente-sixième anniversaire[19], le 11 novembre 1921, il fournit l'escorte de la cérémonie d'inauguration de la tombe du Soldat inconnu.

Fort Riley et Fort Leavenworth : reprise des études dans une perspective de carrière

Patton est ambitieux. Il se sent appelé par un destin extraordinaire. Les années 1920 sont celles de l'apprentissage. Un défi pour un homme d'action qui considère que la vie de soldat ne peut se résumer à l'étude, qui requiert patience et persévérance.

Il demande à suivre des cours à l'école pour officiers de Fort Riley. Il y passe les cinq premiers mois de 1923 et fait preuve d'énergie et d'enthousiasme, selon les mots du commandant du poste, le général de brigade Craig, qui constate sa polyvalence.

Patton est sélectionné pour poursuivre son cursus à Fort Leavenworth, au Kansas comme Fort Riley, afin d'étudier à l'École de commandement et d'état-major. Il s'agit de la plus importante école militaire pour les officiers de l'armée régulière américaine ambitionnant d'atteindre les plus hauts postes en temps de paix.

Avant de rentrer à Leavenworth, Patton et Beatrice font de la voile sur les côtes du Massachusetts, près de Salem. Leur bateau manque de chavirer sous l'effet d'une grosse vague. Pas d'hésitation : cap vers la terre ferme ! Alors qu'ils rejoignent le rivage, les Patton entendent les appels de détresse de trois garçons, dont l'embarcation s'est renversée. Malgré le mauvais temps et les risques, Beatrice et George secourent les naufragés qu'ils parviennent, non sans difficultés, à sauver. L'affaire n'en reste pas là. Beatrice, qui connaît le goût de son mari pour les honneurs, ne manque pas cette occasion et envoie au secrétaire au Trésor une version des faits signée par les trois jeunes gens. Le ministre obtient deux médailles de sauvetage (Life Saving Medals) pour le couple. Le Californien les recevra des mains du major-général Lewis lorsqu'il sera en poste à Hawaï. Sur le ton de la plaisanterie, quelqu'un déclare alors qu'il lui connaît plus de talent pour tuer que pour sauver des vies humaines !

Patton se remet donc aux études. « Je pense que quelques-uns des autres vont craquer. Je l'espère. » Jusque tard dans la nuit, il travaille à la lueur d'une lampe bleue. Il est dénoncé par un étudiant qui le surprend : ce matériel serait non autorisé. La situation est embarrassante, cette lampe serait indispensable pour l'efficacité d'une lotion capillaire supposée lui rendre ses cheveux. Il est complexé par

sa calvitie. Il y voit un signe du temps qui passe et de la jeunesse qui s'en va[20]. Pour la même raison, il se refuse à porter des lunettes malgré sa myopie[21].

Sa femme, de nouveau enceinte, est restée dans le Massachusetts. Il lui envoie une lettre accompagnée de portraits de lui. Il regrette de ne pas avoir un air plus féroce, pourtant il « a plus ou moins une expression prussienne ». Patton s'exerce à trouver la plus terrible des expressions devant son miroir. L'homme se forge une image à l'intention de ses congénères et de ses subordonnés sans jamais parvenir à effacer sa sensibilité et son émotivité, son véritable caractère, lui qui est perçu avant tout comme un va-t-en-guerre.

La famille s'agrandit : enfin un fils

Le 24 décembre, Beatrice met au monde un garçon, baptisé du nom de son père et de ses aïeux : George Smith Patton IV. Toute la famille – ses parents, Nannie et Nita – est présente pour vivre l'événement. Beatrice est très heureuse que son époux soit à Leavenworth. Pour sa carrière, mais aussi pour le cadre agréable dans lequel elle vit. Le couple loue une grande demeure baptisée « Sunset Hill », près de la plage à Beverly. Boston, avec la famille et les divertissements culturels comme le théâtre, n'est pas loin. Le service est assuré par un personnel de domestiques britanniques. La gouvernante des enfants, qui est aussi leur professeur de piano, tombe follement amoureuse de Patton. La situation devient pénible. Beatrice décide de se séparer de cette jeune femme dont elle estimait pourtant les compétences.

Patton décide d'offrir un chien à Ruth Ellen. Il choisit un animal agressif et courageux. L'animal mord une vache qui réagit

vigoureusement en ruant sur l'agresseur. La plupart des chiens auraient aboyé en s'enfuyant. Lui, au contraire, récidive. « Cela m'a convaincu que ce devait être le bon chien », écrit-il[22]. L'animal est appelé… Tank. Comme il est sourd, on ne peut communiquer avec lui qu'en frappant le sol[23] !

Le nombre d'animaux de la famille s'agrandit le jour de l'anniversaire de Beatrice. On sonne à la porte d'entrée. Beatrice et une des filles descendent l'escalier du premier étage. Elles pénètrent dans la salle à manger où, éberluées, elles découvrent une jument noire, Dinah, que Patton offre à son épouse. Ce genre d'événement ne s'oublie pas, confie Ruth Ellen[24].

Pas plus que le spectacle de son père en train d'aiguiser les couteaux et de les manier comme des sabres avant de les planter dans un rôti ou une volaille. Quand il coupe la dinde de Noël, il narre les vertus tranchantes de l'épée de Saladin, puis abat son couteau avec une version personnelle du cri des infidèles[25].

Si Patton travaille d'arrache-pied à Leavenworth, il pense à l'avenir et correspond avec les personnalités les plus en vue de l'armée. Il écrit à Hines, pressenti pour succéder à Pershing au poste de chef d'état-major de l'armée. Il espère devenir attaché militaire en Angleterre. Hélas, le poste est promis à un autre officier.

S'il exalte les vertus millénaires de la cavalerie, Patton reste attaché aux blindés. Il est persuadé de leur utilité au sein de la cavalerie. Dans un texte assez prophétique, il décrit un général (« Gasoil » !) qui observe le déroulement des combats sur un écran (la télévision n'en est qu'à ses balbutiements et les satellites n'existent pas…) à l'abri d'un blindé d'état-major à l'épreuve des gaz. Il imagine les images filmées à partir d'hélicoptères (il n'y en a aucun en dotation à cette époque) survolant un champ de bataille où évoluent des tanks et des avions lanceurs de liquides enflammés tels que du

napalm. Patton insiste sur la mobilité, la rapidité et surtout sur la prise de risques calculés. « La chance favorise les audacieux[26]. »

Patton achève ses études à l'École de commandement et d'état-major. Il est classé 25e sur 248, ce qui fait de lui un diplômé d'honneur de la classe 23-24. Désormais, il appartient au corps de l'état-major général de l'armée. Le général de brigade Harry Smith voudrait le garder comme instructeur : « À mon avis, c'est un des officiers les plus capables et le meilleur de son grade dans le service[27]. » Le ministère de la Guerre en décide autrement : Patton est assigné à un poste d'état-major.

En septembre 1924, Pershing prend sa retraite. Son ancien protégé écrit un éditorial dithyrambique dans le *Boston Transcript*. Patton lui adresse une lettre et lui révèle qu'il s'était refusé à lui exprimer ses sentiments et ses impressions quand il était en service actif, car il ne voulait pas « faire le lèche-bottes ». Patton espère obtenir un poste à Washington, au quartier général de l'armée américaine. Mais il est nommé à Hawaï, en plein océan Pacifique.

Premier séjour à Hawaï

Beatrice souffrante, Patton embarque seul à New York le 4 mars 1925. Le passage du canal de Panama le marque. Le cadre lui apparaît à la fois beau et pittoresque. « J'ai vu un alligator [plutôt un caïman sous cette latitude]. » Les paysages sont d'une si grande échelle, écrit-il, que les appareils photo sont inutiles. Le voyage est long, aussi cherche-t-il à tuer le temps en jouant au bridge. Il fait escale à San Francisco, ce qui lui permet de rendre visite à sa famille. Le périple s'achève le 31 mars. Il prétend avoir senti l'odeur de Hawaï des kilomètres au large… Le climat est une nouvelle expérience. Il lui

faut supporter la chaleur moite, « trempé comme un melon dans une glacière ». Il a perdu la plus grande partie de ses biens pendant le transport, inondés par l'eau déversée pour éteindre un sinistre survenu dans les cales du navire. Toutefois, comme il l'écrit à sa femme, « le lit n'est pas touché du tout ».

Il est en poste à la caserne Schofield. Le commandant et le chef d'état-major ne lui plaisent guère, « mais ils pourraient être pires ». Harry Smith le met en garde sur le ton de la plaisanterie : qu'il ne fasse pas de zèle en tant qu'officier d'état-major, sinon il ne sortira jamais de son affectation. Il a compris que Patton est un officier de terrain.

L'art de la guerre le passionne toujours autant, il consacre du temps à la lecture, à commencer par celle du Français Ardant du Picq (*Études sur le Combat*) qui retient son attention. Pour du Picq, les hommes sont plus importants que les machines et la discipline est essentielle. Deux réflexions que Patton fait siennes.

Son affectation l'ennuie. Il espère une guerre entre la Chine et la Russie, maintenant soviétique, les tensions ayant toujours été vives entre les deux pays. Pense-t-il réellement que les États-Unis puissent être impliqués dans une affaire chinoise, comme à l'époque de la guerre des Boxers ? Il mène une vie sociale remplie. Il est président d'un club hippique et se dépense en jouant au polo.

Mais ses pensées le ramènent à l'armée, toujours et encore. Il s'inquiète de l'avenir, de l'effet désastreux du désarmement. Il ne comprend pas que les besoins militaires d'un pays en temps de paix ne peuvent être ceux d'un pays en guerre alors que l'équipement et le matériel sont devenus pléthoriques. Vivre signifie combattre avec ténacité pour le Californien. Toute autre existence est fade, dénuée d'intérêt. Quand Clausewitz écrit : « Il n'y a pas de pire position pour un belligérant que de se trouver dans l'incapacité complète de se

défendre », Patton ajoute un commentaire : « Les États-Unis actuellement[28]. »

Il ne partage pas les conceptions des grands penseurs de son temps, comme Liddell Hart, un des apôtres britanniques de la guerre des blindés, qu'il juge trop radical dans les changements qu'il préconise. Dans le *Journal de la cavalerie*, il épingle le Britannique quand il affirme que des frappes violentes pourraient réduire à néant Essen ou Berlin. Des armes avec cette puissance de destruction ne peuvent ni être produites ni provoquer de tels résultats[29]. Patton n'évolue que lentement à ce sujet. Ainsi, en 1937, deux ans avant les premiers raids de terreur des nazis, il n'envisage pas la possibilité de bombardements massifs : « La certitude des représailles va empêcher le bombardement de zones civiles. Le grand quartier général n'a jamais été bombardé en 1918. Pourquoi ? La peur des représailles[30]. » Les nazis ne s'encombreront pas de tels scrupules.

Un jour qu'il se baigne à la plage, Patton est poursuivi par les assiduités d'une femme d'un certain âge, en tenue d'Ève. Épouvanté, il s'enfuit à toutes jambes, provoquant l'hilarité de Beatrice : la dame en question est une de ses amies, une Française[31].

La relation entre Patton et ses filles est moins drôle. Ils ne peuvent pas regarder ensemble un film de guerre dans son intégralité au cinéma. Dès qu'un détail d'ordre uniformologique, ou un manque de réalisme flagrant, heurte leur père, il sort séance tenante, habitude qu'il gardera[32].

Un jour que Bee se tient mal, Patton lance à sa femme : « Beatrice Ayer Patton, comment se fait-il qu'une jolie fille comme toi ait pu avoir deux filles aussi laides ? » Il n'en pense pas un traître mot, mais l'expression est plutôt désagréable. Ruth Ellen et son père ont des rapports difficiles. Un jour, alors qu'elle a 12 ans et qu'elle monte à cheval, Patton ne cesse de l'admonester. Ce dernier, excédé, prend sa

place sur la monture et lui montre comment franchir l'obstacle. L'enfant a alors une parole terrible : « Seigneur, faites que ce fils de pute se rompe le cou[33]. »

Hawaï est le cadre de sa première rencontre avec Omar Bradley. Les deux hommes n'ont que peu de points communs. Les Bradley, modestes, ne pratiquent pas l'équitation et ne fréquentent pas les Patton. Les deux hommes se rencontrent lors d'un ball-trap organisé par Patton qui a eu vent de l'adresse au tir du commandant Bradley. Ce dernier n'apprécie pas la personnalité de son interlocuteur et il décide de ne pas rejoindre son équipe[34].

Patton n'entend pas rester à Hawaï. Début 1926, quand il apprend que le commandant des cadets de l'académie militaire de West Point va être transféré, il contacte ses relations. Il brigue le poste. Peine perdue, le surintendant de l'école a fait son choix. Il a presque 41 ans, et son avenir le préoccupe. Dans une lettre à son épouse, il se voit soit en vainqueur d'une guerre, soit en dictateur. Ne s'imagine-t-il pas un destin digne de César ?

Cette même année, son vieil ami Eisenhower sort premier de l'École d'état-major de Leavenworth. Le Californien s'empresse de féliciter l'homme du Kansas à qui il avait donné ses notes d'étudiant pour lui faciliter la tâche.

Le 1er novembre, c'est un Patton ému et fier qui écrit à son épouse : il est officiellement l'officier G-3 de l'état-major, objectif qu'il a longtemps recherché. Certes, c'est un travail de rond-de-cuir derrière un bureau, mais cette charge permet d'entraîner les hommes et de faire les plans (et, en temps de guerre, de diriger des opérations) – il devient le conseiller du commandant de l'unité. Toutefois le jeune major va commettre un impair lors du débriefing d'un exercice mené quelques semaines à peine après son entrée en

fonction. Il n'hésite pas à corriger par écrit un général de brigade sans l'aval de son supérieur, ce qui ne se fait pas.

Pendant les fêtes de fin d'année en Californie, le père de Patton, dont la santé se dégrade, parle de son aïeul et de sa famille. Il est fier de son fils. Mélancolique, il regrette de n'avoir pas pu suivre la carrière des armes ni égaler ses ancêtres qui se sont illustrés sur le champ de bataille. George, lui, a réussi : « Fils, tu as connu plus d'expériences et vu plus de la vie en deux ans passés en France que moi dans la totalité de mes soixante-dix années d'existence[35]. » Patton immortalise ses souvenirs d'enfant de la guerre de Sécession.

Il est fier de son père. Il salue son courage au moment de partir pour le bloc opératoire lorsque ce dernier est admis à l'hôpital. Sa permission ne peut se prolonger indéfiniment et il doit repartir pour Hawaï.

Le passage à la douane, au port de San Francisco, lui coûte la bouteille de whisky qu'il dissimulait dans son manteau et une amende de 5 dollars : c'est le temps de la prohibition.

En juin 1927, son père meurt. Le jour du décès, la tante Nannie, qui a sombré dans l'alcool depuis des années, s'avère incapable de se maîtriser et d'avoir la retenue de la veuve et de Nita. La vieille fille pousse des cris hystériques, persuadée que c'était elle qu'il aimait et que Georgie aurait dû être son fils.

Patton se rend aussitôt en Californie, mais manque les funérailles. Il reste debout une heure durant devant la tombe couverte de fleurs. Il a l'intime conviction que son père n'y repose pas. S'agenouillant et baisant le gazon, il ne salue pas son père, « mais la dernière demeure de ce corps magnifique que j'ai aimé ». Trop réservé, il n'a jamais osé l'appeler « papa chéri » comme il le fait à présent dans une lettre adressée au défunt, dans ce bureau qu'il n'occupera désormais plus. Avec lui, il perd son meilleur ami.

Un officier soucieux d'étudier l'art de la guerre

Le Californien est un entraîneur hors pair et il le prouve aux îles Hawaï. Patton attend de ses officiers une tenue irréprochable du port de la ceinture au moment de la cigarette. « Ils ne devraient fumer que pendant les moments de repos, lorsque le même privilège est accordé aux hommes. » Le lieutenant-colonel Mackall, le chef d'état-major, « ambitieux » et « agressif », le remarque et le juge « au-dessus de la moyenne ».

Il continue à fustiger les mesures prises par d'autres officiers. Le zèle de Patton – son excès de franchise et sa liberté de propos – ainsi qu'une fronde parmi les officiers supérieurs de la division poussent le commandant de l'unité, le général Smith, à l'affecter au poste de G-2 (officier des renseignements). Il accepte mal cette décision qu'il vit comme une injustice compte tenu de son expérience de la guerre et, selon lui, de son discernement supérieur à celui des officiers d'état-major.

Patton livre sa conception des choses lors d'un cours, qui sera imprimé, « Pourquoi les hommes combattent », donné en octobre 1927. Il insiste sur le chaos résultant de la bataille. Fier de ses ancêtres sudistes, il soutient que la supériorité à la guerre est héréditaire, biologique. Seule la destinée permet aux talents inhérents à la nature de certains de le montrer un jour. Malheureusement, déplore Patton, « les Américains sont handicapés dans leur recherche de leaders en raison de l'absence de distinctions de classe au sein de la société américaine[36] ». Ce point de vue est discutable, sauf s'il sous-entend qu'il n'y a pas de noblesse en tant que telle aux États-Unis, bien que la haute bourgeoisie forme une sorte d'aristocratie dont il est lui-même un rejeton. La seule solution est de

former ces futurs leaders dans les académies militaires et les centres d'entraînement pour les officiers de réserve. Toutefois, Patton estime que le choix des leaders reste *in fine* celui de Dieu…

Les classes inférieures, quant à elles, doivent apprendre à obéir sans discussion. Mais le combat apporte son lot de récompenses : les décorations ne doivent pas être distribuées avec parcimonie[37]. Plus d'un pleutre montre ainsi qu'il a vaincu sa couardise et qu'il est devenu brave. Les hommes, selon Patton, se battent pour la nourriture, le sexe, sur ordre, par patriotisme ou par habitude, mais aussi pour la gloire. Un de ses amis, Sasse, voit dans la motivation des soldats des considérations plus terre à terre : tuer celui qui a abattu ou blessé un ami. On pourrait rajouter une considération prégnante quels que soient l'époque et le lieu : l'instinct de survie et le désir de rentrer chez soi à la fin de la guerre…

Washington : le défenseur de la cavalerie

Le Californien change d'affectation en septembre 1928. Son poste consiste à prendre la tête de la division des Plans et de l'Entraînement au sein de la cavalerie. Peu après, il perd sa mère. Ruth Wilson Patton s'éteint à bord d'un train au Nouveau-Mexique alors qu'elle voyageait avec Nita. Elle aura survécu à peine plus d'un an à son mari.

La vie doit poursuivre son cours et les époux Patton achètent une maison qui leur permet de pratiquer l'équitation et la chasse à South Hamilton, dans le Massachusetts. Beatrice décide de la baptiser *Green Meadows*, les Vertes Prairies. La famille fait du bateau sur le Potomac. Si les filles passent leur temps à bronzer et à attirer les regards, leur

père n'entend pas qu'on se prélasse sur le navire. S'il lui arrive d'être dur, il les adore et aurait renoncé à un poste d'attaché militaire en Angleterre pour elles. Pas question qu'elles épousent des Anglais de la haute société, « les bâtards les plus attirants du monde » qui, selon lui, ont toujours besoin d'argent et n'ont que peu de considération pour leur femme et leurs filles puisque « tout va aux garçons ».

De retour à West Point, Patton s'enquiert auprès de ses amis du meilleur cadet qui pourrait servir de cavalier à Bee. John Knight Waters, lui répond-on. Les deux jeunes gens deviennent inséparables.

En attendant que Green Meadows soit habitable, Patton loue une maison réputée hantée. En fait de cauchemar, il est bon pour un *rush* à l'abri de sa chambre quand deux vieilles filles entrent sans sonner[38] et le surprennent tout nu ! Le sous-sol de la maison est pourvu d'une installation inoubliable pour le jeune George : une salle de cinéma avec un écran métallique peint en blanc. Patton tire dessus au pistolet et vise les images d'avions qui défilent comme s'ils fonçaient sur les spectateurs. George se souvient aussi de ce jour où son père l'avait retiré de l'école pour assister à une conférence de T.E. Lawrence, une légende vivante, « Lawrence d'Arabie »[39].

Washington signifie aussi les retrouvailles avec son vieil ami, Dwight D. Eisenhower, avec qui il navigue. Les deux familles se fréquentent. Patton, qui est plus gradé qu'Eisenhower, très à l'aise financièrement et de surcroît plutôt jovial, fait l'admiration de John, le fils de son ami[40].

L'arrivée de Patton à Washington, dans la cavalerie, ravit le général Crosby, le chef de la cavalerie américaine. C'est à cette époque qu'il couche par écrit ses réflexions sur la meilleure manière de mener l'art de la guerre, dans un texte intitulé « Entraînement pour le combat ». Bien des règles sont inapplicables au cours d'un véritable combat. Il déplore une trop grande dispersion qui dilue la

transmission des ordres et le contrôle de la troupe par les cadres. De plus, on accorde trop d'importance à la dissimulation alors que, pour éviter la mort, le mieux est d'opérer avec rapidité.

Il propose d'éliminer la compagnie de chars, aussi irrationnelle et inadéquate que le serait, selon ses propres mots, une dotation permanente de tenues polaires aux soldats. « Lorsque des engins satisfaisants seront disponibles, ils devront former un corps séparé et être utilisés, quand le terrain le permet, pour lancer le choc final. » Les chars, qui équivalent à la cavalerie lourde de Napoléon I^{er}, devront être engagés « en masse ». L'aviation n'est pas négligée : elle fournira les unités de reconnaissance et de flanc-garde face aux avions ennemis. Les idées qu'il mettra à l'œuvre en 1944 sont là.

La plupart des membres des états-majors, que ce soit à Washington, à Paris, à Londres ou à Berlin, pensent que le prochain conflit sera une guerre des tranchées similaire à la Première Guerre mondiale. Patton ne le croit pas. « Ses qualités hors pair sont celles d'un chef », dit de lui Fox Conner, son chef de division. L'opinion de Conner fait autorité au sein de l'armée américaine de l'entre-deux-guerres[41].

Du fait de sa carrière (pionnier des tanks mais aussi cavalier) et de ses hobbies (le polo, l'équitation), Patton se trouve face à un dilemme. Comment rester loyal à son arme, la cavalerie, tout en remplissant ses obligations vis-à-vis de l'armée américaine qui doit se préparer à affronter une guerre dans le futur ? Il lui faut faire un choix, d'autant qu'en 1928 le secrétaire d'État à la Guerre, Dwight F. Davis, décide de créer une force blindée en prenant exemple sur l'Angleterre. Patton manque de subtilité et commence par choisir le camp de la cavalerie et du cheval, ce qui aurait pu ruiner sa carrière. Quand il rédige un texte sur l'emploi des chars, il prend garde à ne pas nuire au lobby de la cavalerie. De toute façon, affecté à l'état-

major de la cavalerie, il travaille dans un environnement traditionaliste, résolument hostile à une motorisation trop poussée.

Cette question à laquelle est confrontée l'armée américaine (comme ses homologues européennes) est cruciale : le cheval doit-il céder sa place à la machine ? Cheval et moteur ne s'opposent pas de façon unilatérale. On envisage un temps de mettre au point des automitrailleuses (ou autos blindées – le terme tank/char est réservé à l'infanterie) pour la cavalerie en utilisant le fameux châssis Christie que Patton connaît (ce sont en fait des tanks, en dépit du nom). Mobilité et vitesse : de tels engins sont adaptés aux missions traditionnelles de la cavalerie qui misent sur sa rapidité d'action. On ne s'intéressera cependant qu'aux véritables automitrailleuses à roues sur lesquelles planche Patton.

Pourtant, bien qu'étant favorable à leur emploi si elles sont utilisées comme une force de cavalerie (il est hostile à l'idée de fournir des mitraillettes aux équipages, de crainte de les inciter à combattre comme fantassins…), il est obligé d'avouer au général Crosby que le cheval ne souffre pas des handicaps de l'auto blindée pour ce qui est des avatars mécaniques, du terrain et des conditions météorologiques. La cavalerie reste indispensable à la reconnaissance, même lointaine, lorsque l'aviation est rendue inopérante par le brouillard, les forêts, les tempêtes, la nuit…

Patton répète sans cesse le même discours : plus que les machines, « le destin de la nation dépend des esprits héroïques de ses fils ». Il reste un partisan de la charge sabre au clair (et de la baïonnette pour l'infanterie) : outre le fait de ne pas avoir à recharger des cartouches, l'impact psychologique d'une arme blanche sur l'adversaire lui semble essentiel. Il faut foncer sur l'ennemi dès qu'il est pris à revers. Un de ses adages est : « Attraper l'ennemi par le nez et lui donner un coup de pied aux fesses[42]. »

Patton sait entretenir les relations qu'il faut et renouer les contacts. En mars 1929, il écrit au secrétaire d'État, son ami Henry L. Stimson : « Connaissant, par expérience, votre prédilection pour l'exercice et l'équitation, je prends la liberté de vous offrir l'usage de mes chevaux et de mon court de squash, à tout moment et aussi souvent que vous le jugerez utile. » Stimson ne manque pas de le remercier et se félicite d'être de retour à Washington où il peut retrouver « ses vieux amis de l'armée ». Un jour, au téléphone, n'ayant pas reconnu la voix de Stimson et pensant à un vieil ami à l'autre bout du fil, Patton lance : « Sacré ami des nègres ! Que diable fais-tu à Washington ? Et qui t'a laissé sortir de prison[43] ? »

Les Patton reçoivent des invités prestigieux lors de soirées huppées, entre autres le vice-président Dawes. Même quand ils sont en famille, les repas exigent tout un cérémonial : Beatrice et les filles s'habillent et Patton met un costume.

De nouveau à l'état-major, Patton s'empresse de suggérer des idées à l'École de cavalerie de Fort Riley. Il préconise de réduire les cours, sauf ceux d'histoire militaire qui doivent, au contraire, être développés. Il s'agit « d'inculquer un esprit de corps et de développer un esprit ingénieux ». L'histoire est source d'exemples. Mais cet officier au tempérament offensif entend supprimer les leçons sur les fortifications : un cavalier n'a pas à apprendre à se retrancher.

C'est en qualité de cavalier émérite et en raison de son intérêt pour l'équitation et le polo qu'il fait les titres de la presse. Le *New Times* parle de « triomphe remarquable » lors d'un concours de chasse. Il publie un article sur la chasse, « Le sport des rois », dans *Remount*. Patton est un officier médiatique.

John Pell, de la *North American Review*, lui demande d'écrire un papier sur les effets des armes en temps de guerre. Il accepte, mais le texte est si technique et si peu adapté au grand public que la revue ne

le publie pas. Le début était pourtant haut en couleur : « Lorsque Samson s'empara de la mâchoire encore fraîche d'un âne et tua un millier d'hommes, il démarra probablement une vogue pour l'arme, en particulier parmi les Philistins, à tel point que pendant des années aucun âne prudent n'osa plus braire[44]. »

Il n'est pas inconnu des cercles militaires étrangers. Le *Cavalry Journal* de l'armée britannique présente un de ses articles avec un commentaire élogieux. Patton apparaît en photographie – avec ses tanks en 1918 – dans le *Washington Post* du 7 juillet 1929. L'article traite de l'arme blindée et de l'emploi des chars dans un futur conflit mondial. On y lit que la mécanique ne saurait supplanter les animaux. Rhétorique purement pattonienne.

Il défend la cavalerie et va loin. Il parle dollars, une donnée de poids au pays du capitalisme, qui plus est en période de restrictions budgétaires pour l'armée. Une patrouille de quatre cavaliers coûte 600 dollars, écrit Patton. Il faut en débourser plus du double pour une automitrailleuse avec quatre hommes. Le prix d'un char est encore plus élevé : de 12 000 à 15 000 dollars[45]. Il est affirmatif : le tank et le véhicule motorisé ne vont pas supplanter les animaux dans une nation qui compte 21 millions de chevaux et 4 millions de mules[46].

Il faut des soutiens de poids pour la cavalerie. Patton en trouve dans les écrits de célébrités du monde militaire : Pershing, Allenby, Foch, Pétain, Weygand, Hindenburg… Ces hommes d'élite font foi selon Patton. Il lit des ouvrages sur la guerre en Syrie et en Palestine en 1917-1918, campagne marquée par de brillantes et décisives opérations de cavalerie, dignes des raids de jadis. Il critique les écrits du colonel Fuller et ceux du capitaine Liddell Hart qu'il qualifie « d'écrivain médiocre ». Il considère que ce sont des textes « puérils ». On ne peut qu'être surpris de la virulence de Patton, qui, un temps, a

défendu les chars, face aux chantres de la guerre mécanisée et des tanks. En prenant le contre-pied de l'arme blindée, dont il a mené la première unité américaine au combat, il manque d'entrer dans l'histoire militaire en tant que pionnier de cette arme, à l'instar d'un Fuller ou d'un Guderian.

Patton ne se contente pas de croiser le fer avec les promoteurs des blindés. Il écrit un texte de 250 pages sur les combats de cavalerie, des origines à la Grande Guerre. Tous ses thèmes de prédilection dans ses écrits sont présents : la confiance qu'inspire un chef comme Hannibal, la crainte qu'éprouve l'ennemi et qui le fait quitter les rangs avant même le choc. Il cite Pharsale où César défait l'armée de Pompée, très supérieure en nombre pourtant.

Au cours de l'automne 1929, il arbitre les manœuvres de la 1re division de cavalerie à Fort Bliss. Les automitrailleuses lui font bonne impression : « Elles sont bien plus efficaces sur la défensive qu'en attaque. » Pour cet attaquant-né, c'est un point en faveur du maintien d'unités de cavalerie montées sur chevaux à côté des formations mécanisées. Son avis déconcerte son auditoire, peu habitué à ce qu'un officier compare les manœuvres à un affrontement entre Étrusques et Romains au vie siècle av. J.-C. [47].

Le ministère de la Guerre décide de mettre sur pied une force mécanisée permanente. En mars 1930, il est appelé à participer à son développement, son organisation et son équipement. Parallèlement, pour la deuxième fois de sa carrière, et malgré ses appuis les plus influents, Patton échoue à obtenir le poste de commandant de West Point.

Son activité reste fébrile. Il lit – beaucoup – et doit porter des lunettes. Il poursuit sa réflexion sur la guerre future. Il estime que les pièces antiaériennes pourraient faire office d'excellents canons antichars [48] : ce qui sera effectivement le cas dans l'armée allemande

pendant la Seconde Guerre mondiale, avec le fameux canon Flak de 88 mm. Il persiste à défendre la cavalerie contre ceux qui la jugent dépassée. Elle est d'autant plus efficace qu'elle dispose de l'appui des blindés et de l'aviation.

Dans l'*Infantry Journal*, il affirme que si les chevaliers du XIV^e^ siècle se sont adaptés à la poudre, les cavaliers actuels ne doivent craindre ni l'essence ni les moteurs. Son déni de l'arme blindée va loin, il objecte que les chars deviennent vite obsolètes. Les Américains, en 1930, n'ont qu'à peine 900 Renault FT 17 et 100 Mark VIII, dont la valeur militaire est presque nulle. Les chars n'étant pas les monstres d'acier qu'ils seront en 1944-1945, Patton estime qu'investir dans des mitrailleuses de calibre 12,7 mm est la clé de la victoire. Le train de roulement, en particulier les chenilles, est vulnérable : c'est le talon d'Achille des tanks. Pis, il rejette l'idée d'inclure de l'infanterie au sein des divisions blindées, aux antipodes des conceptions de Heinz Guderian qui va bientôt mettre sur pied la première division de Panzers en Allemagne.

Patton rédige un texte sur l'importance de la cavalerie à cheval à l'intention du général Henry, le commandant de la cavalerie, dans l'espoir que celui-ci le transmette au nouveau chef d'état-major de l'armée américaine. Cet officier, promis à une carrière hors norme, est un personnage ambitieux et prétentieux, à la tenue soignée et au caractère de diva qui feront de lui une icône comme Patton : Douglas MacArthur. Lorsqu'il apprend les rumeurs sur l'arrivée de MacArthur au poste de chef d'état-major, Patton écrit à son épouse : « Je ne sais pas quel effet cela aura sur la cavalerie. Il n'est pas favorable au polo, mais j'ai entendu qu'il a dit que s'il devenait chef d'état-major, il essaiera de convaincre l'armée que la guerre était finie[49]. » MacArthur ne s'intéresse qu'à une chose au sujet de la cavalerie : où en est-on de

sa motorisation ? Patton, comprenant que l'avenir de la cavalerie est en jeu, reconnaît qu'il est vain de lutter contre la mécanisation.

Un regain d'intérêt pour la mécanisation

En avril 1931, le général Summerall, avant d'être remplacé comme chef d'état-major par MacArthur, décide de créer une force mécanisée interarmes permanente à Fort Eustis, en Virginie. Puisque la mobilité prime et que l'infanterie n'y attache pas une importance première, Summerall en confie le commandement à un cavalier, le colonel Van Voorhis, secondé par un fantassin, Sereno Brett, qui a succédé à Patton à la tête de la brigade en France après qu'il eut été blessé au front. L'unité est des plus réduites : 700 hommes et moins de 200 véhicules, dont à peine 23 chars et 11 automitrailleuses. Le Californien suit de près l'évolution de cette petite force mécanisée. Il n'hésite pas à écrire à Van Voorhis pour lui poser des questions concrètes : comment fait-on pour faire franchir un cours d'eau à un véhicule dont le pot d'échappement est submergé ? Peut-on y ajouter un conduit amovible qui sortirait à la surface ? Peut-on tracter un engin dont le moteur serait sous le niveau de l'eau ?

Le Californien retrouve un certain intérêt en faveur des chars. Il admet que le développement de l'aviation et de la radio rend caduques la plupart des missions pouvant être menées à bien par la cavalerie. Le processus est accentué lorsque Brett cède son poste à Chaffee, un autre ami, considéré comme le promoteur de la guerre mécanisée aux États-Unis.

Pourtant, fin 1931, MacArthur décide, faute de fonds, de dissoudre la force mécanisée de Van Voorhis. En dépit de la crise économique aiguë qui frappe le pays, cette décision ne signifie aucunement la fin des blindés et de tout autre véhicule à moteur au sein de l'armée. En effet, le futur héros de la guerre du Pacifique souhaite que toutes les branches de l'armée de terre soient motorisées dans la mesure des moyens humains et matériels à leur disposition. Ce mouvement généralisé inclut la cavalerie : la combinaison blindé/cheval préconisée par Patton voit le jour.

L'homme fort du processus en faveur des chars est d'abord Chaffee, et non Patton qui, de par son expérience et ses idées du début des années 1920, aurait pu tenir le rôle de leader dans ce domaine. Le 1er régiment de cavalerie est le premier à troquer ses chevaux pour des véhicules : c'est un premier pas vers la mise sur pied des forces blindées.

Instructeur à l'École de guerre de l'armée de terre américaine

Sa mission au bureau du chef de la cavalerie arrivant à son terme, Patton, décidé à briguer les plus hautes responsabilités de l'armée, intègre la prestigieuse École de guerre de l'armée de terre américaine pour l'année 1931-1932. L'été précédent, il fait de la voile du Delaware au Potomac et croise l'embarcation d'un pêcheur qu'il considère n'être qu'un « bolchevik ». En bon Américain conservateur, une idée de gauche est une idée communiste. Le marin fait remarquer à Patton que posséder un yacht et être capitaliste, alors que lui ne gagne que 7 dollars par jour, est une injustice. Patton

acquiesce. En effet, le travail de son interlocuteur ne mérite pas plus d'un dollar et demi par jour[50]…

Si Patton reprend les études militaires, il garde un œil sur un poste qu'il convoite depuis longtemps : celui de commandant des cadets de West Point. « Je le considère comme un homme d'exception parmi ses contemporains », écrit le général Harbord au général Connor, qui est pressenti comme futur superintendant de la prestigieuse académie. Qui plus est, l'épouse de Patton est charmante et le couple vit dans l'aisance selon Harbord. Mais, pour la troisième fois, Patton échoue à obtenir ce commandement.

Cette année est aussi celle du décès de la vieille tante Nannie Wilson. Devenue dépendante au sherry, elle s'éteint le 26 novembre 1931. Patton revoit l'ancienne demeure de Lake Vineyard. Il s'adresse dans une lettre émouvante à sa mère, décédée depuis trois ans. Il s'excuse de ne pas lui avoir exprimé de son vivant ses sentiments et son admiration. « J'ai toujours prié pour te montrer mon amour en faisant quelque chose de glorieux pour toi, pour justifier la façon dont tu m'as appelé lorsque je suis rentré de France : "Mon héros de fils". »

En février 1932, dans le cadre de ses études à l'École de guerre, il présente un travail sur un sujet complexe auquel il réfléchit et qui lui tient à cœur : « Les caractéristiques de la prochaine guerre, l'organisation, les tactiques et l'équipement nécessaires pour y répondre. » Contrairement aux autres auteurs et théoriciens, Patton remonte jusqu'à la haute Antiquité. Si les tactiques ont évolué, la nature de l'homme a peu changé, estime-t-il : les armées de métier sont plus performantes et la discipline prime. D'ailleurs, l'impasse de la guerre des tranchées est avant tout liée à la mise en œuvre des armées de masse, ce qui a brisé la mobilité des opérations[51].

Reprenant un leitmotiv, il pense que la prochaine guerre sera gagnée par de petites armées entièrement professionnelles,

motorisées, facilement ravitaillées du fait de leur taille, très bien entraînées et pourvues du meilleur équipement, ce qui est impossible quand on mobilise des millions de conscrits. L'effet de surprise, essentiel pour vaincre, sera plus facile à obtenir avec une armée de métier sachant manœuvrer et obéissant d'instinct. La mobilité importe aussi, il faut éviter de retomber dans le piège de la guerre des tranchées. Le tank restaurera la manœuvre, évitant ainsi de replonger dans une guerre d'attrition[52].

Sa réflexion fait de lui un des grands penseurs de l'arme blindée, aspect souvent méconnu de sa carrière d'officier. S'il s'intéresse aux tanks, Patton ne néglige pas les autres sujets sur la guerre. *Pensées d'un soldat*, de Hans von Seeckt, l'homme qui préside aux destinées de la Reichswehr[53] et à son réarmement clandestin, l'enthousiasme : « L'un des meilleurs livres que j'ai lus sur la guerre. » Patton en retient que la volonté du chef constitue une vertu cardinale. Il lit l'imposante biographie de Churchill en quatre volumes sur son ancêtre Marlborough. Le jugement toujours affûté, il constate une contradiction : Churchill affirme qu'il convient de ne pas détourner des forces vers des théâtres d'opérations dont rien de décisif ne pourra sortir, contrairement à l'action menée par l'ex-premier lord de l'Amirauté aux Dardanelles en 1915[54].

Dans son étude, Patton décrit ce qui sera sa marque quand viendra l'heure de retrouver le champ de bataille pendant la Seconde Guerre mondiale. Le commandant d'une force ne peut directement influer que sur une ou deux unités. Il lui faut choisir ses subordonnés avec précaution. Dans tous les cas, la présence du chef a valeur d'exemple : il doit se montrer au front pour inspirer ses soldats, pour leur insuffler du courage. La mort des hauts gradés, écrit-il, a toujours inspiré les hommes. Cela peut se discuter. Il y a certes les exemples de consuls romains s'immolant pour galvaniser la troupe.

Toutefois, la perte d'un leader charismatique, au lieu de donner l'exemple du sacrifice, peut provoquer un désarroi complet. Le Thébain Épaminondas, vainqueur, tombe à Mantinée en – 362, mais son armée n'exploite pas le succès et Sparte est sauvée *in extremis*.

La somme de travail fournie par Patton pour ce mémoire lui donne du crédit. Le commandant de l'École de guerre transmet le document au ministère de la Guerre ; cet honneur insigne témoigne de la qualité de sa réflexion. En outre, Patton, dans le cadre de ses études, est membre d'un comité devant plancher sur les unités mécanisées. Finalement, comme le recommandaient Patton et MacArthur lui-même, toutes les armes doivent devenir mécanisées. Leurs capacités respectives devront être étudiées lors de manœuvres effectuées de concert. Patton fait forte impression.

Le bras armé du maintien de l'ordre

L'été 1932, Patton retourne en caserne, celle du 3e régiment de cavalerie à Fort Myer, où il est nommé commandant en second. L'Amérique vit la Grande Dépression : des millions d'Américains sont jetés à la rue, sans emploi. *Les Raisins de la colère* de Steinbeck illustrent cette période dramatique. Vingt mille vétérans de la Grande Guerre qui constituent la « Bonus Expeditionary Force » réclament un supplément à leur solde, un « bonus » proportionnel au temps passé sous les drapeaux pour servir l'Amérique. Ce bonus, voté par le Congrès, aurait dû être versé à partir de 1945. La crise aidant, les vétérans ayant les plus grosses difficultés à joindre les deux bouts, ou devenus nécessiteux pour beaucoup, réclament le versement par anticipation de ce qu'ils considèrent comme un dû. Le gouvernement américain voit d'un mauvais œil cette concentration de

« révolutionnaires potentiels[55] » qui s'entassent dans les bidonvilles de la capitale. Patton partage cet avis : les communistes ont infiltré l'organisation.

L'armée est envoyée à la rescousse de la police qui semble incapable d'expulser les contestataires récalcitrants. « Ils ont violé de plus en plus de lois et de règles, écrit Patton, et ont finalement marché sur le Capitole et la Maison Blanche… À mon avis, la majorité d'entre eux étaient des hommes pauvres et ignorants, sans espoir ni intentions réellement mauvaises, mais il y avait parmi eux quelques milliers de malfaisants et beaucoup de faibles sœurs les rejoignirent[56]. » La troupe se prépare à affronter les manifestants et s'entraîne en conséquence. Les cavaliers de Patton se positionnent à l'Ellipse, à proximité de la Maison Blanche. Patton se dirige seul vers les manifestants, un morceau de bravoure comme il les affectionne. Il est accueilli sous un mélange d'applaudissements et de quolibets. Peu après 16 heures, l'armée fait évacuer les rues en usant de la force. Patton présente les événements avec un certain lyrisme : « Les briques volent, les sabres se lèvent et retombent dans un claquement réconfortant et la foule s'enfuit. » L'armée finit par expulser les vétérans. Patton a-t-il été blessé au cours de l'échauffourée ? S'il n'en dit mot dans ses papiers, Matthew Josephson affirme qu'il a été désarçonné par une brique lancée et qu'il est tombé, inconscient[57].

Parmi les manifestants se trouvait Joseph Angelo, l'homme qui lui avait sauvé la vie en 1918. Les journaux, avides d'articles à sensation, ne manquent pas de s'emparer de cette confrontation. « Le commandant chasse le vétéran qui lui a sauvé la vie en France ! » titre un journal[58]. Au grand dam d'un Patton qui redoute constamment ce qui pourrait entacher sa carrière. Dès lors, ce dernier, qui n'hésitait jamais à aider financièrement cet ancien

subordonné, lui sera hostile. Il lui rendra néanmoins visite un jour à l'hôpital avec sa famille.

Cette participation à une opération de maintien de l'ordre le marque. « L'armée est utilisée non pas pour remplacer les lois existantes, mais pour les soutenir », écrit-il dans un papier intitulé « Les troupes fédérales dans les troubles intérieurs ». L'armée doit être entraînée à régler des troubles de l'ordre public le cas échéant, ce qui est tout à fait possible : il cite l'exemple des légions de Marius mettant à bas les foules agitées par les Gracques[59]. Patton est partisan de la manière forte : « Si vous devez ouvrir le feu, faites du bon travail. Quelques victimes deviennent des martyrs, un grand nombre devient un exemple[60]… » L'homme préconise des mesures radicales qui s'expliquent par sa hantise du désordre et son aversion pour le communisme qu'il tient pour responsable de ces événements.

CHAPITRE V

La crainte de ne plus jamais combattre

Mondanités à Fort Myer

Le 11 novembre 1932, Patton adresse un discours à l'American Legion, l'association des vétérans, à Alexandria, en Virginie. Joie et tristesse se combinent, explique-t-il, on se souvient à la fois de la fin victorieuse d'une guerre, mais aussi de ceux qui ont laissé leur vie sur les champs de bataille. Il exprime son mépris pour les pacifistes, ceux qui ont l'illusion qu'il n'y aura plus de guerre, pour ceux qui osent – hérésie à ses yeux – promouvoir le 11 novembre comme jour du Désarmement. Ces gens n'entendent rien au patriotisme et au courage, dont ils se gaussent, et veulent faire des Américains des hommes sans morale ni force physique, des hommes qui renieraient leurs ancêtres et leurs camarades tués au combat.

Dans l'armée en temps de paix, les promotions sont plus rares et plus lentes à obtenir. Patton devient enfin lieutenant-colonel le 1er mars 1934, après être resté major… pendant près de quatorze ans. Les Patton participent à des événements mondains. Les chasses qu'ils

organisent au sein du club dont ils sont à l'origine, le Cobbler Hunt, deviennent un rendez-vous très prisé. Un journal écrit qu'ils portent des manteaux écarlates et des chapeaux melon, ils apparaissent en photographie dans le *New York Times*. Après une chasse, 2 500 personnes se sont rassemblées autour d'un immense barbecue. Patton, passionné d'histoire et admirateur de Walter Scott dans sa jeunesse, organise un tournoi mettant en lice 30 chevaliers qui doivent passer une lance dans un anneau.

Il est dans son élément en ce printemps 1934 quand il observe des manœuvres de la cavalerie mécanisée. Rien de mieux que le contact direct avec la troupe quand on simule l'action : quoi de plus proche de l'excitation du combat quand on est en temps de paix ? Et Patton est en bonne compagnie, « des officiers qui ne parlent et ne pensent à rien d'autre qu'à la guerre ».

C'est pendant ce séjour à Fort Myer qu'un événement d'importance survient : les noces, le 27 juin 1934, de leur fille Beatrice et du lieutenant John Waters. Le marié est un jeune homme brillant qui se destine à la carrière des armes en qualité d'officier : Patton ne pouvait souhaiter meilleur parti pour sa fille. La bénédiction a lieu dans l'église où George et Beatrice se sont mariés vingt-quatre ans plus tôt. Comme le veut la tradition familiale, Bee porte la robe de mariée de sa mère, que sa propre mère avait elle-même portée.

La cadette, Ruth Ellen, sait que son père est tourmenté par le mariage de sa sœur. C'est comme s'il perdait son jouet favori, écrit-elle. Son illusion de rester éternellement jeune s'évapore : le temps passe inexorablement. Il est dans sa cinquantième année. Ses cheveux sont plus clairsemés, sa vue baisse et il doit surveiller son poids qui oscille entre 85 et 90 kg. Ses dents sont en partie des prothèses. Il n'hésite pas à affirmer à sa femme qu'il préfère la mort

plutôt que de ne pas se faire un nom qui restera dans la postérité. Il n'a pas encore eu « sa » guerre, celle qui l'immortalisera, et il désespère de jamais la connaître.

Retour à Hawaï : le fond de l'abîme

L'homme désire rallier les îles de Hawaï, où il est nommé, en gouvernant lui-même un voilier, l'*Arcturus*. Il envisage dans un premier temps de relever le défi en solitaire. Une pure folie. Sa femme et quelques compagnons sont finalement de l'aventure. Il rallie l'archipel après un mois de navigation aventureuse. Il n'y a ni radio ni canot de sauvetage à bord de l'*Arcturus* et les trois enfants du couple attendent avec inquiétude des nouvelles de leurs parents[1].

Patton retrouve des amis et reprend son activité sportive. Une chute au cours d'une mêlée au polo a des conséquences sur sa santé. Le docteur ne décèle qu'une légère commotion. Mais, à l'issue d'une sortie en mer le week-end suivant, il paraît égaré : « Où diable suis-je ? demande-t-il à Beatrice. La dernière chose dont je me souvienne est d'avoir vu le sol se lever et frapper mon visage. » Il ne perd pas la tête, mais l'accumulation de blessures est préjudiciable.

Avec cette chute, il a perdu sa capacité à tenir l'alcool et à en dissimuler les effets. Son caractère irascible et dépressif ne fait qu'empirer. La famille partage néanmoins des moments inoubliables comme cette croisière sur l'*Arcturus* aux îles Fanning, puis Palmyra, à 2 000 kilomètres de Hawaï. Inhabitée, avec ses coraux, ses plages et ses palmiers, Palmyra offre à l'équipée une ambiance digne des *Révoltés du Bounty*.

Patton est désormais responsable des renseignements (G2) du département des îles Hawaï, positionné au Fort Shafter. Son nouveau

chef, le général Drum, d'origine modeste, éprouve de la jalousie envers lui. Il a beau être le commandant, c'est Patton que l'élite de Hawaï invite à ses soirées. Au cours d'un tournoi de polo, excédé par les jurons de Patton qu'il juge indignes d'un gentleman en présence de femmes, il lui ordonne *ipso facto* de se démettre du poste de capitaine de l'équipe de l'armée. Drum va connaître l'humiliation d'avoir à faire marche arrière : les capitaines des deux autres équipes menacent d'arrêter le tournoi et de suspendre tous les matchs de la saison[2].

Pour la quatrième fois, Patton est attiré par les sirènes du commandement des cadets de West Point. Las, ses efforts sont vains et il continue de servir aux îles Hawaï, reprenant les travaux sur les opérations amphibies, sujet qu'il a étudié lors de son précédent séjour dans l'archipel. Comme toujours, l'histoire le guide dans son étude. L'opération menée à Gallipoli en 1915-1916 retient son attention : la victoire n'est possible que si la suprématie des mers et la maîtrise du ciel sont obtenues au préalable.

Comment dans ces conditions imaginer une attaque japonaise sur Oahu ? Les Japonais, conclut Patton, procéderont à une attaque aérienne et chercheront à bloquer Pearl Harbor (la base navale de la marine) et le port de Honolulu. Il observe qu'au cours des dernières années, les Japonais ont effectué des débarquements en Chine sans que le moindre étranger vivant au Japon (consul, attaché militaire, correspondant de presse, etc.) ait été en mesure de déceler les préparatifs au préalable. Il faut se prémunir d'une attaque-surprise sur les îles Hawaï, car elles sont à la portée d'un assaut japonais.

Les Japonais qui vivent à Hawaï ne sont que des paysans qui n'y connaissent rien à l'art de la guerre, mais il faut s'en méfier. En cas d'hostilités, ils pourraient fournir des espions au service du Japon[3]. Aussi prévoit-il un plan pour interner tous les Japonais de Hawaï en

cas d'attaque-surprise (ils serviront d'otages, au besoin)[4]. Patton comprend des années à l'avance la situation du Japon s'il venait à entrer en guerre : « La nécessité vitale pour le Japon d'une guerre courte et de la possession à terme de terres à des fins de marchandages pourrait l'obliger à prendre des mesures drastiques. » En d'autres termes, le Japon, comme ce sera le cas, réalisera ses conquêtes avec rapidité, en attaquant Pearl Harbor, dans l'espoir de négocier ensuite un *statu quo*. Le rapport de Patton, un cavalier qui se mêle de questions relevant de la marine et de l'aviation, tombe dans l'oubli…

En dépit de cette intense activité de réflexion sur la guerre, sa carrière lui paraît finie et il devient de plus en plus difficile à vivre. Son mariage est au bord du gouffre. L'obsession de la vieillesse le rend irascible : il va bientôt être grand-père ! Beatrice a des cheveux gris, ce qu'il ne manque pas de lui faire remarquer et de critiquer. Une aventure malheureuse, qui aurait pu briser plus d'un mariage, va toutefois le rassurer sur son pouvoir de séduction.

Jean Gordon, 21 ans, est la séduisante fille de Louise Raynor Ayer, la demi-sœur de Beatrice. La jeune femme, intelligente et pleine de vie, est une amie proche de Ruth Ellen. Patton ne peut pas lui résister. Il est flatté qu'une jeune femme soit attirée par un homme de son âge, atteint de calvitie. Beatrice semble ignorer cette relation alors que les deux tourtereaux ne dissimulent guère leur attirance réciproque. Naïvement, elle les laisse partir seuls sur une autre île acheter des chevaux. Tombée malade inopinément, elle ne peut pas les accompagner. À leur retour, personne ne doute de ce qui s'est passé. La douleur est d'autant plus vive pour Beatrice que son mari la trompe alors qu'elle publie un roman. Ce qui devait être un moment important pour elle est gâché par les frasques d'un mari volage. Lorsque Jean reprend le bateau pour le Japon, Beatrice, les larmes

aux yeux, déclare à Ruth Ellen qu'elle n'aurait pas hésité à déménager pour retourner chez sa mère si celle-ci avait été là. Mais « Ton père a besoin de moi. Il ne le sait pas encore, mais il a besoin de moi […]. Je reste avec lui parce que je suis tout ce qu'il a réellement, je l'aime et il m'aime. » Cette femme, épouse humiliée et meurtrie, fait preuve d'une grandeur d'âme peu commune. La carrière de son mari lui doit beaucoup et elle partage ses ambitions. Le pardon qu'elle lui accorde sauve le ménage. Nul ne sait ce qu'il s'est passé entre les deux époux. Il aura probablement d'autres aventures pendant la guerre. Sur Maui, une autre île de l'archipel (les Patton vivent à Oahu, la principale), Ruth Ellen accompagne son père à une soirée sans sa mère, empêchée par une bronchite, et découvre qu'il a une liaison avec l'hôtesse[5].

Convalescence difficile dans le Massachusetts

Patton est transféré sur le continent, à Fort Riley, et, en juin 1937, il effectue le voyage de retour à bord de l'*Arcturus*. Son passage à Hawaï n'a pas laissé ses supérieurs indifférents : il est favorablement jugé, avec un bémol toutefois pour son manque de « tact », ce qui est cependant rapidement réglé.

De retour dans le Massachusetts en juillet, alors qu'il savoure un mois de permission, Patton informe le 1er corps d'armée qu'il est à l'hôpital de Beverly, il s'est cassé la jambe. Il souffre d'une phlébite et d'une embolie pulmonaire. Le docteur Peer Johnson est formel : sans sa condition physique exceptionnelle, il n'aurait pas survécu. À son beau-frère, Fred Ayer, Patton raconte qu'il s'est vu soulevé par deux guerriers vikings, mais que l'un d'eux a secoué la tête avant de le

reposer à terre : l'heure de rejoindre le Walhalla[6] n'a pas encore sonné…

Il est considéré comme « malade en service[7] ». Il passe 103 jours à l'hôpital, avant de rentrer chez lui, canne à la main. Ses amis essaient d'égayer son repos forcé à l'hôpital : la chambre est décorée et une pancarte à l'entrée indique *« Hula Hula Night Club »*. L'alcool coule à flots, il fait des blagues obscènes, les infirmières le flattent… Mais cette gaieté n'est que de façade : l'homme est désespéré.

Il est plus odieux que jamais. Beatrice s'oppose à sa volonté d'abattre Memorial, le cheval sur lequel il s'est blessé : cette décision est aussi injuste que puérile, pense-t-elle. Elle lui rappelle qu'il avait projeté de bâtir un yacht – « quand la prochaine guerre sera finie et si j'y survis », selon les propres mots de Patton. Le schooner dessiné par l'architecte naval John Alden sera baptisé *When and If* (*Quand et si*). Le comportement étrange de Patton est-il dû à sa chute sur la tête ou à sa dernière blessure ? Il fustige une fanfare militaire dont il déplore le bruit sans se rendre compte qu'il s'agit de l'hymne national…

Qu'a fait Patton pendant ces six mois ? Aucun écrit de sa part ne l'indique. Cette alerte est sérieuse : la blessure était suffisamment grave pour mettre un terme à sa carrière, il a failli être amputé d'une jambe et mourir.

De nouveau au Far West

Le 8 février 1938, il se présente à Fort Riley. Il fait partie de la division académique et du 9^{e} de cavalerie, il est en outre membre de l'équipe enseignante de l'École de cavalerie. Il reprend l'équitation et recouvre la forme, ainsi que l'enthousiasme pour le service. C'est trop beau pour durer, pense Beatrice.

Le ministère de la Guerre ordonne à l'infanterie et à la cavalerie de développer les forces mécanisées. La 7e brigade mécanisée de la cavalerie est mise sur pied à Fort Knox. D'abord commandée par Van Voorhis, elle passe sans surprise sous la direction de Chaffee. Ce dernier, toujours favorable aux chars, peut espérer recréer un corps blindé.

Patton reste dans la cavalerie. Jugé compétent, il reçoit l'appui du général Heer, le chef de la cavalerie, pour prendre le commandement du 5e régiment (bien qu'il n'ait pas passé deux ans dans son affectation précédente, comme le veut l'usage). Promu colonel le 1er juillet 1938, il prend son commandement à Fort Clark, au Texas. Ce fort, important pendant la guerre de Sécession puis les guerres indiennes, est devenu une incongruité au XXe siècle. Pour peu, avec ses cavaliers et les uniformes kaki à la place des tuniques bleues, on se croirait dans un western de John Ford. Cette affectation dans ce coin perdu ressemble fort à une relégation aux confins du pays avant un départ à la retraite[8].

Patton, qui se fait rapidement des amis auprès des ranchers, du shérif et du juge du comté, est persuadé que sa femme va apprécier cet endroit et ses habitants, y compris le général mexicain Canones et son épouse. Les soirées réservent des surprises : il reconnaît en un Indien yaqui un ancien lieutenant de Pancho Villa. « Ce fichu Yaqui m'a tiré dessus et m'a presque blessé. » Un autre jour, c'est un excès de chlore dans l'eau du fort qui dérange les intestins de la garnison. Seule une Beatrice amusée, qui n'a consommé que du thé, échappe à l'épidémie[9].

C'est un poste intéressant pour Patton, les activités sur le terrain lui laissent le temps de chasser, de pêcher, mais aussi de pratiquer l'équitation. Pour la première fois, il est question de son ordonnance

noire, George Meeks, qui le suivra fidèlement jusqu'à sa mort en 1945.

Son arrivée au Texas n'est pas le fruit du hasard. L'armée américaine entend y conduire des manœuvres dans le cadre de la 3e armée afin de tester la mobilité des troupes. Les cavaliers de Patton excellent : le Californien, misant beaucoup sur la rapidité et l'attaque de flanc, surprend les services arrière de l'« ennemi » en faisant de nombreux prisonniers. Les exercices ne se font pas toujours sans difficultés. « Le colonel du 69e [régiment d'artillerie de DCA] était complètement fou et refusait de se rendre au capitaine Doyle jusqu'à ce que j'arrive et que je pose mon pistolet blanc sur son visage. Il devint ensuite très calme, lorsque je l'ai libéré sur parole puisque je n'avais aucun homme pour garder les prisonniers[10]. » Conclusion du chef de la 3e armée : la cavalerie reste utile en termes de reconnaissance.

Patton, qui espère que des tensions avec le Mexique vont lui permettre d'intervenir sur le territoire voisin, est muté à Fort Myer pour prendre le commandement du 3e régiment de cavalerie.

Un retour providentiel au plus près du haut commandement

En décembre 1938, Patton est de retour en Virginie. Il a tellement aimé caracoler au Texas qu'il reproche cette mutation à son épouse. Ce poste requiert une certaine aisance financière à celui qui en a la charge, il implique une vie mondaine qu'il ne serait pas aisé d'assumer pour un officier moins fortuné que lui. Loin de constituer un frein, cette affectation influe sur la suite de sa carrière.

Patton rejoint le Capital Yacht Club et navigue avec Beatrice à bord de leur deux-mâts, le *When and If*. Il participe à des spectacles équestres en compagnie de sa fille, Ruth Ellen, et remporte des récompenses. Son caractère ne s'améliore pas pour autant et il reste difficile à vivre. Les plats sont renvoyés en cuisine sous prétexte qu'ils sont trop froids ou trop chauds. L'aumônier du régiment est prié de se plier à ses exigences : ses sermons sont trop longs, déclare Patton. Il faut que le prêtre les raccourcisse : pas plus de dix minutes. Et de vérifier à l'office suivant, montre en main, que l'homme d'Église s'exécute[11].

Ce poste est proche du pouvoir, à commencer par le haut commandement de l'armée. Le chef d'état-major de l'armée, le général Craig, tient ses quartiers à Fort Myer et le ministère de la Guerre n'est pas loin. Patton est en contact direct avec les personnes influentes sur le cours éventuel de sa carrière. Beatrice ne manque pas de le soutenir. Elle se lie d'amitié avec Eleanor Roosevelt, l'épouse du président, dont le cheval se trouve au fort. Les Patton invitent à leur table le « gratin » de l'armée américaine et des membres du Sénat. Parmi les invités, George C. Marshall, l'adjoint du chef d'état-major de l'armée.

C'est ce dernier qui succède à Craig. Marshall, qui a été l'assistant du commandant de l'École d'infanterie de Fort Benning, note depuis des années dans son fameux petit carnet noir le nom des officiers de l'armée américaine qu'il juge prometteurs. Il retient des hommes comme Eisenhower, Bradley, Bedell Smith et Patton, qu'il ne connaît qu'à peine sur le plan personnel. Son accession au poste le plus influent de l'armée a largement contribué à sortir Patton de l'oubli d'une retraite de colonel.

Du fait de sa proximité avec le général en chef, officier très en vue de la haute société locale et de l'armée, Patton devient d'autant plus

intéressant pour ses amis. Un mot de sa part à l'attention de Marshall fait toute la différence. Le nouveau chef d'état-major n'aime pourtant pas trop qu'on lui force la main. Lorsqu'il transfère ses affaires de son logis jusqu'à Fort Myer, il se voit offrir l'hospitalité par Patton et s'empresse d'accepter. Patton annonce la nouvelle à Beatrice : « Je crois que dès que je pourrai faire jouer mon charme naturel, je ne vais plus avoir besoin de lettres de J.P. [Pershing] ni d'aucun autre[12]. » Personne ne peut témoigner des conversations, le soir, entre les deux hommes. Mais Patton déploie tous ses talents pour séduire son hôte : mets raffinés (il passe derrière les fourneaux à l'occasion[13] !), grands vins, sorties en bateau…

Patton écrit encore moult lettres, intentionnellement flatteuses. Il entend tirer profit de sa position pour retrouver un commandement sur le terrain alors que l'armée américaine se prépare lentement mais sûrement à participer à une autre guerre mondiale.

CHAPITRE VI

L'heure du destin

La guerre éclate en Europe : le regain d'intérêt de Patton pour les tanks

Au cours de l'été 1939, l'Europe est sur le point de s'embraser, la 1re armée américaine[1] du général Drum lance de grandes manœuvres dans le but d'entraîner les cadres à manœuvrer et déployer leurs unités en campagne. Patton fait preuve de fougue et d'agressivité. Ses supérieurs sont satisfaits de ses qualités de commandement. Le général Murray, le chef du 3e corps, le recommande au grade de brigadier général. Le 31 août, la Wehrmacht s'apprête à attaquer la Pologne, Patton intrigue auprès du colonel Ulio, du bureau de l'adjudant général, dans l'espoir d'obtenir une promotion.

Il flatte le commandant en chef, George C. Marshall, en lui faisant parvenir huit belles étoiles en argent lorsque ce dernier entre officiellement en fonction et reçoit le grade de général à quatre étoiles. « J'apprécie beaucoup votre prévenance et la générosité de votre geste », lui écrit Marshall. Patton, soucieux d'être le plus prévenant possible, se permet de suggérer les services du lieutenant

Loren Cole, « un gentleman charmant » qui connaît tout le monde à Washington, en tant qu'aide de camp, afin qu'il s'occupe de ses engagements et de ses rendez-vous[2]. La famille de Marshall apprécie le Californien. Pourtant, un jour, Katherine, l'épouse du général en chef, réagit au langage ordurier et obscène de Patton. Il se veut gentleman, mais un général ne se comporte pas de la sorte. « George, vous ne devez pas parler ainsi, dit-elle. Vous tenez des propos déplacés, puis vous me regardez pour savoir si je vais sourire[3]. » Patton éclate de rire…

Les mois passent et aucune promotion n'arrive. Il n'aurait pas l'heur de plaire à l'hôte de la Maison Blanche, d'autant que les liens de son épouse avec des figures du Parti républicain ne militent guère en sa faveur. Les épouses des deux hommes ont cependant sympathisé. Avec les événements qui surviennent en Europe, Patton reprend espoir. Il caresse l'idée qu'une déflagration en Europe pourrait impliquer les États-Unis dans un conflit. L'année précédente, lors de la crise de Munich, loin de se réjouir du fait que le spectre de la guerre ait été momentanément écarté, il avait écrit à Eisenhower : « J'ai toujours bon espoir que la situation en Europe ne soit qu'une accalmie avant la tempête. » Il s'agit maintenant d'éviter de faire du polo ou de la chasse afin de ne pas risquer un accident qui le priverait de la bataille qui s'annonce.

Marshall va renouveler en profondeur le haut commandement de l'armée américaine. Ceux qui ont dépassé 50 ans seront mis à la retraite ou n'obtiendront aucun poste d'importance. Une exception notable : Patton, qui ignore qu'il est pressenti comme un des futurs commandants d'armée. Marshall note dans son carnet qu'il mènerait une unité à travers l'enfer « mais [qu'il faut] garder une corde autour de son cou ». Clairvoyant, il ajoute que Patton est aussi « un vantard, toujours prêt à se donner en spectacle ». Le chef de la cavalerie

fournit à Marshall une liste de colonels et de lieutenants-colonels qui devraient être nommés généraux de brigade : le nom de Patton figure en tête. McNair, le chef de l'état-major de Marshall, le place en deuxième position sur une liste de cinq chefs de divisions blindées, estimant qu'il atteint là son plafond et qu'on ne lui accordera pas un poste plus élevé.

Aucun écrit, aucun texte ne nous donne d'informations sur le sentiment de Patton alors que la guerre éclate en Europe. Il est fasciné par les événements survenant en Pologne. Il observe les Allemands employer avec brio les tactiques fluides qu'il avait envisagées pour l'arme blindée. Il lit et relit dès que possible Guderian et Rommel, ainsi que les textes des services de renseignements américains. Il étudie Ludwig von Eimannsberger, qui a été le premier à livrer un texte allemand sur la doctrine de la guerre blindée. Il estime que les Polonais sont mal commandés : « Pour obtenir un Cannes, il faut un Varron[4]. »

Il piaffe d'impatience au point qu'il écrit à un vieil ami, le général Mac Naughton, commandant de la 1re armée canadienne au Royaume-Uni, pour obtenir un poste. Mac Naughton lui en propose un, avec le grade de major. Patton aurait considéré sérieusement cette offre, mais les événements du printemps 1940 en Europe poussent l'armée américaine à entamer rapidement sa réorganisation et sa modernisation[5].

Le premier semestre 1940 est déterminant pour la carrière de Patton. Ce dernier participe à de nouvelles manœuvres. Après le Texas et la Virginie, ce sont les manœuvres de la 3e armée en Géorgie et en Louisiane. On va y tester les nouvelles divisions, dites triangulaires, c'est-à-dire à trois régiments, comme il l'avait préconisé des années plus tôt. On va tester la capacité des troupes mécanisées à

réagir face à l'aviation, qui jouera un grand rôle. Les Allemands viennent d'ailleurs d'en faire l'éclatante démonstration en Pologne.

Patton est désigné comme arbitre dans les manœuvres qui vont avoir lieu. Les résultats de celles-ci sont sans appel : la cavalerie a été vaincue par les blindés de Chaffee qui ont imposé leur rythme à la bataille. Les chefs de la cavalerie, en retard pour transmettre leurs ordres, ont été dépassés par la rapidité de l'adversaire. Aucun doute dans l'esprit de Patton : la machine a remplacé le cheval dans la guerre moderne. L'ancien promoteur des blindés retrouve tout son intérêt, et sans réserve, pour les chars et les engins blindés[6].

Au même moment, en mai 1940, alors que la 3e armée américaine teste les unités mécanisées de l'armée de l'Oncle Sam, les Panzers de la Wehrmacht assurent une victoire spectaculaire sur l'armée française et ses alliés. Les Américains ne sont pas longs à comprendre l'impérieuse nécessité de mettre à leur tour sur pied des divisions blindées et de reléguer la cavalerie à des tâches subalternes. Alors que la France succombe au *Blitzkrieg* en mai-juin 1940, on ignore tout des réactions de Patton. Il admire les exploits de la 7e division de Panzers d'un certain Erwin Rommel. Dès lors, il ne va cesser de s'intéresser à cet officier allemand, adversaire qu'il juge à sa hauteur et, comme lui, soldat médiatique qui aime la publicité. Le *Blitzkrieg* mené par le Wurtembourgeois inspire un néologisme à Patton : « rommeliser », c'est-à-dire faire rouler et combattre une colonne blindée sans interruption[7].

Patton se décide à écrire à Chaffee le 26 juin 1940. La tradition veut qu'on ne demande pas de faveur directement à celui qui a le pouvoir de l'attribuer, bien qu'on puisse imaginer que Patton désire servir sous les ordres de Chaffee. Le 15 juillet 1940, ce dernier prend le commandement à Fort Benning du 1er corps blindé. Ce corps est composé de la 1re division blindée (ex-force mécanisée) et de la

2e division blindée (ex-brigade blindée provisoire). La réponse de Chaffee est pleine de promesses : « Je vous place sur ma liste comme commandant de brigade pour une brigade blindée[8]. »

L'été 1940 tourne décidément en faveur de Patton. Ce même mois de juillet, Roosevelt nomme Henry L. Stimson, son vieil ami, secrétaire d'État à la Guerre. Patton s'empresse de féliciter le nouveau ministre qui s'étonne qu'un homme de sa trempe végète à Fort Myer. Il est possible qu'il ait évoqué son cas à Marshall. Patton, qui vient d'envoyer des lettres de félicitations tour à tour à Chaffee et à Stimson, prépare-t-il son retour dans les tanks alors que la guerre se profile à l'horizon ? Ce n'est pas impossible[9].

La chute de la France signifie en clair qu'il va falloir faire la guerre à l'Allemagne nazie à plus ou moins longue échéance. Roosevelt ordonne la création du quartier général de l'armée de terre sous les ordres du général McNair. Celui-ci présidera ensuite plus particulièrement à la mise sur pied et à l'entraînement de l'armée de terre américaine en devenant le commandant des forces terrestres de l'armée en mars 1942. Le Selective Service Act introduit un début de conscription et le Congrès autorise le président à utiliser la garde nationale[10] pour le service fédéral. Une nouvelle armée américaine va voir le jour : les 500 000 soldats de l'armée régulière vont être rejoints par 900 000 conscrits et soldats de la garde nationale.

Cet été-là est mémorable pour les Patton, car c'est aussi celui des noces de leur seconde fille, Ruth Ellen. Comme l'aînée, la cadette épouse un militaire, le lieutenant James W. Totten. La réception a lieu dans leur résidence, à Green Meadows. Père de la mariée, il obtient la permission demandée. Les parents de la jeune fille ne semblent pas enthousiastes à ce projet de mariage. Premier prévenu, ce qui augure que la chose est sérieuse, Patton déclare sans ambages à sa fille que son prétendant est trop petit – ce qu'il estime peu viril, c'est un

artilleur (non pas un cavalier) ; de plus, il est catholique. Bref, il n'a rien du beau parti qu'était Waters. Un homme de petite taille doit avoir confiance en lui, dit-il, ce qui le rend méchant donc, potentiellement, bon officier. Par-dessus tout, une femme qui aime ce genre d'homme ne peut ressentir pour lui qu'une loyauté et un amour indiscutables. La mère de la jeune femme et sa tante, Nita, s'opposent dans un premier temps à cette union. Finalement, Nita réagit lorsqu'elle entend sa nièce évoquer l'idée de rester vieille fille. Pas question, déclare-t-elle : un seul sacrifice, le sien, suffit à la famille. Le mariage avec Totten, qui refuse de renier sa religion, a donc lieu. Resplendissant dans un uniforme d'un blanc immaculé, Patton ne peut s'empêcher de se livrer à une de ces frasques dont il a le secret : alors que les nouveaux mariés quittent la cérémonie à bord de leur voiture, il surgit d'un mur et saute sur le toit du véhicule d'où il décharge vers le ciel deux revolvers[11] !

Le retour dans le giron des forces blindées

C'est dans ces circonstances que, parcourant un journal, il découvre une nouvelle stupéfiante : il reçoit le commandement d'une brigade de tanks de la 2e division blindée à Fort Benning ! Il ne cache pas sa joie, presque enfantine. Il informe le général Scott, qui commande la division, qu'il est prêt à raccourcir ses congés. « Mon cher Scotty, vous pouvez imaginer ma grande satisfaction à la lecture dans ce papier ce matin que j'étais affecté à votre unité[12]. » Il n'oublie pas Chaffee. Patton est conscient qu'aucune nomination de cette importance n'aurait pu être acceptée sans l'aval de Marshall. Ce

dernier répond avec délicatesse : « Personne mieux que vous ne saurait accomplir ce travail particulier[13]. » Il correspond avec Eisenhower à qui il propose de venir le rejoindre, pour servir sous ses ordres, comme chef d'état-major ou comme commandant de régiment, à sa convenance. Patton fait preuve d'amitié, car l'offre est totalement désintéressée. Eisenhower, flatté, serait heureux de retrouver lui aussi les blindés, mais il ne croit pas obtenir de régiment, il vient à peine de devenir lieutenant-colonel. Il ne rejoindra finalement pas son vieil ami.

Patton emménage à Fort Benning le 27 juillet 1940, sans Beatrice. Ses lettres sont empreintes d'amour et de pardon. Après un ultime courrier qui lui parvient après que son mari faillit perdre la vie pendant une leçon de pilotage, elle consent à le rejoindre et la vie reprend ses droits. Les soirées costumées vont bon train. Cela ne saurait surprendre, ils se déguisent en Arthur et Guenièvre…

Il est satisfait de la condition de ses soldats. Scott, énergique, lui fait bonne impression. Certes, sudiste et wasp, il éprouve du mépris pour les recrues d'origine irlandaise, les catholiques et les Juifs. Au contraire, il se félicite que la plupart de ses soldats soient des Sudistes, dont beaucoup de blonds aux yeux bleus, à son image[14]. Quant aux Noirs, leur « cerveau naturellement lent » les rendrait inaptes aux prises de décisions rapides et, donc, au commandement[15].

Le matériel n'est pas à la hauteur de ses espérances, mais Patton reste énergique et prompt à réagir : des pièces détachées font défaut, en raison de tracasseries administratives, qu'à cela ne tienne, il les commande directement à Sears-Roebuck et règle lui-même la note[16].

C'est le retour dans le giron de l'arme blindée après vingt ans d'absence. Des anciens qui ont servi avec lui pendant la Grande Guerre aspirent à reprendre du service à ses côtés. De la cavalerie, il

apporte le souci de la manœuvre et de la vitesse, l'attaque de flanc et par l'arrière, le choc, le style de commandement, ainsi que le soin apporté à la fois aux hommes et à l'équipement.

Il est l'homme de la situation. À 55 ans, il accède à un poste qui sera son marchepied sur la route de la gloire. Peu au sein de l'armée se souviennent de son rôle de pionnier dans les blindés au cours de la Grande Guerre. Peu savent la richesse de son expérience et de sa connaissance de l'art de la guerre. Il en tirera des enseignements pour de la prochaine guerre. Ayant occupé tous les postes d'officier sur le terrain et ceux d'officier d'état-major, suivi les cours des écoles les plus prestigieuses, et lu plus que la moyenne des officiers supérieurs, Patton est sans conteste un des officiers les plus talentueux et les plus complets de l'armée américaine. Certes, à cette époque, on voit surtout en lui le joueur de polo, le cavalier émérite, l'officier mondain et aisé, l'homme au caractère entier et aux remarques acerbes.

Consécration d'un poste tant espéré et des perspectives de carrière avec une guerre qui se profile à l'horizon, il devient général de brigade. « L'armée a sûrement sombré en enfer, écrit-il à son ami Terry Allen qui prend lui aussi du galon, lorsque nous avons été promus tous les deux. » Scott, son supérieur à la 2e division blindée, lui écrit : « Eh bien, George, ils viennent juste de donner une promotion aux deux hommes les plus grossiers de l'armée[17]. »

« Frelon vert » et « Old Blood and Guts »

Fort Benning est doté d'un amphithéâtre naturel que les hommes surnomment bientôt le « Patton Bowl », qu'on pourrait traduire par la

« cuvette de Patton[18] ». Il affectionne ce lieu, car il peut y rassembler ses troupes. Mieux, afin d'immortaliser la scène et de stimuler la fierté de ses hommes (d'être sous ses ordres…), il fait photographier le rassemblement et en fait faire des tirages qu'ils pourront envoyer chez eux. Son image de chef est née la première fois qu'il s'est exprimé dans cette cuvette, affirme le vétéran de la 2e division blindée Vincent Hooper. Sa voix haut perchée surprend, mais ses intonations et la rudesse de ses expressions impressionnent les GI qui l'écoutent.

Ce général et cette division ne passent pas inaperçus auprès du grand public américain. Le 12 décembre 1940, il prend la tête de 1 000 véhicules montés par 6 000 hommes et survolés par des escadrilles de l'Air Force sur les 850 kilomètres aller-retour séparant Fort Benning de Panama City, en Floride. Les écoles sont fermées ce jour-là, les entreprises accordent un congé exceptionnel à leurs salariés. Le parcours s'apparente à une grande fête tandis que Patton et sa division réussissent leur opération de promotion et de séduction. Les médias ne quittent plus de vue cet officier si talentueux. Cette aura provoque la jalousie d'autres officiers…

Patton se préoccupe tant du sort de ses soldats qu'il met au point un moyen d'évacuation des blessés depuis l'intérieur d'un tank en utilisant un harnais et un palan[19]. La recherche de l'uniforme idéal pour les tankistes, qui permettrait de sauver des vies quand chaque seconde compte lorsqu'il faut sortir d'un engin touché ou se prémunir des flammes, montre son intérêt pour ses hommes. L'uniforme lui vaut le surnom de « Frelon vert », que personne n'ose prononcer en sa présence. Il s'agit d'une référence au héros d'un programme populaire à la radio. Le casque est étincelant : c'est un modèle pour le football, en plastique entièrement doré, qui lui a été fourni par l'équipe de Washington. La tenue proprement dite est composée de deux pièces

vert foncé de velours côtelé avec des boutons de cuivre polis (peu discrets sur un champ de bataille…) et des bottes à lacets. Cet uniforme peu commun amuse les hommes et la presse en parle. Fort bien : Patton adore la publicité. On se déplace dans l'espoir de le voir dans cet accoutrement. Un jour de manœuvres, un officier arrive de Washington. On s'empresse de lui montrer la position des troupes sur une carte, mais il n'en a cure. Il est juste venu « pour voir l'uniforme de Georgie[20] ». « Mon Dieu, un Martien ! » s'écrit Stimson. Des photographies nous montrent Patton affublé d'une tenue ridicule et on a peine à imaginer qu'il ait pu croire que le ministère de la Guerre l'adopterait. Le lieutenant Luman ne veut pas manquer d'immortaliser cette tenue et se risque à demander à Patton la permission de le photographier. Le général accepte sans sourciller[21].

Ce sobriquet – de même que « Flash Gordon » ou encore « Captain America »[22] – ne dure qu'un temps avant que n'apparaisse, promis à la postérité, le célèbre « Old Blood and Guts », « Vieux Sang et Tripes ». On raconte qu'à l'École des officiers de la division, Patton dit à ses jeunes subordonnés qu'ils devaient s'attendre à être couverts de « sang et de tripes jusqu'au cou ». D'après une autre version, un officier regardant sa montre un soir aurait déclaré que c'était l'heure d'aller écouter « le Vieux Sang et Tripes ». Enfin, une troisième affirme que le surnom viendrait d'un discours de Patton à la troupe au cours duquel il aurait insisté sur la nécessité pour une division blindée au combat de posséder « du sang et de la matière grise », que les reporters se seraient hâtés de transcrire en « sang et tripes ». Le surnom ne vient-il pas tout simplement de ses discours où il est souvent question du sang et des tripes de l'adversaire ? Quoi qu'il en soit, on ne l'appelle pas ainsi devant lui… La troupe le surnomme le plus souvent « Vieil Homme », une habitude au sein de l'armée.

Quant au personnel du département de la Guerre, il continue à appeler cet officier hors norme le « Frelon vert ».

Excentrique, il ne l'est pas seulement par cette tenue qu'il ne porte qu'un temps, il l'est par ses discours et son langage grossier à dessein. Il l'est aussi par son comportement à l'égard des autres. Un jour de 1941, alors qu'il traverse à tombeau ouvert le secteur de la 4e DI, il ignore les injonctions de la police militaire qui le rattrape dans la zone de la 2e DB. Patton n'en a cure : « Sortez votre cul du secteur de la 2e division. » John Mims, le chauffeur de Patton, est un habitué des frasques au volant (avec un taux d'alcoolémie élevé) – son général l'a toujours soutenu. Apprenant le forfait, Lloyd Fredendall, le commandant de la 4e DI, réagit sur-le-champ et téléphone à Patton : il exige des excuses envers son MP[23], « et maintenant, George ». Ce dernier s'exécute : « Soldat, je voudrais vous dire que vous avez fait un bon travail ce matin en appréhendant quelqu'un qui violait les règles. En ce qui concerne les remarques que je vous ai faites, je vous adresse sincèrement mes excuses et j'espère que vous allez les accepter. » C'est du Patton typique : une poussée de colère suivie d'une accalmie, comme si rien ne s'était passé. La réaction de Patton – des excuses envers un subordonné – n'est pas si commune.

Le Californien reste un général pressé, se souvient le lieutenant Ralph Luman. Chaque soldat acquiert plusieurs spécialités en quelques semaines : la polyvalence est essentielle. Chaque homme est apte à conduire n'importe quel camion, half-track ou tank. Les officiers sont concernés, ils s'entraînent sur tous les types de véhicules, de la motocyclette au char moyen. Seuls font exception certains équipements du génie[24].

DEUXIÈME PARTIE

LE DESTIN D'UN GUERRIER

1941-1943

CHAPITRE PREMIER

Préparation au combat

Les grandes manœuvres du Tennessee

Les grandes manœuvres menées par l'armée américaine en 1941-1942 ont été des laboratoires pour tester les armes, le matériel et les hommes, en particulier les officiers supérieurs qui apprennent à manœuvrer des unités importantes. Elles vont montrer les limites de l'armée américaine, ce qui permettra de corriger certains défauts avant d'engager le combat contre les forces de l'Axe. Cette préparation au niveau de l'armée ou du corps d'armée durant de longs mois est unique dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. L'armée américaine a eu le privilège de préparer longuement ses unités à l'abri de toute menace extérieure. Contrairement à un *Kriegspiel* allemand, qui est un exercice sur cartes, ces manœuvres sont de véritables *war games* grandeur nature où des combats sont simulés sous la surveillance d'arbitres[1].

Les premières grandes manœuvres, qui n'impliquent des éléments que d'une seule armée, ont lieu dans le Tennessee, une région au relief assez accidenté peu favorable à l'emploi des chars. L'exercice se

déroule en mai 1941. Patton, devenu le 4 avril 1941 le commandant de la 2e division blindée avec le grade de général de division, explique à ses hommes l'intérêt de ces manœuvres : c'est la seule occasion où ils pourront s'entraîner de la sorte avant la guerre. Il faut garder l'initiative et susciter la peur de l'inconnu chez l'adversaire. La mobilité tient un rôle essentiel. La mission d'une force blindée consiste à rompre les communications de l'ennemi et à l'isoler de ses sources de ravitaillement. Patton va pouvoir mettre en application le fruit de ses lectures sur l'art de la guerre[2].

Sa 2e division blindée appartient à la Force rouge. C'est elle qui remporte la « bataille ». Tant mieux : Patton déteste les perdants. Une des grandes réussites de Blood and Guts est d'être parvenu à déployer « L'Enfer sur roues[3] » de nuit et en imposant le silence radio. L'unité gagne également une réputation d'agressivité, ce qui ne saurait surprendre quand on connaît la personnalité et la méthode de commandement de son chef.

Installé dans son *command car*, affublé d'une corne de brume portant à 8 kilomètres, Patton stimule sans répit ses hommes. Certains juges lui reprochent de ne pas avoir lancé des attaques massives et d'avoir quitté son poste de commandement à plus d'une reprise. Patton estime qu'il se doit d'être au plus près de l'action pour surveiller l'évolution des combats et réagir promptement. De fait, il ne s'épargne aucune fatigue et les clichés[4], où il apparaît épuisé, témoignent de l'effort physique qu'il s'impose : ce n'est pas un général de l'arrière. Quant aux attaques frontales et en masse, elles ne correspondent aucunement au schéma tactique qui est le sien, fait de mobilité et de manœuvres d'enveloppement. L'entraînement reste primordial pour Patton. Comme au sein de l'armée allemande, l'efficacité d'une équipe ne doit pas être mise en défaut par la perte

d'un homme : « Un homme s'est toujours entraîné à prendre votre place au cas où vous seriez tué[5]. »

Les performances de Patton en sa qualité de chef de division ne passent pas inaperçues, ni auprès de Stimson ni auprès de la presse. Le 7 juillet 1941, il fait la couverture de *Life*. Patton, qui a déjà goûté à la publicité, apprécie cette mise en avant. Il cultive son personnage, prend la pose et affiche une mimique recherchée, celle d'un « dur », d'un général implacable, casqué et armé d'un de ses fameux revolvers à la hanche. En dépit des qualités qu'on lui reconnaît, il n'hésite pas à se remettre en cause. Le 8 juillet 1941, il organise une séance de débriefing à l'intention du personnel de sa division. À l'aide de quatre cartes géantes, il explique ce qu'ils ont fait, mais également les erreurs qu'il a commises[6].

La poursuite de la guerre en Europe aiguise son intérêt. C'est avec une attention toute particulière qu'il observe la progression des Panzers après l'invasion de l'Union soviétique par le III^{e} Reich. Le ministère de la Guerre lui prodigue les informations nécessaires. Patton a su observer également combien le *Blitzkrieg*, la guerre éclair, repose sur le tandem char-avion. Lui-même s'intéresse à cette coopération depuis longtemps et il se passionne pour l'aéronautique. Il a appris à piloter un petit appareil privé (apparemment dès 1928[7]). Lors de manœuvres menées en 1941, il observe l'exercice en qualité d'arbitre en pilotant lui-même son appareil.

Un officier de talent révélé par les grandes manœuvres du Texas, de Louisiane et des Carolines

Les deuxièmes grandes manœuvres ont lieu plus au sud, en Louisiane et au Texas, à l'automne 1941. Adna Chaffee ne préside plus aux destinées de l'arme blindée. Il est décédé des suites d'un cancer et est remplacé par Jacob Devers, le plus jeune général de division de l'armée américaine, qui fut à West Point avec Patton. Scott, qui aurait pu espérer le poste, reste au 1er corps blindé et, par voie de conséquence, il n'y a pas d'avancement pour Patton.

Ces manœuvres, menées en fait très peu de temps avant l'entrée en guerre des Américains, seront un des grands événements couverts par la presse en cette année 1941. McNair supervise l'exercice en personne. Deux armées sont mises en œuvre, soit la bagatelle de 27 divisions : 400 000 GI de la 2e armée de Ben Lear et de la 3e armée de Walter Krueger. Ce dernier peut compter sur un chef d'état-major qui va se révéler brillant comme à son habitude : Dwight D. Eisenhower. C'est un officier de première qualité et Patton, qui le sait, offre 50 dollars pour sa capture[8]… Toutes les unités de Blood and Guts n'ont pas encore perçu leurs blindés : qu'à cela ne tienne, on en improvise en disposant des troncs sur les plateformes de camions !

Au bout de quatre jours, la 2e armée de Lear, à laquelle appartient Patton, est presque encerclée… Il fulmine de compter parmi les vaincus. La deuxième phase des manœuvres est plus probante pour lui. Rattaché à l'armée de Krueger, il lui fournit la manœuvre d'enveloppement qui décidera de la victoire. La 2e DB effectue un mouvement de flanc de plus de 600 kilomètres *via* le Texas, lui permettant de se positionner sur les arrières de Lear, prêt à lui donner

le « coup de grâce ». Pas question que le tempo de l'avance soit ralenti. Les unités doivent continuer à rouler.

Au cours de ces manœuvres, une mésaventure arrive à John Erbes, du service de santé, sur le site d'un accident où un tank a versé sur le côté. Puisqu'il s'avère impossible de garer l'ambulance, il la laisse sur la route et court prendre soin des blessés dans le char. Il entend une voix qui sort d'un petit avion d'observation, un Piper Cub survolant la scène : « Ici, le général Patton. Mettez cette fichue ambulance hors de la route ou je la fais pousser par un tank. » Pas de délais, même pour des blessés. L'assistant d'Erbes s'exécute, mais il doit faire un long détour à travers champs.

Si Patton attend beaucoup de ses hommes, en revanche, il sait se montrer attentif à leur égard. Leon Luttrell en est témoin. Il fait office d'estafette pour le QG. Le général lui propose régulièrement un verre d'eau fraîche, une cigarette ou encore dix minutes de repos à l'ombre[9].

À la fin de l'année 1941, une dernière grande manœuvre est orchestrée entre la 1re armée de Hugh Drum et le 4e corps d'armée dans les Carolines. Le 1er corps blindé y prend part. Patton exige de la rapidité dans l'exécution. Il surgit, toutes sirènes hurlantes, à un carrefour où la confusion règne pendant un exercice. Le capitaine, exténué, crie : « Silence ! Fils de pute ! » Il lève les yeux, reconnaît Patton et s'enfuit sans demander son reste[10] !

Marshall assiste au déroulement de l'exercice. Même si les tanks connaissent des difficultés de ravitaillement, il se montre satisfait de Patton. Alors que la montée des tensions avec le Japon aurait pu requérir sa présence à Washington, il s'est déplacé dans le but avoué d'observer cet officier talentueux. Pour autant, Patton ne méjuge pas ses performances et reconnaît ses erreurs. Ses pertes ont été importantes, surtout au cours du dernier exercice. Drum est déclaré

capturé par des éléments de la 2e DB. La presse relate l'incident[11] : c'est la fin de sa carrière. Il ne sera pas envoyé en opération pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le succès de ces manœuvres tient à l'entraînement intensif et au professionnalisme que Patton exige de ses hommes. Blood and Guts impose son style. Quand un officier se montre incapable de donner sa position et explique qu'il vient à peine de capturer un régiment et qu'il n'a pas eu le temps de consulter les cartes, Patton lui demande et obtient lesdites cartes. Il les déchire devant lui, éberlué : « Capitaine, vous n'avez pas besoin de cartes. Continuez ! »

Le bouillant commandant du 1er corps blindé

Le 7 décembre 1941, l'empire du Japon attaque par surprise la base américaine de Pearl Harbor ainsi que d'autres territoires américains du Pacifique. L'Allemagne et l'Italie déclarent à leur tour la guerre. Les États-Unis entrent dans la Seconde Guerre mondiale. Le Californien goûte la nouvelle avec satisfaction.

Il devient le nouveau commandant du 1er corps blindé. Marshall, qui a écarté Scott (envoyé en liaison au Moyen-Orient auprès des Britanniques), affirme n'être pour rien dans cette promotion : « La 2e division blindée vous a sélectionné. » Comme à son habitude, Patton est envahi par l'émotion à l'heure des adieux. Il doit laisser « sa » 2e DB adorée. Bien que n'ayant pas été le premier commandant de cette unité, il n'a de cesse de la considérer comme « sa » division. Marshall va dans son sens : « George, vous n'avez pas fait la 2e division blindée, c'est la 2e division blindée qui vous a fait[12]. » La

progression vers les plus hautes responsabilités suit son chemin. Le voici maintenant à la tête de la plus importante formation blindée du pays. Il lui faut montrer à ses supérieurs qu'il reste plein de vitalité et, physiquement, qu'il est apte au service actif : ce sont les seuls critères valables pour mener le combat. Il craint en effet d'être mis de côté en raison de son âge[13]. Il a tort de s'inquiéter.

L'arrivée de Patton au 1er corps blindé a lieu le 15 janvier 1942. Les premières impressions lors d'une prise de contact sont importantes. Il annonce que sa prise de commandement aura lieu à 11 heures précises. Précédé d'une terrible réputation, il est attendu avec quelque anxiété. À 10 h 30, une douzaine de motocyclistes fringants de la 2e DB entrent dans le cantonnement toutes sirènes mugissantes, ils se positionnent autour de la zone, adoptent une position hiératique et n'adressent la parole à personne. Les sirènes retentissent depuis un certain temps, les officiers qui attendent Patton, dont Porter B. Williamson, croient d'abord à une alerte incendie, mais on ne voit rien à travers les jumelles[14]. Un second cortège arrive. Deux tanks et quelques camions. Des hommes en descendent promptement avec des drapeaux et forment une garde d'honneur.

Patton apparaît enfin, à bord d'un *command car* étincelant. Il se tient à l'arrière, droit, impeccablement vêtu. Regardant à peine autour de lui, il descend, s'approche de la garde d'honneur, et ordonne : « Sergent ! Les couleurs. » La bannière étoilée est hissée, ainsi que le fanion à deux étoiles d'un général de division. L'assistance s'attend à une harangue martiale, un officier murmure : « C'est le moment du discours tire-larmes ! » « Rompez ! » ordonne simplement Patton. Et la garde d'honneur de repartir, les larmes aux yeux pour certains hommes, qui regrettent cet officier exceptionnel. Celui-ci reste debout, bien droit, pendant quelques minutes, ne consultant sa

montre que de temps à autre. À 11 heures précises, il annonce : « J'assume le commandement du 1er corps blindé ! Repos ! »

Le moment de l'exhortation est arrivé. « Nous sommes engagés dans une longue guerre contre un ennemi redoutable. Nous devons entraîner des millions d'hommes à être des soldats. Nous devons faire d'eux des durs, mentalement et physiquement. Chaque homme de cette unité doit être capable de courir un mile [...] en 15 minutes avec le paquetage militaire intégral. » Cette remarque amuse un officier visiblement en surpoids ; Patton, mécontent, ajoute que l'intégralité du personnel doit s'en montrer capable. L'exercice commence dans 30 minutes, il va prendre lui-même la tête de la course.

Puis, regardant chaque officier dans les yeux, il proclame une annonce pleine de menaces : il a le pouvoir de faire transférer tout officier dès aujourd'hui (il précise « avant le coucher du soleil », comme dans un bon western), ceux qui désirent rester doivent être prêts à effectuer cette course d'endurance. Le silence est total et la plupart des hommes sont présents lorsqu'il réapparaît une demi-heure plus tard. Le visage glacial et fermé qu'il affectionne d'arborer pour impressionner ses interlocuteurs cède la place à un large sourire. Comme personne n'a de paquetage complet, ils ne courront pas ce jour-là. Il invite ses officiers à déjeuner au club des officiers de Fort Benning. La messe est dite : le 1er corps a un « dur » à sa tête.

Impression confirmée le lendemain lorsque Patton annonce à ses officiers qu'ils seront transférés par voie ferroviaire vers la Californie. Le premier combat contre l'ennemi ne peut avoir lieu qu'en Afrique du Nord, déclare-t-il avec prescience. Il écrit à Floyd Parks, le chef d'état-major de McNair – il faut passer par lui pour obtenir un poste : « J'aimerais tout particulièrement être en position pour battre Rommel. Personne n'y étant encore parvenu, j'en retirerais beaucoup

de crédit en le faisant, et je suis parfaitement confiant que je peux le faire. Je ne dis pas cela par vantardise, mais en me basant sur l'opinion selon laquelle aucun de ceux qui l'ont affronté n'a jamais réellement voulu combattre, tandis que je pense que le 1er corps blindé… combattra comme un démon[15]. »

Patton se voit confier un poste d'importance du fait des qualités qu'on lui reconnaît : mettre sur pied et commander un Centre d'entraînement au désert (Desert Training Center) dans le cadre du 1er corps blindé. La probabilité d'une intervention au Moyen-Orient ou en Afrique aux côtés des Britanniques milite pour la mise en condition de troupes américaines grâce à un entraînement spécifique pour faire la guerre en milieu désertique. Patton avait préconisé la création d'un tel centre[16]. Toutefois, il considère cette mutation comme une mise à l'écart : il sera loin de Washington et du centre du pouvoir, alors qu'il importe d'intriguer pour espérer un poste actif sur le front.

Les festivités marquant le départ de Patton de Fort Benning sont mémorables. Écartant les suppliques de Beatrice, il concocte un mélange de sa création en versant tous les alcools qu'il possède – whiskies, bourbons, vins – dans d'anciens bidons d'essence qu'il nomme le « Diesel blindé ». Ce cocktail explosif va intoxiquer plus d'un officier qui supporte mal ce choc brutal, digne des *Tontons flingueurs*. La famille Patton, plus prudente, se contente de bière… Patton s'adresse aux femmes présentes : « Quelles ravissantes veuves vous allez faire ! » L'assistance est consternée. Avec cette même délicatesse, il dit à une femme dont le mari conteste sa nouvelle affectation : « Il a un bon boulot, mais il va se faire tuer[17] ! » Aussi ému qu'un John Wayne partant à la retraite dans *La Charge héroïque*, Patton a les yeux embués quand ses hommes lui offrent un étui à cigarettes en argent gravé : « Pour un vaillant soldat dont nous

chérissons l'amitié. Puissiez-vous accomplir d'autres actions de valeur au service de votre pays. »

Le Centre d'entraînement au désert

Comment vivre, se déplacer et combattre face à un adversaire blindé (l'Afrikakorps est avant tout un corps blindé), soutenu par une aviation contre laquelle il faut apprendre à se défendre ? Tels sont les objectifs du Centre[18]. Rarement modeste, Patton se considère comme le plus apte à mener des forces américaines au combat. Quelques semaines après sa prise de fonctions, il rappelle à Floyd Parks « qu'il a commandé des troupes en manœuvre, en toute humilité, qu'il les a commandées avec succès, pour une période bien plus longue que n'importe quel autre officier général dans l'armée et probablement dans le monde ». Ne sachant pas séparer l'essentiel du trivial, il ajoute sans transition : « J'en suis arrivé au point où je suis capable d'uriner dans le lavabo et d'essayer de me laver dans l'urinoir parce que j'ai oublié à quoi ils ressemblent. » Entretenir les relations avec Floyd Parks n'est pas anodin, il espère que ses impressions seront transmises à McNair.

Il garde contact avec son ancien ami Eisenhower, devenu le bras droit et l'homme de confiance de Marshall. Les deux hommes se congratulent mutuellement par voie épistolaire, n'hésitant pas à souhaiter d'être l'assistant de l'autre s'il devenait le « *Black Jack*[19] » de cette nouvelle guerre. Eisenhower, appelé aux plus grandes responsabilités, croit-il sincèrement qu'il pourrait tenir le second rôle derrière Patton ? On y voit plutôt un échange de politesses entre vieux amis. Patton écrit aussi à son ami Stimson, le secrétaire d'État à

la Guerre, au détriment des convenances sans passer par la hiérarchie officielle, c'est-à-dire par Devers.

Il se fait livrer de la documentation sur le désert et se fait conseiller par Roy Chapman Andrews, un fameux paléontologue et explorateur qui a sillonné entre autres le désert de Gobi. Quant à ses hommes, ce pieux général leur recommande de lire les passages de la Bible sur les déserts nord-africains[20].

Patton se met en route pour découvrir le site retenu, situé à cheval entre la Californie, le Nevada et l'Arizona. Son choix s'arrête sur une zone à une quarantaine de kilomètres d'Indio. Il y a suffisamment d'eau. On y trouve un aqueduc. Mais il est hors de question que les troupes perdent du temps à aménager des citernes : elles doivent apprendre à se battre, déclare Patton dans une tirade bien à lui. Le secteur, bien qu'il soit avantageusement desservi par trois lignes ferroviaires, est virtuellement désert sur 50 000 km^2. Tant d'espace à disposition pour des manœuvres est inhabituel[21] : un privilège dont les Américains sont presque les seuls à bénéficier.

La zone, désolée et aride, rappelle les conditions qui caractérisent l'Afrique du Nord, et est suffisamment variée – dunes, rocailles, montagnes, lacs salés, gorges – pour assurer un entraînement diversifié. Un endroit idéal pour endurcir la troupe ! Patton en est persuadé et il entend que ses hommes le soient aussi : « Il n'y aura absolument aucune difficulté pour tuer ces fils de putes de toutes sortes que vous rencontrerez dans n'importe quel autre pays. » Les GI qui ne le connaissent pas apprennent vite à composer avec le style Patton. « Je veux vous présenter l'œuvre la plus noble de Dieu : un tueur[22] ! » dit-il à propos d'un homme sur le point de s'adresser aux troupes.

Patton insiste d'emblée sur la nécessité de vivre dans le dénuement, à la dure. Pour beaucoup de GI, pas si mécontents de

quitter la côte Est, ce n'est pas la Californie dont ils rêvaient. Les hommes doivent apprendre à vivre avec les serpents, les scorpions et les cactus. Contrairement aux Carolines et à la Louisiane, ici, on ne risque pas de piqûre de moustique. Tout confort superflu est banni. Il faut se passer d'eau chaude. Patton a toutefois le souci de faire acheter – sur ses deniers personnels – autant de bassines qu'on peut en trouver à San Bernardino[23]. Le bois, rare, est rationné. En cas de besoin, il faut aller dans le désert chercher de menus combustibles, des herbes, des brindilles… On dort sous la tente sans lumière électrique. Les hommes, qui n'ont pas appris à le faire, doivent les planter eux-mêmes. Les seuls bâtiments en dur – nécessaires pour l'administration (mais aussi les cuisines, les latrines, les magasins d'armes, etc.) et la planification des exercices – sont réduits à leur plus simple expression et construits de façon sommaire. Patton déchante, le vent souffle assez fort pour balayer une tente et ce qui n'est pas fixé correctement : ses quartiers devront donc être en bois. Les conditions spartiates et les chaleurs extrêmes font que l'endroit est rapidement surnommé « le pays que Dieu a oublié ». Cyniques, des GI préconisent que l'on rende ces terres ingrates aux Indiens qui en ont été spoliés[24]. De fait, les terres des réserves indiennes sont généralement de piètre qualité.

Il n'y a pas de femmes dans le personnel, y compris chez les standardistes : comme sur la ligne de front, il faut s'habituer à être privé de la gent féminine. Beatrice loge dans un ranch à Indio et ils se retrouvent tous les week-ends. Lorsque Patton apprend qu'un de ses officiers entretient une charmante personne dans une caravane climatisée dans le désert et que son épouse se trouve à Indio, il explose et le traite de « fils de pute ». Arrêtés par la police militaire, le colonel et sa maîtresse sont amenés toutes sirènes dehors à l'épouse

trompée. L'amant du désert se retrouve à la retraite après la découverte opportune d'une incapacité à servir sous les drapeaux[25].

Certains, tel John Maschio, alors agent de célèbres stars hollywoodiennes, sont invités à monter des spectacles en faveur de la troupe. Les artistes doivent revêtir une tenue militaire et subir une partie du parcours du combattant. Quant aux jeunes femmes, elles ont droit à une longue virée poussiéreuse dans le désert… Une manière de leur montrer ce que leurs spectateurs endurent dans ce camp[26].

Patton n'hésite pas à investir dans un équipement radio digne de ce nom pour que ses hommes puissent écouter de la musique. L'équipement, pourvu de micros et d'un haut-parleur, a d'autres utilités. La musique est régulièrement coupée et une annonce devenue familière retentit : « Ici le général Patton ! » Bafouant les règles de bienséance, malgré son éducation de parfait gentleman, il n'hésite pas, par ce moyen, à annoncer à un officier sa destitution, provoquant l'hilarité générale des subordonnés de l'infortuné : « Ici le général Patton. Colonel Blank, vous êtes relevé de votre commandement sur-le-champ. Vous m'entendez ? Si vous savez ce qui est bon pour vous, vous resterez à l'écart de moi pendant une semaine[27]. » Il félicite aussi nominativement à la radio les soldats qui se sont distingués. Chaque compagnie est dotée d'un joueur de clairon, de sorte que, la nuit tombée, le désert est empli de l'écho des sonneries, donnant aux soldats un sentiment d'unité dans une ambiance digne du plus beau des westerns. Pour Patton, c'est un souvenir de jeunesse, l'épisode de Pancho Villa avec Pershing[28].

En chef déterminé, il décide de loger auprès de la troupe, dans les mêmes conditions. Cela ne l'empêche pas d'être toujours impeccablement mis, même lorsqu'il revêt son uniforme de combat, comme l'attestent les clichés[29]. Il lui arrive de porter des tenues

coûteuses, emballées avec soin par le sergent Meeks à chaque déplacement, le plus souvent une culotte de cheval ainsi qu'un casque léger étincelant dont l'éclat est le produit d'heures de lustrage par son ordonnance. À la ceinture, de façon ostentatoire, un de ses fameux revolvers.

On attribue à ses GI des idées de « génie », dont le « fourneau de Patton ». L'un des modèles consiste en une simple boîte métallique, remplie de sable imbibé d'essence, à laquelle on met le feu[30] : il n'y a plus qu'à placer un récipient dessus pour chauffer un plat. C'est exactement le mode de cuisson adopté par la 8e armée britannique dans les déserts d'Égypte et de Libye.

Patton communique à Devers les résultats des premiers exercices. Il jauge en particulier le matériel. Est-il adapté à la guerre du désert ? Le 15 avril, une première analyse souligne une très bonne performance du half-track et celle du camion à 6 roues de 2,5 tonnes. La jeep est elle aussi jugée satisfaisante, mais à un degré moindre. En revanche, les performances du *scout car* (le blindé de reconnaissance, dont la ligne rappelle le half-track, mais sans élément chenillé) semblent limitées en terrain difficile[31]. Les véhicules ne se détériorent pas de façon indue, bien qu'ils soient utilisés trois fois plus longtemps que ceux qu'il a connus. Il l'attribue à une bonne maintenance et à l'impossibilité de se déplacer à grande vitesse dans le désert[32]. Comme les Britanniques en Libye avant lui, Patton découvre que les véhicules à roues peuvent se déplacer avec 70 % du gonflage théorique, voire 50 % si l'engin a calé[33].

Son travail consiste avant tout à « trouver comment utiliser ce que nous avons » et non à critiquer le matériel et demander de nouveaux modèles de véhicules. Cela ne l'empêche pas de faire quelques suggestions. Fort de son expérience de la navigation en mer, il rejette la boussole à compensation d'inclinaison : la ligne de foi doit être

placée exactement dans l'axe médian du blindé, ce qui n'est pas le cas. Il estime que le char léger – le Stuart – devrait être équipé d'un canon plus lourd avec une meilleure puissance d'impact. Il n'expédie pas que des rapports à Washington… et fait fabriquer dans un bidon d'huile en cuivre un gobelet pour un « Diesel blindé » qu'il envoie à Marshall[34].

Les difficultés sont innombrables. Du haut d'une colline – « le trône du roi » pour les GI –, Patton observe les manœuvres et lance ses directives à ses subordonnés. Les ordres doivent être clairs et concis : pas plus d'une page avec, au dos, une carte contenant les informations essentielles. Les détails d'exécution restent à la discrétion du subordonné. Tant qu'un supérieur ne donne pas un nouvel ordre, il faut s'en tenir au précédent[35]. Dès qu'un détail ne lui convient pas, il y remédie sans tarder. Stan Wolczyk, faisant office d'arbitre pendant un exercice, se retrouve en pleine nuit au milieu d'une colonne de tanks. Au matin, il a la surprise de ne plus voir un seul véhicule devant lui. Patton arrive. Qu'est-ce que Wolczyk compte faire de ces chars ? Et de poursuivre en hurlant : « Plus jamais d'arbitre au milieu d'une colonne[36] ! » Toute punition doit être exécutée immédiatement.

Afin d'étudier le déplacement, le ravitaillement et les opérations, il organise une sortie étalée sur trois jours avec 200 véhicules, le maximum pouvant être contrôlé dans un seul groupe d'après lui. Tout est au plus proche des conditions de combat : on dort dans des sacs de couchage à même le sol, on mange des rations de combat, etc. Il se montre agréablement surpris par les progrès constatés. Le 20 mai 1942, il insiste auprès de McNair sur l'intérêt de ses derniers rapports, il a expérimenté une nouvelle manière de commander. « C'est la première fois à ma connaissance qu'un assez grand groupe de véhicules blindés est commandé avec succès depuis les airs par

message vocal à la radio[37]. » Survoler les troupes dans un avion léger pour observer les manœuvres et donner des consignes : voilà qui n'est pas sans rappeler Rommel dans son « Storch ». Sachant piloter, Patton utilise son propre appareil jusqu'à ce que l'armée lui en fournisse un.

Patton supervise tous les exercices. Il sait transmettre son enthousiasme à ses hommes malgré la dureté des conditions. Il intervient en personne. Ainsi, il extirpe d'un blindé un homme dont le tank est enlisé, puis l'aide à sortir l'engin de ce mauvais pas. Une autre fois, voyant que le déchargement des tanks à la gare s'éternise, il montre à ses hommes comment positionner des troncs entre la plateforme et le quai, comme il l'a fait pendant la Grande Guerre. Mais il n'hésite pas à placer des officiers aux arrêts quand ils ne mènent pas à bien les tâches les plus routinières… Si l'un d'eux s'endort, il vaut mieux pour lui qu'il n'ait pas eu à rester éveillé moins de quarante-huit heures[38]… Patton est dur, mais ses hommes ne veulent pas perdre leur chef. Lorsque son avion d'observation manque de percuter un poteau télégraphique près de son QG, ils s'empressent d'abattre le poteau ainsi que tous les autres.

Le rythme des exercices va bon train : pas moins de treize en l'espace de vingt-trois jours, de jour comme de nuit[39]. Patton est un cavalier et il mène des unités blindées et motorisées : pour lui comme Rommel, la rapidité prime. « Dans un combat de chars dans le désert, les situations changent si rapidement qu'il faudrait presque une méthode comme le *drill* pour passer d'une formation de marche à une d'attaque[40]. » Il faut donc répéter les exercices et les enchaîner à une cadence effrénée. Ils sont d'autant plus réalistes que l'artillerie peut s'entraîner au tir à obus réels sans risquer de toucher qui que ce soit[41]. En revanche, l'US Air Force simule les bombardements avec des sacs de farine[42]. Un jour, on voit revenir Patton recouvert de cette poudre…

Les exercices ne se déroulent pas comme prévu. Le pire a lieu en présence d'officiels : Patton, rouge de honte et de colère, se tourne vers ses invités en constatant qu'aucune attaque ne survient. « La manœuvre est annulée jusqu'à demain matin. » Frappant sa cuisse de sa cravache, il attend les explications de ses officiers : un problème de radio. Si on veut ressembler à Napoléon, déclare Patton, il faut oublier le règlement et ne penser qu'à une chose : la mission[43]. Lorsque des envoyés du Pentagone, parfois Marshall, assistent aux exercices, Patton leur explique les manœuvres se déroulant au loin dans un nuage de poussière en utilisant le micro de sa radio qui est connectée à celles des commandants de tanks[44].

Il tient à s'exercer lui aussi : il tue des lapins… pour « garder la main pour le maréchal Rommel ». Il a la certitude d'être envoyé en Afrique, du moins l'espère-t-il : Rommel, l'idole de la propagande nazie, est un adversaire de choix. S'il n'envisage pas de partir guerroyer contre les Japonais – n'est-ce pas l'affaire de la marine, des Marines ou de l'infanterie ? – il ne les oublie pas pour autant. Caroline Track, une amie d'enfance de Pasadena, lui demande son aide pour servir dans les camps où sont internés les Nippo-Américains ; Patton refuse sans hésiter sous prétexte que cette attitude serait « non patriotique ». Quant aux citoyens américains qui ont le malheur d'être d'origine japonaise, il les qualifie d'« ennemis de son pays[45] ».

Toujours pragmatique, le général veut que ses hommes soient capables d'être opérationnels en milieu désertique. Il attend des officiers qu'ils soient aussi agressifs que lui. Que les hommes gardent leur combativité même en ne disposant que du minimum de vivres. Patton fait également montre de pragmatisme quand il réclame à Eisenhower et à McNair des marquages tactiques sur les véhicules. Pour lui, les impératifs de commandement (un officier doit toujours

savoir à quelle unité appartient un engin) l'emportent sur les nécessités de dissimulation vis-à-vis de l'ennemi, d'autant plus que, comme il le souligne avec justesse, quand un véhicule est pris par l'adversaire, celui-ci risque de capturer des hommes qu'il fera parler. Lorsque Patton croise une unité d'artillerie, il en déduit que ce sont ses hommes et pas ceux de la 35e DI : « C'était la mienne puisqu'elle avait une bien meilleure allure de marche. »

Il faut donc des insignes. Il étaie sa démonstration par d'illustres exemples, et cite les emblèmes des légions romaines et l'héraldique des temps féodaux. Pour Patton, il s'agit d'insuffler un esprit de corps en développant le sentiment d'appartenance à une unité spécifique[46]. Même chose pour les marques de grade : il abattra le premier qui oserait les couvrir ou les enlever[47]…

Patton est fier : « Nous avons atteint le niveau des légions romaines[48]. » Reste à savoir si les tactiques et le matériel américains seront vraiment efficaces face aux maîtres du *Blitzkrieg*… Des centaines de milliers de GI vont passer par le Centre d'entraînement au désert. On compte en permanence jusqu'à 200 000 hommes et 40 000 véhicules. Paradoxalement, aucune des divisions blindées ayant subi l'entraînement de Patton dans cette zone ne sera engagée en Afrique du Nord[49]…

Dans sa correspondance, selon un schéma de pensée qui n'est pas si éloigné de celui de généraux allemands et de Hitler lui-même, lorsqu'ils seront confrontés à la toute-puissance matérielle des Alliés, Patton reste attaché à une certaine vision dépassée de l'art militaire : la fierté et le courage du combattant lui accorderont la victoire, pas le matériel ou le nombre. C'est également ce que pense Rommel. Le 21 juin, l'officier allemand s'empare de Tobrouk et s'enfonce en Égypte, pensant forcer le destin. Patton sent lui aussi l'appel du

destin. Il se serait alors prêté à un rite immuable dans de telles circonstances : il se met à genoux et prie[50].

La décision de débarquer en Afrique du Nord française

Convoqué à Washington, il est chargé par Marshall d'étudier les modalités d'intervention d'une division blindée américaine en Égypte. C'est Eisenhower, bien au fait des qualités de son ami californien, qui aurait imposé son nom pour cette mission, en dépit de nombreuses oppositions au sein de l'état-major. Rommel se dirige à grande vitesse vers Alexandrie et Le Caire. Rien ne semble pouvoir l'arrêter et les prévisions des stratèges américains sont des plus pessimistes : la 8e armée britannique semble définitivement vaincue. Patton s'attelle avec zèle à la tâche, son rapport établit que deux divisions blindées représentent le minimum pour qu'une intervention soit couronnée de succès. Une telle éventualité signifie des délais trop longs pour renforcer à temps l'armée britannique. Il n'y a plus qu'une solution sur laquelle vont s'accorder les stratèges américains et britanniques : n'envoyer que du matériel de dernière génération à la 8e armée, à savoir 300 chars Sherman[51] flambant neufs, ainsi que 100 canons automoteurs Priest. Les faits vont montrer que les craintes des Américains ne sont pas fondées : en juillet, sous la direction du général Auchinleck, la 8e armée stoppe l'élan de Rommel sur la ligne d'El Alamein, à une centaine de kilomètres d'Alexandrie. En août, sous la conduite de son nouveau chef, le général Montgomery, c'est une 8e armée au moral retrouvé qui brise la dernière offensive de Rommel vers le Delta.

La déception de Patton est à la hauteur de ses espérances. Il s'en mord les doigts : il aurait dû se contenter d'accepter l'hypothèse de départ qui tablait sur une seule division blindée américaine. Il est persuadé que sa contre-proposition est à l'origine de son retour à Indio, au Centre d'entraînement au désert. Il est atterré d'avoir pu manquer l'occasion de se battre… Aurait-il commis un impair ? Marshall reste injoignable pendant plusieurs jours[52]…

Il n'en est rien. Seule la question de la rapidité de l'acheminement de l'aide a été prise en compte. Marshall aurait simplement attendu avant de reprendre contact avec lui, il sait qu'il est temps de lui rappeler qui est le chef. C'est la façon de procéder pour gérer Patton, dit-il à McNarney, son chef d'état-major. Lui confier un commandement opérationnel est une question de plus en plus probable : Eisenhower lui écrit qu'il pourrait avoir besoin de lui. Il ne lui cache pas que ses compétences sont supérieures aux siennes – ce qui est exact pour ce qui est de mener des hommes au combat, ainsi que pour le commandement de formations blindées. Patton en tire une leçon : désormais, il acceptera toutes les missions que ses supérieurs voudront lui confier. Il n'a pas à attendre longtemps.

De retour à l'Ouest, Patton reprend l'entraînement de ses hommes, mais pas pour très longtemps. Il doit se rendre en Angleterre auprès d'Eisenhower et de Clark qui s'y trouvent déjà. Le départ est précipité et il prévient sa femme par une missive qu'il fait transmettre par un messager le 30 juillet. Avant de partir, Patton félicite ses soldats, ils regrettent le départ de ce chef qu'ils admirent. Ce fut un honneur de les commander. Il a partagé leurs peines, il connaît les difficultés qu'ils ont dû surmonter et il sait qu'ils ont rempli leur devoir.

Patton à la tête du contingent américain devant débarquer au Maroc

Lorsqu'il retrouve Marshall au Pentagone, Patton est informé des importantes décisions stratégiques prises par les chefs d'état-major combinés[53]. La victoire implique inévitablement d'affronter et de vaincre les Allemands en Europe occidentale. Le programme « Bolero » est mis en œuvre, à savoir le transfert de troupes américaines au Royaume-Uni. Le général Marshall et l'amiral King, le patron de la marine, sont déterminés à frapper les Allemands en prenant le chemin le plus direct vers l'Allemagne, à travers la Manche. Roosevelt se range aux côtés de Churchill. Celui-ci, conscient de la puissance de la Wehrmacht sur le continent, préfère frapper en premier lieu en Méditerranée.

Le principe d'une intervention conjointe anglo-américaine en Méditerranée est finalement accepté par un état-major américain de prime abord réticent[54]. C'est dans cet esprit qu'est conçue l'opération Torch, le débarquement en Afrique du Nord française. Le plan prévoit des débarquements au Maroc et en Algérie, à Casablanca, Oran et Alger. Blood and Guts mène l'assaut au Maroc à la tête de la Western Task Force[55]. Le choix de Patton, proposé par McNair, reçoit l'accord de Marshall et l'appui de Devers[56]. Patton et les quelques officiers qui l'accompagnent sont chargés de travailler sur les ébauches de plans déjà dressées. Le temps presse, car c'est le début du mois d'août et le débarquement est prévu pour octobre ou novembre. Efficacité et rapidité sont nécessaires pour mettre au point la première opération amphibie conjointe des alliés britanniques et américains.

Le 5 août, il s'envole pour l'Angleterre. Il y rejoint Eisenhower – les deux hommes sont ravis de ces retrouvailles. Harry Butcher, l'aide de camp d'Eisenhower, comprend combien la présence de Patton fait

du bien à son supérieur. « Patton est un homme rude, écrit-il. Aucun doute sur son affirmation, il y a quelques jours, qu'il peut hypnotiser les troupes et leur remonter le moral. Son langage est salé, pertinent, et coloré. Ses jurons sont fréquents et expressifs. Pas étonnant qu'Ike soit si satisfait de l'avoir avec lui[57]. »

Le travail de planification commence. Les Américains ne sont pas satisfaits de l'opération, qui leur apparaît plutôt politique, mais, en soldats disciplinés, ils entendent mener à bien la mission qui leur est confiée. Eisenhower est le chef de l'ETOUSA (European Theatre of Operations US Army), c'est-à-dire le « théâtre des opérations européen de l'armée américaine ». Depuis le 6 août, la structure finale du commandement de l'opération Torch est envoyée à Churchill par Roosevelt. Le commandant en chef de l'opération n'est pas Marshall, mais Eisenhower qui coiffe donc une seconde casquette[58].

Ce séjour permet à Patton de découvrir les Britanniques. Quelle impression lui font les civils ? Il ne mâche pas ses mots. Les femmes lui paraissent laides et mal fagotées : « Nous pensons tous que s'il y a jamais eu de jolies filles en Angleterre, écrit-il à sa femme, elles doivent toutes être mortes… Celles qui restent sont hideuses[59]. » Ce propos est de nature à rassurer Beatrice qui a souffert de l'infidélité de son mari.

Patton entretient une relation – purement professionnelle – avec une jeune Anglaise qui va faire parler d'elle : Kay Summersby. Celle-ci sera le chauffeur attitré, puis la secrétaire d'Eisenhower avec qui elle aura vraisemblablement une liaison[60]. En tant que chauffeur des officiers de haut rang, c'est elle qui conduit Patton à ses réunions. Ce dernier, chevaleresque comme se doit de l'être un gentleman d'une lignée de l'aristocratie sudiste, en est mal à l'aise. Il confie à sa femme : « La personne qui me conduit lorsque j'arrive à avoir une

voiture, ce qui n'est pas souvent le cas, est le soldat de seconde classe Kay [Summersby], une dame dont le père est lieutenant-général. C'est assez embarrassant de la voir sortir et me tenir la porte ouverte[61]. » Il se montre courtois et agréable. Comme un gentilhomme du XVIIIe siècle, avoue l'intéressée qui trouve que Patton est un homme fascinant, un de ceux qui l'ont marquée, avec Churchill et Eisenhower. Elle est chargée de lui faire faire le tour de Londres. Constatant les destructions, Patton ne peut s'empêcher de lancer : « Ces fils de pute ! » avant de s'excuser.

« Londres ressemble à une ville morte dans le sens où il n'y a pas de voitures autres que militaires, très peu de taxis dans les rues et très peu de gens. » Le contraste entre les niveaux de vie des deux pays est flagrant pour le Californien. La guerre ne frappe pas non plus les Américains sur leur sol. À Londres, Patton découvre des batteries de DCA et de ballons antiaériens servies – chose surprenante pour lui – par des jeunes femmes. Il n'y a pas d'éclairage la nuit. Le black-out n'existe pas aux États-Unis, ce qui surprend les équipages des U-Boote[62] qui croisent au large des villes américaines. Les vivres, dans un pays rationné et ravitaillé par voie maritime, le déconcertent également. « Le café est synthétique » et on mange avec parcimonie le sucre et le beurre.

Les Anglais, ce sont aussi les militaires, à commencer par les officiers supérieurs. Ces derniers n'ont pas l'heur de plaire au bouillant Californien dont l'anglophobie est évidente. Le 11 août, il écrit dans son journal : « Il est évident que la plupart des officiers américains présents ici sont probritanniques, Ike compris… Je ne suis pas, je répète je ne suis pas, probritannique[63]. » Soucieux de paraître jeune et de garder la forme, il observe que les généraux anglais ont sensiblement le même âge que lui, mais ils sont « moins bien conservés ». Bourreau de travail, il ne comprend pas que les

Britanniques – il ne parle pas forcément des militaires – prennent de longs week-ends et commencent leur journée à 10 heures. Les généraux perdent deux heures à déjeuner quand bien même il n'y a pas grand-chose à manger. Pour les Américains, le whisky est sacré, or celui qu'on leur propose est coupé d'eau… La bière n'est pas plus engageante.

Son obsession est sous-jacente : « On me traite avec beaucoup de considération, comme un futur héros. » Sans doute surestime-t-il l'importance qu'on lui accorde, d'autant que, s'il est connu aux États-Unis, il n'est pas encore le général médiatisé qu'il va être par la suite. Pour l'heure, les postes les plus importants tenus par des Américains sont ceux d'Eisenhower et de Clark, avec lesquels Patton poursuit les préparatifs d'engagement de l'armée américaine dans Torch. Clark, le chef du 2e corps sous lequel se regroupent les forces américaines qui vont participer à l'assaut, devient l'adjoint d'Eisenhower et, temporairement, son chef d'état-major en attendant que le terrible Bedell Smith, l'âme damnée d'Eisenhower, arrive en Angleterre[64]. Implacable, Bedell Smith est là pour faire « le sale boulot » demandé par Eisenhower. Kay Summersby dit de lui qu'il a tout d'un général SS.

L'avancement rapide de Clark et sa carrière éclair ne sont pas du goût du Californien : les deux hommes ont le même grade (un an plus tôt, Patton était général alors que Clark n'était que lieutenant-colonel), il risque maintenant de se retrouver sous ses ordres. En outre, Clark, que le lieutenant Patton a connu enfant à Fort Sheridan lorsque le père de Clark y était major, prendra sûrement encore du galon. Après une invitation à prendre un verre chez ce dernier, Patton écrit : « Je n'ai toujours pas confiance en lui, mais il gagne à être connu. Ike devient mégalomane[65]. »

Patton est de plus en plus jaloux d'Eisenhower. Il est déçu par son ancien ami, qu'il trouve passablement changé depuis l'époque de Camp Meade : il ne lui semble pas être réaliste. Pire, alors que Patton faisait jusque-là plutôt office de mentor, il doit maintenant compter avec une relation commandant-subordonné. Si l'amitié perdure, une certaine distance s'est installée entre les deux hommes[66].

Eisenhower garde de son côté toute sa confiance en Patton et félicite Marshall de lui avoir confié la responsabilité du débarquement au Maroc. Il estime sa Western Task Force défavorisée par rapport aux forces débarquant en Algérie, il faut donc rééquilibrer les différents assauts. Les généraux américains y vont de leurs pronostics pour l'opération. L'optimisme n'est guère de mise, mais Patton est partant pour y aller quoi qu'il en coûte. L'issue de l'opération dépend grandement de deux inconnues : quelles seront les attitudes des Français et des Espagnols[67] ? La victoire doit absolument être remportée : il en va de la crédibilité de l'armée américaine, mais également du cours de la guerre qui reste incertain à ce stade du conflit. Rommel est à El Alamein, la Wehrmacht s'approche de Stalingrad et du Caucase, et, en Asie, la reconquête contre le terrible adversaire japonais n'a pas encore débuté. Le 17 août, faisant preuve de confiance et de prévoyance, Patton annonce à Eisenhower qu'il a préparé un ultimatum pour Casablanca[68]…

Derniers préparatifs avant le retour au combat

Quelques jours plus tard, de retour à Washington, Patton reprend les préparatifs. Il reste égal à lui-même lorsqu'il écrit à Eisenhower

qu'une fois sur la plage, « nous y resterons morts ou vivants, et, si nous sommes en vie, nous ne nous rendrons pas. Quand je serai parvenu à faire partager cette opinion à tout le monde, comme je suis certain de le faire avant de partir, j'aurai une confiance absolue dans le succès de notre opération[69] ». Une grande partie de la tâche échoit à Lucian Truscott, qui a de l'expérience en matière de planification d'une opération amphibie : il a participé à l'élaboration du raid désastreux mené sur Dieppe le 19 août 1942. Il faut tenir compte des spécificités de la zone attaquée, il n'est pas question de prévoir un bombardement de Rabat qui risquerait de tuer le sultan[70]. Patton suit les conseils de deux hommes : le colonel Black, son officier de renseignement, et Frederick Culbert, son conseiller politique. Il faut, affirment-ils, éviter les villes saintes de Rabat et de Salé[71]. Eisenhower écarte l'idée d'un assaut frontal sur Casablanca, car il importe de s'emparer du port intact[72]. L'essentiel de la planification revient à la marine qui doit entraîner ses équipages, bien que l'expérience fasse défaut : le seul débarquement effectué sur une côte hostile est celui de Guadalcanal, en août 1942. Tout est à inventer, ou presque.

Les rapports avec la marine sont si tendus que l'amiral King, informé des tensions par l'amiral Hewitt qui n'en peut plus, demande que Patton soit remplacé. Apprenant la nouvelle, Eisenhower s'insurge, les difficultés ne peuvent être que mises sur le compte du tempérament de Patton à tout dramatiser : mieux vaut qu'il se fasse représenter par un de ses adjoints si son caractère pose problème[73]. Heureusement pour le Californien, soutenu par le général Marshall devant King, l'affaire n'a pas de suite[74]. La difficulté à traverser un océan sous la menace des U-Boote et les risques inhérents à toute opération amphibie suffisent à expliquer les appréhensions de la marine[75].

Pour une meilleure coordination, Clark rejoint Washington. Toujours méprisant, Patton note : « En ce qui me concerne, le général Clark n'a rien expliqué [sous-entendu, de ce qu'il ne savait déjà]. Il me paraît beaucoup plus préoccupé d'améliorer son avenir que de gagner la guerre[76]. » Patton confie ses difficultés à James Doolittle, le héros du premier bombardement sur Tokyo, pionnier du vol aéronautique. Alors commandant de la 8e force aérienne, Doolittle lui rétorque : « On ne refuse jamais rien à un homme dont c'est le dernier repas. » Humour noir ou préoccupation réelle au vu des pronostics peu engageants ?

Comme il se trouve sur la côte Est, il lui faut récupérer ses affaires. Il écrit une longue lettre au sergent Meeks, son ordonnance, avec des instructions détaillées sur comment et où envoyer ses vêtements, valises, pistolets, bottes et autres effets personnels, et lui annonce qu'il sera bientôt transféré à ses côtés. Après avoir transmis sa sympathie à l'épouse du sergent, il n'oublie pas les chiens à qui il offre « un os supplémentaire ».

Dernier allié qu'il lui faut convaincre : Dieu. Patton, très croyant, veut impliquer le Tout-Puissant à ses côtés. Quoi de plus naturel, à ses yeux, pour une armée qui se bat pour un État aux valeurs démocratiques affirmées face à un adversaire jugé diabolique ? Ce travail, c'est celui des aumôniers. Eisenhower ne voit pas les choses autrement quand, le 3 septembre, il lui écrit qu'il est en quête du meilleur aumônier pour s'assurer de bonnes conditions météorologiques[77].

Chapitre II

Torch : première victoire

L'heure des adieux

Patton est à la tête d'un des premiers contingents quittant les États-Unis pour affronter l'ennemi européen. Parmi ses aides de camp, on compte le lieutenant Jenson et le lieutenant Stiller, vieux compagnon de la Grande Guerre. Celui-ci l'a supplié de l'emmener à n'importe quel titre et se présente avec sa tenue de 1917[1]. C'est aussi grâce à son soutien qu'embarque pour l'Afrique, malgré ses 56 ans, le parrain de son fils, son ami Paddy Flint, qu'il a connu à West Point et qui a déjà servi à ses côtés au sein de la 2e DB. Parmi les proches qui l'accompagnent et qui resteront avec lui jusqu'en Tchécoslovaquie en 1945 : le colonel Gay, Paul Harkins (chef d'état-major adjoint), le colonel Walter Muller et le colonel Elton Hammond (le responsable des transmissions). Comme adjoint, il s'assure les services de Geoffrey Keyes. Ainsi, écrit-il, « si je passe dans l'au-delà, il y aura quelqu'un pour continuer[2] ». Il entend s'entourer des chefs les plus compétents, à savoir Gaffey, Truscott, Anderson et Harmon, pour mener l'assaut, tandis qu'il sera au centre. 34 000 hommes vont débarquer sur trois

secteurs différents. Il faut garantir le secret de l'opération, et Patton a dû mentir – « J'ai détesté faire cela » – au général Daniel I. Sultan venu lui parler d'une invasion des îles du Dodécanèse (tenues par les Italiens en mer Égée) qu'il espère mener depuis le Moyen-Orient. Mais ce qu'ignore Sultan, c'est qu'il s'agit d'une manœuvre d'intoxication.

L'heure du départ du guerrier approche. Le 4 octobre, en père attentif, il se rend à West Point pour embrasser son fils. Comme il se doit, il salue Marshall avant de s'embarquer. Stimson, qui regrette de n'avoir pu s'entretenir avec lui en privé, lui envoie une lettre qui ne peut que flatter l'ego de Patton. Il a obtenu ce poste, car il possède les qualités requises pour assurer le succès de l'opération. L'opinion de Dill, le représentant britannique auprès du chef d'état-major combiné, est à l'avenant. L'ancien chef d'état-major Charles P. Summerall fait écho à ce concert de louanges quand il écrit à Beatrice que son mari est le meilleur chef de l'armée américaine. « Nous devrions entendre de grandes choses sur lui. »

Après avoir fait ses adieux à son commandant en chef, il n'oublie pas de rendre visite au général Pershing. Le vénérable chef de guerre vieillissant reconnaît son ancien bras droit. Patton est ému lorsque Pershing, au bord des larmes, déplore que personne ne l'ait consulté au moment de l'entrée en guerre. Quand il apprend que Patton emporte le même pistolet qu'au Mexique en 1916, il lui souhaite de tuer quelques Allemands avec. Une éventualité qui ne serait pas pour déplaire à Patton. Après avoir reçu sa bénédiction, il prend congé et Pershing, qui lui rappelle qu'il avait juste son âge quand il s'est embarqué pour la France en 1917, lui rend son salut. « C'est très probablement la dernière fois que je le vois, mais il peut très bien vivre plus longtemps que moi », écrit Patton, ce qui s'avérera.

Il s'entretient plus tard avec le président Roosevelt qui l'accueille d'un vibrant « Salut, vieux cavalier ! » En fait, Patton a manigancé une rencontre entre le chef de la Maison Blanche et l'amiral Hewitt dans l'espoir d'obtenir l'aval présidentiel sur la nécessité de débarquer quel que soit l'état de la mer. « Le débarquement doit avoir lieu quel qu'en soit le coût, étant donné que l'issue de la guerre dépend du succès de notre entreprise. » Patton juge le président avec sévérité : « un bon politicien n'est pas nécessairement un grand chef militaire[3] ».

Cohabitation avec la marine

Soucieux de ne rien laisser au hasard, il supervise le chargement des navires. Des tensions éclatent entre l'armée et la marine à ce propos. Elles provoquent l'ire de Patton : ses hommes veulent disposer des engins nécessaires au débarquement de sorte qu'ils soient facilement accessibles, donc chargés en dernier, mais la marine ne l'entend pas ainsi pour des raisons de sécurité[4]. Patton ne s'en soucie guère, ce qu'il va regretter au moment du débarquement, sans forcément en admettre la responsabilité. Ainsi, les précieuses radios sont chargées en tant que ballast dans les profondeurs des cargos, sous prétexte qu'elles sont lourdes[5].

Marshall, qui connaît le tempérament de Patton, mais aussi la nécessité de coopérer avec la marine, lui enjoint « de tenter d'amener Hewitt à partager nos vues mais de ne pas le brusquer ». La tension est extrême pour le Californien. À la préparation de sa mission s'ajoute la conscience qu'il lui faut vaincre, l'issue de la guerre repose en partie sur l'entrée en lice des forces américaines. Sa nervosité s'explique par le fait qu'il doit provisoirement jouer un rôle

subalterne, tout est du ressort de la marine jusqu'au jour du débarquement[6].

Il lui faut gérer des dizaines de milliers d'hommes rassemblés sur la côte Est, leur embarquement, leur sécurité, et accomplir sa mission. « Quand je pense à l'immensité de ma tâche et me rends compte de ce que je suis, je suis stupéfait, mais à la réflexion, qui est aussi bon que moi ? Je n'en connais aucun[7] », confie-t-il à son journal le 22 octobre. Doutes et autosatisfaction se combinent. La tension retombe, la confiance règne au sein de la troupe et les missions les plus dures sont accomplies. Il galvanise ses hommes encore et toujours par des déclarations tonitruantes aux accents guerriers. Il qualifie les Allemands de « bâtards » et affirme : « Nous n'allons pas tuer ces fils de pute, mais les étriper vivants et graisser les chenilles de nos chars avec leurs boyaux. »

Il écrit encore à son épouse le 23 octobre : « Il se passera sans doute quelque temps avant que tu ne reçoives une lettre de moi, mais je penserai à toi et je t'aimerai. » Il confie par ailleurs à son beau-frère Frederick Ayer une lettre scellée à l'attention de Beatrice, au cas où… Comme un paysan inquiet de laisser son troupeau, le gentleman californien se soucie de ses chevaux et prépare une consigne à Beatrice à leur sujet.

Ce même jour, Patton se montre sous l'aspect qu'il affectionne le plus : le chef de guerre qui sait donner confiance à ses troupes avant l'assaut. Il rapporte – non sans malice et autosatisfaction – que le commandant Emmet (le responsable des transports de troupes) s'est adressé aux hommes pendant trois heures « pour ne rien dire. J'ai parlé de sang et de tripes pendant cinq minutes et j'ai été ovationné ». Toujours ce sentiment de supériorité sur les autres officiers… Bottes de cavalerie cirées aux pieds et revolvers sur les hanches, il avertit sans ambages ses officiers qu'il abattra les soldats américains qui

porteront la main sur une femme marocaine[8]. Dans un de ses discours, au sujet des Allemands cette fois, il déclare : « Nous violerons leurs femmes, étranglerons leurs mères et nous noierons leurs gosses. »

Fin octobre, 370 navires de transport, avec 107 000 soldats alliés à leur bord, escortés par 300 navires de guerre quittent le Royaume-Uni et la côte Est des États-Unis, et mettent le cap sur l'Afrique du Nord. La flotte d'invasion de Patton a le chemin le plus long et le plus périlleux puisqu'elle traverse l'Atlantique.

Il prend alors ses quartiers sur l'*USS Augusta*, le navire amiral. La cabine du commandant a été réservée à son intention (« J'apprécie »). C'est un nouveau bon départ avec la marine. Meeks est impressionné par l'attitude des marins et affirme à son chef qu'il la trouve exemplaire. Le 24 octobre, l'entente semble au beau fixe : « Hewitt me fait meilleure impression. L'amiral Hall est sensationnel[9]. » Il faut souligner que Patton a d'autres raisons de louer l'US Navy. « Le mess est de qualité supérieure. Il va falloir que je veille à ne pas trop manger. » Cette remarque revient dans son journal. Son remède à trop de bombance ? « Je fais de l'exercice dans ma cabine en courant sur place. » Il est loin de l'ordinaire des soldats qu'il s'imposait au Centre d'entraînement au désert.

La bataille aura-t-elle lieu ?

Sa hantise est qu'on le frustre d'une bonne bataille. « Cela commence à ressembler à ce que nous débarquions sans combattre. J'en suis désolé. Les troupes ont besoin d'être aguerries ; en outre, cela serait meilleur pour mes perspectives de carrière », écrit-il dans son journal. L'absence de la perspective du combat relâche la tension

chez ses hommes alors qu'ils sont prêts à en découdre. Cette crainte est alimentée par les tractations menées par Clark[10], ce qui constitue une raison supplémentaire de le détester. Le 4 novembre, parlant des Français, il écrit, dépité : « D'après la radio, il semble que Clark leur aurait indiqué le jour J et l'heure H. Le fou. J'ai toujours été opposé à ce qu'il y ait des discussions avec les Français[11]. » Il s'insurge également contre le souhait du président de s'adresser sur les ondes aux Français au moment des débarquements en Algérie : cela gâcherait tout effet de surprise au Maroc, selon le Californien. C'est douteux, selon toute vraisemblance, les forces françaises défendant Casablanca seront immédiatement averties dès qu'un débarquement aura lieu à Alger ou à Oran[12]. Des pourparlers sont déjà entamés et des tracts doivent être largués sur les principales villes marocaines.

Patton, francophone et francophile, entre en furie lorsqu'il constate que les accents ont été oubliés : « Vous attendez de moi que je débarque sur un territoire français introduit par des cartes de visite d'un illettré ? Nom de Dieu[13] ! » Il fait corriger en urgence les fautes par une équipe dont fait partie son propre secrétaire, Joseph D. Rosevich.

Son admiration et son amitié pour les Français cèdent le pas à son ambition personnelle : il lui faut une bonne bagarre ! Que vont faire les Espagnols ? S'ils bougent, estime Patton, cela mettrait les Français du côté des Alliés. Et de clore sa réflexion : « Quelque chose de bon devrait arriver. » Comme à l'accoutumée, la dépression succède à l'enthousiasme : « Je pense que je suis prédestiné » plutôt que chanceux[14]. Pourtant, depuis le 4 novembre, l'armée de Rommel est en retraite après El Alamein : un revers de fortune dont pourrait bénéficier l'opération Torch si les responsables français prennent la mesure de la défaite germano-italienne en Égypte.

Patton tue le temps comme il le peut. Il lit beaucoup, à commencer par le Coran. Il espère ainsi mieux comprendre les Marocains : « J'ai fini le Coran – un bon et intéressant ouvrage », note-t-il dans son carnet. Cependant, la lecture du livre saint suscite une inquiétude chez lui : si ses hommes profanent un cimetière musulman au cours des combats, les Marocains ne risqueraient-ils pas de se retourner contre eux[15] ? Une semaine après avoir fini sa lecture, Patton, qui ne tient plus en place, trouve de quoi occuper son esprit à la veille de la bataille : « Heureusement, j'ai trouvé un roman policier. » Il s'exerce au tir « sur la plage arrière avec les sergents Meeks, Stiller et quelques autres. Notre nouvelle carabine [la carabine USM1, l'une des armes mythiques de l'armée américaine] est une petite merveille, très précise ». Patton ne serait pas Patton s'il ne haranguait pas ses hommes avec ses maximes dont il a le secret : « Tenez-les par le nez et bottez-leur le cul[16]. »

Le 6 novembre, à J−2 de Torch, la tempête assaille le convoi toute la nuit. Et si les éléments contrariaient le bon déroulement du débarquement ? Paul Culbert, son conseiller diplomatique, connaît suffisamment le Maroc pour le rassurer, il n'y a aucune raison d'être pessimiste. L'aérologue de l'expédition, le commandant Steere, va dans ce sens. Ses prévisions vont se vérifier au point que Patton le cite toujours en référence lorsque ses météorologues lui annoncent des prévisions contrariantes. « Comment avez-vous fait ? aurait déclaré Patton à Steere le 8 novembre, alors que la tempête s'est apaisée, vous devez être Houdini lui-même[17] ! »

À la veille du combat, inquiétude et assurance se conjuguent dans son esprit. Il sait qu'il va lui falloir prendre des décisions capitales, choisir sans avoir suffisamment de renseignements. Il écrit à sa femme : « Je sens qu'avec l'aide de Dieu, je pourrai les prendre et prendre les bonnes. Il me semble que, bien malgré moi, toute ma vie

a tendu vers ce moment[18]. » Pour ses hommes et lui, il ne voit d'autre issue que la victoire ou la mort. Avant l'assaut, il dit à ses subordonnés que s'ils ne remplissent pas leur mission, il ne veut pas les revoir vivants[19]. L'ordre du jour à ses hommes est vibrant. « Soldats. Nous devons être félicités en tant qu'unités les mieux entraînées de l'armée des États-Unis parce que nous avons été choisis pour prendre part à cette grande action américaine. »

L'opération Torch : de retour au combat

Le 8 novembre à l'aube est le grand jour du retour au combat ! Patton est debout à 2 heures du matin. Pas un pli sur son uniforme ne laisse transparaître qu'il a dormi tout habillé. Officier général commandant l'ensemble des forces débarquant au Maroc, il est inconcevable qu'il accompagne les premières vagues au combat. C'est donc depuis le pont de l'*Augusta* qu'il observe les premières phases de la bataille. Les tractations avec les Français ont échoué et le discours radiodiffusé de Roosevelt n'a pas plus d'effet : il va falloir combattre.

Il est aux premières loges pour assister au duel avec la flotte et l'artillerie côtière françaises. En bon professionnel, il n'intervient pas : cette phase de la bataille est du ressort exclusif de la marine[20]. « Un obus est tombé si près que j'en ai été inondé », écrit-il à sa femme, peu rassurant. Stiller se porte aussitôt vers lui pour nettoyer sa veste recouverte de teinture jaune (contenue dans les obus français pour faciliter l'acquisition de tir), mais il le repousse[21]. Pour ce va-t-en-guerre, c'est déjà le souffle de la bataille. Toujours bravache, il estime que « certains se mirent à pâlir, mais cela ne me semblait pas si

dangereux ». Il savoure l'instant : « Nous avons déjeuné – la guerre sur mer est belle et confortable[22]. » Il est évident que Patton ne peut comparer cette situation avec un *foxhole* sur la terre ferme. Il semble oublier le stress des marins qui opèrent à fond de cale ou dans les tourelles, aveugles et presque ignorants de ce qui se passe au-dehors, et le risque de sombrer, coincés dans les entrailles de leur navire.

Après ce combat naval, Patton n'a pu débarquer sur la plage à 8 heures comme prévu, car sa barge de débarquement est pulvérisée sur ses bossoirs par le souffle d'une bordée de tirs d'une des tourelles de 203 mm de l'*Augusta*. Il est étrange que les marins n'y aient pas pensé. Patton a eu la présence d'esprit – ou l'intuition – de faire récupérer ses fameux pistolets par son ordonnance avant que son embarcation ne soit volatilisée. Toujours très religieux, il note que « Dieu était avec nous ».

Sur les plages, le général Truscott avise un homme à l'allure singulière. Il porte un uniforme américain des plus approximatifs, sorte de panachage d'effets de l'armée de terre et de la marine. Et s'il s'agissait d'un espion ? On lui crie le mot de passe : « George ! ». La réponse devrait être : « Patton »… Mais l'homme ne dit mot. Il s'agit bien d'un GI, le sergent de mess Phue P. Lee, égaré du 60e RI. Il devient le cuisinier de Patton pour toute la durée du conflit[23].

Patton doit absolument se rendre à terre pour suivre l'évolution de la situation et stimuler ses commandants. Fumant un havane, Colt Peacemaker 45 à crosse d'ivoire et Magnum 357 Smith & Wesson à la ceinture, il descend avec aisance le filet qui le mène à la péniche affrétée à son intention. Ce n'est qu'à 13 h 20 qu'il foule le sol de la plage, trempé par les vagues. Des coups de feu et des combats, mais pas de balles qui sifflent à ses oreilles, à son grand désappointement. Une des premières scènes dont il est le témoin l'émeut au plus haut point : un GI enterre à la hâte un camarade tombé sur la grève.

La bataille suit son cours, Patton influe peu sur son déroulement. De son côté, Eisenhower a reçu un message auquel il ne peut croire et qui en dit long sur l'opinion qu'il se fait de Blood and Guts : ce dernier aurait réembarqué à la faveur d'une trêve. Il faut souligner que ses relations avec Patton sont des plus difficiles[24]. À peine 1 % du matériel prévu est débarqué et la moitié des embarcations sont détruites ou endommagées. Patton paye ici sa négligence : son chef logisticien – auquel il avait imprudemment ordonné de laisser faire lors de l'embarquement quelque peu chaotique aux États-Unis – se trouve très loin, dans le convoi des renforts[25]. Il n'est pourtant pas un Rommel, qui néglige la logistique en se concentrant sur les seuls aspects tactiques d'une bataille, comme en témoignent ses écrits, notamment à l'issue des exercices menés au Centre d'entraînement au désert[26].

L'opération Torch

Officier de haut rang, il loge à l'hôtel Miramar, mais il n'y a plus ni électricité ni eau courante. En revanche, le champagne coule à flots. Non sans humour, il se présente à la salle de réception, revolver à la taille et, sur la tête, le casque colonial orné d'un aigle germanique doré qui appartenait au général Erich von Wulisch, le chef de la commission d'armistice allemande : « Je devrais le porter pour notre entrée à Berlin[27] ! » Les Américains font également main basse sur un étendard nazi : ce serait le premier drapeau du Reich saisi par l'armée américaine pendant le conflit. La première journée de ce qui devait être l'opération ouvrant la porte de l'accomplissement de sa destinée s'achève. Une armée américaine est entrée au combat aux côtés des Alliés dans la guerre européenne.

Le lendemain, Patton se lève dès l'aube. Il est déçu de trouver Anderson encore couché. Plus grave, « la plage était un fouillis et les officiers ne faisaient rien ». Patton, l'eau à la ceinture, met la main à la pâte et participe au désensablement d'une barge vers le large, en ordonnant à tous les officiers aux alentours de lui prêter main-forte : « Poussez, nom de Dieu, poussez ! » Voir son général agir ainsi est surprenant, mais c'est aussi un indéniable stimulant. Selon lui, 80 % du rôle d'un général est d'aiguillonner le moral de ses troupes.

Il voit une embarcation se retourner avec seize hommes à bord. Il est confronté à l'image effroyable de la mort – « ils avaient une vilaine couleur bleue » – sans que cela suscite quoi que ce soit de glorieux en lui. L'action lui apporte son lot d'adrénaline et de déception : « Les Français bombardèrent, puis mitraillèrent la plage. Un soldat qui poussait une embarcation prit peur, courut sur la plage avant de prendre une position fœtale et se mit à bafouiller. Je lui bottai le derrière de toutes mes forces, il sauta en l'air et se remit au travail. Une façon comme une autre de remonter le moral. »

Après les négligences logistiques, on découvre un autre écueil de Patton en tant que général : son manque d'empathie envers les jeunes soldats terrifiés par la bataille. Patton ne supporte pas les lâches. Il aime mettre son courage à l'épreuve. « Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de me distinguer sauf à ne pas se coucher à deux reprises lorsque nous avons été mitraillés[28]. »

S'il abhorre la lâcheté, l'incompétence de ses officiers l'indispose tout autant : « J'ai vu un lieutenant laisser ses hommes hésiter à sauter à l'eau. Je l'ai traité de tous les noms. J'en ai frappé un autre homme qui était trop paresseux pour pousser un bateau. » Accaparé par la bataille, il en vient à oublier de se restaurer : ce n'est que de retour à bord de l'*Augusta* que l'amiral Hewitt insiste pour lui donner à boire.

Comme Rommel et Montgomery, Patton sait le parti qu'il y a à tirer de la presse pour un général ambitieux et vaniteux. De fait, un mois après Torch, 1 300 articles ont déjà mentionné son nom. Sa femme, très fière, répond par téléphone à une interview au *Times Herald* avant de prendre la pose pour le *Paramount News*. D'après elle, ses mots laissent les hommes au bord des larmes : « C'est l'heure du triomphe pour l'Amérique. Les hommes ont traversé la mer en toute sécurité pour mener notre bataille. L'esprit de la victoire est dans leur cœur. Ils n'échoueront pas. »

Les combats continuent. Cela ne peut être que plaisant pour ses officiers, pense-t-il. La guerre est un jeu, on s'y amuse : « Sammes a dû passer un bon moment », conclut-il à propos d'un engagement face à quinze chars Renault. Si l'armée américaine est très moderne, notamment son système de communication, il reste un moment sans « aucune trace de Truscott ou de Harmon, si ce n'est que Truscott réclame de l'aide ». De son côté, Ike s'impatiente dans un télégramme daté du 10 novembre : « Alger est à nous depuis deux jours. Les défenses d'Oran s'effritent rapidement… La dernière difficulté est entre vos mains. » Patton est prié de forcer la décision et de demander ce dont il a besoin : de quoi heurter son ego.

Ike est injuste, car la situation à Alger et Oran est différente en raison de la présence de l'amiral Darlan, le dauphin de Pétain, et de l'obtention rapide d'un cessez-le-feu. Au Maroc, les communications radio ont perturbé les liaisons entre Gibraltar, la flotte de Hewitt et l'armée de Patton. Il n'est de surcroît pas certain que ce dernier ait pris connaissance du message d'Eisenhower, puisque, sur l'original reçu par le Californien, il a ajouté de sa main : « Le seul ordre que j'ai reçu et je ne l'ai reçu que le 23 novembre[29]. »

Patton s'évertue à obtenir l'arrêt des combats avec les Français. Il charge le colonel Wilbur de mener les négociations. Son véhicule

arbore une grande bannière étoilée – le premier drapeau porté à terre avec les premières vagues d'assaut – et, dans un rapport envoyé à Washington, il décrit la scène avec un lyrisme passionné. Nos couleurs « essuient le feu de l'infanterie dans la mêlée qui fait rage sous le ciel pâlissant du jour naissant. Sur la route de Fedala à Casablanca, elles traversent à vive allure un secteur occupé par des éléments hostiles de toute nature ». Puisqu'elles ont acquis un symbole historique, il suggère de les déposer « dans un lieu approprié tel que West Point afin qu'elles servent à relever le moral de nos futurs soldats[30] ». Les premières négociations sont cependant un échec.

Le 11 novembre, jour anniversaire de Patton – il fête ses 57 ans –, le cessez-le-feu intervient à Casablanca à 6 h 40. Il est sur le point de lancer une attaque concentrique, et se trouve pris entre ses convictions de chrétien et celles du soldat qui prépare de belles manœuvres. « À nouveau la main de Dieu. J'avais dit que je prendrais Casa à J+3 et je l'ai fait[31]. » Patton n'a eu que peu de prise sur la bataille qui n'a été qu'une suite d'escarmouches très espacées les unes des autres.

Mille cent soldats américains ont été tués ou blessés au Maroc[32]. Patton met un point d'honneur à assister aux cérémonies en l'honneur des victimes, américaines comme françaises. Il se rend au cimetière militaire américain en compagnie du sous-lieutenant Sprindis et désigne une tombe : il s'agit d'une meilleure mort que de mourir de diabète ou de toute autre maladie. « Vous êtes un fichu menteur, dit-il aussi au jeune officier… quand vous dites que vous êtes sous-lieutenant. Maintenant, vous êtes lieutenant. » Une promotion pour son action à Port-Lyautey, qui marque l'une des premières utilisations du bazooka en opération[33].

Ce n'est pas encore la guerre. Le vrai combat, ce sera face à Rommel. Le soir, derrière les tentures de black-out, Patton fête son anniversaire avec ses officiers autour de canards préparés par un cuisinier français comme il se doit. Soudain, de violentes explosions sur le port interrompent la fête : le sous-marin allemand U-173 vient de toucher trois navires à l'ancre. Le drame met fin aux réjouissances de Patton et de ses convives[34].

Les commandants français au Maroc, le général Noguès – un bel escroc – et l'amiral Michelier – qu'il qualifie d'« homme », mais aussi de fou –, se présentent à lui, il ne manque pas de leur faire rendre les honneurs. « Il est inutile de frapper un homme à terre. » Patton a le souci de respecter ceux qu'il considère comme des amis et de futurs alliés. De plus, selon lui, le prestige de la France se doit d'être préservé au Maroc pour y garantir l'ordre et la stabilité. Charles Codman, un de ses adjoints, rapporte que Patton déchire purement et simplement un document officiel rédigé par les autorités américaines en cas de reddition ; les Français ne sont pas prêts à accepter une ingérence dans les affaires intérieures du Maroc[35]. Il décide entre autres de ne pas les désarmer.

Si on ignore ce qu'il pense de la colonisation, ses opinions sur les Arabes et son admiration pour la France ne laissent pas de place au doute. Ayant dans l'idée de se trouver entre officiers de carrière et gentlemen, il complimente la valeur des forces françaises, qui se sont montrées pugnaces au cours de ces trois journées d'affrontement. Cabotin, il informe les deux commandants français, inquiets soudain, qu'il reste une « formalité désagréable à remplir ». Le champagne arrive : Patton souhaite porter un toast à la fin de ces combats « fratricides » – en signe de son amitié pour les Français – ainsi qu'à la reprise de l'ancienne alliance franco-américaine. Ce fameux vin pétillant français a certes coûté 40 000 dollars, écrit Patton avec

quelque exagération, « mais cela le méritait[36] ». Cette politique sensée envers les Français n'est toutefois pas du goût des officiers de l'état-major d'Eisenhower qui la lui reprochent. Patton demeure persuadé de la bonne foi des Français[37].

Cette nuit-là, il dort de nouveau au Miramar, remarquant non sans malice qu'il occupe l'ancien lit du chef de la commission d'armistice allemande. Il loge ensuite dans le bureau du directeur de la filiale locale de Shell (ce dernier lui offre des roses !). La réalité le rattrape dès le lendemain, le 12 novembre. Son activité est intense, il doit parer à toute menace germano-italienne ou espagnole depuis le Maroc espagnol et composer avec les problèmes politiques et diplomatiques du pays.

Les différents aspects de la personnalité de Patton surgissent ce jour-là. Dès qu'il arrive au port, en général actif, prêt à « secouer » ses hommes, il les met au travail avec six camions français – personne ne s'en souciait et les conducteurs n'attendaient que l'occasion d'offrir leurs services. Général chanceux ensuite : après la destruction de sa barge le 8 novembre, un transport explose suite à un torpillage ; fort heureusement, « le véhicule de reconnaissance avec toutes mes affaires fut le dernier à débarquer [avant l'explosion] ». Il est aussi attentif à ses soldats. Ainsi 2 000 marins provenant des navires coulés sont à terre. Ils ont temporairement revêtu des uniformes de l'armée. Mais Patton veut les récupérer, car ses fourriers n'en ont plus en réserve. Le souci d'avoir des soldats impeccablement vêtus tient un rôle ici. D'ailleurs, quelques jours plus tard, dans un courrier destiné à ses subordonnés, il insiste sur la tenue et l'allure de ses hommes : ils représentent une armée victorieuse. « Tenez-vous droits, gardez vos effets boutonnés et vos jugulaires bouclées. Saluez vos officiers ainsi que les officiers français qui sont désormais nos Alliés. » Le

général, sensible à l'image que son armée donne de l'Amérique, reste soucieux de ne pas froisser les Français.

Il est fier de ses hommes qui « ont donné des couvertures aux blessés et ont dormi dans le froid ». Mais il est jaloux du succès des autres, à commencer de ceux qu'il déteste, comme Clark qui vient d'être nommé lieutenant-général. Prenant sur lui, les convenances lui imposent de féliciter ce « camarade ». On découvre un Patton candide qui, recevant les honneurs d'une unité marocaine, constate avec surprise que la mascotte des musiciens est une chèvre. Quand il était arrivé en Angleterre en 1917, le régiment de fusiliers gallois qui l'accueillit avait une chèvre pour mascotte. Cette coïncidence le trouble. Enfin, ce 12 novembre est aussi celui de l'homme assoiffé de gloire. « Lorsque j'ai quitté l'*Augusta* définitivement aujourd'hui, l'équipage se tenait aligné sur le côté du navire et m'a acclamé. On m'a dit plus tard que cela avait été spontané et qu'un tel honneur avait été rarement – sinon jamais – accordé à une personne n'appartenant pas à la marine[38]. »

Servitudes et réjouissances d'un véritable proconsul

Il goûte en revanche beaucoup moins sa mission auprès des autorités françaises et marocaines. Patton a beau apprécier les mondanités et les réceptions, il se plaint qu'il mange trop. Quand il est l'hôte du sultan, il prend soin de respecter la coutume arabe en mangeant avec trois doigts de la main droite. Un général américain cultivé et respectueux des traditions des autres n'est pas courant. Plutôt imbu de sa personne, ses rapports avec les Français étant bons,

il confie à son journal : « J'aurais dû être diplomate. » Il se compare à Eisenhower, mais reconnaît en février 1943 qu'il lui « manque ce quelque chose qui fait que les politiciens ont confiance en Ike[39] ».

Sa maîtrise du français – dont il se félicite – facilite la communication et l'estime réciproque. Le général au langage de charretier cède alors la place au gentleman. La psychologie des Marocains lui paraît si proche de celle des Mexicains, qu'il connaît bien, que cela représente un avantage pour traiter avec eux. Il ne tarit pas d'éloges sur la somptuosité du palais du sultan, à Rabat, et se transforme en Arabe en revêtant une djellaba et portant un poignard courbe sur le côté[40].

Il trouve le pays pittoresque et contrasté, un palais peut côtoyer une misérable masure, un convoi de blindés américains peut croiser des ânes et des chameaux. Casablanca, à ses yeux, combine « Hollywood et la Bible ». Très religieux, Patton songe aux Écritures saintes à la vue d'un paysage désertique et de populations dont l'aspect lui rappelle la Palestine antique à quelques détails près : « Une illusion d'enfant… qui est complètement anéantie. L'image de la fuite en Égypte montre Marie sur l'âne et Joseph marchant. Ici, sur les rues ou les routes, vous pouvez les voir en costumes bibliques, mais, invariablement, l'homme chevauche l'âne et la femme marche[41]. »

Son opinion à propos des Arabes oscille entre le mépris et l'admiration. Il déplore que les femmes tunisiennes ne soient pas voilées, « car cela casse l'illusion de la beauté de la femme arabe ». Il attribue la stagnation du progrès, du VII^e^ au IX^e^ siècle, après l'époque glorieuse, au fatalisme de la religion musulmane. Il ne voit en eux aucune dignité. Dans le même temps, il apprécie leur sobriété et leurs qualités de guerrier qu'il juge naturelles (c'est un compliment pour un homme comme lui). La classe la plus aisée est constituée des

gentlemen les plus courtois et généreux qu'il ait rencontrés. La confiance qu'il leur accorde est cependant mesurée : « Les Arabes sont tous pour nous… tant que nous sommes vainqueurs. » Il s'attend plus à une malveillance de leur part que de celle des Français. À un ami auquel il affirme avec véhémence que les photographies le présentant bardé d'armes à feu sont un mensonge éhonté, il précise qu'au moment de rencontrer les Français il avait abandonné les deux pistolets qu'il portait le jour du débarquement. Toutefois, il cachait une autre arme dans sa chemise contre les Arabes qu'il pourrait rencontrer en chemin[42].

Noguès ne lui cache pas son mépris pour les Juifs. Les lois antisémites de Vichy sont toujours en vigueur et ni Patton ni Eisenhower ne se soucient d'y mettre un terme : ils veulent avant tout l'ordre et la sécurité sur leurs arrières, permettant ainsi aux forces américaines de se concentrer sur le Maroc espagnol et la Tunisie[43]. Patton a la naïveté d'écrire que « les Juifs ne sont pas discriminés ». Il préfère laisser le sultan régler les troubles entre Arabes et Juifs, prétendant dans un contresens historique – malgré ses connaissances – qu'il le fait « depuis des milliers d'années[44] ». Des rumeurs courent (le pays passerait sous la coupe du « Juif Roosevelt ») et le rabbin de Constantine en personne s'oppose à l'abrogation des lois antisémites pour éviter un pogrom[45].

Quoi qu'il en soit, Patton, peu au fait des réalités de l'Afrique du Nord et visiblement mal conseillé, s'est laissé berner par Noguès sur les éventuels risques d'émeutes[46]. Ceux-ci existent plus dans l'imagination d'un Noguès attaché à assurer la pérennité de la présence française, mais ils s'accordent avec le souci d'un Patton d'assurer l'ordre et le calme sur les arrières de l'armée américaine. Il insiste et obtient que Noguès renonce à traduire Béthouard – qui commandait la division de Casablanca –, ainsi que d'autres officiers

français, en cour martiale. Ces derniers, se montrant amicaux envers les Américains dès les premières heures du 8 novembre, ont enfreint les ordres.

Patton aimerait être libéré de ces servitudes diplomatiques au profit d'un véritable poste de combattant. Il en parle directement le 17 novembre lorsqu'il retrouve son supérieur à Gibraltar. Eisenhower le déçoit. La plupart des membres de son état-major sont britanniques et, pire, Ike s'exprime en des termes typiquement britanniques : « Je crains vraiment que Londres n'ait conquis Abilene[47]. » Leur accent surprend plus d'un GI (et réciproquement). Ainsi, un soldat d'un QG américain, ne comprenant pas l'accent trop prononcé de son interlocuteur et ignorant que l'homme au bout du fil est… un officier britannique[48], lance à la cantonade : « Y a-t-il quelqu'un ici qui comprenne le français ? »

Clark, comme Eisenhower et Devers, a sa troisième étoile. Patton se réjouit qu'Ike l'appuie pour qu'il l'obtienne également. Il sait qu'une 5e armée américaine va être mise sur pied. Dans son esprit, ces deux distinctions – le grade et le commandement – ne sont que justes récompenses après le succès de Torch. Le 30 novembre, la nouvelle tombe comme un couperet : Clark reçoit le commandement de la 5e armée, ce qui fait de lui le supérieur direct de Patton. Choqué, il peine à trouver le sommeil. Il pense à ses officiers, comme Keyes ; pour eux, cela signifie une absence de promotion. Il ne doute toutefois pas d'un destin glorieux.

Pour l'heure, il se languit au Maroc : « Je veux être le plus performant et seule la bataille peut me donner cela[49]. » Fin novembre, il s'installe à la villa Mas, « la plus magnifique demeure que j'aie jamais vue. Ma suite a cinq chambres, mais je n'ai gardé que la chambre à coucher et la salle de bain ». S'il fait bonne chère, Patton ne mène pas une vie de sybarite pour autant. Il est en proie au

cafard, sentiment exacerbé à la lecture de la presse, sa « Western Task Force ne semble pas dans la guerre ».

L'espoir de retourner au combat

Fin novembre-début décembre 1942, il n'a que deux manières pour se sentir « dans le coup » sur le plan militaire. Il doit d'abord tirer des enseignements de l'opération Torch et continuer à préparer ses hommes au combat. Les hommes des premières vagues sont trop lourdement chargés. Seuls le fusil et 100 cartouches lui paraissent indispensables : il faut remiser les masques à gaz, les sacs et les munitions supplémentaires (ses troupes ont en effet consommé beaucoup moins de munitions que prévu). Les quatre premières vagues ne devraient comprendre que des fantassins et des mortiers. Suggestions hasardeuses s'il faut affronter des défenses élaborées tenues par des soldats allemands, qui sont des combattants d'une autre trempe que l'armée française d'Afrique. Il dédaigne l'artillerie navale, qu'il juge à tort imprécise. En revanche, il préconise la mise au point de barges blindées dotées de mitrailleuses et de roquettes afin de fournir un appui au plus près de la plage.

Patton a conscience de la publicité et de la nécessité de se démarquer des autres chefs pour recevoir l'adhésion de ses hommes. Sortir de la banalité est le lot des hommes qui entendent se distinguer. Beatrice, à ce propos, lui rapporte une anecdote. Dans un hôpital américain, 102 des 103 blessés venant du Maroc lui ont confié : « Dites au général que nous serons de retour et que nous nous reverrons sur la ligne de front[50]. »

S'agissant de maintenir son corps d'armée sur le pied de guerre, il faut avant tout parer à toute menace – bien illusoire – depuis le

Maroc espagnol. Ce qui n'est pas sans déplaire à Patton qui veut se battre, peu importe avec qui : « Ce serait un excellent entraînement pour les hommes[51]. » S'ils ne s'entraînent pas, ses soldats vont finir par se sentir en dehors de la guerre : ils se promènent à vélo ou en jeep, chassent (y compris de simples cailles à la mitraillette Thompson), flirtent avec des Françaises dans les cafés, bref, ils profitent d'un Maroc éloigné de la ligne de front. Casablanca est bientôt surnommée « le front de la crème glacée[52] ».

L'autre manière de se sentir concerné par la guerre est de réfléchir à la situation en Tunisie et de s'y rendre, faute de pouvoir y combattre. Avant même le déclenchement de la première contre-attaque allemande qui va briser l'élan des Alliés en direction de Bizerte et de Tunis au début du mois de décembre 1942, Patton écrit : « Je ne serais pas surpris de voir la 1re armée britannique se faire repousser. » La logistique est mauvaise et elle est négligée. En dépit des déboires constatés pour Torch, cela montre l'importance qu'il accorde à cet aspect des opérations.

Il constate amèrement que le QG se trouve « à 100 miles du front. C'est 95 de trop[53] ». Une des craintes des officiers supérieurs américains, à commencer par lui, est que l'on expédie les troupes américaines en Tunisie de façon fragmentée et qu'on les subordonne à des généraux britanniques. On retrouve le refus initial de Pershing pendant la Première Guerre mondiale. N'en déplaise à Patton, cette crainte est aussi celle de l'état-major d'Eisenhower, même si ce dernier est prêt à prendre un risque devant l'opinion publique américaine pour sauver une situation critique[54].

Eisenhower l'autorise à se rendre à titre personnel sur la ligne de front pour essayer de comprendre les causes des revers que leur font subir les Allemands. Enchanté de se retrouver en première ligne, Patton passe au QG de la 1re armée britannique, où il ne s'attarde pas

pour aller au contact de la troupe. Les GI sont heureux de le voir : c'est le premier général qu'ils voient sur le front en vingt-quatre jours. « Je pense que c'est vrai et c'est un triste constat sur notre conception du commandement[55]. » Lorsqu'il arrive dans le secteur du Combat Command B[56] de la 1re DB américaine, commandée par son ancien instructeur de cavalerie, Paul M. Robinett, le guerrier refait surface : « Où sont ces fichus Allemands ? Je veux leur tirer dessus[57] ! »

Il profite de sa tournée pour se rendre auprès de son gendre, le lieutenant-colonel Waters. Satisfait de le voir en pleine forme et plus mature, Patton ne se contente pas d'effusions familiales, il entend tirer des enseignements des affrontements. La pièce de 37 mm qui équipe les tourelles des M3 Stuart et Lee est inefficace contre les Panzers. Le remède serait le M4 Sherman, qui a déjà fait ses preuves à El Alamein avec les Britanniques. Jugement hâtif. Le Sherman doit faire face à de sérieux adversaires avec le Panzer IV à canon long et, surtout, le Tiger, qui entre en lice face aux Alliés en Tunisie et qui provoque une véritable panique au sein de la troupe.

Le rapport de Patton est circonstancié et très concret. Il décrit – non sans admiration – les tactiques d'assaut interarmes des Allemands et critique – ce qui ne saurait surprendre – les méthodes de combat des Britanniques, qui auraient tendance à laisser les hauteurs aux Allemands, à établir des positions défensives en avant plutôt qu'en arrière des cours d'eau, et à négliger l'intérêt des reconnaissances aériennes et terrestres[58]. Les pertes sont lourdes et un important matériel, dont de nombreux véhicules blindés, est abandonné intact à l'ennemi, à l'opposé de ses prescriptions au Centre d'entraînement au désert[59]. Il écrit à Beatrice que « cela ressemble à Dunkerque, mais tout va bien ». De retour à Alger auprès d'Eisenhower et de Clark, il les trouve conventionnels et indécis. Il

attribue leur attitude au fait que « ni l'un ni l'autre ne sont encore allés au front ».

Le retour est des plus mouvementés. Au mépris du risque d'un tir fratricide de la DCA américaine puisque le crépuscule est tombé (la Luftwaffe bombarde souvent de nuit), il brave les éléments qui se déchaînent alors – tempête et pluie – pour finalement atterrir sans encombre. C'est « l'expérience la plus dangereuse que j'ai eue de cette guerre ». Et d'y voir une fois encore la main de Dieu[60]…

Comme tous les hommes à la guerre, Patton a le vague à l'âme à Noël. Son épouse, qui sait trouver les mots qu'il faut pour son ambitieux mari dont elle est si fière, lui écrit qu'elle est heureuse qu'il soit là-bas pour accomplir ce qu'il attend depuis longtemps et pour saisir la chance de montrer sa valeur réelle. Elle croit en son destin et fait confiance à Dieu pour qu'il s'accomplisse. Comme il l'écrit à sa sœur Nita, il est d'autant plus nostalgique de la maison que tout, ici, lui rappelle la Californie de son enfance, si ce n'est ce qu'il appelle les « personnages bibliques ». Il passe le réveillon chez les Russell, le consul général américain et son épouse. On lui offre un portefeuille marocain en cuir. Comme il en possède déjà un, il décide de l'offrir à Meeks, son ordonnance. Ce dernier, aussi prévenant et bien éduqué que son chef, lui offre en retour les cigares que Beatrice lui avait envoyés. Patton est ému par cette marque de déférence.

Darlan est assassiné. Si la mort du dauphin de Pétain facilite la sortie de l'imbroglio diplomatique français dans lequel se sont empêtrés les Alliés, Patton, qui ne semble pas avoir tout à fait saisi la mesure du personnage, considère sa perte avec sérieux et se rend à la messe de requiem en l'honneur de l'amiral.

Noël est avant tout pour Patton l'occasion de marquer sa ferveur religieuse et de montrer sa gentillesse, si peu apparente derrière le masque du chef de guerre. Assis à la messe de minuit près d'une

Anglaise mariée à un Français alors au front, il est touché par sa pauvreté apparente et décide d'offrir des bonbons à son petit garçon et, à sa petite fille, la bague que Beatrice lui avait envoyée pour le sultan.

Ce même 24 décembre, il apprend de Clark qu'une attaque est prévue en Tunisie. Patton trouve cette décision inopportune, surtout si les conditions qu'il a constatées de visu ne s'améliorent pas. Les faits lui donnent raison. Eisenhower, observant la boue qui envahit le champ de bataille et les aérodromes, renonce pour l'instant à marcher sur Tunis. Le fait que les combats ne se déroulent pas aussi bien qu'escompté donne une lueur d'espoir à Patton, il va falloir trouver des boucs émissaires parmi ses supérieurs. « Il y a déjà des rumeurs selon lesquelles l'un d'entre eux serait sur le départ. Je crains que ce ne soit le meilleur des deux. » Vraisemblablement, Patton redoute le départ d'Eisenhower alors qu'il espère le renvoi de Clark pour prendre sa place à la tête de la 5e armée qui, espère-t-il, serait envoyée à la rescousse en Tunisie. Il imagine même faire en sorte que Terry de la Mesa Allen, le bouillant chef de la 1re DI américaine « Big Red One », soit envoyé au front : « Pourquoi diable n'allez-vous pas en guerre ? » Pour qu'il provoque tant de pagaille qu'on soit obligé de l'envoyer lui, Patton, pour remettre de l'ordre ! Finalement, sa situation n'est pas si mauvaise, il est évident que l'armée va avoir besoin d'« une seconde équipe » dont il entend bien faire partie[61].

L'année se termine avec une certaine note d'optimisme. Patton ne perd pas son humour. Une petite annonce passée dans un journal spécialisé dans la vente et l'achat d'avions propose un 1941 Stinson 10A Voyager pour 5 000 dollars cash. L'annonce précise qu'il faut s'adresser au mandataire, le vendeur, le major-général George Patton, passant actuellement l'hiver sur la Riviera africaine[62]…

Obligé de renoncer à la bataille, il goûte avec satisfaction sa popularité locale, notamment au cours d'une prise d'armes à Rabat. « J'ai eu une véritable ovation de la part des Français et des Arabes qui m'ont acclamé et applaudi, et ont jeté leur chapeau en l'air. » Une femme voilée l'a également acclamé, contrairement aux règles, précise Patton, ce qui n'est pas forcément vrai. Il ajoute : « J'espère qu'Allah ne l'a pas vue. » Il est tout fier d'écrire en parlant de lui : « C'est la première fois qu'un sultan laisse un étranger s'asseoir à côté de lui. » Comme toujours, il a l'impression d'être le seul à même d'inspirer confiance aux autochtones. « Le prince [le futur Hassan II] m'a dit que lorsqu'il sera sultan, je dois être son grand vizir et que nous nous rendrions partout dans un tank[63]. » Son geste à la suite des bombardements de la Luftwaffe la nuit du 31 décembre – il offre 100 000 francs aux familles des victimes arabes – contribue à l'établissement de meilleurs rapports entre les Américains et la population marocaine.

Sa popularité est tout aussi affirmée aux États-Unis. Un article de *Life* s'étend sur son cas et rapporte la rumeur selon laquelle il veut provoquer Rommel en duel[64]. L'histoire, véridique ou non, est dans le caractère de l'homme : un chevalier des temps anciens, un fou de guerre égaré en plein XX^{e} siècle. Il prend le temps d'écrire – façon pour lui de tuer le temps. Il retrouve aussi sa passion de la chasse dans les montagnes de l'Atlas. Un cliché montre trois sangliers sanglés sur son half-track tels des trophées[65].

Début janvier 1943, Jake Devers se rend en Afrique du Nord en visite d'inspection. Il se laisse séduire par les Anglais, une véritable contagion pour Patton qui déplore l'anglophilie d'Eisenhower : « Jake est allé avec les 1re et 8^{e} armées britanniques, et il a été très impressionné par celles-ci. Cela m'amuse de voir comment les gars de chez nous se font avoir par une tasse de thé ou des titres. » D'ailleurs,

comme Eisenhower et Clark, Devers a le défaut de ne rien y connaître, il n'a appréhendé la guerre que de loin. « Je me demande ce que les gens qui n'ont vu que le meilleur côté de la guerre et pour la première fois pensent des quelques professionnels comme nous : ils doivent considérer que nous sommes fous de ne pas avoir appris tout ce qu'ils pensent qu'ils savent. »

Patton se classe dans une catégorie à part de soldats : les vrais, les combattants, qui connaissent la réalité de la guerre. Les critiques vont bon train au sein de l'armée américaine. C'est du « chacun pour soi », écrit Patton à sa femme. Ce qui manque, selon lui, c'est un vrai chef. Quand il dit par dépit que la retraite serait presque préférable, on ne peut sérieusement pas le suivre : comment un soldat tel que lui, qui ne cherche que l'action, pourrait-il y survivre ? Il se ravise et écrit « qu'il n'aimerait pas cela non plus[66] ».

Patton l'ignore, mais il a failli obtenir un commandement équivalent à celui du général britannique Anderson en Tunisie. Marshall suggère en effet de placer le Californien à la tête des forces franco-américaines. Nul doute que les bonnes relations de Patton avec les Français, ainsi que sa réputation de combattant ont joué en sa faveur. Ike décline l'idée, préférant avoir un chef unique sur le front – Anderson –, d'autant qu'il vient de nommer Truscott comme son chef d'état-major adjoint, à Constantine, au plus près des Britanniques. Qui plus est, le 2e corps américain de Fredendall va bientôt monter en ligne en Tunisie. Eisenhower a pourtant écrit à Harry Butcher que Patton était celui qui possédait le plus de qualités requises chez un commandant, plaçant Fredendall derrière[67]. Pourquoi dès lors lui préférer Fredendall sur le front tunisien ? Eisenhower ne s'en explique pas, mais peut-être compte-t-il sur ses bonnes relations avec les Français pour assurer ses arrières (encore que le principal interlocuteur soit désormais Clark depuis l'activation

de la 5e armée). Une autre idée fait son chemin chez Eisenhower, comme Patton va l'apprendre au cours de la conférence de Casablanca.

CHAPITRE III

La Tunisie : l'ultime recours pour l'US Army

L'hôte de Casablanca

De façon complètement inattendue pour lui, Patton va être chargé de la sécurité, du logis, des repas et du confort des plus hauts responsables civils et militaires de la coalition anglo-saxonne. Roosevelt et Churchill[1] ont décidé d'organiser en janvier 1943, au Maroc, une conférence interalliée des chefs d'état-major combinés, baptisée « Symbol », « conférence de Casablanca » ou encore « conférence d'Anfa » du nom de la banlieue où se dérouleront les réunions. L'Afrique du Nord, théâtre de la première opération combinée entre les deux grands alliés, est en effet tout un « symbole » pour décider des choix stratégiques affectant la poursuite de la guerre. Si Patton a ainsi l'opportunité d'approcher les plus grands – il en connaît la plupart –, il ne participe ni aux discussions officielles ni à l'élaboration de la grande stratégie.

Il lui importe plus que jamais que ses hommes aient bonne prestance. C'est une excellente occasion pour se distinguer des autres

corps d'armée en montrant combien l'ordre et la discipline règnent sous son commandement. Lorsqu'il accueille Roosevelt en grande pompe à l'aéroport de Casablanca, ce n'est pas sans fierté qu'il présente virtuellement son corps d'armée qui est passé en revue par un président visiblement admiratif. Patton est cependant furieux : les services secrets, dont les hommes gardent leur mitraillette bien en vue, ont imposé que ses GI soient désarmés[2].

Le Californien fait toujours preuve de bon sens et de tact vis-à-vis des Français. Puisque, à son grand dam, ces derniers ne sont pas dans la confidence, alors que la réunion se déroule sur le sol de leur empire, il y voit la main des Anglais. Il s'insurge, de la même manière, de la volonté de Clark de s'assurer qu'aucun canon français ne puisse ouvrir le feu sur Anfa en déployant des troupes américaines sur le port. Un tel mouvement serait une absurdité à ses yeux, et pain bénit pour la propagande de Goebbels.

Il retrouve enfin Marshall le 14 janvier et observe, sans doute dépité, que ce dernier ne pose aucune question. Pis, il ne parle que du Pacifique. Mais, lorsqu'il retrouve Eisenhower, c'est pour apprendre que ce dernier est brouillé avec Clark. À deux reprises, Ike lui affirme qu'il a suggéré à Marshall de faire de lui son adjoint à l'état-major[3]. Patton aurait en charge de mener la guerre en Tunisie pendant qu'Eisenhower traiterait des affaires politiques. Bizarrement, Patton écrit qu'il n'y croit pas et qu'il n'est pas sûr de vouloir ce poste. On ne peut qu'être surpris, alors même qu'il se morfond au Maroc. Mais, après avoir mûrement réfléchi, Ike renonce à le nommer. C'est bien entendu une déception pour ce dernier : la campagne de Tunisie devrait se terminer sans qu'il y prenne part, lui, le spécialiste des blindés dans l'armée américaine, lui qui s'est démené au Centre d'entraînement au désert[4]…

La conférence est une épreuve pour Patton dans le sens où elle le met en contact avec les officiers supérieurs britanniques. S'il connaît déjà Sir John Dill, Lord Mountbatten, qu'il trouve charmant au demeurant, ne l'impressionne pas. Sir Dudley Pound passe son temps à dormir (le malheureux est atteint d'une tumeur au cerveau, ce que l'on ignore). Quant à Lord Alan Brooke, le chef d'état-major impérial, l'homologue britannique de Marshall, Patton ne voit en lui qu'un « employé ». L'Anglais écrit de son côté, après la guerre : « Ma rencontre avec Patton a été intéressante. J'avais entendu parler de lui, mais j'avoue que sa personnalité bravache dépasse ce que j'avais imaginé. Je ne me suis pas forgé une haute opinion du personnage sur le moment, et je n'en ai pas changé par la suite. »

Vaniteux, Patton l'a toujours été et il le reste : « Plus je vois ces soi-disant grands, moins ils m'impressionnent – Je suis meilleur[5]. » Que pense-t-il de Churchill ? La première mention du Premier ministre dans son journal, le 17 janvier, semble augurer le pire : il ne le trouve pas le moins du monde impressionnant et il « parle le plus mauvais français que j'aie jamais entendu ». Le lendemain, Marshall s'arrange pour que les deux hommes conversent ensemble. Une telle mise en valeur auprès du Premier ministre « a peut-être quelque explication », pense Patton. Il imagine qu'un officier américain de sa qualité ne peut qu'être amené à entrer dans l'intimité des plus grands. L'homme lui paraît rusé et tenace. Cependant, il fume ses derniers cigares… Le 22 janvier, lorsqu'une grande réception est organisée avec le sultan, Roosevelt et Noguès, Patton constate la rudesse et le mauvais caractère de Churchill, ce que lui souligne le sultan – qui est au contraire charmé par Roosevelt – pour le plus grand plaisir de Noguès.

La présence de Clark l'horripile toujours autant, elle lui donne « la chair de poule » ! La conversation avec Roosevelt lui plaît, car le

président semble s'y entendre en matière d'histoire et de blindés. Mais c'est le sort du soldat, le véritable héros de cette guerre (avec lui ?), qui lui importe et il ne cache pas son ire : « Des millions de photographies ont été prises et aucune pour la gloire des troupes, mais pour la gloire de FDR et de Clark quand il peut saisir sa chance. Je suis dégoûté[6]. » Son déplaisir est certes moindre lorsque les reporters le photographient ou le filment en compagnie de ces personnalités.

Sa femme Beatrice veille à son image. Lors de la projection d'un film sur l'opération Torch, elle ne peut s'empêcher de constater que « c'était entièrement selon le point de vue de la marine ». On la présente à cette occasion à un « désagréable petit Juif » dont elle singe l'accent en le couchant par écrit. L'épouse et le mari, authentiques wasps, partagent des préjugés à l'égard des Juifs. L'article qui paraît dans le même temps dans le *Washington Post* au sujet de Patton le présente sous un aspect flatteur qu'elle ne lui connaît pas, confie l'épouse de Clark à Beatrice. Reste à savoir si Patton, qui se forge ce masque pour ses hommes, apprécie que la presse n'insiste pas sur son côté Blood and Guts[7]. Quoi qu'il en soit, quand la presse le présente comme un « dur », un vétéran de la Première Guerre mondiale objecte que ce n'est pas la vérité : Patton est un homme émotif, à qui la vue des blessés arrache des larmes[8].

C'est un concert de louanges que Patton reçoit de la part de ses hôtes à l'issue de la conférence. Pourtant, de ses contacts, il ne ressort pas ce qu'il attend : le retour à l'action et le fait qu'il soit un général dont l'avis compte. « J'ai quelque chose qui fait que les gens rechignent à me poser des questions », observe-t-il amèrement[9]. Le départ des officiels ne peut que le soulager d'une lourde responsabilité. « Les Boches ont occupé l'endroit pendant deux ans et leurs bombardiers savent comment le frapper[10]. »

Kasserine : le général providentiel ?

Du 14 au 22 février, l'armée américaine subit, en Tunisie, un revers cinglant passé à la postérité sous le nom de « bataille de Kasserine » : 6 000 GI et des centaines de blindés du 2e corps de Fredendall sont perdus, bousculés par les frappes de l'Afrikakorps et de la 5e armée blindée allemande. Si le « Renard du désert » abandonne vite le terrain conquis et que la victoire de l'Axe ne débouche pas sur un succès à portée stratégique, le choc est rude. L'armée américaine, qui a déjà subi plusieurs revers de moindre ampleur depuis les premiers affrontements de décembre 1942, est humiliée par cette première confrontation d'envergure avec les Allemands. Le général von Vaerst, qui prend le commandement de la 5e armée blindée en mars 1943, estime que les Américains sont maintenant conscients de leur manque d'expérience[11]. Puisque les Allemands ont été repoussés, Patton, à l'affût d'une comparaison historique, déclare : « Von Arnim aurait dû lire avec attention l'attaque de Lee au Fort Steadman. » Il fait référence à une dernière attaque désespérée des Sudistes à Petersburg à la fin de la guerre de Sécession, entreprise qui se termina en déroute par l'intervention des réserves nordistes[12].

C'est d'abord Harmon, le patron de la 2e DB, qui est dépêché sur le front par Eisenhower pour rétablir la situation. Patton salue son fidèle subordonné, conscient de la tâche difficile qui l'attend : reprendre en main « face à l'ennemi une division battue et dispersée[13] ». S'il n'est pas encore « dans le coup », Patton reste persuadé que Dieu ne l'abandonnera pas et qu'il en sera bientôt.

Dans l'immédiat, le désastre de Kasserine est également un drame personnel : qu'est-il advenu de son gendre, le lieutenant-colonel Waters ? Une chose est certaine : il n'a pas rallié les lignes

américaines. Patton est profondément attaché à son beau-fils. Il confie à son épouse qu'il ne se sentirait pas plus accablé s'il s'agissait de leur propre fils, John, alors à West Point. L'angoisse est avant tout celle de sa fille. Il a au moins la fierté qu'Ike décerne à Waters la Distinguished Service Cross, une des plus hautes décorations accordées pour un fait d'armes. Il craint cependant le pire. Il en a les larmes aux yeux à trois reprises au cours de la courte entrevue qu'il a avec Eisenhower avant de partir sur le front[14].

Le 4 mars, alors que Rommel s'est replié de Kasserine et qu'il s'apprête à attaquer une dernière fois la 8e armée de Montgomery avant de quitter l'Afrique, Patton revient d'une chevauchée dans la campagne lorsque Ike en personne lui annonce qu'il va remplacer Fredendall. Certes, il sait qu'il prend en charge un « bazar » complet, mais il pense qu'il saura relever le défi. « Dieu favorise les braves, la victoire appartient aux audacieux[15]. » Ike l'a choisi parce que c'est un expert en blindés et qu'il considère que la bataille en cours est d'abord une affaire de tanks. En apparence, il n'a pas tort, les pertes en blindés sont lourdes et la force de frappe des Allemands au cours de cette bataille est essentiellement constituée d'éléments de trois divisions de Panzers. Les talents de meneur d'hommes et l'énergie de Patton, qu'Eisenhower considère comme un des meilleurs généraux américains, ont joué un rôle en sa faveur. « Il s'agit de reprendre rapidement les troupes en main. Pour cela, Patton n'a pas son pareil dans l'armée[16]. »

En fait, Ike a offert le poste à Clark qui, trop ambitieux et ne saisissant pas sa chance, craint que quitter la 5e armée pour un corps d'armée soit considéré comme une rétrogradation : il ne pourrait accepter que si son poste en Tunisie était celui d'un commandant d'armée[17]. Ce faisant, il laisse la place à un autre ambitieux…

Harmon, à qui Ike a offert le poste de Fredendall, a eu la délicatesse de suggérer le nom de Patton, et non le sien, car on aurait pu ainsi penser, déclare-t-il, qu'il agissait par pure ambition personnelle[18]. Une attitude remarquable qu'il faut souligner. Sa nomination rend un temps Patton plus affable envers Eisenhower qui, selon lui, s'est transformé de manière incroyable et est devenu un grand homme. « Il a vraiment été chic avec moi. »

Patton doit donc prendre les rênes d'un corps d'armée, le préparer à la bataille, et lancer l'offensive en vue de reprendre Gafsa, puis Maknassy : ce sera l'opération Wop (littéralement, « Rital »). Dans l'esprit d'Alexander, il s'agit de soutenir l'effort principal qui sera donné au sud de la Tunisie par la 8e armée de Montgomery . Dans le camp adverse, les Allemands ne savent apparemment rien du changement de commandement[19]. Patton leur est d'ailleurs parfaitement inconnu.

L'arrivée au 2e corps d'armée

Patton surgit au QG du 2e corps d'armée américain, au sud-est de Tébessa, le 6 mars à 10 heures, trouvant son prédécesseur attablé pour le petit-déjeuner… L'arrivée du nouveau commandant de corps s'est faite en grande pompe, sirènes hurlantes, avec, dans le premier blindé, Patton, « debout comme un aurige » selon les mots d'Omar Bradley, son futur adjoint. « Assurément, écrit un capitaine, Patton m'a foutu les foies[20]. » Si le Californien déplore d'emblée l'allure et la discipline qui prévalent, il n'a pas encore de mots cinglants à l'endroit de Fredendall : « Très aimable et il s'est bien conduit, très bien même. » Il considère toutefois qu'il est « soit cinglé, soit terriblement

effrayé[21] ». À sa femme, il écrit de son prédécesseur : « Je suis sûr qu'il est largement une victime due à des circonstances qu'il ne pouvait pas contrôler. » Rien n'est plus faux. Fredendall, par son style de commandement et ses erreurs tactiques, porte la responsabilité du désastre. Patton se ravise quelques jours plus tard et écrit : « Fredendall se contentait d'exister – il ne commandait pas et, à quelques exceptions près, son état-major était sans valeur en raison de sa jeunesse et de son manque de sens du commandement. » Certain de l'incompétence de son prédécesseur, il va jusqu'à se demander comment ce dernier a pu justifier son existence[22].

Il lui faut imposer rapidement ses marques et son style de commandement. Sa mission n'est pas si différente que celle de Montgomery à son arrivée à El Alamein en août 1942 : redonner confiance à une armée dont le moral est au plus bas après une série de défaites. Les deux hommes partagent l'idée de la vertu de l'entraînement. Pour Patton, la discipline et la tenue importent, à la différence de la 8e armée britannique, célèbre pour les excentricités vestimentaires des officiers et les tenues négligées des soldats. Patton entend inculquer à ses hommes le respect dû à l'uniforme, ainsi qu'à leurs supérieurs.

La discipline avant tout

L'accent mis sur la discipline et l'entraînement est un leitmotiv chez Patton. L'entraînement, est-il convaincu, est une nécessité pour la victoire. Devers, qui fait sur lui un rapport très favorable à Washington, est impressionné par ce qu'il voit au Maroc. Pourtant, Patton est loin d'être satisfait. Les troupes qui arrivent en renfort des États-Unis lui font mauvaise impression, car la discipline y est

relâchée. D'après lui, il faut un mois aux nouveaux venus pour atteindre le niveau d'entraînement et de discipline de sa vieille 2e DB, « L'Enfer sur roues ». Mais, lorsque celle-ci débarque à son tour, il découvre avec effarement que son ancienne unité a beaucoup perdu depuis qu'il en a quitté le commandement : « Ils jouent encore à la guerre. »

Ses premières mesures fusent comme des électrochocs pour des hommes chez qui la discipline s'est relâchée hors de la ligne de front. Le 7 mars, lendemain de sa prise de fonction, il découvre Gaffey, seul, attablé au mess. Il est 7 heures. Il ordonne aux cuisiniers de cesser de servir à 7 h 30. « Je crois que demain, les gens seront à l'heure[23]. » Les uniformes doivent être soignés et la cravate portée en toutes circonstances, mesure qui fait grincer nombre de dents. Pas question non plus d'être en bras de chemise. Le casque doit être systématiquement porté, du moins le casque léger, y compris à l'arrière (cet ordre concerne également les infirmières[24]…) : c'est une façon d'inculquer l'esprit martial. Un officier se risque à lui faire remarquer que le souffle d'une explosion peut briser le cou d'un soldat si les jugulaires sont fermées. La réponse ne se fait pas attendre : s'il a besoin de l'avis d'un colonel, Patton le fera savoir et, de toute façon, il n'en a aucune envie. Le tout avec le vocabulaire qu'on lui connaît[25].

Quand Eisenhower, habituellement coiffé d'une casquette ou d'un calot, rend visite à Patton, il met un point d'honneur à porter lui aussi le casque lourd[26], ce qui est une marque de soutien au chef de corps. Son ordonnance, qui n'en porte pas, se fait sermonner par Patton qui lui demande s'il a 25 dollars à perdre au cas où il ne trouverait pas de casque. Ike lui conseille d'en trouver un[27]. Cet intérêt pour le casque n'est pas nouveau. Déjà, tirant le bilan des expériences du Centre d'entraînement au désert, Patton note que « le *liner* [c'est-à-dire le

casque léger dans lequel s'emboîte le casque lourd en acier] du nouveau casque d'infanterie[28] constitue la coiffure tropicale idéale[29] ».

Une plaisanterie court sur Patton. Après sa mort, il arrive au ciel où il use de sa cravache sur saint Pierre qui a commis la faute de ne pas être à son poste vingt-quatre heures sur vingt-quatre : il a dû sonner pour que les portes du paradis s'ouvrent. La colère de Patton ne fait qu'empirer quand il constate que saint Pierre ne porte ni cravate ni casque[30].

Une autre histoire circule : Patton aurait surpris un de ses officiers d'état-major aux latrines sans son casque. Cette faute lui coûte une amende de 25 dollars[31]. Sa police militaire – surnommée la « Gestapo de Patton » – contrôle tous les véhicules : gare aux pneus mal gonflés et aux niveaux d'huile mal surveillés ! Il paraîtrait même – anecdote apocryphe qui en dit long – qu'on n'enterre que les cadavres qui sont correctement vêtus, cravate comprise[32]. Ces exigences en matière de discipline passent mal auprès des GI contraints de s'y plier. Les rangers, les commandos américains, sont rétifs. Patton surprend un jour un de ces soldats d'élite, Loren Evans, sale, barbu et sans cravate. Il commence par l'admonester quand intervient le colonel Darby, le chef des rangers : « Attendez une minute, général. Vous devez savoir que cet homme a passé toute la nuit en patrouille. » Apprenant le succès de celle-ci, Patton félicite le soldat, qui n'aura même pas à payer d'amende[33].

Si des généraux comme Terry Allen ne voient pas de lien entre la manière dont on porte l'uniforme et la performance au combat[34], Patton pense, au contraire, qu'il est erroné de croire qu'on peut faire un bon combattant d'un homme qui ne respecte ni sa tenue ni la discipline. Celle-ci suppose une obéissance aux ordres et un respect dû aux officiers, ce qui passe entre autres par le salut. L'aspect

décontracté des GI et l'image qu'ils donnent depuis la fin de la guerre (dans les films hollywoodiens) ne doit pas faire croire que l'armée américaine est une armée où la discipline est ordinairement relâchée. La discipline, pour Patton, c'est aussi savoir faire la guerre comme il faut. Inspectant la 34e DI, il remarque que les emplacements des pièces antichars de 37 mm sont mal choisis : ils devraient être positionnés sur la contre-pente et non au sommet d'une crête[35].

Cette insistance sur la discipline est chronophage pour Patton, mais il n'envisage pas les choses autrement. Il écrit à sa femme le 13 mars : « J'ai beaucoup de mal avec la discipline. Quand je suis arrivé, il n'y en avait pas. Pas de saluts. Toutes sortes de vêtements et un bordel général[36]. » Ce n'est qu'une première étape.

Il lui faut aussi inculquer à ses hommes la haine des Allemands. Eisenhower affirme sans ambages que Patton déteste l'ennemi « comme le diable hait l'eau bénite[37] ». Le général de brigade Robinett, de la 1re DB, décrit l'impact de l'arrivée de Patton : « Rayonnant, fascinant, déterminé et d'une camaraderie chaleureuse mais réservée. Il est arrivé avec un discours martial et un chant guerrier aux lèvres. Je l'ai trouvé grossier, vulgaire et profane, bien que par moments, de façon touchante, beau et spirituel. Les vieux soldats, qui le connaissaient en tant que "Gorgeous Georgie" ou "Flash Gordon", se réjouissent de sa venue, bien qu'ils craignent son impétuosité. Ils savaient qu'il allait leur en demander beaucoup, mais qu'il y aurait une tape dans le dos après chaque réprimande et que leurs intérêts seraient les siens[38]. »

Patton et ses grands subordonnés

Patton dirige maintenant un corps de quatre divisions rassemblant 90 000 hommes. Les leçons de Kasserine ont été tirées : les divisions du 2e corps ne seront pas dispersées et le corps sera détaché de la 1re armée britannique pour être directement subordonné au 18e groupe d'armées d'Alexander[39]. Seule la 1re DI a l'heur de lui plaire. La 34e DI n'a qu'un esprit défensif, ce qui selon lui est une hérésie. Elle s'est pourtant bien battue. La 9e DI est encore novice et doit connaître son baptême du feu (elle a la « valeur de l'ignorance »). Quant à la 1re DB, qui a tant souffert pendant la bataille de Kasserine, il la juge « trop timide ». Mais on le serait à moins après avoir perdu 200 blindés et des milliers d'hommes face à un ennemi expérimenté. S'il y a bien une division à laquelle Patton va s'évertuer à restaurer la confiance, c'est celle-ci.

Que pense Patton des officiers qui l'entourent ? Il n'a emmené que quelques officiers : Hugh Gaffey (chef d'état-major), Kent Lambert (chef du service « opérations ») et Oscar Koch (responsable du service de renseignements). Jenson et Stiller sont ses deux aides de camp et le sergent Meeks est toujours son ordonnance[40].

Il reçoit une lettre signée par 51 membres de son état-major du 1er corps blindé, restés au Maroc : « Bonne chance et que Dieu vous bénisse. Si ce n'était un combat personnel, nous aurions aimé aller tous avec vous. De la part de votre état-major[41]. » Ce mot amical et chaleureux ne peut que toucher un grand sentimental comme Patton. Pour l'heure, il doit composer avec une équipe dont il ne connaît presque aucun membre. Le chef de la 1re DI est le terrible Terry de la Mesa Allen, homme au caractère entier, qui ne mâche pas ses mots, même avec Patton, qui est son ami et qu'il traite d'égal à égal, sans hésiter à être obscène, en dépit de la différence de grade. Orlando

Ward, qui s'entendait si mal avec Fredendall, préside toujours aux destinées de la 1re DB, ce qui sera cause de déception pour Patton qui entend qu'un nouvel élan soit donné à l'unité. Si Patton considère vite Ward comme trop timide, ce dernier écrit à Eisenhower que « Patton prend la relève avec énergie. Personnellement, je suis un homme nouveau[42] ». Les 9e et 34e DI sont respectivement commandées par Manton Eddy et Charles Ryder.

Ces hommes vont mener ses troupes à la bataille. Patton s'enquiert rapidement de la situation. Les premières ébauches de la future attaque sont fournies par Terry Allen et Ward. Patton les approuve et fixe l'heure H. Il n'a rien imposé à ses chefs de division : dans l'armée américaine, le chef indique sa mission à son subordonné, sans entrer dans les détails qui sont du ressort de ce dernier. À la veille du combat, Patton n'est pas satisfait pour autant. Il aimerait se démultiplier par trois et pouvoir « commander deux divisions et le corps[43] ». Il compte beaucoup sur trois officiers en qui il a entière confiance : Gaffey, Lambert et Bradley.

Omar Bradley

Bradley est un envoyé d'Eisenhower, lequel annonce à Patton qu'il est disponible « pour toute tâche que tu pourras désirer ». Bradley, qui a commandé avec brio une division aux États-Unis, n'a jamais connu l'expérience du feu. Eisenhower suggère qu'il pourrait se rendre au Maroc pour prendre en charge le 1er corps blindé. Patton pense que cela serait incorrect vis-à-vis de Keyes. L'autre solution est que Bradley demeure au 2e corps comme adjoint avant d'en prendre le commandement lorsque la première phase de la reprise des opérations en Tunisie serait terminée, Patton retournant alors au

Maroc pour reprendre les préparatifs d'invasion de la Sicile. Cette dernière solution a la faveur de Patton qui ne peut s'accommoder de la présence d'un des « fichus espions d'Ike » à son QG. « J'accepte cela comme la meilleure solution. Je ne suis pas sûr que ce show (en Tunisie) se déroulera selon le plan et je pense qu'Alexander me gardera tant que cela sera intéressant. Si cela s'embourbe, je peux partir. Si Rommel attaque le premier, ce sera différent[44]. » Le 7 mars, Patton nomme Bradley comme commandant en second du 2e corps. Il affirme à Beatrice que c'est un excellent officier.

Ces deux hommes, qui travaillent ensemble pour la première fois, forment un duo improbable. Autant Patton est flamboyant, à l'affût de publicité et issu d'une noble lignée, autant Bradley est modeste tant dans son apparence que dans ses origines. Patton soigne sa tenue, toujours impeccable, alors que Bradley est décrit comme « le commandant d'une armée américaine le moins bien habillé depuis Zachary Taylor[45] ». Taciturne, peu souriant (il cache les dents de sa mâchoire brisées dans un accident de jeunesse…), Omar N. Bradley a été élevé dans une ambiance stricte et austère et a perdu son père très tôt. Il ne sera jamais un général charismatique. Dès la campagne de Tunisie, il retient pourtant l'attention du journaliste Ernie Pyle qui va constituer sa légende, celle du « général GI », à l'image de l'Américain moyen. Rien n'est plus éloigné de la réalité. Le fade Bradley, loin d'être tolérant et ouvert d'esprit, ne sera jamais adulé par ses hommes auxquels il ne donnera d'ailleurs jamais d'élan ou de motivation[46]. Patton paralyse le trafic et interpelle ses hommes quand il passe sur une route ; Bradley, lui, fait garer sa jeep et laisse passer les convois.

Comment les choses sont-elles perçues par ce général ? Les réformes de Patton vont très vite marquer le corps de sa personnalité, rapporte-t-il : chaque fois qu'un homme ajuste ses leggings ou noue

sa cravate, il se rappelle que Patton est arrivé et que les choses ont changé[47]. Il accepte mal sa vulgarité et ses obscénités. Il en est choqué. Il prétend que cette façon de faire n'était pas un calcul délibéré pour « gagner l'affection de ses officiers ou de ses hommes[48] ». On peut en douter. Par ailleurs, il reconnaît que c'est un autre Patton, urbain et cultivé, qui se dévoile lors des dîners. Bradley n'a que peu d'affection pour Patton, alors que ce dernier l'apprécie.

Des Alliés bien embarrassants

Le 4 mars, au moment où il apprend sa nomination en remplacement de Fredendall, Patton note : « Je crois que nous allons avoir plus d'ennuis avec les Britanniques qu'avec les Boches[49]. » Cela augure apparemment mal de la reprise en main de la situation. S'il éprouve du respect et de l'admiration pour le *Tommy*, le simple soldat britannique, il méprise les officiers anglais. Patton, qui n'a pas attendu sa nomination au 2e corps d'armée pour s'inquiéter de l'emprise des Anglais sur la direction des opérations, s'en ouvre à plusieurs reprises aux autres officiers américains, Clark y compris. « Ike est vendu aux Britanniques et ils lui ont dit de ne pas engager la 5e armée et [donc créer] un secteur américain. Alexander a dit à Eisenhower de ne pas attaquer Gabès le 20 janvier, comme planifié, afin que cela soit une victoire britannique. » Patton considère cela comme une trahison et une absence de loyauté envers l'armée américaine : il n'a pas de mots pour qualifier l'attitude de son supérieur et celle des Britanniques[50].

Il connaît les principaux responsables britanniques. Trois semaines plus tôt, alors que la bataille de Kasserine débute, Patton s'envole

pour Tripoli afin d'assister à une réunion avec les principaux officiers de la 8e armée. Alexander dit de lui : « C'était un personnage pittoresque, un homme superbe qui portait un pistolet à crosse de nacre sur chaque hanche. Il était, comme beaucoup d'Américains, amical et droit, sans la moindre agressivité[51]. » Les Britanniques vont l'appeler « Chewing-gum », car il en a mâché pendant toute la conférence, en bâillant avec assiduité.

Il est plutôt positif avec Montgomery au cours de cette première rencontre. Cet Anglais, qu'il détestera plus tard entre tous, est estimé « petit, très alerte, extraordinairement vaniteux et le meilleur soldat – à ce qu'il semble – que j'aie rencontré dans cette guerre[52] ». Il rapporte la rencontre à sa femme : « Montgomery (qui est une sorte de Stonewall Jackson) et moi-même étions les seuls avec des cheveux gris[53]. » Comparer « Monty » au bras droit de Lee est une marque de respect de la part du Californien qui, on le voit, se sent tout à coup vieux. Pourtant, de sa présentation il dit : « Je suis peut-être vieux, je suis peut-être lent, je peux être stupide, mais cela ne signifie tout simplement rien pour moi ! » Sa présence à cette réunion démontre une fois encore l'intérêt de Patton pour la chose militaire et son professionnalisme, et il reconnaît auprès de Marshall qu'il a beaucoup appris[54].

Freyberg, le commandant de la division néo-zélandaise, lui plaît : l'homme « a été blessé dix-huit fois », ce qui est la marque du courage et d'un guerrier, tout ce qu'il faut pour séduire Patton. La plupart le laissent indifférent, ce ne sont que d'insipides fonctionnaires à l'instar de la majeure partie des généraux américains. Lorsqu'il arrive au 2e corps d'armée américain au mois de mars, l'opinion de Patton a évolué.

Alexander l'a impressionné (c'est ce qu'il écrit à son épouse). De fait, ses états de service – dix ans de combats – sont sans commune

mesure avec les quelques semaines cumulées au front par Patton en 1917 et 1942. « C'est un snob dans le meilleur sens du terme », écrit Patton, « prétentieux » et reconnaissant – vaniteux comme il l'est lui-même – ce qu'il serait s'il occupait sa place. En mars, les deux hommes sont consternés de voir un Arabe placer une lourde charge sur une frêle petite femme. Alexander propose d'aller lui « botter le cul ». Cette réaction plaît à Patton, même si les deux généraux n'interviennent pas. « Je l'aime beaucoup », confie-t-il à son épouse[55]. Après un mois environ au front, il écrit à Marshall qu'il trouve Alexander extrêmement compétent et qu'il est très agréable de servir sous ses ordres.

Dès qu'il converse avec W. Carey Crane, attaché au QG d'Alexander, il craint qu'Eisenhower « n'ait vendu son âme au diable au nom de la "coopération", ce qui, je suppose, signifie que nous tirons les marrons du feu pour nos nobles alliés ». Cela ne l'enchante guère, mais il n'y a pas d'autre issue, faute de quoi il sera remercié et renvoyé à l'arrière[56]. Lorsque Patton prend son commandement le 6 mars, le mémo que lui adresse Ike est clair à ce sujet : il lui faut « répondre aux ordres du général Alexander exactement comme s'ils émanaient de moi ».

La défaite de Kasserine n'a fait qu'amplifier la piètre opinion que les Britanniques se font de l'armée américaine depuis les premiers engagements menés en Tunisie. Patton découvre la présence du général Cochran à son arrivée au QG du 2e corps, un officier britannique qui lui donne l'impression de devoir l'instruire sur l'art du commandement[57]. Les Britanniques, par la voix d'Alexander, semblent avoir un remède aux difficultés des Américains : leur adjoindre des officiers britanniques au sein des états-majors[58]. Alexander veut même faire superviser les plans du 2e corps américain par ses propres officiers[59] ! Il n'en est pas question pour Patton ni

pour aucun autre officier américain. L'idée n'est pas abandonnée aussi rapidement ; le 13 avril, soit plus d'un mois après, Patton craint toujours que les Britanniques veuillent lui imposer quelqu'un à l'état-major. En fait, il accepte la présence à ses côtés du brigadier Dunphie, qui s'est illustré pendant la bataille de Kasserine, sans que l'idée d'instructeurs auprès de ses unités se soit généralisée. De son côté, Alexander met sur pied des écoles tactiques mixtes anglo-américaines dans le but d'inculquer les méthodes de combat britanniques aux Américains[60].

Si les Américains et les Britanniques s'évertuent à se trouver de mutuelles récriminations et à se dénigrer entre eux, alors que la plupart des officiers allemands n'ont que dédain pour les GI et leurs chefs, il est un homme qui prend au contraire la mesure de l'armée américaine : Erwin Rommel. Observant le matériel à disposition de ses adversaires, le potentiel qu'il devine en eux, et reconnaissant la souplesse tactique de celle-ci, ainsi que l'habileté de la réaction des Américains après le premier choc[61], il est persuadé qu'avec le temps l'armée américaine saura se montrer redoutable.

Gafsa : la vraie guerre !

Patton n'a eu que dix jours pour remettre de l'ordre au sein du 2e corps et le préparer au combat. Le terrain est déplorable. La passe de Kasserine n'est qu'un océan de boue. Une boue collante, Patton se sent comme plâtré. Il fait froid aussi, terriblement froid. « C'est le fichu endroit le plus froid que j'aie jamais vu et il pleut tous les jours depuis que je suis arrivé. » Comme ses biffins, Patton est en théorie mieux loti que les autres, mais il a du mal à dormir. Le général Doolittle a la bonne idée de lui offrir un blouson en cuir fourré[62].

L'ordre du jour se veut à la mesure de la mission qui a été confiée à Patton : restaurer la réputation de l'armée américaine. « Dans notre prochaine bataille, pour la première fois sur ce continent, nous devrions avoir des milliers d'Américains unifiés sous le même commandement. L'union fait la force ! » Patton encourage ses hommes : ils sont nombreux et, contrairement à la dernière bataille (la défaite de Kasserine), les forces américaines ne seront pas éclatées sous plusieurs commandements. Elles ont un nouveau chef en qui ils doivent avoir confiance.

Il faut aussi se prémunir d'un certain sentiment d'infériorité face à un ennemi qu'il juge « digne » des Américains : « L'Allemand [il n'est pas ici question des Italiens qui ne sont pas jugés comme étant des adversaires de qualité] est un vétéran entraîné à la guerre – confiant, brave et impitoyable. » Mais les GI doivent se sentir aptes à remporter la victoire : « Nous sommes courageux. Nous sommes mieux équipés, mieux nourris[63] et au lieu de ce Wotan sanglant [le dieu suprême chez les anciens Germains, une manière de présenter les Allemands comme des barbares] nous avons avec nous le Dieu de nos pères. » Mieux, ces soldats américains se battent pour une juste cause.

Leur seul défaut, dommageable à la guerre, selon Patton, et qui est dû à une vie confortable dans un pays libre, est le manque de dureté et d'agressivité. « Notre bravoure est trop négative. Nous parlons trop de sacrifice, de gloire de mourir pour que la liberté puisse vivre. Bien sûr, nous sommes prêts à mourir, mais ce n'est pas suffisant. Nous devons avoir le désir de tuer, d'infliger des blessures, la mort et la destruction à l'ennemi – l'ennemi que l'on hait. Si nous mourons en tuant, c'est déjà bien, mais si nous combattons avec suffisamment de dureté, avec suffisamment de brutalité, nous allons tuer et vivre. Vivre pour retourner vers notre famille et notre petite amie en héros conquérants – les hommes de Mars. » Le plus

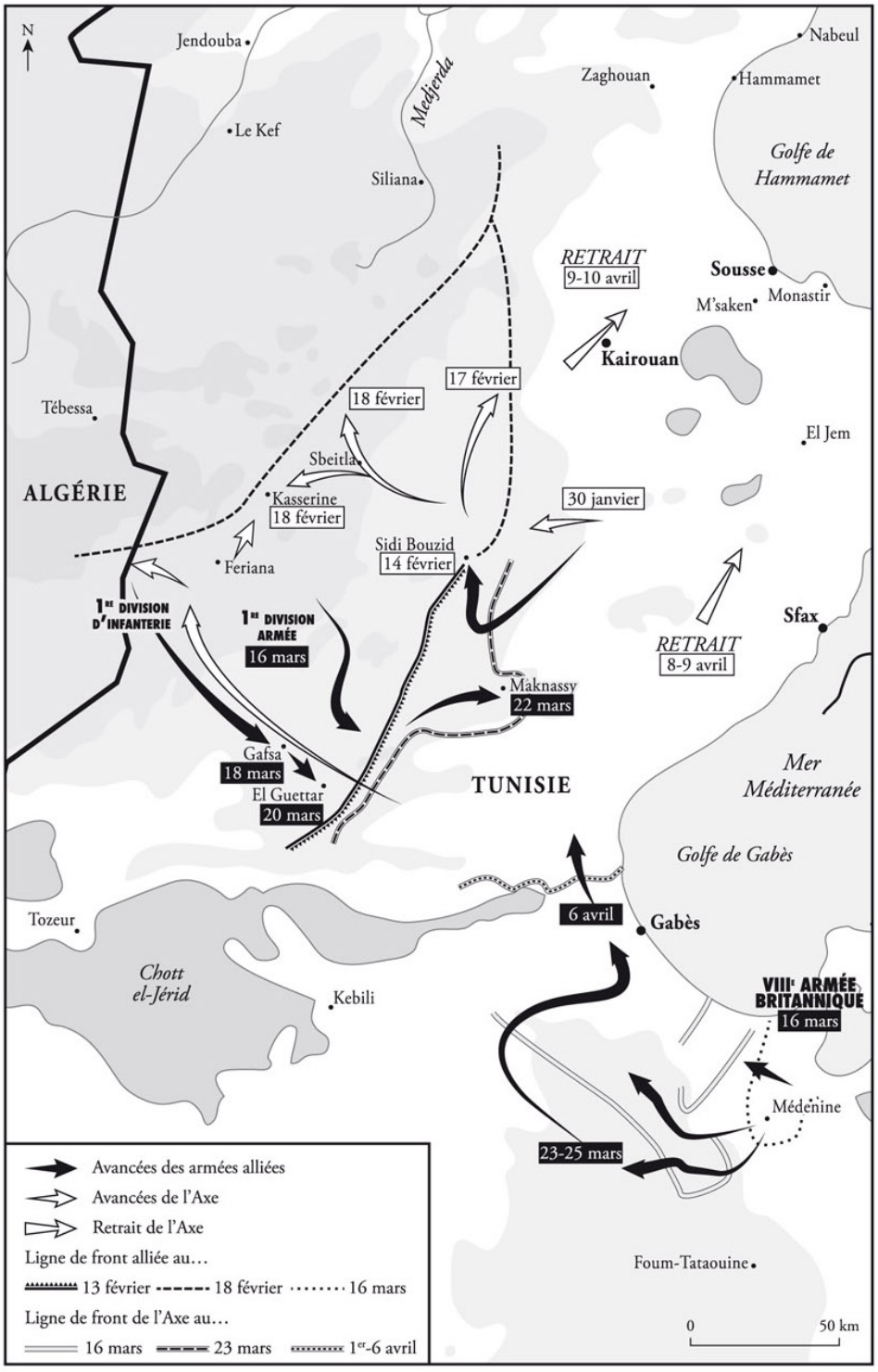
important pour les soldats n'est pas tant la cause pour laquelle ils se battent, aussi noble soit-elle, que le désir de survivre et de rentrer chez soi. Patton le sait bien et c'est pour cela qu'il insiste sur ce point. Ce qui compte, c'est tuer l'ennemi. L'esprit de sacrifice n'apporte rien, si ce n'est des pertes au pays. La référence à Mars, le dieu de la guerre des Romains, est dans la veine d'un féru d'histoire comme ce général atypique…

Enfin, il est au combat, le vrai, face aux Allemands. Pour marquer son enthousiasme, il emploie un mot allemand, *der Tag* (le jour), dans une lettre à Beatrice du 13 mars, signée par le lieutenant-général Patton, pour la « première fois », écrit-il fièrement en majuscules. Il a appris la veille par Manton Eddy qu'il a obtenu sa troisième étoile. Il se rappelle de ses jeux d'enfant quand, sabre en bois à la main, il se disait : « George S. Patton, Jr., lieutenant-général[64] ». Bradley est choqué de le voir épingler ses étoiles, alors qu'il faut attendre confirmation par le Sénat de la promotion voulue par Roosevelt. « Des clous ! répond Patton. J'ai attendu suffisamment longtemps pour celle-ci[65] ! » Le *New York Times* annonce la nouvelle dès le 12 mars. Le destin sourit à l'ambitieux Californien. Lorsque la passe de Kasserine avait été reprise trois semaines plus tôt, un officier américain avait plaisanté à propos des étoiles que les soldats italiens portent sur le revers de leur col : « Je suggère que nous les envoyions au général Patton. Il n'apprécierait pas que des Italiens aient des étoiles plus grandes que les siennes[66]. »

À la veille de la bataille, Patton renouvelle la consigne donnée avant Torch, la victoire ou la mort : « Gentlemen, demain nous attaquons. Si nous ne sommes pas victorieux, que personne ne revienne vivant. » Déclaration déconcertante pour Bradley. « Monk » Dickson, responsable du renseignement (avec Koch), n'apprécie pas cette habitude de faire des discours « napoléoniens », inadaptés à la

mentalité américaine[67]. Le 16 mars à 23 heures, Patton entend le grondement sourd du canon sur la ligne de front. Le général a accompli une grande part de l'opération. Aux autres de jouer maintenant : une réalité difficile à admettre pour un homme qui veut être au-devant de la troupe. À l'instar de Montgomery à El Alamein, il va se coucher. Devant sa tente ou la pièce où il dort se trouve toujours un half-track, ainsi que d'autres engins positionnés aux alentours : à la moindre attaque de la Luftwaffe, ils doivent tirer. Cela regonfle le moral des hommes, dit-il[68].

Les opérations du IIe corps en Tunisie



Il surprend l'état-major adverse en lançant son offensive : les Allemands pensaient qu'il faudrait plus de temps aux Américains pour se remettre de leur revers de Kasserine. Mais il lui faut aussi composer avec les ordres d'Alexander dont les services de renseignements se sont trompés en affirmant que l'ennemi avait procédé à une concentration de forces face au 2e corps[69]. Le 17 mars, Gafsa, faiblement défendue par les Italiens, tombe entre les mains de la 1re DI qui poursuit son avance en direction d'El Guettar, mais la défense italienne se durcit et les Américains éprouvent des difficultés. « La fameuse bataille de Gafsa a été menée et gagnée », écrit Patton un peu abusivement en employant l'adjectif « fameuse ». Ce premier succès, car c'en est un, est le premier à mettre au crédit du 2e corps depuis un mois. Patton a besoin de succès relativement faciles pour redonner confiance à ses troupes avant de les engager plus en avant. Cette situation n'est pas sans rappeler celle de Montgomery. Sa victoire à peu de frais à la bataille d'Alam Halfa[70] avait reboosté la 8e armée britannique ébranlée. Les médias ne s'y trompent pas et grand cas est fait aux États-Unis de la reprise de Gafsa. L'avance reste timide, presque aucun ennemi ne fait face aux Américains dans le secteur, même si des rapports font état que des éléments de la 10e division de Panzers monteraient en ligne[71].

Patton sait que sa situation de commandant de corps lui impose de rester la plupart du temps à son PC. Ce n'est pas dans son style, mais, à la différence d'un Rommel trop souvent hors d'atteinte de ses généraux au moment crucial, il a un sens du professionnalisme qui lui fait admettre les impératifs d'un commandement efficace : « Quand quelqu'un affronte Erwin [Patton parle bien entendu de Rommel], il doit être près de sa radio[72]. » « Je déteste combattre de l'arrière, écrit-il le 23 mars, mais c'était trop compliqué aujourd'hui de lâcher le téléphone[73]. » Eisenhower et Alexander, qui connaissent son

tempérament, savent bien qu'il voudra se rendre en première ligne et lui enjoignent de rester à l'arrière.

Certes, Patton est tenté d'intervenir en personne, mais il doit garder confiance en ses chefs et stimuler ses subordonnés directement sur le terrain (en se maîtrisant dans ses relations avec les Britanniques). Il dispose d'un nouveau *command car*, un véhicule blindé de reconnaissance M3A1 White (ce que les Américains appellent un *scout car*) spécialement adapté et modifié. Flamboyant avec le drapeau du corps et ses trois étoiles, l'engin ne passe pas inaperçu. Ce véhicule embarque un équipement radio important, conformément à l'obligation qui incombe à un chef de corps. L'automitrailleuse a reçu des blindages additionnels au-dessus du poste de conduite et à l'arrière de la caisse, pour fournir un minimum de protection en cas d'attaque aérienne. Pour ce faire, le blindé dispose de trois mitrailleuses (au lieu d'une seule), encore que Patton reconnaisse que la meilleure parade est de foncer se mettre à couvert dans un fossé (alors qu'il injurie les officiers qui s'abritent sur le front…).

Blood and Guts renonce à diriger ses troupes depuis un tank (comme c'était le cas aux États-Unis). Il utilise le *command car* standard de l'armée américaine – sorte de camion 4×4 modifié (un Dodge 3/4 ton, conçu à l'origine comme un engin de reconnaissance mais utilisé, en pratique, comme véhicule de commandement) – et une *peep*. Selon l'usage dans la cavalerie américaine depuis l'adoption de cet engin devenu légendaire, Patton utilise ce mot de préférence à « jeep »[74].

Le général ressent la peur comme tous les soldats. Il craint que son engin ne soit la proie de la Luftwaffe en maraude. Et surtout les mines, comme il le souligne à plusieurs reprises dans ses notes et sa correspondance. « Ce fichu pays en est plein. Nous perdons des

officiers tous les jours, le plus souvent avec les jambes arrachées ou brisées. Nous devons avoir des sacs de sable dans le fond de nos voitures. Cela aide un peu. » C'est plutôt psychologique : une jeep ne résiste pas à une détonation de mine antichar. Patton est plus à l'abri dans son *scout car*. La mine la plus redoutée est la mine antipersonnel bondissante, *Bouncing Betty* : elle éclate au niveau du bas-ventre, la castration est la hantise des soldats.

Patton et le général Teddy Roosevelt, fils de l'ancien président des États-Unis et cousin éloigné de Franklin Delano Roosevelt, le président en exercice, s'égarent au-delà des lignes américaines. Et s'ils étaient capturés par l'ennemi ? Il est enfin rassuré quand il entend des hommes tenter de capter une station radio. Ils n'avaient même pas placé de sentinelles : « les soldats sont amusants[75] ».

Patton manque de se faire tuer à plusieurs reprises : des obus tombent près de lui, des balles sifflent (un Arabe aurait tiré sur lui[76]), des shrapnels frappent sa jeep… Il redoute par-dessus tout les mitraillages de la chasse ennemie. Mais, une nuit, alors qu'il paraît y avoir une attaque terrestre à proximité, il ne va pas hésiter à sortir, carabine USM1 à la main. C'est une alerte aérienne. Cette petite poussée d'adrénaline est sûrement du goût de Patton.

Le 18 mars, satisfait des combats dans le secteur de Gafsa, il se dirige sur l'autre axe d'attaque, plus au nord, où est engagée la 1re DB vers Sened et Maknassy. Il s'agit de faciliter l'offensive de Montgomery en menaçant les arrières de l'ennemi et en y fixant certaines de ses unités. Le plan prévoit de s'emparer des hauteurs de Maknassy, puis de stopper l'avance. Pure absurdité selon Patton : il faudrait le laisser aller jusqu'à la mer au lieu de se contenter « d'assurer un triomphe britannique ». Patton peut aussi tenter le fait accompli ou demander au moins d'effectuer « une reconnaissance en force » une fois l'objectif atteint. Après tout, Alexander oserait-il se

priver de la possibilité de couper la route côtière et d'enfermer la moitié des forces adverses dans une nasse ? Pour l'heure, Alexander entend procéder par étapes, espérant que chacune d'elles apportera son lot d'expérience aux troupes américaines, tout en rehaussant leur moral. Patton essaie de réussir ce qu'il n'est pas parvenu à faire au cours des manœuvres de Louisiane de 1941 : s'emparer des hauteurs avant que l'ennemi ne les fortifie et se déployer dans la plaine avec ses blindés. Tout se joue sur les hauteurs d'El Guettar et de Maknassy[77].

Maknassy : l'illusion

Pour le Californien, le vrai combat se fait attendre : il veut se mesurer à Rommel – qu'il appelle affectueusement son « vieux collègue et copain[78] » – et aux Allemands de l'Afrikakorps. Si son activité ne passe pas inaperçue auprès du haut commandement allemand en Afrique qui transmet l'information à Berlin[79], il n'a été confronté jusque-là qu'aux Italiens, du menu fretin pour lui. Ses officiers plaisantent à ce sujet, leurs prisonniers ne sont que des « ruines romaines supplémentaires ». Patton ne va pas tarder à être confronté aux Allemands et à des Italiens autrement plus coriaces.

Entre-temps, Bradley lui annonce que Waters, sain et sauf, est prisonnier. Le 21 mars, Ward s'empare de Sened. Mais, le 22, les Américains sont repoussés à l'est de Maknassy au djebel Naemia, hâtivement mis en défense par une poignée de combattants germano-italiens. Patton, qui n'est plus qu'à une cinquantaine de kilomètres de la mer, veut absolument percer, pour lancer ensuite deux colonnes effectuer deux raids, le premier contre l'aérodrome de Mazzouna, et le second sur la route côtière. Bradley compare ce qu'il considère

n'être qu'une vue de l'esprit à la volonté de faire une charge de cavalerie « à la John Wayne » jusqu'à la mer. Patton est dans le vrai : la victoire est à la portée de Ward.

Le 23 mars, la colline n'est toujours pas prise tandis que le djebel voisin est reconquis en partie par les Germano-Italiens. Le nouvel assaut américain échoue : des milliers de GI sont tenus en échec par quelques centaines de soldats et une unique pièce de 88 mm ! Chaque jour, Patton attend la réaction de Rommel (en fait, Arnim). Il est trop tard : les défenseurs sont rapidement renforcés par de nombreuses unités, dont des chars Tigre. Patton fulmine et envoie Ward en première ligne où, en menant ses hommes à l'attaque, il est blessé. « Je pense que c'était mon devoir. » Mieux, il pense en « avoir fait un homme[80] ».

Le journal de la 1re DB rapporte que « le commandant de corps […] s'attend à voir des pertes parmi les officiers et particulièrement les officiers d'état-major[81] ». Un chef doit être un meneur, inspirer l'exemple. Patton tance ainsi vertement un aumônier qui erre dans le poste de commandement de Ward alors que des blessés sont montés dans des ambulances à proximité. Comme toujours avec les aumôniers, alors qu'il est très religieux, il use d'un langage fleuri pour le remettre à sa place[82].

L'échec n'est imputable qu'à des lacunes de commandement, un assaut mieux conduit et plus déterminé aurait emporté la décision dès le 23 ; 1 700 GI et 40 tanks ont été perdus en quelques jours. Le manque de leadership n'est qu'une partie de l'explication. Pour Patton, les hommes manquent « de tripes ». Dans son ordre du jour, à la veille de l'opération Wop, il note : « Je crains que toutes nos troupes veulent se battre sans se faire tuer[83]. » Or, c'est en surmontant sa peur – légitime – de mourir qu'on devient un bon

soldat. Ward est prévenu : au prochain échec, il est relevé de son commandement.

Les Américains l'ignorent, mais leurs adversaires au-delà de Maknassy sont à court de munitions. Un nouvel effort soutenu et la route de la côte est ouverte. Pour eux, prélever une partie de la 1re DB pour l'expédier dans le secteur d'El Guettar, avec pour intention… d'atteindre la mer à Gabès, est une erreur. Les troupes ne partent qu'après des délais considérables. Patton hésite à relever Ward. Est-ce le bon moment ? Le 31 mars, furieux devant l'absence de progrès, il note dans ses carnets : « J'ai téléphoné à Ward et lui ai dit de monter une attaque. Et, si nécessaire, d'admettre jusqu'à 25 % de pertes. Nos hommes, en particulier la 1re division blindée, ne veulent pas se battre. C'est écœurant. Je me sens plutôt brutal en ordonnant d'admettre ce taux de pertes, mais il le faut. Les guerres ne peuvent être gagnées qu'en tuant et, le plus tôt nous commencerons à tuer, le mieux ce sera. » La coupe est pleine. Le 5 avril, Ward est remplacé par le général Harmon. Bradley, au bord des larmes s'il faut en croire le récit laissé par Ward, assume la lourde tâche de lui annoncer un limogeage qu'il juge injuste. Ward est amer envers ses supérieurs, en particulier Patton, qu'il juge surestimé comme commandant de forces blindées[84].

El Guettar : le long chemin vers la victoire

Plus au sud, dans le secteur de la 1re DI, les Américains poursuivent leur avance vers El Guettar, où est positionnée la division blindée italienne « Centauro ». Le 21 mars, un raid effectué au clairon

par les rangers prend à revers une position italienne établie sur un défilé et la route d'El Guettar est ouverte.

Au cours de cette bataille, Patton va humilier gratuitement Terry de la Mesa Allen. Surgissant à l'improviste au PC de la 1re DI, il observe les tranchées aux alentours. À Patton qui demande des explications, Allen répond que ces trous ont été creusés en cas d'attaque aérienne. Il lui indique son *foxhole*, Patton s'approche du trou, ouvre sa braguette et urine : « Maintenant, essayez de l'utiliser ! » Bill Donley, un GI, témoigne : les hommes d'Allen arment leurs mitraillettes et Patton, sentant le danger, comprend qu'il est allé trop loin et s'empresse de repartir. Ce scénario digne d'un western ou d'une histoire de mafieux, des hommes n'hésitant pas à abattre leur chef de corps sur ordre de leur commandant de division, est inimaginable : outre qu'Allen et Patton sont amis, un tel meurtre aurait signifié le peloton d'exécution[85]. De toute façon, Patton n'aime pas que les officiers se mettent à l'abri. Se rendant au QG de la 9e DI après un passage de la Luftwaffe, il hurle à Eddy : « Manton, je veux que vous fassiez sortir ces officiers d'état-major de leur trou jusqu'ici, où ils peuvent se faire tirer dessus[86] ! »

Montgomery, préparant un nouvel assaut qu'il espère décisif, fait appel à Patton pour qu'il intervienne de nouveau dans la région de Gabès[87]. Alexander acquiesce, le moral des Américains remonte en flèche, mais il change rapidement d'avis[88]. Le 23 mars, les Allemands devancent les deux chefs en lançant la 10e division de Panzers contre la 1re DI à El Guettar. Patton et son état-major s'attendent plutôt à une contre-attaque vers Maknassy[89]. Les premiers succès allemands laissent craindre un instant une répétition de la défaite de Kasserine. La bataille tourne cependant à l'avantage des Américains. Les Panzers s'engouffrent dans un champ de mines couvert par les feux de l'artillerie et des Tank Destroyers[90], dont les tirs détruisent 38 blindés

allemands. Cette journée est une double réussite pour Patton. Il a d'abord attiré à lui des réserves blindées qui, autrement, auraient été engagées face à Montgomery. Il a ensuite stoppé net l'attaque d'une division de Panzers[91]. Succès ? Oui, mais d'un genre qui déplaît à Patton : un succès défensif. Ce qu'il veut, lui, c'est une victoire remportée en attaquant. De plus, il est déçu de la piètre tactique employée par les Allemands qui, selon lui, n'ont fait que gâcher une excellente infanterie : un expert et un professionnel de sa trempe ne peut se résoudre à voir massacrer n'importe comment de bons soldats, fussent-ils des ennemis.

Alexander félicite Patton pour la prestation de ses hommes et lui demande de lancer une nouvelle attaque le 28 pour soulager Monty. Le lieutenant-colonel Strangeways, envoyé par le Britannique auprès de Patton, organise une opération visant à leurrer l'ennemi en faisant disposer des chars factices à la station de Sened. Les Allemands doivent penser que Patton se concentre en vue d'une attaque en force au-delà de Maknassy, alors que l'effort sera lancé vers Gabès depuis El Guettar[92]. Au-delà d'El Guettar, l'ennemi met à profit le terrain au djebel Berda, parsemé d'oueds, de canyons et de crêtes, en érigeant des défenses particulièrement inexpugnables.

Alexander, par l'intermédiaire de McCreery, son chef d'état-major, a envoyé des instructions détaillées – jusqu'au niveau du bataillon – à l'intention de Patton. Le sang de ce dernier ne fait qu'un tour, mais il proteste avec courtoisie : « Dans l'armée américaine, nous disons aux officiers ce qu'ils doivent faire, pas comment ils doivent le faire, et procéder différemment suggère un manque de confiance[93]. » Plein d'amertume, il écrit à Marshall : « Tout ce qu'on m'a laissé, c'est le commandement des opérations prescrites[94]. »

Certes, il reconnaît l'importance d'attirer les réserves allemandes à lui et de faciliter ainsi la progression de la 8^{e} armée. Mais « les plans

du haut commandement allié sont en retard de trois jours à une semaine, écrit-il le 1er avril, et ils sont trop timides. Quand nous nous sommes emparés de Gafsa, on nous a dit de nous arrêter à El Guettar. Nous avons attendu là-bas du 19 au 22 et avons donné le temps aux Boches de faire venir la 10e division de Panzers – des vétérans de la campagne de 1940 et de la Russie – depuis le nord. Au même moment, ils m'ont dit de prendre Maknassy et de m'arrêter sur les collines juste à l'est. Là, j'ai échoué en ne soutenant pas personnellement l'attaque sur les hauteurs. Ward, pendant trois jours, a laissé l'ennemi se renforcer[95]. » Patton analyse la situation et assume ses responsabilités. Le colonel Lang, le chef du groupe de combat qui l'a bloqué au-delà de Maknassy, va dans ce sens : « Il aurait pu atteindre la passe presque sans combat au plus tard le 20 et il se serait retrouvé sur les arrières de la 1re armée […]. La guerre en Tunisie en aurait été écourtée de plusieurs semaines. » Arnim ne voit pas les choses autrement quand il constate que, sur le point de réussir à percer, l'ennemi a transféré des troupes de Maknassy à El Guettar, beaucoup trop près de la ligne Mareth[96], au lieu d'attaquer plus au nord, dans le secteur de Fondouk[97]. Si Patton avait eu toute latitude pour engager son corps d'armée, il aurait atteint la côte et encerclé le gros des forces adverses encore engagées devant Montgomery. La légèreté d'Alexander, responsable de ces occasions manquées, qui va amender par six fois ses ordres donnés aux Américains[98], nous laisse dubitatif. On ne peut l'expliquer que de deux manières. Ce sont, à ses yeux, de mauvais soldats et c'est à la 8e armée de Montgomery qu'échoit le rôle principal.

La percée, tentée sous les yeux de Patton qui observe le champ de bataille du haut d'une colline[99], n'est pas réalisée, d'autant plus que la 21e division de Panzers a rejoint le secteur. Patton avait espéré, en vain, que l'attaque sur Maknassy attire vers lui les forces engagées à

El Guettar. Les pertes dans les rangs américains sont importantes. Manton Eddy reçoit de telles réprimandes qu'il se confie à un de ses officiers : « Dans toute ma carrière, on ne m'a jamais parlé comme Patton l'a fait ce matin. Je vais peut-être être relevé de mon commandement[100]. » Patton doit suspendre l'attaque, elle ne pourra reprendre qu'au départ des Allemands après la percée de Montgomery sur l'oued El Akarit.

Début avril, pendant que trois divisions sont empêtrées au-delà d'El Guettar et de Maknassy, la 34e DI est saignée à blanc devant Fondouk, sous la direction du général Crocker, le patron du 9e corps britannique, qui ne cesse de dénigrer les Américains, admettant difficilement leur manie de fumer à table et de ne manger qu'avec une fourchette[101].

Le terrain n'offre aucun couvert et les soldats américains sont montés à l'assaut devant une mort certaine. Crocker va jusqu'à faire part de ses critiques acerbes à la presse, ce qui a le don d'enrager Patton – Eisenhower, depuis le début, a formellement interdit toute critique de la part de ses généraux américains envers les Britanniques. Il semble être beaucoup plus laxiste sur la réciprocité de ces écarts[102]. Par ailleurs, si la 34e DI est retirée du front comme le veulent les Anglais, ce sera un camouflet pour les Américains, une insulte même. Si Patton s'insurge à nouveau devant les instructions d'Alexander, il n'en dit rien, respectant les ordres d'Eisenhower qu'il considère comme un « vendu ». « Je parie qu'Ike ne fera rien à propos de tout cela. Je préférerais être commandé par un Arabe. » Il ajoute que les Arabes sont des moins que rien[103].

Les combats menés par le 2e corps sont particulièrement acharnés. Chaque jour, Patton se rend dans les hôpitaux, s'adresse à ses soldats, ému par leurs souffrances. Ces visites régulières expriment bien le style Patton : un général dur et exigeant certes, mais aussi un chef

sensible et émotif. Il constate avec soulagement que les conditions se sont sensiblement améliorées depuis la Grande Guerre. Il voit dans leurs yeux la crainte que leur célèbre commandant ne reparte sans s'être adressé personnellement à eux. « Vous me connaissez, lui dit un soldat, vous avez fait un discours à mon bataillon à Casablanca. » Patton, par sympathie, ment et lui répond qu'il se souvient très bien de lui[104]. Quand il s'adresse à un autre qu'on a amputé d'une jambe, ce dernier lui répond qu'il va bien : il est venu le voir… Il mesure à quel point une présence féminine est réconfortante pour les jeunes blessés, il connaît les risques encourus. Alors qu'il était hostile à ce qu'il y ait des femmes sur le front, il reste admiratif devant le travail accompli par les infirmières. Ces GI blessés ont fait leur devoir pour l'Amérique. Ce général attentif aux services rendus à la patrie trouve qu'ils méritent de rentrer au pays.

Blessé, il aurait pu l'être. Le 7 avril, il s'aventure au-delà des lignes américaines sur la route de Gabès. Sa jeep n'est précédée que d'une autre jeep et d'un véhicule blindé de reconnaissance. Il fait preuve de courage et prend un risque exagéré pour un général de son rang. Peu après avoir fait demi-tour, une patrouille américaine établit le contact avec la 8^{e} armée britannique. La rencontre entre les deux chefs victorieux, Patton et Montgomery, que le premier souhaite, n'a pas lieu, Monty ayant décliné l'invitation. Marque de snobisme que Patton ne digère jamais complètement[105]. L'ennemi s'est, quant à lui, échappé, mais il est aux abois.

La bataille d'El Guettar est terminée. L'état des uniformes des GI laisse à désirer, mais Patton sait qu'ils sont passés par des moments difficiles. Il voudrait maintenant se lancer à la poursuite de l'adversaire pour l'anéantir. Les Américains ont perdu du temps en interprétant les préparatifs de repli de l'adversaire, orchestrés par le major von Stauffenberg[106], comme le prélude à une attaque.

Mais puisque son concours n'est plus nécessaire pour assurer la progression de Montgomery, Patton reçoit l'ordre de stopper son avance : la zone côtière est réservée aux Britanniques qui remontent vers le nord. Tous ces morts américains dans l'unique intérêt de ces encombrants alliés, fulmine Patton. On ne l'appelle que lorsque la 8e armée est en difficulté ! Et Blood and Guts de pester contre Eisenhower et d'en appeler à un nouveau Pershing, l'homme qui, en 1918, n'a eu de cesse de faire prévaloir les intérêts de l'armée américaine[107].

Richard Dick Jenson

Patton est logé dans le QG le plus sale et le plus malodorant qui soit ; il souligne, à dessein, que cet endroit a été tour à tour occupé par des Arabes, des Français, puis des Italiens, quand il reçoit une terrible nouvelle. Ce 1er avril, le capitaine Dick Jenson, son aide de camp, vient d'être tué au cours d'une attaque aérienne. « Nous l'avons emmené au cimetière de Gafsa, écrit-il à Beatrice, et nous l'inhumerons à 16 heures. » Le général ne cache pas son émotion et sa peine. Il s'agenouille au pied de la dépouille de l'officier, qu'il appréciait, et l'embrasse sur le front. « C'était un grand personnage, un loyal et vieil ami. Il va beaucoup me manquer. Je suis désolé pour Echo [la mère de Jenson]. J'ai coupé une mèche de ses cheveux et la lui ai envoyée. Je vais faire parvenir toutes ses babioles dès que je pourrai les trouver. » Dans son journal, il s'attarde sur l'enterrement du jeune Jenson. Un trompette et une garde d'honneur sont présents, mais il n'y aura aucune salve de tirée, pour éviter de faire croire à une attaque aérienne. « C'était un homme et un officier admirable. Il

n'avait aucun vice. Je ne vois pas la raison pour laquelle de tels jeunes gens de qualité se font tuer[108]. »

Le 15 avril, il quitte son commandement pour retourner au Maroc, il se recueille une dernière fois sur sa tombe. La mère de Jenson lui écrit qu'il lui a procuré les meilleures années de sa vie. « Vous avez remplacé son père, après la mort de celui-ci, son admiration et son affection à votre égard étaient sans limites. » À l'instar de Waters, Patton aimait Jenson comme son propre fils. C'est dans ce contexte douloureux, qui pourrait expliquer son attitude plus enflammée que jamais, que survient une grave crise avec l'allié britannique.

Clash sérieux avec les Britanniques

Le jour de la mort de Jenson, la plume de Patton s'envenime dans un rapport destiné à ses supérieurs. Il mentionne le fait qu'une « absence totale de couverture aérienne pour nos unités a permis à l'aviation allemande d'opérer en toute impunité[109] ». Le maréchal Coningham, responsable des forces tactiques aériennes au QG du 18e corps d'armée d'Alexander, apprend la teneur du message de Patton ; il fulmine et prépare une réplique cinglante. Largement diffusée auprès des états-majors, cette note vexatoire réfutant les accusations de Patton est injurieuse – le personnel du 2e corps d'armée ne serait pas apte au combat.

La controverse s'éternise plusieurs jours, et met à mal les relations entre les forces terrestres et aériennes. Alors que Patton converse à Gafsa avec l'Anglais Tedder, le responsable des forces aériennes alliées en Méditerranée, et Spaatz, l'Américain en charge des forces aériennes alliées en Afrique du Nord, trois chasseurs ennemis

bombardent le bâtiment où ils se réunissent. Patton ne peut espérer meilleur argument pour sa démonstration. À Tedder qui lui demande comment il a réussi ce coup, il répond : « Si je pouvais trouver les fils de pute qui pilotent ces avions, j'enverrais une médaille à chacun d'entre eux[110]. »

Patton dit à Eisenhower qu'il attend des excuses de la part de Coningham. Ce dernier se rend au QG de Patton le 4 avril. Il est reçu froidement par le Californien qui se tient droit et n'esquisse pas de geste pour lui serrer la main. Si le Néo-Zélandais exprime des excuses, les deux hommes, défendant chacun avec ardeur l'honneur de leurs hommes, en viennent à donner du poing sur la table. Patton exige un message de contrition à l'intention des destinataires du premier et spécifiant noir sur blanc que Coningham retire ce qu'il a écrit, le fait que les soldats américains ne savent pas se battre. Les regrets, feints ou sincères, exprimés de part et d'autre atténuent des tensions révélatrices de l'opinion que les Britanniques et les Américains se font de leur allié.

Passage de flambeau

Ces vingt-deux jours de combat sous le commandement de Patton ont été coûteux, mais ils permettent à l'armée américaine de reprendre confiance et de retrouver un esprit offensif. Dans son ordre du jour du 8 avril, Patton félicite ses soldats : « Vous avez remporté la bataille d'El Guettar. Chacun d'entre vous, dans son domaine, a brillamment fait son devoir. » Ils ont, à ses yeux, fait montre de leur valeur et de leur courage. Fier de ses hommes, Patton l'est indubitablement. Il félicite Eddy et Terry Allen, leurs troupes ont « ajouté des lauriers impérissables » dans l'histoire de l'armée

américaine[111]. Certes, comme il l'avoue à Beatrice, tous ces remerciements ne sont pas mérités, mais il importe de contrecarrer les éventuelles critiques, songeant probablement aux Britanniques. Globalement, les Allemands ne sont guère impressionnés par les performances de l'armée américaine, jugée trop méthodique, y compris après Kasserine, sous le commandement de Patton[112].

Tirant le bilan des opérations, il s'intéresse au commandement. Les officiers, qui doivent avant tout montrer l'exemple de leur courage, doivent en outre inspirer confiance à leurs hommes. Le courage, pour Patton, est la vertu cardinale. Il veut que les officiers se montrent, arborent leurs marques de grade. Il réfute les arguments de nécessité de camouflage en raison des risques encourus par la présence de snipers : « Ces marques ne sont pas visibles à une distance au-delà de 150 mètres. Par conséquent, l'excuse timide qu'elles génèrent des tirs de snipers est sans valeur. Les tirs de snipers n'ont lieu qu'en deçà de cette distance. » Ce qui n'est pas entièrement vrai : un tireur d'élite peut abattre un officier à plusieurs centaines de mètres de distance, d'autant que d'autres éléments trahissent le grade d'un combattant : jumelles, carabine, pistolet…

Ces quelques semaines au combat ne font que renforcer son sentiment anglophobe. En présence d'Alexander et de Bradley, Eisenhower déclare, le 14 avril, qu'il « ne se considère pas lui-même comme un Américain, mais comme un allié ». Cette attitude a le don d'horripiler Patton : « Ou bien il obéit aux ordres (dans ce cas, il le fait dans un esprit militaire sans discuter), ou bien les Britanniques l'ont complètement berné. Dans tous les cas, il ne dit généralement pas la vérité. Il n'est qu'un perroquet, une chiffe molle. Les Britanniques mènent la barque sur la mer, sur terre et dans les airs[113]. » La critique du général britannique Cochran, qui qualifie les soldats américains de pleutres, et surtout l'absence de réaction

d'Eisenhower versent de l'huile sur le feu. « Si j'avais parlé ainsi des Britanniques sous mon commandement, déclare-t-il à Ike, ma tête serait tombée. » Patton envisage de demander sa révocation en guise de protestation, puis se ravise : « J'aime combattre et si je demande à être relevé, je ne ferais même pas un bon martyr. » Il ajoute : « Je me sens comme Judas[114]. » Eisenhower aggrave la mauvaise impression de son subordonné ; il affirme qu'il a trop suivi à la lettre les instructions de « coopération » avec les Britanniques en acceptant sans sourciller les ordres d'Alexander[115], ce qui est faux.

Il est temps que Bradley prenne la relève et que lui-même retourne au Maroc pour mener les préparatifs de Husky, nom de code donné au débarquement en Sicile. Ike acquiesce et prépare les ordres en ce sens. Patton ne s'est jamais plaint d'avoir dû céder son commandement[116] tant qu'il sait que de nouvelles batailles l'attendent.

La coqueluche des médias

Ces quelques semaines au combat ont flatté son ego. Songeant à Clark, il s'amuse de la jalousie et de l'envie que ce dernier a suscitées en lui. Il l'a dépassé, estime-t-il[117]. Curieusement, il pense que les journaux en font trop à son propos – on peut se poser la question de sa sincérité. « Je suis d'accord avec Fred [Ayer] sur le fait que je bénéficie de beaucoup de publicité facile et je crains d'en avoir encore davantage[118] », confie-t-il à son épouse. Patton précise qu'il est entouré de 49 correspondants et photographes. Un personnage comme lui est une aubaine et il faut vanter les mérites de l'armée américaine auprès de l'opinion publique. « Si un général américain a eu la volonté de vaincre, cet homme est bien le lieutenant-général

George S. Patton. Il a remporté le premier round aujourd'hui… Apparemment, les nazis l'ont vu arriver et se sont enfuis en courant. » « Gafsa pourrait devenir un jalon dans la bataille d'Afrique, le nom du combattant, Patton, pourrait devenir un symbole de victoire. » Il apparaît comme « l'expert américain des blindés », qui dirige ses hommes de l'avant et qui, selon toute vraisemblance, est à bord du premier tank. On prétend aussi qu'il ne dort presque jamais (est-ce pour l'assimiler à Napoléon ?). Pour alimenter la légende, un journaliste rappelle « qu'il porte toujours un petit revolver », arme devenue emblématique du personnage.

Avant même les combats, la presse américaine s'empare du phénomène Patton. Une émission radio multiplie les déclarations fracassantes pour capter l'auditeur : « Il aboie des ordres, mélange d'obscénités et d'injonctions officielles » ; « Chaque homme placé sous le commandement de Patton sait qu'il n'aura jamais à accomplir une tâche qu'il ne pourrait faire lui-même. » Le journaliste insiste sur son courage, sur son sens du dramatique, revient sur son désir d'affronter Rommel en duel, seul à seul dans un tank, etc.[119]. Le numéro du magazine *Time* d'avril 1943 s'empare de ce fameux défi[120]. L'article rapporte, sans fondement, que Rommel aurait eu des mots durs pour le soldat américain, qui ne serait qu'un amateur. Patton s'en émeut auprès de son épouse et le correspondant de *Time* proteste lui-même auprès de l'éditeur.

Les échos de la presse ne lui sont pas toujours favorables. Il écrit à un certain Donald M. Taylor, de l'Illinois : « En dépit des efforts des journaux pour me dépeindre comme un profane et un impie, je suis probablement aussi religieux que vous l'êtes. Je suis un pratiquant de l'Église épiscopalienne et j'assiste à la messe tous les dimanches. J'ai reçu des lettres de personnes faisant un effort pour sauver mon âme qui, je crois personnellement, ne court pas de grand danger. »

Sa célébrité lui vaut un courrier abondant. « Quelques personnes se prétendant cousins, de jeunes garçons promettant de s'engager dès qu'ils auront atteint leurs 17 ans, une copie de l'Évangile selon saint Jean, et beaucoup d'anciens soldats. » Arvin « Jerry » Brown, qui, lui, est un véritable cousin de Patton, n'hésite pas à prétendre qu'il lui rappelle « les anciens guerriers romains d'il y a deux mille ans, tels Scipion l'Africain et Caius Julius César. Qui peut douter qu'"Africanus" aurait été un de tes titres si tu avais vécu à l'époque et si tu avais réalisé ce que tu fais à présent ? ». Il poursuit : si l'anglais devenait une langue morte, les étudiants se démèneraient pour traduire ses écrits tout comme il a lui-même travaillé sur ceux de César[121]. Cette comparaison flatte et enchante le général, le rêve d'enfance devient réalité.

Il reçoit un jour une lettre de la commandante des jeunes filles de la Croix-Rouge américaine de Mostaganem avec une coupure de magazine montrant le petit-fils de Patton entouré de trophées dans la bibliothèque de Green Meadows. « Où allons-nous mettre Rommel quand grand-père l'aura attrapé ? » demande l'enfant à sa grand-mère.

Le guerrier quitte le champ de bataille. Féru d'histoire, il ne manque pas de visiter les sites archéologiques légendaires. En pleine bataille, il pense aux ruines des civilisations antiques. Le 18 mars, écrivant à Beatrice, il note : « La grande cité de Thélepte est près d'ici mais je n'ai pas eu le temps de la visiter. Elle est supposée posséder le plus beau temple de Minerve du monde. » Il s'arrête visiter les ruines de Timgad, qu'il attribue avec justesse à Trajan. Les vestiges de cette grande civilisation qui a disparu l'impressionnent. En toute immodestie, il confie à son journal : « J'ai combattu et remporté une bataille plus grande que Trajan n'ait jamais entendu parler[122]. » Comme Montgomery, Patton se compare aux capitaines du passé.

C’est aller un peu fort que de comparer El Guettar à la conquête de la Dacie et de la Mésopotamie mille huit cents ans plus tôt ! Patton n’en a pas fini de marcher sur les pas de ces glorieux prédécesseurs. Un nouveau champ de bataille propre à enflammer son imagination d’historien l’attend : la Sicile.

CHAPITRE IV

Sicile : le triomphe du « général cow-boy »

Blood and Guts cantonné à un second rôle ?

Patton a enfin combattu, seulement vingt-neuf jours depuis qu'il a quitté les États-Unis six mois plus tôt, se lamente-t-il[1]. Il peut envisager sereinement la prochaine campagne. Avant que la campagne de Tunisie ne soit achevée, les Alliés préparent leur prochaine opération au nom de code Husky : l'invasion de la Sicile. Elle implique des troupes américaines, ainsi que la 8e armée de Montgomery, l'ensemble étant regroupé au sein du 15e groupe d'armes d'Alexander. Le débarquement décisif en France est impossible en 1943, les stratèges alliés estimant que la prise de l'île éliminerait l'Italie, le maillon faible de l'Axe, et amènerait le Reich à disperser ses moyens pour prendre la relève de son allié défectueux.

Patton se voit confier un commandement majeur, signe que ses talents sont reconnus et que le destin s'accomplit. Accaparé par les responsabilités multiples dévolues à un commandant suprême,

Eisenhower demande à Patton, l'officier supérieur le plus qualifié en matière d'opérations amphibies à ses yeux, de planifier la phase américaine de l'opération[2]. Alors que Clark a déçu le commandant suprême, ce mois passé à la tête du 2e corps d'armée a redoré son blason aux yeux d'Ike[3].

Patton exprime d'emblée ses réserves. Le 20 avril, il note : « Jusqu'à présent, la question de l'invasion est plutôt confuse dans mon esprit, mais je pense que nous nous rapprochons plus de la solution que nous ne l'étions pour Torch. Comme d'habitude, la marine et l'aviation ne s'alignent pas. Bien sûr, être associés aux Anglais est une mauvaise chose. Cette guerre a jusque-là été menée pour le bénéfice de l'Empire britannique et pour des considérations d'après-guerre. Personne ne se fout de la gagner pour elle-même. Personne ne se met la rate au court-bouillon quand il s'agit d'engager le plus d'hommes possible. Ils ne parlent que de difficultés logistiques[4]. » Patton n'accepte jamais d'être limité par des considérations logistiques, mais il sait néanmoins toujours planifier en accord avec ce dont il dispose. Il estime avec justesse que les tanks en nombre suffisant sont disponibles (la Sicile, montagneuse, ne favorise pas leur déploiement et les forces blindées adverses restent limitées), mais « Dieu sait que nous avons besoin d'infanterie et tout ce que nous recevons ce sont des services de la logistique. Les gens qui n'ont pas vu la mort ne devraient pas faire la guerre, particulièrement quand ils sont trop orgueilleux pour apprendre[5] ». On ne le croit qu'à demi-mot quand il met sa démission dans la balance : il aime trop le combat et l'armée pour cela.

Son expérience en Tunisie l'a amené à revoir certains de ses préjugés : il est maintenant convaincu de l'utilité des infirmières, de l'artillerie lourde de campagne et des téléphones (au détriment de la radio). Il est assisté de nouveaux subordonnés qui lui font bonne

impression, notamment Ernest Dawley (qui commande le 6e corps) et Troy Middleton (qu'il a connu à Leavenworth et qui dirige la 45e DI). Lucian Truscott, commandant de la 3e DI, sera également de la partie. Son nouvel aide de camp, le successeur du regretté Jenson, est Charlie Codman, un Bostonien courageux et cultivé, ancien aviateur de la Grande Guerre et ami de Frederick Ayer. Stiller reste, bien qu'il ne fasse plus l'affaire : « Il est trop con et trop vulgaire[6]. » Koch, qui est un de ses collaborateurs depuis Indio, est désormais son officier de renseignement.

Le QG est établi à Mostaganem – « aussi française que Saumur, mais pas aussi sale » : le voyage en France avec Beatrice a laissé des souvenirs… Il faut compter avec la population autochtone. Patton rapporte une anecdote qui se répète en Europe dans le sillage de l'avancée de l'armée américaine. Une Arabe poursuivant de ses attentions un chapelain (« un homme vénérable et saint ») en lui répétant « chocolat, chocolat », l'importuné lui répond, dans un mauvais français, qu'il n'a pas de chocolat. La réponse de la femme, en parfait anglais, fuse, cinglante : « Pas de chocolat, pas de baise. Va au diable[7] ! » Patton établit ses quartiers dans un vieux fort français, ceint de murs avec une entrée aisée à surveiller[8], où une ambiance digne des pages les plus héroïques de la Légion étrangère a été immortalisée aux États-Unis par des œuvres comme *Beau Geste* avec Gary Cooper. Patton apprécie…

Les exercices amphibies auxquels il assiste ne le rassurent pas. La marine débarque les troupes sur la mauvaise plage. Pis, celles-ci ne foncent pas pour occuper aussitôt les hauteurs. Loin du fracas des combats, certains de ses commandants l'inquiètent, un vrai chef doit avoir connu le fracas des armes. Il envoie Dawley sur le front de Tunisie rendre visite à Bradley, en demandant à ce dernier de s'arranger pour qu'il se fasse tirer dessus ! Bradley jouit de toute la

confiance de Patton, qui lui écrit en l'appelant « mon cher Omar » : « Je n'ai jamais autant apprécié de servir avec quelqu'un d'autre que vous. » N'ayant pas de nouvelles du front, le Californien plaisante que c'est sans doute parce qu'il est mort… Satisfait de son subordonné, il le recommande pour une promotion et a la satisfaction de le retrouver pour Husky.

La planification s'effectue avec le concours obligé des Britanniques. Le plan de départ est établi par les chefs d'états-majors combinés anglo-américains. Il prévoit la prise concomitante de Palerme (à l'ouest de la Sicile), par les troupes américaines (d'abord appelées Western Task Force et limitées au seul 1er corps blindé), et de Catane (au sud-est et à l'est, au pied de l'Etna) par la 8e armée.

Le 29 avril, une réunion au sommet rassemble à Alger les principaux officiers impliqués dans l'opération. Tous sont des Britanniques, à l'exception de Patton et du général Nevins, de l'état-major d'Eisenhower. Montgomery, accaparé par la conduite des opérations en Tunisie, est absent (ce ne sera pas la dernière fois que ce prétexte justifie son absence d'une réunion d'importance).

C'est pourtant des objections du chef de la 8e armée dont il est question ce jour-là. Monty refuse que son armée soit dispersée et il envisage un assaut concentré dans le secteur de Syracuse. Méticuleux à l'extrême et individualiste, il ne peut s'adapter à un plan qu'il n'a pas mis au point. Les critiques à l'encontre des propositions de Monty sont rejetées par Alexander, qui a déjà tranché en faveur de celui-ci. Pour Patton, ce dernier est assuré d'un succès de la 8e armée et « son général toujours victorieux[9] ». Remarque acerbe à l'encontre de l'Anglais dans les carnets de Patton, marquant le début d'une longue liste.

Il avance qu'il sera sûrement relevé de son commandement s'il refuse que son armée soit divisée en deux pour l'assaut. Il est décidé

que des responsables, y compris de la RAF, se rendront auprès de Montgomery ; Tedder acquiesce avec malice, sous-entendant que Monty ne sera rien sans le soutien de l'aviation : « Bien, ce sera bon pour Monty d'entendre la voix de son maître. » Tedder va plus loin, il se confie à Patton. « C'est un petit type de capacités moyennes et qui a connu une telle progression qu'il se prend pour Napoléon – ce qu'il n'est pas[10] », dit-il au sujet du chef de la 8e armée.

Cette affaire est déroutante pour Patton : dans l'armée américaine, on ne prépare pas ainsi une opération amphibie majeure ! Bedell Smith lui téléphone le 2 mai pour l'informer d'une nouvelle entrevue en présence de Montgomery. Le temps est exécrable et Patton ne peut s'y rendre en avion, c'est par la route qu'il parvient à Alger après un trajet épique. Il est trop tard pour assister à la conférence. C'est à cette occasion que se déroule l'anecdote selon laquelle Montgomery a réussi à convaincre Bedell Smith de la justesse de son plan dans les toilettes de l'état-major des forces alliées. En écartant Patton de Palerme, objectif prestigieux, qui pourrait jeter de l'ombre sur le moindre succès remporté par les Anglais, il assure une concentration des forces dans l'intérêt de la 8e armée qui devra s'emparer de Messine et raflera toute la gloire. « Le plan a été changé parce que Monty ne voulait pas jouer le jeu et que le grand loup courageux n'a pas osé dire non… », ce qui fait sans doute référence à Alexander ou, plus probablement, à Eisenhower.

On rapporte que, devant les manœuvres perfides de Monty, le général Sudgen, planificateur britannique auprès d'Eisenhower, aurait adopté en réaction des manières typiquement américaines, en mâchant du chewing-gum et en usant de l'argot américain qui détonne quelque peu avec son accent d'Oxford : « Ce mec, Patton, on peut dire qu'il pète le feu par tous les bouts[11]. »

Dans la soirée, Alexander le complimente sur la 34e DI en Tunisie. « Je ne lui ai pas rappelé que j'ai dû le forcer à s'en servir. » Son ressentiment envers les Britanniques ne s'apaise pas et il s'en ouvre à Ike : « J'ai été très franc avec lui à propos des Britanniques et il l'a bien pris. » Bedell Smith approuve et, citant Lord Gort, le gouverneur de Malte, à propos de Montgomery, il dit : « Quand on a affaire à lui, on doit se rappeler que ce n'est pas un gentleman. »

Bedell Smith explique à Patton que tout le monde cède à Monty, car c'est un héros national et « qu'il écrit directement au Premier ministre » ; « s'il s'oppose à lui, Ike pourrait être limogé[12] », ce qui paraît excessif. Mais, puisque le plan de Monty a été adopté, il faut s'atteler à préparer l'opération. Il balaye les objections de l'amiral Hewitt : « Je lui ai dit que de telles paroles sont hors de propos puisque nous avons reçu l'ordre d'attaquer et que nous allons le faire[13]. » Les critiques lui semblent stériles et contre-productives. Patton, dans son rôle de chef, simule un enthousiasme réel lorsqu'il arrive au QG d'Alexander.

Il accorde même des qualités à Montgomery : « Monty est un homme énergique, égoïste, mais c'est un homme. » Il écrit à Beatrice : « Je détesterais être marié à lui de quelque manière que ce soit, mais comme partenaire tout ira bien[14]. » De son côté, Montgomery, égocentrique et tout à sa gloire acquise à El Alamein, ne considère pas Patton comme un général de son rang. Qu'a-t-il réalisé de si spectaculaire par rapport à lui ? Lorsqu'il apprend que le Californien n'a guère été impressionné par un de ses séminaires, Monty fait montre de son manque de tact habituel : « La prochaine fois que je vois Georgie Patton, je n'aurai que quatre choses à lui dire : sortez de mon chemin, ramenez vos troupes et entraînez-les, et laissez-moi votre essence[15] ! » Tout est dit : seuls les Anglais sont de vrais combattants et Patton doit lui céder la place en toutes circonstances.

De fait, Ike pense qu'il faut prendre en compte l'expérience des Britanniques, au combat depuis quatre ans[16], oubliant la série de déboires dont ils furent victimes.

Si Patton reconnaît des mérites à Montgomery, cela ne l'empêche pas d'avoir la nette impression d'être relégué au second plan et de devoir mener l'assaut sur les plus mauvaises plages. Néanmoins, il trouve le nouveau plan beaucoup plus réalisable, nonobstant la logistique, le ravitaillement des Américains devant s'effectuer par les plages – une nouveauté à ce niveau – et par de mauvais ports. Le salut ne peut provenir que d'un nouvel engin, promis à une belle postérité, les DUKW, des camions GMC amphibies. Il en obtient une centaine[17].

Bradley ne reconnaît pas le rôle de Patton dans la planification : « Il n'aime pas les corvées[18]. » Blood and Guts trace les grandes lignes et fait le choix des unités devant débarquer et du dispositif à adopter en seconde vague. Les détails sont l'affaire des états-majors. L'affaire est réglée en une heure. « Un jour, des chercheurs stupéfaits vont essayer de comprendre comment nous en sommes arrivés à cette décision et vont nous prêter des intentions profondes que nous n'avons jamais eues. La chose, telle que je la vois, est d'arriver à une étude détaillée de l'opération au niveau tactique pour les plus petites unités. » Patton doute. Et si cette rapidité signifiait qu'il bâcle son travail ? Le manque d'agressivité de ses troupes reste un autre souci pour cet homme qui a toujours préféré une armée de professionnels à de vastes masses de conscrits : « Nous allons combattre des fanatiques avec des non-fanatiques. » Il attribue cet état de fait à vingt-cinq années de pacifisme.

Le 8 mai, Patton se rend auprès d'Eisenhower, heureux de la prise de Tunis et de Bizerte. « J'avais parié avec lui que nous ne serions pas à Tunis et Bizerte avant le 15 juin et, dans un second pari, que nous

n'y serions pas avant le 8 mai. J'ai perdu les deux avec grand plaisir. J'ai pris un billet de 500 francs tout neuf et je le lui ai présenté sur un plateau avec une rose et en le saluant "Ave César"[19]. » De façon surprenante, Ike lui demande de vanter ses mérites dans son prochain courrier destiné à Marshall. Patton, conscient de ce qu'il doit à Eisenhower, acquiesce sans difficultés. Il admet toutefois avoir surévalué son supérieur dans cette missive. Toujours si peu modeste et un brin jaloux, il commente dans son journal : « En fait, je ne connais personne en dehors de moi qui puisse faire mieux que Ike, et Dieu sait que je ne veux pas de sa place[20]. » Il soupçonne par ailleurs des connivences entre Eisenhower et Clark.

Il passe ensuite à un cheveu d'une catastrophe sans qu'il y décèle cependant la main d'un rival cherchant à lui nuire. Kent Lambert est un des membres les plus importants de l'état-major de Patton en qualité de responsable du bureau « opérations ». Peu après l'opération Torch, il commet l'erreur d'envoyer à son épouse une lettre contenant de nombreuses informations confidentielles. Lambert essaie de contourner la censure par le biais de la valise du ministère de la Guerre depuis Tanger. En vain. Quand le rapport dénonçant cette faute grave parvient à Patton, ce dernier ne prend aucune sanction. Six mois plus tard, en mai 1943, Marshall, apprenant l'indiscrétion de Lambert, est furieux. Eisenhower convoque Patton à Alger pour lui faire des remontrances. Mis devant l'évidence, Patton nie la véracité de mots qu'il aurait employés. Marshall aurait suggéré à Eisenhower de le limoger « pour l'exemple » et établit que Patton et d'autres ont réprimandé Lambert. Impressionné par les performances de Blood and Guts, Marshall décide de lui garder sa confiance. Patton est passé très près d'un désastre.

La préparation de l'assaut

Patton se prépare physiquement afin de partir au combat au mieux de sa forme : exercices, montées sur une colline… Il s'adonne aussi à la natation, bien qu'il affirme à sa femme détester nager, alors que dans sa jeunesse il affectionnait cette activité. Eisenhower lui apporte une excellente nouvelle : selon les vœux de Marshall, et pour des raisons de prestige national, il ne dirige plus un corps d'armée (le 1er corps blindé), mais une armée, la 7e. Une promotion pour laquelle il n'a pas eu à intriguer. Il est enchanté. Husky verra l'entrée en lice pour la première fois d'une armée américaine face aux forces de l'Axe. Un nouvel honneur insigne est accordé à cet homme qui se pense appelé par le destin.

Lorsque Patton propose à Bradley le poste de Dawley, il se voit répondre : « Ce sera un plaisir de servir de nouveau sous vos ordres. » Bradley est-il sincère ? Il n'apprécie guère la manière d'être de Patton et on peut douter d'un tel enthousiasme, si ce n'est la perspective de poursuivre le combat et l'espoir de continuer son ascension au sein de la hiérarchie. Patton l'accueille avec tous les honneurs, fêtant « le conquérant de Bizerte » au champagne. Ce faisant, en vrai gentleman éduqué selon les préceptes du vieux Sud, il fait preuve de tact en n'oubliant pas de célébrer la victoire d'un subordonné, délicatesse que n'a pas eue Eisenhower à son égard après l'épisode d'El Guettar. Il faut dire que Patton apprécie ce subordonné entre tous : « C'est un soldat très sensé et extrêmement loyal[21]. »

Bradley a dû être touché par le premier accueil de Patton à Mostaganem. Il va vite déchanter et subir une épreuve qu'il ne lui pardonnera jamais. Son état-major se voit en effet refuser l'autorisation d'établir ses quartiers sur la côte, à proximité de celui de Patton. Ce dernier allègue que les nazis pourraient lancer un raid

de nuit, les massacrer et s'emparer de leurs plans. Cet argument semble bien spécieux. Le PC du 2e corps devra donc être positionné 60 kilomètres plus au sud, à Relizane, aux confins du désert. Les températures en mai et juin n'en font pas une sinécure. Aux yeux de Bradley, rien ne justifie les souffrances et l'inconfort que subissent ses hommes[22].

La préparation du débarquement souffre d'un interlude pour Patton et Bradley : Eisenhower les a conviés à la célébration de la victoire en Tunisie. Patton est amer : selon lui, Ike les a invités parce qu'ils sont américains et que « si nous n'y allons pas, il n'y aura que des Britanniques là-bas, aussi nous y allons… Le QG des forces alliées est un quartier général britannique avec un général neutre sinon probritannique ». Et Patton de penser que cette trahison ne restera pas impunie.

La parade de la victoire a lieu le 20 mai, à Tunis. Survolant Carthage juste avant l'atterrissage, Patton a une pensée pour l'illustre cité. Les exploits de ses généraux de naguère ont captivé son enfance. La rencontre avec le général français Giraud est une nouvelle occasion d'évoquer l'Antiquité : « Il ressemble exactement à un Vercingétorix moderne[23]. » À l'aéroport, on ressent, à lire son journal, une certaine frustration de ne pouvoir converser avec Eisenhower, trop occupé avec les officiers supérieurs français et britanniques. Les craintes de Patton et de Bradley ne sont pas si dénuées de fondement : la tribune d'honneur leur est refusée et ils sont relégués au second plan. Patton n'est pas toujours le matamore qu'on imagine : il sait se taire quand il le faut et garde sa rancœur par-devers lui. Eisenhower a exigé qu'on ne critique pas les Britanniques et le Californien a compris qu'il ne plaisante pas[24]. La parade a également quelque chose de décevant. S'ils ont une belle prestance physique, les GI ne sont pas bons à cet exercice selon Patton. « Je

crois que nous manquons encore de fierté à être soldats et nous devons y remédier. »

L'interlude passé, les préparatifs reprennent. Mais l'anglophobie de Patton domine dans ses écrits. « Dans l'organisation actuelle de Husky, nous avons à la tête un homme de paille probritannique, un amiral en chef et un vice-amiral britanniques, Cunningham et Ramsey. Ce qui met notre amiral Hewitt en troisième position. Tedder contrôle l'aviation avec Spaatz, un homme de paille, sous ses ordres », etc. Concernant les forces terrestres, elles sont chapeautées par Alexander. Montgomery dirige, comme il se doit, la 8e armée. « Je commande… en pauvre dernier. » Songeant certainement à Marshall, il poursuit : « Je ne comprends pas pourquoi les gens au pays ne s'en rendent pas compte. Les États-Unis sont en train de se faire escroquer. » Loyal à son pays, il entend tout donner pour le servir et lui assurer la place qui lui revient : « Les États-Unis doivent vaincre, non en tant qu'alliés mais comme conquérants[25]. »

L'Amérique est embarquée dans une aventure méditerranéenne qu'elle ne souhaitait pas. Patton ne s'y trompe pas : c'est la volonté de Churchill et son concept de stratégie périphérique. « Churchill dirige cette guerre, mais, dans le cas présent, il n'est pas intéressé par Husky. » La seconde partie de cette remarque est pour le moins surprenante.

Cette irritation pour tout ce qui provient des Britanniques vaut pour le moindre détail. Quand il surprend un de ses officiers à faire suivre son nom des initiales de ses décorations (par exemple : VC, DSO[26]…), à l'instar des Britanniques, il lui adresse immédiatement une missive « en ajoutant simplement les initiales SOB » pour « fils de pute » (*son of a bitch*) au nom de cet officier[27].

Les hommes suivent des manœuvres, qui coûtent à Patton deux paires de pantalons faute d'avoir pu éviter des barbelés de nuit. Les

entraînements, effectués à balles réelles, sont les plus réalistes possible. L'entraînement à l'assaut amphibie semble être cette fois des plus réussis. Avec l'appui des tirs de mortiers depuis les barges, les hommes se ruent – trop lentement selon Patton – à l'assaut de la plage en faisant usage d'explosifs, de phosphore et de lance-flammes. Le général américain déplore que ses hommes n'aient pas mis baïonnette au canon : cette arme a un effet psychologique de premier ordre, comme il se plaît à le répéter depuis des années.

Le réalisme dans l'exercice au combat de rue est tel qu'il en est lui-même quitte pour une frayeur : « Quand j'y suis personnellement passé, j'étais mort de peur[28]. » Il est convaincu que les hommes doivent voir leur général sous le feu et n'hésite pas à ordonner que des tirs soient dirigés sur le char dans lequel il a pris place[29]. L'entraînement est essentiel pour lui, il déplore qu'Eisenhower et Clark « ne réalisent pas qu'un soldat entraîné et une recrue sont différents. Pour eux, un homme est un homme[30] ».

Début juin, c'est Marshall en personne, venu des États-Unis, qui arrive au quartier général de Patton. Il est prévenu de son arrivée par Eisenhower : « Mon patron américain va venir te rendre visite dans la matinée. » Non sans humour, Patton lui demande : « Quand Mamie arrive-t-elle[31] ? » Il sait se montrer hypocrite et conciliant quand cela sert ses intérêts. Il n'hésite pas à complimenter Clark en présence de l'intéressé. « Si on traite bien une mouffette, elle ne vous pissera pas dessus aussi souvent. » Marshall se montre satisfait.

Ce dernier et Eisenhower profitent de leur passage pour assister à un exercice de débarquement. Ils ont droit à un show « à la Patton ». Ce dernier les quitte subitement, des soldats n'ont pas fixé leur baïonnette. Le florilège de jurons et d'obscénités laisse Eisenhower et Marshall sans voix. « Pink » Bull, qui supervisera le service météo d'Eisenhower pour Overlord, se tourne vers Bradley : Patton brise

tout seul tout espoir d'atteindre un plus haut poste. Ce dernier revient, avec un large sourire : « Engueulez-les et ils s'en souviendront[32]. »

Dans le même temps, il se fait un sang d'encre pour son fils. George a des difficultés en mathématiques à West Point, qu'il est contraint de quitter. Dans les faits, il est en mesure de réintégrer l'académie. Il écrit au général de brigade Gallagher, le commandant des cadets : « Je ne suis pas un soldat brillant. Jusqu'à présent, j'en ai été un couronné de succès, car je suis pleinement confiant dans le fait que je peux faire ce qu'on me dit de faire et que mon sens du devoir s'est développé au point que je ne laisse interférer aucun intérêt personnel ni aucun danger. » Pour un Patton, modeste pour une fois, la discipline, la courtoisie militaire et un service soigné sont la règle du bon soldat[33].

Les officiers sont la cheville ouvrière de son armée. Patton sait qu'il doit leur inculquer sa vision des choses s'il veut que les opérations se déroulent selon le tempo qu'il impose. Il cherche à leur donner confiance en eux. Non, la Wehrmacht n'est pas une armée de surhommes invincibles : « L'histoire de nos armées toujours victorieuses démontre que nous sommes les meilleurs soldats au monde. Actuellement, beaucoup d'entre vous ont défait et détruit les meilleures troupes que possède l'Allemagne. Cela devrait rendre vos hommes fiers. » Un thème est récurrent dans sa réflexion militaire : l'aspect psychologique. On vainc l'ennemi parce qu'on lui fait peur. On lui fait peur en semant la mort et des blessures. On lui fait également peur avec l'acier froid des baïonnettes. Il faut dépasser sa propre peur et se rappeler que « l'ennemi se fait bien plus de soucis que vous ». Enfin, Patton rappelle son leitmotiv : il faut attaquer, toujours attaquer. « En cas de doute, attaquez ! »

Avec les bleus de la 45e DI, il se veut rassurant : les vétérans sont eux aussi passés par le baptême du feu « et tous ont remporté leur première bataille comme vous allez gagner la vôtre. Le combat est moins terrifiant que ceux qui ne l'ont jamais connu sont prêts à vous le faire croire […]. Le combat est la plus magnifique compétition à laquelle peut s'adonner un être humain ». Patton affirme à ses GI que le meilleur de soi ressort en ces circonstances. Comme à son habitude, il insiste sur l'importance de la fierté. « Les Américains sont une race de compétiteurs. Nous parions sur n'importe quoi. Nous aimons gagner. » Quant aux *booby traps*, littéralement les « pièges à cons », c'est-à-dire les objets minés abandonnés par les Allemands en retraite, il se veut également rassurant : comme leur nom l'indique, ce sont justement les *boobies* qui s'y font prendre[34].

Il reçoit à son état-major le général Lucas, un ami depuis le Mexique, mais surtout l'adjoint d'Eisenhower, en fait les yeux et les oreilles d'Ike auprès de la 7e armée. Un rôle qui rappelle celui qui a été initialement dévolu à Bradley en Afrique. Patton est également un des officiers qui accueillent le roi d'Angleterre à Oran. Si Clark prend le monarque à bord de son véhicule – « "Sa Majesté" n'est qu'un grade au-dessus d'idiot », selon Patton –, le Californien emmène Sir James Grigg, le secrétaire d'État à la Guerre. Ce qu'il en dit dans ses carnets est typique de ses relations avec les Britanniques. « Je l'ai trouvé très politicien, mais très ouvert d'esprit. Il vous donne l'impression d'être un Américain plus qu'un Anglais [un compliment certain dans l'esprit de Patton]… Il a dit qu'Alexander lui a dit que les troupes américaines seront bientôt les meilleurs soldats du monde. J'ai répondu que je n'aime pas être en désaccord avec le général Alexander, mais que, dès à présent, les Américains "sont" les meilleurs soldats du monde et qu'ils peuvent l'emporter sur n'importe quel soldat, n'importe quel pays, à n'importe quel moment. Il

bafouille un peu : “C’est ce que je voulais dire.” Et après cela nous étions très amicaux. Bien que cela puisse sembler malpoli, c’est la seule façon de parler à un Anglais[35]… » Des Britanniques, il en est également question lorsqu’il s’adresse aux officiers de la 9e DI de Manton Eddy. Il déclare : « Pendant des années nous avons été en compétition avec eux au tennis, à la voile, à la course, au tir et au polo. Nous sommes de nouveau en compétition – une compétition pour voir qui sera le premier à vaincre notre ennemi commun. Ce sera le plus grand des tournois. » La guerre considérée comme un sport…

À l’issue de la conférence finale avant l’assaut, il est question des relations entre les deux alliés. Alexander affirme qu’il faudrait considérer les Britanniques et les Américains comme un seul peuple. Patton semble acquiescer et il précise – non sans justesse – que sa « méthode de commandement tapageuse – aussi efficace soit-elle avec les Américains – ne fonctionnerait pas avec les Britanniques, alors que sa méthode froide ne marcherait jamais avec les Américains ». Dans son journal, Patton lâche un commentaire déplacé à propos d’Alexander : « J’ai trouvé qu’il avait une tête exceptionnellement petite. Cela peut expliquer bien des choses[36]. »

Il pense bientôt voguer vers sa destinée. « Le sort en est jeté », écrit-il pour se placer dans la lignée de César. Le 30 juin, Patton monte à bord du *Monrovia*, le navire amiral de Hewitt, sur lequel il partage sa cabine avec le général Lucas qui est d’« excellente compagnie ». L’expérience de Torch lui laisse penser qu’il va y faire bombance, mais également s’ennuyer avec des individus qu’il apprécie peu. Il savoure en revanche que les regards se portent vers lui. « Je suis leur Dieu ou ils semblent le penser. » Patton balaye les craintes de Hewitt concernant les conditions météorologiques : un vent fort s’est levé, mais le commandant Steere, son aérologue qui

avait été si compétent pour Torch, lui a prédit une accalmie au moment des débarquements[37].

Avant de lever l'ancre, il se rend auprès d'Eisenhower pour lui dire au revoir. Il regrette que ce dernier ne leur souhaite pas bonne chance. Patton remercie son chef de l'avoir sélectionné pour Husky. « Il a dit : "Tu es un grand commandant, mais un piètre planificateur." J'ai répondu qu'à part pour Torch, que j'ai planifiée et qui a été un grand succès, on ne m'a jamais donné l'opportunité de faire un plan » – ce qui n'est pas entièrement vrai. Eisenhower lui annonce que si la campagne s'enlise, il se pourrait que Bradley soit chargé de la terminer, tandis qu'il commencerait à planifier l'opération suivante. Une situation qui rappellerait la fin de la campagne de Tunisie. Patton n'envisage rien d'autre que d'aller lui-même jusqu'au bout. Peut-être, songe-t-il, ne s'agit-il que d'une manœuvre pour plaire à Marshall qui apprécie tout particulièrement Bradley. « Je sais que Bradley est parfaitement loyal à mon égard […]. Si je gagne, personne ne m'arrêtera. Si je perds, je serai mort[38]. » Le 5 juillet, le navire appareille pour la Sicile. Patton est confiant.

Husky

C'est la deuxième fois que Patton s'embarque pour atteindre un rivage hostile. Il surprend une discussion entre GI sur la coursive, déplorant que les journaux vont sûrement « annoncer que les marines ont débarqué en Sicile[39] ». Patton ne laisse pas passer une telle incurie et le service de presse est présent pour savoir qui mène l'assaut en Méditerranée : c'est de l'armée qu'il s'agit, pas du corps des marines. Lorsque son 1er corps d'armée devient officiellement la 7e armée, une petite cérémonie avec remplacement des drapeaux est

organisée à bord. Sa devise est dans la veine de Patton : « Née de la mer, baptisée dans le sang. » Le journaliste Hal Bayle, témoin de la scène, affirme avoir alors perçu une once de fierté dans les yeux du général[40].

Le général harangue ses hommes en mer sur des thèmes qui lui sont chers. « Lorsque nous allons débarquer, nous allons être confrontés à des soldats allemands et italiens que nous avons l'honneur et le privilège d'attaquer et de détruire. » L'année écoulée a vu les forces alliées vaincre les meilleures unités allemandes, italiennes et japonaises. C'est vrai des Italiens qui ont laissé leurs forces vives en Afrique (de même qu'en Union soviétique), mais les Allemands restent redoutables.

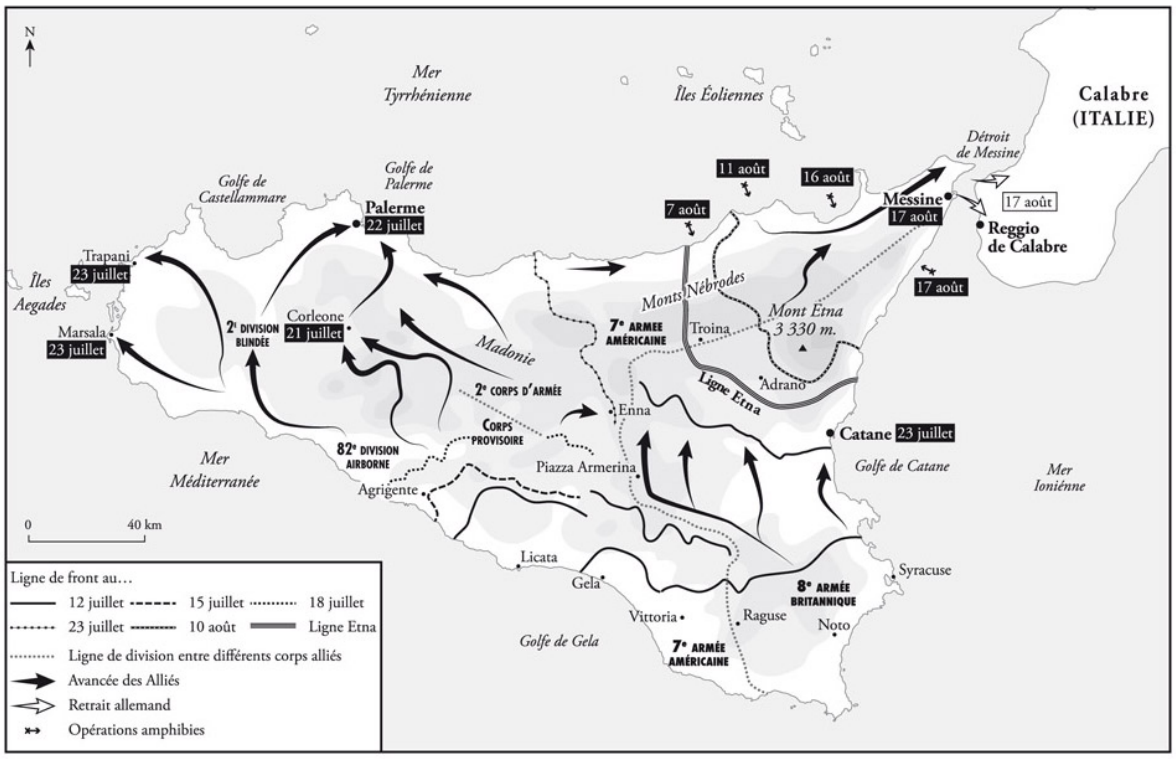
L'idée de la reddition est à bannir : « Dans les opérations amphibies, la retraite est impossible. Se rendre serait aussi ignoble qu'insensé… » Pas question non plus de s'en prendre aux civils. Toutefois, il faut tuer ceux « qui auront la stupidité de nous combattre[41] ». L'honneur et la gloire des États-Unis, ainsi que l'avenir du monde, sont en jeu. Il va falloir se montrer à la hauteur. Les hommes paraissent confiants : ils parlent de l'après-guerre, ils rient et chantent beaucoup plus qu'à l'accoutumée après le repas du soir. Patton est dans son élément : il n'échangerait sa place avec quiconque pour rien au monde.

Le débarquement a lieu le 10 juillet. La défense de l'île est confiée à la 6e armée italienne du général Guzzoni. Les troupes mises à sa disposition sont essentiellement italiennes, mal équipées, mal commandées, et au moral particulièrement bas, notamment au sein des divisions côtières. Il dispose néanmoins de l'appoint de quelques unités allemandes. Pour l'invasion proprement dite, les forces aériennes engagent 670 appareils depuis les bases de Tunisie, Malte, Pantelleria et Goso. Patton s'inquiète de l'esprit d'indépendance des

chefs de l'aviation et craint que la coopération ne soit insuffisante. Il aurait voulu contrebalancer cet éventuel écueil en étant soutenu par les porte-avions de la marine, mais Hewitt n'en dispose d'aucun. De fait, les deux hommes se plaignent de l'intervention des forces aériennes ce jour-là[42]. Environ 3 500 bâtiments en tout genre, divisés en deux Task Forces, appareillent de différents ports d'Afrique du Nord et transportent les troupes d'assaut en Sicile.

Les débarquements de la 7e armée de Patton s'avèrent délicats en raison de la houle et des bancs de sable. Les clichés de l'époque montrent des plages vite congestionnées, faute d'un réseau de communications suffisant et de ports dans la zone. Dès l'aube, la ville de Licata est prise. Les pertes américaines s'élèvent à seulement 100 hommes. Au centre, la résistance italienne est acharnée et les rangers doivent mener un dur combat pour nettoyer la plage et s'emparer de Gela en milieu de matinée. À droite de la 1re DI, la 45e DI débarque sans encombre de part et d'autre de Scoglitti. Les GI ne semblent pas préoccupés outre mesure par la guerre à mener, des soldats du génie vont profiter de la confusion pour piller les bagages personnels appartenant à d'autres unités. Patton va veiller à faire passer leurs officiers en conseil de guerre[43]. En fin de journée, l'avance atteint 10 kilomètres. Trois divisions renforcées de plusieurs unités indépendantes sont à terre. Le débarquement américain a réussi.

La campagne de Sicile



Quel a été le comportement de Patton au cours de ces premières journées ? On peut difficilement l'imaginer demeurant à bord du *Monrovia*. « Un officier général qui fait son devoir doit lui-même s'exposer. Autrement, il ne pourrait se regarder en face et donner l'ordre à ses hommes de faire des choses qu'il a peur de faire lui-même[44]. » Pourtant, écrit-il dans son journal, « les choses étaient si compliquées que je ne me suis pas rendu à terre. Je me sens comme un bâtard, mais j'ai probablement fait mieux ici ». Il doit, en effet, s'assurer de la solidité de la tête de pont et gérer les réserves. Pour ce faire, il est par conséquent impératif qu'il reste à bord du navire amiral.

Si c'est avec dépit qu'il demeure sur le *Monrovia*, il prouve par là qu'il est un général plus avisé qu'un Rommel, par exemple. Il s'est en

effet rendu utile auprès de l'amiral Hewitt, qu'il juge plutôt idiot, et il lui a fallu toutes les peines du monde pour lui faire prendre en charge les prisonniers ennemis afin de libérer ses hommes de cette tâche. Patton a dû également insister pour que les LST, délestés de leur chargement, effectuent une autre rotation vers les plages. Le chaos et la congestion sur celles-ci[45] lui confirment qu'il ne fallait pas débarquer sur des plages isolées les unes des autres.

S'il n'est pas aux premières loges le 10 juillet, Bradley est dans l'incapacité de mettre pied à terre dès le début des opérations pour de tout autres raisons. Basé sur l'*Ancon*, il est cloué au lit dans sa cabine… après avoir confié le soin d'une crise d'hémorroïdes douloureuses à un chirurgien. Il en est quitte pour s'asseoir durant quelques jours sur un gilet de sauvetage gonflable[46]…

Le lendemain, 11 juillet, les Germano-Italiens décident de lancer une opération conjointe avec pour seul objectif le secteur de Gela. Ce jour-là, à 9 heures, Patton, Gay et Stiller (encore aux côtés du général) s'embarquent à bord de la vedette de l'amiral pour se rendre sur la plage, qu'ils atteignent en 30 minutes. La mise du général est impeccable : il a revêtu une tenue pour l'histoire. Les photographies nous le montrent parvenant à terre sous les clichés des reporters. Casqué et équipé de grosses jumelles, il porte un revolver à crosse d'ivoire fixé à un ceinturon passé sur un uniforme immaculé. Bottes et culotte de cheval parachèvent une allure élégante. La chaloupe ne peut aborder le rivage, aussi faut-il atteindre la plage avec l'eau arrivant jusqu'à mi-cuisse. Quelques obus de gros calibres tombent à une trentaine de mètres de lui : de quoi se mettre dans l'ambiance. Patton les ignore (ou le feint). Il décide de se rendre au PC de la 1re DI, puis se ravise en arrivant à Gela et choisit de rendre d'abord visite aux rangers : une sage décision qui lui sauve la mise *in*

extremis, car plusieurs Panzers avancent au même moment vers la ville[47].

Tandis que la division « Livorno » attaque par l'ouest, la division de Panzers « Hermann Goering » lance des attaques convergentes vers Gela. Patton, qui dispose de peu de blindés, est confronté à une situation unique dans sa carrière[48] : c'est lui qui est sur la défensive et il est face à un ennemi bénéficiant à la fois de la supériorité en chars et d'un soutien aérien notable[49]. Un cas de figure rare à partir de 1943 ! Au bout de deux heures, les Italiens refluent. Patton peut « voir l'ennemi traverser le champ, peut-être à 800 mètres de distance ».

Pendant que la division « Livorno » se fait écraser, sous ses yeux, les Panzers font mouvement vers les plages, prenant en enfilade les dépôts de ravitaillement et les chalands de débarquement. Les adversaires étant trop proches, l'artillerie navale ne peut intervenir. La division « Hermann Goering », finalement repoussée, subit alors les effets dévastateurs des obus de marine. Le colonel Odom, le médecin de Patton rattaché à son état-major, assiste pour la première fois à une explosion de colère de son chef lorsqu'il découvre qu'un lieutenant a détruit du matériel électronique de valeur, de crainte qu'il ne tombe entre les mains des Allemands… L'officier est mis aux arrêts en attendant la cour martiale jusqu'à ce que Patton le renvoie en unité après avoir compris qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres[50].

À Gela, Patton donne de sa personne : selon ses écrits, il aide au positionnement de mortiers lourds. De son propre aveu, l'effet des obus au phosphore est terrifiant et il se montre à cet égard compatissant envers l'ennemi. Sa présence a-t-elle été déterminante ? Gay écrit dans son journal que « la présence du général en chef sur la ligne de front a été pour beaucoup dans l'échec des attaques

ennemies ». Ce témoignage, écrit le soir même des événements, se veut sincère.

Lucas est tout aussi formel, mais cette fois dans une lettre adressée à Eisenhower, ce qui est peut-être moins impartial : « Le général Patton était à terre à ce moment-là et je suis convaincu que sa présence a joué un rôle pour restaurer la situation[51]. » Patton n'écrit pas autre chose à sa femme. Quoi qu'il en soit, le rôle déterminant qu'il a tenu à Gela est officiellement reconnu le 3 août quand on lui accorde les feuilles de chêne pour sa DSC (Distinguished Service Cross). Il s'en montre fort heureux, avouant cependant, à la fin de la campagne, ne pas considérer devoir la mériter – « mais je ne le dirai pas[52] ».

De fait, c'est lui qui, à Gela, interpelle un officier de liaison de la marine ; il lui enjoint de contacter sur-le-champ la flotte au large et de diriger des tirs sur la route. Or, cette intervention de la flotte sauve incontestablement une situation compromise. Il prend contact avec Gaffey, à la 2e DB, pour obtenir un renfort en tanks, au bénéfice des rangers de Darby mais aussi pour combler la brèche qui s'est dessinée entre les positions de la 1re DI et Gela. La présence de cette dernière unité, qui a été aguerrie en Afrique du Nord, en première ligne le jour J est aussi due à l'insistance de Patton auprès d'Eisenhower : pour Bradley, cet élément déterminant pour sauver la journée est à mettre au crédit de Patton. La présence du général a sans doute galvanisé les soldats aux alentours, mais Patton n'a en aucune manière coordonné les contre-offensives qui sont venues à bout de l'ennemi. Sa participation dans le succès réside avant tout dans la préparation de ses hommes et de l'opération.

Pour les médias américains, l'homme du jour est sans conteste Patton. Le *New York Herald Tribune* proclame qu'il a pris personnellement le commandement de la contre-attaque, tandis que

le *Los Angeles Evening Herald Express* titre que son héros local « mène les Yanks contre les tanks nazis en Sicile[53] ». Une partie des soldats présents ne voient pas les choses autrement et la nouvelle de l'intervention de Patton doit se propager au sein des unités. C'est ce qu'il ressort d'une anecdote rapportée par le colonel Wynoth Rush Irish, officier des affaires civiles à la 1re DI. La scène se déroule à Gela. Irish est installé sur un balcon à regarder passer dans la rue des files de prisonniers, quand soudain Patton apparaît au balcon du bâtiment situé juste en face. « Bottez le cul de ces fils de pute s'ils n'accélèrent pas la cadence ! » hurle-t-il. L'officier présent aux côtés d'Irish préfère s'éclipser sur-le-champ, pour éviter que Patton n'explose à nouveau de rage, à la vue « de deux badauds oisifs en uniforme ». Irish reste l'œil fixé sur le général et se sent comme s'il ôtait son casque pour saluer « cet homme qui a renversé le cours de la bataille avec ses deux pistolets[54] ».

Patton ne serait pas Patton si son tempérament explosif ne se manifestait pas de temps à autre devant des comportements absurdes. Comme en Afrique, le spectacle qu'offrent les plages a le don de l'exaspérer. Alors qu'il s'apprête à rejoindre le *Monrovia*, il observe : « Il y a environ 300 bombes de 250 kilos et 7 tonnes d'obus explosifs puissants de 20 mm. Empilés dans le sable et ces soldats se creusaient des *foxholes* entre les bombes et les caisses de munitions. Je leur ai dit que, s'ils voulaient éviter des enterrements au service des Sépultures, c'était une bonne chose à faire, mais que, dans le cas contraire, ils devraient mieux creuser un trou ailleurs. Au moment où je leur expliquais cela, deux avions sont arrivés et ont mitraillé la plage, tous les soldats ont sauté précisément dans les mêmes trous qu'ils avaient creusés. J'ai continué d'aller et venir, ce qui leur a fait honte et les a forcés à sortir[55]. » Quand il rejoint le navire amiral, Patton se montre satisfait, convaincu d'avoir « gagné sa paye ». « Je

suis satisfait de mon commandement aujourd'hui. Dieu a sûrement veillé sur moi aujourd'hui. » En effet, il a frôlé la mort à plusieurs reprises.

Ce 11 juillet au soir, Patton tente en vain d'annuler le largage de renforts aéroportés au-dessus de la tête de pont. Les attaques aériennes ennemies ont été nombreuses, estime-t-il, et les artilleurs de DCA de l'armée et de la marine sont trop nerveux à son goût. Or, un renforcement de la tête de pont par voie des airs a été prévu dès avant le débarquement : le matin du 11, devant l'urgence de la situation, Patton avait réclamé le largage. Désormais, la contre-attaque adverse circonscrite et le risque de tirs fratricides lui ont fait changer d'avis. Pourtant, il s'est assuré que des précautions soient prises : « Prévenez toutes les unités, particulièrement antiaériennes, que des parachutistes de la 82e vont sauter. » Las, les craintes de Patton se révèlent tragiquement fondées : alors qu'un raid de la Luftwaffe s'achève, les premiers C-47 « Skytrain » survolent l'armada. Une mitrailleuse à bord d'un navire ouvre le feu. C'est la réaction en chaîne, le ciel étoilé est zébré par les tirs de DCA qui s'abattent sur les infortunées escadrilles transportant les parachutistes : 60 avions sont touchés et 200 hommes sont perdus.

Le 12 juillet, Eisenhower – portant des chaussures en daim « à l'anglaise[56] » au grand dam du Californien – se déplace en personne pour le rencontrer. Il « commence à comparer la rareté de mes rapports avec les bulletins d'information quasi horaires de la 8e armée ». Patton, qui les a interceptés, les juge pour beaucoup inutiles, voire erronés. Contrairement à ce qui avait prévalu pour Torch, opération au cours de laquelle Eisenhower avait attendu longuement avant d'avoir des nouvelles de Patton en raison de communications défaillantes, le *Monrovia* est bien équipé en radios. La marine ne serait donc pas en cause et la faute en reviendrait

personnellement à Patton. N'étant pas avare de critiques, Eisenhower ajoute que le chef de la 7e armée américaine est trop rapide à répondre : il doit prendre le temps, posément, de préparer ses réponses. Le Californien ne cache pas sa déception : « C'est pénible de ne recevoir que des critiques insignifiantes quand on sait qu'on a fait du bon travail. » La saute d'humeur d'Eisenhower est une façon d'affirmer sa position de chef et de montrer que, désormais, l'amitié cède le pas à la chaîne de commandement[57].

L'ire d'Eisenhower reprend de plus belle quand il apprend le drame survenu à la 82e aéroportée. Il se demande pourquoi Patton ne lui en a pas soufflé mot le matin quand il est venu lui rendre visite. La vérité est que ce dernier l'ignorait encore lui aussi. Eisenhower exige une enquête. Patton y voit la fatalité inhérente à la guerre. Il n'a rien à se reprocher et il assume sa position de commandant : « Peut-être qu'Ike cherche une excuse pour me relever. Je vais faire faire un rapport complet, mais je ne jugerai personne [en cour martiale]. S'ils veulent un bouc émissaire, ce sera moi. » Il comprend qu'on ait la gâchette facile après avoir été soumis à des attaques aériennes pendant toute une journée. Il remarque, en revanche, non sans sous-entendus, qu'Eisenhower n'a jamais subi une telle expérience, ni jamais frôlé la mort. De toute façon, il ne risque rien : « Les Britanniques ne le laisseront jamais partir. »

Sur le front de la 8e armée, après quelques déboires dus aux vagues et à des retards, la résistance ennemie est faible. Syracuse tombe dès le 11 juillet. Sur le flanc gauche, l'avance des Canadiens est rapide, ils se rendent maîtres du terrain d'aviation de Pachino. Montgomery a débarqué quatre divisions, une brigade indépendante et des unités de commandos pour des pertes très légères. Le débarquement est un succès.

Messine pour Montgomery ?

En fin d'après-midi, ce 12 juillet, Patton regagne la terre ferme et s'installe pour la nuit au poste de commandement situé à Gela : une vaste et somptueuse demeure ornée de marbre. Il lui faut pourtant affronter les punaises siciliennes qui logent dans la literie ; heureusement pour lui, il a eu l'idée d'emporter son matelas.

Dans l'esprit d'Alexander, Montgomery doit être l'épée de l'invasion, pendant que Patton est le bouclier sur son flanc gauche. Or, les troupes de l'Allemand Hube verrouillent la plaine de Catane : toute percée en direction de Messine est impossible en dépit des moyens employés. Pour contourner l'obstacle, Montgomery a l'idée de faire entrer en lice son 30e corps vers le flanc occidental de l'Etna. Pour ce faire, il lui faut absolument l'usage de la route 124 (celle de Vizzini), réservée à l'armée américaine. La suggestion est approuvée par Alexander.

Patton reçoit la nouvelle comme un choc. « Ils nous ont transmis le plan des opérations futures, qui nous interdit toute possibilité de prendre Messine. Il est significatif qu'Alexander, le commandant allié d'une armée britannique et américaine, n'ait aucun Américain avec lui. Quels fous nous sommes[58]. » À n'en point douter, Alexander fait montre de préférence nationale. Cette décision malencontreuse a allongé la durée de la campagne qui est de surcroît beaucoup plus coûteuse[59].

Discipliné, le général américain se résigne à obéir, bien que certains, comme Lucas, pensent qu'une réaction plus vigoureuse aurait obligé Alexander à faire marche arrière[60]. Patton est déçu : il imaginait les deux armées alliées progresser de concert en direction de Messine, le seul objectif stratégique viable de Sicile. Son silence s'explique : il vient de se faire réprimander à deux reprises par

Eisenhower en l'espace de vingt-quatre heures et il s'inquiète pour son poste[61].

Toutefois, cette soumission n'est qu'apparente. Patton n'entend pas confiner les Américains dans une attitude passive en les cantonnant dans un rôle de soutien. Il obtient d'Alexander de prendre Agrigente si cela peut être fait avec des moyens limités s'apparentant à « une reconnaissance en force[62] ». Le général américain présente adroitement la nécessité de l'opération en affirmant, avec raison, que cela épargnerait 200 km de route à ses convois de logistique en provenance de Syracuse, qui ne serait désormais utilisée que par la seule 8e armée.

Patton voit plus loin et cette opération vers Agrigente n'est que la première étape d'une ruée qui le mènera à Palerme : si Messine est réservée à Montgomery, la conquête de l'ouest de la Sicile lui assure la part de gloire qui lui revient.

La piètre opinion qu'il se fait des troupes italiennes tient un rôle dans cet optimisme : l'ennemi a manqué de courage. « Si les Italiens et les quelques Allemands qui étaient avec eux avaient combattu jusqu'au bout, il eût été difficile de les évincer. L'esprit contre la matière. » Il rapporte une rumeur : les Allemands placeraient des mines derrière les soldats italiens pour les tuer s'ils s'enfuyaient[63]. Quant aux Allemands, « ils ne se battent pas aussi bien qu'en Tunisie », sans qu'il prenne conscience qu'ils doivent préserver leurs voies de repli plutôt que de s'assurer une victoire illusoire. Il tempère cette opinion en estimant que ses GI se sont améliorés en tant que combattants, la moindre combativité des Allemands pourrait n'être qu'apparente.

Enfin, la soi-disant qualité de l'armement allemand le laisse dubitatif. Patton se montre plein de dédain à l'endroit des Panzers dans une lettre envoyée à McNair au mois d'août : « Leur fameux

Tiger est… une piètre pièce d'artillerie et un mauvais tank. » Jugement sévère à mettre à l'aune du fiasco subi par les Tiger à Gela au début de la bataille : de quoi confirmer en apparence les observations faites en Tunisie. L'engin, qui ne répond pas aux critères de vitesse et de mobilité d'un tel cavalier, reste pourtant redoutable et est la terreur des tankistes alliés jusqu'à la fin du conflit.

L'avance reprend, Patton prend le temps d'écrire à son épouse, pour la première fois depuis le débarquement. Après s'être vanté des milliers de prisonniers capturés par son armée et des combats menés victorieusement, celui qu'on dépeint comme un homme aimant le spectacle de la guerre ne cache pas son émotion et son dégoût : « Hier, j'ai roulé à travers un de nos champs de bataille, j'ai senti l'odeur des cadavres sur près de 20 kilomètres. C'était une odeur forte et écœurante[64]. »

Le pays et ses habitants le rebutent : ce ne sont que poussière, saleté, punaises et indigènes « au bord de la famine et qui semblent vraiment désespérés ». Le niveau de vie du Sicilien est à cent lieues de celui du Californien, ce qui ne peut que renforcer ses préjugés. Quelques jours plus tard, après une franche hostilité, il remarque que les Siciliens se sont « américanisés et passent leur temps à demander des cigarettes ».

Par ailleurs, son dédain pour Montgomery perce de nouveau et cela va devenir rédhibitoire : « Monty essaye de voler la vedette et il peut y arriver avec l'aide de Destinée divine [D.D. Eisenhower], mais, jusqu'à présent, nous avons capturé trois fois plus d'hommes que nos cousins. » Patton oublie de préciser que Monty affronte surtout des unités allemandes, d'une autre trempe que les forces italiennes dont les meilleures divisions ont déjà été laminées. On pressent d'ores et déjà qu'il entend faire parler de lui et ne pas se laisser damer le pion par le prétentieux général britannique. Enfin, Patton reste l'amateur

d'histoire, le général américain cultivé entre tous qui prend soin d'établir son PC dans un temple antique.

Le 16 juillet, Agrigente et Porto Empedocle sont conquis. Patton, qui n'accepte pas de jouer les seconds rôles, n'entend pas en rester là. Il s'envole pour Tunis pour y rencontrer Alexander afin d'enclencher la seconde phase de son plan. « Je suis sûr que ni lui ni aucun membre de son état-major britannique n'ont aucune idée de la puissance ou de la mobilité de la 7e armée, ni qu'ils soient conscients des implications politiques latentes avec une telle démarche. » En effet, Alexander se méprend sur la rapidité d'action des Américains : la 3e DI est capable de battre des records de vitesse, en pratiquant la marche forcée et rapide, le *« Truscott Trot »*, à l'image de la « cavalerie à pied » de « Stonewall » Jackson, le bras droit de Lee pendant la guerre de Sécession, une des idoles de Patton[65]. Celui-ci explique sans ambages au Britannique qu'une part égale de gloire doit échoir à chacune des deux armées.

Quelle n'est pas sa surprise lorsque Alexander lui affirme que c'est exactement le plan qu'il souhaite lui soumettre ! Il ajoute que son chef d'état-major a omis de lui demander quand transmettre l'ordre. Une excuse maladroite, songe alors Patton. Ce dernier obtient gain de cause. En entérinant la volonté de Blood and Guts d'avancer sur Palerme, Alexander, qui n'a pas d'alternative – la 8e armée étant bloquée devant Catane –, accepte définitivement de lancer ses deux armées sur deux axes divergents, lourde conséquence découlant de son choix de céder la route de Vizzini à Montgomery. Le plan originel pour Husky que Montgomery avait démantelé renaît de façon imperceptible : Palerme redevient un objectif.

C'est à peu près à ce moment, à J+5 ou 6, que Patton mange son premier repas chaud de la campagne. Cette surprise est due à son médecin, Charles Odom. Ce dernier se rend en effet sur un navire-

hôpital dont le commandant découvre qu'il appartient à l'état-major de Patton. Sans tarder, il lui donne des steaks, des fruits frais et des légumes[66] : une belle preuve de la popularité du Californien, même si l'attention portée au chef constitue un comportement assez répandu.

Patton lance trois divisions sur Palerme sous le commandement de Keyes. Monty reprend l'offensive vers Catane, mais le front reste toujours bloqué. Patton a la prescience de penser que les Américains vont devoir bientôt l'aider ; il se lamente qu'Alexander ne les ait pas laissés s'emparer de Caltagirone et d'Enna : « Nous aurions gagné deux jours et nous serions sur la côte nord maintenant. »

Les explications ne manquent pas : les Américains sont plus rapides et frappent plus fort, gardant l'initiative sans cesse. « Notre méthode d'attaquer en permanence est meilleure que celle du système britannique de stopper, se consolider et repartir, mais nous devons considérer la réaction de l'ennemi. » Ce dernier point est essentiel et nous rappelle combien Patton déteste rester à un QG éloigné du centre de l'action : « Je peux le faire ici, mais, à Tunis, Alex ne le peut pas[67]. » La méthode trop timorée et lourde de Montgomery, qui ne jure que par les attaques des éléments les plus puissants des deux armées qui s'affrontent, montre ici ses limites.

Ce même 19 juillet, Patton, apparemment à son insu, est aidé dans sa marche vers Palerme par Gay, son chef d'état-major. Ce dernier ne lui transmet pas l'intégralité d'un message d'Alexander qui a pris soudainement conscience d'avoir accordé trop de latitude à Patton. Pour gagner du temps, Gay réclame au QG d'Alexander l'envoi d'un duplicata en prétextant de mauvaises transmissions. Patton n'apprend le subterfuge que plus tard et on ignore sa réaction[68]. Montgomery ne se serait pas embarrassé de telles précautions : « George, lui dit-il un jour, laissez-moi vous donner un

conseil. Si vous recevez un ordre du groupe d'armées qui ne vous plaît pas, ignorez-le. C'est ce que je fais[69]. »

La gloire du conquérant de Palerme

Pour l'heure, Patton fonce vers la gloire à Palerme. Il est plus que jamais fier de ses hommes : « Je détesterais être l'ennemi. » Il jubile à l'idée de voler la vedette à Monty : « Si je réussis, Attila n'aura plus qu'à être relégué au second plan. » Il stimule ses officiers pour qu'ils prennent des risques et chargent avec les tanks ! La chevauchée à travers la Sicile s'est poursuivie sur 240 kilomètres, non sans difficultés, car l'ennemi s'accroche au terrain et il faut batailler dur pour forcer le moindre défilé. Il révise son jugement sur ses adversaires : le terrain est difficile, donc à l'avantage du défenseur, mais « les Italiens se battent plutôt bien face à une défaite assurée ».

Patton entend maintenir le tempo. Lorsqu'il découvre avec rage qu'une bonne partie de la 2e DB est stoppée devant un pont à cause d'une charrette et de sa mule récalcitrante, son sang ne fait qu'un tour et il procède à une solution radicale : il abat l'animal et fait jeter l'engin dans le ravin. Quant au conducteur sicilien, Patton avoue avoir brisé son stick sur lui[70]. Il reconnaît que ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il s'est résolu à tuer la mule, mais il préfère cela au spectacle d'une colonne américaine surprise à l'arrêt par la Luftwaffe.

Pas question pour lui d'user de la force aérienne à l'aveugle : on évite de tuer des civils et Palerme est épargnée par les bombardements. À Caltanisetta, dont il affirme que 4 000 habitants ont péri sous les décombres à la suite des attaques aériennes, Patton ne cache pas sa compassion : « Je ressens de la pitié pour ces pauvres diables. »

Le 22, Truscott entre en vainqueur dans Palerme, Patton lui accordant cet honneur : « Tu as eu la ville, tu y entres le premier. » Il laisse également à Keyes la part de gloire qui lui échoit. Dans un article de *Life Magazine*, paru un mois plus tard, le lecteur découvre six photographies de Keyes, mais aucune de Patton[71]. Cinquante-trois mille Italiens sont faits prisonniers, des milliers d'autres sont mis hors de combat. Patton n'a perdu que 272 hommes pour cette victoire. Ce succès n'a été rendu possible que grâce à la mécanique bien huilée de l'armée américaine. Le rôle des services arrière n'est pas le plus passionnant ni le plus glorieux, consent Patton, mais sans ces efforts, « les aspects les plus romantiques de la guerre seraient impossibles[72] ».

Patton arrive à 22 heures et s'empresse de féliciter Keyes et Gaffey ; les trois hommes trinquent avec une flasque d'alcool. Le général loge au palais royal où il occupe la chambre du roi. Il maugrée contre Stiller, qui juge l'endroit trop sale et qui n'a « aucun sens de l'histoire ». Le Californien savoure l'idée de « dormir dans un lit royal et me brosser les dents dans un miroir orné des armes de Savoie ». Un palais royal convient en effet parfaitement à un conquérant. Il plaisante avec Beatrice : « Green Meadows et Avalon vont me paraître plutôt minables après ceci. » Un point négatif cependant : les toilettes sont malodorantes, à cause, d'après lui, du « constipé qui vivait ici ».

Comme en Afrique du Nord, il fait preuve de diplomatie et se concilie les autorités locales, en l'occurrence le cardinal Luigi Lavitrano, afin de faciliter la cohabitation entre les habitants et les soldats américains. Il entend aussi utiliser les prêtres pour insuffler un esprit d'ordre et de discipline parmi les prisonniers italiens[73].

Le lendemain, Patton savoure l'instant comme un triomphateur romain. La prise de la capitale de la Sicile est le rêve d'une vie : il se

voit dans la lignée des capitaines d'antan dont les récits d'exploits ont illuminé sa jeunesse. Il découvre une foule en liesse n'hésitant pas, dans une admirable volte-face qui l'écœure, à clamer « À bas Mussolini ! » et « Vive l'Amérique ! » Des fleurs sont jetées au passage et on offre tant de citrons et de pastèques aux GI que Patton commente avec humour que ces fruits « sont presque devenus des armes mortelles ».

Il a obtenu ce qu'il voulait : attirer l'attention sur ses soldats. Quelques jours plus tard, il écrit à sa femme : « Tant de gros bonnets me disent à quel point je suis grand que je vais finir par le croire et cela pourrait nuire à mon style » – comme cela avait été le cas à Leavenworth lorsque le général Craigh lui avait dit qu'il était le meilleur. Si on le complimente de toutes parts, il attend un message de la part d'Eisenhower…

C'est de son supérieur immédiat que viennent les éloges. Beau joueur et fair-play en bon gentleman britannique, Alexander, décontenancé par la tournure des événements, lui adresse ses félicitations : « C'est un grand triomphe. Bien joué ! Mes salutations les plus chaleureuses pour vous-mêmes et vos splendides soldats. » « Je lui avais dit une fois que les Américains avaient besoin d'éloges », commente Patton[74]. Quelques jours plus tard, il couche par écrit des réflexions partiales sur la conquête de Palerme : « Il a tout fait pour empêcher non seulement sa conquête rapide, mais également sa conquête tout court. »

Ayant opéré avec célérité, il estime avoir battu les Allemands (oubliant les Italiens) à leur propre jeu, celui du *Blitzkrieg*, comme il l'affirmait dans ses *pep talks* aux États-Unis. Non sans fierté, un brin vaniteux, il écrit : « Je pense que de futurs étudiants de l'École d'état-major étudieront la campagne de Palerme comme un exemple classique de l'usage des tanks. Je les garde en réserve suffisamment

loin pour que l'ennemi ne sache pas où ils vont être employés ; ensuite, lorsque l'infanterie opère une brèche, les tanks s'y engouffrent rapidement et en masse. Ces méthodes assurent la victoire et réduisent les pertes, cela suppose un commandement de qualité pour assurer en l'exécution. » Loin de penser à lui, Patton ajoute que le mérite revient à Keyes et son rapport à Eisenhower s'en fait largement l'écho. Patton exagère la performance de ses hommes quand, comparant avec le *Blitzkrieg* allemand, il affirme que Keyes a été plus rapide tout en étant confronté à une résistance plus sérieuse[75]. Certes, il est dans le vrai quand il souligne que le réseau routier est plus difficile, mais on comprend ici à quel point les armées polonaises et surtout françaises ont laissé une image déplorable dans l'esprit des militaires américains.

Deux jours plus tard, Mussolini est renversé. Alors même que le maréchal Badoglio, nommé par le roi d'Italie à la tête du gouvernement, assure les Allemands du maintien de l'alliance, c'est un Hitler furieux qui commence à masser des troupes en Italie du Nord pour prévenir tout revirement italien tandis qu'un plan d'évacuation de la Sicile est établi.

Pendant que Keyes s'avance sur Palerme, Patton lance le 2e corps de Bradley vers la côte nord, sur le flanc des Britanniques. Bradley est alors le seul officier supérieur américain en Sicile à ne pas s'extasier sur la conquête de Palerme. Mais l'homme du Missouri reconnaît des avantages à la situation : cette victoire a rempli les GI de fierté, elle a redonné le moral au pays et elle a impressionné Alexander[76].

Le 20 juillet, Patton écrit : « Nous avons pris Enna à 9 h 43… Les Canadiens arrivant par l'est huit minutes plus tard. » Il prend soin d'avertir Alexander qu'ils ont libéré la ville en même temps. « Je parierai qu'ils vont prétendre être entrés les premiers. » La foule est en liesse : « J'aurais pu être élu pape juste après le concert. » Il se

demande si un « métèque » ne va pas l'abattre, mais la vue de « ses drapeaux flottant partout sur le front » est du meilleur effet sur la troupe. De toute façon, une mort dans la gloire est préférable à un succès suivi d'une retombée dans l'oubli. Le 22 juillet, le jour où Keyes entre dans Palerme, Bradley parvient sur la côte nord à Termini Imerese. « Les Britanniques […] sont très contents que nous soyons là… La 7e armée a conquis la majeure partie de l'île[77]. » C'est une source de fierté pour Patton, d'autant plus que ce résultat est acquis aux dépens des Britanniques. « Un jour, écrit-il à sa femme, j'espère pouvoir combattre seul [c'est-à-dire sans alliés] dans une belle guerre, mais je crains que cela ne soit trop espérer. » Il doit en effet compter avec les Britanniques. Il s'envole donc pour Syracuse afin de conférer avec Montgomery sur la suite de la campagne, sans oublier de satisfaire sa curiosité de féru de lettres anciennes et d'archéologie : « Dès que cela va se rafraîchir, je vais aller voir de près les temples grecs. »

La course vers Messine

Patton, vêtu simplement contrairement à son habitude (un calot à la place du casque, pas de revolver ni de décorations), veille à son attitude envers son rival. « Monty était là avec quelques officiers. J'ai fait l'erreur de me hâter à sa rencontre. Il s'est un peu empressé lui aussi, mais c'est moi qui ai commencé. Il m'a demandé de venir regarder une carte posée sur le capot de sa voiture. » Sur celle-ci sont délimités les secteurs dévolus à chacune des deux armées. Montgomery se montre si conciliant que Patton suspecte un mauvais coup : impossible que l'Anglais fasse preuve de tant d'amabilité ! « Il a si facilement accepté que j'ai pensé que quelque chose n'allait pas,

mais je n'ai pas trouvé quoi[78]. » L'Anglais pense que sa 8e armée n'est pas en position pour prendre Messine. Aussi, dans l'intérêt des Alliés, il propose que ce soit la 7e armée qui s'empare de la ville. Il donne carte blanche à Patton pour que ses troupes franchissent la limite interarmées si la situation se révèle favorable sur le front nord.

Si rivalité il y a, c'est surtout à partir de ce moment-là dans l'esprit de Patton. Elle existait dans l'esprit de Montgomery dès la mise au point des plans et au cours de la première phase de la campagne, mais l'impasse dans laquelle il se retrouve le contraint à repenser la situation. Il espérait s'emparer de Messine avec la 8e armée. De façon caractéristique, il ne permettra jamais que le journal de la 8e armée publie la moindre critique à l'endroit de Patton[79].

Survient alors Alexander. « Il avait l'air irrité et avait des manières plutôt brusques pour lui. » Quoi ? Ses deux subordonnés auraient osé passer outre ses prérogatives ? Il approuve cependant les plans des deux chefs d'armée, bien qu'il souligne que des difficultés logistiques sont prévisibles. Le général Miller, qui en est le responsable, veut limiter le nombre de LST au service de la 7e armée à 35. Patton rétorque qu'il lui en faut 45. Bedell Smith, lui aussi présent, intervient à son tour et rappelle à Miller que la question de la répartition des moyens en LST est du ressort du QG des forces alliées, c'est-à-dire d'Eisenhower. Miller est trop enclin à oublier cet état-major, précise Bedell Smith.

Patton consigne sournoisement cette remarque dans son journal : « Comme tout le monde puisqu'il ne s'affirme jamais lui-même. » Alexander termine la conférence en s'affirmant « complètement allié dans l'esprit », ne favorisant aucune armée. « Je sais que c'est un mensonge, écrit Patton, mais j'ai estimé qu'il avait raison, Dieu me pardonne. » Les réserves de Patton à l'égard de Monty reprennent vite leurs droits, il trouve l'Anglais grossier avec Alexander et lui. Le chef

de la 8e armée ne daigne pas inviter ses hôtes à sa table. « Il m'a donné un briquet de 5 cents », rapporte-t-il avant de préciser : « Quelqu'un a dû lui en envoyer une boîte[80]. »

Le 28 juillet, Montgomery effectue le déplacement à Palerme pour converser avec Patton[81]. Il échappe de peu à un accident, son avion s'écrase à l'atterrissage… Patton ne le reçoit pas à l'aérodrome, mais l'accueil se fait en grande pompe, avec fanfare et garde d'honneur, suivi d'un déjeuner copieux. À dessein : « J'espère que Monty réalise que j'ai fait cela pour lui faire honte de n'avoir rien fait pour moi le 25. » Il n'arrive toujours pas à croire en la sincérité de Monty. Il est trop conciliant. Ce dernier émet l'éventualité que les Américains parviennent les premiers à Taormine, or cette ville se situe dans l'axe de progression de la 8e armée. Pour Montgomery, une considération prime désormais : vaincre l'ennemi.

Des mois de dédain envers les troupes américaines de la part des officiers supérieurs britanniques et de la BBC expliquent pour une large part la volonté de Patton d'arriver le premier à Messine.

La visite que lui rend l'auteur John Marquand à Palerme est révélatrice à cet égard. Patton apprend avec stupéfaction par la presse américaine que la campagne menée par la 7e armée n'est qu'une sinécure en comparaison des combats de la 8e armée. Patton enrage : personne ne sait que les Américains ont « bousculé » la division « Hermann Goering » ? Quant aux Britanniques devant Catane, « Tout ce qu'ils peuvent faire c'est lancer une attaque frontale sous les mêmes barrages qu'ils utilisaient à Ypres. » Le romancier comprend que l'important pour Patton est de mettre en valeur les soldats américains et non de déprécier les Britanniques. Le général lui montre une pile de lettres dans lesquelles il met en avant les qualités exceptionnelles de ses soldats au combat. « Je suis heureux de les signer », affirme-t-il avec une grande sincérité[82]. Marquand n'a

pourtant guère de sympathie pour lui : lorsqu'il observe la voiture du général, il a l'impression « que l'automobile n'est faite que de drapeaux » ; jugeant la pose prise par Patton, il comprend que celui-ci recherche plus que tout l'admiration de ses hommes[83].

Patton a pourtant l'image d'un dur et sa réputation le précède. Ainsi, au QG de Palerme, Roland Farrell, sous-lieutenant dans une unité de transmission, connaît un moment de frayeur lorsque le général surgit dans le centre où sont traités les messages, passablement en désordre. Mais rien n'advient. Ce même Farrell admet ne pas se sentir à l'aise pendant les repas avec lui. Mieux vaut ne pas être assis en face de lui : si quelqu'un détourne la tête quand il parle, il exige immédiatement l'attention, en hurlant au besoin le nom de l'intéressé si celui-ci regarde ailleurs ou semble passablement distrait. En une autre occasion, il colle une amende de 100 dollars – ce qui n'est pas rien – au capitaine Torcia, qu'il surprend nonchalamment installé à déjeuner avec ses hommes à bord de jeeps et de camions sur le bord d'une route : « Est-ce une façon de faire un bivouac ? » hurle Patton du haut de son *command car*[84].

Patton peut faire preuve de compassion dans l'intérêt de l'efficacité combative de son armée. Il décide de relever de première ligne la 45e DI, qui a besoin de repos. Bradley est mis devant le fait accompli. Patton n'est pas peu fier de cette dernière dont la campagne constitue le baptême du feu. Il déclare à un des bataillons : « J'espère que vous savez à quel point vous êtes bons car tout le monde le sait. »

Patton, très à cheval sur la discipline et la tenue, n'apprécie pas les dessins du caricaturiste et correspondant de guerre Bill Mauldin, rattaché à cette 45e DI. Ses deux GI, les caricatures de Willie et Joe apparaissant dans le *Forty-Fifth Division News*, n'ont pas l'allure de soldats comme l'entend Blood and Guts.

Le général est ému quand il visite les hôpitaux de campagne et voit ses soldats blessés. Patton s'en fait un devoir depuis l'opération Torch. L'expérience est très touchante : « Un homme en train de mourir portait un masque à oxygène. Je me suis accroupi et je lui ai épinglé la *Purple Heart*[85]. Il semblait comprendre bien qu'il ne pût pas parler[86]. » Le 3 août, le lendemain de cette journée poignante, il rend visite à des blessés rassemblés avant d'être évacués. « Il y a quelques mois, j'ai demandé au général Marshall qu'un soldat blessé à trois reprises soit renvoyé chez lui[87]. »

Le 6 août : « Je me suis arrêté pour inspecter un hôpital de campagne… et j'ai vu deux hommes complètement choqués par la psychose traumatique. L'un ne cessait de bouger avec des mouvements de reptation. […] Un homme avait le haut du crâne arraché et on n'attendait plus qu'il meure. C'était un épouvantable carnage sanglant, ce n'était pas beau à voir, je risque d'éprouver des sentiments avant d'envoyer des hommes à la bataille. Ce serait fatal pour un général. »

Dans un autre hôpital, « un garçon avec une jambe fracassée me dit : "Êtes-vous le général Patton ? J'ai lu tout ce qui a été écrit sur vous." Tous semblaient heureux de me voir ». Le général goûte ainsi de sa popularité auprès de ses hommes. Sa compassion pour les victimes de la guerre n'est aussi marquée que lorsqu'il s'agit de ses soldats blessés. Toutefois, la presse américaine présente un tout autre Patton. Elle forge la légende d'un général impitoyable.

Time Magazine publie ainsi une photographie du général accompagnée d'une légende : « L'endroit où vous tuez un Allemand en Europe ne fait aucune différence. » Des histoires courent à son sujet. On raconte qu'il accompagne un général au sommet d'une colline où il attend que des projectiles tombent à proximité afin que ce général se fasse « tirer un peu dessus ». Ses tirades – les authentiques –

alimentent cette légende qui prend de l'ampleur. Il déclare ainsi à un journaliste : « Vous feriez mieux de venir maintenant [parlant de la Sicile], sinon mes hommes auront tué tous ces bâtards[88]. » Son beau-frère, Frederick Ayer, se fait l'écho de sa popularité : « On me dit qu'en Californie tu es considéré comme le plus grand guerrier que le monde ait jamais connu, et ta carrière est certainement devenue une épopée dans cette partie du monde. Dans cent ans, et peut-être la moitié de cette durée, tu seras je pense un héros de légende[89]. » Le président Roosevelt congratule lui aussi ce « cher George » : certains, dans son entourage, lui suggèrent curieusement de faire de Patton « le marquis du Mont Etna ».

S'il est ravi de l'attention que lui prête Roosevelt, Patton reste déçu par l'absence de réaction de la part d'Eisenhower : « Destinée divine reste muet[90]. » Lorsque Ike vient en inspection le 31 juillet, aucun compliment ne sort de sa bouche, bien que la cote de Patton ait augmenté au GQG. Il apprécie le geste de Gay qui a fait en sorte que la garde d'honneur provienne d'un bataillon du 15^{e} régiment d'infanterie, « la seule unité qu'il ait commandée », commente Patton, sarcastique. Il est question de la suite : la campagne d'Italie ne devrait pas concerner Patton, la 7^{e} armée ne devant intervenir sur Florence qu'en cas de nécessité. Everett Hughes se montre rassurant quand il lui transmet une communication indiquant que le prestige de cette armée sera bénéfique au moment de l'invasion par la Manche. L'armée de Patton est en effet programmée pour être envoyée en Angleterre, en vue de l'invasion du continent. Mais « je crains que le show depuis le Royaume-Uni ne se matérialise pas à cause des Britanniques… »

Début août, la reconnaissance inespérée d'Ike arrive – un câble transmis par l'intermédiaire d'Alexander. Comme pour rassurer Patton et le stimuler (était-ce nécessaire ?), Eisenhower conclut : « Je

t'assure personnellement que, si nous terminons rapidement avec les Allemands en Sicile, tu ne dois pas avoir peur d'être laissé là-bas, dans ce coin perdu de la guerre. » Cette reconnaissance de son vieil ami et supérieur est un soulagement. Patton ne cache pas sa joie, il écrit un « youpi ! » souligné trois fois sous la signature d'Eisenhower[91]. À l'instar des Américains, il pense que le front méditerranéen n'est qu'une diversion et que la bataille décisive aura lieu en France. Il se montre pourtant étrangement prophétique dans une lettre à McNair : « En espérant que je ne vais pas recevoir la tâche de tenir la garnison de cette fichue île. »

Pour l'heure, une mission attend les Américains : il va falloir batailler dur dans un espace montagneux. La 1re DI est lancée sur Troina. Elle est soumise aux incessantes contre-attaques allemandes, la lutte est acharnée en dépit de l'intervention de l'artillerie et de l'aviation américaines. Le 6 août, la ville tombe enfin aux mains des Américains ; les Allemands les jugent trop timorés dans la phase de poursuite[92].

C'est à ce moment que Patton va prendre une décision inhabituelle chez lui : après avoir consulté ses principaux collaborateurs, il suggère à Eisenhower que l'heure est venue de relever de leurs fonctions Terry Allen et son second, Theodore Roosevelt, qui dirigent la 1re DI[93]. Patton insiste pour que cela s'effectue « sans préjudice et au motif que leur expérience sera du plus haut intérêt au pays et qu'ils sont maintenant épuisés[94] ». Il reconnaît que les deux hommes du tandem, qui ne s'entendent pas, ne savent pas travailler en équipe[95]. Bradley a obtenu ce qu'il désire, mais il supporte de plus en plus difficilement le style de Patton, aussi bien sur le plan personnel – sa vulgarité et son goût de la publicité – que sur le plan professionnel, le jugeant de plus en plus « médiocre ».

Ce dernier a osé interférer à plusieurs reprises dans ses ordres, même s'il s'en est excusé par la suite[96].

Passionné d'histoire, Patton se fait un plaisir de faire visiter les lieux à Eisenhower, notamment la chapelle royale normande. Le prêtre lui fait bonne impression : « Il déteste Mussolini. » Ces liens étroits avec la hiérarchie catholique ne passent pas inaperçus auprès de Beatrice qui, non sans humour, taquine son mari : « Ta visite chez le cardinal était importante. J'ai appris de source sûre que tu étais un catholique. »

Alors que les premiers combats, quoique accrochés, ne laissent chez Patton qu'une opinion assez sévère sur l'adversaire, la partie devient nettement plus dure. Les Américains sont confrontés aux mêmes difficultés que Montgomery devant Catane : il n'y a pas de place pour la guerre de mouvement dans laquelle excelle Patton. Il n'y aura pas de réédition de la ruée sur Palerme. Patton écrit à son épouse : « Les Allemands sont des fils de pute, mais de grands soldats. » Le terrain est difficile : « Les montagnes sont les pires que j'aie vues », écrit-il. Il aurait pu ajouter que le climat met les soldats à rude épreuve : ils doivent se battre sous un soleil de plomb. Il ajoute sa sempiternelle rengaine : « De plus, nous devons battre la 8e armée à Messine. » L'ordre du jour est formel : après un rappel des exploits obtenus en 21 jours de combat et les compliments (« Vous êtes magnifiques »), il donne l'objectif : « Messine est notre prochain arrêt. »

Le terrain est montagneux, mais Patton est-il toujours le chantre de la guerre de mouvement et de la rapidité comme on aime à le répéter ? Il n'est pas qu'un spécialiste des tanks : il connaît les opérations amphibies. Il a d'ailleurs demandé des moyens suffisants pour transporter l'équivalent d'un bataillon renforcé avec le soutien de croiseurs. Sur la côte, Patton et Truscott décident d'opérer de

petits débarquements les 8 et 10 août pour soutenir l'avance de la 3e DI. Bradley estime que Patton ne cherche qu'à satisfaire sa vanité, sentiment renforcé par le fait que le Californien entend faire couvrir par la presse le second débarquement[97]. Il demande à son supérieur que les débarquements soient coordonnés aux opérations terrestres et qu'ils ne s'effectuent pas trop loin de la ligne de front.

Patton fait installer son PC en bord de mer, dans « un ancien champ d'oliviers où Hannibal aurait pu flâner s'il était jamais venu ici[98] […]. George [Meeks] a creusé une étroite tranchée aussi grande et profonde qu'une tombe dans laquelle je peux me retirer ». Concernant les tirs sporadiques des Allemands, Patton souligne que les obus tombent avant qu'on ne les entende : « On doit être un acteur… » Il ne supporte pas l'idée d'avoir peur ou, pire, de le montrer. Au campement précédent, le PC était régulièrement la cible d'un canon à longue portée. « J'étais un peu ennuyé l'espace de quelques secondes et j'ai eu honte de moi, mais je l'ai surmonté. Je me suis entraîné de sorte que, généralement, je peux continuer à parler quand une explosion survient à proximité. Je prends même un malin plaisir à voir les autres battre de l'œil ou regarder aux alentours[99]. » Pourtant, dans un courrier adressé à sa femme quelques jours plus tard, il admet que les tirs des canons ont « un fichu effet » sur lui.

Le premier débarquement se déroule pour le mieux, Patton souligne qu'il n'est pas toujours aisé de faire des prisonniers. Une façon de dire qu'on ne fait pas de quartier ? « Nous avons mené une opération amphibie l'autre nuit. Pas d'opposition. Quand nous sommes arrivés dans un verger, il y avait 400 Allemands endormis. Cela a été crosse et baïonnette pour un moment. Il faisait trop sombre pour tirer. Nous avons gagné… »

Le 10 août, Bradley et Truscott ne sont pas favorables au débarquement qui est programmé à Brolo. Au contraire de Montgomery qui annule deux raids amphibies de commandos jugés trop dangereux, Patton, furieux, ordonne que l'opération soit lancée. Le personnel du PC doit subir sa colère, du MP jusqu'à Keyes. Les Allemands ont dû se replier plus rapidement que prévu, mais il s'en faut de peu pour que l'affaire ne se solde par un fiasco. Patton est pourtant sûr d'avoir correctement agi. Il a dû se montrer dur, explique-t-il à Beatrice, et a demandé à ses généraux ce qu'ils penseraient si on changeait leurs étoiles pour des aigles de colonels. Rien ne prouve qu'il serait allé jusque-là, bien qu'il menace Truscott de le relever de son commandement (ce qui n'est pas la même chose). Ce dernier rétorque qu'il ne trouvera personne qui obéisse aussi bien que lui à un ordre qu'il désapprouve. Patton se calme et suggère de prendre un verre d'alcool, ce que les deux hommes font.

Patton estime avoir pour lui un sixième sens qui lui permet de se mettre dans la tête de l'ennemi. Mieux, les grands généraux du passé sont une source d'inspiration pour lui. « La nuit dernière, écrit-il à Beatrice le 11 août 1943, je me suis rappelé Frédéric [le Grand] : "L'audace…" Et Nelson, portant la longue-vue sur son œil aveugle, déclarant : "Tout va bien, Messieurs, j'ai regardé consciencieusement et je n'ai vu aucun signe pour retraiter. Envoyez le signal de poursuivre l'action." » L'affaire est rude cependant. Arrivé sur le terrain, Patton contemple une scène de désolation, terrible : les GI mangent au milieu des cadavres ennemis. L'attitude de certains de ses hommes lui donne au contraire du baume au cœur. Le sergent W. Kunz, assis sur le bord de la route, bande ses plaies, quand survient Blood and Guts. La réponse négative du sergent quand le général lui demande s'il va à l'hôpital ravit Patton : « Bien ! Retournez-y et tuez quelques Boches de plus[100] ! »

Pas question de relâcher la pression : il faut foncer sur Messine ! Patton continue à donner de sa personne, surgissant de nulle part en première ligne. Le lieutenant-colonel Heintges, chef de bataillon d'infanterie, se rappelle avoir été vertement interpellé par lui alors que ses hommes étaient cloués sur place, près d'un village arrosé par les tirs de l'artillerie allemande. « Eh bien, fils de pute, pourquoi ne bougez-vous pas, nom de Dieu ? » L'officier fait observer à Patton qu'il ne devrait pas être là, l'ennemi l'observe. À ce moment précis, une salve d'obus s'abat sur le secteur et Heintges assiste au demi-tour le plus rapide effectué sur une route étroite [101].

Patton se retrouve cloué au lit plusieurs jours en raison de fièvres. Pour expliquer son absence inhabituelle au briefing du matin, on avance l'excuse qu'il est au front. Il apprend que la majorité des hommes qui souffrent du même mal est évacuée sur Alger ; il annule les ordres du chirurgien en chef et ordonne qu'ils soient tous renvoyés dans leurs unités : il s'est rétabli en quelques jours, pourquoi pas eux ? Il se heurte à une difficulté : les médecins portant l'uniforme considèrent leur autorité, à titre médical, supérieure à celle des commandants auxquels ils sont subordonnés [102].

Alors que la fin de la campagne approche, Patton ne souhaite pas tirer la couverture à lui. « Je me sens humble. C'est la capacité de combat supérieure du soldat américain, l'efficacité merveilleuse de nos transports, le travail de Bradley, Keyes et de l'état-major de l'armée qui ont fait l'affaire. J'ai juste fait un tour avec eux », et il laisse échapper : « J'aime la guerre, indiscutablement [103]. »

Le 17 août est le jour tant attendu : l'entrée triomphale des Américains à Messine avant l'arrivée de l'avant-garde de la 8^{e} armée, battue de justesse. Débarqués au cap d'Ali, ces commandos britanniques appuyés par quelques blindés ont failli donner la ville à Montgomery, qui n'a jamais renoncé au prestige de s'en emparer. Il

s'en est fallu d'un pont détruit à trois kilomètres de la ville[104]. « C'était une course magnifique. Toutes mes félicitations », admet, sportif, le chef du détachement blindé britannique qui arrive vers Patton, la poitrine ornée de la Distinguished Service Cross qu'Eisenhower lui a remise la veille. Patton rapporte plus tard à Lucas et à Hughes qu'Ike lui aurait demandé de présenter ses excuses à Montgomery pour avoir ruiné la carrière de ce dernier en s'emparant de Messine. Une exagération du Californien, d'autant que sa victoire n'a en rien terni la renommée du vainqueur d'El Alamein auprès des Britanniques.

Pour Bradley, l'idée d'une parade dans Messine est ridicule et il n'en est pas. Comme à Palerme, Patton savoure sa victoire, sous les applaudissements – sincères ? – des civils. La côte calabraise est visible de l'autre côté du détroit et le convoi pourrait être la cible des tirs adverses. Patton aime tester son courage et constater que tout le monde n'a pas son self-control. Ce n'est pas sans une certaine satisfaction qu'il apprend que Bedell Smith a été épouvanté par le tir d'une batterie de 155 mm américaine qu'il a pris pour une salve de l'ennemi[105].

La victoire en Sicile reste toutefois amère. Succès stratégique allié, elle n'en est pas moins un succès tactique allemand retentissant. Le général Hube a pris Patton et Montgomery de vitesse. La course vers Messine est en fait une course à trois : il a réussi avec brio à évacuer ses troupes en Calabre, frustrant les Alliés de leur victoire tout comme les Allemands avaient été frustrés de la leur à Dunkerque. La faute incombe à l'absence de réelle coopération entre les deux armées alliées qui manquent l'occasion de capturer des dizaines de milliers de combattants expérimentés. Certes, l'armée italienne, qui s'est bien battue, n'est plus en mesure de poursuivre la lutte, et Mussolini a perdu le pouvoir. L'Italie se retrouve en première ligne.

CHAPITRE V

Les gifles

Au faîte de la gloire militaire ?

Sa première inquiétude, en dépit des garanties d'Eisenhower, concerne l'avenir de son armée : va-t-elle combattre en Italie ? mener l'assaut en France ? Dès le 18 août, il ne perd pas de temps et s'en ouvre à Marshall : « Nous ne savons pas ce que va faire la 7e armée ni quand[1]. » Pourtant, alors que la bataille bat son plein, Eisenhower établit son rapport sur l'efficacité du commandement de Patton pour les six premiers mois de l'année 1943. Sans surprise, le Californien est jugé « supérieur » et il le place en troisième position parmi les lieutenants-généraux. Son niveau de commandement optimal est jugé être celui du corps ou de l'armée. Ses qualités sont reconnues : il est loyal, énergique, agressif et se montre plus particulièrement efficace dans la préparation de la troupe sur le plan moral et psychologique avant la bataille[2].

Patton estimait avoir conduit une « campagne parfaite ». Elle entrera dans l'histoire comme « un fichu exemple presque parfait sur comment mener la guerre », écrit-il à son cousin Arvin H. Brown.

Pourtant, il semblerait que ses prouesses n'aient pas marqué les Allemands. Kesselring aurait dit de la campagne de Sicile que « Patton a juste avancé et pris du terrain sans importance ». Le général Fries, qui commande la 29e division de Panzergrenadiers, déclare de son côté que les mouvements de Patton n'ont pas gêné le moins du monde les forces de l'Axe[3]. C'est un jugement hâtif, car ce dernier a raccourci la campagne, aussi bien en s'emparant de l'ouest de l'île qu'en opérant des crochets par la mer, effectuant des débarquements successifs sur la route de Messine. Les Allemands semblent loin d'être unanimes pour relativiser le succès de Patton. Ainsi, après la prise de Palerme, un document capturé du haut commandement allemand indique qu'il est le général le plus dangereux tous fronts confondus. Ses tactiques sont qualifiées d'audacieuses et d'imprévisibles. Le texte précise : « Il combat non seulement les troupes qui lui font face, mais aussi le Reich[4]. »

Les messages de félicitations arrivent de toutes parts. Roosevelt souligne l'habileté et la rapidité avec lesquelles il a mené les opérations. Marshall, dont l'avis compte plus que tout autre, le félicite pour son commandement. Montgomery, qui ne semble pas du tout irrité d'avoir perdu la « course », est très élogieux : « La 8e envoie ses plus chaleureuses félicitations à vous-même et à votre splendide armée pour la manière dont vous avez pris Messine et ainsi terminé la campagne de Sicile. » Il n'est pas avare de compliments, il salue Eisenhower, « le Conquérant de la Sicile[5] », comme s'il s'adressait à un consul de la Rome ancienne… Mais une ombre se profile au tableau.

Jeux de main

Une lettre d'Eisenhower du 17 août apportée par le général de brigade Frederick Blesse, le chirurgien en chef de l'AFHQ[6], met un terme à cette courte euphorie. « Je joins un rapport choquant dans ses allégations concernant ta conduite personnelle. J'espère que tu peux m'assurer que ce n'est pas vrai ; mais les circonstances précises qui m'ont été communiquées me poussent à croire que certaines des accusations pourraient être fondées. » Ike poursuit en expliquant que s'il admet la nécessité de faire preuve de fermeté au front, cela n'excuse ni la brutalité ni une perte de contrôle de soi devant ses subordonnés. Eisenhower se veut conciliant et précise qu'« il n'existe aucune mention du rapport joint ou de ma lettre, si ce n'est dans mes propres fichiers personnels secrets ». Il ajoute : « Je te conseille vivement, dans la mesure où il y aurait le moindre semblant de vérité dans les allégations du rapport joint, de présenter tes excuses ou toute autre forme d'amende personnelle aux individus concernés. »

Eisenhower reconnaît qu'il aurait pu passer outre dans d'autres circonstances : « Si le geste de Patton avait eu lieu sur la ligne de feu, au sein d'un groupe d'assaut, il n'eût pas causé de scandale. » Mais il doit prendre en compte que les faits se sont déroulés à l'arrière, dans des hôpitaux. Il doit également « considérer le grade et la situation de Patton[7] ». Il s'agit d'un général d'armée d'une nation démocratique. Ce n'est pas rien.

Le rapport qui accompagne la lettre d'Eisenhower stipule que deux patients, les soldats Charles H. Kuhl et Paul G. Bennett, ont été victimes de mauvais traitements. Lorsque, le 3 août, Patton arrive dans la tente de Kuhl, il lui demande ce dont il souffre. « Je ne peux pas supporter cela », répond Kuhl. Le sang du général ne fait qu'un tour : il explose de colère, le traite de tous les noms, de lâche entre

autres. Il s'en prend ensuite physiquement à lui, en le giflant avec ses gants avant de l'expulser de la tente en le prenant par le cou. Le rapport précise que Kuhl souffre de 39 °C de fièvre et qu'il doit se rendre à la selle jusqu'à douze fois par jour.

Le 10 août, Patton arrive dans un autre hôpital, où se trouve Paul Bennett, qui, d'après le rapport, s'est montré bon soldat jusqu'au 6 août, date à laquelle son meilleur ami a été blessé. Devenu très nerveux, on décide de l'évacuer. Patton lui demande pourquoi il ne cesse de trembler ; le soldat lui répond : « Ce sont mes nerfs. » « Qu'avez-vous dit ? hurle Patton. Vos nerfs, merde, vous n'êtes qu'un lâche, un fils de pute. » Patton le gifle : « Cessez de pleurnicher, nom de Dieu ! Je ne veux pas que les braves qui sont ici et qui se sont fait tirer dessus voient ce bâtard assis ici à pleurer. » Il le frappe, expédiant le casque léger du soldat hors de la tente. « Vous allez retourner au front et vous allez peut-être être touché et tué, mais vous allez vous battre. Si vous ne le faites pas, je vais vous coller contre un mur et vous faire fusiller pour cela par un peloton d'exécution. En fait, je devrais vous tuer moi-même, fichu lâche pleurnichard », dit-il en prenant son pistolet. Le rapport insiste sur l'effet néfaste de ce comportement sur la troupe et exige que des mesures soient prises pour éviter que cela ne se reproduise[8].

Odom donne une autre interprétation de ces événements : le rapport médical est exagéré et erroné. Perrin (le chirurgien en charge du premier hôpital) aurait délibérément cherché à nuire au général. Il va refuser de transférer le rapport selon la voie hiérarchique habituelle pour l'envoyer directement au général Blesse, au QG d'Alger. De façon tout aussi révélatrice, Perrin ne cache pas son mécontentement devant les réprimandes qu'Eisenhower administre à Patton, car il les juge insuffisantes.

Certes, Odom est un inconditionnel de Patton, mais son jugement de professionnel n'est pas à écarter. Il a examiné Bennett dans un hôpital de Palerme et l'a trouvé en bonne condition physique. Il s'agit de toute évidence d'un cas psychonévrotique qui ne devrait pas être traité dans un hôpital d'évacuation. Il aurait dû être examiné par un psychiatre dans un centre de remplaçants, où on aurait pu, le cas échéant, l'affecter à une tâche non combattante. Dans tous les cas, d'après Odom, mélanger ce cas à des blessés est une erreur. À la décharge de Patton, il affirme que 50 000 GI sur les 250 000 de la 7e armée sont passés par un hôpital durant la campagne, soit 20 %. Or, seulement 6 500 y auraient été admis comme victimes des combats. Dans ces conditions, on comprend que Patton ait pu s'inquiéter des raisons de l'absence en unités de nombreux soldats[9].

Les correspondants de guerre ont vent de l'affaire, une infirmière en parle à son petit ami des Public Affairs, mais, fait remarquable, la presse décide de ne rien divulguer avant de l'évoquer devant Eisenhower. Ce dernier leur assure qu'il prendra les dispositions qui s'imposent et leur demande d'enterrer l'histoire dans l'intérêt de l'effort de guerre : si le public vient à apprendre la vérité, Patton pourrait être relevé et l'armée peut difficilement se passer de ses talents avant la victoire finale. Ike sait jouer au plus fin et faire vibrer la fibre patriotique des reporters : démocrate, il leur laisse le choix et annonce qu'il n'y aura pas de censure. Les journalistes acceptent de se taire.

Quelle est la réaction de Patton à la lettre d'Ike ? Il est bien entendu mal à l'aise et la qualifie de « désagréable ». S'il admet avoir agi dans la précipitation et que son comportement n'a pas été correct, il ne remet pas en cause le bien-fondé de sa réaction : « On ne peut pas admettre qu'on se planque. C'est exactement comme une maladie contagieuse. J'admets que ma méthode était mauvaise, je fais amende

honorable comme je le peux. Je regrette cet incident et je déteste rendre Ike malade alors que mon plus cher désir est de lui plaire[10]. » Le moral de Patton est au plus bas.

Le contexte ainsi que son caractère sont à prendre en considération. Le général visite souvent les hôpitaux militaires et voit de nombreux soldats, jeunes, grièvement blessés. Patton est sensible et émotif, et il lui est difficile de se contrôler face à un jeune qui va mourir[11]. Patton décrit les incidents dans son journal les 3 et 10 août. Le 3, il écrit : « Dans cet hôpital, j'ai également rencontré le seul fieffé poltron que j'ai jamais vu dans l'armée. Cet homme était assis, faisant mine d'avoir été blessé. » Il reconnaît les faits : « Je l'ai giflé au visage avec mes gants et l'ai sorti de l'hôpital à coups de pied. Les compagnies devraient s'occuper de tels individus et, s'ils se dérobent à leur devoir, il faut les juger pour lâcheté et les fusiller. Je donnerai des ordres dans ce sens demain[12]. »

De fait, il rédige un ordre le 5 août 1943. Le texte montre qu'il n'accepte pas l'idée de « psychose traumatique ». « Un petit nombre de soldats vont à l'hôpital sous prétexte qu'ils sont nerveusement inaptes à aller au combat. » Patton poursuit : ces hommes déshonorent l'armée américaine et leurs cas doivent être traités au sein des unités et non dans les hôpitaux. Il faut réagir vite, voire « les éliminer », faute de quoi on assisterait à l'apparition « d'une race de crétins[13] ». Pour lui, il s'agit ni plus ni moins de « lâcheté devant l'ennemi ». Le lendemain, il ne réagit pas au spectacle pitoyable de deux soldats atteints de psychose du combat et passant leur temps à ramper dans un hôpital. Quatre jours plus tard, le 10 août, Patton consigne : « J'ai vu un patient dont les nerfs ont soi-disant lâché, en réalité un lâche. […] Il a commencé à pleurer, je l'ai injurié et il s'est tu. J'ai peut-être sauvé son âme s'il en a une[14]. »

Patton ne cache rien à Bradley. En retard à son PC, il explique qu'il s'est « arrêté en route à l'hôpital. Il y avait deux simulateurs là-bas. J'en ai giflé un pour l'énerver et lui redonner de la combativité ». Le chef du 2e corps d'armée rapporte que Patton semblait plutôt satisfait de sa conduite et s'en vantait même, inconscient des conséquences de son geste[15]. Lorsque Bradley apprend officiellement les incidents par son chef d'état-major, la procédure usuelle veut qu'il transfère l'information à sa hiérarchie… à savoir Patton. L'autre possibilité, bien qu'il méprise ce supérieur, serait de porter l'affaire directement à Eisenhower. Il choisit une troisième voie, garder l'information pour lui. Il a sûrement pris en considération tout ce qu'il doit au Californien[16].

Patton revient également sur les excuses qu'il a dû présenter aux deux hommes. Le 21 août, il explique avoir dit à Bennett qu'il a agi de la sorte pour affirmer sa fierté, mais qu'il en est désolé. Bennett apprécie qu'il lui demande de serrer sa main et l'accepte. Toutefois, concernant sa présence à l'hôpital le jour fatidique, le supérieur de Bennett fait remarquer au général que ce dernier s'est absenté sans permission et qu'il est parti à l'arrière après avoir menti. Pour Patton, cela en dit long sur la justice : « un commandant d'armée doit passer de la pommade à un planqué pour apaiser la timidité de ceux qui sont au-dessus… ». La seconde victime, Kuhl, serre la main au général. Patton lui explique qu'il a voulu le faire réagir : « Je vais montrer à ce fils de pute de Patton que je ne suis pas un lâche. » Plus tard, Kuhl suggère que le général souffre du même mal que lui : épuisé par le combat, il subit un stress considérable[17]. Pour Kuhl, qui semble avoir cerné le personnage, Patton n'est qu'un « chasseur de gloire[18] ».

Le 22 août, le personnel médical ainsi que les soldats témoins des faits survenus dans les deux hôpitaux sont convoqués à Palerme.

Patton leur raconte l'histoire de ce proche qui s'est suicidé pendant la Première Guerre mondiale à la suite d'un effondrement psychologique ; il est persuadé qu'il aurait pu être sauvé par des méthodes plus rigoureuses. L'assistance n'est pas dupe et Patton semble regretter davantage les conséquences de son geste que son geste proprement dit. Le chirurgien Currier, responsable du second hôpital, estime qu'il ne s'agit pas d'excuses mais d'une plate justification des faits[19]. Le lieutenant Vera Sheaffer, qui travaillait dans une autre salle du 93e hôpital d'évacuation quand Patton gifla Bennett, affirme qu'il importe de s'occuper des blessés et non de se soucier des faits et gestes d'un général[20].

Les excuses qu'Eisenhower a exigées envers les deux victimes se sont étendues à l'ensemble des unités présentes en Sicile, apparemment sur la suggestion de Lucas. Le discours prononcé devant la « Big Red One » tombe à plat : personne n'applaudit ni ne dit quoi que ce soit, l'affaire est passée et il faut l'oublier[21]. À la 2e DB, l'ex-« Enfer sur roues », que Patton a commandée en Amérique, on a tendance à considérer comme sans fondement ces rumeurs. Leon Luttrell, un des GI de cette division, était alors dans un des hôpitaux, il ne trouve rien à redire à l'attitude de Patton : « Aucun d'entre nous ne s'est senti désolé pour le soldat[22]. » À la 9e DI, c'est un véritable délire : Patton ne parvient pas à prononcer son discours. Dès qu'il dit « Messieurs ! », les hommes se lèvent, jettent une myriade de casques en l'air, et s'époumonent : « Georgie ! Georgie ! » Patton fait donner le clairon, mais cela n'y fait rien. « Il était notre héros, nous étions de son côté. » Quand le général repart, les yeux embués, les GI se mettent au garde-à-vous et posent sur leur tête le premier casque trouvé en prenant soin de fixer la jugulaire comme il aime le voir. Au cours d'un second discours tenu devant cette même division, Patton s'interrompt soudainement : le vent pousse des dizaines de

préservatifs gonflés comme des ballons au-dessus des premiers rangs[23]… Le dernier speech a lieu devant la 3e DI, celle de son vieil ami Truscott. Le discours tourne court, il faut peut-être y voir la main amicale du commandant de la division. Avant que Patton, sur l'estrade, ne prononce le moindre mot, un chant, répété crescendo, s'élève des rangs : « Non, général, non, non / Non, général, non, non. » Envahi par l'émotion, Patton, en larmes, quitte précipitamment la tribune[24].

Le général a présenté des excuses comme on le lui a conseillé. Son erreur est de croire que tout va pouvoir reprendre comme si rien n'était. Le 22 août, il se montre insouciant : « Comme d'habitude, j'ai dû rendre fou Destinée divine, mais ça va passer. » Sa femme ne découvre l'incident dans la presse qu'à l'automne suivant.

Patton a commis l'erreur de sa carrière. Elle bascule à cause de son impulsivité. Alors qu'il est sur le point de tenir un rôle de premier plan dans la campagne majeure de l'armée américaine – l'opération Overlord à travers la Manche –, le cours des événements, donc de l'Histoire, s'en trouve bouleversé. Eisenhower, bien qu'il ne puisse se passer de lui pour vaincre Hitler, ne lui accorde plus sa confiance pour diriger l'ensemble des forces américaines.

CHAPITRE VI

Rédemption

L'inaction

Le 22 août, Patton donne l'ordre du jour pour la conclusion victorieuse de la campagne : « Soldats de la 7e armée : née de la mer, baptisée dans le sang et couronnée par la victoire, au cours de 38 jours de bataille incessante et de labeur sans fin, vous avez ajouté un chapitre glorieux à l'histoire de la guerre. » Le succès, rapide, a été remporté face aux meilleures unités que les Germano-Italiens peuvent leur opposer – allégation exagérée pour les Italiens. Il associe toutes les branches de l'armée à ce succès, y compris les services arrière dont le corps médical, mais aussi la flotte et l'armée de l'air. Pour Patton, l'essentiel est ailleurs : « Votre victoire a une signification qui va au-dessus et au-delà de son aspect physique : vous avez détruit le prestige de l'ennemi… Votre renommée ne disparaîtra jamais. » Il pense que la presse sous-estime les mérites de son armée, probablement, selon lui, pour sauver la face des Britanniques. Patton écrit fièrement à Beatrice qu'à « Londres, nous avons volé la vedette[1] ».

Il repense à son expérience de la bataille et à ce que doit faire un bon combattant. Citant Kipling dans *Le Livre de la jungle*, il déplore les effets de la peur : « C'est la peur, ô mon petit frère, c'est la peur. » Il prépare également un rapport pour McNair : « Si cela marche, ce serait la première fois dans l'histoire que des idées du petit gars auraient des chances d'être exprimées[2]. » Ses réflexions après le combat sont pratiques. Il estime que la confusion est inhérente à toute opération amphibie, les péniches étant incapables d'accoster à l'endroit prévu. Il étudie aussi la couverture aérienne et propose que des avions effectuent des mouvements en cercle pendant dix minutes toutes les heures dans les zones sensibles, avec une seconde mission de bombardement à effectuer ensuite. S'ils embarquent des radios, ces avions seront alors à même de contrecarrer toute attaque en coordination avec l'armée de terre[3].

Patton s'accorde quelques moments de détente. Au moment du combat, reconnaît-il, on ne pense pas à manger et on perd du poids. « Jusqu'à présent, écrit-il à M.B. Horan, je n'ai pas perdu ma silhouette de jeune fille. » Il lui arrive de partager un thé ou un dîner avec des Italiens dont il ne vante guère les mérites : « Des femmes très grosses… », « Nous avons mangé beaucoup de choses horribles[4]. » Les repas tiennent, à l'occasion, d'une véritable orgie, surtout si l'hôtesse s'arrange pour qu'il « mange deux portions. Nous avons ensuite eu un plat qui aurait été une bénédiction pour un géologue : il était stratifié ». Mais l'estomac d'un Américain a ses limites : « Lorsque nous sommes rentrés à la maison, Codman, qui ne boit que rarement[5], nous suggéra une bonne lampée de whisky pour désinfecter nos intestins, ce que nous fîmes[6]… » Ces occupations ont cependant un mérite : « Nous avons au moins tué une journée d'incertitude. »

Dans son rapport à Marshall, Eisenhower admet que les résultats obtenus sont liés à la manière dont Patton a conduit la campagne, grâce à « son énergie, sa détermination et son inlassable agressivité ». Il ne cherche jamais d'excuses pour faire reposer ses troupes, les renforcer ou les réorganiser ; au contraire, il ne cesse d'attaquer et refuse « d'être arrêté par des difficultés épouvantables ». Les performances de ses subordonnés peuvent lui être attribuées, car « s'ils avaient eu un modèle de pessimisme, de prudence et de temporisation au-dessus d'eux, ils n'auraient peut-être pas agi comme ils l'ont fait ». Il est aussi d'une loyauté sans faille envers eux. Ce qui « fait qu'il est possible de le traiter plus durement que je ne le pourrais avec un autre officier supérieur. Vous avez avec lui un véritable commandant agressif… avec suffisamment de cervelle pour faire son travail de façon splendide ».

Toutefois, son caractère et sa personnalité posent de sérieux problèmes. Eisenhower fustige sa façon de réprimander ses subordonnés. Il évoque de façon sibylline l'affaire des gifles, « deux cas spécifiques », mais n'entre pas dans les détails. « J'ai dû prendre les mesures les plus radicales et s'il n'est pas guéri maintenant, il n'y a plus aucun espoir pour lui. Personnellement, je crois qu'il est guéri » ; et il ne manquera pas de corriger tout travers qui pourrait compromettre ses desseins de gloire, car, pense Eisenhower, Patton est obsédé par sa place dans l'Histoire[7].

Le 29 août, Patton retrouve Eisenhower à Catane où ils déjeunent avec Monty, qui essaie de rattraper sa muflerie passée. Le Californien donne à son patron une lettre au sujet de l'affaire des gifles. Ike, qui est de bonne humeur, la glisse dans sa poche (l'heure n'est pas aux réprimandes, qui plus est en présence de Montgomery). Dans cette lettre, Patton se montre conscient du soutien qu'Ike lui a prodigué, alors que cela n'avait pas été le cas jusque-là. Il le remercie de lui

avoir fait part de ses récriminations en toute discrétion et lui présente ses excuses pour les tracas dont il a été la cause. Il écrit à son épouse, « apparemment je vais rejoindre l'armée des sans-emploi pour un temps, alors ne te soucie pas pour moi. Je suis destiné à me battre comme un diable ou à ne rien faire[8] ».

Passé l'action, Patton s'ennuie en Sicile. Quelques visites le sortent brièvement de cette monotonie. Il surprend le comédien Bob Hope qui se dit qu'il n'est certainement pas « le vieux "Sang et Tripes" dont [il a] entendu parler ». Son ami Doolittle lui rend visite ; il prend l'aviateur dans ses bras et, en larmes, il lui déclare : « Jimmy, je suis si heureux de te voir. Je ne croyais pas que quiconque viendrait voir un épouvantable fils de pute comme moi[9]. »

On ne l'oublie pas. « Je semble être le troisième choix », commente-t-il lorsqu'il se rend à Alger pour se familiariser avec les plans de l'opération Avalanche, l'invasion du sud de l'Italie par la 5e armée de Clark. En effet, s'il tombe, le premier à qui devrait échoir le commandement est Bradley, lequel est pressenti pour être mis à la tête d'une armée américaine pour le débarquement en France, en 1944. L'annonce d'un départ probable de celui-ci pour l'Angleterre ne tracasse pas outre mesure Patton. Cette promotion en annoncerait-elle une autre pour lui : être placé à la tête du groupe d'armées américain qui participera à Overlord ? N'est-il pas l'officier supérieur américain le plus expérimenté sur le front européen ? Après avoir mené Torch puis Husky, son état-major est le plus expérimenté en matière amphibie. Son prestige personnel et sa volonté de vaincre sont des atouts supplémentaires. « On m'a dit que j'étais trop impétueux pour faire le travail qu'Omar [Bradley] a à faire. Apparemment, je suis un homme d'action et non de paroles. Sauf quand je parle trop… » Patton connaît bien les travers de son caractère.

Gruenther, le chef d'état-major de Clark, l'interroge sur son expérience de Husky, mais s'intéresse surtout à l'aspect administratif de l'opération. Patton s'étonne qu'aucun planificateur ne l'ait encore entendu au sujet de Torch, qu'il considère, à tort, comme la « plus grande et la plus difficile opération amphibie tentée jusqu'à présent[10] » (peut-être parce qu'il l'a préparée…). Il remarque que le plan Avalanche prévoit d'utiliser le fleuve Sele comme frontière entre le 10e corps britannique et le 6e corps américain. « Je lui ai dit qu'aussi vrai que Dieu existe, les Allemands vont attaquer le long de ce fleuve. […] Je ne comprends pas pourquoi les gens sont aussi stupides. » Patton prouve son sens tactique, c'est exactement ce qu'il adviendra.

Début septembre, tous ses espoirs s'effondrent : un câble de Marshall confirme la nomination de Bradley à la tête de la 1re armée pour mener l'invasion en Normandie. Bradley, enfin débarrassé de la tutelle de ce supérieur, sait que Patton n'a plus la cote : « Ce grand guerrier fier, mon ancien patron, a été mis à genoux[11]. » Pour ce qui est du rôle que le chef d'état-major entend donner à Patton, il est sibyllin : « Le prestige de la 7e armée se révélera d'un précieux avantage dans l'exploitation. » Mais il n'est pas question pour Patton d'occuper le second plan : il veut mener l'offensive ! Pour l'heure, il n'a plus d'unités combattantes : les divisions de la 7e armée quittent toutes la Sicile et sont dispersées entre l'Angleterre et l'Italie. Patton est affecté : « C'est déchirant. La seule fois où je me suis senti plus mal, c'était la nuit du 9 décembre 1942, lorsque Clark reçut la 5e armée[12]. » Si son avenir paraît s'assombrir, il s'inquiète sincèrement et légitimement pour ses officiers d'état-major : « Certains d'entre vous ne croient peut-être pas au destin. Si vous trouvez un meilleur poste, prenez-le et je vous aiderai de mon mieux. Vous misez peut-être sur le mauvais cheval. » C'est avec fierté et émotion qu'il

annonce à sa femme qu'aucun de ses hommes n'a accepté sa généreuse proposition.

Patton est confiné au rôle de spectateur. Le 3 septembre, il suit à la radio les nouvelles du débarquement en Calabre de la 8e armée de Montgomery. Il lui en coûte de ne pas en être et de se retrouver à suivre les manœuvres militaires des autres sur les ondes. Quelques jours plus tard, le 8 septembre, il apprend la signature de l'armistice avec l'Italie. Il se montre clairvoyant et fait preuve de bon sens : son souci de préserver la combativité de ses hommes apparaît, il s'inquiète de la réaction des Italiens alors que les soldats américains savent que l'armistice est signé (c'est une erreur de les avoir prévenus selon lui). « S'ils sont confrontés à une résistance au lieu d'un accueil amical, cela aura un très mauvais effet. »

Il espère voler au secours de Clark. Celui-ci est vite en difficulté à Salerne, tout comme Fredendall l'avait été à Kasserine. Pour Patton, Clark n'est qu'un arriviste et son commandement ne serait qu'une concession aux Juifs américains. Truscott lui rapporte une parole d'Eisenhower, il est le « seul général qui peut inspirer les hommes à conquérir ». Le Californien ne demande pas mieux : qu'on lui redonne l'occasion de faire des prouesses sur le champ de bataille. Ike lui rend visite, il pense que l'heure est arrivée. Il n'en est rien. Il n'obtient pas non plus le commandement d'un simple corps d'armée en Italie, en raison d'une incompatibilité d'humeur : « Je servirais sous le diable pour avoir un combat. Il [Eisenhower] a dit que Clark et moi n'étions pas des âmes sœurs et qu'il ne peut donc pas le faire[13]. »

Le diable, peut-être, mais aux côtés des Britanniques ? Il écrit à Beatrice : « J'espère être envoyé quelque part où je ne serais pas dérangé par des parents [les cousins britanniques]. » « Des armées mixtes [avec des corps britanniques et américains] ne fonctionneront pas. » Les Anglais ont leurs méthodes de commandement, mais aussi

une manière différente d'accéder aux plus hautes fonctions. Ils ne sont pas mieux disposés à l'égard des Américains. Butcher, l'aide de camp d'Eisenhower, déclare à Patton que les « Britanniques tentent délibérément de faire de Monty le héros de la guerre. C'est pour cela qu'ils ne m'aiment pas trop ». L'opinion de Patton envers Monty est peu amène : « Je sais que je peux me payer ce petit péteux à tout moment[14]. » Pour le Californien, s'il est dans cette situation, c'est parce qu'il fait de l'ombre à Montgomery.

Des crimes de guerre qu'il n'a pas commis

Blood and Guts est bientôt confronté à d'autres difficultés que l'inaction. Patton a pour habitude de galvaniser ses troupes en cherchant à stimuler leurs instincts guerriers. C'est ainsi qu'il a procédé avant Husky. « Je veux des divisions de tueurs. Le seul bon Allemand que je connaisse est un Allemand mort ! Tuez ces fils de pute, à moins d'être certain qu'ils veuillent se rendre. Ne vous laissez pas avoir par ces salauds. S'ils ne lèvent pas les mains en l'air, visez le ventre et tirez. Fini de jouer, maintenant, on tue ! Quant aux civils qui commettraient l'erreur de s'opposer à nous, abattez-les[15] ! » Certes, on compte beaucoup de fusils de chasse en Sicile, l'appoint en nourriture obtenu par les pratiques cynégétiques est loin d'être négligeable, mais ce n'est pas une spécificité de l'île et, en tout état de cause, les lois de la guerre autorisent à combattre les civils qui portent les armes contre des soldats en guerre.

Si sa femme reconnaît qu'il a involontairement pu rendre les hommes fous, elle admet que « tout ennemi qui piège ses propres

morts ne mérite aucune pitié[16] ». Les discours de Patton ne sont pas ambigus : il faut exterminer l'adversaire, ce qui est le but de toute bataille, et tuer le maximum d'ennemis, à l'instar de ce que préconise Montgomery. S'il incite ses hommes à être impitoyables au combat, Patton respectera toujours les Conventions de Genève dues à un soldat qui s'est rendu.

Dans une lettre à son beau-frère, Frederick Ayer, il répète qu'il faut faire de ses hommes des fanatiques ; il rapporte une anecdote survenue en Tunisie : des sapeurs lui amènent un Arabe et son âne, ce dernier portant des paniers remplis de mines allemandes. Patton leur demande pourquoi ils n'ont pas enterré cet homme. « Général, il est vivant. » « Eh bien, répond-il, on peut arranger ça. » Patton constate l'absence d'animosité de ses soldats envers quelqu'un qui aurait pu les pulvériser avec ses mines. Ce civil armé, qui n'aurait pas hésité à les tuer, n'est pas protégé par les lois de la guerre comme les militaires.

Patton apprend à Beatrice que des civils ont eu la stupide idée de couper les lignes téléphoniques de l'armée américaine. Curieusement, « Beaucoup, vraiment beaucoup, souffrent de maladies soudaines et fatales dues à un empoisonnement au plomb[17]. » Un autre épisode sanglant met aux prises des civils siciliens et des soldats alliés à Canicatti, le 12 juillet. Ces tirs seraient vraisemblablement dus à des pillages, en partie pour des motifs alimentaires (mais aussi pour du savon…). Les officiers incriminés disent n'avoir ouvert le feu que sur ceux qui refusaient d'obtempérer[18]. Si la possibilité d'un crime de sang-froid n'est pas exclue, on ne saurait généraliser cette attitude chez les GI. Le respect des lois de la guerre est la norme.

Cependant, la campagne de Sicile est le théâtre de crimes de guerre qui sont, une fois n'est pas coutume, le fait de l'armée américaine. « J'ai reçu un courrier, écrit-il à Beatrice, selon laquelle j'ai fait des choses que je n'aurais pas dû faire, pas fait des choses que

j'aurais dû et que je suis le roi des cons[19]. » Il y est question d'éventuels mauvais traitements subis par des prisonniers de guerre. Patton reçoit la visite du général Dillon, responsable de la prévôté de l'AFHQ, qui lui signifie ses « écarts aux Conventions de Genève ». Patton l'enjoint d'échanger à ce propos avec l'archevêque, qui fait état de la bienveillance des Américains, et de Patton en particulier, à l'égard des prisonniers italiens. Il ne se soucie d'ailleurs pas que des militaires. Alerté par l'archevêque de Palerme de cas de violences dus à une pénurie de nourriture, Patton demande à Eisenhower de réagir et préconise la peine de mort pour tous ceux qui trafiquent au marché noir, ou bien que les Alliés fassent venir de la farine dans l'île[20].

Les faits sont gravissimes. Des assassinats ont été commis le 14 juillet à proximité de l'aérodrome de Butera. Le capitaine Crompton fait passer par les armes 43 Allemands, dont 5 vêtus en civils. Le sergent West fait abattre 36 (ou 37) prisonniers alors qu'il les menait vers l'arrière. Pis, West aurait rechargé son arme pour accomplir son forfait[21]. Patton n'accorde que peu d'importance à cette affaire qu'il estime exagérée lorsque Bradley lui expose les faits. Il cherche à l'étouffer avant que la presse n'en ait vent, et demande à l'officier responsable de certifier qu'il s'agissait de snipers ou de prisonniers essayant de s'enfuir. Mais, lorsque les faits sont avérés, il fait traduire les deux hommes en cour martiale, probablement à l'instigation de Bradley ou de Middleton. Il s'intéresse davantage au cas de trois GI d'origine italienne qui ont déserté et ont été repris, vêtus comme les civils avec lesquels ils vivaient. « Je vais essayer de les faire fusiller. Désertion devant l'ennemi : les bâtards[22]. »

Lors de leur procès, les deux accusés des assassinats de prisonniers basent leur défense sur le fait que Patton en personne leur avait donné l'ordre de perpétrer ces meurtres. Ce n'est que le 4 avril 1944, alors qu'il se trouve en Angleterre, que Patton apprend,

stupéfait et indigné, que le ministère de la Guerre a diligenté à Londres un inspecteur chargé de cette enquête. Patton est formel : « Je n'ai fait aucune déclaration selon laquelle on pourrait considérer, avec l'imagination la plus débordante, comme incitant à l'exécution de prisonniers. » Ce fait est corroboré par des témoins : Middleton, Stiller et Codman[23]. Ses déclarations sous-entenderaient cependant que moins il y aurait de prisonniers, mieux ce serait[24]. En outre, il aurait été imprudent de mettre en péril la vie de son gendre, le colonel Waters, qui, détenu par l'ennemi, aurait pu être exécuté en représailles.

Dépité, il ne peut s'empêcher d'écrire à sa femme : « Des gamins essaient de dire que j'ai tué trop de prisonniers. Mais ces mêmes personnes applaudissent au massacre autrement plus important des Japs. Eh bien, plus j'en tue, moins d'hommes je perds, mais ils ne pensent pas à cela. Parfois, je pense que je devrais démissionner et rejoindre un monastère[25]… »

Le colonel Williams, qui est officiellement chargé de l'enquête par Washington, est convaincu de la non-responsabilité de Patton dans les crimes, il le croit quand il soutient qu'il n'a jamais préconisé d'abattre des hommes qui ont rendu les armes. Williams considère que le défenseur des deux meurtriers a compromis Patton selon « des méthodes contraires à l'éthique » en fabriquant des preuves à partir de rien[26].

On ne doit pas oublier les pratiques de l'ennemi. Le lieutenant George C. Appel témoigne : « Les atrocités allemandes se multipliaient, et les nôtres aussi, en représailles. Mon chauffeur fut capturé, attaché à un arbre et tué par les Goering. Et puis nous avons eu à subir une autre ruse allemande. Ils se dressaient sans armes, levaient les bras en l'air et criaient "Kamarad !" Puis, quand nous nous sommes approchés, ils se sont jetés à plat ventre et d'autres

Allemands, cachés derrière eux, ont ouvert le feu sur nous. Nous avons perdu beaucoup d'hommes avec ce procédé. Les pertes sont sévères et, dans les deux camps, on renonce à faire des prisonniers[27]. » La 3e DI de Truscott est confrontée à des situations similaires avec les Italiens[28]. Certains auteurs banalisent les crimes de guerre des deux camps, pour ne pas relativiser ceux commis par les troupes allemandes, imbus d'une propagande brutale et raciste, celle de l'Axe en général.

En septembre 1943, quand les assassinats commis en Sicile le mois précédent sont au cœur de la réflexion, Patton pense être « mis sur la touche » : il a fait de ses hommes des soldats trop « assoiffés de sang[29] ». Il espère sortir rapidement de cette impasse sicilienne et de ses tracasseries personnelles : « Mon seul espoir est que la guerre de Waynes [Clark] puisse me sortir des projecteurs. »

Une autre perspective que l'Italie s'ouvre à lui. Le 17 septembre, il apprend qu'il ne reste pas en Sicile mais qu'il part pour l'Angleterre, « probablement sous les ordres de ce général victorieux, Jake Devers ». Cette remarque acerbe est liée au fait que Devers n'a jamais combattu. Douze jours plus tard, il consigne dans son journal : « Ike m'a recommandé pour commander une armée au Royaume-Uni. Je le savais et je ne sais pas comment il aurait pu faire autrement. J'ai connu un grand succès à trois reprises[30]. » L'avenir n'est peut-être pas aussi sombre qu'il pourrait paraître.

Sa femme lui donne des raisons de voir les choses du bon côté, grâce aux coupures de presse et aux magazines qu'elle lui fait parvenir. Patton est un véritable héros aux États-Unis. Elle y participe, accordant des interviews et rédigeant des articles relatant les exploits de son époux. Outre un texte intitulé « La vie du général Patton », un autre article retient son attention, il ne le trouve « pas si mal » : « La bataille du vieil homme » est publié par le *Reader's Digest*. Il reçoit en

outre 50 dollars pour un poème, *Le Dieu des Batailles*, publié dans le *Woman's Home Companion*.

Épouvantail en Méditerranée

Son opinion sur la situation en Italie varie considérablement. Il écrit à Stimson que « la 5e armée semble faire un travail magnifique ». Le « semble » tempère l'appréciation… Peu après, il note dans son journal un commentaire d'une tout autre teneur : « J'ai connu un grand succès à trois reprises. Clark en est à sa première épreuve et jusqu'à présent il ne progresse que très lentement. » Lorsque Naples tombe, il félicite Clark comme il se doit. On se demande s'il ne force pas le trait dans son message : « Je ne peux pas me retenir davantage d'écrire pour vous dire combien nous sommes fiers de la façon dont votre armée et vous-même progressez vers l'avant. » Et de le féliciter pour la conquête de la plus grande ville prise par des soldats américains. Quelques jours plus tard, quand Keyes part pour l'Italie, il note : « Je déteste le voir partir, car quiconque sert sous Clark est en danger […]. J'espère que quelque chose va arriver à Clark. » Mais, quand la campagne d'Italie s'enlise, alors qu'il enrageait de ne pas être engagé à Salerne à la place de son rival, il est assez clairvoyant pour admettre qu'il se sent « assez chanceux de ne pas être à la place de Clark ».

Patton réfléchit à cette impasse stratégique et tactique dans laquelle s'embourbent les armées alliées en Italie. Il s'en ouvre à Handy. Il préconise ainsi une série d'opérations amphibies du sud de la France à l'Italie du Nord. S'il n'est pas question de débarquement dans le sud de la France à une date si précoce dans l'esprit des planificateurs de Washington et de Londres, Handy émet auprès de

Marshall l'idée d'exploiter la réputation et la présence de Patton en Méditerranée pour leurrer les Allemands sur les intentions réelles des Alliés. Eisenhower est convaincu par Marshall[31].

Le 27 octobre, Patton arrive à Alger, sur invitation d'Eisenhower. Bedell Smith lui expose le plan d'intoxication qu'ils ont préparé. « Ultra[32] » a appris à Eisenhower que les Allemands considèrent Patton comme le plus talentueux de ses généraux. Une cellule du haut commandement allemand aurait même été créée spécialement pour surveiller ses faits et gestes[33]. Pourtant, « c'est la fin de mes espoirs pour la guerre », note-t-il, amer, dans son journal[34]. Bedell Smith n'hésite pas à « passer de la pommade » à Patton pour en flatter l'ego. Il s'agit « d'utiliser le prestige de la 7e armée pour attirer l'attention sur la Corse ». Il lui affirme aussi qu'il va commander une armée en Angleterre. Que pense alors Patton du chef d'état-major d'Eisenhower ? « Smith est un fils de pute de la plus belle espèce, égoïste, malhonnête et qui a vraiment pris la grosse tête. »

La première étape de ce plan est la Corse. L'adversaire semble mordre à l'hameçon. Les Allemands redoutent avec raison un débarquement en Ligurie qui prendrait à revers les forces déployées dans le sud de l'Italie. Rommel, qui quitte son commandement en Italie du Nord le 5 novembre 1943, craint cette éventualité, ses divisions sont mises en état d'alerte[35]. Aucune n'est alors en mesure de partir appuyer les forces de Kesselring qui vont bientôt se déployer sur la ligne Gustave, de part et d'autre du Monte Cassino. Ce sera là l'unique confrontation entre le « Renard du désert » et Blood and Guts – et encore s'effectue-t-elle hors champ de bataille.

Patton profite de l'occasion pour visiter la maison natale d'un de ses héros : Napoléon. Il photographie son état-major en compagnie du général Juin posant devant la porte de l'illustre demeure. Le féru d'histoire vit un moment intense. Il passe le doigt sur la banquette où

est né le futur empereur, puis, les yeux brillants, il souffle dessus dans un geste porte-bonheur[36]. En Italie, il déplore que les divisions n'avancent qu'à la faveur d'une énorme dépense d'artillerie : « Quand des divisions deviennent comme cela, leur valeur est limitée, sauf pour la défensive. » Il ne comprend pas qu'Ike n'engage pas plus d'unités : « Nous pourrions aguerrir une demi-douzaine de divisions de bleus. »

Il rencontre Clark. Patton est outré que son poste de commandement soit établi à Caserta, « à deux heures de route des divisions sur la ligne de front » ; il aurait pu tout aussi bien établir ses quartiers à Naples, ce qui aurait été plus confortable. Un général d'armée, selon Patton qui l'a mis en pratique en Tunisie, puis en Sicile, se doit d'être près de l'action. Il doit aussi raisonner en termes de corps d'armée, pense-t-il en observant la carte d'état-major de Clark où tout est détaillé jusqu'au bataillon. Veut-il réellement ce poste ? En constatant le moral si bas de la 5^{e} armée, visiblement non, même si Clark venait à tomber ou à être relevé de son commandement[37].

À Naples, Patton retrouve les sensations de l'action à la faveur d'un bombardement. Des soldats veulent le mettre à l'abri dans une cave. Stiller n'est pas en reste pour préserver la vie de son chef et il lui offre son casque d'acier. Patton répond qu'il préfère rester dans la rue : « Si une bombe me touche, ce sera une fin propre alors que, dans une cave, j'étoufferai. Courir se mettre à l'abri est mauvais. Il donne l'idée que l'ennemi nous tient[38]… » Patton suggère que pour sortir de l'impasse il faudrait, comme en Sicile, déborder le flanc allemand par la mer[39], obligeant l'ennemi à dégarnir le front principal pour conjurer la nouvelle menace.

Ces voyages visant à intoxiquer l'ennemi servent de prétexte à des visites de lieux historiques prompts à enflammer l'imagination d'un

George Patton. Il lui arrive d'être déçu : « Carthage n'est même pas une ruine. Il ne reste rien, d'abord car elle fut détruite de la façon dont nous devons détruire Berlin et Tokyo, ensuite car plusieurs autres villes ont été ensuite construites sur le même site. » Son séjour en Sicile est l'occasion pour lui de se pencher sur la geste des conquérants normands du XI^e^ siècle. Dans une de ses lettres, il raconte à Eisenhower les faits de la famille de Tancrède de Hauteville et établit des similitudes avec les Alliés : « Les Normands étaient des planificateurs très soigneux et très méticuleux. Ils attaquaient toujours [signe de vertu militaire pour Patton]. Ils étaient les maîtres des opérations amphibies et lancèrent une offensive impitoyable dans laquelle les chevaliers en armure tenaient pratiquement le rôle de nos tanks… »

Il se rend en Égypte, puis en Terre sainte, destinations dont on ne doit pas négliger l'impact sur l'imaginaire des Occidentaux à une époque où la culture chrétienne était plus répandue que de nos jours. Au Caire, il fait la connaissance de « Jumbo » Wilson, qui a succédé à Eisenhower comme commandant en chef interallié en Méditerranée. Une fois n'est pas coutume, le Californien lui trouve des qualités, bien que, dans un premier temps, il ait écrit qu'il « semble plutôt stupide ». Il poursuit en effet : « Je l'aime bien et il en impose plus qu'Alex ou Monty. Il y a une volonté vraiment déterminée de la part de tout l'état-major, excepté Wilson, pour dénigrer Monty et essayer de me convaincre d'être d'accord avec eux, mais, inutile de le dire, je ne me suis pas compromis. Apparemment, les officiers de l'armée régulière de l'armée britannique n'aiment pas du tout Montgomery[40]. » Ce passage montre sa prudence : Eisenhower lui a formellement interdit de critiquer les Anglais et Patton sait qu'il vient de sauver *in extremis* sa carrière dans l'affaire des gifles.

Les pyramides du Caire le déçoivent. Il les juge moins impressionnantes que celles du Mexique. Il remonte le Nil jusqu'à Louxor où il découvre les temples et la vallée des Rois. En comparaison des sites archéologiques d'Égypte, les autres sont insignifiants. En revanche, le peuple égyptien lui fait la pire des impressions, il le place en dessous des Siciliens, qu'il considère comme les pires représentants de l'espèce humaine.

Il rencontre le général Wladyslaw Anders, le chef du 2e corps polonais, qui va combattre en Italie : sept fois blessé, il avoue à Patton que si ses troupes étaient prises entre les Allemands et les Russes, il aurait du mal à choisir qui combattre en premier. Quand on connaît l'anticommunisme viscéral de Patton, une telle rencontre ne peut que le ravir.

« Vous êtes la 7e armée », lui écrit McNair sans songer à mal. « Il avait plus raison qu'il ne le savait… » écrit un Patton amer, le 11 novembre 1943, jour de son cinquante-huitième anniversaire. En effet, la 7e armée n'est plus rien, lui-même n'est plus qu'un général sans troupes, sans autre emploi que celui de parcourir la Méditerranée de long en large pour leurrer l'ennemi. Les effectifs dont il a la responsabilité ont fondu comme neige au soleil : ils sont passés de 240 000 hommes à 5 000 !

Une réception est organisée au Grand Hôtel, pas pour commémorer 1918, mais en souvenir de la prise de Casablanca un an plus tôt. Patton s'est rendu auparavant à un service funèbre en souvenir des soldats tombés en Sicile. « Je ne considère pas comme un sacrifice de tomber pour son pays, déclare t-il à l'assistance. Dans mon esprit, nous sommes venus ici pour remercier Dieu que des hommes comme eux aient vécu plutôt que de regretter qu'ils soient morts[41]. » Cette antienne se retrouve dans un poème qu'il donne à

l'aumônier Gerald Mygatt, lequel réalise une compilation des œuvres de soldats et de marins[42].

Le scandale des gifles éclate au grand jour

L'affaire des gifles éclate aux États-Unis, causant un immense scandale. Non lié par le *gentleman's agreement* passé à Alger entre Eisenhower et les journalistes quelques mois plus tôt, Drew Pearson, qui anime une émission de radio sur NBC, s'empare du scoop – qui n'en est pas un pour les journalistes en réalité. Pearson n'est pas en odeur de sainteté à la Maison Blanche, le président Roosevelt n'hésitant pas à qualifier cet admirateur de Staline de « menteur chronique[43] ».

La tentative par l'armée de dissimuler l'incident au moment des faits contribue à l'amplifier. Des courriers envoyés à des parlementaires exigent la destitution de Patton dont les méthodes sont comparées à celles de Hitler. À tel point que quelqu'un suggérera qu'il prenne la responsabilité des camps d'internement où sont enfermés les Nippo-Américains en Californie. Le sénateur Bailey demande qu'il soit traduit devant un conseil de guerre. On rappelle qu'il est issu d'une famille sudiste, donc forcément esclavagiste. Des caricatures le représentent en train de fouetter d'infortunés soldats tel un régisseur de plantation du « vieux Sud ». Des associations de défense des animaux s'emparent de l'aubaine pour s'en prendre à ce général après les révélations sur la mule abattue[44]. Beatrice reçoit une lettre anonyme : « Quand votre mari ira en enfer, Judas l'Iscariote tendra la main et prendra la sienne[45]. » Eisenhower

ordonne à Patton de rester coi – contrairement à sa nature – et de n'accorder aucune interview ou, à défaut, de s'en tenir strictement aux faits et avec franchise.

Patton peut compter sur le soutien de la plupart de ses amis. Une exception notable, dont la réaction a dû être un crève-cœur pour lui : dès qu'il a vent du scandale, Pershing dénonce le comportement de son ancien subordonné. Les deux hommes cessent toute relation : Pershing décide de ne plus répondre à ses lettres. Les officiers de l'état-major de la 7e armée font bloc autour de leur chef. Ils sont scandalisés de la façon dont Pearson a exagéré les faits et déplorent le manque apparent de soutien d'Eisenhower, se faisant l'écho des propos de leur chef, qui n'apprécie pas non plus à leur juste valeur les efforts d'Eisenhower en sa faveur[46].

Son appui le plus fidèle et le plus efficace reste son épouse. Ses déclarations à la presse, notamment au *Washington Post*, ont un impact positif. Alors que beaucoup d'Américains soutiennent son mari, elle a l'intelligence de ne pas chercher à l'absoudre. Elle le présente comme un véritable patriote, un perfectionniste qui ne demande jamais à ses soldats de faire « ce qu'il ne pourrait ou ne voudrait lui-même faire ». Elle rappelle sa sensibilité à fleur de peau et le fait qu'on l'a déjà vu en larmes devant les tombes de ses hommes. Comment, dans ces conditions, alors qu'il venait de rendre visite à des soldats horriblement mutilés, ne pas comprendre sa colère à la vue d'un soldat visiblement indemne ? « Je connais George Patton depuis trente et un ans et je ne l'ai jamais vu faire preuve d'injustice. Il a fait des erreurs et il a payé pour cela. Ceci est une grande erreur et il paye un grand prix pour cela… » Il ne s'agit pas non plus de faire preuve d'une sentimentalité déplacée, ce dont ni elle ni lui ne veulent : « J'espère seulement qu'on ne va pas le frapper à mort pendant qu'il est à terre[47]. »

La majorité des Américains soutient Patton. Codman, qui trie le courrier du général, se rend compte que 89 % des lettres sont en sa faveur contre à peine 11 % de détracteurs. Un sondage Gallup le confirme : 77 % des Américains soutiennent le général. L'affaire est par conséquent enterrée[48].

Patton avoue à Stimson qu'il a souffert, mais « l'âme d'un homme est fortifiée par la souffrance. J'ai également beaucoup appris, et… je ne récidiverai pas[49] ». Il garde quand même le sens de l'humour. Lorsque la Croix-Rouge le reçoit, il déclare : « Je croyais que je devais rester ici et vous laisser voir si je suis le grand fils de pute que vous croyez que je suis. » L'assistance éclate de rire[50]. L'affaire des gifles et surtout sa médiatisation ne sont pas sans conséquences sur son style de commandement, comme il le reconnaît lui-même : « L'incident va encore davantage faire peur aux commandants faibles et va gêner même mon style pour un temps avec les nouvelles troupes, mais j'ai un don pour le commandement et je vais les mettre de mon côté comme je le fais toujours. »

Il prévient Beatrice qu'elle sera surprise des actions réalisées par leurs relations. Cependant, il en est une sur laquelle les époux Patton se méprennent. Alors que le Californien paraît réaliser dans certains de ses écrits ce qu'il doit à Eisenhower, il affirme à sa femme : « Comme tu l'as dit, Destinée [Eisenhower] ne m'a jamais soutenu et ne le fera jamais[51]. » Il contient toutefois sa colère et ne manifeste pas ses véritables sentiments, persuadé qu'Ike cherche la moindre excuse pour le relever de son commandement[52]. On ne peut être ni plus ingrat ni plus éloigné de la réalité…

Cette publicité n'est pas passée inaperçue au sein du haut commandement de la Wehrmacht, armée dans laquelle plus d'un soldat sera passé par les armes sous prétexte de lâcheté ou de simulation. Pour Jodl, le chef d'état-major de l'OKW[53], ce n'est que

pure propagande de la part des Alliés : faire croire que Patton risque de ne plus commander d'armée contre eux[54]. Comment les Américains pourraient-ils se passer de leur meilleur général, pour un motif aussi futile, alors que seule compte la victoire ? Quant à l'idée qu'un général allemand puisse s'excuser de la sorte… Le rôle de leurre qu'on a attribué à Patton en Méditerranée est loin d'être un fiasco – si on en juge par le déploiement de divisions allemandes sur les côtes de l'Italie du Nord et des Balkans[55] –, bien qu'il n'ait pas forcément donné les résultats escomptés. Le général est laissé dans l'expectative, peut-être à dessein pour lui faire croire que sa carrière est finie[56] et pour lui apprendre « à rentrer dans le rang », mais aussi dans le but de continuer à tromper l'ennemi.

TROISIÈME PARTIE

L'ENTRÉE DANS LA LÉGENDE

1944-1945

CHAPITRE PREMIER

L'armée fantôme en Angleterre

Le cavalier intrépide indispensable à Overlord

Le 7 décembre, Patton apprend qu'Eisenhower est nommé au poste de commandant en chef des forces alliées en Grande-Bretagne : c'est sous son commandement que sera lancée l'opération Overlord. John McCloy, assistant au secrétaire d'État à la Guerre, lui assure que Marshall lui réserve le commandement d'une armée. Patton espère obtenir davantage : un groupe d'armées. Harry Hopkins se veut rassurant : l'affaire des gifles est close, « ne laissez rien de ce que dit ce fils de pute de Pearson vous tracasser ». De son côté, Stimson, le soutien et l'ami de toujours, lui conseille de rester prudent. Il l'a vu se distinguer au cours de trois opérations majeures et il s'attend à de nouveaux succès, encore plus éclatants, de sa part. Mais ces promesses d'avenir ne revêtent aucun caractère officiel : et s'il ne s'agissait que de rumeurs ?

Dès le 17 décembre, Eisenhower, désormais assuré d'être le SHAEF, le commandant suprême des forces expéditionnaires alliées,

réitère en toute franchise auprès de Marshall l'intérêt qu'il porte à Patton pour Overlord : « Je voudrais que Patton soit un de mes commandants d'armée. » Cette idée n'est pas nouvelle : à l'automne 1943, époque où il pensait que Marshall serait nommé pour Overlord, Eisenhower l'avait déjà suggérée. Il considère que Bradley est le meilleur, mais il reconnaît qu'il lui manque l'énergie motrice dont Patton est capable dans les moments critiques[1]. Le grand général, spécialiste des forces blindées, est indispensable à la victoire : c'est un atout pour les Alliés.

Eisenhower suggère que si Patton n'était pas intégré à l'équipe d'Overlord, il faudrait lui laisser la 7e armée en vue du débarquement en Provence, ou lui céder la 5e armée de Clark au cas où ce dernier prendrait en charge le théâtre des opérations méditerranéennes. Le choix de Patton pour mener la 7e armée en Provence se justifie par les excellentes relations qu'il entretient avec les Français, dont il parle la langue. En revanche, il risque fort de former un tandem explosif avec Devers, qui commandera *in fine* le groupe d'armées engagé dans le sud de l'Hexagone. Au fond de lui, Eisenhower a l'intention de tout faire pour avoir Patton à ses côtés pour Overlord. Quoi qu'il arrive, le Californien qui se morfond en Sicile est assuré d'obtenir le commandement d'une armée[2].

Patton sait motiver ses subordonnés. Militaire de génie, il est doté d'une intuition peu commune qui lui permet de deviner les intentions de l'ennemi. Il sait prendre des risques. Son art du commandement au combat est indéniable. La plupart des généraux ne pensent attaquer qu'après avoir assuré la concentration des troupes, le ravitaillement, la maintenance et les renforts. Ces généraux à l'esprit conservateur sont essentiels, écrit Eisenhower, car ils permettent d'éviter le désastre. Pourtant, il est parfois nécessaire d'avoir un général intrépide comme Patton. Il « pense seulement en termes

d'attaque tant que le moindre bataillon est encore en mesure de poursuivre l'avance ». Ike reconnaît par ailleurs sa capacité, quelles que soient les circonstances, à assurer à ses hommes des vivres et des munitions. Il donne le meilleur de lui sous les ordres d'un chef qui sait user de ses qualités sans se laisser aveugler par son goût « du spectacle et du cabotinage ». Son prestige, sa réputation et son génie doivent être pris en compte.

Eisenhower l'évalue d'un niveau « supérieur » et le classe cinquième sur les 24 lieutenants-généraux qu'il connaît. Il est sans pareil dans l'attaque, mais il a « un comportement impulsif et presque flamboyant. Devrait toujours servir sous les ordres d'un commandant fort mais compréhensif[3] ».

Eisenhower doit également beaucoup à Patton. Au cours d'une discussion passionnée entre Ike et Wedemeyer au sujet de l'Américain, Wedemeyer finit par lâcher : « Bon sang, prenez sur vous, Ike ; vous ne l'avez pas fait, c'est lui qui vous a fait[4]. » C'est John J. McCloy qui fait à Eisenhower une comparaison pertinente, connue de ceux qui s'intéressent à la guerre de Sécession : « La remarque de Lincoln, quand il en avait après Grant, me vient à l'esprit quand je pense à Patton : "Je ne peux pas me passer de cet homme, il se bat." » Une autre anecdote prêtée à Lincoln au sujet du même Grant est citée par le président Roosevelt, interrogé sur l'affaire des gifles : « Ce doit être une bonne marque d'alcool », déclare-t-il à ceux qui reprochaient à Grant de trop boire[5]…

Marshall partage l'opinion d'Eisenhower : Patton est essentiel à Overlord. Il a l'expérience des opérations amphibies – bien qu'il ne soit pas associé à la planification de Neptune[6] – et il a déjà vaincu Rommel[7]. Cette dernière affirmation est erronée, mais elle nous montre à quel point le haut commandement américain apprécie les talents de Patton et surestime ses succès.

Le Nouvel An arrive avec un message du GQG : il doit se présenter à Alger et céder le commandement de la 7e armée. Cette dernière, destinée à *Anvil*, le débarquement en Provence[8], devrait passer sous les ordres de Clark quand ce dernier quittera le front italien (à une date à sa convenance, s'il faut en croire le journal de Patton), ce qui serait, selon lui, une façon de « le sauver du fardeau de son échec complet en Italie ». Il suppose aussi que cette décision signifie pour lui un poste en Angleterre. « Mais si j'y suis envoyé juste pour entraîner des troupes que je ne mènerai pas au combat, je démissionnerai. »

Il est chagriné de devoir se séparer de son état-major, c'est « insultant » et incorrect envers une équipe qui lui a toujours été « véritablement loyale ». Comme à son habitude, il se compare aux illustres généraux des siècles passés : « Wellington… a connu de nombreuses épreuves. Son état-major a également changé plusieurs fois. C'est la fatalité. » De plus, il lui semble inconcevable qu'on n'avise pas un général de sa future affectation avec plus de précisions. « C'est juste une chose de plus à me rappeler lorsque viendra le temps de rembourser mes dettes. Au diable un *"Happy New Year"*[9]. »

Les dernières semaines passées en Méditerranée sont l'occasion d'ultimes visites. Il se rend à Malte, à l'invitation du gouverneur Lord Gort, et survole les anciens champs de bataille de Tunisie. Là, Patton a de nouveau rendez-vous avec les vestiges de l'histoire et il impressionne un vendeur d'armes anciennes par son érudition. Ses compagnons ne goûtent pas avec autant de délectation ces traces du passé, et il écrit à son épouse : « Je ne peux m'empêcher de penser à quel point tu aurais apprécié cela. Tu es l'une des rares personnes suffisamment éduquées pour l'apprécier. » Le 5 janvier, il note, non sans humour, dans son journal : « Les chevaliers [de Malte] devaient

faire vœu de pauvreté, chasteté et d'obéissance. Ils n'ont conservé que le dernier vœu. »

Il se rend ensuite une dernière fois sur le front italien, auprès de ses anciennes unités. Les Alliés devraient rester sur la défensive dans la péninsule afin que les Allemands soient les seuls à porter un fardeau en engageant des forces qui feront défaut ailleurs[10]. Cette visite est une épreuve pour Patton : « Gruenther et Clark sont tous les deux des plus condescendants et me traitent comme un entrepreneur de pompes funèbres traite la famille d'un défunt. » Comme à l'automne, il pense que le QG de la 5e armée est trop éloigné du front. Aussi porte-t-il un toast en compagnie d'officiers britanniques : « Pour l'enfer et la damnation pour tout fichu général qui sera trouvé dans son propre PC[11]. » Patton est convaincu qu'un général doit payer de sa personne.

Il rend visite à Lucas et émet des réserves sur sa capacité à mener le débarquement à Anzio. Il craint de manquer d'élan, ce qui sera effectivement le cas. Il lui conseille de lire la Bible quand la situation devient critique et rajoute : « Tu seras peut-être juste blessé. Personne ne blâme jamais un général blessé pour quoi que ce soit. » Il prend un des adjoints de Lucas à part et lui enjoint de tirer sur « le vieux dans le dos » si les choses venaient à mal tourner, ce sans avoir peur de le tuer bien que l'objectif soit de juste le blesser pour le faire évacuer. Apprenant la chose, Lucas admet qu'il craignait ensuite de tourner le dos à ses officiers après le débarquement[12]…

Patton risque sa vie sur le front italien. Il se rend sur le front et manque de se faire tuer par une salve d'artillerie allemande. Il est sauvé *in extremis :* il s'était arrêté pour prendre un cliché. Le casque de Codman est égratigné, un obus tombe à quelques centimètres du pied de Patton. Il y voit la main de Dieu. « Tu n'as aucune idée

combien ce coup évité de justesse… m'a réconforté. Je sais qu'on a besoin de moi[13]. »

Comme souvent, son humeur varie. Le 14 janvier, une lettre du colonel Harkins qui travaille sur *Anvil* lui apprend que le débarquement est repoussé à une date indéterminée, nouvelle déception pour Patton… Le 18 janvier, il se lève de bonne humeur, mais la déprime le rattrape vite : « Le sergent Meeks m'a dit après le petit-déjeuner qu'il a entendu, la nuit dernière, à la radio que le général Bradley a été nommé commandant des troupes terrestres en Angleterre. Je suppose que cela signifie qu'il va commander le groupe d'armées américain. J'ai pensé qu'il était possible que je puisse obtenir ce commandement. C'est encore une autre déception, mais, dans ma vie jusqu'à présent, toutes les déceptions ont finalement tourné à mon avantage, bien qu'au moment présent il est difficile de voir comment. Si je suis prédestiné, comme je crois que je le suis, cela va également tourner au final à mon avantage. »

La pilule reste difficile à avaler. La nouvelle tombe comme un couperet, d'autant plus qu'il ignorait tout. C'est son ordonnance qui le lui a appris. S'il sait que l'état-major a besoin de lui, il imaginait que ce serait pour les plus hautes responsabilités, à savoir diriger un groupe d'armées. Sa jalousie est perceptible. Ce jour-là, il écrit dans son journal que Bradley est « un homme loyal. Je le considère comme faisant partie de nos meilleurs généraux ». Mais, à l'issue d'une tirade sans fin, il met en exergue son inaptitude au commandement : « Bradley est un homme d'une grande médiocrité. » Et de passer au crible toutes ses insuffisances comme chef, du temps de Fort Benning, où « il n'avait pas obtenu la discipline », à ses hésitations causées par la peur en Sicile en passant par Gafsa, en Tunisie. Il le dénigre : « D'un autre côté, Bradley possède de nombreux attributs qui sont considérés désirables chez un général. Il porte des lunettes, a une

mâchoire carrée, parle d'une voix profonde et dit peu de choses[14]. » On reste interdit devant la naïveté de Patton qui pensait qu'un commandement de groupe d'armées allait lui échoir.

Il effectue ses dernières sorties archéologiques en Sicile où, en esthète avisé, il apprécie la visite de Himère et celle de Sélinonte. Le télégramme lui parvient enfin : il doit se présenter au Royaume-Uni en passant par Alger. « En considérant rétrospectivement la chaîne des événements, cela semble logique, mais… Pourquoi ont-ils été si lents et pourquoi ont-ils pris tout mon état-major ? Cela rend les choses plus difficiles pour moi et pour eux. » Tout semble cohérent à ses yeux : le destin s'accomplit. Il a certes un commandement effectif, mais il va devenir le subordonné de Bradley : « J'ai été sous les ordres d'individus pires et je vais sûrement gagner[15]. »

Le lendemain, il écrit à son fils George, cadet à West Point. Il ne lui cache pas qu'il pense que la guerre ne durera pas suffisamment longtemps pour qu'il y participe. Mais il n'y a pas lieu de s'en inquiéter : « Rappelle-toi, Ike n'est pas parti pendant la dernière guerre et regarde où il se trouve maintenant. » Une manière comme une autre d'exprimer son dépit et sa jalousie de voir son vieil ami, qui n'a jamais combattu, occuper le poste le plus important de l'armée américaine en dehors du territoire national. Il apprend à Beatrice que Bedell Smith a gagné une étoile ; « Dieu nous bénisse tous… » commente-t-il.

Composer avec le SHAEF

À midi, le 25 janvier, Patton décolle d'Alger à bord d'un C-54. Il fait escale à Marrakech d'où il s'envole pour Prestwick, en Écosse, où il arrive dans la matinée du 26 janvier. Butcher, l'adjoint naval

d'Eisenhower, est sur le tarmac. Accueil officiel ? Non : ce n'est qu'un pur hasard. Il est ici pour réceptionner une des chiennes d'Ike[16]… Une nouvelle déception pour Patton.

Il se rend à Londres. Dans l'expectative depuis des mois, il découvre le poste qu'on lui destine. « J'ai rendu visite à Ike à son bureau, et j'ai appris que j'allais commander la 3e armée. Tout le personnel de l'armée est novice et nous sommes en soutien de la 1re armée de Bradley. » Être en seconde ligne est loin de lui convenir, « mais c'est mieux que rien ». Au moins, puisqu'il ne mènera pas le premier assaut, il aura « du plaisir à débarquer sans avoir à mouiller son pantalon », écrit-il à McNair, qu'il remercie de son aide, sûr qu'il lui doit aussi beaucoup pour ce poste[17]. Ravi néanmoins de l'excellente nouvelle, il flatte Eisenhower – comme il sait le faire – en affirmant qu'il sera le plus grand général de tous les temps, dépassant même Napoléon[18]. On ne saurait être moins sincère.

Au dîner, l'impression que lui renvoie Eisenhower est l'occasion de coucher sur le papier de nouvelles critiques : « Ike est très désagréable et crâneur – il l'est toujours quand Kay est présente. » Kay Summersby n'aura jamais l'heur de plaire à Patton, qui voit en elle une espionne à la solde de Churchill. Eisenhower semble avoir apprécié ses retrouvailles avec son vieil ami, il écrit après la guerre : « Il [Patton] passait parfois la soirée avec moi au QG, et il nous est arrivé maintes fois de veiller jusqu'aux premières heures du matin. Discuter avec lui était toujours si passionnant qu'on oubliait presque que la journée de travail commençait avant l'aube[19]. »

« Enfin, j'ai une armée, écrit Patton, et c'est à moi de jouer. Pour autant que je m'en souvienne, c'est mon 27e départ à zéro depuis que je suis entré dans l'armée américaine. À chaque fois j'en ai fait un succès et celui-ci doit être le plus grand. » Patton sait que la partie la plus importante de la guerre pour l'armée américaine va se dérouler

en France et c'est sur ce théâtre des opérations qu'il peut espérer acquérir la gloire qui lui est due. Eisenhower l'a prévenu de se tenir coi. Le commandant suprême s'inquiète de ses interventions auprès de la troupe, parfois étonnantes. Patton promet à Eisenhower de se conformer scrupuleusement à ses consignes.

La donne a toutefois changé : le Californien était l'officier supérieur américain le plus important sur le terrain en Afrique du Nord et en Sicile. Pour Overlord, son armée n'interviendra qu'une fois que la tête de pont sera assez large et elle sera subordonnée au 12e groupe d'armées américain de Bradley (qui cédera alors sa 1re armée au général Hodges). Il semble s'en faire une raison, du moins le prétend-il. Dans une lettre à son épouse, il reconnaît que l'affaire des gifles lui a coûté le poste de Bradley, « que je n'aurais certainement pas aimé, certainement pas dans sa forme actuelle – l'altitude est trop haute ». On ne peut admettre la moindre pointe de sincérité dans cette affirmation, si ce n'est la crainte de ne plus pouvoir se rendre au plus près de la ligne de front.

Début mars, Eisenhower lui déclare de façon fort étrange qu'il n'a pas encore décidé à qui confier le commandement du groupe d'armées : Bradley, Devers ou lui. Patton n'est pas dupe : « Ce sera Brad. » Cela lui fait penser à la Bible : « Beaucoup d'appelés, etc. [c'est-à-dire "peu d'élus"] », mais il ne s'en offusque pas plus que cela : « Il y a assez de gloire pour tous[20]. »

Pire que d'être subordonné à Bradley, il faudra combattre aux côtés d'un groupe d'armées britannique, commandé par son rival Montgomery. Un autre groupe d'armées, le 6e, comprenant des forces américaines et françaises (l'armée de Lattre) participera à l'invasion depuis le sud de la France. Si Patton veut faire parler de lui, il va falloir compter avec beaucoup d'autres généraux susceptibles d'attirer l'attention des reporters et du public. Un véritable challenge : son

génie militaire va-t-il lui permettre de se distinguer au cours de cette campagne majeure qui doit porter les armées alliées au cœur du Reich pour l'anéantir ?

Patton entend faire venir des collaborateurs qui l'ont déjà servi avec efficacité. Il persuade Bedell Smith d'accepter une liste de quinze officiers devant être transférés de Sicile en Angleterre. De fait, Devers, à la tête des forces américaines en Méditerranée, accepte : « Jake a été très honnête en m'envoyant mes anciens hommes. » En fait, le mérite en revient surtout à Patch, le nouveau commandant de la 7e armée, ce dont Patton lui sera toujours reconnaissant[21].

À Greenock, sur la Clyde, il se rend à bord du *Queen Mary* pour accueillir les 38 hommes du détachement précurseur de son état-major ; 1 000 autres viendront les rejoindre pour que l'effectif soit au complet. Sur le navire, le caporal Mac Carthy se signe lorsque le sergent Bill Pajewski lui donne un coup de coude en lui disant qu'il aperçoit le Vieux Blood and Guts[22]. L'état-major de la 3e armée a appris par hasard le nom de son futur commandant, alors qu'il était encore aux États-Unis : Coy Eklund, un des membres de l'état-major, découvre ainsi dans le courrier de l'armée une lettre adressée au QG destinée au général George Patton. L'expéditrice n'est autre que Beatrice, son épouse, ce qui ne laisse aucune place au doute[23]… Les plus hauts gradés sont soucieux et avec raison : à leur arrivée au Royaume-Uni, ils sont tous destitués de leur commandement au profit de l'ancienne équipe du général.

Le colonel Robert Allen, du service de renseignement, souligne les spécificités de l'état-major de la 3e armée : une concentration d'officiers de cavalerie, chaussés de bottes d'équitation, et une cravate portée par tout le personnel. Patton saura toutefois s'accommoder de son nouvel état-major, non sans regretter l'ancien. « L'état-major ici fonctionne très bien, mais n'a pas le même élan que la 7e armée

possédait à si haut degré[24]. » Il prévient immédiatement ses hommes que sa présence en Angleterre doit rester incognito. Il reste que ce n'est pas chose aisée. Il se rend au théâtre en compagnie de Codman : « C'est agréable d'être célèbre », observe-t-il, constatant que la plus grande partie des spectateurs le scrutent et parlent de lui.

La question de l'attribution du poste de chef d'état-major donne lieu à de longs échanges avec ses supérieurs. Ike voudrait qu'il choisisse Everett Hughes, mais Patton a une préférence pour Gay, qui accepte l'idée de n'être que l'adjoint de Hughes. Ce dernier va finalement devenir le représentant d'Eisenhower (« en d'autres termes ses yeux », écrit Patton) et le poste de chef d'état-major échoit à Gaffey. D'après Odom, le médecin de l'état-major de Patton, Gay n'aurait pas obtenu le poste car Eisenhower et Bedell Smith ne l'appréciaient pas[25].

Patton choisit lui-même le nom de code pour son armée : ce sera « Lucky », « Chanceuse » – tout un programme. Le QG est établi au camp Toft Hall, près de Knutsford (au sud de Manchester), et le premier échelon de son groupe de commandement à Peover Hall, que Patton rebaptise avec délicatesse « Piss-Over Hall[26] ». « Mes nouveaux quartiers sont dans une vaste maison qui a été réparée pour la dernière fois aux environs de 1627, écrit-il à Beatrice. J'ai vu un cercle druidique plus grand que Stonehenge… Rappelle-toi quand nous avions visité le château du roi Arthur. » La contrée environnante est heureusement plaisante, car son logis est le pire dont il ait fait l'expérience : les fenêtres ne sont pas étanches, le chauffage est insuffisant et il manque d'eau[27]. Toutefois, la chapelle attenante, où il suit l'office, suscite son intérêt avec ses sculptures de chevaliers en armes.

Comme en Sicile, il dispose d'un *command car* Dodge WC 56. L'engin qu'il utilise subit quelques modifications de son cru. Une

plaque de blindage est disposée devant le radiateur. Comme sur ses autres véhicules, l'engin arbore deux grands drapeaux en métal. Pour annoncer sa présence à la troupe, il fait également fixer une sirène et deux klaxons pneumatiques. Les insignes indiquant son rang, ainsi que son commandement, sont disposés à plusieurs endroits, bien en vue. Une barre est installée à l'arrière du véhicule pour qu'il puisse y prendre appui quand il se lève pour s'adresser à la troupe[28].

Pour le personnel de l'état-major, ainsi que le rapporte le capitaine Taylor, les moments de détente peuvent prendre la forme d'une partie de base-ball ou d'une promenade, le dimanche étant généralement une journée calme au QG de Patton. Le soir, avant le dîner, est l'occasion de partager un apéritif, en l'occurrence du whisky, ou un soda pour Patton[29]. Celui-ci, accoutumé aux soirées mondaines de la haute société de Boston ou de Washington, fréquente rapidement la noblesse anglaise de la région. Les soirées qu'il organise se terminent immanquablement par la projection d'un film de Hollywood[30].

Le général fume beaucoup de cigares, une douzaine par jour en moyenne. Il s'enrhume facilement et ses médecins lui conseillent de cesser de fumer. Il tente l'expérience et devient si irascible que c'est avec soulagement que son entourage le voit finalement renoncer[31].

Peover Hall est aussi le cadre d'activités hors norme pour les MP : Patton recrute des volontaires en son sein pour travailler comme domestiques ou encore comme ordonnances. L'un d'eux, Peter Joseph, ouvre un jour par inadvertance la porte de la salle de bain : il découvre Patton sur les toilettes, pas gêné le moins du monde. « Pas de problème, je sors dans un moment », lui dit le général. Redoutant le pire, Joseph est vite rassuré par Meeks[32].

Le théâtre des opérations d'Europe occidentale n'est pas la Méditerranée et Patton doit se familiariser avec l'organisation générale et les procédures qui y ont cours. Il converse avec John C.H.

Lee, adjoint d'Eisenhower et surtout responsable de l'ensemble des services logistiques. Il se rend au QG de Lee, basé à Cheltenham, où il peut inspecter les installations, ainsi que les unités qui assureront le ravitaillement de son armée. Tacticien et stratège, Patton n'est pas de ces généraux impétueux qui font fi de la logistique. Au dîner, il rappelle de nouveau que sa présence doit être gardée secrète. Quinze jours plus tard, il se montre satisfait : « Le général Lee fait du bon travail en nous procurant ce dont nous avons besoin[33]. » Il va pourtant vite le qualifier de « salaud ». En effet, Lee s'est chargé de lui trouver un logis sur Londres. La décoration de l'endroit choisi, près de l'ambassade américaine, ne permet pas de douter de la profession de son ancienne occupante : la chambre, pourvue de murs et de rideaux roses, d'un tapis de fourrure blanche et d'un grand lit, est recouverte de miroirs, y compris au plafond. « Il l'a fait exprès, ce salaud ! » hurle Patton[34]. S'il reconnaît les talents de Lee et la nécessité d'être dans les meilleurs termes avec lui, Patton n'apprécie que modérément la plaisanterie. À ses yeux, Lee n'est qu'« un petit fils de pute pompeux uniquement intéressé par sa propre publicité ». Lee est le seul général américain connu pour avoir porté ses étoiles à la fois à l'avant et à l'arrière de son casque. Il est si prétentieux que ses congénères ont décidé que ses initiales JCH signifient « *Jesus Christ himself* », Jésus-Christ en personne…

Patton se doit de rencontrer tous les hauts responsables avec lesquels il va devoir collaborer. La plus grande partie des hauts gradés alliés expérimentés étant affectés à Overlord, il retrouve sans surprise des connaissances du front méditerranéen. « Omar, Monty et moi-même semblons voués par la destinée à continuer ensemble », pour le meilleur et pour le pire serait-on tenté de dire[35]. Tedder (un Anglais, rappelons-le), le second d'Eisenhower qu'il a connu en Méditerranée, paraît sincèrement heureux de le voir. Bedell Smith lui fait bonne

mine. « Nous fûmes tous les deux charmants. L'infirmière qui s'occupe de lui était présente et je l'ai laissé faire sa publicité. » Mais, précise Patton, « je me suis rincé la bouche plus tard ». Quand il souffre d'une petite infection sur les lèvres (il craint un cancer), il dit que cela n'a rien de surprenant en raison de « tout le lèche-cul » qu'il a dû faire.

Toutefois, lorsque la mode sera lancée de s'envoyer entre généraux des photographies dédicacées, Patton commentera à sa femme : « Il [Bedell Smith] me rappelle l'arbre rose qui pousse dans les forêts de Virginie », l'espèce qu'on appelle l'arbre de Judée, celui auquel se serait pendu l'apôtre Judas après avoir trahi Jésus. L'allusion est on ne peut plus limpide. De personnalité complexe, Patton vitupère souvent contre Eisenhower en privé et le complimente tout à la fois, même s'il reste tempéré : « Je suis heureux que tu aies vu Mamie [l'épouse d'Eisenhower], puisque son mari est plutôt chic avec moi à sa façon[36]… »

Il ne tarde pas non plus à critiquer Bradley. Dès qu'il a la possibilité de se pencher sur les plans de ce dernier, son commentaire, peu surprenant, est acerbe : « Je le considère mauvais ; les débarquements sont si rapprochés qu'une attaque ennemie contre une plage risque de compromettre l'ensemble[37]. » Patton ne semble pas attacher ici d'importance à la concentration des forces, alors que cet élément avait retenu son attention en faveur du plan de Montgomery pour la Sicile. La suite des opérations ne l'enthousiasme pas davantage. Ses troupes auront pour tâche de s'emparer de la Bretagne avant d'avancer sur la Seine, de concert avec les Britanniques et la 1re armée qu'elles flanqueront par la droite.

Le 11 février, ce sont les retrouvailles, plutôt amicales, avec Montgomery. Lorsque l'Anglais lui demande s'il a aimé ce qu'il a vu du plan, le Californien répond par la négative : « Non. Il ne prévoit rien pour moi. » « C'est un acteur mais non un fou », commente

Patton à qui est exposé le plan de la campagne plus élaboré que celui de Bradley. Eisenhower a en effet chargé l'état-major du Britannique, qui commande l'ensemble des forces terrestres pour l'opération, de dresser les plans d'assaut de Neptune, la phase amphibie d'Overlord. Même si Monty a parlé de rapidité et de violence des opérations, le Californien n'est pas convaincu par le vainqueur d'El Alamein : « Je crains qu'après avoir débarqué en France, nous soyons enfermés dans une tête de pont en raison d'une timidité et d'un manque d'élan, ce qui est latent chez Montgomery. J'espère que je me trompe[38]. » Patton accepte toujours difficilement la place accordée aux Britanniques pour occuper les postes clés.

Mais, à l'instar de ce qui s'est passé en Afrique du Nord, il émet des doutes sur les capacités d'Eisenhower à remplir sa tâche. La rengaine est sempiternelle : il n'a aucune expérience du terrain. « Nous souffrons vraiment d'une absence de commandement. Personne ne mène la barque… Ike n'a aucune idée du commandement physique puisqu'il ne l'a jamais exercé. » Le 1er mars, les deux hommes dînent ensemble. Eisenhower boit trop aux yeux de Patton et il lui apparaît « terriblement seul ». Il ressent de la compassion pour lui : « Je suis vraiment désolé pour lui. Je crois qu'au fond de son cœur, il sait qu'il ne commande réellement rien. » Patton se leurre sur les prérogatives réelles d'Eisenhower et sur sa force d'âme.

Certes, il a l'occasion de voir Ike faire preuve de fermeté « téléphonique » : « Il parlait au téléphone et disait : "Écoutez-moi, Arthur (Tedder), j'en ai plus qu'assez de discuter avec cette bande de *prima donna*. Dites-leur que s'ils ne sont pas capables de s'entendre et de cesser de se battre comme des enfants, je demanderai au Premier ministre de trouver quelqu'un d'autre pour diriger cette foutue guerre. Je m'en irai." […] J'étais plutôt impressionné car il a fait

preuve de plus d'assurance que je ne lui en avais jamais connue. » Mais le Californien ne peut pas lâcher trop de compliments à l'égard de « Destinée divine », il tempère aussitôt son jugement : Ike aurait dû régler l'affaire et non la laisser à Arthur Tedder, son adjoint.

Il considère que c'est le même travail qu'en Sicile (ce qui n'est pas entièrement vrai), si ce n'est à une échelle plus grande, et, surtout, il a « plus de temps ». Le débarquement est prévu dans cinq mois, en mai, avant d'être repoussé en juin, et ses hommes ne seront de surcroît pas des premiers combats. Patton a démontré ses talents d'instructeur à plusieurs reprises aux États-Unis, puis sur le terrain en Méditerranée : il sait entraîner ses hommes au combat.

Il entend saisir sa chance et, comme aux États-Unis en début de guerre, il fait attention à ne pas se blesser pour ne pas être mis hors-jeu alors que la bataille décisive va s'engager. Ici, ce n'est pas de polo ou de simple équitation dont il se prive : il renonce à chasser bien que l'environnement s'y prête. S'il cherche à tout prix à éviter un accident qui le mettrait sur la touche, il ne néglige pas pour autant sa condition physique. Il fait du sport quotidiennement : badminton ou squash, ainsi que marche à pied. Il reprend le golf après quarante-trois années d'interruption, au grand dam des bovins des pâturages alentour qui doivent subir ses séances d'entraînement.

Cette discipline passe par une hygiène de vie : « Je mange peu, je ne fume pas et je prends rarement le moindre verre. Je pense vraiment que je suis plus solide que je ne l'étais pendant la guerre précédente. » Il veut absolument en être. Quand il est mis au courant des difficultés à Anzio, en Italie, il craint qu'on l'y expédie pour redresser la situation[39].

« Si je dois combattre, j'aime être bien habillé », confie-t-il à Beatrice qui connaît son goût pour les tenues impeccables. Il se rend chez un tailleur et un bottier pour se faire confectionner de nouveaux

effets : pantalons et pardessus, et surtout deux paires de bottes, une pour l'équitation, comme à son habitude, et une seconde paire à mi-hauteur « pour les tanks ». La tenue est révélatrice de sa personnalité. « Je pense que je suis le seul à voir de la gloire dans la guerre… Je porte toujours un casque quand je suis avec les troupes. C'est mon symbole[40]. » Si son mari est élégant, Beatrice Patton ne doit pas avoir peur des Anglaises, elles ne semblent pas plus à son goût qu'en 1942 : « Le manque d'allure des femmes anglaises en a surpris plus d'un parmi nous. »

Début mars, il se trouve un nouveau compagnon, un bull-terrier qu'il appelle Willie. On raconte que l'origine de ce nom serait liée à Guillaume le Conquérant, Guillaume se disant « William » en anglais. Cela ne saurait surprendre lorsqu'on connaît Patton. Il semblerait pourtant que le chien ait été baptisé Willie Whiffle, du nom d'un garçon rencontré à un barbecue qu'il avait organisé au temps de la Grande Dépression. Cet enfant s'était visiblement rempli la panse avec bonheur pour la première fois ; ce terrier, mal nourri lorsque Patton l'a découvert, lui aurait rappelé ce garçon[41].

Son air féroce et sa musculature ont tenu un rôle dans son choix. « Mon bull m'a pris comme un poisson dans l'eau. Il a quinze mois, il est d'un blanc immaculé à l'exception d'un peu de jaune citron sur la queue qui, d'un coup d'œil superficiel, pourrait sembler indiquer qu'il n'a pas utilisé de papier-toilette[42]. » Willie s'est d'abord appelé Punch – son maître, mort au combat, appartenait à la RAF et l'animal a effectué six raids au-dessus de l'Allemagne. Ce pedigree ne peut que séduire Patton. Le canidé conserve de ces missions un goût pour les vols et une aversion pour les tirs d'artillerie, probablement un mauvais souvenir de la Flak[43]. Patton adore son chien pour lequel il multiplie les gestes d'affection. Un cliché nous montre le général coupant le gâteau d'anniversaire de Willie[44]. Il le fait manger à côté

de lui à table, assis sur une chaise. Bichonné, le chien partage le lit de son maître. On imagine la réaction de ceux qui le découvrent à genoux sur le sol, jouant avec lui : ce général, si dur avec ses hommes, est si tendre avec son animal de compagnie[45]. Il attend de son chien qu'il se montre courageux et agressif, aussi est-il amer et dépité quand il le voit battre en retraite devant Hitler et Rommel, les deux chiens de Montgomery[46]. Il l'est tout autant quand il constate que son chien est si effrayé par la canonnade qu'il court se mettre à l'abri sous des chaises.

Intermède italien ?

Patton a été estimé indispensable pour Overlord. Au cours des derniers mois, son nom a été évoqué à différentes reprises pour participer aux opérations en Méditerranée, en Italie ou dans le sud de la France. Il craint même (mais est-ce vraiment une crainte ?) d'être appelé à la 5e armée pour rétablir la situation bien compromise à Anzio. Le Californien se montre intuitif : le 16 février, Harry Butcher l'appelle en pleine nuit pour lui ordonner de se présenter immédiatement devant Eisenhower. À son arrivée, le commandant suprême lui annonce qu'il se pourrait qu'il doive le renvoyer en Méditerranée pour redresser la situation. Il en est désolé, mais Patton rétorque qu'il le prend comme un compliment : « Car je serais prêt à commander n'importe quoi à partir du niveau de la section afin de me battre. » Alexander en personne, consterné par l'inertie et le manque d'allant de Lucas, déclare : « Ce dont nous avons besoin, c'est d'un fonceur comme Patton. » Un bel hommage.

Les préparatifs pour le transfert du bouillant Californien sont rondement menés. « Dans l'intervalle un C-54 et un B-25 sont en

attente à l'aéroport de Londres, prêts à m'emmener en Italie et j'ai téléphoné pour récupérer Stiller, le sergent Meeks et mes équipements de combat. J'ai dit à Ike que j'étais très désireux d'y aller, mais qu'il doit me donner son soutien, sinon, je me ferai trancher la gorge. […] Je suppose que je suis le seul au monde à être ravi d'aller au suicide officiellement, mais je suis enchanté et je vais réussir. »

Devant ses remarques réitérées sur la chance qu'il a eue de ne pas être impliqué et bloqué dans l'impasse de la campagne d'Italie, et alors qu'il sait qu'il tiendra un rôle essentiel dans ce qui sera la campagne majeure de l'armée américaine, un tel enthousiasme ne peut que surprendre. Est-ce le fait d'être flatté qu'on fasse appel à lui pour redresser une situation compromise, comme s'il était le seul recours possible, à l'instar de ce qui a prévalu après le désastre de Kasserine en Tunisie ? Pense-t-il pouvoir régler rondement cette « affaire italienne » avant de retourner aux préparatifs pour Overlord ? Ou n'est-ce que le besoin d'être dans l'action ? C'est cette dernière explication qui semble la plus convaincante. Il écrit le jour même à son épouse : « Je pense que seules quelques personnes ont un véritable amour du combat[47]. »

Le lendemain, Patton apprend avec déception – comme tout son entourage – qu'il ne part pas pour l'Italie, sans plus de précision. Les Anglais désirent vraiment son transfert en Méditerranée. Le 16 mars, soit exactement un mois plus tard, il écrit à Beatrice : « Tous les cousins [c'est-à-dire les Britanniques] sont convaincus que si les rôles avaient été inversés entre Wayne [Clark] et moi, tout se serait déroulé pour le mieux – qui peut le dire ?[48] » Clark ne peut envisager que Patton s'insinue dans les opérations en Italie sans risquer de se faire voler la vedette en cas de succès. Il aurait ainsi signifié à Eisenhower son opposition à un transfert de Patton[49].

Une implication distante dans Overlord

Lorsqu'il reprend contact avec Eisenhower, ce dernier lui semble particulièrement désinvolte et il vexe Patton : « Il m'a parlé d'un général Corlett qui a pris une île dans le Pacifique avec une manœuvre "quasi parfaite". Ike va lui procurer un commandement de corps (le 19e corps). Je lui ai dit que nous avions également bien réussi nos débarquements. Cela l'a mis en colère. Il a une fâcheuse habitude à sous-estimer les Américains qui viennent servir sous ses ordres et à surévaluer tous les Britanniques et tous les Américains qui ont servi ailleurs. J'aurais aimé qu'il soit davantage un soldat et moins un politicien[50]. » De fait, Patton est particulièrement expérimenté, s'étant penché sur la question des opérations amphibies avant que la guerre ne commence avec l'Allemagne et, surtout, pour avoir mené les deux premiers débarquements d'envergure de l'armée américaine[51] : Torch et Husky. Les conseils de Corlett seront également ignorés du SHAEF, mais aussi de Bradley et de Montgomery.

Peu avant le jour J, il saura faire preuve d'humour avec un groupe d'officiers anglais à propos de leur expérience des opérations amphibies : « Bien sûr, vous les Britanniques avez eu une expérience dans le débarquement sur des plages au cours de la guerre précédente, à Gallipoli. Le problème, c'est que la plupart d'entre vous y êtes encore[52] ! »

Si on néglige son expérience en matière d'opérations amphibies, les responsables d'Overlord reconnaissent en lui l'expert de l'arme blindée. C'est pourquoi Bradley l'appelle pour qu'il se rende à Londres afin de discuter de l'amélioration de l'organisation des divisions blindées américaines, en l'occurrence diminuer les effectifs et en faire l'équivalent de leurs homologues britanniques. Cette

perspective fait enrager Patton. Comme dans le cas des opérations de débarquement, c'est de nouveau la preuve de cette « manie de faire confiance à tout le monde sauf aux Américains[53] ».

Le 7 avril, il assiste en auditeur à une réunion au sommet sur Overlord à l'école Saint-Paul de Londres. Orgueilleux, Patton remarque que, dans le discours de Montgomery, il est le seul chef d'armée à être nommément cité tandis « qu'il n'a mentionné les trois autres que par leur numéro [d'armée] ». Une fois n'est pas coutume, il laisse dans ses carnets un commentaire positif sur Eisenhower et lui impute les bonnes relations existant entre les différentes armes : « Il est intéressant de noter qu'il y avait beaucoup plus de compréhension mutuelle entre l'aviation, la marine et les forces terrestres que ce ne fut le cas dans une réunion similaire que nous avions eue à Alger avant de partir pour la Sicile. Je crois que la plus grande part de cette bonne entente est due aux efforts du général Eisenhower[54]. » Mais le discours qui ravit le plus Patton est celui de Winston Churchill : celui-ci est dans la veine des déclarations de Patton, il faut faire preuve d'élan et ne pas s'arrêter sur les positions conquises.

Patton se sent pourtant plus éloigné que d'autres d'Overlord. L'idée de tenir le second rôle après Bradley et que son armée ne soit pas de la première vague le tourmente. « Je crains que la guerre ne soit terminée avant que je sois lâché… » Mais il garde espoir dans l'intervention du « destin » et de « la main de Dieu »[55]. « J'ai l'impression, sûrement non fondée, que ni Monty ni Bradley ne sont trop désireux de me voir obtenir un commandement. » Début mai, discutant de la phase de débarquement, Patton, qui fait remarquer que le front de débarquement est trop étroit et que les Alliés risquent un nouvel Anzio, est abasourdi par la réponse d'Eisenhower : « Est-ce que je ne le sais pas ? Mais que puis-je faire ? » « C'est une sacrée remarque de la part d'un commandant suprême ! Le fait est que le

plan qu'il a approuvé a été établi par un groupe de Britanniques en 1943. Monty ne l'a changé qu'en mettant cinq divisions au lieu de trois pour l'assaut initial, mais le front est trop étroit. » Patton ne fait guère preuve de bon sens stratégique en suggérant des débarquements sur trois zones. Il néglige, ou plus probablement ignore, les limites de capacité de transport de la flotte pour les premières vagues, ainsi que la présence de redoutables batteries côtières autour des ports fortifiés de Cherbourg et du Havre.

De nouveau l'épouvantail

Les Alliés décident d'utiliser la réputation de Patton pour leurrer les Allemands dans le cadre d'une vaste opération d'intoxication, l'opération Bodyguard, et une de ses composantes, Fortitude, qui doit faire croire à l'ennemi que le principal débarquement à l'Ouest, l'« Invasion », aura lieu dans le Pas-de-Calais[56]. Son poste à la tête de la 3e armée doit absolument rester inconnu des Allemands. En revanche, sa présence en Angleterre ne doit pas être gardée réellement secrète, ce qui serait de toute façon une gageure. Le 22 avril, le *New York Times* indique dans ses gros titres que Patton a obtenu « un poste lié à l'invasion ». En effet, pour tromper les Allemands sur le lieu du débarquement, il importe que la Wehrmacht sache qu'il est placé à la tête du 1er groupe d'armées américain (FUSAG), qui n'est en réalité qu'une coquille vide.

Le leurre semble fonctionner si on en juge par le déploiement ennemi. Le 23 mai 1944, le haut commandement allemand estime entre 70 et 80 le nombre de divisions alliées au Royaume-Uni. En fait, ces erreurs d'estimation ont débuté dès le printemps 1943, bien avant le début de l'opération Fortitude. Trafic radio entre unités

imaginaires, faux aérodromes, faux engins de débarquement, chars et véhicules factices, etc., tout est mis en œuvre pour leurrer les Allemands. Les agents retournés, Brutus et Garbo, participent avec brio à la manœuvre d'intoxication. Début 1944, Ultra affirme que les Allemands ont l'air de mordre à l'hameçon. Ces efforts de la part des Alliés ne font que confirmer leurs soupçons.

Patton, s'il préférerait un rôle plus actif, accepte cependant de bon gré de jouer la comédie, car il en mesure l'importance[57]. À la mi-mai 1944, au cours d'une rencontre au Claridge, à Londres, il lance au général Gavin, des forces aéroportées américaines : « On se revoit dans le Pas-de-Calais, Gavin ! », ce de manière suffisamment forte pour qu'on l'entende[58]. Plus efficace, il rencontre le général Cramer, le dernier commandant de l'Afrikakorps, capturé en Tunisie. L'officier allemand doit être rapatrié en Allemagne *via* la Suède à la suite d'un accord passé avec le Reich ; les services britanniques profitent de l'occasion pour tromper l'ennemi puisque Patton est clairement présenté comme le commandant du FUSAG et qu'il fait mention à plusieurs reprises du Pas-de-Calais.

Patton est-il le général allié le plus redouté des Allemands sur le front de l'Ouest ? À cette date, n'ont-ils pas plus de respect pour des adversaires tels que Montgomery ? Il est difficile d'être affirmatif. Le 20 mars 1944, le journal de l'OKW indique que Patton est arrivé en Angleterre, qu'il « a auparavant servi en Afrique » et qu'il est « très réputé pour ses compétences ». Il est évident qu'ils s'attendent à ce qu'il ait un rôle dans l'« Invasion ». Les Allemands pensent dans un premier temps qu'il est arrivé au Royaume-Uni avec son état-major de la 7^{e} armée pour prendre en charge soit la 1re armée, soit la 9^{e} armée[59]. L'existence de la 3^{e} armée est encore inconnue (au 1er juin, les services allemands la situent… aux États-Unis). Ce n'est qu'à la mi-mai que les Allemands ont déterminé que Patton était placé à la

tête du FUSAG. Puisque ce groupe d'armées est déployé face au Pas-de-Calais où ils attendent l'« Invasion » et puisque Patton a démontré ses capacités en Méditerranée, le fait qu'il en ait obtenu le commandement ne saurait les surprendre. Les Allemands constatent que les deux leaders alliés de la campagne de Sicile sont aux commandes. Cela ne suit qu'une pure logique : Montgomery commande le 21e groupe d'armées et Patton le FUSAG. Dès lors, les Allemands appellent le FUSAG le « groupe d'armées Patton ». Les services de l'Abwehr[60] en localisent le QG près d'Ascot[61]. Fortitude et les erreurs des services de renseignements allemands vont jouer un rôle crucial dans le succès de la campagne de Normandie.

Galvaniser et entraîner les troupes

La 3e armée est une armée bien réelle, elle constitue le commandement le plus important que Patton ait eu jusqu'alors. Si l'affectation ne s'opère officiellement que le 26 mars, il assume le commandement effectif des troupes en place dès son arrivée, au mois de janvier 1944. Alors que la 7e armée en Sicile ne comptait que deux corps, il dispose à présent de quatre corps d'armée : le 8e de Troy Middleton, le 15e de Wade Haislip, le 20e de Walton Walker et le 12e de Gilbert Cook. Patton dit de Haislip qu'il est « surmusclé du cul » en raison du temps qu'il passe assis au ministère de la Guerre[62]. Walker, petit et corpulent, est « le gros Walker » pour Patton, qu'il ne cesse pourtant d'imiter en jurant à tue-tête et en râlant constamment[63].

Le 31 mai, la 3e armée rassemble 253 500 hommes. Le jour J, elle n'occupe pas moins de 275 camps dans le nord de l'Angleterre. Sa

première tournée d'inspection est pour le 15e corps, basé en Irlande du Nord. C'est le cœur léger qu'il quitte le champ d'exercice. Des hommes sont blessés au cours d'un entraînement à balles réelles, mais ce dur à cuire de Patton apprend qu'ils veulent poursuivre l'exercice[64] !

Ses principes de combat sont résumés dans ces discours à la troupe dont il a le secret depuis les États-Unis. Ce brillant orateur répète ses interventions, il sait manier le verbe et sa gestuelle, il peut aussi bien consterner son assistance par ses propos que susciter l'hilarité générale. La substantifique moelle de ces discours, reprise dans le prologue de cet ouvrage, a été immortalisée par la scène d'ouverture d'anthologie du film *Patton*. « Comme j'ai un rhume, ma voix est dans un sacré pétrin. » Une voix haut perchée qui surprend plus d'un GI s'attendant à autre chose de Blood and Guts. Fred Hose, favorablement impressionné par Patton, confesse qu'ils ont été plusieurs à se retenir de rire quand ils ont entendu la voix de cet individu à la réputation si féroce…

Un jour, un attroupement se fait autour de sa jeep, y compris le personnel féminin de la Croix-Rouge, tous sont curieux d'entendre parler le fameux général. Celui-ci n'hésite pas à qualifier les Allemands de « fils de pute » et insiste sur le fait qu'il faudra être sans pitié : « Utilisez votre baïonnette sur eux, tournez-la, et frappez-leur ensuite dans les couilles. » Les GI se tournent alors vers les jeunes femmes pour voir leur réaction, mais elles sont tout aussi hilares que les hommes[65]. Une autre fois, à la grande stupeur des habitants de la ville d'Armagh qui s'empressent de fermer leurs fenêtres, Patton déclare à ses hommes du 6e groupe de cavalerie : « Messieurs, vous ne faites pas le plus vieux métier du monde. Les femmes vous ont battus[66]. »

Quant à sa soi-disant présence incognito, il s'en amuse. L'existence de la 3e armée est tenue secrète et le Californien ne divulgue rien. Cette histoire de secret lui paraît futile et inutile : « À chaque fois que je parle, je dois dire "rappelez-vous que vous ne m'avez pas vu". "Je suis la voix de celui qui crie dans le désert." » Ce dernier se plaît à donner une comparaison amusante à propos de sa tâche consistant à préparer son armée au combat et à forger son esprit : « Cette imitation de Dieu créant de nouveaux mondes à partir de l'air raréfié est épuisante, mais avec de la chance, l'aide du Seigneur et de mon état-major, je vais y arriver[67]. »

Patton se doit d'inculquer ses principes à ses subordonnés. Il leur adresse des lettres d'instruction et s'entretient longuement avec eux afin que ses idées soient clairement perçues, acceptées et assimilées. Ces idées vont former le caractère de la 3e armée. Elles n'ont pas varié depuis les États-Unis. Un officier doit « diriger de l'avant », pour galvaniser les troupes, les louanges étant plus productives que les critiques, mais aussi pour se rendre compte de la situation de ses propres yeux. Patton rappelle qu'on pourra admettre qu'un officier qui n'a pas atteint son objectif ait rempli son devoir dans la mesure où il est tombé au champ d'honneur ou s'il a été gravement blessé.

Il souligne qu'il ne suffit pas qu'un ordre soit donné : il faut s'assurer qu'il soit correctement exécuté. Tous ses conseils, comme rendre visite aux blessés et leur distribuer des décorations, font partie de la « méthode Patton » qu'il met en pratique. Le général répète ce qu'il ressasse depuis des années : il faut savoir dépasser sa peur. Celle-ci est au cœur de la victoire : on remporte les batailles en « effrayant l'ennemi », en lui infligeant la mort et des blessures.

Les cadres sont avant tout ceux de son état-major. Il les rassemble et les exhorte, au cours de la troisième semaine de mars, dans un discours de bienvenue. Parmi eux, un jeune homme se souvient de

son émotion : « Nous restâmes pétrifiés par son apparition. Pas un carré de peau où mes poils ne se soient hérissés. C'est une de mes plus grandes émotions. Vous vous teniez au garde-à-vous strict pendant la marche du général, mais cette silhouette dominante, impeccablement vêtue, vous gelait sur place et électrisait l'air[68]. »

Sûr de combattre pour un noble idéal, celui de la liberté que représente son pays, Patton ne manque pas de rappeler à ses hommes comment « quelques bâtards allemands cinglés ont décidé qu'ils étaient des surhommes et […] que leur mission était de diriger le monde ». Patton les met en garde : ils sèment l'enfer partout sur leur passage et c'est ce qu'ils réservent à l'Amérique. Il va falloir les frapper avec « une chaussette pleine de merde » avant de partir affronter les Japonais, les « pisseurs pourpres ». Ce discours ne galvanise pas tous les officiers présents : certains ont l'impression de toucher le fond avec un tel général. Ils se raviseront[69]. L'éloquence de Patton touche toutefois une grande partie de son auditoire qui a l'impression de recevoir une charge d'énergie « d'une source divine ».

Robert S. Allen est un autre témoin de ce discours flamboyant. Après les avoir complimentés sur leur réputation, rapporte-t-il, Patton souligne que si les pertes sont inévitables à la guerre, il faut veiller à ne pas les accroître par incompétence ou insouciance, deux défauts qu'il ne tolère pas chez ses officiers. Les hommes ont toujours aimé se battre et il en sera toujours ainsi. Seuls les sophistes et les cinglés n'aiment pas se battre. Celui qui n'aime pas se battre ferait mieux de demander un transfert dès à présent, car il finira par le mettre dehors tôt ou tard. Frank Pajerski est au nombre des convaincus : « Je savais que c'était un gagnant », dit-il. Cependant, il peut décontenancer, pas tant par la crudité du vocabulaire employé que par la gravité du propos. Il invite chaque homme à regarder son voisin de droite et

celui de gauche. Seulement deux d'entre vous sur trois reviendront[70]…

Dans la rhétorique pattonienne, l'idée de faire machine arrière n'a pas de place. « Ne jamais céder du terrain. Il est moins coûteux de tenir ce que vous avez que de reprendre ce que vous avez perdu[71]. » Il n'est pas question non plus d'arrêter son élan parce que l'unité voisine est stoppée par l'ennemi : au contraire, c'est en poursuivant l'avance que la pression qui pèse sur elle se relâchera. « Plus de pertes surviennent à ceux qui s'arrêtent ou se replient vers l'arrière qu'à ceux qui avancent, et qui avancent en ouvrant le feu. » Depuis qu'il est officier, du fait qu'il soit cavalier dans l'âme, la rapidité d'action est primordiale : « Une bonne solution appliquée avec vigueur immédiatement vaut mieux qu'une solution parfaite dix minutes plus tard. » Il convient toutefois de ne pas confondre vitesse et précipitation, avertit le général. Trop de hâte va de pair avec des attaques mal coordonnées.

Patton sait moduler ses paroles en fonction de l'auditoire. Plus encore que les officiers, les soldats sont captivés par ces *pep talks* et en ressortent tout émus. Si ses conseils sont avisés, il y a souvent beaucoup de grandiloquence et de vulgarité dans ses propos, ce qui enchante les simples soldats. Certains pensent que, parfois, il n'est pas loin de suggérer l'assassinat de prisonniers.

Il sait trouver les mots qui vont droit au cœur. « Si vous croyez ce que vous lisez dans les journaux, vous penserez que ce sont les généraux qui gagnent les guerres. Merde, les généraux ne gagnent pas les guerres, vous êtes ceux qui font cela. Vous, les leaders subalternes – sergents, lieutenants, capitaines – faites les choses qui permettent de gagner les guerres. » Il termine ce discours sur une boutade en direction de Walker, le chef du 20e corps, dont il frappe

l'estomac proéminent en déclarant : « Nom de Dieu, n'importe quel vieux schnock peut devenir général. Regardez donc Walker[72]. »

Patton est un vrai professionnel qui connaît parfaitement son métier et en maîtrise les aspects les plus techniques. Edward C. Williamson, alors officier d'artillerie au sein de la 8e DI, se souvient que ses questions étaient perspicaces et que ses remarques étaient pertinentes[73]. Les chars ne sont pas son seul domaine d'expertise, ce qui est essentiel pour un commandant d'armée qui doit être rompu à l'utilisation et aux capacités des différents matériels, armes et unités dont il dispose. Il n'est pas non plus un général qui néglige la logistique, comme l'illustre le point d'honneur qu'il met à rester en relation avec le général Lee, le « grand patron » des services de ravitaillement. Patton déclare ainsi qu'il existe « une inquiétude ridicule et largement répandue parmi nos troupes selon laquelle elles vont manquer de munitions… D'après mon expérience, cela n'est jamais arrivé[74] ». Et des munitions, il faudra en disposer en quantité, car il préconise à ses hommes de tirer sur tout ce qui pourrait dissimuler un Allemand : chaque buisson, chaque arbre, chaque maison… « Merde ! On pourrait manquer de munitions d'artillerie, mais nous avons plein de munitions pour armes individuelles. » Et d'ajouter que les vieux ordres d'attendre de voir le blanc des yeux de l'ennemi appartiennent au passé : de toute façon, « les Allemands n'ont pas de blanc dans les yeux ; les bâtards ont de fichus petits yeux jaunes de porcs[75] ! ».

Le matériel américain est de qualité, il est à même de dominer l'ennemi sur le terrain ; encore faut-il l'utiliser et il importe aux officiers de s'en assurer : « Nos mortiers et notre artillerie sont des armes superbes quand elles tirent. Quand elles restent silencieuses, elles ne sont que de la camelote[76]. » Généralement moderne et bien

étudié, le matériel dont dispose le GI est souvent de bonne facture, de la jeep au bazooka en passant par l'équipement individuel.

Le Tank Destroyer, que Patton a vu en action en Tunisie, notamment à El Guettar, mais dont il ne voulait pas en Sicile, est l'objet de la quatrième lettre d'instructions tactiques rédigée pour sa 3e armée. Il rappelle la vocation première de l'arme, mais aussi son rôle de soutien d'artillerie, ainsi que le fait que le Tank Destroyer ne doit pas être utilisé seul. Sur la défensive, ce blindé « ne doit pas être employé de façon stéréotypée », prévient-il. Sans doute veut-il faire comprendre que l'idée de McNair selon laquelle cet engin est la panacée dans la lutte antichar est à prendre avec précaution.

Autre matériel important de l'arsenal : le tank. Depuis ses débuts dans l'arme blindée, Patton est conscient de son potentiel. Il rappelle à ses subordonnés que, pour lui, il n'y a pas de terrain spécifiquement adapté ou idéal au tank : ce dernier peut opérer partout et il n'y a que des terrains plus favorables à son utilisation. Les « tanks doivent être engagés en masse ». Si les chars doivent éviter toute zone urbaine, les défenses dépourvues d'antichars – y compris les bunkers – ne sont « qu'un jeu d'enfants » pour eux.

Passant de la théorie à la pratique, Patton demande au général Walker d'organiser une démonstration de coopération interarmes avec une division blindée. Il n'est pas satisfait du premier exercice[77] : l'infanterie n'a pas su utiliser correctement ses armes et les réserves sont trop éloignées, les positions conquises ont été mal aménagées, etc. Patton fustige le système d'entraînement américain, qu'il estime très en deçà du niveau qu'il avait atteint au Centre d'entraînement au désert : « très peu d'officiers projettent dans la bataille ce qu'ils font à l'exercice ».

En qualité de spécialiste des tanks, il reste attaché à ce qui a cours au sein des divisions blindées. Excepté, dans une certaine mesure,

dans la plaine de Salisbury, le manque d'espace disponible au Royaume-Uni (devenu un immense camp militaire avec des champs recouverts de matériel à perte de vue) rend beaucoup plus difficile d'opérer de grandes manœuvres qu'aux États-Unis[78].

S'il se montre satisfait de la 6e DB de Grow et de la 4e de Wood, il est en revanche mécontent de ce qu'il constate à la 5e DB d'Oliver. Patton est un général très regardant sur la discipline et l'apparence des hommes. Les tenues sont « sales et en mauvais état. Il n'y a aucune volonté pour que les hommes soient vêtus de façon uniforme. Les hommes sont très négligents, et l'état des quartiers, des cuisines et des latrines est très mauvais ». Il sermonne les officiers, avec succès d'après lui, mais il estime que l'unité ne brillera jamais au combat, car « elle manque de finition, de classe et d'éclat, en un mot il lui manque un bon commandant ».

Depuis l'avant-guerre, Patton, qui étudie l'art de la guerre et l'évolution des techniques et du matériel avec attention, est conscient de l'importance de l'aviation pour assurer l'appui des troupes au sol. Il est réaliste sur ce point et n'attend pas de l'aviation qu'elle fournisse plus de résultats qu'il ne faut espérer en attendre : tout le travail ne sera pas réalisé par les aviateurs. Son homologue de l'aviation est le général de brigade Weyland, un autre Californien, âgé de 41 ans, qui a lui aussi épousé une jeune femme de bonne famille. Weyland commande la 19e force tactique aérienne, chargée de soutenir la 3e armée. Ce dernier met un point d'honneur à expliquer à Patton les potentialités de l'aviation tactique, ainsi que les procédures de préparation des vols et des missions. Il visite les QG de corps et de divisions de l'armée de Patton afin de discuter du rôle à faire tenir par ses escadrilles, ainsi que des leçons apprises en Méditerranée. Les relations entre les deux hommes sont excellentes et, à aucun moment, Patton n'essaiera de prendre l'ascendant sur son cadet[79].

Une bonne coopération entre les armées de terre et de l'air suppose de limiter au maximum tout risque de tir fratricide. Aussi, Patton insiste-t-il pour que ses troupes apprennent à identifier les avions alliés en organisant des vols en formation au-dessus de ses unités. Il y participe en personne en montant à bord d'un Mosquito qui effectue des piqués à toute allure. Force lui est d'admettre combien il est difficile d'identifier les formes au sol[80].

Les doutes, encore, et la pénibilité de l'attente

Bien qu'il soit accaparé par sa tâche, Patton ronge son frein et espère que sa 3e armée recevra un rôle actif beaucoup plus tôt que prévu par les plans. Il écrit à Beatrice : « Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'une autre guerre. Bien sûr, je suis devenu une légende et on dit que si George avait été à Salerne ou à Anzio, les choses auraient été différentes. Franchement, je pense que cela aurait été le cas. Mais ils attendent beaucoup d'un mauvais départ dans la prochaine affaire et il faudra que j'en mette un coup, ce que je ferai[81]. » Patton n'a pas confiance en Montgomery. Il ne débouchera pas de Caen, prédit-il, et sera en butte aux contre-attaques des Panzers. Il suggère à Bradley de faire débarquer le restant des troupes encore en Angleterre – à savoir sa 3e armée – dans le Pas-de-Calais, après un bombardement aérien massif « dans le genre de celui de Pantelleria », la petite île-garnison prise quelques jours avant l'assaut sur la Sicile[82]. On ne peut pas dire que Patton fasse ici étalage de grande stratégie en préconisant de faire exactement ce que les Allemands attendent.

Sa présence au Royaume-Uni lui permet de rencontrer les individus qui comptent dans le royaume, à commencer par le roi. Invité à la table de George VI, ce dernier, à la vue de ses revolvers, lui demande combien d'hommes il a tués. Comme il répond : « Sept, monsieur » et qu'Eisenhower, à ses côtés, reste dubitatif et lui demande de répéter, Patton dit : « Trois, monsieur[83]. » Il est fait chevalier compagnon de l'ordre du Bain par Sir Alan Brooke, en compagnie de Bradley et Eddy. Patton, sur le ton de l'humour, lance au Britannique : « N'ayez pas peur, je ne vous embrasserai pas. » Brooke lui affirme qu'il mérite cette décoration plus qu'aucun autre, mais Patton, qui le trouve du « genre employé de bureau », suppose qu'il a adressé le même compliment aux autres[84].

Il croise le chemin d'un autre spécialiste de la guerre mécanisée et des blindés, dont il a lu tous les ouvrages : le capitaine Liddell Hart. Ce dernier dira plus tard qu'il aurait, à cette occasion, incité Patton à le convaincre d'imiter les méthodes des Allemands en 1940 en frappant les arrières de l'ennemi et ses lignes de communication. Il semble ignorer la réflexion du général sur la guerre mécanisée. Patton n'a jamais eu l'intention d'effectuer un retour aux méthodes de 1918 et il n'a nullement besoin d'être aiguillonné par Liddell Hart pour faire preuve d'audace[85].

Pensant peut-être au précédent de Pershing, Patton songe avec amertume à ce qui pourrait suivre un épisode glorieux à la guerre. Dans une lettre à son épouse, il écrit : « Tu dis que, lorsque je reviendrai, je serai si célèbre que nous n'aurons plus de vie privée. J'en doute. Les soldats sont oubliés très rapidement[86]… » Pourtant, il va lui falloir survivre à l'une des épreuves les plus rudes de sa carrière.

Incident : Patton parle trop et la presse s'en mêle

Lors d'une discussion avec McCloy, McNarney[87] et Lee, on demande à Patton ce qu'il pense de Montgomery. Prudent, d'autant qu'il a encore en tête l'affaire des gifles qui l'a mis « sur la touche » pendant des mois et l'incident des exécutions de prisonniers en Sicile qui a provoqué une enquête diligentée par Washington, il se garde d'abord d'émettre le moindre jugement négatif, puis il se ravise et admet que « Monty est trop prudent et qu'il ne prendra pas de risques calculés ». Ses interlocuteurs l'enjoignent de veiller à éviter tout ce qui pourrait le faire démettre de ses fonctions : il doit absolument mener les troupes au combat. « Eh bien, vous n'entendrez plus un mot sur moi », répond Patton[88]. Sincère, il est pourtant très loin de la vérité.

Tout commence de façon anodine, par une simple invitation de G. Mould, le ministre de l'Information, pour l'inauguration à Knutsford d'un club de bienvenue pour les soldats américains. Patton refuse de faire un discours, mais accepte cependant de s'y rendre le 25 avril 1944 afin d'exprimer sa gratitude envers les Britanniques. Il arrive en retard, espérant que la cérémonie soit terminée, mais il comprend vite qu'il est attendu par les journalistes et les photographes. Accueilli au club, il a la surprise de devoir s'adresser à un auditoire essentiellement féminin.

Patton rapporte ce discours dans les termes suivants : « Jusqu'à présent, ma seule expérience d'accueil a été d'accueillir des Allemands et des Italiens dans les "régions infernales". J'y ai plutôt bien réussi… Je pense que des clubs tels que celui-ci sont d'une grande valeur car j'estime, avec monsieur Bernard Shaw, je crois que c'était lui, que les Britanniques et les Américains sont deux peuples

séparés par un langage commun et puisque la destinée évidente des Britanniques et des Américains, et bien sûr des Russes, est de diriger le monde, mieux nous nous connaissons les uns les autres, mieux le travail sera fait. » Il poursuit sur un ton badin et plaisantin, disant que les Américaines seront jalouses quand leurs maris leur écriront à quel point les Anglaises sont ravissantes, de telle manière qu'elles feront en sorte que la guerre prenne rapidement fin[89].

Le lendemain, juste avant le déjeuner, le téléphone sonne au QG de la 3e armée. À l'autre bout du fil, un homme du service des relations publiques du SHAEF. En dépit des promesses, le passage de Patton à Knutsford et son intervention sont relatés dans la presse. Le QG d'Eisenhower désire obtenir des précisions sur ses déclarations concernant les Britanniques, les Américains et la gouvernance du monde. Patton comprend alors que plusieurs journaux ne font pas mention des Russes, contrairement à ce qui sera précisé dans le rapport à Washington. Mais la plupart n'ont pas omis ce détail après qu'un correctif a été fourni par l'état-major américain à Londres. Des attestations signées de témoins affirment que les Soviétiques ont été effectivement cités dans le discours original[90]. L'affaire soulève néanmoins un tollé aux États-Unis, notamment dans les milieux politiques. Le sénateur Bushfield se demande comment un général ose outrepasser ses prérogatives en se mêlant de politique d'après-guerre. Certains s'inquiètent des conséquences sur l'unité entre les Alliés[91].

L'affaire tombe mal – le ministère de la Guerre, à Washington, est sur le point de confirmer sa promotion au sein de l'armée régulière – et rappelle à tout le monde l'incident des gifles. Patton est censé être incognito en Angleterre, en sa qualité de chef de la 3e armée…

Quoi qu'il en soit, le 27 avril, Bedell Smith téléphone à 10 h 30 pour lui transmettre les ordres d'Eisenhower : il n'a plus le droit de

faire la moindre déclaration publique sans soumettre au préalable son texte à Ike et à lui-même. Patton est dépité : quel manque de confiance dans un général d'armées ! Pire, conformément aux ordres, il ne peut pas s'adresser aux 79e, 80e, 83e DI, ainsi qu'à la 7e division blindée, « restriction qui va sûrement coûter des vies », note-t-il dans son journal, sûr de son caractère indispensable à la victoire et de sa supériorité sur les autres dans l'art du commandement. Il comprend que s'il n'obtempère pas, il sera relevé de son commandement : « Cela signifierait la défaite et des pertes encore plus élevées[92]. » On ne peut pas être plus présomptueux…

De retour à son QG, Eisenhower est furieux. « Patton a encore craqué », câble-t-il à Marshall. Bien que les paroles du Californien aient été mal retranscrites dans la presse, il se pose la question de son maintien à un poste de commandement, ne serait-ce qu'en raison des soucis qu'il leur cause, à Marshall et à lui-même. « La vie est trop courte pour en endurer encore davantage[93]. » Marshall laisse à Eisenhower, en qualité de responsable d'Overlord, de trancher si oui ou non Patton doit être relevé de son commandement. Pour Churchill, ce n'est qu'une tempête dans un verre d'eau. L'affaire a pris de telles proportions aux États-Unis qu'Eisenhower ne voit pas d'autre issue que de requérir une « action disciplinaire ». Toutefois, il prend soin de tenir compte de la demande de Marshall. Peut-on se passer de Patton pour Overlord ?

« Tu ne sais pas tenir ta langue » en dépit des ordres, écrit Eisenhower à Patton. Le commandant du SHAEF est clair : à la prochaine incartade, c'est le retour immédiat aux États-Unis. Son sort reste cependant en suspens. Patton entend le message. Dès le 29 avril, il décline une invitation à participer à une « Salute the Soldier Week », une campagne de vente de bons d'armement. De la même manière, il refuse poliment la demande du *Coast Artillery*

Journal de Washington qui souhaiterait un article de sa main sur l'avenir de la police militaire aux États-Unis. Patton explique à l'éditeur qu'en raison de sa trop grande notoriété, il a décidé de ne plus apparaître dans la presse[94]. L'avertissement d'Eisenhower est donc pris très au sérieux.

Le 30 avril, nouvel appel de Bedell Smith : il doit se présenter au bureau d'Eisenhower le lendemain. Que signifie cette convocation ? L'incertitude met Patton sur les nerfs. Il s'imagine déjà renvoyé aux États-Unis et entrer en politique… Pour lui, ses supérieurs croient qu'il va de nouveau provoquer un problème. « Je crains que Destinée ne le craigne et que le mari de Katharine [Marshall] soit le premier à blâmer[95]. » Patton ne saisit pas le dilemme dans lequel se trouvent ses supérieurs, ni le fait qu'ils soient réellement conscients de ses talents de général. En réalité, Eisenhower désire que Patton lui expose les faits de vive voix avant de se décider à le relever ou non de son commandement.

C'est un Patton très tendu qui se rend au GQG du SHAEF. « En dépit d'une possible exécution ce matin, écrit-il, j'ai bien dormi et j'ai confiance en ma destinée. » Eisenhower le fait attendre longtemps dans l'antichambre. La mise impeccable comme à son habitude, Patton arpente nerveusement la pièce. Dès le début de l'entretien, il se sent prêt à être sacrifié, car, affirme-t-il, le rôle et le poste d'Eisenhower sont plus importants que les siens. « J'ai obtenu tout ce que l'armée pouvait me donner, lui répond Eisenhower. La question n'est pas que cela me nuise ou te nuise, mais de me voir privé d'un commandant d'armée qui se bat[96]. » Patton dit que s'il redevient colonel, alors il demandera à mener un régiment de la première vague, estimant que c'est son droit. Eisenhower n'envisage pourtant pas de le rétrograder au rang de colonel, car il pense qu'il aura besoin de lui pour commander une armée. Il lui annonce qu'il a cependant

rédigé une lettre très dure à son endroit. À la fin de l'entretien, rapporte Eisenhower, Patton, en larmes, pose la tête sur son épaule et fait tomber son casque qui roule sur le sol jusqu'à un coin de la pièce. Patton le ramasse, puis se recoiffe apparemment sans embarras avant de demander s'il peut disposer. Ces quelques instants sont plus qu'Eisenhower ne peut supporter : s'asseyant sur son canapé, il éclate de rire tandis que Patton reste de marbre, au garde-à-vous. Ce rire, écrit plus tard Eisenhower, « je le regrette maintenant car, rétrospectivement, il était cruel ». Lui a-t-il dit alors qu'il ne le renvoyait pas aux États-Unis, bien que la confirmation n'ait été formulée que quelques jours plus tard ? L'angoisse dans laquelle Patton va vivre ces journées ne va pas dans ce sens. Quoi qu'il en soit, le Californien sèche ses yeux humides avec un mouchoir et quitte la pièce[97].

« Quand je suis sorti, on aurait dit que je venais de me faire tuer. » L'humeur vagabonde et inquiète, il se récite de la poésie pendant les cinq heures du trajet de retour à son QG. « Quoi, je l'ignore, mais cet incident a été de nature si triviale et si terrible dans ses conséquences que cela n'est pas le résultat d'un accident, mais l'œuvre de Dieu. Que sa volonté soit faite[98]. » Il n'est pas rassuré sur son sort et, le lendemain, il exprime ses sentiments par une métaphore originale : « Me sentais comme une dinde de Thanksgiving toute la journée, attendant que le couperet tombe. »

Le 3 mai, son sang ne fait sans doute qu'un tour lorsqu'il découvre qu'un télégramme est arrivé alors qu'il était chez le dentiste. « Puisque le ministère de la Guerre m'a confié la décision de te relever ou non, j'ai décidé de te garder… Continue et entraîne ton armée. » Eisenhower a pris cette décision parce qu'il a foi en ses qualités de leader au combat « et pour aucune autre raison ». Il aurait également dit à Patton : « Tu nous dois quelques victoires, acquitte-toi

de ta dette et le monde pensera que je suis sage[99]. » Admettre qu'il est indispensable pour cette opération majeure des forces alliées est le plus beau compliment qu'il pouvait lui adresser.

Patton sait qu'il est passé près de la catastrophe et il ne manque pas de remercier son vieil ami Eisenhower. « Parfois, je l'aime vraiment beaucoup. » Il se sent tellement soulagé qu'il célèbre la décision de son supérieur en prenant un verre d'alcool avec ses collaborateurs : Gaffey, Gay, Codman et Stiller. Patton fait désormais très attention et reste coi. La seule publicité qu'il attende provient des Allemands : « Si je frappe les Huns aussi fort que je l'espère, alors ils le diront au monde[100]. »

Outre Bedell Smith, il est un général américain qui n'est pas de ces réjouissances : Omar Bradley. Bradley est contrarié qu'Ike ne l'ait pas consulté. Après tout, c'est lui qui va devoir gérer le « cas » Patton, son subordonné direct. L'idée première de relever Patton de son commandement lui aurait parfaitement convenu. Blood and Guts n'est pas en odeur de sainteté au sein de l'état-major de la 1re armée où il est de bon ton de le tourner en dérision. Beaucoup, notamment Red O'Hare qui le déteste, trouvent un prétexte pour dîner ailleurs lorsque Patton est là. On s'amuse à railler ses photographies, et son habitude de porter ses revolvers à crosse d'ivoire. Hansen, l'aide de camp de Bradley, rapporte : « Monk [Dickson] dit que cela ressemble aux photos de Musso que nous avions vues en Sicile. Je les ai vues et c'est le cas, avec le menton. » Bradley rit beaucoup en découvrant ces images[101].

Ruth Ellen écrit à sa tante Nita qu'elle a reçu une lettre pitoyable de son père. Elle s'inquiète pour lui et espère que l'assaut à travers la Manche débutera « avant que quelque chose de pire ne lui arrive ». Ce dernier, souffrant depuis des mois, rappelle que « Jésus n'a souffert qu'une seule nuit ». Quant à l'avenir, tout ira pour le mieux

s'il participe à l'« Invasion », sinon… « En ce qui me concerne, une belle tombe propre serait mieux que survivre à une autre victoire[102]. »

Le jour J approche

« Je suppose que tout le monde sera surpris lorsque le jour J arrivera », écrit Patton, impatient, à son épouse. Le mois de mai, au cours duquel le débarquement devait avoir initialement lieu, est également un mois d'anniversaire : celui de la victoire en Afrique du Nord obtenue l'année précédente. Pour l'occasion, un repas est organisé au club des officiers à Widewing. « Ike a fait un excellent discours. » Les deux hommes partagent ensuite un bon moment ensemble : tout va pour le mieux entre eux.

Le 15 mai, dans l'amphithéâtre de l'école Saint-Paul, à Londres, se tient une ultime réunion au sommet rassemblant les officiers les plus importants impliqués dans l'opération Overlord. À 9 heures précises, Montgomery, qui a interdit toute interruption, ordonne de procéder à la fermeture de la salle. On frappe avec insistance et l'assemblée assiste à l'arrivée du général Patton. Eisenhower, habitué à ses frasques, introduit la conférence avant de donner la parole à Montgomery.

Lorsqu'un général canadien fait sa présentation de manière beaucoup plus longue et détaillée que les autres intervenants, Patton marque son ennui en murmurant de façon audible des menaces sur un ton vulgaire, au cas où le Canadien « ne la ferme pas ». Lorsque de Guingand, le chef d'état-major de Montgomery, entend sa remarque, il se lève et chuchote à l'oreille du Canadien, qui s'interrompt[103].

Ike a le mot de la fin de cette réunion historique : « Dans une demi-heure, Hitler aura manqué sa seule et unique chance de

détruire l'intégralité du haut commandement allié avec une seule bombe bien placée. » Le repas est l'occasion d'une belle anecdote pour Patton : « Au déjeuner, je me suis assis en face de monsieur Churchill qui m'a demandé si je me souvenais de lui, et lorsque j'ai dit oui, il m'a immédiatement commandé un whisky. » Il n'est pas surprenant qu'il trouve le discours de ce dernier supérieur aux autres.

CHAPITRE II

La Normandie : le retour dans l'arène

Juin : la grande frustration

Patton ne sera pas de la première vague, il le sait et il s'agit d'une de ses plus grandes frustrations de la guerre. Il s'applique néanmoins à poursuivre l'entraînement de ses troupes avec zèle. Le 29 mai, alors que le jour J approche, il rassemble pour un dîner ses chefs de corps, tous des Sudistes remarque-t-il. « Le seul point sur lequel j'ai essayé d'insister, écrit-il, est, en cas de doute, de suivre la vieille maxime confédérée de "marcher au son du canon"[1]. » On peut se demander si ce conseil est des plus pertinents à l'ère de la guerre moderne. Patton entend que l'on se batte dès que l'occasion se présentera.

Sûr d'être le meilleur général américain, il enrage de ne pas être à la place de Bradley. Ce dernier lui fait un ultime briefing d'Overlord le 1er juin. Patton en ignore le jour et l'heure précis, mais il sait que l'Invasion est proche. Son ancien subordonné, d'habitude réservé, lui paraît plus jovial qu'à l'accoutumée. Patton, qui ne songe qu'au combat et à la gloire, est moins enthousiaste : « Si tout se déroule

comme prévu, il ne me restera rien à faire. Bien entendu, j'espère que quelque chose survienne[2]. » Patton n'est pas si éloigné de la vérité : en son for intérieur, Bradley espère qu'il n'aura pas besoin de la 3e armée pour vaincre l'ennemi[3].

Les deux hommes se rendent à Portsmouth, au QG de Montgomery. Celui-ci semble s'intéresser aux opérations que devra mener la 3e armée, à propos desquelles Patton se montre fort disert : il les a présentées à Simpson, le chef de la 9e armée américaine, deux jours plus tôt – comme une répétition, note-t-il. Cet Américain doit subir les railleries du Californien : lorsque Simpson n'est pas le chef de la 9e armée, il officie en tant que représentant d'un tonifiant pour les cheveux[4].

Comme d'habitude, les Britanniques ne lui inspirent guère de louanges. L'exception notable est Montgomery lui-même, qui lui renvoie une meilleure impression qu'il ne le faisait jusqu'alors. Le général Dempsey n'est qu'un béni-oui-oui, son fait d'armes le plus marquant est d'avoir commandé « le corps en Sicile qui a échoué à prendre Catane », tandis que sa 7e armée américaine avait foncé sur Palerme et s'était emparée de Messine. « Le Canadien [le général Crerar] est mieux, mais n'a rien d'impressionnant. » Si cette critique est récurrente chez Patton, lequel, à l'instar de Montgomery, ne considère personne à son niveau, elle n'est pas dénuée de fondement.

Le Californien estime que les meilleures troupes dont disposent les forces de Sa Majesté sont les Canadiens, précisant avec des sous-entendus qu'il s'agit de Nord-Américains. C'est un détail que Patton retient de De Guingand, le chef d'état-major de Montgomery : « Extrêmement nerveux, il passe son temps à tordre ses longs cheveux noirs et huileux en une petite mèche de la taille d'une allumette. » Toutefois, il reconnaît qu'il est « très intelligent » ; cette appréciation est unanimement partagée. Après le dîner, la soirée se termine par

des jeux, au cours desquels Patton semble avoir eu longtemps la main heureuse. Il ne s'est pas dérobé devant cette pratique si anglaise de miser sur tout. Monty parie ainsi que le Royaume-Uni ne sera pas en guerre dans les dix ans suivant la fin du conflit. En hôte bien éduqué, Patton accepte de parier contre.

Montgomery lance un toast aux quatre commandants d'armées, Patton est le seul à réagir. « Je dis : "En qualité de commandant d'armée ici présent le plus âgé, je voudrais proposer un toast à la santé du général Montgomery et exprimer notre satisfaction de servir sous ses ordres." » Patton reconnaît ne pas être tout à fait honnête avec le fond de sa pensée… Toutefois, il semble avoir apprécié la compagnie de son ancien rival de Sicile, peut-être en raison de sa confiance en lui, peut-être parce que l'accueil a été plus agréable et plus digne de son rang que lors de leurs précédentes rencontres. Peut-être aussi parce que Montgomery sait s'imposer et possède un franc-parler, attitudes qui, selon Patton, font défaut à Eisenhower, alors qu'il est le commandant en chef.

Montgomery téléphone ainsi à Londres au cours de la soirée et rapporte à ses hôtes la conversation : « Si Winnie [Churchill] vient, ce ne sera pas qu'un ennui, il pourrait attirer inutilement l'attention sur nous. Pourquoi diable ne va-t-il pas fumer un cigare au château de Douvres et s'afficher avec le lord-maire ? Il attirerait les regards des Allemands sur Calais[5]. » Le lendemain, c'est un Patton ému, le visage empourpré, qui fait ses adieux à Bradley : « Bonne chance, Brad. On se reverra – bientôt, j'espère[6]. » Un « bientôt » qui signifie sans doute moins sa crainte que Bradley ne survive pas au débarquement que son espoir d'entrer au plus vite dans l'arène.

Les jours suivants, Patton poursuit ses activités, il est taraudé par l'idée de pas être impliqué dans la phase d'ouverture de l'offensive. Le 4 juin, à son insu, l'opération Neptune est ajournée en raison du

mauvais temps qui s'installe sur la Manche, il ne tient plus en place. Il prévient sa femme : « Ne deviens pas excitée au coup de sifflet. Je ne participe pas au coup d'envoi[7]. » La guerre comme un sport… Le lendemain, faute d'annonce du débarquement allié en Normandie, il téléphone à Hughes pour que ce dernier envoie un message de félicitations à Alexander, Keyes et Clark : Rome vient d'être prise. Mais la conquête de la Ville éternelle est reléguée dans l'ombre en raison des événements cruciaux qui surviennent en France, à la grande rage de Clark qui a cru en son heure de gloire.

Le grand jour survient le 6 juin. Alors que les opérations aéroportées impliquant trois divisions débutent sur les flancs de l'invasion et que les forces aériennes matraquent les défenses côtières allemandes et pulvérisent les nœuds de communication, une armada considérable – 7 000 navires – mouille en baie de Seine. À l'aube, l'assaut amphibie majeur du conflit est lancé sur cinq plages, dont deux américaines. Le mur de l'Atlantique, les fortifications côtières érigées en vain par la Wehrmacht, est percé en quelques heures. Le débarquement a réussi. Mais Patton n'est pas partie prenante de cet événement majeur.

Le jour J, il écrit à son épouse : « Ike s'est adressé à la radio à l'Europe occupée et l'a bien fait », reconnaît-il. Comme pour l'invasion de l'Italie, il assiste en spectateur impuissant aux opérations menées par d'autres. Une préoccupation qu'il confie au même moment à son fils : « Ce groupe de héros invincibles que je commande n'en est pas encore, mais ça ne va pas tarder… J'aimerais y être maintenant car c'est un joli jour ensoleillé pour une bataille et j'en ai assez de rester juste assis[8]. » Le ton de la lettre est presque lyrique.

La bataille commence à peine que Patton piaffe déjà d'impatience. Pour se sentir plus impliqué dans Overlord, alors qu'il est encore en

Angleterre, il porte un revolver dans un holster dès le 6 juin. Il ne s'agit pas pour lui que de l'envie de se battre, il croit en son destin : « J'ai toujours espéré être un héros et le moment d'atteindre mon ambition pourrait être arrivé[9]. » Pressé d'en découdre et de ressentir l'ivresse de la bataille, il prépare ses effets personnels, pour être prêt à prendre la relève de quiconque tomberait au champ d'honneur (en songeant à Bradley…). « Je peux bouger dans les dix minutes, si j'en ai l'opportunité », écrit-il à sa femme. Ce va-t-en-guerre irait-il jusqu'à souhaiter la mort d'un général afin d'accélérer son entrée dans l'arène ?

Il continue à préparer son armée, dont toutes les unités ne sont pas complètement opérationnelles. Il insiste sur l'importance d'avoir de bonnes cartes, notamment les cartes françaises Michelin, qu'ils trouvent fort réussies et dont il a fait bon usage pendant la Grande Guerre : « Notre artillerie pouvait toucher des chiottes en brique à 30 kilomètres[10]. » La préparation au combat, pour Patton, passe aussi par une mise au point avec les officiers des relations publiques. C'est par eux que passent les informations qui seront données au pays sur la 3e armée, il lui faut veiller à ce que les correspondants de guerre aient accès aux bonnes informations. Patton entend rentrer dans l'histoire comme un des plus grands capitaines de tous les temps. Mais il exprime sincèrement son souhait que le mérite des victoires revienne aux simples soldats et aux officiers subalternes : il faut par conséquent montrer ce qui se déroule réellement sur la ligne de front.

Le 6 juin, il rappelle dans son carnet : « J'ai l'horrible sensation que le combat sera terminé avant que je n'entre en lice, mais je sais qu'il n'en sera pas ainsi puisque la destinée veut que j'en sois[11]… » Angoisse infondée qu'il confie à Beatrice le 9 juin, le 12 et encore le 14, etc. Très pieux, il s'en remet à la Bible dans laquelle il pense se replonger. Il a pourtant des motifs de satisfaction, le courrier de ses

admirateurs est rassurant : on ne l'a pas oublié même s'il ne combat plus depuis la mi-août 1943, soit presque dix mois.

Il ne manque pas de dénigrer l'action de ses congénères sur le continent dès que l'occasion se présente. Celle-ci survient dès le 8 juin. Peu de nouvelles parviennent du front : « Apparemment les choses ne se déroulent pas trop bien. » De fait, Montgomery n'a pas pris Caen, pierre angulaire de la défense allemande en Normandie. Patton fait aussi un constat amer : « On a l'impression que les gens sont satisfaits de tenir plutôt que d'avancer. » Le jugement de Patton est pertinent : certes, le Californien a un caractère de fonceur, mais les armées alliées déployées en Normandie sont bien timorées, en particulier les forces américaines alors qu'un trou béant existe depuis quelques jours au centre du front de la 7e armée allemande. Patton aurait sans doute changé la donne. Lui seul, parmi les commandants d'armée et de groupe d'armées, a l'esprit du cavalier et l'élan du général préconisant la guerre de mouvement et la rapidité qui vont de pair. De manière imagée, il écrit à sa femme qu'il marche et qu'il court, « en cas de nécessité – pour courir après les Allemands, pas devant eux ».

Ce n'est que le 15 juin qu'il se décide à écrire à Bradley. « Mon cher Brad, j'aurais voulu t'écrire plus tôt pour te féliciter pour le très grand succès de ton débarquement en France, mais je sais que tu as été très occupé. Ayant eu une petite expérience dans les débarquements, je pense que mon éloge aura quelque poids pour toi lorsque je te dis que je ne peux pas concevoir comment tu aurais pu faire mieux. »

Patton, quand il ne prépare pas son armée au combat, s'occupe. Il sacrifie à une sorte de rituel. Il offre ainsi au recteur de l'église située derrière Peover Hall un drapeau américain, ainsi qu'une plaque rappelant que le QG de la 3e armée a eu le privilège de prier Dieu

dans ce lieu. Il avait eu un geste similaire à Casablanca et à Palerme[12]. S'il ne fait pas la une des journaux pour la bataille de Normandie, sa popularité est grande et il est indiscutablement célèbre, y compris auprès des Britanniques. Il en a un aperçu le 17 juin, dans un théâtre de Manchester, lorsque Leslie Henson, qui tient le premier rôle, déclare au lever de rideau que dans la salle se trouve « le général américain le plus illustre, un homme avide de sang – je n'ose dire de tripes devant les dames. L'assistance a applaudi et poussé des hourras pendant un long moment ».

De la guerre, Patton n'en ressent l'écho direct qu'avec les bombes volantes V-1 que la Luftwaffe lance sur Londres et l'Angleterre à partir du 12 juin. « Les avions sans pilotes sont plutôt une nuisance. J'en ai vu un et j'en ai entendu un grand nombre… Les avions font le bruit d'un avion classique avec un mauvais rhume et ressemblent à des Spitfire mais en plus petits. Environ dix secondes avant qu'ils ne touchent le sol, le boucan disparaît et l'explosion survient. Je pense qu'ils n'ont qu'une valeur de nuisance[13]. » Comme beaucoup de soldats alliés et de civils britanniques, Patton découvre cette prouesse de l'ingénierie allemande. Le Californien a raison dans son analyse : les V-1 ne sont qu'une nuisance.

Le 26 juin, il se rend à Exeter où il retrouve Eisenhower. Il observe la façon dont Ike se comporte avec les hommes du rang : « Ike mène une inspection en marchant à travers les rangs et en parlant brièvement à de nombreux soldats. Il essaie de trouver des points communs avec eux, et il se montre très doué pour cela. Il prend ensuite un haut-parleur et dit aux soldats de s'asseoir et de se rassembler. Il leur parle de manière vraiment familière, mais il emploie trop souvent "je", "mon" et "moi" en les exhortant généralement à bien se battre, "afin que nous puissions terminer cette guerre, que je puisse rentrer à la maison et aller pêcher". Les hommes

semblent apprécier et généralement ils applaudissent et l'acclament un peu. » Patton n'estime pas pour autant que ce type de discours soit réellement un succès. « C'est le style d'un candidat à un poste plutôt que celui d'un soldat », écrit-il. Des reporters accompagnent Eisenhower, prenant note des noms des soldats avec lesquels converse le commandant suprême, ce qui sera sans doute du plus bel effet dans leurs villes d'origine, commente Patton. Ce dernier affirme qu'Eisenhower pense ainsi se mettre au niveau des soldats.

Or, Patton n'entend pas les choses de cette façon, en dépit de son attitude grandiloquente et calculée, ainsi que du vocabulaire fleuri qu'il emploie à dessein. « Un commandant ne peut pas commander et être au même niveau. C'est du moins mon opinion. » Patton ne voit dans la méthode d'Eisenhower qu'une sorte de pêche aux voix, une volonté d'être populaire, alors que lui-même cherche tout autre chose avec ses discours : susciter une émotion pour le combat. Pas de « je » chez Patton, ou très peu : il leur parle avant tout d'eux-mêmes quand il s'adresse à ses hommes.

Que pense Eisenhower de lui ? Dans un rapport pour Washington, il le juge « supérieur » en termes d'efficacité. Parmi les 26 lieutenants-généraux aptes à commander une armée qu'il connaît, il le place en deuxième position. Sur un plan plus général, il n'occupe que la huitième place. Eisenhower reconnaît qu'il est « un combattant et un commandant brillant », mais qu'il est trop impulsif et trop soupe au lait, et qu'il « peut parler en public de manière inconsidérée[14] ». L'allusion à l'incident de Knutsford est évidente.

Les semaines passent, Patton prépare son transfert sur le continent. Gay est envoyé en avant afin de trouver le lieu idéal pour établir son PC. Il choisit Néhou, à proximité de Valognes. Le 27 juin, les choses se précisent : Patton écrit à son épouse que son état-major déménage au sud de Salisbury, à Breamore Hall, pour s'habituer à la

vie sous la tente et pour se rapprocher du centre de l'action. En fait de tente, il s'agit, en ce qui le concerne, d'une belle demeure élisabéthaine suffisamment vaste pour accueillir 150 personnes.

Bien que Patton ne soit pas encore engagé dans les combats, il suit attentivement l'évolution de la situation en Normandie et élabore des plans. L'enlisement de la guerre des Haies dans le Cotentin, sur la route de Saint-Lô, ainsi que la situation bloquée devant Caen lui suggèrent des alternatives. Il se réfère au plan Schlieffen, celui de l'invasion de la France en 1914, en imaginant Caen comme l'équivalent de l'Alsace en tant que pivot de la manœuvre. C'est peu ou prou ce que préconise Montgomery, si ce n'est que ce dernier n'imaginait pas être coincé devant la ville de Guillaume le Conquérant. Par ailleurs, il préconise, de façon concomitante, de débarquer trois divisions, dont une blindée, à Morlaix, en Bretagne. L'ennemi serait pris à revers et les Américains pourraient poursuivre sur la ligne Alençon-Argentan (et donc encercler l'adversaire), puis marcher sur Évreux ou Chartres selon la situation.

Patton détiendrait-il la solution ? Eisenhower désespère de l'impasse de la campagne. Hughes rapporte qu'il aurait déclaré : « Parfois, j'aimerais avoir George Patton là-bas[15]. » Ike réfléchit à l'alternative bretonne au cours du mois de juillet, mais l'opération semble aventureuse. Bien plus, Bradley va lui soumettre un plan prometteur qui pourrait permettre de sortir de l'impasse : Cobra, qui devrait mener la 1re armée américaine au niveau d'Avranches. Patton préconise de son côté que les Américains attaquent avec une ou deux divisions blindées de front en progressant sur la route d'Avranches, « en couvrant les avant-gardes avec des frappes aériennes. Je suis sûr que cette méthode, bien que probablement coûteuse en tanks, principalement à cause des mines, pourrait nous assurer une percée à

Avranches depuis nos positions actuelles en pas plus de deux jours[16] ».

Il fait preuve d'une remarquable prescience, aussi bien dans l'idée de pivot autour de Caen que dans la façon dont doit se réaliser la percée à Avranches, bien qu'il ne soit pas fait mention de certains éléments décisifs comme l'idée de *carpet bombing*[17]. Cette faculté d'anticipation tient au fait qu'il sait évaluer une situation grâce à ses connaissances et son talent en matière de stratégie et de tactique.

Eisenhower songe à la poursuite des opérations. Il confie à Patton que quatre armées américaines doivent entrer en lice en France, dont une petite « pour Montgomery, puisque les Britanniques ont atteint leur limite avec quatorze divisions ; Bradley aura trois grandes armées américaines, avec moi sur le flanc sud. Pourquoi une armée américaine doit-elle aller avec Montgomery ? Je ne vois pas, si ce n'est sauver la face du petit singe[18] ».

L'arrivée en Normandie

Le 2 juillet, la fin de la pénible attente est en vue : Patton apprend qu'il doit déménager son QG sur le continent le 5 du mois. Le moral gonflé à bloc par la perspective de la bataille, il est parfaitement confiant. « C'est amusant que je n'aie jamais eu le moindre doute sur le fait de donner une raclée aux Allemands où que je les rencontre. » Il est d'autant plus rassuré que le comportement de ses soldats répond à ses attentes : « Ils veulent vraiment se battre. » Sa seule inquiétude est ailleurs : survivre aux interludes entre deux campagnes. Dangereuses périodes au cours desquelles il écrit : « Je semble m'attirer toujours des ennuis[19]. » Il a toujours l'affaire des gifles de Sicile et Knutsford à l'esprit.

Le lendemain, 3 juillet, il convoque les responsables des différentes sections de son état-major à 17 h 30. « Messieurs, le moment pour lequel nous avons tous travaillé et pour lequel nous nous sommes entraînés si longtemps est enfin arrivé. Demain, nous partons pour la guerre ! Je vous félicite. Et je prophétise que vos noms et le nom de la 3e armée vont entrer dans l'histoire – ou dans les registres du Service d'enregistrement des tombes. Merci. Bonne nuit[20] ! » Cette touche finale d'humour est typique de Patton. Sans doute diversement appréciée, elle n'est pas, bien sûr, dénuée de fondements.

Patton rend visite à Eisenhower qui lui confie hésiter à prendre en charge directement les opérations terrestres, bien qu'il y songe de plus en plus. Le sentiment de Patton est ambivalent, mais il vaut mieux voir un Américain commander sur le terrain, encore faut-il que cet homme ait l'expérience du combat…

6 juillet 1944. Ce grand jour pour Patton marque son retour en France et son entrée dans l'arène. « Il y a un an exactement, le 6 juillet 1943, écrit-il à Beatrice, nous quittions Alger pour la Sicile. Aujourd'hui, l'histoire se répète. J'espère que les résultats seront aussi bons et avec moins d'incidents… » Si le sort des armes a vraisemblablement tourné en faveur des Alliés, la route qui mène à Berlin est encore longue et la Wehrmacht représente un adversaire redoutable.

Bien que ne devant être activée que début août, le déploiement de la 3e armée risque d'être détecté par les Allemands. Si la présence de Patton est avérée en Normandie, tout un pan de Fortitude s'écroule. Marshall, à la demande d'Eisenhower, choisit un autre général de premier ordre pour assurer la pérennité du plan de couverture : Patton est remplacé dans son poste fictif par le général McNair. Pour leurrer les Allemands et justifier ce changement, Eisenhower fait

courir la rumeur que Patton a été rétrogradé au niveau de commandant d'armée en raison de certaines indiscrétions.

À 10 h 25, il s'envole à bord d'un C-47. Trois Skytrain[21], chargés chacun d'une jeep, escortés par quatre P-47 Thunderbolt, emmènent Patton et ses proches collaborateurs[22]. Le général consacre le temps de la courte traversée à une lecture de circonstance : un tome de la monumentale histoire de la conquête normande d'Edward Freeman[23]. Poser le pied en France, sur une piste établie près d'Omaha Beach, lui est agréable, bien qu'il souffre d'une infection à un orteil, douleur heureusement atténuée par les brodequins de Meeks, son ordonnance, qui a de plus grands pieds que son général.

Old Blood and Guts attire les foules, chacun voulant une photo souvenir du célèbre général. Ce dernier avise les reporters qu'il est ici incognito, même si la nouvelle de sa présence se répand rapidement chez les GI cantonnés dans la zone.

Une fois sa jeep déchargée, il se lance dans un de ses discours enflammés dont se délectent les simples soldats. « Je suis fier d'être ici pour combattre à vos côtés. Maintenant, allons étriper ces Boches et déchaîner l'enfer sur Berlin. Lorsque nous serons à Berlin, je vais abattre personnellement ce damné fils de pute en papier peint comme je le ferais d'un serpent[24]. » Une déclaration dans la teneur de ce qu'attendait l'auditoire qui l'acclame.

En suivant la côte, Patton observe les vestiges des défenses allemandes. Il en profite pour défendre les prouesses des GI : « Les bonnes troupes américaines peuvent s'emparer de n'importe quoi et aucune plage ne peut être défendue si elle est sérieusement attaquée[25]. » Toute posture défensive lui fait horreur et il trouve une explication à l'échec du mur de l'Atlantique. Il est, pour une large part, imputable « à l'effet psychologique de défenses bétonnées sur les défenseurs ». Quand on entre dans une casemate de béton, la

première réaction est de se dire que « l'ennemi doit être vraiment puissant, sinon je n'aurais pas à m'abriter ». Et lorsque la ligne qu'on défend est percée, on éprouve une sensation qui remonte de la colonne vertébrale, on se sait encerclé, mais on ignore d'où l'attaque va venir. Patton compare les soldats enfermés dans un bunker à une tortue à la merci de garçons, à la différence près que ce n'est pas une allumette qui risque de les effrayer, mais un lance-flammes.

Il est enfin sur le front, à moins de 7 kilomètres des premières lignes. « Bradley n'aurait pas pu être plus poli et nous avons une longue discussion jusqu'au souper. » Il commente l'aménagement de la roulotte de son supérieur, séparée en deux parties par une balustrade digne d'un autel et des rideaux sombres de black-out ; Patton juge qu'elle ressemble à « une foutue chapelle[26] ».

Si Bradley le reçoit en apparence aimablement, les hommes de son état-major ne le voient pas arriver avec plaisir. Hansen le décrit avec son pantalon couleur « crème glacée » et remarque l'absence des revolvers, trop fameux pour que sa présence reste secrète[27]. Collins, le commandant du 7e corps, lui présente son plan, mais Patton objecte qu'il outrepasse ses prérogatives quand il indique à chaque division où placer ses bataillons. Patton avait déjà relevé chez Clark des entorses aux pratiques de l'armée américaine.

Arrivant sur le continent alors que l'enfer de la bataille des Haies atteint son paroxysme, il n'est pas impressionné par ce qu'il voit : Bradley n'a pas su concentrer ses forces. Sa piètre opinion de son supérieur et de son état-major se confirme les jours suivants, les gains de l'offensive de la 1re armée n'atteignent tout au plus que quelques kilomètres pour des pertes effrayantes. Il se montre néanmoins flatteur dans l'espoir que ses propos soient rapportés à Bradley, qu'il surnomme « l'Aigle[28] ». Il a déjà employé cette méthode vis-à-vis d'Eisenhower[29].

Patton à son QG de Néhou

Le lendemain, Patton se rend à son QG. Le passage du pont de Carentan déclenche une petite poussée d'adrénaline : il est la cible des tirs de harcèlement des Allemands et il faut le traverser à toute vitesse. Pourtant, « quand je l'ai traversé, j'ai vu quatre de nos soldats assis dessus, pêchant[30] », remarque Patton.

Le QG de la 3e armée se déploie dans un champ à Néhou. Loin du tumulte des premières lignes, la deuxième nuit en Normandie du Californien est agitée. C'était « extrêmement bruyant, peut-être parce que j'avais oublié la guerre. Quoi qu'il en soit, la tente a été secouée presque toute la nuit sous l'effet des détonations de nos canons de corps et d'armée, dont les positions de tirs nous entouraient[31] ». Son chien n'apprécie pas plus que son maître, « il sortit de la tente plusieurs fois pour voir ce qui se passait. Moi aussi du reste ». Ce soir-là, il a pu observer les ruines du château médiéval de Saint-Sauveur-le-Vicomte, conséquence due davantage au bombardement en règle de l'aviation alliée qu'au poids des ans. Ce spectacle désole ce général pétri d'histoire, élevé dans l'imaginaire des chevaliers de la Table ronde.

Il assiste, avec enthousiasme, à une messe en plein air : « C'était très impressionnant. Tous les hommes avec fusils et casques, l'autel à l'arrière d'une jeep. Des avions en mission survolant et en même temps le son du canon[32]… » Religion et guerre : les deux piliers de l'existence de G.S. Patton.

Sa caravane ? Une roulotte pour officier supérieur en réalité. « J'ai un camion pour dormir. Il est plutôt chouette – un peu comme une cabine de yacht sauf qu'on peut s'y tenir debout. Il y a un lit et un matelas pneumatique, un lavabo, une penderie, un bureau, un meuble à cartes, du chauffage et un circuit électrique de 110 volts

avec une radio intégrée. Également une sorte de toile faisant office d'auvent. » Son lit est situé au fond de la caravane et un cabinet de toilette est aménagé, ainsi qu'une petite penderie. Il la juge spacieuse et fonctionnelle[33] ; « le camion-couchette est vraiment trop confortable. Je vais me ramollir[34] ». Cependant, le chauffage au gaz lui occasionne des maux de tête – il s'en passera quitte à dormir dans le froid[35]. Patton écoute peu les nouvelles sur son poste émetteur-récepteur, il ne l'utilise pas pour entrer en contact avec ses subordonnés. Il aura un radiotéléphone, censé être pourvu d'un dispositif brouillant les paroles avant qu'elles ne soient reçues par l'interlocuteur, mais Patton n'a jamais su s'en servir correctement, prétendant que l'appareil brouillait ses mots avant même qu'il ne parle[36]. Lorsqu'il sera en Allemagne, il préférera toujours dormir dans sa caravane, y compris lorsque son bureau et sa salle de conférence seront installés dans des bâtiments. La seule exception à cette règle est la période hivernale, au cours de la bataille des Ardennes. Il dispose d'une autre caravane qui fait office de bureau.

Weyland fait installer son QG près de celui de la 3e armée. Une disposition qu'il reprend début août quand le PC avancé de Patton change de localisation. En mai 1944, Montgomery, fort de son expérience en Afrique du Nord, avait fortement conseillé à Patton de procéder de la sorte afin d'assurer la meilleure collaboration possible entre les forces aériennes et les forces terrestres. Les conseils de Monty sont pertinents : avant de lancer la moindre opération, il faut se demander quelles en seront les conséquences pour l'armée de l'air. Chaque pilote doit avoir conscience que son rôle est d'assurer le succès des forces terrestres[37].

Patton fait installer une carte de l'Europe à son état-major (éclairée avec des casques allemands en guise de lampes à partir de la bataille des Ardennes), mais aussi une autre, celle du Pacifique.

Tous les fronts y figurent. La première carte déployée n'a pas eu l'heur d'être à son goût : « Elle ne va que jusqu'à Paris en direction de l'est. Je vais à Berlin. » Cartes des opérations de la 3e armée jusqu'au niveau du bataillon, état des pertes, tableaux, graphiques et maquettes complètent les informations affichées au QG. L'étude des cartes et des voies de communication est primordiale pour Patton. S'il étudie les itinéraires de Guillaume le Conquérant, c'est parce que les routes autrefois étaient édifiées en terrain carrossable : il pourrait déborder les nids de résistance ennemis en empruntant des axes que les Allemands n'auraient pas songé à rendre impraticables[38].

Trois briefings sont donnés chaque jour : le premier à 7 heures, un autre plus formel une heure plus tard, et le dernier vers 17 heures. Chacun de ces briefings est précédé d'un rapport de situation une heure plus tôt. Le premier rapport de situation terminé, les officiers de liaisons partent transmettre les ordres dans leurs états-majors respectifs ; vers midi, toutes les unités de la 3e armée ont les dernières informations sur l'ensemble de la situation, ainsi que des nouvelles des autres fronts[39]. Tous les membres de l'état-major, tenus de porter casque et cravate, ont la liberté de s'exprimer et de donner leur avis. Des clichés nous montrent cependant le général consultant les cartes avec ses aides, nu-tête et avec des lunettes[40].

Patton écoute avec bienveillance les suggestions de ses subordonnés. Pas question non plus d'avoir l'air d'être absorbé par le travail quand ce n'est pas le cas : personne ne vaque à des occupations futiles. Contrairement à ce qui a cours dans d'autres QG, l'aspect pratique domine et les activités ont un but précis : il ne s'agit pas de perdre son temps, il faut faire preuve d'efficacité. Patton s'implique dans la préparation des plans. Il les connaît en détail, de sorte qu'il se montre apte à les modifier rapidement. L'ambiance qui règne est cordiale. Mais une fois le plan discuté, il n'y a plus de

question à poser et il convient d'obéir aux instructions. Patton, très respecté, n'est pas avare de médailles : il partage la gloire avec ses officiers et ses hommes. Pareille sollicitude transparaît dans sa relation avec son état-major : il ne manque jamais l'occasion de le complimenter[41].

Entre ces briefings et autres études des opérations en cours, le général prend le temps de se restaurer. Son petit-déjeuner est immuable : du thé (comme ses « cousins » anglais qu'il méprise tant), deux œufs et des toasts, ainsi que des céréales. Le déjeuner, qu'il supprime après la percée d'Avranches, car il le considère comme une perte de temps, se limite à un plat : de la viande froide (il n'aime pas la nourriture trop chaude) ou du hachis et un dessert – Patton a un faible pour les sucreries. Pour le dîner, de la soupe, une entrée, du rosbif avec des légumes et, si possible, un dessert et du café. Il aime prendre un whisky coupé d'eau avant le repas le soir, et éventuellement un verre de vin, qui sera plus aisé à obtenir quand ses troupes auront atteint la Champagne et la Bourgogne. Le menu varie lorsque le général est en déplacement, il partage alors l'ordinaire du soldat en campagne sans sourciller[42].

Patton ne fait pas l'unanimité. Coy Eklund, qui appartient au PC avancé, le voit assez souvent, mais, comme beaucoup, il se sent mal à l'aise en sa présence, sa manie de jurer sans cesse l'insupporte. Il cherche à l'éviter.

« Je pense que même ses pairs n'étaient pas à l'aise autour de lui. Mais je crois qu'ils l'admiraient. Nous le respections et l'admirions et croyions en lui. » Robert Allen, un de ses principaux officiers du renseignement, va dans ce sens : Patton n'est aucunement idolâtré par ses hommes. « Naturellement réservé et combatif, il n'était pas un homme très liant. Il avait des amis et des admirateurs dans la profession, à contrecœur pour certains de ces derniers, plus

particulièrement d'autres généraux. Mais, hormis sa famille, Patton n'avait pas d'intimes[43]. » Cela ne l'empêche pas de sympathiser avec aisance, d'autant qu'il a le sens de l'humour, mais il maintient toujours une distance. Pour les autres, il reste « le général », « Georgie » dans son dos.

Patton dispose de plusieurs véhicules, dont une automitrailleuse M-20 dont il est fait première fois mention le 4 août 1944. La M-20 atteint des pointes à 90 km/h. Comme sur ses autres véhicules, Patton y fait installer deux puissants avertisseurs pneumatiques de la marque Buell Air. Couplés à la sirène, ces klaxons annoncent invariablement, et à distance, l'arrivée du général Patton. De façon caractéristique, si on considère la personnalité de Patton, l'engin conserve sa puissante mitrailleuse de 12,7.

Il retrouve Montgomery au QG de Bradley. « Montgomery nous a longuement expliqué pourquoi les Britanniques n'ont rien fait, observe Patton sarcastiquement. Caen était leur objectif du jour J et ils ne s'en sont toujours pas emparés. » Patton observe les manœuvres de Montgomery. Ce dernier, bien que laissant une grande latitude aux généraux américains, essaie de retarder sa perte de contrôle sur l'ensemble des forces terrestres des Alliés. Ceci sera effectif dès que Bradley prendra la tête du 12e groupe d'armées américain et qu'Eisenhower s'installera sur le continent. La prise d'Avranches par le 8e corps de Middleton (un corps qui doit échoir à Patton) devrait annoncer l'activation de la 3e armée. « Bradley a refusé de mordre à l'hameçon, écrit Patton, car il m'utilise comme moyen de s'extirper de la subordination au 21e groupe d'armées. J'espère qu'il va réussir[44]. » En la matière, il estime aussi que son supérieur manque d'allant et de courage : « Brad dit qu'il va m'engager aussi vite qu'il le peut. Il pourrait le faire maintenant pour son plus grand intérêt s'il en avait le courage. » Patton y voit la main de Montgomery, supposé influencer

l'état-major : « Bien entendu, Monty ne veut pas de moi, il a peur que je lui ravisse la vedette, ce que je vais faire. » Bref, comme en Sicile, le Britannique lui apparaît comme un rival en puissance.

Eisenhower pâtit du jugement habituel de ne pas être à la hauteur et d'être probritannique : « Ni Ike ni Brad n'ont l'étoffe. Ike est pieds et poings liés par les Britanniques et il ne s'en rend pas compte. Pauvre fou. En fait, nous n'avons pas de commandant suprême – personne qui puisse prendre le dessus et dire que ceci doit être fait et que cela ne doit pas être fait[45]. » Les talents déployés par Eisenhower pour assumer sa difficile tâche ont-ils jamais été appréciés par Patton ? Il semblerait que non…

Bradley et Hodges ne sont pas à la hauteur de leur tâche non plus dans l'esprit du bouillant Californien qui n'a de cesse de dévaloriser ses pairs : ils « ne valent rien. Leur seule qualité est qu'ils s'entendent bien pour ne rien faire ». Une preuve parmi d'autres : « J'ai vu des centaines d'hommes de la 1re armée ne faisant rien. J'ai donné des ordres pour que nous surveillions de près nos hommes et que nous nous assurions qu'ils soient employés de façon productive. »

Bradley a un autre travers aux yeux de Patton. « Collins et Bradley ont une trop grande propension à couper des têtes. Cela va leur faire perdre la confiance des chefs de divisions[46]. Un homme ne doit pas être condamné pour un échec initial avec une nouvelle division. » Une des victimes de la vindicte de Bradley est le général Teddy Roosevelt, limogé en Sicile. Roosevelt, revenu au combat au sein de la 4e DI, participe au débarquement avec la première vague sur Utah Beach. Son cœur n'a pas supporté le stress dû au combat. Il décède dans la nuit du 12 au 13 juillet.

Patton écrit à Beatrice : « C'était l'un des hommes les plus braves que j'ai connus. » Le jour des funérailles, Patton reste humble et, devant les photographes essayant de prendre un cliché de lui, il reste

au dernier rang. La cérémonie est ratée à ses yeux, Roosevelt aurait mérité mieux : des prédicateurs aux talents douteux, une garde d'honneur en colonne au lieu d'être en ligne. « Vers la fin du service, nos canons antiaériens près de Coutances ont ouvert le feu sur des avions allemands et fournirent un requiem idéal pour les funérailles d'un homme vraiment très brave. »

Si l'armée de Patton n'est pas encore activée, certaines de ses futures unités sont au combat au sein de la 1re armée, comme le 8e corps. Bradley demande à Patton s'il voit une objection à ce que la 4e DB soit engagée en posture défensive. « J'y suis favorable – le plus tôt nous aguerrissons nos troupes, le mieux ce sera[47]. » À la mi-juillet, alors que la bataille de Normandie semble n'être devenue qu'une terrible guerre de position, Patton craint toujours que la guerre ne s'achève avant qu'il ait pu combattre. La situation ne milite pourtant pas dans ce sens : « La moitié de juillet est passée sans progrès, seulement des pertes. Les Britanniques ne font rien d'important, pas même de retenir les divisions allemandes en face d'eux puisque deux ont quitté leur front pour venir devant le nôtre. » De fait, la Panzer Lehr a quitté le front de Tilly-sur-Seulles, face aux Britanniques, pour mener une vaine contre-attaque devant Saint-Lô.

Le 17 juillet, Patton retrouve à Cherbourg son ami Stimson, le secrétaire d'État à la Guerre, qui lui prodigue un conseil pertinent en l'avisant de ne critiquer personne, mais de laisser ses actions parler pour lui. Pendant ce temps, au QG de la 3e armée, Gay apprend avec stupéfaction que le secret de Cobra, pourtant essentiel dans le succès de l'offensive, a été éventé par l'officier des relations publiques de la 3e armée, en dépit des ordres stricts reçus à ce sujet. Lorsque Patton est de retour à Néhou et qu'il apprend la nouvelle, il est très contrarié. Peu après son arrivée, il s'en va trouver les correspondants de guerre pour leur exprimer son mécontentement. « En tant que

citoyens patriotes… vous devez comprendre l'énormité du crime qui a été commis. Nous avons essayé de maintenir les correspondants informés dans cette armée. […] Je continuerai à vous accorder ma confiance, mais vous devez réaliser que vous ne devez pas, je répète vous ne devez pas, jamais, jamais, jamais parler de quoi que ce soit qui vous a été dit à moins qu'on ne vous ait spécifiquement dit que vous pouviez le mentionner. » Il pense que cette affaire est avant tout due à la volonté de se vanter d'avoir eu une information avant les autres… Quant à l'officier des relations publiques fautif, il ne pense pas qu'il mérite le conseil de guerre. Il doit en revanche le déplacer, mais pas avant Cobra afin d'éviter toute fuite[48]. En démocrate, Patton ne remet aucunement en cause la liberté de la presse, même tempérée en temps de guerre. Par ailleurs, Américain par-dessus tout, il n'a pas manqué de faire appel à la fibre patriotique des journalistes.

Quelle est l'opinion de Patton sur le plan de l'offensive ? « Je suis allé voir Bradley et Hodges à propos des opérations après Cobra. Simpson était là aussi. Cobra… est une opération bien timide, mais Bradley et Hodges se considèrent comme de véritables diables pour y avoir songé. Du moins est-ce la meilleure opération qui a été planifiée jusqu'à présent et j'espère qu'elle réussira[49]… » Patton esquisse enfin un timide compliment, mais on est loin d'un enthousiasme franc qui soulignerait le talent des autres généraux.

L'entrée en lice de la 3e armée se précise. Pourtant, le 20 juillet, une nouvelle survient, peu rassurante pour Patton. Alors que tout le monde, à tout le moins chez les Alliés, ne peut que se réjouir de la mort de Hitler, l'annonce de l'attentat qui a été perpétré contre lui par Stauffenberg à son QG de Prusse-Orientale est source d'angoisse. Et si l'Allemagne s'effondrait ? La guerre serait terminée en Europe avant qu'il ne passe à l'offensive ! Il manquerait le rendez-vous avec le destin qui le ferait entrer dans l'Histoire ! Ne perdant pas de temps,

Patton questionne immédiatement Stimson sur « la possibilité de combattre les Japonais[50] ». Un affolement qui n'a aucun sens… À cette date, le front allemand en Normandie semble proche de la rupture alors que de nombreuses unités sont déployées dans le nord de la France. La Wehrmacht est aveuglée par ses services de renseignements, elle estime que le FUSAG – qu'elle nomme toujours le « groupe d'armées Patton » – aligne entre 32 et 35 divisions alliées, prêtes à débarquer dans le Pas-de-Calais[51]. Toutefois, Oshima, l'ambassadeur du Japon auprès du Reich, apprend des Allemands que plusieurs divisions de Patton ont été transférées à Montgomery et que d'autres ont été envoyées autour de Londres. Les Allemands estiment par conséquent que le FUSAG pourrait difficilement débarquer dans l'immédiat, mais ils s'attendent toujours à ce débarquement[52].

CHAPITRE III

La percée en Normandie : la chevauchée fantastique

Cobra : la percée décisive

L'opération doit être lancée le 24 juillet. Patton piaffe d'impatience. Il écrit à sa femme : « J'en ai assez d'attendre. Il y a un an, nous prenions le départ le long de la côte nord en direction de Messine. Mon Dieu, quelle longue parenthèse ! » Il se sent encore mis « à la niche », mais promet « une gigantesque explosion » quand il entrera en scène. Le retard dans la prise de Saint-Lô (le 18 juillet), défendue avec acharnement, et le mauvais temps repoussent le lancement de Cobra. Le jour J, l'opération est annulée à la dernière minute et reportée au lendemain.

L'attaque est lancée le 25 juillet. « Le rideau pourrait se lever entre quarante-huit heures et dix jours. Dieu sait que je le souhaite[1]. » Patton n'est pas encore engagé dans la partie, probablement parce que Bradley trouve trop risqué de lancer prématurément le trop impétueux Californien[2], même si le 8e corps, qui lui sera bientôt subordonné, attaque dès le 26 juillet au nord de Lessay. Placé sous les

ordres de Middleton, ce corps attaque avec ses quatre divisions d'infanterie et la 4e DB. Les combats sont acharnés et Hausser, le chef de la 7e armée allemande, ne peut pas désengager la 2e SS Panzer « Das Reich » pour parer à la percée que réalise ce même jour le 7e corps de Collins qui exploite une brèche dans les lignes allemandes.

Patton monte à bord d'un petit avion d'observation Piper Cub et survole le champ de bataille[3]. Bradley fait de même et le Californien prend un cliché de l'appareil à bord duquel a embarqué son supérieur[4]. Ce qu'il observe le stupéfie. Les cratères de bombes, d'abord, sont beaucoup moins larges et impressionnants que ceux qu'il a connus en 1918. Une grande quantité de cadavres de bovins gisent dans les prés, « victimes innocentes » dont l'odeur pestilentielle est perceptible de son appareil survolant le terrain à une centaine de mètres d'altitude[5].

Patton est invité à dîner par Bradley ce 26 juillet. C'est à cette occasion qu'il apprend le décès de McNair, qui doit rester secret. Le général a été tué par une bombe américaine au cours du *carpet bombing*… Comme en Tunisie où il avait été blessé, il voulait se rendre compte de ses propres yeux du bien-fondé du programme d'entraînement et des doctrines qu'il avait mis au point aux États-Unis. « Une triste fin et un sacrifice inutile. C'était un grand ami[6]. » Survolant le champ de bataille, Patton prend des photographies de l'endroit où le général a été tué[7]. Il perd également un ami très proche, parrain de son fils : « Paddy » Flint, colonel d'un régiment d'infanterie touché à la tête au cours des combats pour Saint-Lô.

Deux jours plus tard, il se montre élogieux envers Bradley dans une lettre envoyée à Eisenhower : « Bradley a certainement fait un superbe travail. » Mais il déplore aussitôt que son supérieur risque de gagner la guerre avant qu'il n'en soit, une forme de boutade sans doute… Le 27 juillet, Bradley téléphone à Gaffey, le chef d'état-major

de la 3e armée, pour lui annoncer qu'il souhaite que Patton prenne en charge dès à présent les opérations du 8e corps, bien que la 3e armée ne doive officiellement être activée que le 1er août. Il faut annoncer la bonne nouvelle à Patton et Gaffey envoie sur-le-champ un jeune officier trouver le général. Celui-ci est au dépôt d'essence et apprend qu'il doit retourner immédiatement au QG, où il parvient à 16 h 45.

Si Patton ne doit pour l'heure que superviser l'action d'un unique corps, c'est mieux que rien. « [Après avoir pris connaissance des ordres] je me rends immédiatement au 8e corps avec Haislip, Gaffey, Harkins et Hammond pour arranger la prise en charge du corps, mais je mène les choses simplement pour ne pas que les gens soient excités par le changement[8] ». On apprécie le tact de Patton. Il n'en pouvait plus d'attendre : il avait même proposé à Eisenhower de lui donner 1 000 dollars pour chaque semaine gagnée sur le calendrier retenu pour l'activation de la 3e armée[9].

La perspective d'en être enfin a une conséquence évidente et attendue sur son moral : « Je me sens plus heureux en ce qui concerne la guerre[10]. » Patton va imposer l'usage des blindés en avant des divisions d'infanterie, alors que Bradley n'envisage qu'une poussée de l'infanterie aussi vite que le génie peut déblayer les décombres et aménager des ponts : toute avancée fulgurante semble impossible[11]. Patton n'en a cure : en dépit du bocage, les 4e et 6e DB, commandées respectivement par Wood (dit le « Rommel américain », mais aussi « Tiger Jack », car il ose tenir tête à Patton) et Grow, vont mener la charge. Une initiative heureuse qui va accélérer le processus de percée. Cette opportunité n'est rendue possible que dans la mesure où la défense allemande n'a aucune profondeur et parce que Hausser, le chef de la 7e armée allemande, ne dispose d'aucune réserve de Panzers sur ses arrières.

Le 29 juillet, Patton traverse Coutances, prise par la 4e DB. Il croise un bataillon d'infanterie occupé à creuser des tranchées alors que le front est déjà loin. « Je leur ai dit de cesser cela, il est stupide d'avoir peur d'un ennemi battu. » Il retrouve ensuite la 6e DB de Grow, stoppée par les Allemands derrière un petit cours d'eau. Patton découvre Grow assis sur le bord de la route tandis que son assistant, le général Taylor, étudie une carte avec un groupe d'officiers. « Je lui ai demandé s'il était descendu voir la rivière et il a dit "non". Je lui dis qu'à moins qu'il ne fasse quelque chose, il deviendrait sans emploi. Je suis alors descendu et suis allé voir la rivière et on ne m'a pas tiré dessus, bien qu'on puisse voir quelques Allemands sur une colline… où il y avait un clocher ou un moulin à vent. J'ai donc ordonné à la division d'avancer et de franchir la rivière. Le fait que le pont était détruit ne posait pas de problème puisque la rivière n'étant pas plus profonde qu'un pied. » Patton joue pleinement son rôle de commandant d'armée : il stimule les troupes, s'assure qu'elles vont de l'avant – les divisions blindées sont conçues pour exploiter dans la profondeur – et montre l'exemple, faisant fi du danger.

L'exploitation va prendre de l'ampleur et Bradley sait qu'il peut compter sur l'énergie de Patton. Il se rend auprès de lui pour exposer ses plans. « Ils deviennent plus ambitieux, mais sont juste ce que je voulais faire, comme je l'ai exposé l'autre jour, aussi suis-je très satisfait… Je crois que nous pouvons nettoyer la péninsule bretonne très rapidement. La chose à faire est de les bousculer avant qu'ils ne se rétablissent[12]. »

Une de ses grandes inquiétudes porte sur les digues à l'embouchure de la Sélune. Et si les Allemands inondaient le secteur ? Dès le 26 juillet, il s'est enquis auprès de « Pete » Quesada, le commandant de la 9e Air Force, de la possibilité de détruire ces « foutues digues » avant de demander à Bradley si on ne pouvait pas

larguer des paras pour s'en emparer. Les deux suggestions restent lettre morte[13]. Sur le terrain, la 4e DB de Wood progresse beaucoup mieux que la division de Grow et Patton la récompense : l'honneur de prendre Avranches, objectif prestigieux, lui échoit. En quelques jours, les deux divisions blindées de Patton battent des records de vitesse de progression et capturent 8 300 Allemands les 30 et 31 juillet, soit plus de prisonniers que tout autre corps allié dans un laps de temps similaire.

Patton est impressionné par la percée du front allemand. Le 31 juillet, alors qu'Avranches est tombée la veille, il renouvelle à Beatrice le compliment qu'il fait à Eisenhower sur son supérieur : « Bradley a vraiment réalisé un grand spectacle et il devra en recevoir le mérite[14]. » Il espère bien lui aussi obtenir sa part de gloire dans la suite des opérations.

Son PC se déplace de Néhou à Saint-Sauveur-Lendelin, un poste dénommé « Lucky Forward ». Fred Hose, qui appartient à la section de renseignement, se souvient qu'à chaque changement de campement, la moitié du PC partait en avant à 7 heures du matin, trouvait un nouvel emplacement et creusait les latrines tout en procédant au camouflage du site. Puis la seconde moitié arrivait après avoir démonté les tentes de l'ancien PC. Quant au personnel, il travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « Nous dormions sur nos cartes[15]. » Dès que son responsable des transmissions a branché toutes les lignes de façon à ce que le QG soit opérationnel, Patton peut partir en inspection sur le front[16]. Il observe d'ailleurs l'ironie qu'il y a à utiliser parfois les croix des calvaires pour fixer des câbles téléphoniques, lesquels vont transmettre des ordres qui vont semer la mort et la destruction, bien loin d'un message d'amour[17]…

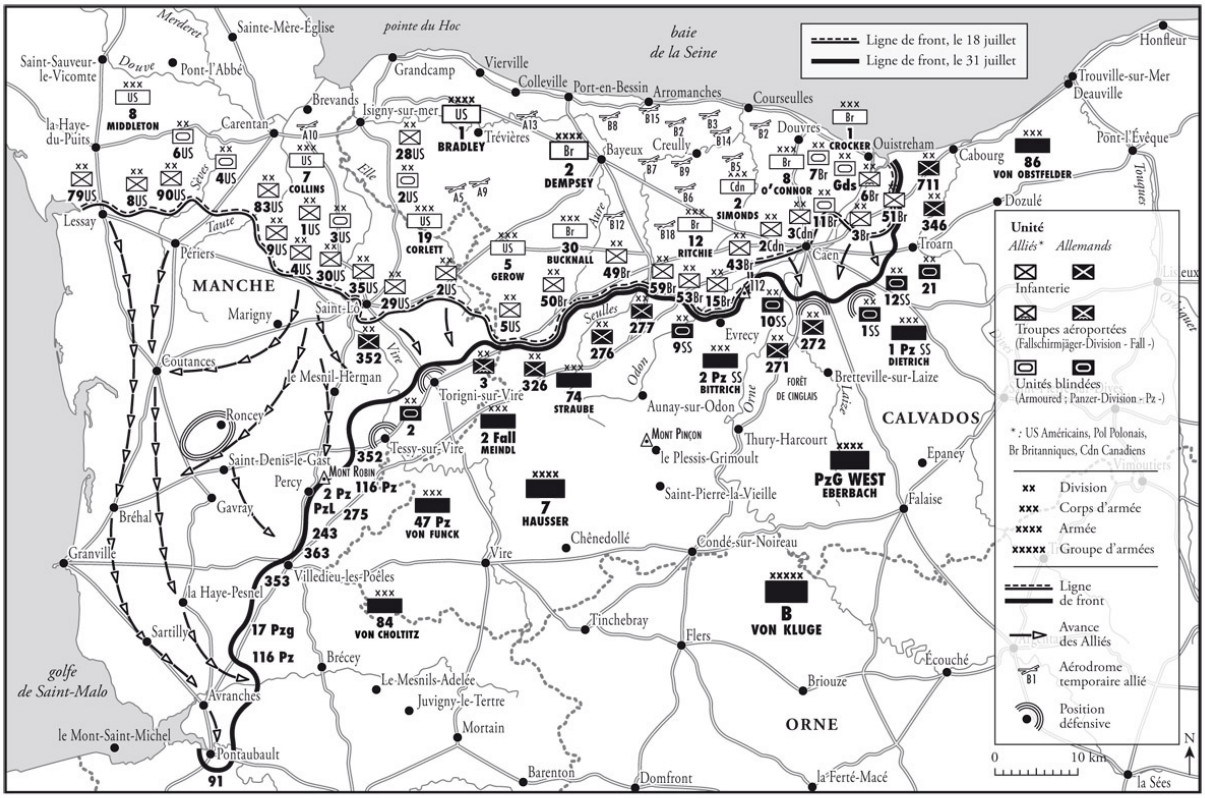
Il se lance alors dans une célèbre tirade :

Je crois à la bonne vieille règle selon laquelle un verre de sueur vaut mieux qu'un tonneau de sang. Plus vigoureusement nous avancerons, plus nous tuerons d'Allemands, moins nos hommes risqueront de se faire tuer. La vigueur et la rapidité réduisent les possibilités de pertes. Je ne veux pas que vous l'oubliiez.

Il y a autre chose que je veux que vous vous rappeliez. Ne vous inquiétez pas de vos flancs. Nous devons protéger nos flancs, d'accord, mais pas au point de ne plus faire autre chose. Un foutu crétin a dit un jour que les flancs doivent être protégés et, depuis lors, tous les pauvres cons du monde n'ont plus pensé qu'à protéger les flancs. Nous ne voulons pas de ça dans la 3e armée. C'est à l'ennemi de s'inquiéter des flancs, pas à nous.

Et je ne veux pas non plus de messages dans le genre de « Je tiens ma position ». Nous ne tenons rien du tout ! Laissez ça aux Boches. Nous avançons constamment, et nous ne nous occupons pas de tenir quoi que ce soit, à part l'ennemi. Celui-là, nous allons le tenir et lui ruer dans les fesses sans désemparer.

Notre unique plan d'opérations est d'avancer et de continuer d'avancer sans nous soucier de savoir si pour cela nous devons passer dessus, dessous ou au travers de l'ennemi. Nous n'avons qu'une devise : « L'audace, l'audace, toujours l'audace ! » Ne l'oubliez jamais, messieurs. Désormais, jusqu'à ce que nous vainquions ou que nous mourions dans la tentative, nous serons toujours audacieux[18] !



La percée de Normandie

Il se rend le soir au PC de Middleton et trouve ce dernier curieusement indécis : il a accompli ses ordres, à savoir sécuriser la ligne de la Sélune, mais ne sait que faire ensuite et il n'est pas parvenu à joindre Bradley. Patton lui ordonne de franchir le fleuve sans plus tarder, car « tout au long de l'histoire, il a toujours été fatal de ne pas franchir un fleuve. […] Alors que nous discutions sur la façon de lancer un pont sur le fleuve à Pontaubault, un message est arrivé annonçant que bien que le pont ait été endommagé, il était possible de le franchir [19] ».

Patton peut maintenant exploiter le succès remporté par la 1re armée américaine. Il envisage une exploitation tous azimuts. Il est en effet le premier à comprendre que le plan originel d'Overlord – qui

ne prévoyait pas de percée à Avranches suivie d'une possible et rapide exploitation en profondeur vers l'est – est désormais caduc[20]. La mentalité de fantassin d'un Bradley ou d'un Hodges et moins encore l'approche méticuleuse et prudente d'un Montgomery ne pouvaient le concevoir. Les premiers ordres de Montgomery confirment le plan arrêté pour Overlord en réaffirmant la priorité de la conquête de la Bretagne et de ses ports. Par ailleurs, Bradley n'envisage encore le 1er août qu'une tête de pont sur la Sélune[21]. Il ne pouvait prédire le succès de Cobra et il gardait la 3e armée en réserve, pour exploiter toute opportunité. Maintenant que le front allemand s'est, contre toute attente, littéralement volatilisé sur le flanc droit de « l'Invasion », Bradley peut utiliser Patton[22].

L'entrée en Bretagne et l'exploit du passage du goulot d'Avranches

Le 1er août, à midi, la 3e armée américaine devient officiellement opérationnelle. Sa mission doit s'effectuer en trois phases : 1) s'assurer de la zone Rennes-Fougères ; 2) se tourner vers l'ouest pour sécuriser la Bretagne et ses ports ; 3) se préparer à lancer simultanément des opérations plus lointaines vers l'est. Patton dispose de quatre corps : le 8e (qui sera lancé vers Brest) et le 15e (qui se dirigera vers Fougères), opérationnels dès ce jour même, ainsi que les 20e et 12e corps qui devront entrer en lice respectivement les 7 et 12 août[23].

« Bradley est arrivé à 15 heures. Walker et Haislip étaient déjà là. Bradley nous a montré les limites entre armées. Elles sont plutôt étriquées en ce qui concerne la 3e armée puisque nous devons nous

glisser à travers un goulot très étroit entre Avranches et Saint-Hilaire. » L'étroitesse du passage que Patton emprunte pour déferler sur la Bretagne n'a pas échappé non plus à Hitler qui projette de contre-attaquer vers Avranches depuis Mortain. Bradley pressent le danger, au contraire de Patton : « Bradley s'inquiète d'une attaque vers l'ouest depuis Mortain. Personnellement, je n'y crois pas beaucoup, mais, en déplaçant la 90e DI, je peux la faire avancer et en même temps couvrir le flanc exposé. »

Tout le secteur est congestionné, la 3e armée doit réaliser la prouesse de faire traverser les fleuves qui mènent en Bretagne par plusieurs corps d'armées en utilisant une seule route majeure. De surcroît, les colonnes de ravitaillement du 7e corps de Collins, de la 1re armée, ajoutent à la confusion. 200 000 hommes et 40 000 véhicules traversent l'étroit goulot. C'était impossible à faire, dit Patton, mais « cela a été fait[24] ». Toutefois, dès le 1er août, le 8e corps dispose de trois ponts sur la Sée et quatre sur la Sélune[25]. Le ballet est savamment orchestré. Le déploiement de la 90e DI démontre le professionnalisme de l'état-major de Patton et de celui du 8e corps : la division doit traverser Avranches par la même route qu'empruntent déjà deux DB et deux DI. « C'est une opération qui vous aurait apporté une mauvaise note à Leavenworth », commente Patton[26]. Ce dernier craint que cette masse de véhicules ralentie par les embouteillages ne soit la proie de la Luftwaffe. On mesure à quel point la percée américaine aurait été compromise sans la maîtrise du ciel avant le déclenchement d'Overlord. Patton en est conscient ainsi que de la nécessité d'agir promptement et efficacement. « J'ai fait poster tous les officiers de l'état-major disponibles aux points les plus critiques et j'ai dit à Haislip d'aller en personne à Avranches pour s'assurer que la 90e DI la franchisse sans embouteillage[27]. »

Patton se rend à Avranches, « car j'ai le sentiment que quelque chose pourrait arriver… ». Il y règle lui-même la circulation pendant une heure et demie, juché sur le podium de circulation de la police placé au milieu de la grand-place[28]. Partage-t-il désormais les craintes de Bradley ? Cette 90e DI ne lui plaît pas. Les officiers se comportent de façon déplorable : ils enlèvent leurs insignes et masquent leurs marquages de casques, précaution apprise dans le bocage pour se prémunir des snipers, ce dont Patton n'a cure : « J'ai vu un lieutenant de l'artillerie sauter de sa jeep et se cacher dans un fossé quand un avion est passé à haute altitude en tirant un peu. J'ai corrigé ces actes sur-le-champ. » Pour encourager les hommes, montrer l'exemple et diffuser la bonne parole, il marche pendant 3 kilomètres au sein des colonnes de la division[29]. Landrum, qui commande la 90e DI, ne verra pas la suite des opérations car, dans la soirée, il est remplacé par le général McLain, un choix personnel de Patton qui n'est pourtant pas à l'origine du limogeage.

Codman rapporte à son épouse que l'action de Patton pour encourager les troupes est déterminante et aussi à quel point, débordant d'énergie, il est dans son élément : « Le Vieux est déchaîné. Il court à droite et à gauche, en long et en large, dans cet incroyable goulot étranglé dans lequel, pendant des jours et des nuits, les divisions blindées en avant-garde suivies de l'infanterie ont avancé pare-chocs contre pare-chocs. Il pousse, il tire, il exhorte, il encourage, il fait un raffut du diable, il s'amuse comme un fou. […] Une armée entière, depuis le commandant de corps d'armées jusqu'au deuxième classe, est galvanisée par la puissance dynamique d'un seul homme. Bon gré mal gré, même ses supérieurs hiérarchiques se trouvent attirés dans son champ magnétique, et ce qui avait été projeté dans l'atmosphère raréfiée des hautes sphères du haut état-

major – l'établissement d'une modeste tête de pont – se transforme en course folle à travers la France[30]. »

Patton ne fait pas que stimuler ses hommes : il veille à ce qu'ils combattent le plus efficacement possible. Il commence ainsi à réprimander un sergent à la vue de sa pièce antichar mise en batterie, sans aucun souci de camouflage, au pied d'un calvaire situé au beau milieu d'un carrefour. Quand il apprend que le canon a détruit deux Panzers, il s'excuse aussitôt et commente : « La sainteté du lieu aura sauvé le canon[31]. »

Pour continuer à tromper l'adversaire, Eisenhower décide de ne pas annoncer publiquement l'activation de la 3e armée. L'ennemi est pourtant assuré de la présence d'éléments de la 3e armée depuis au moins le 19 juillet. Les Allemands finissent par détecter la présence de Patton sur le sol français. Beatrice s'en fait l'écho dans une lettre datée du 14 juillet. Dans un restaurant, trois personnes lui ont rapporté une nouvelle colportée sur NBC : Patton est sur le continent. De fait, elle vérifie l'information, présentée comme une rumeur des Allemands, sans que le moindre lieu précis soit donné[32]. Ce n'est que le 30 juillet que la 3e armée apparaît sur une carte de situation du groupe d'armées B (les forces allemandes défendant la moitié nord de la France et la Belgique). À côté, figure pour la première fois le nom de Patton suivi d'un point d'exclamation. Douze jours plus tard, les Allemands n'ont plus aucun doute : Patton est bien le commandant de la 3e armée américaine[33]. Des patrouilles allemandes auraient par ailleurs rapidement mis la main sur des documents du QG de la 3e armée, dont un ordre de mission signé de la main de Patton[34].

S'il fait l'histoire, Patton en suit toujours les traces où qu'il se trouve : « La route qui mène en Bretagne est pleine de souvenirs de Guillaume le Conquérant et de Harold, son hôte indésirable. » Il cite la cathédrale de Coutances, remarque que presque chaque localité

possède des vestiges de châteaux forts (dont les murs ont soutenu de longs sièges alors qu'une « bombe aérienne ou une salve de nos 240 pourrait [les] percer »), mais aussi le pont au sud d'Avranches, dont sa 3e armée s'est emparée, « comme leur prédécesseur au temps de Guillaume et de là, la route de Dol à Dinan que Guillaume et Harold empruntent, faucon au poing ». Il n'est pas que féru d'histoire, ses carnets sont émaillés de considérations sur les populations rencontrées. Pour cet Américain habitué à l'opulence sur la côte Ouest des États-Unis, le mode de vie des Bretons n'a pas changé depuis 1913… Il apprécie que les Français fassent montre d'un bon esprit et ne s'apitoient aucunement sur leur sort[35].

La 4e DB, première division à pénétrer en Bretagne, couvre plus de 60 kilomètres dès le premier jour. Bradley ne prend pas encore la mesure du succès obtenu, il estime que Rennes pourrait être atteint d'ici deux semaines[36]… La 3e armée va lui montrer qu'il va lui falloir réexaminer ses estimations. L'exploitation en Bretagne est rapide, mais elle ne se déroule pas comme Patton le souhaite : Middleton n'a envoyé que la seule 4e DB de Wood sur Rennes, préférant diriger la 8e DI le long de la côte où opère déjà la Task Force Earnest (soit 3 500 hommes), car il craint la menace que pourrait faire peser Saint-Malo sur ses arrières. Patton peste contre cette décision. « Je ne comprends pas pourquoi Middleton se montre si apathique ou stupide[37]. »

Patton stimule l'ardeur de ses généraux. Dans l'après-midi du 1er août, alors qu'il règle la circulation à un carrefour, Grow, qui commande la 6e DB, voit une jeep s'arrêter à sa hauteur : Patton est assis près du chauffeur. Le Californien lui ordonne de prendre Brest sans se soucier des nids de résistance qu'il faudra dépasser. Grow, ravi, annonce à son état-major qu'il a reçu « une mission de cavalerie d'un véritable cavalier[38] ».

En dépit des difficultés, Patton se sent dans son élément. Cavalier dans l'âme et spécialiste de l'arme blindée, il est l'homme de la situation pour lancer des colonnes dans la profondeur du dispositif adverse. Son euphorie se lit sur les photographies : il fait rarement la moue et arbore un sourire de vainqueur. Un jour, il quitte son PC à bord d'une jeep, Codman à ses côtés, suivi par Stiller monté dans une automitrailleuse pour une longue sortie à la recherche de la 6e DB. Patton jubile de satisfaction à chaque fois qu'ils atteignent le lieu indiqué sur le bord de la carte. Comme toujours, il exige davantage de témérité et de vitesse.

Il est aux anges : « Comparées à la guerre, toutes les autres activités humaines sont futiles, quand on aime la guerre comme je l'aime[39]. » Patton se montre partout pour maintenir l'avance et stimuler ses hommes. Son arrivée sur un secteur devient vite familière. D'abord, une puissante sirène annonçant qu'il faut céder le passage, et, le plus souvent, une simple jeep ornée d'étoiles et de fanions fonçant à tombeau ouvert, suivie d'un autre véhicule qui essaie tant bien que mal de suivre le rythme. « Il faisait ainsi savoir aux troupes que le Vieux montait au front. C'était amusant », rapporte Fred Hose, du PC de la 3e armée[40]. Cette façon de procéder est dangereuse. Patton trouve excitant de rouler sur des kilomètres sans rencontrer un seul GI sur un terrain censé être un territoire ennemi, mais, le lendemain, lorsqu'il apprend au briefing qu'il est passé à travers une division allemande, il déclare : « je n'ai pas voulu causer du chagrin à notre officier de renseignement en disant que je n'ai pas été capable de la trouver ». L'Amérique aurait pu perdre un de ses meilleurs généraux[41].

En l'absence de Patton au QG du 8e corps, Bradley, toujours inquiet d'une contre-attaque allemande, ne se satisfait pas d'avoir maintenu la seule 90e DI près d'Avranches et il prend sur lui de

déplacer la 79e DI vers Fougères. Prenant Patton de haut, Bradley affirme à Middleton que le chef de la 3e armée ne sait pas ce que c'est que d'être attaqué par trois ou quatre divisions à la fois[42]. De retour du front, couvert de poussière et ankylosé, Patton, en bon subordonné, acquiesce, mais il n'est pas d'accord sur le fond et craint « qu'il ne soit en train de prendre le complexe britannique de prudence excessive ». Bradley l'ignore, mais Patton a déjà fait déployer la 5e DB dans le secteur de Fougères, pour protéger son flanc avant d'aller plus en avant… Les ordres des deux hommes concordent[43].

Pour Patton, c'est à l'ennemi de se soucier de ses flancs, pas à lui. Son attitude ne doit pas être prise cependant comme une marque de désinvolture : il tient compte des renseignements et se sait soutenu par l'aviation et, accessoirement, par les FFI en Bretagne. De plus, en dépit de ses déclarations, il veille toujours à déployer des formations d'infanterie dans des secteurs menacés et sur son flanc gauche, et ce dès le premier jour de la percée. Ses décisions, apparemment impulsives pour Bradley, sont prises avec sérieux sur la foi de renseignements fournis par Koch, ainsi que par ses reconnaissances terrestres et aériennes. Quand il frappe dans un secteur faible du dispositif adverse, ce n'est pas le fruit du hasard.

De l'autre côté de la colline, l'ennemi est désemparé. Il n'a que peu d'unités à disposition pour couvrir le flanc découvert et s'opposer à une avancée de Patton. Toutefois, ne craignant désormais plus un débarquement dans le Pas-de-Calais, les Allemands envoient plusieurs divisions d'infanterie fraîches depuis le nord, ainsi que deux divisions, dont une blindée, depuis le sud. Parviendront-elles à temps pour stopper Patton ?

Vers l'est ! L'exploitation de la percée prend de l'ampleur

Eisenhower n'est pas que le commandant d'une coalition, il fait preuve d'un sens stratégique certain. Dès le 2 août, il lui paraît possible de défaire définitivement la Wehrmacht à l'ouest du Reich. Pour ce faire, il préconise à Montgomery, toujours à la tête des forces terrestres, « une action audacieuse par les blindés alliés et les colonnes mobiles contre les flancs ennemis[44] ». En fait, Montgomery, un peu tardivement, a compris qu'il n'était pas nécessaire d'employer l'intégralité de la 3e armée à la conquête de la Bretagne. Au contraire, il faut l'envoyer vers l'est pour encercler l'ennemi sur la Seine – il ne faut pas penser pour autant qu'il imagine une chevauchée[45]. Quelques jours plus tard, Eisenhower suggère à Bradley d'utiliser la 3e armée pour enfermer les Allemands dans une nasse contre la Seine (il n'est ni question d'Argentan ni de Falaise) et de ne consacrer que quelques unités à la conquête de la Bretagne : ce qui importe est la destruction de l'ennemi, pas la conquête de territoires. Cette idée, que le Californien avait déjà soumise au chef du 12e groupe d'armées, rejoint les conceptions de Patton en la matière. Il est bien difficile de déterminer avec précision à qui revient l'idée du changement de direction à donner à la plus grande part de la 3e armée[46].

Le schéma d'Overlord est bouleversé : la Seine et l'encerclement des forces allemandes priment la conquête de la Bretagne[47]. Un des fondements de ce changement d'orientation réside dans l'idée que cette dernière va être rapidement conquise, mais le général californien sous-estime toutefois les effectifs dont dispose l'ennemi dans la péninsule. Ainsi, lorsque la 6e DB de Grow se heurte aux défenses de Brest, elle surprend certes les Allemands par la rapidité

de son avance, mais elle n'est pas en mesure de s'emparer de la ville avec ses seules forces.

Le 4 août est décisif. Patton note dans ses carnets : « Bradley veut que le 15e corps… attaque la rivière Mayenne entre Mayenne et Laval, en direction du Mans… J'envoie chercher Haislip, lui donne les ordres et le lance vers l'avant. » Avec le 8e corps en Bretagne, Patton commence à préparer l'entrée en lice du 20e corps de Walker. Pour appuyer le 15e corps sur son flanc droit, Patton veut engager ce 20e corps jusque sur la Loire.

Son caractère de fonceur et sa formation de cavalier l'influencent. Il dispose de deux atouts qui font défaut à Bradley : il est mieux informé que ce dernier de l'évolution d'un front sans cesse en mouvement et, surtout, il est entouré d'officiers – entre autres, les cavaliers Wood, Grow et, bientôt, Leclerc – qui partagent son point de vue et sa manière de faire[48]. Mais la clairvoyance du haut commandement allié n'a qu'un temps et Eisenhower, pas plus que Montgomery, ne sait tirer le meilleur profit de la ruée menée par Patton sur les arrières de l'adversaire.

Une des « armes secrètes » de Patton pour obtenir les informations dont il a absolument besoin est le 6e groupe de cavalerie, une unité légère de reconnaissance, essentiellement constituée de jeeps et de voitures blindées. Cette unité, commandée par le colonel Fickett, reçoit le surnom de « Patton's Household Cavalry » – soit la cavalerie maison (ou personnelle) de Patton – et fait office d'unité de liaison en envoyant message sur message au PC de Patton. Mieux informé que ses supérieurs, et parfois ses chefs de corps, il est en mesure de prendre des décisions rapidement, alors qu'elles peuvent sembler déraisonnables à quiconque en sait moins que lui. Il reste que Bradley a quelquefois du mal à suivre la progression de la 3e armée et à localiser les unités avec précision. Le service des opérations du

12e groupe d'armées prend la chose avec humour en envoyant le 8 août à Patton une caricature dédicacée illustrant ces difficultés récurrentes[49]. Les hommes de Bradley commenceraient-ils à moins détester Patton ? De fait, le Californien pose moins de difficultés que ne le craignait Bradley.

Patton envoie ses divisions blindées au cœur de la Bretagne et remet Wood dans la direction de l'ouest quand ce dernier n'obtempère pas aux ordres. De même, contre toute attente, il se montre respectueux des directives reçues. Il sait pertinemment qu'il aurait très bien pu ne pas se trouver au commandement de la 3e armée. Il veille à ne pas s'opposer frontalement aux décisions de Bradley et créer une situation qui pourrait lui coûter son poste[50]. L'attitude de Patton les premiers jours d'août est due à une volonté de se plier à la hiérarchie militaire et de profiter du bonheur d'être en action, après un an de frustration et deux scandales qui ont failli mettre un terme à sa carrière[51].

Le 4 août, l'avancée en Bretagne qui se précise n'impressionne guère Ike s'il faut en croire Harry Butcher. Eisenhower s'intéresse avant tout au secteur central du front de Normandie, autour de Vire. Il importe d'empêcher les Allemands de se replier pour les anéantir sur place, loin du Westwall[52]. C'est au cours de la dernière semaine de juillet et de la première quinzaine d'août que le général californien démontre sa maîtrise dans l'art de mener la guerre de mouvement. Il répond largement à ce que l'on attend de lui. Sa réussite va au-delà de ce qu'elle paraît, d'autant plus qu'elle fait suite à près de deux mois d'une longue et coûteuse guerre de position.

Patton sait reconnaître ce qu'il doit aux autres acteurs de la défaite allemande, que ce soit ses subordonnés ou les représentants des autres armes. Il écrit à Arnold, le patron de l'US Air Force, combien il apprécie « le formidable travail qu'accomplit votre Air

Force, plus particulièrement… les chasseurs-bombardiers du 19e force tactique aérienne du général Weyland ». Partout, sur des centaines de kilomètres de routes, Patton a pu apprécier à quel point les forces aériennes ont semé la mort et la destruction dans des colonnes ennemies[53]. Les escadrilles permettent aussi au QG de Patton de mettre à jour la carte du dispositif de ses unités sur le terrain qui ne cessent de progresser, parfois hors de portée des radios[54]. Weyland est coopératif et il envoie sans sourciller ses chasseurs-bombardiers en mission dès que la demande lui semble justifiée. Dans le cas contraire, il refuse catégoriquement, mais se tourne vers la 9e force aérienne pour que celle-ci fasse intervenir ses bombardiers légers[55]. Patton est d'autant plus reconnaissant vis-à-vis de l'aviation que le temps, qui n'a guère été généreux pour les Alliés pendant la terrible guerre d'attrition de juin et de juillet, est beau en ce mois d'août. Il le reconnaît dans une missive à son beau-frère, Frederick Ayer : « Le temps est aussi bon qu'il l'a été pour les Allemands en 1940 et également pour eux en 1939 en Pologne[56]. » Cette reconnaissance se matérialise parfois par des caisses de Cointreau envoyées à des escadrilles.

Alors qu'il n'avait de cesse de critiquer l'armée de l'air un an plus tôt en Sicile, il forme désormais avec Weyland, le commandant de la 19e force tactique aérienne, un tandem des plus efficaces. Les relations entre les deux hommes reposent sur une solide compréhension et une admiration mutuelle, à tel point que les officiers de l'état-major auront l'occasion de voir à un briefing les deux généraux, le bras sur l'épaule, après avoir vidé une bouteille de bourbon[57]…

Patton sait aussi ce qu'il doit à ceux qui ont affronté les Allemands pendant des semaines, dont Bradley qui a su mettre au point et mener à bien l'opération Cobra. Il le dit dans deux lettres datées du

18 août, l'une à Summerall et l'autre à James Harbord, l'ancien dirigeant de la RCA[58] : « Les opérations que la 3e armée a été assez chanceuse de mener de façon victorieuse sont largement le résultat des efforts de l'armée du général Bradley avant mon arrivée en scène. J'ai été simplement chanceux d'être capable d'exploiter les succès qu'il a été en mesure d'initier[59]. » Patton est trop modeste. Il reconnaît que le mérite du succès de Cobra repose en grande partie sur la 1re armée, mais seul un général de sa stature, un cavalier agressif et combatif, pouvait transformer une percée en une exploitation en profondeur tous azimuts. La touche de Patton apparaît dès Cobra avec sa mainmise sur le 8e corps qu'il va pousser promptement jusqu'à Avranches et Pontaubault. Les succès qu'il accumule ne sont pas de nature à surprendre Patton. Moltke estime que « la chance n'est donnée qu'à ceux qui la méritent par leurs actes[60] ».

Une leçon de *Blitzkrieg* à l'américaine

La Bretagne n'est l'affaire que du seul 8e corps. Le 5 août, Patton déclare à Haislip, le chef du 15e corps : « Ne vous étonnez pas si vous recevez l'ordre d'avancer au nord-est ou même au nord. » Les ordres qu'il reçoit concernent Mayenne, mais le cavalier californien voit plus loin et envisage l'encerclement des armées allemandes en Normandie, à l'ouest de la Seine.

Patton inquiète Bradley qui le juge imprévisible et non-conformiste. Le Californien se montre habile pour arriver à ses fins en lui faisant croire que les idées qu'il lui soumet émanent de lui. Le QG de la 3e armée est persuadé d'être à l'origine des initiatives heureuses

qui ont été prises au 12e groupe d'armées. Codman écrit à la femme de Patton : « Le général Bradley a adopté pratiquement tous les plans de Patton[61]. »

Peut-on déceler une rivalité entre Patton et Montgomery en ces jours cruciaux de juillet et d'août 1944 ? Certes non. Monty agit avec un tact consommé et n'intervient que très peu dans le dispositif américain, ne bridant en aucune manière la fantastique avancée de la 3e armée qui fait son admiration. Cette exploitation de la percée par Patton fait le jeu des Alliés et Montgomery entend bien lui aussi enfermer l'ennemi dans une nasse.

Haislip a donné des ordres dans le plus pur style de Patton : « Poussez tous les hommes jusqu'aux limites de l'endurance. » Au 20e corps, le flanc sud est protégé par la seule 5e DI, avec toutefois la 35e DI en mouvement pour la rejoindre. Par ailleurs, des éléments de la 8e DI sont déjà à Châteaubriant. La limite interarmées s'étend de Percy au Mans *via* Saint-Hilaire-du-Harcouët. « J'ai réussi à obtenir la limite… que je désire, car elle me laisse sur l'extérieur – sur l'extrémité marchante ». Non étriquée, elle lui laisse beaucoup plus de latitude dans ses mouvements[62].

Ce 6 août, il apprend une nouvelle stupéfiante de la bouche d'un aviateur américain dont l'appareil a été abattu et qui a réussi à parcourir les 100 kilomètres séparant Châteaubriant d'Angers sans que la moindre concentration de forces allemandes soit observée. Bien plus, le pont d'Angers est intact. Cette aubaine pousse Patton à prendre des initiatives : les lignes téléphoniques étant interrompues, il envoie des colonnes sur Nantes. Connaissant le caractère de son supérieur, il se montre prudent dans les informations qu'il lui fournit sans désobéir pour autant aux ordres reçus : « J'agis sans consulter Bradley, car je suis sûr qu'il trouvera cela trop risqué[63]. » Les forces allemandes du secteur ne représentent pas de menace réelle. En

poursuivant son avance vers le sud, Patton ne fait qu'aggraver la situation dans le camp adverse. Par ailleurs, il importe de tenir la ligne de la Loire contre une hypothétique contre-attaque allemande venant du sud. L'épisode est caractéristique de Patton : il sait que son supérieur est trop timoré, aussi prend-il la liberté de le mettre devant le fait accompli.

Patton entend maintenir le tempo. Il écrit à Beatrice, à propos d'une ville qui n'est pas encore tombée (il parle de Saint-Malo) : « Je vais là-bas pour y botter quelques culs. » Middleton, en Bretagne, lui cause des tracas, car, pendant que les 4e et 6e DB foncent sur Lorient et Brest, Saint-Malo n'est pas tombé. Lorsque ses premières unités sont entrées en Bretagne, Patton a commis une grave erreur de jugement en estimant la place peu défendue : 500 hommes tout au plus[64]… Il n'y voit qu'une explication : les gens sont trop lents et manquent de confiance en eux. Lui, au contraire, est au mieux de sa forme : « La flamme de ma propre confiance en moi brûle plus brillante que jamais[65]. »

Et il y a de quoi. Le développement des opérations est tout simplement ahurissant si on le compare à la période de stagnation qui a prévalu pendant des semaines. Patton attaque tous azimuts : le 8e corps vers l'ouest, le 15e corps vers l'est et le 20e corps vers le sud-est. « Nous menons une des plus belles batailles que vous n'ayez jamais vues, écrit-il à Kenyon Joyce. C'est une action typique de la cavalerie dans laquelle, pour citer des mots historiques : "Le soldat sortit et chargea dans toutes les directions en même temps, avec un pistolet dans chaque main et un sabre dans l'autre[66]." » La situation lui rappelle la Sicile et la chevauchée sur Palerme. À une différence de taille près : « les forces sont si importantes – douze divisions à moi tout seul – que le système de ravitaillement est colossal[67] ».

De fait, le succès de Patton n'est pas dû qu'à ses talents de général : il eût été impossible sans une logistique hors pair qui trouvera pourtant bientôt ses limites. « Nos gens du ravitaillement ont cependant vraiment réalisé des merveilles et nous avons toujours eu assez de tout[68]. » Cette logistique, combinée à une motorisation généralisée, un matériel adapté et une couverture aérienne sans faille sont les facteurs qui permettent à Patton de mener un véritable *Blitzkrieg*. Rommel, en convalescence après une blessure survenue le 17 juillet, et fin connaisseur du *Blitzkrieg* dont il a été un des exécutants, ne sous-estime pas les Américains. « Même à leurs débuts, écrit-il, les généraux américains se montrèrent plus avancés dans le maniement tactique de leurs forces, bien qu'il nous fallût attendre l'armée de Patton en France pour voir leur stupéfiante réussite en guerre de mouvement[69]. »

Le 6 août, en fin de journée, des rumeurs « provenant d'une source secrète » lui apprennent que les Allemands seraient sur le point de lancer plusieurs divisions de Panzers vers Avranches. Patton fait référence à l'interception d'une communication ennemie, ainsi qu'aux conclusions tirées par le major Helfers, officier de renseignement au QG de la 3e armée, des informations données par le système Ultra qui assure le décodage des messages cryptés de la Wehrmacht. Patton, qui découvre le rôle de Helfers, se montre d'abord surpris qu'on le lui ait caché jusque-là. Il décide de procéder à des rapports réguliers sur les informations fournies par Ultra en présence de quelques officiers dûment sélectionnés[70].

Il n'est pas pour autant convaincu de l'importance de la contre-attaque. « Je crois que ce n'est qu'un bluff des Allemands pour couvrir un repli, mais j'ai stoppé la 80e DI, la 2e DB française et la 35e DI à proximité de Saint-Hilaire juste au cas où quelque chose surviendrait[71]. » La contre-attaque allemande, baptisée opération

Lüttich, a lieu dans la nuit du 6 au 7 août. La préparation de cette offensive de la dernière chance est le cadre de deux histoires apocryphes concernant des références à Patton faites par Hitler. Le Führer aurait d'abord fait remarquer que les Alliés tentent une opération de première envergure puisqu'ils la confient à Patton, leur meilleur général. Or, rien n'indique que les Allemands savaient à cette date (vers le 1er août) que Patton commandait la 3e armée. Le Führer aurait également commenté : « Regardez ce fou de général cow-boy, s'avançant au sud et en Bretagne le long d'une seule route et sur un pont unique avec une armée entière. Il ne se soucie pas des risques et se comporte comme s'il possédait le monde ! Cela paraît impossible ! » Mais aucun témoin ne se rappelle de tels propos, ce qui cependant ne les infirme pas pour autant[72].

Avec les Panzers concentrés sur le flanc gauche du front allemand, les Alliés vont pouvoir mettre en œuvre l'idée finale d'un encerclement à l'ouest de Falaise et d'Argentan, avalisée par Eisenhower puis par Montgomery. Quoi qu'il en soit de l'origine de ces nouvelles directives, c'est l'avancée des forces de Patton qui permet aux stratèges de mettre au point des plans audacieux ou de tirer parti d'une éventualité qui n'avait été jusqu'alors, au mieux, qu'un vain espoir. C'est « une opportunité qui n'est pas donnée à un commandant plus d'une fois par siècle. Nous sommes sur le point de détruire intégralement une armée ennemie », déclare péremptoirement Bradley[73]. Reste à savoir si ce dernier saura prendre les mesures adéquates…

Il est initialement prévu que la 3e armée s'empare d'Alençon puis d'Argentan. Monty estime que les Allemands vont s'accrocher à Alençon, leur base arrière, et propose qu'Argentan soit capturée par les Canadiens. Haislip contrôle Le Mans dès le 8 août et Patton songe alors à l'envoyer vers Argentan et Sées. En fait, il envisage de foncer

davantage vers l'est, jusqu'à Chartres et Dreux, avant d'infléchir sa marche vers le nord, ce qui serait à l'origine d'un encerclement encore plus vaste et plus dévastateur. « Mais Bradley ne me laissera pas[74]. » De fait, ce dernier lui ordonne de n'attaquer que selon l'axe Le Mans-Alençon-Sées. Patton est bridé, lui qui pense pouvoir prendre des risques calculés.

Son excitation est visiblement à son comble. Le 7 août, après avoir dépassé les restes terrifiants d'une colonne allemande anéantie, il se tourne vers son aide de camp et lui lance : « Regardez ça, Codman. Est-ce que quelque chose peut être aussi magnifique ? » Avant d'ajouter, passant devant une batterie d'artillerie qui ouvre le feu : « Comparées à la guerre, toutes les autres formes d'activité humaine sombrent dans l'insignifiance. » Visiblement ému, il confesse : « Dieu, que j'aime cela[75] ! » De tels propos sortis de leur contexte ou faisant fi de la personnalité de Patton laissent perplexe. Ce sont l'art du commandement et l'excitation de la bataille dans l'ambiance si spécifique du combat qui plaisent à George Patton.

Son attrait de la chose militaire se traduit aussi par la considération qu'il éprouve envers les généraux ennemis, à l'image de ces officiers qui pendant des siècles se sont considérés comme appartenant à une même classe. Il converse avec le général allemand Spang, capturé auprès de Brest et qui est amené à son état-major. Un cliché nous montre l'arrivée de l'Allemand affublé d'un casque américain : la règle du port du casque est-elle aussi de rigueur pour les ennemis qui se présentent à lui[76] ? D'emblée, Patton ne cache pas qu'il comprend que son interlocuteur continue le combat selon les ordres reçus, même si « la lutte est inutile ». « Je n'ai jamais demandé à quiconque de cesser le combat », déclare Patton. Spang explique qu'il a fait usage de son pistolet jusqu'à la dernière cartouche,

attendant d'être lui-même abattu. Cette attitude ne peut que satisfaire Patton.

L'accélération des événements vers l'est ne l'empêche pas de se rendre auprès du général Macon, commandant la 83e DI qui assiège Saint-Malo. « Quand Macon m'a vu venir avec Hughes, il est devenu pâle – imaginant, je suppose, que Hughes allait le relever. Je me suis alors écrié "Bon travail" et il s'est senti mieux. En ce moment, il a davantage besoin de louanges que de blâmes[77]. »

Patton se voit toutefois contraint d'ordonner le bombardement de la cité, ce que cet homme déteste faire, ne serait-ce que pour des questions de patrimoine : « Généralement je ne fais pas bombarder les villes. » La réaction de Macon, livide à la vue de Patton, en dit long sur la réputation de ce dernier[78]. Nul doute que l'irrésistible avancée du 15e corps au sud de la Normandie tient un rôle dans les bonnes dispositions du général californien, lui faisant oublier le contretemps de Saint-Malo, qui semble secondaire.

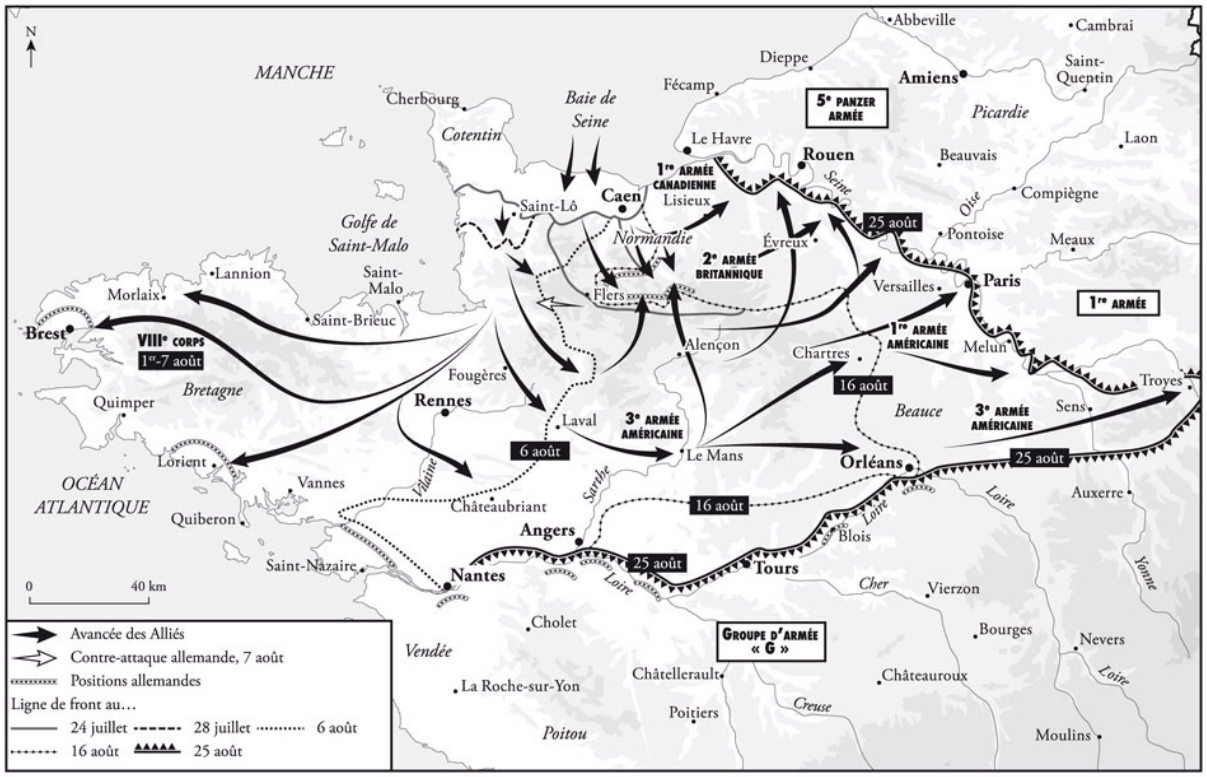
La poche de Falaise : l'occasion manquée

Au sud de la Normandie, les Allemands ne peuvent opposer à Haislip que de faibles éléments. Lorsque, ce 7 août, Patton écrit les ordres pour une remontée en direction du nord, c'est-à-dire vers Argentan, « Hughes et Kenner ont dit que c'était historique. Je l'espère. » Une fois n'est pas coutume, c'est Patton qui s'inquiète de ses flancs, alors que Bradley considère qu'il n'y a aucun danger… Le Californien n'est pas toujours fidèle à ses principes. Pourtant, les événements de Saint-Malo, qui résiste contre toute attente, et le fait

de devoir effectuer la manœuvre d'encerclement vers Argentan et non le long la Seine le rendent finalement bien taciturne au moment du retour au PC, établi à Saint-James[79].

Son carnet porte la marque de ses doutes : « J'ai pris l'avion jusqu'au 12e groupe d'armées car je suis inquiet à propos du trou dans notre front entre Saint-Hilaire et Mayenne [entre les 1re et 3e armées] ainsi que d'un autre au sud-est d'Alençon. Les gens du quartier général du groupe d'armées n'y prêtent pas attention puisque Bradley pense qu'il n'y a aucun danger[80]. » Le 8 août, Le Mans est pris.

L'exploitation de la percée en Normandie



Kluge parvient à faire admettre à Hitler qu'il importe de conjurer la menace que fait peser Patton sur le flanc sud avant de frapper de nouveau en direction d'Avranches. Le commandement de cette nouvelle opération contre Patton est assuré par Eberbach, placé à la tête d'une entité créée pour la circonstance : le groupe de Panzers Eberbach. La tâche qui lui incombe ne semble pas aisée non plus, loin s'en faut : il ne peut guère compter que sur 80 Panzers opérationnels face à plus de 700 tanks et Tank Destroyers américains.

De fait, l'attaque alliée est irrésistible et Leclerc libère Alençon le 12 août, au moment où la 5e DB s'empare de Sées. Patton n'est pas parvenu à localiser le général français, toujours sur le front comme lui. Il avoue l'avoir suivi plus loin « que la prudence aurait dû lui permettre ». La route d'Argentan semble ouverte. Mais la division Leclerc emprunte une route dévolue à sa voisine, la 5e DB, qui perd ainsi six heures précieuses que les Allemands mettent à profit pour fortifier Argentan. Tandis que Patton donne son accord pour une avance sur Falaise, Argentan résiste. Le front allemand face au 15e corps tient le choc et ne cède pas. C'est alors que Blood and Guts reçoit un ordre aux conséquences gravissimes.

Le 13 août, il note : « Ce corps [le 15e de Haislip] pourrait facilement avancer jusqu'à Falaise et fermer complètement la brèche, mais nous avons reçu l'ordre de nous arrêter parce que les Britanniques ont semé un grand nombre de bombes à retardement dans le secteur. Je suis persuadé que cet arrêt est une grosse erreur car je suis certain que les Britanniques ne vont pas atteindre Falaise. » Patton tente de faire revenir Bradley sur sa décision pendant les jours qui suivent mais rien n'y fait. Le 16 août, il écrit : « Je crois que cet ordre… émane du 21e groupe d'armées et qu'il est dû soit à une jalousie vis-à-vis des Américains, ou bien à une ignorance complète de la situation, ou encore à une combinaison des deux[81]. » Voulant

absolument poursuivre au-delà d'Argentan, Patton aurait lancé comme une boutade : « Laissez-moi continuer et je rejetterai les Rosbifs à la mer[82]. »

Faut-il jeter l'opprobre sur le seul Britannique ? Monty a certes le souci que la plus grande part de gloire lui revienne ainsi qu'à ses hommes, mais il commet l'erreur de penser que ses forces vont parvenir jusqu'à Argentan. Par ailleurs, point essentiel, comme Bradley, il se leurre en pensant qu'une bonne partie des forces allemandes ont évacué la poche de Falaise, ce qui n'est pas le cas. D'autres considérations contribuent à la décision de Bradley. Il craint des tirs fratricides. Argument spécieux quand on sait qu'une limite sur une carte peut toujours être revue et que, de toute manière, pour clore la nasse, il aurait fallu établir une jonction entre les Britanniques et les Américains.

L'argument sur lequel Bradley insiste le plus par la suite est le fait qu'il craignait que les forces américaines, trop étirées, soient bousculées par les troupes allemandes en retraite. Un argument que Montgomery retient : depuis Kasserine, l'Anglais sous-estime les capacités de l'armée américaine, aussi bien sur le plan de la mobilité que sur celui des qualités combattantes[83].

Monty permet toutefois aux Américains d'ignorer la limite assignée entre les deux groupes d'armées. Mais Bradley sous-estime les atouts disponibles pour les Américains, d'autant qu'un certain nombre de formations américaines auraient eu le temps de parvenir en ligne comme renforts avant que les premiers contingents qui auraient bouclé la poche ne soient submergés. Eisenhower et Bradley, contraints d'improviser après la spectaculaire exploitation de la percée d'Avranches, n'ont pas su apprécier la situation de l'adversaire ni saisir l'opportunité qui s'offrait à eux, montrant par là leur manque de réflexion[84]. Quelques jours plus tard, Patton écrit avec amertume à

Beatrice : « La famille [il parle des Canadiens] a pris Falaise… J'aurais pu m'en emparer il y a une semaine, mais la modestie *via* le destin m'a fait arrêter[85]. »

Encore plus loin vers l'est !

Si Patton maugrée auprès de ses supérieurs qui lui font rater une occasion inespérée, il n'est pas désemparé pour autant, car il pense obtenir l'encerclement désiré plus à l'est, c'est-à-dire le long de la Seine. Son destin, Patton y croit plus que jamais. C'est son heure de gloire. L'avancée s'avère si rapide et spectaculaire qu'Eisenhower devra annuler plusieurs opérations aéroportées, les hommes de Patton s'emparant eux-mêmes des objectifs pour lesquels on pensait nécessaire d'avoir recours aux parachutistes[86].

Si l'heure est aux décisions critiques pour la suite de la campagne, Patton, en homme cultivé, endosse l'habit de « touriste en uniforme ». Il visite les ruines du château de Fougères – la guerre peut bien attendre un peu – et note avec une certaine délectation : « Bien qu'il date de 1100, il n'a été pris que par deux fois avant que nous nous en emparions[87]. » Il tend son Leica à un de ses collaborateurs, qui immortalise la visite avec un Patton posant devant la tour des Gobelins, impeccablement vêtu, portant un revolver à crosse d'ivoire[88].

Blood and Guts entend poursuivre la poussée plein est, au cœur du dispositif – bien lâche – de l'adversaire. Son idée est la suivante : « Envoyer le 20^{e} corps sur Dreux et le 12^{e} corps sur Chartres, le 15^{e} corps demeurant où il est maintenant [c'est-à-dire à Argentan]. Dans cette formation, je peux me retourner du nord au sud-est sans

couper des colonnes et je peux transférer à volonté des divisions d'un corps à l'autre… Ce devrait être un grand succès, si Dieu nous aide et si Monty reste en retrait[89]. » Le général anglais est toujours considéré comme un sérieux obstacle, au même titre que l'ennemi… Bradley acquiesce et va beaucoup plus loin en procédant à des modifications décalant les responsabilités de chaque corps d'armée : libéré de la question d'Argentan, c'est le 15e corps (avec deux autres divisions) qui devrait foncer sur Dreux, le 20e sur Chartres et le 12e sur Orléans. Les Américains peuvent avancer vers la Seine tout en menaçant la trouée Paris-Orléans. Ce qui suppose que la 1re armée prenne à sa charge les opérations jusque-là dévolues à la 3e armée dans le secteur d'Argentan.

Patton exulte. Le jour même où il apprend qu'il ne doit pas dépasser Argentan, soit le 13 août fatidique, il écrit avec enthousiasme à Beatrice que les opérations se déroulent mieux qu'il ne pouvait l'espérer et que tout est plus grandiose qu'en Sicile. « L'audace, l'audace, toujours l'audace… », il répète encore et toujours cette maxime de Frédéric le Grand, roi de Prusse, qu'il a faite sienne. Il sait que l'Histoire est en train de s'écrire – « C'est probablement la poursuite la plus rapide et la plus grande de l'histoire » – et sa contribution aux succès présents n'est pas usurpée. Modeste, Patton ne l'est pas. « Quand je vais finalement émerger de l'obscurité, poursuit-il dans sa lettre à son épouse, ce sera une sacrée explosion. J'ai conquis la vedette jusqu'à présent et la presse est folle de ne pas pouvoir l'écrire… » Avec les événements qui se bousculent, il se surprend lui-même à ne pas avoir plus de choses à écrire à sa femme si ce n'est que Willie est dérangé par les bombes. Patton est euphorique, mais il sait que ce bonheur qu'il savoure ne sera pas éternel : « La vie civile sera bien morne – pas de foules en liesse, pas de fleurs, pas d'avions privés. Je suis convaincu que la meilleure fin

pour un officier est la dernière balle de la guerre. Quelle vie[90] ! » Le 14 août, il décide de faire mouvement avec tous ses corps d'armées – excepté le 8e en Bretagne – avant la soirée. Ainsi « si Monty essaye d'être trop prudent, il sera trop tard ». Patton ne semble pas si contrarié de ne pas devoir foncer sur Falaise. Mais il faut compter aussi avec Bradley. Ce dernier vient à sa rencontre à son PC le 15 août. « Il y a une rumeur, sur laquelle j'ai des doutes, selon laquelle cinq divisions de Panzers seraient à Argentan. Bradley veut donc que j'arrête mon mouvement vers l'est, sur la ligne de Chartres… Dreux et Châteaudun. Sa devise semble être "Dans le doute, arrête-toi." J'obéis aux ordres et demain je pourrai probablement le persuader de me laisser avancer. Que j'aimerais être le commandant suprême[91] ! » Bradley a dû avoir connaissance de l'existence du groupe de Panzers Eberbach, mais on est surpris de constater qu'il le considère comme particulièrement dangereux, ignorant que les divisions allemandes sont très affaiblies. Comme Montgomery après El Alamein, il ne perçoit pas l'ampleur de la défaite allemande.

Bien qu'il lui en coûte, Patton obéit et respecte la hiérarchie militaire, comme il faisait avec Alexander en Sicile. La possibilité d'un désastre d'une ampleur supérieure à celui qui se profile se présente aux Alliés. Les Allemands n'ont virtuellement rien à opposer à Patton vers l'est, si ce n'est quelques unités qui, arrivées au compte-gouttes ou trop peu puissantes, se font étriller. La situation est d'autant plus dramatique pour la Wehrmacht que ce 15 août est aussi le jour J pour Dragoon, le débarquement en Provence. Hitler ordonne l'évacuation de la France (hormis les poches de l'Atlantique) et le repli vers le Reich.

Le sort des armes tourne définitivement en faveur des Alliés. L'impact sur le moral de la troupe n'est pas négligeable. « Le nombre

de cas de fatigue au combat (le nouveau nom pour lâcheté) et de blessures volontaires a sensiblement chuté depuis que nous nous sommes mis en mouvement. Les gens aiment jouer dans une équipe gagnante. » Ce constat se confirme au cours de la visite d'un hôpital de campagne, pratique à laquelle il tient et qu'il considère comme étant le devoir de tout général : « J'ai visité deux hôpitaux d'évacuation aujourd'hui et, pour la première fois, nos blessés veulent retourner combattre – enfin dans l'équipe gagnante. » Un tel esprit combatif met du baume au cœur d'un Patton déjà très euphorique.

La perspective de la victoire en enthousiasme d'autres, d'autant que Paris semble désormais proche. Parmi les subordonnés de Patton, on trouve plusieurs cavaliers au tempérament de feu. Parmi eux, Leclerc, le commandant de la non moins fameuse 2e DB. Patton fait mention du Français dans son journal le 15 août. « Leclerc de la 2e DB française est venu, très excité… Il a dit, entre autres choses, qu'il démissionnerait si on ne lui permettait pas d'avancer sur Paris. Je lui ai dit dans mon meilleur français qu'il n'était qu'un enfant et que je ne permettrai à aucun de mes chefs de division de me dire où il devrait se battre, et que de toute façon, je l'ai laissé dans le secteur le plus dangereux. Nous nous sommes séparés amis[92]. » Patton aurait alors dit au général Wood, le commandant de la 4e DB et autre cavalier fougueux : « Vous voyez, John, il est encore plus empoisonnant que vous[93]. »

De nouveau sous les feux des projecteurs

Si Patton avait été retenu pour le commandement d'*Anvil*[94], son jour de gloire aurait été le 15 août. Ayant finalement reçu le commandement de la 3e armée, c'est le 16 août qui reste gravé comme une des journées mémorables de sa brillante carrière.

Sur le front, tout se déroule le plus favorablement qui soit, il apprend au fil de la journée les conquêtes successives par ses troupes de Châteaudun, Dreux, Chartres et Orléans. Ces succès dans toutes les directions sur le front se doublent d'une satisfaction plus personnelle : il est promu au rang de major général de l'armée régulière, avec effet rétroactif au 2 septembre 1943.

Enfin, troisième nouvelle majeure de cette journée si bénéfique pour le Californien : l'annonce publique par Eisenhower de l'entrée en lice de la 3e armée et, surtout, du nom de son commandant. Tous les faits d'armes remarquables que le public découvre avec soulagement depuis l'opération Cobra et la percée d'Avranches peuvent enfin être crédités à celui qui a présidé à leur mise en œuvre : le général George Smith Patton.

Une ombre à ce tableau, toutefois : Eisenhower souhaite que les reporters attirent davantage l'attention dans leurs dépêches sur la 1re armée qu'ils ne le font, tout en freinant leur enthousiasme pour la 3e armée. Un vœu pieux, car les exploits de Patton sont trop spectaculaires… Cet ordre, comme on peut le supposer, est mal accueilli au QG de la 3e armée.

Aucune censure ne masquant désormais plus les exploits de la 3e armée, les compliments affluent de toutes parts. Un jeune officier écrit ainsi à ses parents combien il est fier d'être avec ce général, « le plus grand commandant qui ait jamais vécu ». Les photographies du

Californien se multiplient dans les journaux. Il écrit au général Crane qu'il a un peu changé d'apparence : « J'ai abandonné le fait de porter deux pistolets, du moins à l'extérieur[95]. » Il a conscience que la gloire qui l'attend dépasse celle qu'il a connue pour Palerme. Ses exploits sont sans commune mesure avec ce qu'il a réalisé dans l'île méditerranéenne.

« Et maintenant ? Les milliers de personnes qui auraient voulu le mettre à bas vont se lever pour applaudir et crier "Je vous l'avais dit"[96]. » Hughes voit juste.

Le 19 août, Nita écrit à son frère. Elle est satisfaite qu'il prenne sa revanche sur ceux qui lui ont nui par le passé. Elle évoque les médias : « *Time Magazine* a eu le culot d'appeler et de me dire qu'ils (de tous les gens) ont toujours été sympathiques avec toi. J'ai dû rester polie, mais cela a été difficile. Le culot de certains magazines ! » D'autres doivent en revanche regretter d'avoir eu la parole trop dure récemment. Certes, si tous les soldats de la 3e armée sont loin de vraiment aimer Patton en tant que tel, ils sont en revanche très nombreux à l'admirer.

C'est un point qui n'échappe pas à un journaliste de la radio : « Oui, Patton sera une légende. Pour ses hommes, il est l'un des plus grands généraux combattants de notre époque. » Le journaliste dithyrambique est tout en nuances : « Il est haut en couleur, fabuleux. Il est de la dynamite. Sur le champ de bataille, c'est une comète belliqueuse, rugissante… Les chroniqueurs, les correspondants et ses troupes l'ont appelé *Old Blood and Guts*, *Hurry Up and Wait*, *Buck Rogers*, *Six Guns*, *Flash Gordon*, *the Green Hornet*, *the Man from Mars, Iron Pants* et *That Disciplinary So and So*… Si le monde le connaît d'abord comme un combattant rugissant et brillant, le général George Patton est également un disciple de Kipling, de Service et de Burns. Il a écrit deux ouvrages de poésie… Arpentant le champ de bataille,

deux revolvers Colt 45 attachés sur les hanches[97], ou montant sur ses tanks, la tête à l'extérieur, engoncée dans un grand casque, les yeux brillants, il hurle tout à la fois des encouragements, des ordres, des conseils et des jurons. Comme Patton le dit, "Vous ne pouvez pas mener une guerre sans grossièretés." Comme ses hommes le disent, "Vous n'avez rien vécu tant que vous n'avez pas été enguirlandé par le général Patton." Les vétérans des campagnes d'Afrique déclarent, lorsqu'ils entendent une charge de démolition exploser à proximité : "C'est le général Patton qui dit quelque chose au général Eisenhower – confidentiellement." » Et de terminer en affirmant que Patton comprend l'aspect psychologique d'une bataille et que ses *pep talks* sont très stimulants[98]. L'image donnée par ce journaliste est des plus positives et a le mérite de montrer que Patton n'est pas qu'un grand chef de guerre, mais aussi un poète. On retrouve l'image indélébile du général affublé de surnoms hors du commun, hurlant sur le champ de bataille. En revanche, le Patton casqué monté sur son char tient plus du général qui menait des manœuvres aux États-Unis que de celui qui caracole à travers la France à la poursuite des Allemands. Une nouvelle heure de gloire est arrivée. Il faudra cependant que Patton patiente encore une quinzaine de jours avant de lire des articles de journaux à son sujet. Le 28 août, il écrit : « Aujourd'hui, c'est le premier jour que je reçois des lettres et des coupures de la maison qui semblent consécutives à l'annonce que je commandais la 3e armée, et j'ai passé une soirée très agréable à les lire[99]… »

S'il dresse un bilan positif à Marshall, Patton est impartial et il ne cache pas certaines déficiences : « Nous sommes encore gênés par le manque d'initiative des officiers, particulièrement les subalternes, à la fois sur le champ de bataille et lors des mouvements. J'ai eu souvent l'occasion de voir des officiers assis dans leurs véhicules à ne rien faire. » Il poursuit en affirmant qu'il est plaisant de combattre aux

côtés de Bradley et de Hodges. Pieux mensonge : il fustige la prudence excessive de leur esprit de fantassins, mais il sait que ce qu'il écrit pourrait être répété. Il a tiré les leçons des conséquences de ses déclarations tonitruantes ou encore de ses agissements déplacés alors qu'il semble vivre l'acmé de sa carrière : « En ce qui me concerne, je n'ai fait aucune déclaration ou permis aucune citation et je continuerai à suivre cette politique. »

Un quiproquo aux conséquences fâcheuses

Les journées des 16 et 17 août sont marquées du sceau d'un quiproquo bien inutile. Lorsqu'il rentre au QG de la 3e armée, un appel de Bradley lui ordonne d'attaquer en direction de Trun (entre Argentan et Falaise) avec ses trois divisions qui vont passer sous le commandement du 5e corps de Gerow dans les deux jours qui suivent. La réaction de Patton est rapide : « Je lui ai dit qu'en attendant l'arrivée de Gerow je constituerai un corps d'armée provisoire sous les ordres de Gaffey. » Patton vient de réagir promptement en créant un corps d'armée temporaire, car c'est un fonceur qui veut attaquer dès que l'occasion se présente et surtout ne pas laisser à l'ennemi le moindre délai. « À 23 h 30, Bradley a appelé et m'a dit de suspendre l'attaque avant que lui-même, Bradley, en donnât l'ordre. J'ai transmis cet ordre. La vie est bien triste[100]. » Mais la plus grande déconvenue est à suivre.

Le 17 août, parvenu au QG du 12e groupe d'armées, non sans difficultés en raison des intempéries, il s'accorde avec Hodges et Bradley pour admettre que, puisque ce corps « attaque en liaison avec

le reste de la 1re armée, il est pour cette raison judicieux qu'elle soit menée par Gerow ». Patton appelle Gay et lui adresse la phrase convenue – « Changez les chevaux ! » – signifiant la mutation de commandement. Il aurait précisé de « continuer » après avoir atteint l'objectif, c'est-à-dire Trun. Comme Gay s'enquiert de la signification de cet ordre, Patton aurait répondu : « Un autre Dunkerque », soit une boutade à l'encontre des Britanniques, très susceptibles sur le sujet. Gerow décide de repousser l'attaque et de dresser un nouveau plan qui serait le sien, mais qui ne serait mis en œuvre que le lendemain matin… Une aubaine pour les Allemands qui gagnent ainsi vingt-quatre heures pour se replier hors du « chaudron » de Falaise.

Par deux fois en quelques jours, les ordres donnés par Bradley ont retenu les forces de Patton, prêtes à poursuivre l'avance en direction des Anglo-Canadiens. La manière dont le Californien parle de Hodges et Bradley à Beatrice dès le lendemain ne surprend donc guère : « Courtney est vraiment un minus… Omar est OK mais pas fougueux. »

Vers un nouvel encerclement sur la Seine ?

Depuis la première semaine d'août, Patton voit plus loin que la poche de Falaise. Il envisage – comme Montgomery – un enveloppement dans la profondeur, sur la Seine. Mais à condition de ne pas être gênés par les Anglais. Apprenant que Montgomery envisage un largage d'aéroportés sur Orléans pour faciliter un

nouveau blocage de la retraite allemande, Patton ne mâche pas ses mots : « Si je trouve des Rosbifs sur le chemin, je les descendrai[101]. »

Patton est de plus en plus contraint de se déplacer en avion de liaison Piper Cub, ce qui n'est pas à son goût : « Je n'aime pas cela, écrit-il à Beatrice. J'ai l'impression d'être un pigeon d'argile[102]… » De fait, un chasseur de la Luftwaffe en maraude ou une pièce de Flak n'aurait pas de difficulté à abattre le petit avion de liaison. Ses propres soldats peuvent présenter également un danger insoupçonné : survolant par mégarde une batterie de 155 mm, le Piper Cub est secoué par le sillage des obus dans le ciel. Désormais, il volera à plus haute altitude[103]. Un jour, à des fins de dissimulation, il évolue en rase-mottes lorsqu'il observe un hôpital de campagne allemand, preuve qu'il s'est enfoncé au cœur des lignes ennemies[104].

Si Patton est difficile à joindre quand il se déplace de la sorte, il s'arrange aussi pour ne pas recevoir les ordres qui le dérangent. Il sait qu'on risque de l'appeler au téléphone pour l'alerter contre un trop grand étirement de son front. « Heureusement, écrit-il à Beatrice à propos de son téléphone, il est en panne en ce moment[105]. »

Au 12e corps, Cook, souffrant de troubles de la circulation sanguine, n'est plus en mesure d'assumer le commandement, au grand dam de Patton. Il est remplacé par Manton Eddy. « Jusqu'à quel point dois-je me soucier de mes flancs ? » lui demande ce dernier. « Je lui ai répondu que cela dépendait de sa nervosité, rapporte Patton. Il a pensé qu'un mile par jour serait une bonne progression. Je lui ai dit d'en faire 50 et il est devenu pâle[106]. » La première réponse d'Eddy est celle d'un fantassin qui a connu la guerre des Haies. Mais face à la 3e armée, l'opposition est parfois si faible qu'une telle progression, à la manière de la cavalerie, devient tout à fait possible.

Le 19 août, Patton se rend au QG de Bradley qui sort d'un entretien avec Montgomery et Eisenhower. Il découvre un nouveau

plan, une manœuvre qui s'accorde avec le projet d'un grand encerclement sur la Seine auquel il a lui-même déjà songé. C'est avec réticence et sur l'insistance de Patton que Bradley lui accorde d'établir une tête de pont à Mantes et de prendre Melun, Fontainebleau et Sens. Il peut espérer mener un nouveau grand coup le jour même où les Alliés parviennent à boucler la poche de Falaise. Mais Bradley reste inquiet et surestime les capacités de réaction des Allemands face à Patton. Pis, il refuse de céder la 6e DB, bien inutile en Bretagne, prétextant le risque d'une contre-attaque allemande depuis la Loire. Patton balaie cette idée d'un revers de la main : les ponts qui enjambent le fleuve ont été détruits et, de toute façon, les Allemands ne pourraient engager dans cette zone que de faibles forces. La seule préoccupation des Allemands déployés dans la moitié sud de la France n'est pas de contre-attaquer, mais de rallier l'est du pays et d'échapper à la double menace de Patton et des forces franco-américaines débarquées en Provence.

Patton ne tarde pas à faire de nouveau les frais de la prudence excessive de Bradley et du haut commandement allié. Bradley est fort surpris d'apprendre qu'il est déjà sur la Seine, dans laquelle Blood and Guts a mis un point d'honneur à uriner. Il explique à Patton que les forces allemandes à Falaise sont encore puissantes et qu'il ne pourrait pas les contenir : d'où l'ordre de leur laisser une échappatoire vers l'est. Patton rétorque qu'il n'a jamais abandonné une parcelle de terrain conquis et qu'il est en mesure de le tenir. Bradley finit par accepter et, selon le témoignage de Stiller, quitte le QG rasséréné. Patton est en effet sur la Seine. Il l'a fait traverser dans la nuit du 19 au 20 août par un régiment de la 79e DI, la première unité alliée à le faire.

Que Bradley et ses supérieurs aient songé à laisser une issue pour la retraite de l'ennemi semble incroyable. Eisenhower et lui-même ne

se rendent-ils pas compte à quel point l'armée allemande est affaiblie ? Pour le Californien, pas question de laisser la moindre issue à l'adversaire : il faut l'anéantir. On est bien loin du jeune officier du Camp Meade qui acceptait cette éventualité à la lecture de *L'Art de la guerre* de Sun Tzu[107].

Patton doit également porter le regard vers l'est. Il lance le 20e corps sur Melun et Montereau, et le 12e sur Sens. Mais, échaudé par la pusillanimité de Bradley, il ne néglige rien : « Je leur ai donné un mot de code, *"Proset"*, qui signifie "arrêtez-vous sur place", au cas où Bradley perdrait ses nerfs au dernier moment[108]. »

La prise d'Orléans provoque une réaction atypique chez Patton. Respectueux des Conventions de Genève, il est en revanche moins regardant quand il s'agit de symboles du IIIe Reich : « Nous avons capturé vivants beaucoup de membres de la Gestapo, ce qui était une bourde. » Ces hommes ne sont pas des soldats, mais des sbires zélés d'un système honni[109]. En filigrane apparaît le souhait de les avoir abattus plutôt que de les faire prisonniers…

Le 21 août, il écrit à son fils une lettre dans laquelle il livre quelques-unes de ses recettes : « Je ne me suis jamais soucié de ce que l'ennemi allait faire où il se trouvait. Ce que je savais, c'est ce que j'avais l'intention de faire et que j'ai ensuite fait. En agissant de la sorte, je suis toujours parvenu là où il s'attendait à me voir trois jours avant qu'il n'y arrive. »

L'audacieuse exploitation de la 3e armée de Patton prend l'ennemi de court. Si des divisions allemandes parviennent sur la Seine, les effectifs disponibles à l'est pour défendre l'accès à la Champagne et la Bourgogne sont ténus. À Sens, la surprise est telle que les Américains capturent des officiers allemands venus admirer la cathédrale, en touristes insouciants du drame que traverse l'armée allemande à l'Ouest[110]. Par ailleurs, le rythme qu'il impose à l'avance de ses

différents corps met les Allemands en état de perpétuel déséquilibre, les obligeant à réagir à ses initiatives et les empêchant de mettre au point des contre-mesures. Toutefois, l'approvisionnement en munitions et en essence est complexe. « La grande difficulté que nous avons rencontrée est que nous avons avancé si vite et si loin que nous sommes presque sans cesse coupés de nos communications. » Cependant, le travail du personnel des services arrière est si remarquable qu'il « deviendra un cas d'école ».

Des plans de campagne pour finir la guerre

Le 21 août, jour de la fin de la poche de Falaise, l'euphorie gagne encore davantage Patton, comme beaucoup de responsables civils et militaires britanniques et américains. La guerre va bientôt s'achever par la victoire des Alliés. « Nous avons en ce moment la plus grande chance de gagner la guerre qui ne se soit jamais présentée. S'ils me laissent poursuivre mon avance jusqu'à la ligne Metz-Nancy-Épinal avec trois corps, deux à l'avant et un en arrière, nous pouvons être en Allemagne en dix jours. Il y a plein de routes et de voies ferrées pour soutenir l'opération. Cela peut être réalisé avec trois divisions blindées et six divisions d'infanterie… C'est tellement évident que je crains que ces taupes aveugles ne le voient pas[111]. »

Il veut mettre toutes les chances de son côté pour convaincre ses supérieurs. Il annonce à Beatrice, le 21 août : « Je vais m'arrêter et lire la Bible afin d'avoir l'appui céleste dans ma discussion de demain pour continuer mon avance[112]. » Patton est en effet décidé à exposer personnellement son plan à Bradley.

Le plan originel d'Overlord prévoit que les armées alliées fassent une pause entre Seine et Loire avant de lancer une nouvelle offensive qui les portera jusqu'en Allemagne. L'avancée devra se faire sur un large front, les deux armées anglo-canadiennes progressant au nord du massif des Ardennes, les armées américaines au sud, comme ce que préconisent Bradley et Patton. « Je crois que partout où vous voyez un grand nombre de bonnes routes, l'avance est facile. » La puissance des défenses élaborées par l'ennemi l'importe moins, « car je crois que les troupes américaines peuvent percer n'importe quelle ligne défensive ».

Le 23 août, lorsqu'il rencontre Bradley qui l'attend près de Laval, il le trouve soucieux. « Il sent qu'Ike ne va pas s'opposer à Monty et que l'intégralité ou une partie des armées américaines va devoir obliquer vers le nord [pour soutenir Montgomery]. » Il n'a jamais vu Bradley aussi remonté contre Eisenhower.

Patton continue à réfléchir sur la poursuite des opérations et dresse ce qu'il appelle le « plan A ». Il ne voit pas que des opportunités en direction de l'Allemagne et n'a pas mis de côté l'idée d'un encerclement : à la guerre, ce qui compte avant tout est la destruction de l'adversaire. Le concept de l'opération est un infléchissement de sa progression vers le nord pour attaquer en direction de Beauvais, puis la mer depuis Mantes et couper la retraite allemande. Ce faisant, Patton couperait l'axe de progression des Anglo-Canadiens et franchirait la limite entre les deux groupes d'armées, une difficulté qui s'est déjà présentée lors de la fermeture de la poche de Falaise. Cette proposition ne reçoit aucune réponse : l'avance qui se poursuit vers l'est, avec toutes ses promesses de succès, prend le dessus sur toute autre considération[113].

Mais Montgomery ne l'entend pas de cette manière. Puisque la pause prévue sur la Seine n'aura pas lieu, la logistique sera

insuffisante pour soutenir la progression de toutes les armées. Il faut donc réviser le plan et au contraire concentrer les armées au nord. C'est l'option dite « du front étroit ». C'est dans le nord que sont déployées les bases de lancement des bombes volantes V-1 (et aussi les sites de lancement des fusées V-2, non encore opérationnels), que se trouvent de grands ports dont les armées ont cruellement besoin pour leur logistique, et c'est enfin le plus court chemin pour atteindre le Rhin et la Ruhr.

Patton considère cette option comme une aberration, il remarque que la présence de coupures humides en trop grand nombre rend les unités quasi inopérantes dès à présent, ce qui sera encore plus vrai en hiver – il mentionne l'hiver alors que la victoire lui semble proche. Peut-être estime-t-il que si Eisenhower choisit cette option, la victoire n'est pas possible avant 1945. Pour le faire fléchir, Patton propose une solution radicale : que lui-même, Bradley et Hodges mettent leur démission dans la balance. Bradley n'est pas d'accord : « Il a dit que nous devons aux troupes de rester, car si nous partons, les choix seraient limités. Je pense que d'autres raisons doivent le motiver[114]. »

Le plan de Monty suppose que les armées opérant dans les secteurs moins prioritaires cessent toute progression et cèdent leur ravitaillement aux armées menant la bataille sur le principal axe d'offensive. Une telle éventualité est évidemment inenvisageable pour les Américains. L'opinion publique américaine et son gouvernement ne comprendraient pas pourquoi les Britanniques mèneraient l'effort principal pour ensuite être largement crédités de la victoire sur le Reich.

Par ailleurs, si les combats menés autour de Caen ont naturellement facilité Cobra, la percée et surtout l'incroyable exploitation qui s'en est suivie sont le fait de la seule armée américaine, qui a réussi à faire sortir les Alliés de l'impasse

stratégique que semblait être devenue la campagne de Normandie. Les succès accumulés par le 12e groupe d'armées et plus particulièrement par la 3e armée ne peuvent qu'inciter Eisenhower à préconiser une offensive impliquant toutes ses armées. Laisser le ravitaillement à Montgomery, c'est prendre le risque d'une progression mesurée et beaucoup trop prudente.

Eisenhower est conscient de l'importance de combattre l'ennemi partout et il maintient son plan pour un front large. Cette décision fait sens, ne serait-ce que pour disperser les efforts des Allemands qui se voient refuser l'occasion de concentrer leurs moyens face à une seule menace.

Nouvelles directives

Le 23 août, Patton, qui a eu la satisfaction d'entendre le général Juin lui affirmer qu'il avait une « audace napoléonienne[115] », reçoit une délégation venant de Paris, incluant des Français. L'Américain croit qu'ils viennent avec une proposition de reddition des Allemands, mais leur démarche ne vise qu'à une trêve[116]. La résistance parisienne s'est soulevée dès le 19 août et la situation devient critique : il faut que la capitale soit libérée rapidement par les forces alliées. Eisenhower finit par aller dans le sens de ces envoyés de la Résistance. Le 5e corps de Gerow, dont la 2e DB, va être dirigé sur la capitale. Leclerc piaffe d'impatience, il a déjà envoyé un détachement vers la capitale sans en avoir reçu l'ordre.

Le lendemain, alors que les premières unités de la 2e DB et de la 4e DI commencent à se frayer un chemin dans la capitale, la BBC annonce la prise de Paris – avec un jour d'avance ! – par la 3e armée

américaine de Patton. « Justice poétique », écrit ce dernier. Ce sera réfuté, mais personne n'y accordera la moindre attention[117]. En route pour Paris, Koenig, le commandant en chef de l'ensemble des FFI, a la délicatesse de faire un détour par le QG de Patton pour le remercier. Cet émotif de Patton ne peut contenir ses larmes.

Il subit l'amère et profonde déception de ne pas avoir été le libérateur de la capitale française. De fait, si la 2e DB n'avait pas été transférée à la 1re armée, l'honneur et la gloire de la libération de Paris auraient été ceux de la 3e armée. Patton y voit un acte délibéré d'Eisenhower pour le mettre à l'écart[118].

Le 25 août, la bataille de Normandie et les opérations sur la Seine appartiennent au passé pour Patton. La 1re armée de Hodges doit progresser vers Lille avec neuf divisions à partir de Mantes et de Melun, des « têtes de pont établies par la 3e armée » souligne, non sans fierté, le Californien. Avec le retour du 15e corps dans son giron, celui-ci dispose de sept divisions (sur 500 kilomètres), dont trois blindées y compris la 2e DB française, qu'il récupère, pour attaquer plein est, vers la ligne Metz-Strasbourg, ce qui coïncide avec la direction établie dans les plans de Patton.

Celui-ci ne perd pas un instant. Il parcourt le champ de bataille, félicite la 5e DI d'Irwin où il remet des décorations, rabroue les subordonnés manquant de zèle, le général Silvester de la 7e DB par exemple… « Je n'étais pas satisfait de sa division, que ce soit dans son allure ou dans sa progression. » Au 12e corps, il a la satisfaction d'apprendre que Wood et sa 4e DB sont à Troyes.

Patton maintient le rythme du début du mois, bien qu'il soit toujours entravé par les craintes infondées de Bradley : en soldat obéissant, il maintient contre son gré la 35e DI en flanc-garde le long de la Loire. Il lui faut sans cesse négocier la poursuite de l'avance

avec son supérieur, « comme un mendiant », précise-t-il : « Quelle vie[119] ! »

Ce jour-là, Patton écrit aussi dans son journal que des jeunes filles de la Croix-Rouge américaine sont arrivées dans la zone de la 3e armée. Parmi elles, Jean Gordon, avec qui il avait eu une aventure à Hawaï. Beatrice met en garde son mari dès qu'elle apprend la présence de la jeune fille en Europe. Mais ce dernier se veut rassurant : « J'ai été informé de la présence de Jean en Europe avec ta lettre. Nous sommes en pleine bataille et je ne rencontre donc personne. Ne te tracasse donc pas[120]. » Certains affirment qu'il l'aurait emmenée en permission à Paris, mais rien ne le prouve[121]. Hughes suggère qu'ils se seraient rencontrés en Angleterre et en France à plusieurs reprises, en 1944 et en 1945. Betty South, la supérieure de Jean Gordon, affirme que ses relations avec Patton étaient purement de l'ordre père-fille, mais on peut la soupçonner d'avoir voulu sauvegarder leur réputation[122].

Rien ne semble plus pouvoir arrêter Patton. Au QG du haut commandement à l'Ouest, près de Coblence, le maréchal von Rundstedt fait à cet égard preuve d'humour alors même que la situation de l'Allemagne est désespérée. Entendant le cliquetis caractéristique de blindés, il lance à la cantonade : « Cela pourrait-il être Patton[123] ? » La réputation de fonceur et de célérité du général américain est établie…

Les difficultés logistiques de Patton ralentissent son élan

La poursuite est vite freinée par des problèmes de ravitaillement en essence. Dès le 26 août, pas moins de 600 avions de transport sont alloués au ravitaillement de Patton[124]. « S'ils peuvent me donner suffisamment d'essence, écrit-il à son fils le 28 août, je pourrai aller où je veux[125]… » Le lendemain, il découvre, stupéfait, que son armée n'a pas perçu l'intégralité de sa part de carburant : il manque plus de 500 000 litres d'essence. Il se demande un instant – à tort – si ce n'est pas une manière comme une autre de stopper son avance. La situation est d'autant plus délicate pour Patton que c'est la 1re armée de Hodges qui a reçu la priorité de l'approvisionnement, car c'est elle qui attaque de concert avec les Britanniques sur le flanc nord[126].

Les moyens logistiques dont bénéficient les Alliés sont pourtant considérables, mais la vitesse de progression et les distances aggravent les difficultés, d'autant qu'il faut compter avec un ravitaillement débarqué sur les plages normandes, ainsi que dans des ports aux capacités insuffisantes. La branche Plan du SHAEF avait annoncé pourtant, dès le 11 août, que seules six divisions pourraient être ravitaillées sur la Seine au 20 août, ce qui sera démenti par les faits. Le réseau ferré français n'étant pas encore remis en état, le colonel Ayers – responsable de logistique affublé du surnom de « petit Patton » en raison de son énergie[127] – met en place le fameux Red Ball Express pour assurer le ravitaillement par une flotte de 6 000 camions. Un pis-aller, d'autant que la maintenance défaillante des engins et la consommation en carburant pour parvenir jusqu'au front en limitent la portée. Les Américains doivent compter avec une logistique peu adaptée aux opérations menées au niveau opérationnel. En août 1943, le général McNair avait décidé que

l'essentiel des moyens logistiques que possédaient en propre les divisions blindées leur soient retirés… sur recommandation de Patton. C'est au niveau de l'armée qu'il faudra trouver des solutions pour assurer l'approvisionnement d'une division blindée. Mais cela sera-t-il suffisant ?

Il importe de prendre les Allemands de vitesse. Cela ne peut qu'épargner des vies et accessoirement des munitions. « À part moi, personne ne réalise la terrible importance de "la minute implacable"[128]. » À Chartres, le 30 août, Patton demande « une avance immédiate vers l'est et une rupture de la ligne Siegfried avant qu'elle ne soit occupée. Bradley y est favorable, mais Bull [le chef des opérations d'Ike] – et je pense le reste de l'état-major d'Ike – n'est pas d'accord et laisse Montgomery faire changer Ike d'avis en direction du nord. Cette terrible erreur, et quand cela ressortira dans les années à venir, cela occasionnera des polémiques[129] ». De retour à son QG, il fait montre d'une intransigeance absolue dans sa volonté d'aller de l'avant. Gaffey a donné l'ordre à Eddy de stopper son 12e corps près de Saint-Dizier lorsque ce dernier lui a annoncé qu'il n'aurait plus d'essence s'il poussait jusqu'à Commercy. « J'ai dit à Gaffey de rouler jusqu'à ce que ses moteurs s'arrêtent et de continuer ensuite à pied. Nous devons et nous obtiendrons un point de passage sur la Meuse. Au cours de la dernière guerre j'ai siphonné les trois quarts de mes tanks pour permettre à l'autre quart d'avancer. Eddy peut faire la même chose. »

La question de l'essence n'est pas un problème insoluble, cela ralentit seulement l'offensive. Patton a des solutions : « Maintenant, écrit-il à Beatrice, pour aller de l'avant, l'infanterie monte les chars, les canons et tout ce qui roule. Ce n'est pas joli, mais ça marche. » Il a d'autres expédients : utiliser les dépôts de carburant pris à l'ennemi, une essence de médiocre qualité mais c'est mieux que rien. Près de

4 millions de litres sont saisis et réutilisés, note-t-il le 30 août, alors qu'il est installé dans son neuvième PC depuis son arrivée en France. Celui-ci a été établi dans un cadre idyllique boisé au nord-est de Sens : c'est la saison des mûres et Patton avoue abuser de ces petites baies. De fait, sans ces dépôts allemands dont il s'est opportunément emparé, son avance sur la Meuse eût été impossible [130].

Il ne blâme aucunement les responsables de la logistique, au contraire : « L'officier du ravitaillement de cette armée a fait un travail incroyable », écrit-il à Sir John Dill, qui représente le Royaume-Uni au comité des chefs d'état-major combinés à Washington. Ces difficultés logistiques sont aussi en partie liées au fait que les combats pour les ports de Bretagne requièrent quantité d'hommes, de matériel et de ravitaillement qui font défaut ailleurs. Malgré l'inutilité de l'opération, Bradley s'en explique à Patton qui s'étonne de constater à quel point son supérieur est émotif. « Je ne voudrais dire cela à personne sinon vous, et j'ai donné différentes excuses à mon état-major et aux échelons supérieurs, mais nous devons nous emparer de Brest afin de maintenir l'illusion sur le fait que l'armée américaine ne peut pas être battue. » Cet état d'esprit ne peut que plaire à Patton qui acquiesce sans difficulté : tout travail commencé doit être fini. Brest n'est bientôt plus un souci : le 8^{e} corps est transféré à la nouvelle 9^{e} armée américaine de Simpson.

Le 1er septembre, Eisenhower assume le commandement effectif des forces terrestres alliées engagées dans le cadre d'Overlord et aussi de Dragoon. Installé à Granville, alors même que ses communications sont encore embryonnaires, il se trouve beaucoup trop éloigné de ses subordonnés. La veille, c'est un Patton soulagé qui écrit dans son journal : « C'est la dernière journée que Montgomery commande les troupes américaines, et nous rendons grâce à Dieu pour cela [131]. » Pourtant, une déconvenue survient à la radio ce 1er septembre, à

8 heures : « Ike a dit que Monty était le plus grand soldat vivant et il est maintenant maréchal. » Patton n'apprécie pas l'annonce : qui y a-t-il donc à mettre au crédit de ce Britannique pour qu'il soit proclamé « le plus grand soldat vivant » ? N'est-ce pas Patton le général qui a transformé la victoire remportée en Normandie en une déroute précipitée de l'ennemi ?

Après tout, la guerre n'est pas terminée et il peut encore espérer de belles chevauchées au cœur du dispositif ennemi, pour autant que le ravitaillement suive. Le ravitaillement, ce ne sont pas seulement du carburant, des munitions et des armes. Un GI s'en plaint dans une lettre à sa mère : « Pour l'amour de Dieu, envoie un peu de nourriture. Les seuls ordres de ce Patton sont plus de tanks et plus de balles[132] ! » Un soldat sans doute dépité par l'ordinaire de son armée plus que par la pénurie, car le GI du front ne manque de rien comparé à son homologue de la Wehrmacht. Mais il n'est pas loin de la vérité. Patton, enragé, déclare à la vue d'un convoi apportant des rations : « Je vais abattre le prochain qui m'apporte de la nourriture. Donnez-nous de l'essence ; nous pouvons manger nos ceinturons[133]. » Cette remarque n'est destinée qu'à Bradley, car, en réalité, Patton se soucie du bien-être et du confort de ses soldats : pas question qu'ils manquent de quoi que ce soit et surtout pas de nourriture. À l'occasion, les rations allemandes sont mises à profit, comme les 30 wagons remplis de vivres découverts à Châlons. Le matériel médical préoccupe également Patton : le 25 août, 80 tonnes de médicaments sont acheminées par C-47 au profit de la 3e armée. Fort opportunément, ce sont encore une fois des prises faites aux Allemands qui sauvent temporairement les Américains de la crise : 10 tonnes de matériel médical sont découvertes à Orléans, 15 tonnes à Dreux et 20 tonnes à Fontainebleau. La veille, ce sont plus de 500 tonnes de vivres qui ont été acheminées[134].

Le 31 août, la 7e DB, suivie de la 5e DI, passe la Meuse à Verdun. La 90e DI est à Reims. Le 20e corps de Walker tombe en panne sèche : il n'est pourtant plus qu'à 50 kilomètres de la Moselle à Metz et à 75 kilomètres de la ligne Siegfried. Le 1er septembre, dans la nuit, la 4e DB de Wood traverse la Meuse à son tour, mais ses véhicules sont à sec. Ce jour-là, la quantité d'essence perçue par la 3e armée s'effondre à 100 000 litres. Le dispositif adverse est si ténu qu'une offensive résolue n'aurait pas pu être enrayée… La pénurie d'essence, même temporaire, pourrait avoir des conséquences terribles sur la suite de la campagne…

CHAPITRE IV

Désillusions en Lorraine

Les désillusions de septembre

Patton n'a jamais été fort modeste. En témoigne cet extrait de la lettre qu'il adresse à son épouse le 1er septembre : « Je suis stupéfait par l'étendue de territoire que la 3e armée a conquise et cela est essentiellement dû à moi seul… Ils ont tous peur et lorsque j'apparais ils se sentent mieux… Cette histoire de maréchal nous rend malades, c'est-à-dire Bradley et moi[1]. »

Patton écrit à sa femme qu'il est bloqué dans l'attente des approvisionnements, mais aussi « en raison du titre de mon futur ouvrage, "La Peur"[2] ». Il ne lui reste qu'à peine plus de 100 kilomètres à parcourir pour atteindre la Sarre. Il enrage de voir sa progression enrayée, situation qui s'explique, selon lui, uniquement par la timidité de ses supérieurs n'ayant de cesse de craindre une armée allemande qu'il ne juge plus dangereuse. Il l'estime tellement affaiblie qu'il écrit à Marshall : « de sorte que, lorsque cette guerre sera finie, ce qui le sera bientôt, lui [Bradley] et moi aurons l'opportunité d'aller dans le Pacifique. Je suis tout à fait disposé à partir à quelque titre

que ce soit, du moment que je peux combattre cette race particulière[3] ». Cette dernière phrase reflète l'état d'esprit de nombre d'Américains : le Japonais est l'ennemi haï en raison de sa traîtrise à Pearl Harbor et de sa façon si différente d'appréhender la vie humaine dans le service des armes.

Montgomery pense lui aussi que la fin de la guerre avec le Reich est imminente. Aussi a-t-il accepté le transfert vers la Birmanie de plusieurs unités, dont la fameuse 6e Airborne, mais l'évolution de la situation en décide autrement[4]. Patton et ses semblables vont un peu vite en besogne. Hitler et ses généraux sont sur le point de réaliser le tour de force de reconstituer un front cohérent : le « miracle de l'Ouest ». Sur le front de la 3e armée, le « miracle » porte un nom : Kurt von der Chevallerie, qui réalise des prodiges avec ses maigres ressources et la 1re armée allemande. Il a su ralentir la progression américaine avec un art consommé de la tactique[5]. Sans la crise du ravitaillement que traversent les forces alliées, cela n'aurait vraisemblablement pas été possible. Pendant une semaine, Patton ne perçoit ainsi presque rien en carburant…

En revanche, étant parvenu en Champagne, un autre précieux liquide est disponible en abondance, au grand bénéfice du moral de son état-major, installé dorénavant dans le cadre idyllique d'un vallon boisé à proximité de Châlons-en-Champagne. Au célèbre vin pétillant s'ajoutent des réserves de la Wehrmacht en grands crus divers et autres cognacs. Si Patton n'a pas la sobriété d'un Montgomery ou d'un Rommel, il n'est pas question que son armée devienne un ramassis d'ivrognes, aussi des MP sont-ils rapidement déployés pour surveiller les caves à vins[6]. Il semble également plus attiré par les femmes que son homologue britannique. Pendant cette période de panne sèche, on lui prête une liaison, au moins un flirt, avec la chanteuse et actrice Dinah Shore[7].

La conférence du 2 septembre au QG du 12e groupe d'armées en présence d'Eisenhower témoigne de l'optimisme qui prévaut depuis la percée d'Avranches : l'Allemand est fini. Eisenhower a donné la priorité à Montgomery pour que celui-ci s'assure du contrôle des côtes du Pas-de-Calais. Bradley, Patton et Hodges plaident pour laisser les 1re et 3e armées américaines s'attaquer à la ligne Siegfried dès que la situation sera réglée autour de Calais. Ike ne s'y oppose pas, mais, « jusqu'à ce que cela soit fait, écrit Patton, nous ne recevrons pas suffisamment d'essence et de munitions pour une poursuite de l'avance ». Il a pourtant quelque peu menti en affirmant que ses patrouilles s'approchaient déjà de Metz et Nancy. Il sent en effet que la victoire est proche. Las, « il [Eisenhower] continuait à parler de la prochaine bataille d'Allemagne alors que nous lui assurions que les Allemands n'avaient plus rien pour combattre si nous poussions dès maintenant. Si nous attendons, il y aura une grande bataille d'Allemagne ». Pour Patton, si la victoire peut être remportée en 1944, c'est maintenant ou jamais, faute de quoi l'ennemi va se rétablir. Il est prêt à mettre sa réputation en jeu, déclare-t-il. Eisenhower lui lance alors une pique dont il aurait pu faire l'économie en rétorquant que sa réputation ne vaut plus grand-chose. Ce à quoi le Californien répond du tac au tac : « Cette réputation est désormais plutôt bonne[8]. » Si les relations entre les deux hommes sont cordiales, elles ne sont plus aussi chaleureuses qu'auparavant. Par ailleurs, l'opinion de Patton n'est pas celle qui importe le plus pour Ike. Dans la hiérarchie, il faut compter avec Bradley et Montgomery, tous les deux à la tête d'un groupe d'armées (de même que Devers), et c'est sur eux qu'Eisenhower s'appuie pour discuter de stratégie.

Ce dernier pense-t-il que la victoire pourrait être acquise avant Noël ? Patton rapporte la suite des propos du commandant suprême :

« Lee et les zones de communications [la logistique] ont fait un travail remarquable, bien qu'ils aient finalement échoué et probablement perdu la possibilité de remporter la victoire avant l'hiver en raison de leur incapacité à continuer à nous ravitailler en carburant[9]. » Un peu dur, Eisenhower oublie que la pause prévue sur la Seine n'aura pas lieu et qu'il n'a jamais été prévu non plus de soutenir logistiquement les différentes armées à partir des seuls ports normands.

Patton formule une critique envers son chef : ce dernier « ne nous a ni remerciés ni congratulés l'un d'entre nous pour ce que nous avons fait ». Le même reproche qu'en Sicile : Eisenhower ne reconnaît pas les mérites de Patton. Omission, jalousie ou est-ce tout simplement sa manière de faire ? Patton, lui, n'est pas avare de félicitations quand il estime qu'un subordonné le mérite.

Eisenhower donne la priorité à Montgomery ? Qu'à cela ne tienne ! Il va, comme en Sicile, mettre son supérieur devant le fait accompli en demandant d'abord peu – une « reconnaissance en force » – pour ensuite obtenir davantage. « Nous allons traverser [la Meuse] à Nancy et à Metz avec la méthode de la "soupe aux cailloux", et j'ai donné les ordres aujourd'hui. Un jour, un vagabond arriva à une maison et demanda de l'eau bouillante pour une soupe aux cailloux. La dame, intéressée, lui donna l'eau dans laquelle il plaça les deux cailloux polis qu'il avait dans les mains. Il demanda alors à mettre dans la soupe quelques pommes de terre et des carottes afin de donner de la saveur à l'eau et, finalement, termina en obtenant un peu de viande. En d'autres termes, pour attaquer, nous devons d'abord prétendre effectuer une reconnaissance, et ensuite renforcer cette reconnaissance pour attaquer finalement. C'est une méthode vraiment triste de faire la guerre[10]. »

Patton a l'aval de Bradley qui n'accepte pas que les Américains soient relégués au second plan. Il accorde au Californien la moitié du ravitaillement alloué à son groupe d'armées et lui transfère quatre divisions. Ce que Bradley ignore probablement, c'est que des troupes de Patton ont, à plusieurs reprises, détourné à leur profit de l'approvisionnement destiné à la 1re armée en se faisant passer pour des soldats de l'armée de Hodges, au besoin en portant leurs uniformes… Muller, responsable de la logistique de la 3e armée, envoie même des avions de reconnaissance pour localiser les dépôts de la 1re armée qui pourraient constituer des proies potentielles. Patton n'est pas à l'origine de cette supercherie, mais il en approuve l'initiative. Lorsqu'on accuse ses officiers d'avoir procédé à des vols, il répond qu'il n'en connaît aucun qui se serait abaissé à cela. Étrangement, plusieurs de ses officiers de la logistique sont promus peu après[11]. Patton va même jusqu'à arriver avec son véhicule au QG de Bradley le réservoir à sec pour le faire remplir, au détriment du stock personnel de l'état-major du 12e groupe d'armées. Il lui montre ainsi combien il manque de carburant pour ses troupes. Privée de ravitaillement pendant une semaine (seulement 100 000 litres le 1er septembre…), la 3e armée reçoit 5,7 millions de litres les 5, 6 et 7 septembre. Cette apparente générosité s'explique par le fait que Montgomery, prioritaire, a pu constituer ses stocks[12].

Conférence de presse

Le 7 septembre, Patton donne une conférence de presse[13]. Mais il avertit les correspondants qu'il ne faut pas le nommer à moins qu'ils ne veuillent le renvoyer au pays. Comme d'habitude, il mêle boutades

et propos sérieux, il plaisante sur le vin de Moselle : « J'aime ce genre de vin, mais, nom de Dieu, il ne faut pas me citer. Je ne bois que de la limonade quand je ne trouve rien d'autre. » Toujours prêt à décerner des lauriers à qui le mérite, il déclare : « dans vos histoires, vous pourriez intégrer à la fois la 3e armée et la 19e force tactique aérienne, car la 19e a réalisé un grand travail avec nous ». Aussi étrange que cela puisse paraître, il loue l'avancée du 21e groupe d'armées de Montgomery et prétend : « Personne n'a de plus grande admiration envers le maréchal Montgomery que moi. » Il admet que l'aide fournie par les FFI fut « meilleure qu'escomptée », songeant probablement à l'action de la Résistance pour appuyer l'avance américaine en Bretagne. Bradley n'est pas oublié non plus : « L'idée de la percée au sud de Saint-Lô du général Bradley était une des plus grandes idées militaires, il n'a pas reçu les éloges qu'il aurait dû obtenir pour l'avoir fait. »

Il a, en revanche, la retenue de ne pas exprimer le fond de sa pensée lorsqu'un reporter lui demande si la poche de Falaise aurait pu être fermée plus tôt. « Je ne peux pas répondre à cela. C'est toujours très facile de dire ce qu'on aurait pu faire après ne pas l'avoir fait. » Il ne décrie pas non plus la logistique. Il va de soi qu'il ne faudra faire aucune mention des difficultés de ravitaillement en carburant.

Son langage est fleuri à souhait : s'il était arrivé quatre jours plus tôt, « cela aurait été comme pisser dans un violon ». Maintenant qu'il a franchi la Moselle, il ne fait aucune différence : « Je ne me suis jamais soucié de l'endroit où je tuais les bâtards. »

Son optimisme lui laisse penser que la ligne Siegfried sera enfoncée rapidement. Il faut d'abord prendre en compte l'aspect psychologique : le moral d'un soldat qui s'est replié sur des centaines de kilomètres est forcément très bas (oubliant que l'ennemi se

retrouve maintenant sur un terrain nettement plus favorable à la défense…).

Il répète également ce qui lui est venu à l'esprit devant les vestiges du mur de l'Atlantique à son arrivée en Normandie : celui qui s'abrite dans un bunker doit se dire que celui en face est très puissant pour qu'il en soit réduit à se protéger de la sorte. Quand on lui demande qui de la 1re ou de la 3e armée sera la première à entrer dans Berlin, il a l'honnêteté de répondre qu'il l'ignore. Le principal étant de faire mordre la poussière « au prochain fils de pute qui se mettra en face de moi ». S'il faut se battre pendant la mauvaise saison, avec moins de soutien aérien par conséquent, ce sera dur aussi pour l'ennemi. Par le passé, « L'armée américaine a anéanti les Indiens en combattant par mauvais temps. »

Patton revient sur la mauvaise réputation qui peut lui être faite. Pour un homme rabroué, il a tapé sur l'épaule d'un millier d'autres, mais il n'en est jamais fait mention : « Je suis considéré comme un fils de pute qui s'est fait tout seul et qui se déplace en maudissant tout le monde. » Patton ajoute que c'est plus intéressant pour la presse de rapporter ce genre de choses que de raconter qu'il se rend au chevet des blessés dans les hôpitaux ou qu'il écrit des lettres aux mères des défunts : « cela n'a jamais été su, mais si je botte le cul à un fils de pute qui ne fait pas ce qu'il devrait faire, cela ressort dans tout le pays ».

Patton a su se tenir et n'a pas « dérapé » dans ses propos. Mieux, il s'est montré solidaire envers les autres Américains mais aussi les Britanniques. Il a fait « du Patton » : il s'est montré professionnel, vulgaire comme attendu, et drôle.

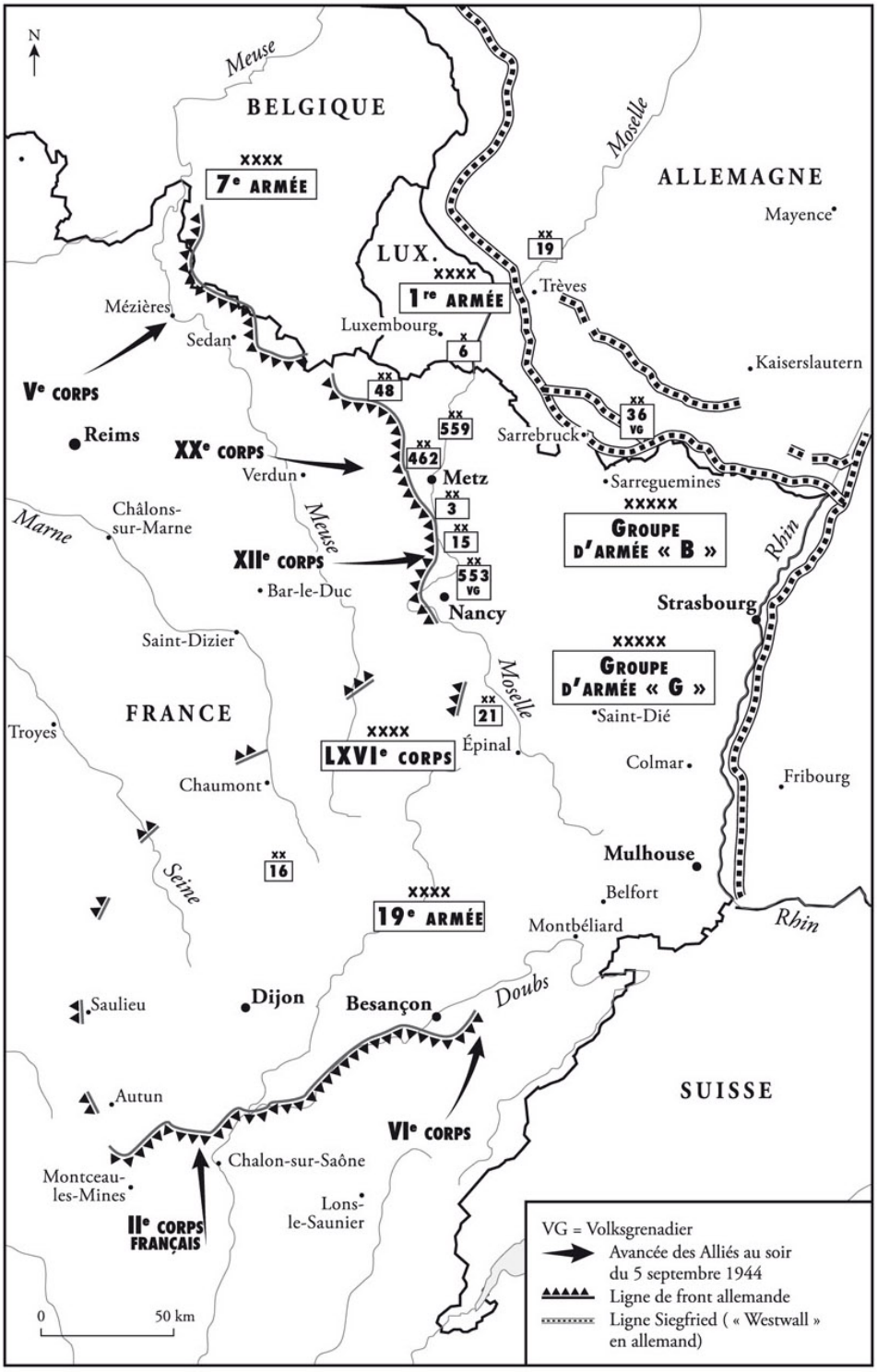
Les Allemands concentrent leurs forces face à Patton

Son moral est bon, les Allemands ne vont mener que des combats retardateurs et ils vont rapidement se replier sur la ligne Siegfried. En réalité, il ne se rend pas compte que le temps de la poursuite est révolu et que l'ennemi s'est renforcé. Ses discussions d'état-major sur la meilleure manière de s'emparer des bunkers de la ligne Siegfried montrent qu'il n'a cure des défenses ennemies en Lorraine qu'il faudra traverser avant d'atteindre la ligne Siegfried[14]. Son chef du renseignement, le colonel Koch, lui a pourtant fourni une note le 28 août, indiquant que l'ennemi fait intervenir des renforts et qu'il va se battre jusqu'au bout[15].

De leur côté, les Allemands ne semblent pas conscients des difficultés logistiques de leurs adversaires. Ils s'attendent à une attaque puissante de la 3e armée de Patton, Hitler a donc envoyé la 5e armée de Panzers du général von Manteuffel pour renforcer la 1re armée du général Knobelsdorff et faire face à cette dangereuse menace, à la fois contre la Sarre mais aussi pour éviter la coupure de la retraite du groupe d'armées G qui se replie depuis le sud et le sud-ouest de la France. Hitler entend ni plus ni moins frapper en force le flanc des armées américaines – c'est-à-dire Patton – pour ensuite menacer la 1re armée américaine avancée en Belgique aux côtés des Britanniques[16]. Toutefois, les difficultés de la mise en place des unités de Panzers sont telles que Hitler comprendra que la grande contre-offensive devra s'effectuer une fois que le front sera stabilisé : ce sera la bataille des Ardennes, lancée en décembre 1944[17]. Les forces allemandes affluent cependant en Lorraine – c'est la plus importante concentration de Panzers depuis la bataille de Normandie – et vont lancer une contre-attaque.

Pour le maréchal von Rundstedt, Patton représente un des dangers les plus pressants. Le Californien va se heurter à la partie la plus solide du front allemand[18]. Le constat de Rundstedt est posé au regard des événements du mois d'août au cours duquel l'Américain a démontré son habileté à manœuvrer des forces blindées et aussi en raison de la menace que la 3e armée peut représenter sur la Sarre. Toutefois, le général californien n'est pas le seul à préoccuper la Wehrmacht : il faut en même temps conjurer la menace de la 1re armée sur Aix-la-Chapelle, de Montgomery au-delà d'Anvers et de Devers au nord de Belfort.

La campagne de Lorraine



Parmi les commandants de corps allemands qui vont affronter la 3e armée se trouve le général von Lüttwitz, caricature de l'officier prussien portant monocle, qui s'est illustré en Normandie à la tête de la 2e division de Panzers. Patton a donné des instructions pour qu'il soit « ramené vivant » au QG : « J'aurais quelques questions précises à poser à ce salaud-là[19]. »

Le Californien engage les opérations en Lorraine sans se douter que l'ennemi va lui aussi passer à l'offensive. Croyant l'adversaire faible sur toute l'étendue du front, il n'a pas su concentrer ses forces pour obtenir la percée décisive en un point précis. Mais les combats vont s'intensifier, d'autant que l'on devient prudent dès que l'on s'arrête, assure Patton, tandis que l'adversaire ne sera pas pris par surprise. Il peut compter sur un millier de tanks et Tank Destroyers, 600 canons et 600 avions. Certes, sur les 76 000 hommes qu'il a sous son commandement au début du mois de septembre, on ne dénombre qu'à peine 21 000 fantassins sur lesquels va reposer tout le poids de la bataille[20].

« Que Dieu nous délivre de nos amis, écrit-il à Beatrice le 8 septembre. Nous pouvons gérer l'ennemi[21]. » Il maugrée toujours contre ses supérieurs à cause desquels il ne peut pas frapper avec toute la puissance de son armée. Bradley l'empêche de transférer la 6e DB et la 83e DI de la Loire à la Lorraine, prétextant que le risque est trop grand : « En disant cela, commente Patton, il prend un risque bien pire[22]. » De fait, les Allemands qui sont déployés au sud de la Loire sont en réalité peu menaçants. Bradley change d'avis peu après. La 6e DB est tout de même retardée dans son transfert, car elle doit prendre en charge (et protéger contre les FFI[23] !) la colonne Eisler, soit 20 000 soldats allemands. Partis de Dax dans l'espoir de rejoindre l'est de la France, ces Allemands ont été faits prisonniers à la suite de l'action des FFI. Patton commente cet épisode en indiquant non sans

fierté un détail : « Lorsque ces Allemands se sont rendus, ils ont dit qu'il doit être spécifiquement compris qu'ils ne se rendent pas à la 9e armée, mais à la 3e armée. »

Le 12 septembre[24], une patrouille de la 3e armée, en l'occurrence des hommes de la 2e DB de Leclerc, établit la jonction avec des soldats français de la 1re DMI de la 7e armée de Patch, débarquée en Provence un mois plus tôt : Overlord a rejoint Dragoon.

Une des plus grandes batailles de chars pour Patton

Les nouvelles sont plus préoccupantes. Patton écrit : « Le 12e corps mène un dur combat au sud de Nancy… Le 20e corps a perdu une tête de pont et un bataillon d'infanterie, mais il s'est emparé d'une seconde tête de pont. » Afin d'empêcher le 20e corps de Walker d'atteindre la Moselle, le général Knobelsdorff engage une brigade blindée. Mais celle-ci, victime des antichars et des bazookas américains, est détruite.

Patton est stoppé dans son élan. Que se passe-t-il ? Si, le 12 septembre, une réunion au QG de Bradley établit qu'il a suffisamment de ravitaillement pour atteindre le Rhin, l'offensive Market Garden de Montgomery aux Pays-Bas, avalisée par Eisenhower, risque de le contraindre à se mettre sur la défensive. L'offensive du Britannique est prévue pour le 17 septembre. « Monty fait ce qui lui plaît et Ike dit "Oui, monsieur". Monty désire que le ravitaillement soit envoyé à lui-même et à la 1re armée et que, de mon côté, je reste sur la défensive. Brad pense que je peux et que je dois poursuivre mon avance. » Patton propose une nouvelle fois de mettre

sa démission et celle de Bradley dans la balance, mais ce dernier rejette l'idée. Il va donc falloir encore vivre d'expédients. Blood and Guts met la main sur des réserves de carburant allemand ainsi que des vivres de la Wehrmacht. Un pis-aller. Il boit « du champagne à la place de l'eau. Nous en avons capturé 50 000 caisses. Je les ai fait distribuer aux troupes[25] ». Eisenhower lui accorde quarante-huit heures pour reconsidérer sa décision, au cas où une opportunité surviendrait dans ce secteur[26]. Il reste à savoir si la méthode de la « soupe aux cailloux » a ses limites ou si elle fonctionne.

La 3e armée rate l'occasion de percer plus avant après les premiers combats menés par la 4e DB à Arracourt : une brèche s'est formée entre les 1re et 19e armées allemandes[27]. Mais les Américains, par ailleurs pénalisés par leur logistique, l'ignorent. La poussée en profondeur jusqu'à Château-Salins et l'enveloppement de l'ennemi constituent des manœuvres correspondant exactement à ce que Patton attend d'une division blindée[28]. Mais Eddy se montre trop prudent et consacre son énergie à réduire les poches allemandes. Bizarrement, Patton, qui est conscient de la timidité d'Eddy, ne pèse pas de tout son poids pour le faire fléchir, à l'instar de ce qu'il avait fait avec Truscott en Sicile (allant même jusqu'à le menacer d'être révoqué), mais il envoie Gaffey pour sermonner ce chef de corps décidément trop peu agressif[29].

Walker piétine lui aussi avec son 20e corps. Le 16 septembre, Patton le prévient : s'il ne parvient pas à s'emparer de Metz dans les jours qui viennent, il lui retire la 7e DB et la transfère au 12e corps. « Cela pourrait le faire avancer[30]… » Une méthode comme une autre de motiver ses subordonnés. Ce 16 septembre voit aussi la première visite de Patton sur le front du 20e corps alors que les opérations sont engagées depuis dix jours[31]. Constat surprenant quand on sait l'importance qu'il accorde à ces visites. La pluie contrarie ses plans,

son armée s'embourbe, Patton craint de ne plus faire la une des journaux. Or, le 17, Montgomery lance sa grande opération aéroportée grâce à laquelle il espère franchir le Rhin sans coup férir. L'appoint du ravitaillement aérien devient impossible et les C-47 sont massivement détachés au bénéfice des forces aéroportées.

« Que Monty aille au diable ! Je dois être engagé au point qu'ils ne puissent me stopper. J'ai demandé à Bradley de ne pas m'appeler avant la nuit le 19. Il a été d'accord. » Patton est immédiatement confronté à une contre-attaque allemande dans le secteur de Lunéville. Pourtant, il exige que le 12e corps procède à l'offensive prévue sur la ligne Siegfried, « contre-attaque ou pas ». Il a repéré ce qu'il appelle la « brèche de Nancy » en étudiant de simples cartes routières, ce qui est confirmé par des études plus approfondies de ses services de renseignements. La percée et l'exploitation en Allemagne seraient ensuite aisées[32]. Un projet qui semble pour le moins impossible pour des raisons logistiques.

Le 21 septembre, il se rend à Paris pour défendre sa cause « et enclouer les canons de Devers », car il sait que ce dernier souhaite obtenir des troupes de la 3e armée au bénéfice de la 7e armée de Patch. « Ike le déteste. Il a été très agréable et m'a invité à déjeuner. » Patton a pris au préalable la précaution de demander son soutien à Beddell Smith au cas où le sujet serait abordé. « On doit combattre davantage ses amis que ses ennemis », se lamente-t-il. La nouvelle la plus agréable de cette journée pour Patton est qu'Eisenhower est capable de critiquer Montgomery. « En fait, il l'a appelé "le rusé fils de pute", ce qui est très encourageant[33]. »

Pourtant, les projets de Patton sont contrecarrés. Les contre-attaques blindées de Manteuffel à Lunéville et à Arracourt sont puissantes mais vaines, et les pertes sont lourdes. La 4e DB de Wood et la 2e DB de Leclerc détruisent plus de 200 Panzers. Au

26 septembre, près de 450 Panzers ont été détruits ou endommagés dans les combats contre l'armée de Patton en Lorraine. Les Américains ont pour leur part perdu 150 blindés. C'est donc une bataille de grande envergure qui oppose la 3e armée américaine aux Allemands en Lorraine, alors que Market Garden bat son plein. Les combats ont été acharnés, de l'aveu de Patton. « Au cours des trois derniers jours, écrit-il à Beatrice le 21 septembre, nous avons eu le combat le plus dur et le plus prolongé que j'aie jamais vécu. » Patton est en effet confronté à un adversaire aussi coriace que celui qu'il a dû affronter au sud de la poche de Falaise. Il a toutefois la satisfaction d'assister au spectacle de la bataille. Il observe ainsi deux Panzers brûler[34] à la suite de tirs de quatre tanks qui passent à l'attaque d'un bois. « C'était très gai », commente-t-il.

En dépit des pertes, Manteuffel résiste avec efficacité et le 20e corps piétine devant les fortifications de Metz alors que les pluies ralentissent les opérations. Confronté aux attaques allemandes et privé d'un soutien logistique adéquat, Patton doit passer sur la défensive. « Défensive » : un mot dont il a horreur. « Bradley et moi sommes déprimés. Nous aimerions aller en Chine et servir sous les ordres de l'amiral Nimitz. » Patton fait le bilan de ses déceptions de ces derniers mois : il a voulu un commandement en Italie qu'il n'a pas obtenu, il aurait voulu mener l'assaut sur les plages normandes, il n'a pas reçu le 5e corps de la 1re armée quand bien même ce dernier progressait selon le même axe que son armée, et, maintenant, il risque fort d'être dépossédé de son 15e corps. Sa lettre du 23 septembre adressée à Hughes est éloquente : « Je suis attaqué sur les deux flancs, mais pas par les Allemands. » Devers obtient gain de cause et se voit rattacher le 15e corps : « Puisse Dieu lui rôtir les tripes[35]. » L'échec devant les fortifications de Metz parachève la fin de l'avance pour la 3e armée. La période euphorique consécutive à la

percée d'Avranches est terminée. Plus au nord, l'opération Market Garden de Montgomery est un échec : Patton la qualifie d'« héroïque mais c'est tout ce qu'on peut en dire[36] ».

Nouvelle conférence de presse

Le 23 septembre, Patton, en pleine forme, donne une conférence de presse[37]. Il se montre gouailleur d'entrée de jeu : « J'ai toujours pensé qu'à ce genre de réunions nous devrions porter des capuchons noirs sur nos têtes comme dans l'Inquisition. »

Il reconnaît que la 3e armée ne peut pas reprendre l'avance sans bénéficier d'une logistique suffisante : il lui reste de quoi batailler dur pendant cinq jours, « après quoi nous devrons jeter des pierres ». Pas question non plus pour lui de sacrifier inutilement des vies devant Metz. « Évidemment, comment diable expliqueriez-vous que ces fils de pute continuent à progresser ? » répond-il à un journaliste qui lui demande s'il pense que la 1re armée est confrontée à un terrain beaucoup plus favorable. Un mensonge éhonté. Il amuse son auditoire en abordant l'offensive de Montgomery sur la Ruhr, parodiant ce dernier avec un accent délibérément britannique.

Quand on lui demande ce qu'il pense des armes secrètes allemandes – les premières fusées V-2 commencent à tomber sur l'Angleterre et Anvers – il répond sans ambages : « Des conneries. » Patton minimise le danger. S'ils étaient entrés en lice plus tôt, en plus grand nombre et sur des cibles mieux choisies (les ports d'embarquement, par exemple), les bombes volantes V-1, les fusées supersoniques V-2, mais également les chasseurs à réaction Me-262 auraient représenté une menace autrement plus grande pour les Alliés.

Il affirme à un journaliste qu'il ne croit pas trop à l'impact des tracts largués dans les lignes adverses pour démoraliser l'ennemi. Il faut y voir une marque de sa personnalité : un soldat qui se bat pour son pays ne saurait se laisser attendrir par les arguments d'une quelconque guerre psychologique.

Il ne croit pas non plus aux vertus de la défensive. Il cite la réponse célèbre donnée par le général Lee au cours de la bataille de Chancellorsville pendant la guerre de Sécession : « Quelqu'un lui demanda pourquoi il attaquait alors qu'il était inférieur en nombre à trois contre un. Lee répondit qu'il était trop faible pour se défendre. »

La conférence de presse s'achève sur un trait d'humour bien à lui. Un journaliste lui demande si les Allemands vont s'enterrer quand les Alliés envahiront l'Allemagne : « À six pieds… » Il poursuit en rapportant qu'« un homme ayant été désigné [à West Point] pour gaspillage de papier-toilette avait dit qu'il n'aurait pas été plus soigneux s'il l'avait utilisé des deux côtés… Eh bien, messieurs, je le répète, rien de ce que j'ai dit ne doit être utilisé contre moi ». À Codman qui lui demande s'il a apprécié la conférence de presse, un reporter hilare répond : « Si j'ai aimé ? Écoute mon gars, ce type là-bas, tout seul, sans les attributs des écrivains grassement payés, de musique ou de mise en scène, ce type est divertissant à 88 %. »

La 3e armée s'enlise dans une guerre de position

Patton va vivre la plus longue période de guerre de position de sa carrière. Il enjoint ses chefs de mener des attaques localisées afin d'avoir une bonne base de départ lorsque son armée reprendra

l'offensive vers l'Allemagne et pour contraindre l'ennemi à ne pas transférer des divisions vers d'autres secteurs[38]. Il s'agit aussi de maintenir un véritable esprit combatif au sein de la troupe – « Nous ne serons pas des pacifistes », écrit-il le 25 septembre – et, qui sait, une opportunité insoupçonnée pourrait survenir…

« Si tu étais là, je pleurerais sur ton épaule », confie-t-il à Beatrice. Son moral est au plus bas. Il tente en vain de s'enivrer. Mais rien ne semble être en mesure de lui redonner du tonus et d'éclaircir ses pensées, pas même Willie, de son propre aveu. Mettre deux officiers aux arrêts pour excès de vitesse lui fait toutefois du bien. Le meilleur remède serait de faire la tournée des popotes plutôt que de se morfondre à son QG. L'ineptie de certains officiers le consterne toujours autant. Il découvre ainsi des mitrailleuses mal positionnées, l'officier qui les a déployées se tenait debout au moment de leur mise en place… Sa jeep est encadrée par des tirs adverses, la badigeonnant de boue. L'alerte est chaude : « Par chance, l'obus n'a pas explosé, sinon ces lignes n'auraient pu être écrites[39]. »

Cette fin septembre est aussi un moment de nostalgie. Chaumont, Langres et Bourg lui rappellent 1918. À Bourg, « le premier homme que j'ai vu dans la rue se tenait sur le même tas de fumier où il se tenait indubitablement déjà en 1918. Je lui ai demandé s'il était ici lors de la dernière guerre et il répondit : "Oui, général Patton, vous étiez alors ici comme colonel" ». Patton se rend à son ancienne maison, ainsi qu'au château de madame de Vaux. Bien qu'ayant coupé les liens avec son ancien chef depuis l'affaire des gifles, il envoie des photographies à Pershing[40].

Patton guide James Byrnes, le juge de la Cour suprême, sur les champs de bataille de la Grande Guerre. À un paysan français qui leur demande s'ils ont vu le cimetière américain qui se trouve à

proximité, Patton répond par l'affirmative en ajoutant : « J'ai été foutrement proche d'y être dedans[41]. »

Les difficultés de ravitaillement le poussent à jeter cette fois l'opprobre sur Lee, ce injustement parfois. Lee n'aurait rien prévu pour assurer les lignes de communications et réclamerait entre huit et onze bataillons d'infanterie « pour faire son sale boulot ». Pire, il réquisitionne tous les véhicules des divisions qui arrivent en France pour assurer le ravitaillement. Cette charge est un peu exagérée. Patton assure que cela « fera un jour un scandale » et il se demande comment Lee peut-il être toujours en poste. La vérité est que Lee, aussi antipathique soit-il, n'est pas aussi incompétent que le suppose Patton.

L'excitation de la bataille n'est heureusement pas finie pour le Californien, les attaques de la 5e armée de Panzers se poursuivent. Devant un Eddy hésitant et craignant que la 6e DB ne soit anéantie sur l'autre rive, Patton rétorque avec un argument bien dans son style : « C'est une fichue bonne raison pour laquelle ils ne doivent pas échouer, rappelez-lui que Cortés a brûlé ses navires[42]. » Outre la référence historique de cet homme cultivé, sa remarque montre que sa combativité n'est pas émoussée. Les Américains ne peuvent échouer.

L'inaction tombe sur le front à la fin du mois de septembre, et Patton ressent plus que jamais le besoin d'éprouver des sensations fortes. Il prend un risque inutile en circulant en voiture dans le *no man's land* avec Codman et Mims. Patton paraît déçu qu'il ne se passe rien. Si Codman comprend la nécessité de montrer l'exemple, il ne s'explique pas cette virée qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques pour Patton, mais aussi pour la cause alliée, même si la victoire ne fait plus l'ombre d'un doute[43]. On imagine sans peine les réactions de la presse alliée à l'annonce de la perte de ce grand

général et, plus encore, l'intérêt qu'en aurait retiré la propagande nazie. Un telle mésaventure n'est pas *a priori* aussi insensée qu'il n'y paraît. Un après-midi, après s'être fourvoyés à une intersection, Patton et Mims croisent un groupe de sapeurs et de fantassins allemands qui leur jettent des regards étranges. Ce n'est qu'*in extremis* que les deux hommes se sortent de ce mauvais pas sous les coups de feu qui éclatent[44]…

CHAPITRE V

L'automne perdu : la Sarre hors de portée

L'automne dans la boue

À partir du 25 septembre, la 3e armée connaît une période de « défense agressive », c'est-à-dire qu'en attendant de bénéficier d'un ravitaillement suffisant pour reprendre l'offensive, elle n'effectue que des opérations localisées. Encore faut-il que les généraux américains se montrent aussi combatifs que leur chef, ce qui est loin d'être le cas. Patton est consterné d'apprendre qu'Eddy a donné l'ordre à deux régiments de la 35e DI d'effectuer un repli hors des bois situés à l'ouest de Château-Salins. Pour Patton, céder du terrain est la pire ignominie qui soit, elle ne peut que regonfler le moral de l'ennemi et lui donner de l'assurance. « Ne raconte à personne qu'une division américaine a songé à se replier », écrit-il à Frederick Ayer[1]. Il ne voit qu'une explication possible : un choc émotionnel dû au fait qu'Eddy soit passé très près de la mort à la suite d'un tir ennemi.

Les combats s'enlisent et Patton estime que s'ils ne sont pas comparables à ceux de la Grande Guerre, ils sont ceux qui s'en

rapprochent le plus jusqu'alors. Certes, il n'a connu ni l'enfer des Haies, ni les affres de la plaine de Caen, ni encore la forêt de Hürtgen. Fait-il allusion à la 4e DB de Wood quand il écrit à Summerall qu'une division a demandé à être mise au repos après soixante jours de combats, mais qu'il a suffi d'annoncer le retour au combat – honneur suprême pour Patton – pour que disparaisse toute « tension nerveuse » ? « C'est vraiment incroyable, écrit-il, ce que la détermination d'un seul homme peut faire sur des milliers d'autres[2]. »

En Lorraine, ce sont les combats pour Metz qui cristallisent son attention. « Aujourd'hui, écrit-il à son fils le 4 octobre, nous attaquons un des vieux forts entourant Metz et j'ai deux pelotons de tanks au sein du fort. » Le général fait allusion au fort Driant, pierre angulaire de la défense de la cité, mais il reconnaît que l'ennemi, bien abrité derrière le béton, ne cédera pas facilement. Comme à Brest, l'armée américaine doit aller jusqu'au bout de ce qu'elle entreprend : « Jusqu'à présent, nous n'avons jamais échoué dans aucune opération et je peux voir qu'il est souhaitable d'inculquer à l'esprit des Allemands que lorsque la 3e armée attaque, elle réussit toujours. » C'est dans ce sens que vont ses injonctions à Walker. L'avance est bloquée partout. Les pertes sont lourdes et le temps exécrable. La presse pense sans doute qu'il subit un échec. Et pourtant, écrit-il le 4 octobre, « J'ai tué plus d'Allemands ces derniers temps que pendant notre avance éclair. »

Le 7 octobre, Patton reçoit la visite de Marshall et de Bradley. Il a la prétention d'estimer que le premier a apprécié ce qu'il a vu. Le soir, Patton met par mégarde du sucre et de la crème dans son vin, confondant la tasse qui fait office de verre à vin avec celle du café. Au moment où il la porte à la bouche, un jeune aide de camp le prévient de sa méprise. « Je l'aime ainsi », lui répond Patton, avant d'avaler le breuvage[3]. Lorsque le patron de l'armée américaine demande au

Californien ce qu'il désire, ce dernier rétorque : « emmener la 3e armée et la 19e force tactique aérienne en Chine ». Marshall semble ne pas s'y opposer, s'il faut en croire Patton (mais est-ce sérieux ?). Une belle perspective pour ce dernier : de nouveaux combats après la victoire sur l'Allemagne sans le fardeau du travail d'une armée d'occupation, d'autant « qu'il y a une rumeur selon laquelle Beedle [Bedell Smith] serait le patron [en Allemagne] ».

Le Reich n'est pourtant pas encore à terre. Embourbé en Lorraine, Patton a beau jeu d'écrire à sa femme qu'il a engagé près de 90 000 hommes, soit 20 000 de plus qu'à Gettysburg (s'il considère les effectifs sudistes et non nordistes…). « La paix sera un enfer de déceptions[4]. »

Tous ces moyens mis en œuvre ne suffisent pas. Il doit se résoudre à préconiser le retrait des positions du fort Driant que ses hommes sont parvenus à conquérir. « La gloire de s'emparer du fort ne mérite pas les sacrifices en vies humaines qu'elle exigerait. » Contrairement à Bradley devant Brest, Patton reconnaît que l'armée américaine a subi un échec tactique[5].

Le général et ses hommes

En attendant la reprise des opérations, Patton dresse des plans et opère des tournées d'inspection. Il impose ces visites sur les lignes à ses collaborateurs : un officier de chaque section de son état-major doit s'y rendre quotidiennement[6]. Outre aller aux renseignements, ceci a le double avantage de permettre au personnel de l'état-major de garder contact avec le front et aux GI des premières lignes de voir qu'ils ne laissent pas indifférent l'état-major de l'armée.

Ces inspections réservent leur lot de surprises, comme l'atteste la lettre qu'il envoie à Frederick Ayer, le 18 octobre 1944. « Nous avons un officier d'un rang assez élevé qui est plutôt pompeux [on se demande s'il ne parle pas de lui dans ce passage]… un de ses passe-temps est l'hygiène. Récemment, en inspectant une compagnie, il a remarqué que les hommes avaient une fourchette sortant de la poche gauche de leur chemise. Le général en a demandé la raison. Un soldat a répondu que pour se conformer aux souhaits du général en matière d'hygiène, ils ne se passaient jamais le pain à la main, mais que si l'un d'eux désirait un morceau, il y plantait la fourchette et le prenait. Le général a déclaré que c'était excellent et a complimenté le soldat. En sortant, il a remarqué que chaque soldat portait une ficelle pendant à l'extrémité inférieure de la braguette. Il en demande la raison et on lui explique que la ficelle permet de sortir le pénis sans le toucher avec la main, en conformité de nouveau avec les principes hygiéniques du général. Le général est enchanté et complimente à nouveau le soldat. Puis, soudainement, une idée lui traverse l'esprit : "Tout cela est parfait, mais comment la rentrez-vous ?" Et le soldat de répondre : "Je ne sais pas ce que font les autres, en ce qui me concerne, j'utilise la fourchette"[7]. »

Patton visite un bataillon de tanks dont les recrues sont uniquement des Afro-Américains, une exception au sein d'une armée où les Noirs sont rarement affectés à des unités combattantes. « Je n'ai aucune confiance dans les capacités combatives intrinsèques de leur race[8]. » Ce jugement terrible rappelle les préjugés qui sévissent aux États-Unis. Il prononce des harangues devant différentes divisions, sauf, dans un premier temps, à ses vieilles 4e et 6e DB – il estime n'avoir rien à leur dire. Mais les soldats de ces deux unités en sont si déçus qu'il doit se résoudre à leur rendre visite.

Comme en Afrique et en Sicile, Patton affecte de signaler son arrivée. S'il lui arrive de se déplacer dans une simple jeep, il ne néglige pas une certaine mise en scène selon son habitude. Il parcourt parfois les lignes à bord d'un véhicule de reconnaissance T8E1, frappé des trois étoiles de son rang, et, debout, casqué et revolver sur la hanche, il tient à la main la mitrailleuse de 12,7 mm dont l'affût est conservé[9]. Il veille aux apparences dans l'idée qu'un général monte toujours au front : aussi faut-il choisir l'emplacement du PC avec des routes qui montrent qu'il se rend forcément vers les premières lignes et, surtout, il faut rentrer en avion Piper Cub « afin que personne ne vous voie jamais aller vers l'arrière[10] ». Pas question qu'un général laisse transparaître sa peur. S'il avoue la ressentir après une de ces tournées au front, il n'en parle qu'en catimini.

Sur le front de la 26e DI, il inspecte un bataillon et est reçu par le capitaine Schmidt, le commandant d'une compagnie de transmissions. Alors que les soldats font la queue sous la pluie pour le déjeuner, Schmidt annonce à Patton qu'il peut se placer en début de file. « Hé ! Nous mangerons après que les hommes auront mangé ! » hurle le général pour être sûr que tout le monde l'entend. Et c'est ce qu'il fait, après avoir inspecté toutes les marmites. Il se montre proche de ses GI. Il est un soldat comme les autres. Quant à Schmidt et son état-major, ils sont si nerveux qu'ils parlent à peine de tout le repas, qu'ils ont eu grand mal à avaler[11].

Une visite de Patton est toujours cause d'angoisse. Ne va-t-il pas exploser si quelque chose ne lui plaît pas ? Lorsque la jeep de Patton arrive devant le PC du lieutenant-colonel Cross, du 43e escadron de reconnaissance, deux hommes armés de mitraillettes Thompson sautent du véhicule et se positionnent à un coin du bâtiment où il a établi ses quartiers. Patton salue et entre, demandant rapidement à examiner la carte de situation. Une épreuve pour Cross qui s'attend à

tout instant à recevoir une réprimande. Mais ses réponses ont tout l'air d'être acceptables pour le général. L'aumônier demande à prendre en photo les deux hommes. Patton accepte et tend la main à Cross qui la lui serre. Ils sourient sur l'image mais le lieutenant-colonel se sent soulagé de voir son hôte repartir[12].

Sa réputation en matière de discipline le précède. En inspection sur le front de la 80e DI, il arrive à un poste d'observation où se trouve le sergent Robbins, stupéfait de la visite. Patton partage des rations C avec ses GI. « Nous ne portions pas de cravates et étions mal rasés, écrit Robbins. Mais il ne fit aucun commentaire. J'ai compris qu'il était un acteur et qu'il jouerait le rôle du moment[13]. » Stimuler la combativité de ses hommes et les habituer aux rigueurs de la guerre ne passent pas que par la tournée des popotes. Patton laisse des cadavres d'Allemands sur le champ de bataille pour que les troupes fraîches les voient[14].

Un jour, il assiste à l'attaque victorieuse d'une compagnie qui s'empare d'une casemate. De retour pour faire son rapport, le capitaine Ulsaker a la surprise de constater que Patton n'est pas pleinement satisfait alors qu'il vient de le féliciter. Ulsaker a commis l'erreur – selon Patton – de laisser à l'arrière un lieutenant qui venait d'arriver dans son unité en qualité de remplaçant le jour même. « Je vais vous donner un ordre direct, passant outre la chaîne hiérarchique, lance Patton. Assurez-vous que cet officier tue des tas de ces fils de pute. Compris[15] ? »

Lorsqu'il reçoit des hôtes qui ne font pas partie de son armée, Patton a l'habitude d'inviter des filles de la Croix-Rouge, dont Jean Gordon, toutes élégamment vêtues et parfumées pour l'occasion, pour leur plus grand plaisir et pour le sien[16]. En une occasion, deux de ces jeunes femmes trouvent les couvre-chefs de Patton et d'Eisenhower dans un salon et s'amusent à les singer après les avoir

coiffés. Elles déclenchent l'hilarité de l'assistance. Soudain, les deux généraux arrivent. Fort heureusement, leur sourire fait comprendre qu'ils acceptent la plaisanterie[17]. Quand elles sont en permission à Paris, la ville du glamour pour tout Américain, ces jeunes femmes, en dépit du souci de leur apparence, sont priées de porter le casque en toutes circonstances, comme il est de règle au sein de la 3e armée[18]… Patton est courtois envers les femmes, même si cette attitude se révèle être quelque peu de façade. Indiquant les positions allemandes sur une carte, il annonce lors d'une conférence de presse : « En premier lieu, je vais vous montrer où ces fils de pute nous résistent. » Il avise deux femmes dans l'assistance et se corrige : « Je suis désolé, mesdames. Laissez-moi maintenant vous montrer où ces bâtards nous résistent[19]. »

Coy Eklund, basé à « Lucky Forward », est le témoin d'une scène fameuse. En visite sur le front, Clare Booth Luce, membre du Congrès, est invité dans la caravane du général où il découvre une bible sur la table de chevet. « Lisez-vous la Bible, général ? » Et Patton de répondre : « Chaque Bon Dieu de jour ! » Très pieux, il suit l'office le dimanche, mais, comme en Sicile, l'aumônier se doit d'être à la hauteur, sinon il le congédie. C'est ainsi qu'il demande un jour à Eklund d'en chercher un autre : « Débarrassez-moi de ce fils de pute : il ne sait pas prêcher[20] ! »

Sa renommée dépasse le cadre de la 3e armée. Un jour, il remet des décorations à l'équipage d'un bombardier B-17, le *Homesick Angel* (*L'Ange qui a le mal du pays*), qui a survécu en sautant au-dessus des lignes américaines. Patton se montre très simple et aimable, et accepte même de signer le *short-snorter*, une bande de billets de banque des différents pays parcourus. Il ordonne à Codman de les ramener avec son propre C-47. À bord, les aviateurs ne cachent pas

leur enthousiasme. Heureux d'avoir rencontré le général, l'un d'eux affirme que « cela valait la peine de se faire abattre[21] ».

Patton a parfois des réactions surprenantes. Il interroge un jour un lieutenant sur la manière dont il a procédé pour faire traverser la Moselle à sa section. L'officier répond qu'ils se sont couchés la veille, qu'ils se sont levés avant l'aube, puis qu'ils ont accompli les ordres reçus, réussissant ainsi leur cinquième assaut fluvial, comme ils s'y sont si souvent entraînés à Fort Benning. Patton s'adresse alors au commandant de la division : « Relevez ce lieutenant immédiatement ! Ne le laissez plus jamais mener un assaut à travers une rivière et promouvez-le aujourd'hui même au grade de capitaine, nom de Dieu ! Comment diable pouvons-nous apprendre sur la guerre quand un héros comme lui la rend si simple[22]. »

Une nuit, au cours d'un bombardement sur Nancy[23], il court sauver des civils français enterrés vivants sous les décombres de leur demeure, juste en face de son PC. La femme hurle, un ami français du général tente de la calmer. « Rendez-vous compte que le grand général Patton en personne est en train d'enlever les briques pour vous sauver. » Patton reçoit des fragments de pierre après une nouvelle salve. « Je crois que j'ai été plus effrayé cette nuit-là qu'à aucun autre moment de ma carrière[24]. »

Un jour de novembre, Willie découvre Telek, le chien d'Eisenhower, à sa place sous la table des convives. S'ensuit un combat épique sous les jurons de Patton, plusieurs généraux doivent intervenir pour séparer les deux combattants. Eisenhower reconnaît que c'est la maison de Willie et qu'il faut lui laisser la place. Patton secoue la tête : « Non, monsieur ! Telek est le supérieur de Willie. Telek restera donc ici. Willie est confiné dans ses quartiers, aux arrêts. C'est le protocole militaire. » Il ne peut pas s'empêcher de dire que son chien avait le dessus[25]… Les deux généraux, qui se connaissent

depuis longtemps, vont veiller ensemble, au coin du feu, tard dans la nuit, se rappelant de vieux souvenirs de jeunesse[26].

Patton reçoit des visites. Marlene Dietrich est de passage. On lui prête une liaison avec le général. Pourtant, ce dernier ne se montre guère indulgent quand il parle de son spectacle : « Presque une insulte à l'intelligence humaine[27]. » Il la convie toutefois dans un grand restaurant, choisi par Codman qui n'a de cesse de pourvoir Patton en excellents vins de Bourgogne[28].

Vers la Sarre !

Début novembre, Bradley annonce que les 1re et 9e armées américaines, ainsi que la 2e armée britannique, ne pourront pas passer à l'offensive avant le 10 novembre. Quand la 3e armée sera-t-elle prête ? Patton, bien qu'il mesure le risque d'attaquer seul et sans soutien, répond à sa façon qu'il pourrait attaquer dans les vingt-quatre heures suivant la réception des ordres. Bradley l'informe qu'il pourra attaquer à partir du 8, à tout moment dès que le temps le permettra. Patton, déterminé à ne pas perdre une journée, décide de s'arrêter à cette date : « D'accord, mais dans tous les cas je bondis le 8, bombardiers ou pas. » Le fait que Bradley accepte et la perspective de repartir de l'avant regonflent le moral du Californien : « Je me sens quarante ans plus jeune[29]. » Patton vise en premier lieu la ligne Siegfried, distante d'une centaine de kilomètres. Il ne fait, en revanche, guère preuve de réalisme en choisissant le Rhin comme autre objectif.

Aux GI qui vont participer à l'opération, Patton explique l'honneur qui échoit à cette armée de passer à l'offensive. Cette dernière, leur

affirme-t-il avec exagération, pourrait amener la fin de la guerre. À la question d'un journaliste qui lui demande s'il a un objectif défini, il répond : « Je ne connais rien avant Berlin. » Le carburant ne manque pas et les stocks de munitions sont abondants : la période des vaches maigres est bel et bien finie. Il est confiant : « Je crois que nous allons aller jusqu'au Rhin, confie-t-il à sa femme. Et si nous y parvenons, nous traverserons[30]… »

Blood and Guts va lancer l'offensive avec dix divisions. « J'en ai déjà commandé jusqu'à treize, mais je n'ai jamais attaqué avec autant d'un coup. » Une puissance de frappe impressionnante. Il écrit à Beatrice : « Je ne vois pas comment nous pourrions perdre. » Le temps, exécrable, ne permet pas à l'US Air Force de bombarder les forts de Metz le 6 novembre. En revanche, les mauvaises conditions météo pourraient créer un effet de surprise. La veille de l'assaut, il se remémore les événements de l'opération Torch, lancée elle aussi un 8 novembre, et du mauvais temps qui sévissait ce jour-là jusque dans l'après-midi avant que cela ne cesse. La veille de Husky, la flotte en route pour la Sicile fut frappée par une tempête avant que le calme ne survienne dans la nuit. Il espère qu'il en soit de même ce jour-là.

Levé à 3 heures du matin le jour fatidique de l'offensive, le 8 novembre, Patton observe le déluge qui s'abat sur le front. L'opération Madison est déclenchée. La lecture du livre de Rommel, *L'infanterie attaque*, se révèle de circonstance, il y décrit les fortes pluies subies par les Allemands en septembre 1914, ce qui ne les a pas empêchés de réussir[31]. Il se rendort. Un peu plus d'une heure après, il est réveillé par la préparation de l'artillerie, comme si « de très nombreuses portes claquaient en même temps[32] ». Il n'écoute pas sa peur et, comme il se doit, il remercie « Dieu pour sa bonté ». Les Allemands sont pris par surprise…

À 7 h 45 survient un coup de fil Bradley que Patton commente : « Bradley appela pour savoir si nous attaquions. Je ne lui ai rien dit de peur qu'il ne veuille annuler l'attaque. » Comme après la percée d'Avranches, il se garde de donner des détails à un supérieur qu'il sait timoré. Lorsque Eisenhower l'appelle à son tour et lui enjoint d'être « le porteur du ballon », Patton est désabusé : « Je me demande s'il a jamais pris la décision de prendre des risques lorsque ses meilleurs officiers lui conseillaient la prudence. Je doute qu'il l'ait jamais fait[33]… »

Bradley se montre désobligeant et exprime son mécontentement quand il apprend la montée en ligne de la 83e DI, qui devait être maintenue en réserve. Il est mal informé et reçoit un renseignement erroné. Patton le ressent comme une immixtion et le prend plutôt mal : « Si vous allez commander cette division personnellement, le mieux est de ne pas l'utiliser. » La division en question est transférée à la 1re armée et Patton y voit une action en sous-main de Hodges et de Middleton, le commandant du 8e corps passé à la 1re armée[34].

Les officiers de l'US Army Air Force lui font un tout autre effet. Le 9 novembre, près de 1 500 avions de la 8e force aérienne de Doolittledécollent pour appuyer son offensive en dépit d'un temps maussade et couvert. Ravi, Patton reçoit Doolittle et Spaatz à sa table et leur offre un repas gastronomique arrosé de champagne. Se tournant vers Spaatz, il lui déclare : « Je vous suis très reconnaissant, Tooey, parce que franchement, je considère le soutien aérien dont nous bénéficions dans ces conditions terribles comme l'expression de votre amitié personnelle et de celle de Jimmy Doolittle. » Il est lui-même un général qu'ils aiment aider, lui répond Spaatz[35].

En dépit des difficultés soulevées par la boue – des soldats souffrent du « pied de tranchée[36] » – et la crue des rivières (il écrit à Frederick Ayer que son armée a perdu sept ponts sur neuf à cause des

intempéries et des tirs adverses[37]), les combats se déroulent de manière plutôt favorable : l'avance se compte en kilomètres bien que le front ennemi ne craque pas.

Lorsqu'il tente de traverser la Moselle, son véhicule s'enfonce dans l'eau et un camion doit le pousser pour le sortir de ce mauvais pas. Patton en personne se trouve empêtré dans un embouteillage sur un des ponts jetés sur la rivière près de Thionville. Le sergent Bill Jennings, un MP impuissant à faire maintenir l'ordre, le voit surgir de la nuit et pester contre l'officier en charge de l'unité : tout en ordonnant à cet officier de faire respecter les intervalles à ses hommes, il lui enjoint de retirer immédiatement les caches de couleur verte qui dissimulent ses marques de grades, faute de quoi il sera rétrogradé au rang de simple soldat[38].

« 11 novembre 1944. Jour de l'armistice et anniversaire de Georgie Patton. Les deux sont incompatibles », note non sans humour Chet Hansen, l'aide de camp de Bradley qui fait partie des nombreux détracteurs du Californien[39]. Un anniversaire dignement fêté par les membres de son état-major à coup de cocktails explosifs – des « Diesels blindés » comme à Fort Leavenworth. Le général, qui noie sa déception devant la tournure de l'offensive, appelle Koch pour la première fois par son prénom, Oscar[40]. Le 12 novembre, faisant preuve d'un lyrisme morbide, il annonce à sa femme qu'il a célébré son anniversaire « en se levant là où les morts étaient encore chauds ». Son attrait pour les champs de bataille a toutefois ses limites : quelques jours plus tard, il confesse à sa sœur Nita que la vue de centaines de cadavres d'Allemands attendant d'être inhumés finit par l'écœurer.

Le problème des crues le taraude et il compte sur le soutien du Ciel pour réussir. D'où la nécessité, à ses yeux, de disposer de bons aumôniers. Celui qui prononce le sermon ce 12 novembre lui déplaît

au point qu'il ordonne qu'on le remplace. Ce n'est pas la première fois qu'un desservant du culte se fait remercier par ce général pieux et vétilleux…

Eisenhower lui rend visite, Patton remarque qu'il se fait beaucoup photographier, « se tenant debout dans la boue au milieu des soldats[41] ». Ike est satisfait de l'état d'esprit des chefs et il s'attend à ce que la victoire soit bientôt remportée à Metz. Mais elle se fait attendre, aussi bien dans cette ville qu'au-delà de Nancy.

Après dix jours de lutte, les esprits, fatigués, commencent à s'échauffer. Le 19 novembre, il note : « Eddy m'a appelé pour me dire qu'il avait un problème avec Wood et qu'il désirait me voir. » Le commandant du 12e corps en a assez du comportement de Wood qui, à ses yeux, fait preuve d'insubordination. Ce dernier n'a plus les nerfs assez solides pour assurer ses fonctions, selon Patton. L'inévitable se produit : il est relevé et détaché du service pour soixante jours. Patton, qui le considère comme un ami, suggère qu'il conserve son grade à son retour aux États-Unis. Gaffey, son chef d'état-major, prend en charge la prestigieuse division et Gay reçoit enfin le poste de Gaffey, que Patton souhaitait lui voir remettre en Angleterre avant d'essuyer un refus de la part d'Eisenhower.

Ce 19 novembre, Patton annonce à Bradley que Metz, encerclé, est virtuellement tombé. En fait, les combats s'y éternisent jusqu'au 25 novembre. Un général allemand déclarant qu'il s'y battra jusqu'à la mort, Patton a cette répartie cinglante : « Nous essayons de le satisfaire. » « Seuls Attila et la 3e armée ont pris Metz d'assaut », écrit-il fièrement à Beatrice, oubliant la conquête de la ville par les Français en 1552 et par les Prussiens en 1870. Visitant un hôpital, il s'adresse à un blessé et lui annonce que les journaux vont bientôt titrer « "Patton a pris Metz", ce qui, vous le savez, est un fichu mensonge. Ce sont vos copains et vous qui sont ceux qui ont

véritablement pris Metz[42]. » Patton entre triomphalement – sirènes hurlantes – à Metz le 25 novembre, peu après la prise de la ville.

On lui amène Anton Dunckern, un général SS bedonnant capturé en ville[43]. Patton exige de son prisonnier qu'il reste au garde-à-vous et qu'il lui réponde en commençant systématiquement par dire « monsieur ». Il s'arrange pour que son interprète soit un Juif. « J'ai capturé un certain nombre de généraux allemands, lui dit Patton, mais vous êtes le plus sordide fils de pute de tous. Je devrais vous remettre aux Français. » Après lui avoir rappelé les crimes de la SS, Patton le congédie : « Emportez-moi ce sale bâtard[44]. » À ses yeux, les soldats nazis ne méritent aucun respect. Ce SS est « l'être humain d'aspect le plus vicieux que j'aie jamais vu et qui, après que je lui eus parlé, était indubitablement un des plus effrayés ». Le général américain admet qu'il a pris plaisir à rabrouer cet homme.

Patton n'est pas conscient que la Wehrmacht est l'armée de Hitler et qu'elle est, à l'instar de la SS, compromise avec l'idéologie nazie et les crimes hitlériens. Ainsi déclare-t-il au colonel Meyer[45], un officier de la Wehrmacht lui aussi capturé à Metz : « Dites au colonel que le général SS que j'avais là est resté debout, mais que lui, je vais le faire asseoir, car c'est un soldat professionnel et j'ai du respect pour lui. J'ai un grand respect pour le soldat allemand. […] Ce n'est pas un homme du parti, mais il s'est battu pour l'Allemagne, car c'est l'Allemagne ». Et de poursuivre en évoquant le lien qui unit les officiers de carrière de tous les pays. Patton est aux antipodes d'Eisenhower qui comprend plus clairement les enjeux idéologiques de cette guerre différente des autres, et pas uniquement par son ampleur.

Metz tombé, Patton pourrait sembler satisfait. Mais il attend des résultats encore plus marquants, il voit d'un très mauvais œil les succès du 6^{e} groupe d'armées en Alsace qui lui volent la vedette :

Strasbourg et Mulhouse sont libérés et la 1re armée française atteint le Rhin.

Aucune percée victorieuse vers l'Allemagne et le Rhin pour la 3e armée : une déception… Sa frustration, rapporte Bradley, il la reporte sur lui-même, Eisenhower et Montgomery[46]. Les officiers de son entourage doivent également supporter ses sautes d'humeur, d'autant qu'il a de nouveau arrêté de fumer le cigare. Quoi qu'il en soit, Giraud, l'ancien généralissime des armées françaises, le déclare « libérateur de la France », flatterie qui doit lui aller droit au cœur. Eisenhower lui témoigne une marque de reconnaissance qui le touche et lui remet la Bronze Star : « George, j'ai l'impression de passer le plus clair de cette guerre à épingler des choses sur votre poitrine[47]. »

Patton peste pourtant contre ses supérieurs. Il juge Bradley peu inspiré, il « doit être jaloux ». Envieux du succès et de l'aura de son subordonné, Bradley l'est, particulièrement après la guerre. Pour Patton, ce dernier n'est pas un chef qui inspire de l'élan à ses subordonnés. Même reproche, comme toujours, à Eisenhower, qui, selon lui, commet l'erreur de stopper le 6e corps sur le Rhin au lieu de lui faire franchir le fleuve dans la foulée. Ike désire mener un passage en force du fleuve sur toute son étendue en même temps. La propension de Patton à ne pas oublier les mérites des autres le distingue de ses pairs, à l'en croire. Il ne manque pas de féliciter de sa percée vers le Rhin son ancien subordonné au 15e corps, Haislip, qui est rattaché à la 7e armée depuis septembre. Or, ni Devers, son chef de groupe d'armées, ni Patch, son chef d'armée, n'ont eu ce geste[48].

À la fin du mois de novembre, Patton apprend qu'il a eu l'honneur controversé d'être distingué par Staline. Le dictateur rouge déclare à Harriman, l'ambassadeur des États-Unis en Union soviétique, que « l'Armée rouge n'aurait pas pu concevoir et n'aurait certainement pas pu exécuter l'avance de la 3e armée à travers la France ». Harriman ne

peut s'empêcher de dire à Patton que l'Armée rouge, disciplinée et rude, représente un danger pour l'avenir du monde du fait de la personnalité de Staline. Il voit aussi dans l'encadrement de l'Armée rouge une nouvelle forme de noblesse, ce qui est un comble pour Patton : « c'est un résultat étrange du communisme[49] ».

La bataille de Lorraine coûte 56 000 hommes à la 3e armée. Les pertes non dues au combat – pieds de tranchée, fièvres, etc. – sont très importantes : 31 000 hommes pour l'ensemble du front[50]. Les combats sont si acharnés que le système de remplacement des pertes, déjà mis à mal en Normandie, trouve définitivement ses limites au seuil de l'Allemagne.

« Le déficit en remplaçants pour la 3e armée se monte à ce jour à 9 000, note Patton le 29 novembre, et rien n'est en vue. Je ne vois pas comment Eisenhower a pu se trouver à court d'hommes et de matériel, car après tout ce sont avec ces deux éléments qu'on mène les guerres. Je vais devoir retirer 5 % de mon personnel du quartier général de l'armée et en faire des fantassins[51]. » Cette solution est insuffisante et il songe peu après à convertir en infanterie 5 % supplémentaires en sus des hommes de l'échelon arrière des divisions. Le déficit se monte à 11 000 hommes le 3 décembre, ce qui correspond à environ 40 % de l'infanterie, l'arme la plus touchée. Les pertes en hommes sont aussi bien dues aux tirs ennemis qu'aux intempéries : le pied de tranchée fait des ravages. Patton rédige un mémorandum pour lutter par la prévention. Ce texte est si réussi qu'il attire les compliments du général Paul Hawley, le chirurgien en chef du théâtre des opérations européen. Patton peste contre la piètre qualité des brodequins américains alors que les Allemands ont doté leurs soldats d'excellentes bottes[52]. Il exige de ses officiers de veiller à ce que les hommes changent de chaussettes tous les jours, menaçant de limoger celui qui ne le ferait pas[53]. Il suggère que les brodequins

soient doublés avant d'être distribués et que cette tâche incombe à des prisonniers de guerre[54]. La bataille ne lui fait pas oublier son épouse : « Je t'aime et tu me manques, écrit-il à Beatrice le 1er décembre, mais ce n'est pas un endroit pour toi[55]. »

Début décembre, les 12e et 20e corps atteignent le bassin de la Sarre. Le fleuve est traversé sans coup férir. Patton, qui marque élégamment son entrée en territoire allemand en crachant sur le sol[56], manque de se faire tuer par inconscience lors d'une tournée d'inspection dans un régiment de la 90e DI. L'ennemi n'est distant que de 250 mètres, mais il ignore les conseils du lieutenant-colonel Bell et décide de rejoindre une maison faisant office de poste d'observation en suivant une route exposée à la vue des Allemands. Arrivé à la bâtisse, le groupe d'officiers monte l'escalier, la réaction allemande ne tarde pas à se concrétiser : le poste est pris sous leurs tirs et les officiers américains n'ont d'autre issue que de se précipiter par la porte arrière et foncer vers un verger. Patton, qui porte un splendide uniforme selon son habitude, est maculé de boue, « comme s'il avait passé une journée dans les tranchées », commente sarcastiquement Bell, qui ne peut s'empêcher de ricaner, « mais pas trop fort[57] ». Le général ne donne absolument aucun détail sur cette mésaventure.

L'offensive sur la Sarre

Sa 3e armée, qui borde désormais le Westwall, se prépare à repartir de l'avant et à s'enfoncer en Allemagne. On lui offre le concours de la 1re armée aéroportée, mais Patton n'est pas convaincu de l'intérêt d'une force aéroportée si imposante. Il pense que de petites unités parachutistes rapidement utilisables auraient plus

d'intérêt[58]. L'idéal serait qu'un régiment de paras soit disponible pour une armée avec douze heures de préavis. L'échec de Market Garden entre probablement en ligne de compte dans ce jugement. Par ailleurs, la mise au point d'un largage demande du temps et ne peut pas s'improviser pour saisir une opportunité inattendue qui surgirait du champ de bataille : la rapidité prime chez Patton. De plus, comme il le constatera dans les Ardennes avec les 101e et 17e divisions aéroportées qui seront placées sous ses ordres, un des handicaps majeurs de ces unités est qu'elles n'ont ni chars, ni artillerie adéquate, ni véhicules de transport[59].

Le plan prévoit un bombardement en tapis préliminaire de grande ampleur, plus important que ceux utilisés à Caen ou pour Cobra. Nom de code : « Tink », du surnom de l'épouse de Weyland[60]. L'offensive est programmée pour le 19 décembre. C'est, pour reprendre l'expression de Patton, son « grand rendez-vous avec les copains de l'aviation[61] ».

La ligne Siegfried est relativement puissante dans ce secteur, ce qui lui fait penser que ses défenseurs ne sont pas trop nombreux. À sa fille Ruth Ellen, il affirme que beaucoup d'autres généraux n'oseraient s'y attaquer, « ils ont plus peur de perdre une bataille qu'ils ne sont soucieux d'en remporter une[62] ». Il arrive que Patton manque de confiance en lui, il avoue craindre que les Allemands ne le stoppent. Le terrain en Lorraine est si difficile qu'il plaisante auprès de Stimson en demandant que la région soit laissée aux Allemands après la guerre : « je n'imagine pas un plus grand fardeau que d'être le détenteur de ce vilain pays où il pleut tous les jours et où la richesse de ses habitants consiste en un assortiment de tas de fumier… ».

Le temps est si exécrable que, le 11 décembre, il se résout à une décision passée à la postérité : il demande à « l'aumônier de l'armée d'ordonner à tous les aumôniers de prier pour un temps sec. Je

publierai cette prière avec les vœux de Noël au dos à l'intention de tous les membres de l'armée[63] ». Bradley lui aussi a recours à la prière si besoin est… En juillet 1944, avant Cobra, il menace de traîner un aumônier en cour martiale si le mauvais temps persiste[64].

L'aumônier O'Neill rédige, à la demande du général, cette fameuse prière[65]. On croit à tort généralement qu'elle a été écrite pendant la bataille pour Bastogne, comme le montre le film *Patton* ou certains ouvrages. Patton tient à ce que cette prière soit imprimée et il s'en explique à O'Neill : « Je crois fermement en la prière. Il y a trois manières pour les hommes d'obtenir ce qu'ils désirent : par la planification, par le travail et par la prière. » Si Dieu a été si bon avec ses armées jusqu'à présent, c'est parce que les gens prient.

Les nouvelles de Montgomery sont contrariantes : ce dernier se voit adjoindre la 9e armée tout en s'opposant aux opérations des 3e et 7e armées, son concept d'effort concentré en un seul secteur n'ayant pas évolué. Patton n'admet pas non plus l'impudence du Britannique : « Il [Montgomery] a dit à Ike et Brad que lorsqu'il dirigeait la guerre, c'était un succès, mais que depuis qu'il a été relevé du commandement suprême des forces terrestres, c'est devenu une impasse. Je ne comprends pas comment ils acceptent une telle conversation[66]. » La formule qu'il emploie envers Montgomery est habituelle chez lui, il n'hésite pas à rajouter « SOB » entre parenthèses après le patronyme de l'Anglais (*son of a bitch*, « fils de pute[67] »).

Le 15, les combats préliminaires sont menés par les 90e et 95e DI. Rien ne semble pouvoir arrêter le déclenchement de son offensive. Le général allemand Balck, le commandant en chef du groupe d'armées G qui lui fait face, redoute le pire : le Westwall risque d'être percé par Patton[68].

CHAPITRE VI

Les Ardennes : le chef-d'œuvre d'un cavalier

La marque d'un grand général

Fin novembre 1944, Patton note dans ses carnets une remarque qui démontre la pertinence de son jugement de général : « La 1re armée commet une terrible erreur en laissant le 8e corps statique, car il est hautement probable que les Allemands se renforcent à l'est de celui-ci[1]. » Le 8e corps de Middleton, déployé dans la région réputée calme des Ardennes, va bientôt devoir lutter pour sa survie. Une semaine avant l'attaque allemande (qui aura lieu le 16 décembre), Oscar Koch, le chef de renseignement de Patton, est encore plus perspicace et pressent le danger. Les Allemands interrompent brutalement leurs communications radio : Koch s'attend à une offensive, probablement en direction de Luxembourg. Patton est alors le seul, parmi les grands subordonnés d'Eisenhower, à rejeter l'idée que les Allemands considèrent les Ardennes comme un secteur calme, destiné aux unités au repos[2].

Des plans sont dressés en conséquence, de sorte que, parmi les armées alliées, celle de George Patton est la moins prise au dépourvu par la contre-offensive de la dernière chance de Hitler. Précaution justifiée pour un général du professionnalisme de Patton par le fait que toute offensive d'envergure menée par la Wehrmacht, que ce soit contre la 1re armée de Hodges ou la 7e de Patch, aurait des conséquences sur les opérations de sa propre 3e armée[3]. Montgomery estime au contraire, dans un message adressé à Eisenhower le 15 décembre, que « sa situation [en parlant de l'ennemi] est telle qu'il n'est pas en mesure de déclencher d'opérations offensives en force[4] ».

Le téléphone sonne à l'état-major de la 3e armée le 16 décembre 1944. Bradley ordonne de céder une division blindée du 20e corps pour renforcer le 8e corps de Middleton. Il s'agit « de repousser une attaque allemande plutôt sérieuse[5] ». Le général californien, qui avait pourtant prévu l'éventualité d'une attaque, craint que ce transfert ne fasse le jeu des Allemands qui pourraient étendre leur offensive dans son secteur. « J'aimerais qu'il soit moins timide », écrit-il. Bradley craint qu'il ne renâcle à céder la 10e DB, ce qui est le cas, mais Eisenhower a été formel : « Dites-lui que c'est Ike qui dirige cette fichue guerre[6]. »

Patton ne tergiverse pas et il ne tarde pas à prendre la mesure de l'offensive adverse ; faisant acte du principe de précaution, il prévoit plusieurs scénarios pour son armée. Il admet aussi que Bradley en « sait probablement plus sur la situation qu'il ne peut le dire au téléphone ». Gay, de son côté, pense qu'il ne faut pas perdre ses nerfs, laisser s'enfoncer l'ennemi plus en avant, lancer les offensives prévues pour les 1re et 3e armées américaines à travers la ligne Siegfried et couper l'ennemi de ses arrières[7].

Patton cède la 10e DB à contrecœur. « D'un point de vue sentimental et moral, c'est indiscutablement une erreur de bouger des

divisions d'un corps d'armée à l'autre. De même, c'est une erreur encore plus grande de transférer un corps d'armée d'une armée à une autre. » L'urgence de la situation et des nécessités tactiques priment ce que Patton appelle un intérêt « sentimental et moral ». Le Californien est par ailleurs beaucoup moins réticent quand il se trouve être le bénéficiaire de ces transferts de troupes.

Le 18 décembre, il est prié par Bradley de se rendre le plus tôt possible à son QG de Luxembourg avec ses principaux officiers d'état-major. Toujours efficace, il se met en route avec ses subordonnés dix minutes à peine après avoir reçu l'appel. Devant la carte qui montre l'inquiétante pénétration en profondeur des Allemands, on lui demande ce qu'il peut faire. « Je lui dis, raconte Patton, que j'arrêterai la 4e DB et que je la concentrerai près de Longwy, commençant à minuit, et que je lancerai la 80e DI vers Luxembourg dans la matinée. J'ai dit également que je peux également mettre la 26e DI en état d'alerte pour se mouvoir dans les vingt-quatre heures si nécessaire. » Les unités impliquées seront encadrées par le 3e corps de Millikin. Bradley craignait que sa demande ne plaise pas à Patton, mais il ne peut que se réjouir de la réaction de ce dernier. Certes, Patton aurait souhaité poursuivre son offensive sur la Sarre, mais pour lui l'essentiel est ailleurs : « Nous allons continuer à tuer des Boches[8]. »

De retour à son QG, Blood and Guts s'entretient au téléphone avec Bradley. La situation sur le front des Ardennes a empiré. Le chef du 12e groupe d'armées annonce au Californien qu'une conférence se tiendra en présence d'Eisenhower à Verdun le lendemain, vers 11 heures. « J'ai compris du général Eisenhower que vous alliez prendre la direction du 8e corps ainsi que l'offensive qui sera lancée par les nouvelles troupes arrivant dans la zone[9]. » Patton rassemble son état-major et explique les changements de plan, ainsi que

l'importance à accorder à la rapidité de mouvement – la condition *sine qua non* sous-jacente au succès de l'opération. Pragmatique et efficace, sachant qu'en temps de guerre les heures sont comptées, il met au point un code avec Gay afin que celui-ci mette en mouvement la 3e armée par un simple coup de téléphone de sa part depuis Verdun.

Blood and Guts arrive à la réunion extraordinaire convoquée par Eisenhower à 10 h 45. Outre Bradley sont présents Devers et Tedder et de nombreux officiers d'état-major[10]. Patton se voit confirmer qu'on attend de lui qu'il lance une contre-attaque, mais des six divisions qu'on lui accorde, il estime que trois d'entre elles – appartenant au 8e corps – sont virtuellement détruites (ce qui n'est pas le cas de la 101e aéroportée à Bastogne). Comme à son habitude, il critique les autres intervenants. « Devers a fait un long discours sur des questions purement personnelles, et il ne dit en fait rien. Bradley n'a pas dit grand chose. Je suis resté silencieux sauf que j'ai dit que nous avions besoin de remplaçants[11]. » Patton aurait lancé une boutade à la cantonade qui ne provoque que des sourires forcés au regard de la situation : « Bon Dieu, ayons les tripes de laisser ces fils de pute avancer jusqu'à Paris. Nous allons ensuite les écraser et les bouffer[12]. » Eisenhower est formel : il n'est pas question de laisser l'ennemi atteindre la Meuse[13].

Survient alors l'échange avec Eisenhower qui est entré dans la légende. « Quand peux-tu attaquer ? » demande le commandant suprême. « Le 22 décembre, avec trois divisions », répond le chef de la 3e armée. Patton décrit la réaction de l'assistance : « Quand j'ai dit que je pourrais attaquer le 22[14], cela a fait un choc – certaines personnes semblant surprises et d'autres ravies. Cependant, je pense que cela est possible[15]. » Les témoins sont unanimes pour souligner l'effet de surprise qu'eut cette déclaration[16].

Même si des ordres de préparatifs ont déjà été donnés, les divisions en question sont encore déployées pour une poussée au cœur de la Sarre et un changement d'orientation à 90° d'un axe d'attaque n'est pas aisé à mettre en œuvre, particulièrement sur le plan de la logistique, des communications et de l'intendance. Eisenhower, exaspéré par ce qu'il pense être une bravade tombant mal à propos, préfère accorder du temps à Patton. Il ignore que son subordonné, faisant preuve d'un professionnalisme et d'une maîtrise consommée de l'art de la guerre, a préparé avec soin des ordres et il privilégie la carte de la prudence pour être assuré que le coup donné par Patton sera suffisamment puissant. Le commandant suprême semble également penser – à tort – que le Californien considère la situation avec trop de légèreté[17]. Patton, qui vit un des plus grands – sinon le plus grand – moments de sa carrière, craint qu'attendre ne lui fasse perdre l'avantage de la surprise. Ce qui surprend Eisenhower, peut-être davantage que la célérité avec laquelle le Californien entend s'engager dans la bataille, c'est la facilité avec laquelle il lui a fait renoncer à son offensive sur la Sarre[18].

Se souvenant de l'épisode de la bataille de Kasserine en Tunisie, Eisenhower, qui vient d'être promu au rang de général à cinq étoiles, se lamente : « À chaque fois que j'obtiens une nouvelle étoile, je suis attaqué. » Patton rétorque aussitôt : « Et à chaque fois que vous avez été attaqué, je vous ai sorti du pétrin[19]. » Comme convenu avant son départ pour Verdun, Patton téléphone à Gay et lui transmet le code correspondant aux décisions prises.

Le soir, Codman s'occupe de commencer à transférer le QG de la 3e armée à Luxembourg, Patton reste coucher au 20e corps de Walker, car il appréhende de prendre la route de nuit. Les rumeurs font état de soldats allemands qui se seraient infiltrés au sein des lignes américaines en portant des uniformes de GI. Il s'en ouvre à Beatrice

dans une de ses lettres : « Les Boches ont largué un tas de parachutistes portant notre uniforme dans le but de tuer Ike, Brad, moi-même, etc.[20] »

Bradley converse longuement au téléphone avec Eisenhower en présence de Patton. Il apprend, aussi consterné que son supérieur, qu'à cause des difficultés de liaisons téléphoniques entre le QG du 12e groupe d'armées et ceux des 1re et 9e armées, ces deux armées seraient placées provisoirement sous le commandement de Montgomery. Bradley ne garde plus que la 3e armée. Il vit ce remaniement comme un désaveu. Patton est persuadé que d'autres raisons sont à l'origine de cette décision qu'il juge inique. « Les communications téléphoniques sont en fait excellentes et c'est ou bien le fait d'avoir perdu confiance en Bradley, ou d'avoir été obligé d'impliquer Montgomery suite à des machinations du Premier ministre, ou encore dans l'espoir d'obtenir quelques divisions britanniques s'il cède le contrôle opérationnel à Monty[21]. »

Montgomery, ou l'éternel rival pour Patton. Au cours de la bataille, un officier de liaison britannique, qui se rend auprès du QG de la 3e armée, demande à Patton s'il a un message pour Montgomery ; le général tapote son cigare et opine du chef : « Vous direz à Montgomery que la 3e armée attaque vers le nord et qu'il doit se mettre hors de son chemin, car je vais lui repousser l'armée allemande dans son cul. » Il semblerait que l'intéressé n'ait pas apprécié le message[22].

Bradley, humilié, contient difficilement sa rage. Il va leur falloir de surcroît, à lui et à ses hommes, travailler étroitement avec l'état-major de Patton qu'ils méprisent. Les deux généraux vont pourtant collaborer avec efficacité et en bonne entente, se donnant du « Brad » et du « George » devant leurs subordonnés en lieu et place des habituels « général Bradley » et « général Patton[23] ».

Bradley insiste pour que la défense de Bastogne soit assurée en raison de son importance en tant que carrefour stratégique. Il appuie dans ce sens la décision prise par Middleton. Patton a d'abord estimé que la décision de laisser la 101e aéroportée se faire encercler était la plus stupide qu'il ait entendue. Il se range pourtant à l'avis de Middleton, pas impressionné le moins du monde par le Californien[24]. Toutefois, se maintenir à Bastogne signifie que les renforts de la 3e armée doivent arriver, et vite.

La contre-attaque devra être puissante. Toutes les forces disponibles doivent être redéployées vers les Ardennes. « Mis en route tous les bataillons de Tank Destroyers automoteurs et les bataillons de tanks divisionnaires que j'ai pu trouver. J'ai ordonné à Eddy [le commandant du 12e corps] de transférer immédiatement son quartier général et son artillerie à Luxembourg. J'ai donné l'ordre à la 35e DI de faire immédiatement mouvement sur Metz et de prendre des remplaçants. J'ai dit à Gay de compléter les 90e et 95e DI [avec des remplaçants] et de mettre tout ce qui reste dans la 4e DI. J'ai dit aux 9e et 10e DB de cannibaliser leurs unités antichars et leurs autres unités pour compléter leurs unités de fusiliers d'infanterie… J'ai aussi mis en route des munitions, des hôpitaux et des ponts… J'ai également ordonné à la 5e DI de faire mouvement sur Luxembourg[25]. » Patton aura trois corps dans les Ardennes (3e, 8e et 12e) et un quatrième sur le front de la Sarre (le 20e). Il entend donner le tempo à l'avance et, ce 20 décembre, il rend visite à sept divisions[26].

Puisque l'effort de la contre-attaque initiale est assuré par la seule 3e armée, Weyland, qui n'a pas reçu les nouvelles escadrilles demandées, obtient que sa 19e force aérienne tactique bénéficie d'une part équilibrée des renforts aériens. Il obtient gain de cause, au grand dam des chefs des forces aériennes déployées en soutien de la

1re armée qui opère sur le flanc nord du saillant des Ardennes. Mais, pour la première fois depuis son arrivée sur le continent, la force aérienne de Weyland est confrontée à des raids de la Luftwaffe : 78 pour la seule journée du 22 décembre[27]. Weyland ne peut affecter tous ses chasseurs à l'appui au sol de Patton. Il doit également escorter les C-47 qui ravitaillent Bastogne, mais aussi les bombardiers qui frappent les lignes de communications ennemies. La Luftwaffe est toujours ressentie comme une menace.

Patton n'est jamais aussi excellent que lorsqu'il s'agit de mener une opération offensive basée sur la manœuvre et le mouvement : « Je suis très confiant dans le fait qu'un grand succès est possible et, je l'espère, certain. » Patton l'est d'autant plus qu'il ne voit pas comment le sort de la guerre pourrait basculer. Pour une fois, il ne cherche pas d'analogie dans l'histoire, il se réfère à la Première Guerre mondiale et au monde animal. La situation lui rappelle les ultimes offensives allemandes de 1918, « et je crois que les résultats seront les mêmes. Rappelle-toi comment un tarpon fait un grand plouf juste avant de mourir ». Son optimisme se double de sa croyance, toujours vivace, en sa destinée : « Peut-être que Dieu m'a sauvegardé pour cet effort[28]. »

Blood and Guts contre-attaque

La réaction des Alliés face à leur offensive dans les Ardennes prend les Allemands de vitesse. Le risque d'une puissante contre-attaque américaine depuis le sud a toujours retenu l'attention de Manteuffel, commandant la 5e armée de Panzers qui se trouve en pointe de l'avancée et qui a encerclé Bastogne. Le général Brandenberger, le commandant de la 7e armée allemande qui assure

le flanc sud de l'offensive allemande, celle qui sera directement frappée par la 3e armée, a lui aussi correctement évalué la menace bien avant l'offensive : « Le fait que ces forces seront probablement commandées par le général Patton (qui, dans la bataille de France, a fait preuve de son extraordinaire talent pour la guerre blindée, qu'il a menée selon la conception fondamentale allemande) fait qu'il est très probable que l'ennemi lance un gros coup dans le flanc des forces allemandes prévues pour être dans le secteur de Bastogne[29]. » Par conséquent, il estime devoir recevoir des unités blindées : pourtant, son armée ne comporte pas de division de Panzers…

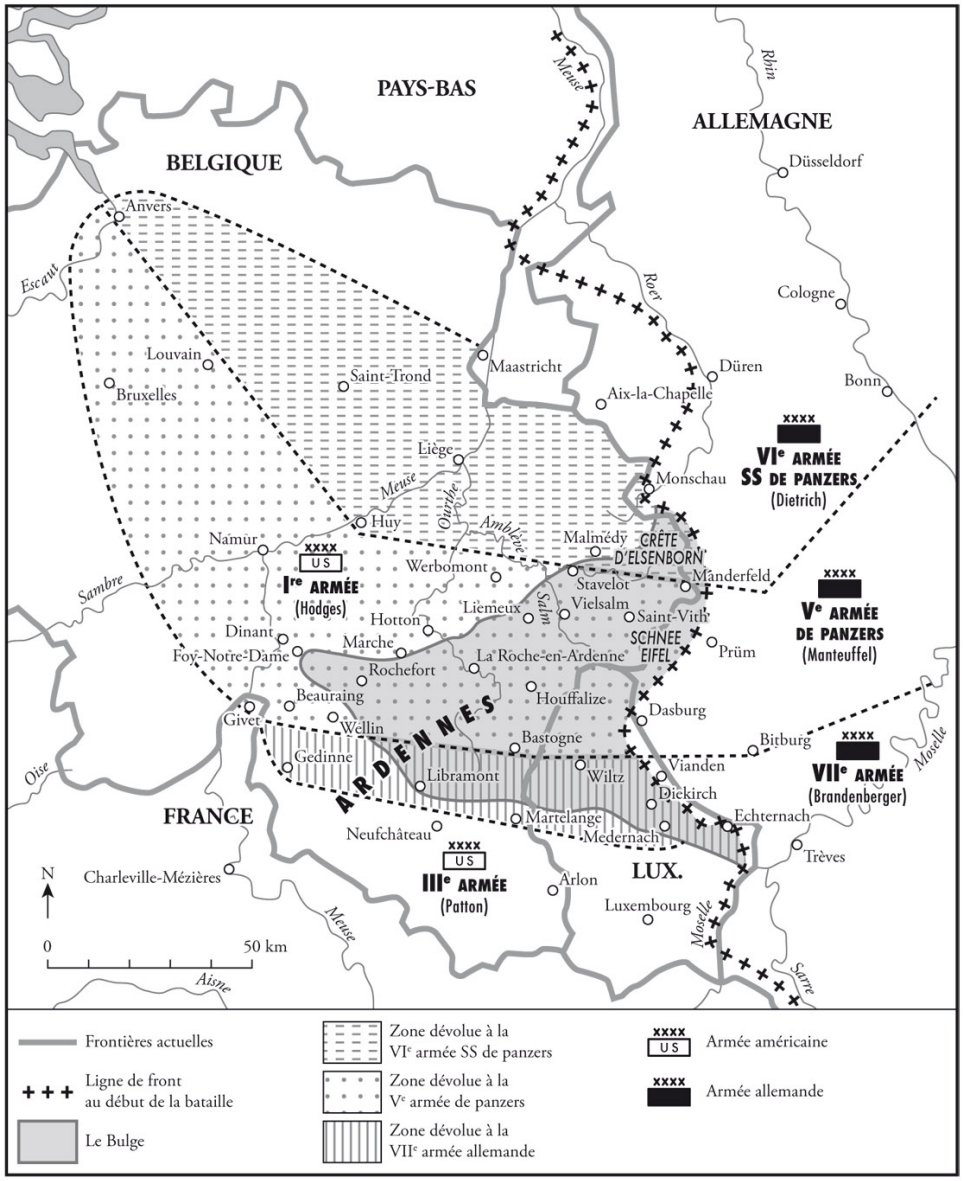
La contre-attaque de Patton débute à 6 h 30 le 22 décembre. Le Californien, soucieux de l'impression qu'en retire Eisenhower, met un point d'honneur à téléphoner au commandant en chef tous les jours[30]. En tête de l'assaut : la 4e DB, l'unité favorite de Patton. Toutefois, il renonce à un étagement des divisions en colonne sur un axe restreint au profit d'une attaque sur un large front, dissipant ainsi sa puissance, les unités ayant de surcroît des difficultés à assurer les liaisons avec leurs voisines[31]. Patton attend de Millikin qu'il mène son corps de l'avant et qu'il entende le sifflement des balles et des obus. Une injonction qui n'est pas sans en rappeler d'autres au cours de ses précédentes batailles.

L'avance et l'engagement de la 4e DB sont supervisés de près par Patton, toujours très proche de son ancien chef d'état-major. Conscient de la supériorité du Panther sur le Sherman, il insiste pour que les éléments de tête soient dotés de la dernière mouture du char américain, mieux armée et davantage blindée, ainsi que sur la nécessité de dépasser les points forts adverses. Cela entraîne une négligence dans le suivi des autres unités de la 3e armée[32].

Patton est toujours prêt à encourager ses GI par sa seule présence. Mais la vue du célèbre général ne suffit pas toujours. Transi de froid,

le soldat Al Elliott se souvient l'avoir salué avec ses camarades sans que cela lui laisse une forte impression, ses préoccupations étant tout autres : manger chaud[33]. Le soldat Pound, lui, tankiste à la 4e DB, est galvanisé à la vue de Patton, debout dans sa jeep, au milieu des tirs d'artillerie ennemis alors que tout le monde reste blotti à l'intérieur des tanks[34]. Le général sait trouver les mots simples qui motivent. Carl Ulsaker se souvient l'avoir vu descendre de sa jeep et marcher vers son groupe en arborant sa moue si caractéristique. Faisant un geste de sa main droite, Patton déclare aux GI rassemblés autour de lui : « Les gars, les couilles de Rundstedt sont dans le hachoir et c'est moi qui tiens la manivelle. » Puis il remonte sur son véhicule et repart, un large sourire aux lèvres[35]. Une autre fois, il croise une colonne de la 90e DI. « De l'autre côté de la route se trouve une file sans fin d'ambulances ramenant des hommes – des hommes blessés, pourtant quand les soldats de la 90e DI m'ont vu, ils se sont levés et m'ont acclamé. Ce fut l'expérience la plus émouvante de ma vie, et savoir ce que ces ambulances contenaient l'a rendue d'autant plus poignante[36]. »

La bataille des Ardennes (décembre 1944 - janvier 1945)



D'après I. C. D. Dear (dir.), *The Oxford Companion to World War Two*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 41.

Patton ne se met pas en scène qu'avec ses hommes. Un jour de froid glacial, Bradley l'entend arriver bruyamment à son QG, monté à bord d'une jeep ouverte et vêtu de sa vareuse, sans sa parka. Patton

feint ainsi d'être indifférent au froid piquant. Il ignore que Bradley a appris de son service de sécurité que la limousine bien chaude de Patton a été repérée, garée à l'entrée de la ville[37]. D'autres photographies prises à Bastogne nous le montrent chaudement vêtu cette fois, venant de descendre de sa jeep, en présence d'un Eisenhower et d'un Bradley en tenue légère, sortant probablement d'un bâtiment[38].

Il se montre urbain avec les infirmières de la Croix-Rouge. Certes, il peut les gratifier de chansons aux paroles, de sa composition, plus grivoises que les versions originales, mais il est aussi capable de faire lui-même le planton pour surveiller la salle de bain où deux d'entre elles se lavent, faute d'en avoir une réservée à leur usage[39].

Patton sait que ses hommes manquent de vêtements adaptés aux rigueurs hivernales ou adéquats pour se dissimuler sur un manteau neigeux : il prend sur lui de passer une commande hebdomadaire de 10 000 capes blanches auprès d'un entrepreneur français[40]. Une pratique qui n'est pas sans en rappeler d'autres aux États-Unis quand il donnait de sa poche pour fournir ses hommes en équipements.

Le froid n'est pas la seule difficulté à surmonter. Les parachutistes allemands font preuve de ténacité et s'avèrent de sérieux adversaires. À l'autre bout du front des Ardennes, autour du carrefour de Saint-Vith où les combats sont aussi décisifs, la réputation de Patton se révèle dans la réaction de GI à l'annonce de l'engagement de la 3e armée dans une contre-attaque d'envergure depuis le sud. Apprenant la nouvelle par le colonel Bruce Clarke, un sergent laisse échapper ce commentaire : « C'est une excellente nouvelle. Si Georgie vient, c'est gagné pour nous. » Clarke admet qu'il ne connaît aucun autre général américain qui suscite ce genre de réponse[41].

Ce n'est pas sans fierté que Patton écrit un premier compte rendu à son épouse en se plaçant d'emblée dans l'Histoire. « Nous devrions

donc être contents, mais, bien entendu, je ne le suis pas… Je crois que ce mouvement de la 3e armée est le plus rapide de l'Histoire. » Cependant la résistance de la 7e armée allemande se fait de plus en plus dure. La veille de Noël est décevante pour Patton, l'ennemi a contre-attaqué et, pire que tout, la 4e DB a dû se replier. « C'est probablement ma faute, reconnaît-il, car j'ai insisté pour que des attaques soient menées nuit et jour. C'est très bien au cours du premier ou du deuxième jour d'une bataille lorsque l'ennemi est surpris, mais après cela, les hommes sont trop fatigués[42]. »

Patton se veut rassurant pour les assiégés de Bastogne et le 8e corps leur transmet un message de sa part : « Le cadeau de Noël est en route. Tenez bon[43] ! » À la 3e armée, Patton fait distribuer une carte de vœux avec, au recto, la prière rédigée par O'Neill[44] et son adjoint Metcalf avant la bataille des Ardennes.

Patton aurait rédigé d'autres prières, dont une le 23 décembre, qui n'est pas à confondre avec celle de l'aumônier O'Neill. Ces lettres ont été portées pour la première fois à la connaissance du public après la guerre, par l'office du tourisme du Luxembourg, provoquant un tollé dans certains milieux ecclésiastiques[45]. Patton s'adresse directement à Dieu dans un style plus digne de Don Camillo que d'une supplique déférente envers la divinité.

« Seigneur[46], ici Patton qui vous parle. Les quatorze derniers jours ont été affreux : de la pluie, de la neige, encore de la pluie, encore de la neige… et je commence à me demander ce qui se passe à votre état-major. Dans quel camp êtes-vous au juste ? » Il poursuit : « Vous savez que ce temps convient mieux à des Esquimaux qu'à des cavaliers sudistes », et il propose l'armée allemande en cadeau d'anniversaire « à Votre Prince de la Paix » en sollicitant un accord donnant-donnant : quatre jours de beau temps contre « suffisamment de Boches pour tenir occupés vos comptables pour des mois ». Une

autre prière, datée du 27 décembre, est sur le même ton : « Seigneur, c'est à nouveau Patton, je me permets de rapporter des progrès. Seigneur, il me semble que vous avez été mieux informé de la situation que je ne l'ai été… »

Patton voit la main de Dieu dans l'accalmie temporaire du mauvais temps et accorde à son aumônier l'obtention de cette grâce divine, car il l'estime en bons termes avec le Créateur… O'Neill devient l'unique aumônier à être décoré pour une prière… Patton donne un coup de cravache sur le casque d'O'Neill, geste qui signifie « bien joué[47] ».

De son côté, Montgomery pense que Patton va être défait et que les Américains commettent une grave erreur en lançant une attaque à partir d'un front qui n'a pas été stabilisé. On reconnaît son incapacité à raisonner autrement que pour des opérations préparées très longtemps en amont. Il se vante par ailleurs d'avoir « réorganisé correctement deux armées américaines[48] ».

Noël 1945 aurait pu être le dernier de Patton : il se fait mitrailler par un chasseur et en est quitte pour un plongeon dans un fossé qui provoque l'hilarité de ses compagnons une fois que le général a le dos tourné[49]. Ce 25 décembre, Patton fait distribuer un message de Noël à tous ses hommes. « À chaque officier et soldat, je souhaite un joyeux Noël. J'ai pleine confiance en votre courage, votre dévouement pour votre devoir et votre adresse au combat. Nous avançons avec toute notre puissance pour obtenir une victoire complète. Que la bénédiction de Dieu repose sur chacun d'entre vous en ce jour de Noël. »

Son caractère est tel que d'aucuns l'assimilent à une sorte de père Fouettard. Le général Paul, le chef de la 26e DI, voyant Patton venir à sa rencontre, est persuadé que c'est pour le relever de son commandement. Rien de plus éloigné de la réalité : simple « tournée

des popotes » de routine. Le Californien lui passe le bras sur l'épaule – le général est beaucoup plus petit que lui – et lui lance un sympathique « Comment va mon petit fils de pute combattant[50] ? »

Le temps est avec les Américains depuis plusieurs jours au-dessus des Ardennes, mais les conditions météo en Angleterre empêchent le ravitaillement aérien de Bastogne. « Un Noël clair et froid, un joli temps pour tuer des Allemands, ce qui peut paraître étrange quand on songe de Qui est-ce l'anniversaire. La nuit dernière, Codman et moi sommes allés à la communion de minuit à l'église épiscopale de Luxembourg[51]. C'était très bien et nous nous sommes assis dans les stalles de l'ancien empereur Guillaume I^{er}. »

Tout n'est pas que motif de satisfaction pour Patton. En conversant avec Bradley lors d'un dîner, il apprend que Montgomery est convaincu que la 1re armée ne peut passer à l'offensive avant trois mois. La 3^{e} armée n'est pas assez puissante pour assurer à elle seule le poids de la contre-offensive. Il faudrait procéder à un repli d'envergure, peut-être jusqu'en Moselle. Patton écarte cette éventualité sans ambages : « Je pense que c'est écœurant et que cela pourrait remettre en cause la valeur de notre armée ainsi que la confiance de notre peuple. Cela aura des implications politiques immenses et condamnera probablement à mort ou à l'esclavage tous les habitants de l'Alsace et de la Lorraine si nous les abandonnons aux Allemands. Si je reçois l'ordre de me replier, je crois que je demanderais à être relevé[52]. » Patton ne fait pas confiance à Monty – « un petit péteux fatigué » –, le général anglais pèche par excès de prudence. Eisenhower, dont il n'a eu de cesse de souligner les insuffisances, lui apparaît « comme un lion » à côté de l'Anglais, ce qui en dit long sur ce qu'il pense[53]. Patton est très lucide face aux angoisses des populations récemment libérées et qui voient se profiler l'horrible spectre du retour des Allemands.

Un autre individu exaspère Patton au moins autant que le maréchal anglais : le dessinateur Bill Mauldin[54], un jeune sergent avec qui il a déjà eu une querelle en Sicile. L'illustrateur de *Stars and Stripes*, l'un des journaux favoris des GI, ne produit que de la « merde calomnieuse » d'après Blood and Guts. Une de ses caricatures montre un GI arrivant dans la zone de la 3e armée où il découvre un panneau indiquant les montants des amendes pour les diverses infractions : absence de casque, de cravate, non rasé, etc. Ses dessins sont déplorables pour le moral, déclare le général, les Allemands devraient lui remettre une médaille en remerciement. Les deux hommes se séparent toutefois en bons termes, même si Mauldin dira de Patton qu'il est fou et qu'il se croit à une autre époque[55]. Patton essaiera de lui dénicher un concurrent, en l'occurrence Tom Hudson, un artiste issu de son propre QG, mais ce dernier n'est pas à la hauteur des espérances et finit par imiter le modèle tant méprisé[56].

Bastogne : la nouvelle heure de gloire de Patton

Le 26 décembre, en fin d'après-midi, la 4e DB opère une première jonction avec la garnison de Bastogne. Lorsqu'il se rend dans la ville quelques jours plus tard, Patton se trouve à moins d'un kilomètre des Allemands, « mais ils n'ont pas tiré ». Le général est confiant : « L'Allemand a tiré son coup. Les prisonniers n'ont pas eu de nourriture depuis trois à cinq jours. Nous devrions attaquer[57]. »

Conscient d'avoir atteint l'acmé de sa carrière, il écrit à sa femme : « La délivrance de Bastogne est l'opération la plus brillante que nous ayons menée jusqu'à présent et elle est, à mon avis, l'exploit

remarquable de cette guerre. L'ennemi doit désormais danser sur notre musique et non nous sur la sienne[58]. » Patton a raison d'estimer qu'il s'agit là de sa « plus grande bataille ». Les journaux américains ne s'y trompent pas quand il faut attribuer le mérite du succès des opérations en cours : « Patton, bien sûr », titre le *Washington Post* pour son éditorial du 30 décembre 1944. Même les journalistes qui se sont montrés hostiles envers lui font amende honorable et reconnaissent ses talents de combattant ainsi que son professionnalisme. Bizarrement, Patton doute que la presse le présente sous un angle avantageux. Le 19 janvier, alors que la bataille est arrivée à son terme, il écrit au lieutenant-colonel Degen qui vit au Massachusetts : « Heureusement pour ma santé mentale, et probablement pour mon estime de moi, je n'ai pas vu toutes les conneries écrites à mon sujet dans les journaux du pays[59]. »

Il espère obtenir le mérite qui lui est dû. L'aura de la 101e aéroportée semble accaparer l'épopée de Bastogne. Patton rectifie avec justesse les faits au cours d'une conférence de presse à Luxembourg : « Je pense que vous devez savoir qu'un groupe de combat de la 9e DB, un groupe de combat de la 10e DB [une unité cédée par la 3e armée] et deux unités de Tank Destroyers étaient aussi à Bastogne[60]… » La 101e aéroportée déclare qu'elle aurait pu tenir et qu'elle n'avait pas besoin de la 3e armée : ce mensonge éhonté fait également fi de l'importance du ravitaillement obtenu par la voie des airs. « Ils se sont bien comportés, mais, comme les marines de la guerre précédente, ils reçoivent plus de louanges qu'ils ne le méritent[61]. » On finit aussi par oublier la contribution de la 1re armée, dont le commandant, Hodges, serait jaloux de lui, selon Patton.

Le Californien remporte des succès parce qu'il est entouré d'un état-major de talent et d'officiers prompts à réagir rapidement, ainsi qu'il l'exige. La vie au PC de Patton n'est pas pour autant exempte de

quiproquos ou de difficultés. En témoigne la mésaventure survenue à Helmut Gerber, traducteur à l'état-major. Décrochant un jour le téléphone, il entend son interlocuteur se présenter comme étant le général Patton, et exiger un rapport. Gerber, jugeant l'imitation plutôt médiocre, commence par plaisanter, puis, soudain, il entend distinctement la même voix répéter la même chose depuis un bureau assez éloigné du sien. C'était le général Patton[62].

Hughes, l'adjoint d'Eisenhower, constate une évolution de l'opinion de la troupe depuis la Sicile : alors que certains se demandaient si des soldats voulaient encore servir sous ses ordres, tous veulent désormais faire partie de son armée[63]. Bradley, pourtant avare de compliments envers Patton, transmet un rapport élogieux sur son subordonné : après l'avoir qualifié de « supérieur », il le hisse au premier rang des commandants d'armées et le recommande pour occuper le poste de commandant de groupe d'armées[64].

Victoire difficile dans les Ardennes

Du 30 décembre au 4 janvier, Manteuffel tente vainement de couper le corridor au cours des combats qui seront sans doute les plus violents autour de Bastogne. La partie est encore rude pour Patton. Il doit stimuler l'ardeur de ses subordonnés. À Middleton qui lui téléphone, il répond que peu importe comment il mène l'attaque, car il doit attaquer. Alors même qu'on le conjure d'en reporter la date, le renouvellement de son assaut se heurte à une contre-attaque d'envergure inattendue. « Je ne savais pas que l'attaque allemande était sur le point de survenir. Certains appellent cela de la chance, d'autres du génie. J'appelle cela de la détermination[65]. » Indubitablement, sa décision de faire monter en ligne des renforts à

l'intention du 3e corps a payé et a empêché les Allemands de recouper les lignes de communications de Bastogne vers le sud[66].

Il écrit à son épouse pour le Nouvel An 1945 : « J'espère être à la maison pour le prochain. » En bon général, il ne manque pas d'adresser ses vœux à ses hommes – ainsi qu'à ceux de la 19e force aérienne tactique – et dresse un bilan de l'année écoulée. « Du corridor sanglant d'Avranches à Brest, et de là à travers la France jusqu'à la Sarre, au-delà de la Sarre en Allemagne et maintenant à Bastogne, votre bilan a été celui d'un triomphe ininterrompu. Non seulement vous avez invariablement vaincu un ennemi rusé et implacable, mais, pas votre endurance indomptable, vous avez aussi surmonté toutes sortes de terrain et de météo. » Le général insiste sur le fait que ces exploits sont inégalés dans l'histoire militaire, une antienne assez courante chez les officiers supérieurs. Patton rappelle sa conviction qu'ils se trouvent sous la protection de Dieu. Il leur rappelle leur tâche historique qui consiste à éradiquer le nazisme : « Vous allez poursuivre votre marche victorieuse pour mettre un terme à cette tyrannie et le vice sera éliminé, nos camarades tués vengés, et la paix restaurée dans un monde las de la guerre. » Il finit sur une citation du général Winfield Scott qui avait mené la guerre contre le Mexique au milieu du XIXe siècle : « Mes braves soldats, vétérans, vous avez été baptisés dans le feu et le sang et vous êtes devenus de l'acier. » Patton n'oublie pas l'ennemi : il ordonne un tir de barrage massif de toute l'artillerie comme salut de la 3e armée à la Wehrmacht pour cette nouvelle année 1945.

Le Jour de l'An est l'occasion d'une nouvelle conférence de presse[67], exercice dans lequel Patton fait preuve de truculence, ce qui suscite l'attente des journalistes. « En ce qui concerne la 3e armée, le but de cette opération, annonce-t-il d'emblée, est de frapper ce fils de pute – pardonnez-moi – par le flanc. » Lors de ces déclarations

publiques, il n'oublie jamais d'insister sur les souffrances qu'endurent ses hommes et le mérite qui leur revient, même si tout semble porter à penser « quel grand homme est George Patton ». Lorsqu'un reporter lui demande s'il y a une chance pour que le front allemand s'écroule, il répond : « Pourquoi croyez-vous que je sois allé à l'église hier ? » S'il sait que la gloire lui revient, il reconnaît que « le crédit de s'en être rendu compte revient au général Bradley ». Hommage rendu à son supérieur qui a bien besoin de son aide, au moment où la presse des deux côtés de l'Atlantique apprend que Montgomery a pris les rênes de deux armées américaines et laisse entendre que Bradley n'était pas à la hauteur de la situation[68]. Quand on lui demande son avis sur les raisons de cette contre-offensive allemande dans les Ardennes, il répond que l'état-major allemand sait que la guerre est perdue, mais son unique chance de reprendre l'initiative réside dans l'offensive, et il y va également de son prestige futur : mieux vaut succomber dans l'offensive que rester sur la défensive. Le tempérament Patton… Comme d'habitude, il fait étalage de son intérêt pour le passé en citant les fortifications de jadis : celles de Troie, le mur d'Hadrien, la Muraille de Chine.

Patton redoute la presse. C'est probablement l'explication de sa réaction à l'annonce de l'exécution de prisonniers allemands[69] : « J'espère que nous pourrons le cacher[70]. » L'expérience de la Sicile… Une chose est sûre : aucun ordre d'exécution de prisonniers n'émane de son état-major. En revanche, il est possible qu'il ait fermé les yeux devant ces excès déplorables[71]. Dans le secteur de la 35e DI, une sentinelle « a vu dix-sept Allemands dans des uniformes américains. Quinze ont été tués et deux sont morts subitement[72] ». Un euphémisme pour dire que deux d'entre eux ont été froidement assassinés.

Les Alliés ont repris l'initiative. Début janvier, la 3e armée (Patton commande maintenant dix-sept divisions, un record) et la 1re armée attaquent le saillant des Ardennes. Elles repoussent les Allemands au lieu d'essayer de les encercler en frappant le saillant à sa base, comme le préconisait Patton. L'ennemi risque encore une fois de s'échapper, comme à Falaise ou sur la Seine, ce qui est effectivement le cas. « C'est la seconde fois que je suis arrêté au cours d'une attaque victorieuse parce que les Allemands ont plus de nerfs que nous en avons – pas moi, mais certains autres. »

Patton ne reste pas insensible à la beauté qu'offre le champ de bataille : « Bastogne était en train d'être bombardée quand je suis arrivé. Les éclairs de nos canons étaient magnifiques sur la neige. » Il annonce à son épouse qu'il a vu de « nombreux cadavres d'Allemands, gelés dans de drôles d'attitudes. J'ai fait de belles photographies, mais je n'avais pas mon appareil photo en couleur, ce qui est dommage, car ils avaient une couleur bordeaux pâle[73] ». Étrange idée que de penser à réaliser des clichés comme s'il s'agissait d'art. Ambivalence du caractère de Patton, un homme qui réprouve la vue des cadavres, même ennemis, et va chercher à réaliser des clichés peu ordinaires[74].

Les pertes sont très lourdes dans les deux camps. « Nous pouvons encore perdre cette guerre », écrit Patton dans son journal le 4 janvier, en témoignage aux qualités combattantes d'un adversaire farouche. On peut douter qu'il pense vraiment que le Reich puisse l'emporter *in fine*, mais il réitère ce commentaire dès le lendemain dans une lettre à Beatrice : « Parfois, je suis sceptique sur la fin de ce show. » Une période de doutes qu'il oublie une semaine plus tard quand il affirme que, jusque-là, il était le « seul à être sûr de la victoire[75] ».

Le 8 janvier, Hitler finit par admettre la réalité et autorise un repli. Quatre jours plus tard, l'offensive d'hiver soviétique est déclenchée, marquant l'inutilité de la poursuite des combats dans les Ardennes. Patton s'en fait l'écho dans ses carnets et note qu'il espère que les Américains parviendront les premiers à Berlin[76]. Le 16 janvier, les deux armées américaines réalisent leur jonction à Houffalize. Patton aurait lancé un groupe de combat de nuit pour parvenir en premier dans la ville, comme il l'avait déjà fait à Messine[77].

Selon son habitude, Patton se montre à ses hommes pour les encourager. « J'ai dépassé le dernier bataillon de la 90e DI qui faisait mouvement en camion. Ils ont dû voyager dans le froid et le blizzard dans des camions ouverts pendant des heures, mais ils étaient dans une forme splendide, et ils ont crié et m'ont acclamé quand je suis passé. C'était une vision stimulante. » À n'en pas douter, l'effet sur le moral est réciproque.

Le froid paralysant qui sévit en cet hiver 1944-1945 glacial inquiète Patton pour son chien : « Je me demande si Willie a besoin d'un pull… Quand je lis au lit, il vient près de moi. Mais dès que j'ouvre la fenêtre, il fonce vers la salle de bain où il fait chaud[78]. » Le général a froid lui aussi. Quand il se déplace dans une jeep équipée de portes en Plexiglas, il porte une écharpe de laine et couvre ses jambes « d'une capote doublée d'une couverture ».

En Alsace, Devers réclame l'envoi en renfort de formations de la 3e armée : la 10e DB et trois bataillons d'artillerie, « qu'il va probablement essayer de voler », commente aussitôt Patton. Amer, il écrit : « Personnellement, je préférerais combattre les Allemands que de résister aux empiètements de Devers et Monty. » Il sait pourtant faire preuve de subtilité. Lorsque le SHAEF lui demande de céder effectivement une division au 6e groupe d'armées de Devers (en sus de la 10e DB), il choisit la 101e aéroportée, pensant non sans

pertinence que cette division lui sera vraisemblablement enlevée tôt ou tard pour être mise en réserve en cas d'opération aéroportée. Les prétentions de cette division et de ses cadres ne sont pas étrangères à cette décision.

La bataille des Ardennes est le cadre de nouvelles frictions au sein de la coalition alliée. Montgomery a été trop enclin à présenter son intervention comme décisive. Ne mettant aucune limite à ses ambitions, il espère obtenir la direction de l'ensemble des forces terrestres alliées. « Si cela devait arriver, écrit Patton, je demanderais à être relevé. Je ne servirai pas sous les ordres de Montgomery, Bradley non plus, je pense. »

Vers le Rhin : la campagne de l'Eiffel

Le 23 janvier, c'est un Patton toujours très nationaliste et fier de son armée qui s'inquiète des opérations futures. « Si ce plan échoue, Bradley devra donner un certain nombre de divisions à Monty, peut-être douze, et le reste des 1re et 3e armées restera sur la défensive pendant que Monty ne fera rien, comme d'habitude. Nous devons réussir notre attaque pour éviter cela et également pour assurer le prestige de l'armée américaine. » Lorsque le général britannique Whiteley, adjoint au bureau opérations au SHAEF, téléphone à Bradley pour lui demander des divisions afin de renforcer Devers, le sang de Patton ne fait qu'un tour : « Il m'apparaît que cette tentative évidente d'empêcher l'attaque des 1re et 3e armées est un effort britannique pour donner le rôle prédominant à Monty. » Bradley se montre ferme et s'oppose à ce projet. Le Californien ne se contente pas d'un rôle passif. Gay rapporte qu'il déclare, assez fort pour être entendu par Whiteley à travers le combiné que tient Bradley : « Dites-

leur d'aller au diable et que nous allons démissionner tous les trois. Je mènerai la procession[79]. »

Début février, malgré le froid et la neige, Patton, dont les yeux ont souffert de la réverbération, est sur le point de bondir au-delà de la ligne de front d'avant la bataille des Ardennes. Les Américains apprennent que l'effort principal sera d'abord délivré par Montgomery qui se verra adjoindre la 9e armée de Simpson (opérations Véritable et Grenade). Patton fulmine. Pour lui, son armée et celle de Hodges sont mieux placées pour parvenir jusqu'au Rhin et, de toute façon, Monty « n'a pas gagné une bataille depuis qu'il a quitté l'Afrique et seulement El Alamein. J'ai gagné Mareth pour lui ». Les plans d'ensemble le répugnent : « C'est une façon folle et ignoble de terminer la guerre pour les Américains[80]. » Il ne fait pas confiance à Montgomery : « Monty est si lent et si timide qu'il va trouver une concentration allemande en face de lui et il sera bloqué. » Rester quasiment sur la défensive est un anathème pour lui-même, mais il ne cache pas à sa femme son ambition : parvenir le premier sur le Rhin, ce qui semble encore possible.

Irrité, il s'ennuie dès qu'il n'est plus question d'attaquer, et il supporte encore moins que d'habitude les déficiences au sein de son armée. Il annonce au général Maloney que sa 94e DI est la pire de l'armée en ce qui concerne le ratio entre les pertes non dues au combat et les pertes subies au front. Maloney risque de devenir une « perte non due au combat ». La menace est claire…

Patton aime les encouragements. Une reconnaissance de ses mérites serait la bienvenue. Hélas, comme en Sicile et à Avranches, nul commentaire élogieux de la part d'Eisenhower qu'il retrouve le 5 février à Bastogne en compagnie de Bradley – qu'il surnomme le « Fabricant de tentes ». « J'étais plus amusé que surpris quand Eisenhower a omis de faire la moindre remarque sur mon opération

sur Bastogne. » Est-il sincère ? On peut en douter : Patton est déçu, il espérait un mot pour lui et pour son armée. Il n'y voit qu'une énième preuve de l'amateurisme d'Eisenhower. Quant aux Anglais, il les méprise plus que jamais, à tel point qu'il prétend que le seul groupe d'armées qu'il aimerait diriger serait déployé « en Chine sans Alliés ».

Une soirée bien arrosée au whisky en présence de Jean Gordon ne suffit pas à remonter le moral de l'état-major[81]. Patton retrouve ses vieux démons : mettre ses supérieurs devant le fait accompli, c'est-à-dire la méthode de la « soupe aux cailloux ». Il prépare dans le plus grand secret une attaque de son 12e corps en direction de Bitburg. « Je suis en train de prendre un des plus grands risques de ma carrière risquée, écrit-il à Frederick Ayer. En fait, je désobéis presque à mes ordres afin d'attaquer, ma théorie étant que si je gagne, personne ne dira quoi que ce soit, et je suis sûr de l'emporter. » Patton, qui ne va pas jusque-là, pense à l'amiral Nelson qui, à Calvi, avait dû cacher à son supérieur que les Français étaient deux fois plus nombreux que prévu, de peur qu'il n'annule l'attaque[82]. Cette opération lui cause des insomnies. Ses idées tactiques ne sont pas le fruit de laborieuses réflexions couchées sur le papier, « ainsi que les historiens tentent de décrire les généraux », mais surgissent de sa tête, « comme Minerve » remarque le passionné d'histoire qui sommeille en lui[83].

L'attaque est lancée, mais la progression stagne dès les 7 et 8 février. Le front allemand est sur le point de céder ; néanmoins, comme en Lorraine à Château-Salins, Patton ne saisit pas une occasion dont il ignore l'existence[84]. Il critique Bradley quand ce dernier refuse de lui laisser la 17e division aéroportée. « Son succès est dû à son absence de colonne vertébrale et à sa servilité envers ses supérieurs. Je me débrouillerai sans lui. J'y suis toujours arrivé. Même en Sicile, il fallait le porter à bout de bras. » Le 13 février, il

traverse la Sûre et entre en Allemagne. « Les hommes étaient plutôt surpris de me voir. » Les pionniers du 1303e bataillon ne manquent pas de rendre hommage à leur général en baptisant de son nom l'ouvrage qu'ils ont lancé sur la rivière. Patton leur rend visite le 20 février et pose devant la pancarte sur laquelle ses hommes n'ont pas oublié de faire figurer ses trois étoiles[85]. Patton espère toujours être le premier à arriver sur le Rhin, mais la bataille s'enlise et l'assaut ne peut reprendre avant quelques jours. Il manque de justesse de se faire tuer dans un village allemand : une rafale de mitrailleuse frappe la porte de la maison dans laquelle il entre avant qu'elle ne se referme. Ce qui ne l'empêche pas de ressortir en empruntant le même chemin pour se rendre dans une autre bâtisse[86].

CHAPITRE VII

Au cœur du Reich : le guerrier triomphant

Triomphe dans le Palatinat

Patton s'accorde quelques jours de permission avec Codman au George V à Paris, où il rend visite à Hughes. Il accompagne Bedell Smith à une partie de chasse. Le chef de la 3e armée a toutes les raisons de se montrer satisfait. Non pas tant du gibier, que son adresse au tir n'a pas épargné, que par les excellentes nouvelles que vient de lui transmettre le chef d'état-major d'Eisenhower. Ce dernier est convaincu que la logistique ne peut soutenir plus de 35 divisions dans le secteur nord, c'est-à-dire celui de Montgomery. « Cela en laisse un certain nombre à employer ailleurs, précise Bedell Smith, et je veux que vous vous prépariez à reprendre l'ancienne tentative à travers Saalautern et Sarreguemines. » Le Californien ne peut s'empêcher de complimenter cet officier qu'il méprise : « Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point il était formidable. » Les deux généraux se rendent ensuite aux Folies-Bergère, spectacle trop dénudé pour être intéressant, note-t-il. Le directeur lui assure qu'il

sera toujours le bienvenu pour s'y reposer. Proposition qui ne convainc pas Patton : « Je ne connais aucun endroit moins fait pour se reposer[1]. »

Renouvelant sa demande de renforts en divisions, Patton expose ses perspectives de campagne, qui sont acceptées. Le 20e corps réduit une poche dans le triangle du Palatinat (Sarre-Moselle) permettant ainsi la prise de Trèves, le 8e corps commence son avance en direction de Bonn ou Coblence, et le 12e corps s'empare de Bitburg, dont le contrôle est essentiel pour l'avance vers le Rhin. Toutefois, le SHAEF entend assurer l'effort principal ailleurs, au nord. Bradley lui assure qu'il le sait suffisamment bon soldat pour obéir aux ordres. Puisqu'une période statique semble inévitable, la 3e armée pourra attaquer avec des divisions reposées et à effectifs pleins conjointement avec la 1re armée de Hodges (opération Lumberjack). Patton ne désarme pas pour autant et il s'assure de la possibilité d'exploiter toute opportunité : « Je demandais s'il y avait vraiment une objection à ce que je fonce sur Coblence avant la date prévue ou que je m'empare de Cologne si une opportunité se présentait soudainement[2]. » Patton a obtenu gain de cause, mais il lui a fallu user de tous les expédients, y compris des larmes, écrit-il à sa femme. À tel point qu'il en vient à se demander si « on veut gagner une guerre ».

Il confie à son épouse qu'il aime lire sur lui. Il est sûr de sa place dans l'Histoire et, depuis toujours, de son destin. Persuadé de la haine et de la jalousie qu'il suscite, il n'a que mépris pour ceux qui sont à l'origine des bassesses dont il est victime, songeant à Montgomery (tellement prétentieux qu'on ne peut douter qu'il soit jaloux de Patton) et à nombre d'autres. Il collecte les articles le concernant, dont beaucoup lui sont envoyés par Beatrice. Après la guerre, il

n’aura pas d’autres lectures que des albums et des classeurs, plaisante-t-il.

En dépit des difficultés rencontrées, c’est sous un aspect positif qu’il présente les opérations au cours d’une conférence de presse qui se tient à Luxembourg le 23 février. Il répète un vieux leitmotiv : rester sur la défensive ne mène à rien. « Un tas de gens qui s’accroupissent pour pisser disent que ce sera la dernière guerre et que tout ce dont nous avons besoin ce sont des massues, mais ils sont responsables de la mort de millions de personnes… La seule chose à faire quand un fils de pute vous regarde de travers, c’est de le ruer de coups à ce moment-là. » La défensive n’apporte que la défaite au final. Les fossés antichars que les Allemands s’évertuent à creuser ne sont bons qu’à servir de latrines selon le général californien. Conscient que l’évolution de l’armement dans le futur ne permettra plus de garantir la sécurité des États-Unis en dépit des milliers de kilomètres d’océans qui les protègent, il méprise les pacifistes. Il insiste sur le fait que « nous sommes trop enclins à penser que les armes sont plus importantes que la connaissance du métier de soldat ». Une remarque qui peut s’appliquer à la Wehrmacht agonisante, qui se méprend en pensant que la technologie et la volonté de se battre feront de jeunes adolescents ou de soldats âgés des combattants plus efficaces que leurs adversaires.

Patton s’inquiète que Marshall pense qu’il manœuvre pour recevoir une quatrième étoile. Plusieurs membres du Congrès chercheraient à lui obtenir une promotion. Non qu’il n’aspire pas à ces quatre étoiles, mais il est sûr de les voir sur ses épaules tôt ou tard. De plus, « je ne me suis jamais soucié d’être comme les autres[3] ». Il veut être différent. Meilleur. Eisenhower pense à la promotion que Patton mérite selon lui. Mais, craignant que Stimson ne favorise Patton, il insiste auprès de Marshall pour que la procédure

ne le mette pas en avant des autres généraux qui doivent être promus, à savoir Hodges, Patch et Simpson[4].

L'attaque sur Trèves est pour lui l'exemple même de la manière dont on saisit une opportunité en pleine bataille. Et Patton de citer Napoléon dans son carnet : « J'attaque et ensuite je regarde. » L'attaque, pensée d'abord comme une façon d'aguerrir la nouvelle 94e DI, implique rapidement la 10e DB, car les résultats des premiers combats sont très satisfaisants. Le 27 février, Patton est libéré d'un poids lorsque Bradley lui annonce qu'il peut poursuivre même si Trèves n'est pas tombée. La chute de la ville, qu'il convoite depuis l'automne, survient le 1er mars : « Bien qu'il soit gros, Walker est bon », commente élégamment le Californien. Comme ses supérieurs ignorent encore la conquête de la ville, on lui ordonne de la contourner, car il faudrait au bas mot quatre divisions pour s'en emparer. C'est un Patton qu'on imagine jubilant qui répond : « Je me suis emparé de Trèves avec deux divisions. Voulez-vous que je la rende[5] ? » Toujours emphatique, il fait preuve d'exagération quand il écrit : « Si on nous avait refusé de continuer cette attaque, toute l'histoire de la guerre aurait pu changer, car la prise de Trèves en a constitué l'un des tournants[6]. »

Patton obtient rapidement les félicitations de Bradley et de Bedell Smith. Mais, comme à l'accoutumée, Eisenhower ne daigne pas se joindre au concert de louanges. « Ike était dans la pièce, écrit Patton quand il narre l'appel de Bradley ; j'ai entendu sa voix, mais il n'a pas fait l'effort de venir me parler. » Une attitude qui blesse son vieil ami. Ce dernier est pourtant sûr d'avoir une fois de plus démontré sa valeur par rapport aux autres : « J'ai certainement de nouveau prouvé que mes idées militaires étaient correctes et je les ai mises en application malgré l'opposition des Américains[7]. »

Patton rejoint Bitburg, tombé à la fin du mois de février. Il observe une scène qui lui paraît caractéristique des Allemands. Bien que les obus frappent régulièrement la ville, cinq civils, dont trois femmes, réparent la toiture d'une maison. « Ils n'attendent même pas le prêt-bail comme ce serait le cas dans plusieurs autres pays que je pourrais citer. » Homme énergique, Patton apprécie ceux qui ne baissent pas les bras et qui œuvrent pour leur pays, sans rien attendre des autres ; ce sentiment est sans doute inspiré par son esprit de conservateur du Sud[8].

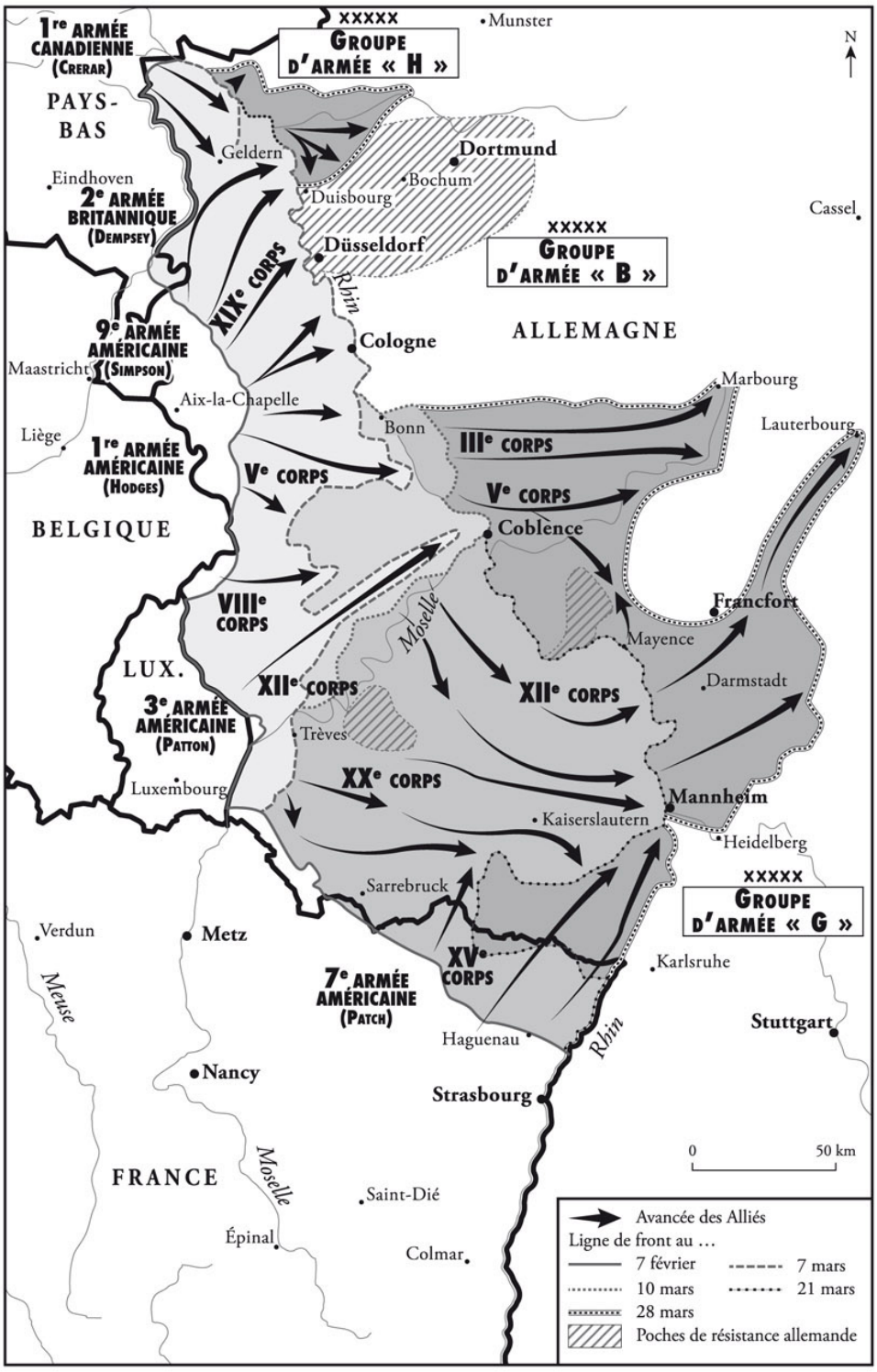
Lorsque Simpson et sa 9e armée parviennent sur le grand fleuve et que Hodges s'empare de Cologne de son côté, beau joueur, Patton leur envoie immédiatement des télégrammes de félicitations[9]. Il reçoit des compliments de la part de Bradley, ce qui lui fait dire de ce dernier : « Il est en train d'apprendre[10]. » Commentaire exagéré, car Bradley n'a jamais oublié de reconnaître ses succès. La bataille de la Rhénanie est une grande victoire pour les forces alliées. Un officier allemand fait prisonnier, le colonel von Wangenheim, ne tarit pas d'éloges sur Patton. « La plus grande menace… était l'emplacement de la redoutée 3e armée. Le général Patton était le principal sujet des discussions militaires. » Cette préoccupation existe depuis la formidable contre-attaque menée vers Bastogne. Bien plus, Wangenheim affirme que « Le général Patton est le général le plus redouté sur tous les fronts. Les succès de la 3e armée américaine ont éclipsé les autres événements de la guerre, y compris la campagne de Russie. Les tactiques du général Patton sont audacieuses et imprévisibles… Il est le meilleur général moderne et le meilleur commandant de forces combinées de tanks et d'infanterie. » Ce bel hommage, qu'il convient de tempérer, est révélateur.

Patton n'est pas d'un tempérament à laisser l'adversaire souffler et se rétablir. La possibilité de vaincre rapidement l'ennemi est renforcée

par une grande nouvelle en provenance de la 1re armée de Hodges : « La 9e DB du 3e corps… s'est emparée d'un pont intact sur le Rhin à Remagen[11]. » Une fois n'est pas coutume, la une des journaux américains est pour l'armée de Hodges. Mais Patton reste une référence. Le magazine *Cosmopolitan* n'hésite pas à débourser 250 dollars pour acquérir son poème intitulé *Peur*.

Blood and Guts n'aura pas la chance de s'emparer d'un pont intact. Il faudra franchir le fleuve de force. Son armée atteint le Rhin le 9 mars, à Andernach. Plus que de ses pairs de l'armée américaine, le danger, selon lui, provient de Montgomery qui pourrait imposer l'idée – encore et toujours – d'un assaut concentré sur le seul axe du front nord. Patton en vient à négliger ce qui est pourtant une base de l'efficacité stratégique : « Je vais passer à l'attaque aussi vite que possible parce que, à ce stade de la guerre, le temps est plus important que la coordination. » De la coordination, il en est question avec Bradley au QG de Patton alors que les deux hommes se font coiffer et raser par du personnel de l'état-major[12].

La Rhénanie et le passage du Rhin



Peut-être que ce fut l'occasion pour Patton de raconter une anecdote qui l'a bien fait rire, mais que beaucoup n'ont pas comprise. Un officier, peut-être d'origine allemande, lui apprend que ses ancêtres étaient très religieux. « Bon Dieu, général, mes ancêtres ont été catholiques pendant plus de trois mille ans. » Patton rétorque aussitôt : « Quoi, des catholiques d'avant Jésus-Christ ? » Et l'officier de répondre : « Oui, monsieur[13]. »

La campagne de Sarre-Palatinat

La victoire lui semble tellement proche que, comme au cours de l'été précédent, il songe à s'assurer une place dans la lutte contre le Japon. Il écrit à Marshall : « Lorsque les opérations contre l'Allemagne auront été menées à leur terme de façon victorieuse, j'aimerais être pris en considération pour n'importe quel poste de commandement de combat contre les Japonais à partir du niveau de la division. » Une proposition qui ne saurait être sérieuse, l'homme sait très bien qu'on ne pourra lui accorder le moindre commandement en dessous de celui d'une armée. Mais rien n'assure que les MacArthur et autres Nimitz verraient d'un bon œil l'arrivée d'une *prima donna* comme Patton dans le Pacifique.

Tourisme et histoire sont des réalités constamment présentes chez Patton. Trèves, qui fut une cité impériale au temps des Romains, retient son attention, pour ses ruines et pour le souvenir du passage de César, qui y serait passé aussi quand aucune ville romaine n'existait à cet emplacement. Il relit les *Commentaires sur la guerre des Gaules* de ce Romain illustre entre tous. Passionné et ayant le sens de l'histoire, son chemin emprunte celui des anciennes voies romaines sur lesquelles « on peut sentir la sueur des légions[14] ». Une

habitude chez Patton : il a relu la geste de Guillaume le Conquérant en arrivant en Normandie…

Il apprend par la radio la promotion des chefs de groupes d'armées américains au rang de généraux à quatre étoiles et il ne manque pas de les féliciter. S'il téléphone directement à Bradley, il se contente d'un télégramme pour Devers et surtout pour Clark qu'il méprise, dont la relégation sur le front oublié de l'Italie renforce sa certitude que lui, Patton, est guidé par la destinée. Marshall a sagement fait comprendre à Eisenhower que donner une promotion à Patton avant Devers serait préjudiciable pour ce dernier alors que la guerre n'est pas finie. « En ce moment, je m'amuse tant en combattant que je ne me soucie pas du rang », écrit Patton à sa femme.

Il reçoit la visite inattendue du commandant du SHAEF le 16 mars. L'avion d'Eisenhower, dans l'incapacité de se poser au QG de Bradley, atterrit à Luxembourg. Le commandant en chef et Bedell Smith se montrent élogieux. Le soir, Eisenhower dîne avec Patton qui a convié quatre femmes de la Croix-Rouge. Le lendemain matin, « Eisenhower a parlé et m'a donné le premier compliment qu'il m'ait jamais accordé. Il a déclaré que nous autres de la 3e armée, nous sommes de tels vétérans que nous n'apprécions pas notre propre grandeur, nous devrions être plus fiers et vantards ». Eisenhower ajoute qu'il est un général à la fois bon et chanceux, et « que Napoléon préférait la chance à la grandeur ». Trop de compliments en une seule occasion ? Patton ne se fait pas d'illusions et, clairvoyant, il affirme à son état-major le plus sérieusement du monde : « D'ici peu, Ike va se présenter à la présidence. La 3e armée représente beaucoup de votes. »

La grandeur de Patton se traduit par un triomphe en Rhénanie. Sa conférence de presse tenue à Luxembourg s'en fait l'écho. Elle est

haute en couleur. Soldat de l'armée de terre, il chicane le corps de marines, ces derniers ayant l'habitude de donner le nombre de leurs morts tandis que lui voit les choses autrement : « J'essaie toujours de combattre sans que nos hommes se fassent tuer. » S'il cherche à épargner les vies humaines, il ne s'agit que de celles des Américains : il faut tuer les Allemands et en capturer le plus grand nombre. Il se plaint qu'on ne l'ait pas laissé publier la photographie du 200 000e prisonnier sous prétexte que « c'est humilier un prisonnier que de montrer son visage ». La solution de Patton donnée en forme de boutade est dans son style : « Nous prendrons une photo de son cul… » Quant à lui, il est déjà suffisamment célèbre : « Je peux monter au Ciel et saint Pierre me reconnaîtra immédiatement[15]. »

Depuis le 13 mars, Patton commence ses opérations pour la réduction du triangle Sarre-Palatinat en coordination avec la 7e armée de Patch (opération Undertone). Certes, l'ennemi est surpris que Patton manque d'exploiter la percée au cours de la nuit du 15 mars, permettant ainsi aux Allemands de se retirer sur une nouvelle ligne de défense. L'intégralité des 1re et 7e armées allemandes auraient été détruites avant le Rhin selon le maréchal Kesselring, le nouveau commandant en chef à l'Ouest, opinion partagée par le général Gersdorff, le chef d'état-major de la 7e armée[16]. Patton craint que Patch n'atteigne le Rhin avant lui et il exhorte ses généraux à aller de l'avant. Mais Patch, conciliant, ne fait aucune difficulté lorsqu'il est décidé que la 3e armée entrera dans la zone de la 7e pour capturer le plus d'Allemands possible. Coblence tombe après deux jours de combats. Les avant-gardes américaines sont déjà sur le Rhin, à 100 kilomètres, interdisant tout espoir de retraite à la Wehrmacht. Pour la première fois de la guerre, des convois entiers – parfois près de 1 000 véhicules – préfèrent agiter des drapeaux blancs en signe de reddition plutôt que de risquer l'annihilation par l'USAAF[17]. Si une partie des

forces ennemies sont parvenues à franchir le Rhin, la victoire est retentissante.

Patton franchit le Rhin

Patton, qui craint d'être stoppé par ses supérieurs s'il ne franchit pas le Rhin, a tout lieu d'être satisfait. Le 21 mars, il note : « Les opérations dans le Palatinat, c'est-à-dire le triangle Rhin-Moselle, sont pratiquement achevées et ont été couronnées de succès ; c'est véritablement une réussite historique… Je crois sincèrement que cette opération est l'une des opérations les plus remarquables de l'Histoire de la guerre. Nous avons fait du grand spectacle, mais je crois qu'il sera relégué dans l'ombre quand nous allons traverser le Rhin[18]. »

Il écrit qu'il espère surprendre les Allemands, ceux-ci seraient habitués à accumuler troupes et matériels avant d'effectuer une traversée en force, ce qui n'a pourtant pas été le cas à Sedan en 1940. Cette traversée a lieu dès le lendemain soir. Patton assigne la mission de franchir le Rhin à la 5e DI du général Irwin du 12e corps d'Eddy. Irwin apprend le 22 mars que Patton veut qu'il franchisse le fleuve la nuit suivante. L'opération se déroule comme convenu et, à minuit, le 11e RI du colonel Black est sur l'autre rive, n'ayant perdu que 28 hommes. Stiller, le vieux compagnon de Patton, avait à sa demande embarqué à bord du premier bateau.

Patton s'amuse de la réaction des Britanniques, il les a pris de vitesse. Bien plus, il se montre apte à mettre en œuvre un nouvel assaut à travers le Rhin presque chaque jour et ce sans la débauche de moyens dont fait preuve Montgomery : ce dernier franchit le Rhin en lançant la plus grande opération aéroportée de la guerre (Varsity)

et avec un soutien de bombardiers et d'artillerie, ainsi que des moyens de franchissement dignes d'un débarquement de grande envergure (Plunder). Le franchissement du Rhin par Patton est rapide, mais c'est une opération préméditée de longue date, en aucun cas une improvisation.

Patch, sportif, reconnaît l'exploit. Il ne cache cependant pas à Patton que Devers est plutôt mécontent que la 3e armée ait devancé son 6e groupe d'armées. Par ailleurs, il ne manque pas de lui lancer une pique sur un ton badin dans un télégramme : « Félicitations pour avoir été le dernier à atteindre le Rhin. » Patton répond du tac au tac, en faisant référence à un corps d'armées de Patch qui a été repoussé : « Merci et félicitations à vous d'avoir été le premier à être botté hors du Rhin[19]. »

Bradley apprend rapidement la nouvelle et l'officier de liaison de la 3e armée auprès du groupe d'armées présente une annonce destinée à être publiée en temps voulu : « Sans le bénéfice d'un bombardement aérien, sans fumigènes, sans préparation d'artillerie et sans l'aide de troupes aéroportées, la 3e armée a franchi le Rhin le jeudi 22 mars à 22 heures. » Bradley décide de prévenir la presse. Les deux généraux américains sont satisfaits d'avoir damé le pion à Montgomery et le message de la 3e armée fait explicitement allusion à l'opération Plunder qui est sur le point d'être déclenchée.

Le lendemain, Patton inspecte la tête de pont. Il observe la détresse des personnes déplacées et s'en émeut sincèrement, ces paysans n'ont pas voulu cela. Jugement hâtif, bon nombre de ces mêmes Allemands n'ont pas renié leur soutien à leur Führer tant que les horreurs de la guerre épargnaient leur pays. « Est-ce que je deviens sensible ? C'est moi qui en ai fait la plus grande partie », dit-il en parlant des décombres et des destructions.

Le 24 mars, il note dans son carnet : « Roulé jusqu'au fleuve et traversé le pont de bateaux, m'arrêtant au milieu pour pisser dans le Rhin, et ensuite ramasser un peu de boue sur la rive opposée… en souvenir de Guillaume le Conquérant[20]. » Son fils lui apprend que Napoléon a franchi le Rhin à cet endroit[21]. Les services de renseignements allemands se trompent en estimant qu'une forte concentration de tanks est à pied d'œuvre ; le rapport indique que logiquement « on devrait voir les tactiques du général Patton[22] », ce qui montre que ce dernier est systématiquement rattaché à la guerre des blindés.

Ce franchissement du Rhin à Oppenheim n'est pas le seul que la 3e armée effectue. Le 26 mars, un nouvel assaut est tenté de part et d'autre du fameux rocher de la Lorelei. La veille de l'assaut, Patton écrit avec une pointe d'ironie : « Cela semblerait pathétique qu'une traversée soit effectuée sur le site même de la demeure d'une des héroïnes de la mythologie germanique[23]. » Les Allemands sont surpris par cette tentative de traversée par les gorges du Rhin. Patton a établi en quelques jours une solide tête de pont au-delà du Rhin, assisté en cela par un état-major compétent et imaginatif. L'idée d'utiliser 200 avions L-4 d'observation d'artillerie et de liaison vient du général Williams, le responsable de l'artillerie de la 3e armée.

L'exploitation est rapide : la 4e DB fonce vers le Main depuis la tête de pont d'Oppenheim, saisissant intact un pont à Aschaffenburg le 25. Le 28 au soir, les blindés ont parcouru 50 kilomètres de plus et sont presque à Giessen pour faire la jonction avec la 1re armée tandis que la 6e DB atteint les faubourgs de Francfort le 26 mars. Patton a le plaisir de recevoir une lettre élogieuse de son ami Ike : « Je suis fier du fait que toi, en tant qu'un des commandants combatifs qui est avec moi depuis le début en Afrique, aies œuvré avec brio du commencement à la fin. » Eisenhower a tout lieu d'être satisfait

d'avoir gardé un général si talentueux. Toute la presse veut son article sur Patton. Larry Newman, de l'International News Service, arrive avec un chèque de 250 000 dollars pour obtenir les droits de publication du journal de guerre du général. Cornelius Ryan, le futur auteur du *Jour le plus long*, est envoyé par le *London Telegraph*. La photographe de *Life*, Margaret Bourke-White, fait le voyage, ainsi que Sid Olsen du *Time*.

Le conquérant

Depuis Oppenheim, la 3e armée s'oriente plein nord jusqu'à Cassel, à la surprise des Allemands, et s'oriente vers l'est, en direction de Weimar, puis de Leipzig, avant de redescendre vers le sud, en Bavière. L'article d'Olsen commence par une anecdote. Un officier demande à Eisenhower où se trouve Patton, le commandant du SHAEF répond : « Diable, je n'en sais rien. Je n'ai pas entendu parler de lui depuis trois heures. » Patton fonce. « C'est l'avance la plus rapide de l'histoire de la guerre », annonce Robert Reid de la BBC, peu soupçonnable de complaisance envers l'Américain[24].

Fin mars et début avril, Patton savoure la gloire du triomphateur. La guerre est gagnée et l'opposition reste sporadique. « Nous ne rencontrions plus d'opposition, la meilleure et la plus grande partie des Allemands affronte Monty. C'est en tout cas ce qu'il dit[25]. » Patton voit les choses sous un autre angle. L'Américain considère toute résistance inutile et injustifiée. Le général Bolzen, qui commande la 18e division de Panzergrenadiers, lui rétorque que l'honneur et le sens du devoir poussent les soldats, surtout les professionnels, à poursuivre cette lutte sans espoir tant que le pays est en guerre. Il rassure Patton en lui affirmant qu'il n'y a pas lieu de craindre

l'émergence d'un mouvement de résistance[26], la grande crainte des Alliés : le « Werwolf » qui rassemblerait des milliers de jeunes fanatisés et surtout la constitution d'une dernière « redoute nationale » dans les Alpes, ce qui prolongerait inutilement la guerre[27].

Une rumeur affirme que les Allemands pourraient tenter des assassinats et qu'il serait une des cibles potentielles. D'après ses dires, il serait le seul à ne pas s'en émouvoir, mis à part Willie. Par prudence, « je prends maintenant ma carabine dans le camion pour la nuit[28] ». Dans sa très grande majorité, la population allemande est lasse de la guerre et Patton est d'avis de cesser les bombardements qui frappent les civils, qu'il considère « cruels et inutiles ».

Il est le général américain le plus populaire et le plus admiré auprès des Américains. McCloy, l'adjoint au secrétaire d'État à la Guerre, entend faire une déclaration : il n'est pas qu'un grand commandant, il est de surcroît « probablement le général qui est le meilleur instructeur de l'armée ». Un hommage sincère à ses talents indéniables pour préparer au mieux les soldats au combat. La Chambre des représentants adopte une motion exprimant « ses sincères remerciements pour les magnifiques victoires » remportées par Devers, Spaatz, Bradley, Hodges, Patton, Simpson, Doolittle, Brereton, Patch et Gerow. À l'origine, l'initiative du vote concernait le seul Patton, ce qui lui fait dire qu'« il semble qu'il y ait une tentative pour nous mettre tous au même niveau », ce qu'il ne peut admettre. Mais comment imaginer remercier un général alors que la victoire est due à une combinaison de talents et à une multitude d'opérations menées de concert ?

Eisenhower et Bradley sont d'avis de ne pas avancer trop rapidement. Il doit atteindre la Werra et la Weser puis progresser jusqu'à l'Elbe et attendre que les autres armées parviennent à sa

hauteur. Cette situation n'est pas sans rappeler l'été 1944. Évidemment, le jugement de Patton tombe comme un couperet : « Ils deviennent peureux. » Et d'affirmer que la guerre serait finie depuis longtemps si elle avait été menée avec plus de hardiesse[29].

Avril est la période du butin amassé par les GI en Allemagne. Objets et souvenirs de toutes sortes vont encombrer les bagages des soldats quand ils vont retourner aux États-Unis. Il lui semble « que chaque soldat de cette armée possède une automobile », ce qui, outre le souci du ravitaillement en essence, le préoccupe, car ces vols s'additionnent aux nombreuses bicyclettes et motos qui sont dérobées à la population. Pourtant, « les Allemands, qu'on les aime ou non, doivent vivre et n'ont plus de moyens de locomotion[30] ». Impossible, en revanche, d'interdire toute chasse au souvenir, ce qui peut sembler légitime. Patton ne se départ pas à cette occasion de son sens de l'humour et de l'ironie. Lorsqu'il propose un buste de Hitler à Marshall, il sous-entend qu'il ferait un beau crachoir en y pratiquant une ouverture sur la calotte. Willie, le chien fidèle, a lui aussi droit à son buste de Hitler, qui lui fait office de lampadaire[31]. Patton se fait livrer un bureau réputé avoir été celui de Rommel. Mais il le juge plutôt féminin, en tout cas pas à l'image qu'il se fait du maréchal allemand ni de la sienne. Il se réserve également l'usage d'*Asia*, le luxueux train personnel de Goering[32].

Le 6 avril, il est informé d'une découverte spectaculaire : le 12^{e} corps s'est emparé de la réserve d'or allemande, « ou en tout cas une partie[33] ». Patton décide de garder l'information secrète avant d'être sûr d'avoir mis la main sur le trésor des nazis : un démenti serait du pire effet. Eisenhower et Bradley l'accompagnent pour visiter cette fameuse mine. Lors de cette visite souterraine à Merkers, les généraux américains montent dans l'ascenseur et Patton ne peut s'empêcher une plaisanterie qui déplaît à Eisenhower. Si le câble

venait à rompre, il y aurait de belles promotions dans l'armée américaine. « OK, George, cela suffit : plus de blagues jusqu'à ce que nous soyons remontés à la surface », lui rétorque le commandant du SHAEF, mal à l'aise[34]. Des centaines de tableaux de maîtres, des biens essentiellement spoliés aux Juifs, sont dissimulés dans la cachette. Patton, qui ne les trouve pas à son goût, les estime à 2,50 dollars pièce et tout juste bons à orner des saloons[35].

Le colonel Bernstein, dépêché par Eisenhower auprès de Patton, lui annonce que tout va être transféré à Francfort. Patton, jovial, rétorque qu'un retour offensif de la Wehrmacht n'est pas à craindre : la 3e armée va rester maîtresse du secteur. L'annonce faite alors au Californien tombe brusquement : les accords interalliés ont prévu de rétrocéder cette zone de l'Allemagne aux Soviétiques[36]. Entre-temps, la presse a eu vent d'une nouvelle affaire au parfum de scandale pour le bouillant Californien, habitué à son corps défendant à ce genre d'expérience désagréable.

L'affaire de Hammelburg[37]

Patton a le don de se mettre dans des situations délicates au moment où il brille au zénith. Les Américains ont baptisé l'affaire « l'incident de Hammelburg ». Début 1945, les Soviétiques font savoir qu'ils ont libéré le camp de détention pour officiers alliés de Szubin, en Pologne, mais ce camp a été évacué vers Hammelburg où John Waters, son gendre capturé en Tunisie, se trouve vraisemblablement détenu. Patton écrira plus tard à sa sœur qu'il savait qu'au moins 900 officiers américains s'y trouvaient, mais qu'il n'avait aucune certitude quant à la présence de Waters[38]. Avec l'approche des Américains, on

redoute une nouvelle évacuation. Patton, outre l'envie légitime de secourir l'époux de sa fille, a le souci d'une belle publicité pour lui-même : le libérateur des officiers alliés détenus par les Allemands ! Le mois précédent, en effet, la libération de plusieurs camps d'internement à Manille par MacArthur avait été très médiatisée[39].

Sa décision est prise. Le 25 mars, il écrit à sa femme : « J'espère lancer demain une expédition pour aller chercher John. » Cette décision est la plus controversée de toute sa carrière. Stiller, qui est à même d'identifier Waters, est de l'équipée. Patton aurait préféré un raid d'envergure[40], mais Eddy aurait opté pour la constitution d'une petite Task Force sous le commandement du capitaine Baum. L'ensemble regroupe 300 hommes et 60 véhicules, dont une vingtaine de chars. L'erreur majeure est de ne pas avoir impliqué l'aviation, qui maîtrise l'espace aérien[41].

L'avancée derrière les lignes allemandes est épique et, le 27 mars, c'est une force diminuée qui parvient au camp de prisonniers, en l'occurrence l'Oflag XIII-B. Waters est blessé pendant l'action. Patton en ressentira une peur rétrospective : il aurait pu être à l'origine de la mort de son gendre. John S.D. Eisenhower, le fils du commandant du SHAEF, constate lui-même le désarroi de Patton qui fond en larmes[42]. La Task Force Baum est anéantie et les prisonniers, qui n'ont pas été évacués vers Nuremberg (parmi lesquels Stiller…), ne sont libérés pour de bon que le 6 avril. Waters, resté à Hammelburg, est enfin libre. Le colonel Odom, dépêché sur place à bord d'un half-track[43], rapatrie Waters en avion Piper Cub tandis que les autres blessés du camp patientent encore plusieurs jours pour bénéficier de soins médicaux.

Le fiasco est complet. Patton, de mauvaise foi, prétend que cette action ne constituait qu'un raid de diversion pour couvrir l'offensive de la 3^{e} armée. Arguant qu'il savait qu'un camp de prisonniers

contenant au moins 900 Américains se trouvait à proximité, il déclare : « Je pensais ne pas pouvoir dormir pendant la nuit si je parvenais à 100 kilomètres et ne faisais aucune tentative pour m'emparer de cet endroit. » Il reprend l'explication d'une diversion dans son carnet en date du 4 avril : justification *a posteriori* pour sa conscience ou réalité des faits ? Il est difficile de trancher, malgré ce qu'il écrit à sa femme le 25 mars. On peut toutefois douter qu'il aurait risqué ce raid s'il n'avait pas estimé que Waters était à Hammelburg[44].

Bien qu'il exprime un mensonge éhonté en public, il reconnaît son erreur et admet que le raid aurait vraisemblablement réussi si l'intégralité d'un Combat Command avait été engagée, mais il en rejette la faute sur Bradley, qui était opposé à l'idée du raid[45]. La gravité des faits ne saurait être contestée : Patton a sacrifié des vies américaines pour sauver son beau-fils alors que la guerre arrivait à son terme. Cette décision ternit son image de général soucieux de ses hommes. Certes, le raid a perturbé les arrières des Allemands qui n'étaient, par ailleurs, guère en mesure de s'opposer à l'avancée de la 3e armée, laquelle venait de franchir le Rhin.

Le 7 avril, il envoie une lettre rassurante à sa fille Beatrice après avoir vu Waters à l'hôpital de Francfort : « Je lui ai rendu visite à 11 heures et je l'ai trouvé venant juste de se raser. Il avait l'air maigre, mais pas autant que je le craignais, il était parfaitement cohérent et il ne souffrait pas. » Lorsque son gendre lui demande s'il savait qu'il se trouvait à Hammelburg, Patton répond par la négative : il n'avait aucune certitude. Patton est surpris de son bon état d'esprit : ce jeune soldat, au lieu de l'excitation du combat, « a perdu deux années de sa vie, mais son moral est intact et il se porte bien[46] ».

La rumeur n'est pas favorable à Patton. De façon fort opportune pour le Californien, un drame secoue l'Amérique à l'heure même de

la victoire : le président Franklin Delano Roosevelt décède le 12 avril. La nouvelle fait la une des quotidiens et retient toutes les attentions. Ce soir-là, le général note dans son carnet : « Je suis allé au lit plutôt tard et, remarquant que j'avais oublié de remonter ma montre, j'ai donc ouvert la radio pour voir si je pouvais avoir l'heure. Au moment où je l'allume, le speaker annonce la mort du président. J'informe immédiatement les généraux Eisenhower et Bradley[47] [qui sont restés dormir au QG de la 3e armée] et nous avons une discussion sur ce qui pourrait survenir. » Il ne cache pas son inquiétude quant à la capacité de Truman, le vice-président qui succède à Roosevelt : « Il apparaît malheureux qu'afin de garantir une préférence politique, des gens soient nommés vice-présidents alors que ni leur parti ni le Seigneur n'avaient l'intention d'en faire des présidents[48]. » Pour Patton, la triste nouvelle se double d'une découverte bouleversante.

CHAPITRE VIII

Amère victoire

Patton témoin de la barbarie nazie

Le 11 avril, à Ohrdruf, Patton fait la découverte la plus macabre et la plus poignante de toute sa carrière. Eisenhower et Bradley sont eux aussi bouleversés. Ils sont confrontés à la barbarie nazie : l'univers concentrationnaire. À l'est, les Soviétiques ont libéré des camps de concentration d'une autre nature, représentant un degré supplémentaire de la barbarie nazie : les camps d'extermination.

Patton écrit : « J'ai vu hier le spectacle le plus affreux que j'aie jamais vu[1]. » Un autre spectacle dantesque l'attend à Buchenwald, près de Weimar. Jusque-là, les Alliés n'avaient trouvé que des baraquements, des miradors, des crématoires… Parfois des monceaux de cadavres comme à Ohrdruf. À Buchenwald, les Américains découvrent une population nombreuse, ainsi qu'une société de détenus très organisée. Tout le système concentrationnaire s'expose dans sa complexité[2].

Patton découvre tous les aspects macabres de la détention dans les camps nazis[3]. Un des anciens déportés – que l'Américain estime

« bien nourri » et qu'il soupçonne à juste titre d'être un ancien gardien – lui montre l'endroit où avaient lieu les pendaisons. « Juste au-delà se trouvait une pile d'environ quarante corps, plus ou moins déshabillés, tous ayant été abattus d'un coup dans la tête à courte portée. Le sol était couvert de sang séché. » Plus loin, dans un bâtiment, se trouvent d'autres cadavres plus émaciés encore et recouverts de chaux. Eisenhower rapporte que « George Patton ne voulait pas entrer. Il a dit qu'il en serait malade s'il le faisait ». C'est plus que Blood and Guts ne peut supporter : il se retire discrètement derrière une baraque pour vomir[4]. Ce spectacle est tellement atroce qu'il veut en prémunir les Américaines de son armée. Il donne l'ordre que les infirmières qui sont entrées dans les camps les quittent immédiatement, comme le rapporte Eilen Biersteker[5], l'une d'entre elles.

Les Américains prennent une décision importante : « Walker et Middleton ont judicieusement décidé de faire visiter l'endroit au plus grand nombre possible de soldats, ce qui, je pense, va apprendre à nos hommes à se méfier des Allemands. » Patton apprend que le maire et sa femme se sont pendus après avoir été confrontés à l'immensité des crimes survenus dans leur commune. Ce geste est sûrement guidé plus par la peur d'avoir des comptes à rendre que par le repentir. Patton s'explique clairement devant les journalistes : les GI vont comprendre « quel genre d'individus ils combattent. Ils ont été dûment impressionnés et je leur ai dit d'en parler à leurs amis[6] ». L'horreur de la barbarie nazie donne aux combattants alliés un sens à leur combat et une haine des Allemands s'installe, alors qu'elle n'était que très ténue jusque-là, au contraire du mépris qu'inspirent les Japonais. Il n'est pas question chez Eisenhower, ni chez Patton, de Juifs, absents de leurs descriptions[7].

« J'ai demandé à la presse de venir et… de préparer une page de ces témoignages nécessaires de la brutalité des Allemands. » Pénétrant dans les baraquements de Buchenwald, le général californien découvre des détenus dans un état déplorable : « Ils ont exactement l'allure de momies animées et semblent avoir le même niveau d'intelligence. Lorsque nous sommes passés entre eux, ils ont essayé de nous acclamer, mais ils étaient trop faibles. » Une salle où sont disposés des crocs de boucher aux parois donne lieu à des descriptions sordides. Puis ce sont les fours crématoires… Patton oblige les habitants de Weimar à visiter Buchenwald : « Je ne pense pas que les Allemands eux-mêmes sachent jusqu'à quelle profondeur ils ont sombré[8]. » Il montre une certaine naïveté qui sera reprise par les Allemands après la guerre pour tenter de se dédouaner des crimes nazis : « Honnêtement, la plupart d'entre eux étaient ignorants de ce qui se passait[9]. »

La guerre se poursuit : jusqu'à Berlin ?

Patton a discuté avec Eisenhower et Bradley de l'opportunité de s'emparer de Berlin. Sur les plans stratégique et tactique, l'idée ne se défend aucunement selon le commandant en chef. Patton ne partage pas cet avis : « Nous devrions nous emparer de Berlin et, rapidement, puis aller jusqu'à l'Oder[10]. » Eisenhower n'entend pas sacrifier vainement des vies américaines, il se concentre sur la réduction de la poche de la Ruhr et sur une avancée plein est en vue d'établir la jonction avec les Soviétiques dans le secteur Leipzig-Dresde[11].

À Mayence, c'est dans le plus pur « style Patton » que le général s'adresse au soldat qui lui tend une paire de ciseaux pour couper le ruban de l'inauguration d'un pont, baptisé « Président Franklin-

Roosevelt » : « J'ai déclaré que je n'étais pas un tailleur et j'ai demandé une baïonnette, avec laquelle j'ai coupé le ruban[12]. » Il reste à savoir où vont se diriger les véhicules qui franchiront ce pont… Lorsqu'il demande à Bradley ses instructions, celui-ci répond que la situation logistique ne lui permet pas d'aller où que ce soit. Patton pense au contraire que le peu de résistance que la Wehrmacht est encore en mesure de présenter sera aisément balayé. Le SHAEF craint la formation d'un réduit alpin, une redoute nationale dans les montagnes de Bavière et d'Autriche. Patton, qui déclare aux journalistes que cette idée de dernier bastion n'est qu'une élucubration, doit ronger son frein le temps que la situation soit stabilisée dans le secteur nord où opère Montgomery, car Eisenhower doit y envoyer des forces américaines pour le soutenir.

Le 17 avril, Gay apprend à la radio que Truman a nommé Patton général à quatre étoiles[13]. L'intéressé ne semble pas savourer pleinement ce succès personnel et cette reconnaissance de son action dans la guerre : il ne figure pas parmi les premiers nommés… Il atteint pourtant un des buts qu'il s'était donnés. Il redoute d'emblée que ce rang limite le nombre de postes qui pourraient s'offrir à lui dans la guerre contre le Japon. Ses hommes sont en revanche ravis pour lui. Les insignes des véhicules sont changés et, quand il arrive dans la salle de briefing, les membres de son état-major se sont répartis par groupes de quatre, comme ses étoiles[14]. Patton est ému.

Sur le plan militaire, il a la satisfaction d'apprendre qu'il va recevoir trois nouvelles divisions blindées fraîchement débarquées, qui vont juste avoir le temps d'être engagées avant que la guerre ne s'achève. Bien que celle-ci arrive à son terme, Patton n'est pas au bout de ses émotions. Le 20 avril, alors que Hitler célèbre son dernier anniversaire, son petit avion de liaison Piper Cub L-5 est dépassé par trois fois par un appareil qui lui semble être un Spitfire.

Malheureusement pour le pilote, sa troisième passe est fatale et l'avion, volant trop bas, s'écrase au sol. Étrange incident[15].

L'allure générale de ses soldats déplaît à Patton : s'il admet qu'on ait lâché du lest en hiver en raison des intempéries, les tenues débraillées et bigarrées ne se justifient plus au printemps[16]. Pas question d'accepter non plus des poltrons : il passe un savon à un tankiste de la 14e DB qui a disposé des sacs de sable sur l'avant de la caisse de son tank pour accroître la protection. Outre que le blindage n'est que marginalement renforcé de la sorte, cette pratique, comme celle de disposer des patins de chenilles, ajoute du poids et entraîne un surcroît de consommation en carburant.

Le feu vert lui ayant été enfin accordé, Patton reprend sa marche en avant, vers Linz. Il met un point d'honneur à arroser les plantes déshydratées d'une serre où il a établi son mess. « Je ne suis pas aussi dur qu'on le dit », écrit-il. Il ôte sa carapace de dur à cuire devant les destructions subies par les villes allemandes, en particulier à Nuremberg[17], ville chargée d'histoire. L'histoire : il y songe quand il emménage son QG à Ratisbonne, « où Napoléon a mené une de ses batailles au cours d'une de ses avances sur Vienne[18] ». La prise de la ville a donné lieu à un « encouragement » du style Patton. Ce dernier annonce au colonel Polk qu'il doit s'emparer dans la ville d'un pont intact sur le Danube et qu'il sera promu général de brigade s'il y parvient ; « si vous échouez, je vous botte le cul. Terminé ». Le pont a sauté… mais nul ne sait si Polk en a payé les conséquences.

Pour préserver les villes et les villages de la destruction, Patton lance un ultimatum de reddition à chaque bourgmestre, charge à lui d'assurer qu'il n'y aura pas de résistance. Le parcours de la 3e armée est ainsi jalonné de communes épargnées comme autant de témoignages de son passage : c'est ce qu'il appelle le « Projet de

mémorial de la 3e armée[19] ». Partout, la facilité de l'avance démontre que la « redoute nationale » n'est qu'un mythe.

Avec l'écroulement du Reich, Patton pense à l'après. Plutôt que le Pacifique, il évoque souvent la Chine, où il imagine son fils le rejoignant si ce dernier décrochait son diplôme à West Point. Une idée qui paraît moins incongrue qu'elle ne le semble de prime abord, il sait que MacArthur n'est pas prêt à accepter un général comme lui, si fanfaron et si prompt à attirer la publicité. Après tout, MacArthur est aussi une sorte de *prima donna* et il n'y a pas de place pour eux deux dans le Pacifique. De fait, c'est Hodges et le QG de la 1re armée que Marshall offre à MacArthur qui l'accepte de bon cœur. Pareille préoccupation n'est pas secondaire pour un va-t-en-guerre comme Patton.

Le 30 avril, il apprend la mort de Hitler – qu'il avait tant redoutée après l'attentat du 20 juillet 1944 –, mais il n'y accorde que peu de crédit. La guerre est presque achevée, mais elle tue encore. Il déplore l'usage que font les jeunes recrues de leurs fusils et il aurait lancé à la cantonade : « Ils ne sont pas plus utiles qu'une bite ne l'est au pape[20]. »

Le 3 mai, il manque de se faire écraser par une charrette tirée par des bœufs. Cette journée est le signe pour Patton qu'il va bientôt « être sans emploi ». Les forces allemandes en Italie et en Autriche se sont rendues. Et ce n'est plus qu'une question de jours pour celles qui lui font face. Une véritable tragédie pour lui. « Je me sens plus bas que la trace d'une baleine au fond de l'océan. J'aime la guerre et la responsabilité et l'excitation [qu'elle procure]. La paix va être un enfer pour moi. Je vais sans doute être très agaçant[21]. »

Patton est renforcé par le 5e corps de Huebner le 5 mai 1945. Apprenant la nouvelle, Huebner affirme à ses officiers qu'il ne faudra pas plus de douze heures pour que Patton lui donne l'ordre

d'attaquer. Le téléphone sonne : le général Patton est à l'autre bout du fil et lui ordonne d'attaquer Pilsen, il faut aller vite, car « il ne nous reste plus beaucoup de temps dans cette guerre ». Huebner reconnaît devant les membres de son QG : « Cela a demandé douze minutes, pas douze heures[22] ! »

Avec l'adjonction du 5e corps, Patton éprouve une de ses dernières satisfactions de la guerre : il commande la plus importante armée alliée, soit dix-huit divisions et plus de 500 000 hommes. Autre bonne nouvelle : Bradley l'appelle pour le prévenir qu'il peut lancer l'attaque sur la Tchécoslovaquie. Il enrage d'avoir reçu l'ordre de stopper à Pilsen. Il sait pourtant que la résistance a pris les armes à Prague et il aimerait lui porter assistance. Bradley lui intime d'atteindre le Danube et de laisser les Soviétiques établir le contact. Patton voit les choses d'un autre œil : « Une grande nation comme l'Amérique devrait laisser les autres peuples se soucier de ces complications. Personnellement, j'aurais poussé jusqu'à la ligne de la rivière Moldau et dit aux Russes que c'est là que j'avais l'intention de m'arrêter[23]. » Mais seule une jeep isolée de l'OSS parviendra jusqu'à la capitale tchécoslovaque[24].

Le 7 mai, le Reich capitule à Reims, la cérémonie étant répétée le lendemain à Berlin. La guerre en Europe est terminée. Pour Patton, à qui Bradley a annoncé la nouvelle, c'est le début d'une des périodes les plus pénibles de sa carrière. « Il y a deux ans et demi nous débarquions en Afrique et maintenant tout est terminé », se lamente Patton auprès de son épouse. Ses officiers ont droit à un briefing peu ordinaire alors que, partout, on célèbre la fin des hostilités. Gay fait quelques annonces : entre autres, il faut désormais porter le casque léger et non plus le casque lourd. Patton ne peut s'empêcher de préciser que ces casques seront repeints, il ne tolérera pas des coiffures négligées[25].

Ses pensées se tournent légitimement vers Eisenhower : « Mon cher Ike, accepte, je te prie, mes plus sincères félicitations pour l'accomplissement de ce qui a constitué dans l'histoire universelle le travail le plus ardu mené dans des conditions les plus difficiles. Nul n'est plus heureux que je le suis de ton magnifique succès[26]. » Patton reçoit aussi des compliments, il reste une « star » pour ses hommes : on le photographie et il signe des *short-snorters*.

Une conférence de presse se tient le 8 mai à Ratisbonne. La question des camps de concentration et de la difficulté à communiquer cette ignominie est abordée. Lorsqu'on demande à Patton pourquoi il n'a pas poussé jusqu'à Prague, il répond qu'il n'a fait qu'obéir aux ordres et prétend ne pas en connaître la raison, bien que, de façon sibylline, il admette que cela aurait pu être la cause « d'incidents internationaux ». Montrant de la main l'Allemagne sur une carte, il déclare : « Cette guerre s'achève où elle a commencé, exactement dans l'arrière-cour du Boche qui est maintenant le cimetière de Hitler. Mais l'affaire est loin d'être terminée. Ce que ces soldats de plomb de politiciens ont combiné aujourd'hui à Washington et à Paris, c'est une autre histoire dont vous parlerez longtemps si vous vivez. Ils nous ont permis d'écraser un salaud alors que, dans le même temps, ils nous obligeaient à aider un autre à s'implanter, tout aussi infect, voire davantage, que le premier. » Lucide, Patton estime que son pays est sur la voie d'une autre guerre. Pour lui, il n'est pas question de « vivre dans le même monde que Staline et sa bande d'assassins ». De ce constat découle un autre, plus amer, qui lui met la larme à l'œil : « Je me demande ce que penseraient ceux qui sont morts s'ils savaient que, pour la première fois depuis des siècles, nous avons ouvert les portes de l'Europe centrale et occidentale aux hordes de Gengis Khan. Je me demande ce qu'ils ressentiraient s'ils savaient que nous ne connaîtrons pas de

paix durable et que demain, dans dix, quinze ou vingt ans, les Américains – certains pas encore nés – devront se battre contre les Russes[27]. »

Il se montre maladroit au sujet des prisonniers SS et cela augure de la manière dont il va aborder la dénazification en Bavière. Il manque singulièrement d'habileté dans ses analogies. « Être SS en Allemagne ne signifie pas plus qu'être démocrate aux États-Unis – ceci ne doit pas être cité. Je veux dire qu'à la base ces SS sont des fils de pute, mais, à mesure que la guerre progressait, ils ont manqué de fils de pute et ils y ont mis n'importe qui. Certains gradés SS seront traités en criminels de guerre, mais il n'y a aucune raison de juger quelqu'un qui aurait été enrôlé dans cette formation[28]… » Patton se méprend sur l'aspect politisé de cette formation et sur l'attrait qu'elle représentait chez les jeunes Allemands qui ne ressentaient pas de gêne à en faire partie : ils se sentaient des soldats comme les autres, ce qu'ils n'étaient pas.

Le coût de la victoire ne lui échappe pas. Lorsqu'il arpente un cimetière provisoire qui accueille des dépouilles de GI, il se tourne vers les reporters qui le suivent et, pointant du doigt une tombe devant laquelle ils se recueillent dans la boue, il leur déclare : « Cet homme est mort pour que des bâtards comme vous puissiez vous reproduire[29]. »

En spécialiste des blindés, il est attentif au moindre aspect technique ayant trait à son arme de prédilection. Dans une usine Skoda, il découvre « un type nouveau de bogie de suspension pour tanks, dont j'ai pris quelques photographies. Je crois que ce serait très bien pour des chars légers[30] ». Ce sont probablement les clichés qu'il envoie à General Motors à Detroit[31]. Dans le même ordre d'idée, la qualité des optiques de chars allemands l'impressionne. Il en fait

parvenir un au général Campbell, le responsable de l'intendance, avec l'idée de l'adopter dans la guerre contre le Japon.

Le 10 mai, il déjeune avec Eisenhower et d'autres commandants d'armées et de l'aviation. Ike insiste sur la nécessité de rester solidaires entre eux en cas d'enquête du Congrès. Le chef du SHAEF prône la coopération avec les Britanniques, les Russes et les Chinois. Patton y voit la preuve de ses aspirations politiques. Il pense comprendre l'insistance d'Eisenhower à parler de coopération : « À mon avis, ce discours sur la coopération a pour but de se mettre à l'abri d'une critique éventuelle des errements stratégiques qu'il a indiscutablement commis pendant la campagne. » Il se demande si ces erreurs sont dues à lui-même ou à sa trop grande propension à coopérer avec les Britanniques[32]. Patton va peut-être trop loin, jamais Eisenhower n'a émis l'idée qu'il aurait commis de sérieuses erreurs depuis le débarquement[33].

Le même jour, ce dernier est placé à la tête du gouvernement occupé de la zone américaine[34]. À ce titre, il doit porter assistance à la population allemande tout en assurant la dénazification. Les forces d'occupation doivent en outre s'assurer de la démilitarisation du pays, mais aussi bannir toute forme de fraternisation.

Patton connaît les préoccupations de ses jeunes soldats, lui qui ne cesse de proclamer qu'un « homme qui ne baisera pas ne se battra pas ». Il faut aussi gérer les populations déplacées, qui s'élèvent à des dizaines de millions d'individus dans l'ensemble de l'Europe.

Le problème soviétique

Dès les derniers jours de la guerre, on ressent l'animosité de Patton pour les Soviétiques, qu'il persiste à appeler « Russes », comme

beaucoup. Ses sentiments à l'égard des Soviétiques qui ont trahi Staline pour embrasser la cause nazie, en revêtant l'uniforme de la Wehrmacht, sont ambigus. Il les nomme les « Russes blancs », comme s'il s'agissait de partisans du tsar défunt. Il ne les qualifie pas de prisonniers de guerre mais de « personnes déplacées ». Ce n'est pas la même chose[35].

Ces Soviétiques retournés ne sont pas sa seule surprise. Ainsi, la prestigieuse école d'équitation impériale espagnole, établie à Vienne depuis des siècles et qui s'est déplacée en zone américaine, n'a jamais cessé ses activités en employant des hommes en parfaite condition physique, quand bien même le monde était à feu et à sang. Une situation qui lui semble bien incongrue[36]. Alois Podhajsky, le directeur de l'école, avait pris la liberté d'évacuer ses étalons vers l'ouest. Le 28 avril 1945, Patton envoie des troupes sous les ordres du colonel Charles H. Reed pour récupérer les chevaux derrière les lignes soviétiques. Féru d'équitation et amateur de chevaux, il participe de cette manière à la sauvegarde d'une race chevaline, celle des lipizzans, dont 250 sont sauvés[37].

À l'instar des autres généraux alliés, il sait pertinemment que les soldats allemands font leur possible pour éviter de tomber entre les mains des Soviétiques, avec la perspective du goulag en Sibérie, ce qui se comprend aisément… Il voit les civils fuir la fureur vengeresse des troupes de Staline.

Patton s'insurge auprès de Robert Patterson, le sous-secrétaire d'État à la Guerre, de la mise en place d'un système de points pour le retour des soldats dans leurs foyers – tous les vétérans et les combattants avec les meilleurs états de service vont être démobilisés sous peu. Que restera-t-il pour affronter les Japonais s'il n'y a plus que des recrues inexpérimentées ? La présence des Soviétiques en Europe centrale le taraude. « Laissez-nous nos bottes cirées, nos

baïonnettes affûtées et présenter une image de force et de puissance à ces gens [les Soviétiques]… C'est le seul langage qu'ils comprennent et qu'ils respectent. » Patton va à contresens de l'opinion publique américaine, lasse de la guerre. Il va plus loin, il pressent déjà la guerre froide qu'il ne va pas connaître : « Si vous échouez à faire cela, je voudrais vous dire que nous avons obtenu une victoire sur les Allemands et que nous les avons désarmés, mais que nous avons perdu la guerre. » Il faut rappeler aux Soviétiques où se situent leurs frontières et, au besoin, les y raccompagner par la force. Autrement dit : la guerre. Il l'affirme à sa sœur Nita, toutes ces idées sur l'Organisation des Nations unies ne valent rien : « Aussi longtemps que l'homme sera un homme, il y aura la guerre et la seule façon d'éviter des ennuis est de posséder la meilleure armée et la meilleure marine, ce que nous possédons maintenant[38]. »

Si Patton ne se méprend pas en estimant que les forces militaires américaines sont les plus puissantes du monde, son apparente folie se base sur un jugement propre à un homme qui a passé son existence dans un État démocratique. Au sujet des États européens libérés de la botte nazie, il écrit : « Nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour acquérir une juridiction sur ces peuples ou leurs pays. Nous sommes venus pour leur rendre le droit de se gouverner eux-mêmes. Nous devons terminer le travail maintenant – alors que nous sommes encore là et prêts – ou plus tard mais dans des circonstances moins favorables. » Patton entend légitimement que la démocratie retrouve – ou trouve – ses droits, au nom des principes généreux qui ont guidé les États-Unis. Cela ne l'empêche pas de se montrer compatissant envers l'ancien dictateur fasciste : « Je suis personnellement désolé pour Mussolini, j'éprouve de l'admiration pour un homme qui a pu faire tant avec si peu et ce fut une méthode typiquement italienne de l'assassiner[39]. »

De démocratie, il ne peut en être question pour les pays qui ont eu la malchance d'être libérés par les Soviétiques plutôt que par les Occidentaux. Patton est clairvoyant quant aux types de systèmes coercitifs et liberticides que les Soviétiques entendent mettre en place dans une partie de l'Europe placée dans leur orbite. En revanche, il s'avance quand il prétend que les Russes ne pourraient soutenir une bataille qu'avec une logistique suffisante pour cinq jours, et quand il s'adresse à Patterson : « Si vous voulez Moscou, je peux vous l'offrir[40]. » Ce dernier point révèle sa préoccupation profonde : la guerre est finie et il en veut une autre.

Sa première rencontre avec un Soviétique – autre qu'un prisonnier – survient alors qu'il fume tranquillement un cigare à Bad Tölz. Un général soviétique réclame que soient livrés des soldats allemands qui se sont rendus aux Américains. Patton sort calmement un revolver d'un tiroir et le pose brutalement sur son bureau. « Bon Dieu, Gay ! Sortez-moi ce fils de pute de là ! Qui diable l'a laissé entrer ? Ne laissez plus le moindre bâtard de Russe entrer dans ce quartier général. » Et d'alerter trois divisions de se préparer à attaquer vers l'est. Ordre qu'il s'empresse d'annuler sitôt le Soviétique parti. Il est hors de question de laisser un Russe, quel que soit son grade, lui donner un ordre[41].

Il ne cache pas son mépris à la suite des différentes festivités qu'il partage avec des généraux soviétiques, lesquels lui font très mauvaise impression. De Tolboukhine, le commandant du 3e front ukrainien, il dit que « c'est un homme inférieur et il sue sans cesse abondamment[42] ». La soirée n'a pas que des désagréments, Patton a invité la richissime Doris Duke, qu'il a connue à Hawaï, et avec qui il aurait passé quelques jours.

Aristocrate sudiste dans l'âme, il ressent d'abord cette barrière de classe envers des individus jugés frustes, primaires et sinistres. Il ne

connaît que trop peu l'Union soviétique pour se départir de ses préjugés envers ses ressortissants. Il n'accorde pas non plus de qualités à l'Armée rouge, faisant sans doute sienne l'idée – en grande partie erronée – de hordes chargeant l'ennemi sans finesse tactique. Il ne la redoute pas. Ce dédain, qui le pousse à affirmer des contrevérités, laisse pantois : « Ils ont des lacunes dans l'artillerie, l'aviation, les tanks et le combat interarmes. » Ce constat n'aurait sans doute pas été avalisé par un soldat de la Wehrmacht ayant combattu sur le front de l'Est…

Une grande parade militaire interalliée est organisée à Berlin. Joukov lui déclare avec fierté que les puissants tanks qui défilent devant lui peuvent tirer jusqu'à 11 kilomètres ; Patton lui répond du tac au tac : « Vraiment ? Eh bien, mon cher Joukov, laissez-moi vous dire ceci : si l'un de mes tireurs commence à ouvrir le feu sur vos hommes avant qu'ils ne se soient rapprochés à moins de 600 mètres, je le fais passer en cour martiale pour lâcheté. » La réplique, selon le major Merle-Smith, aurait laissé Joukov coi. « C'est la première fois, observe-t-il, que je voyais un chef russe réduit au silence[43]. » Le portrait que le Californien dresse du Soviétique est révélateur : « Il était en uniforme de cérémonie, comme dans un opéra-comique, et couvert de médailles. Il n'est pas grand, plutôt gras et a un menton proéminent comme celui d'un singe, mais a de bons yeux bleus[44]. » Patton affiche son mépris et a l'expression renfrognée qu'il réserve « aux salauds du fond de la classe[45] ».

Son mépris pour les Russes témoigne d'une forme de racisme plus profond pour tout individu qui n'est pas un Occidental. « La difficulté de comprendre le Russe provient du fait que nous ne prenons pas en compte qu'il n'est pas un Européen, mais un Asiatique, et que, par conséquent, il pense de manière sournoise. Nous ne pouvons pas plus comprendre un Russe qu'un Chinois ou un Japonais et, de ce que j'ai

vu d'eux, je n'ai aucun désir particulier de les comprendre si ce n'est de connaître la quantité de plomb ou de fer qu'il faut pour les tuer. Outre ces sympathiques caractéristiques, le Russe n'a aucune considération pour la vie humaine et il est tout à la fois un fils de pute, un barbare et un ivrogne chronique[46]. » On retrouve des poncifs, pas toujours éloignés de la réalité, sur la brutalité et le penchant pour la vodka. Il finit par n'utiliser que le mot « Mongols » pour désigner les Soviétiques, souvent abrégé en « M's » dans ses carnets. S'il avait survécu à la guerre, Patton aurait été un soutien inconditionnel du sénateur McCarthy et de sa « chasse aux sorcières » dans les années 1950. Ses tirades antisoviétiques sont tellement acerbes et empreintes d'un racisme sous-jacent qu'elles n'auraient pas été reniées par un général de la Wehrmacht pendant l'opération Barbarossa. « À quelques exceptions près, les officiers ont l'allure de bandits mongols récemment civilisés[47]. » En revanche, comme beaucoup de ses GI, les seuls Soviétiques trouvant grâce à ses yeux sont les jeunes Russes de la police militaire qu'il juge très avenantes…

Faute de faire la guerre aux Russes, il espère en venir aux mains avec les Japonais. Le 16 mai, alors qu'il se détend à Londres, un appel du SHAEF le convoque d'urgence à Reims. Eisenhower aurait-il une bonne nouvelle ? Non. Il reçoit une mission qui paraît appropriée à son caractère de matamore : mener une démonstration de force en Italie du Nord pour impressionner un autre communiste, le Yougoslave Tito, qui convoite des territoires italiens. Mais l'opération avorte dans l'œuf, à l'instigation de Mark Clark, commandant en chef en Méditerranée, qui n'aurait pas accepté de voir Patton surgir dans une zone qu'il considère comme étant de son ressort exclusif.

Imperator triomphant aux États-Unis

Beatrice, fière de son général et conquérant de mari, souhaite légitimement le retrouver. C'est un George Patton dépressif, comme en 1919, qui reçoit l'ordre de rentrer aux États-Unis pour un mois. Sa mission : participer à une campagne en faveur de bons d'armement afin que la machine de guerre ne se relâche pas puisqu'il faut encore vaincre le Japon. Le 4 juin, il célèbre la victoire avec les membres les plus proches de son état-major lors d'une virée au Ritz à Paris, avant de s'envoler pour l'Amérique[48].

Le 7 juin 1945, c'est la parade triomphale à Boston. Sur le casque étincelant du vainqueur, ses quatre étoiles ainsi que les insignes de ses trois commandements : le 1er corps blindé, la 7e armée et la 3e armée. Un million d'Américains acclament de leurs vivats celui qui, en dépit de ses frasques, est idolâtré en héros. « N'oublie pas que tu n'es qu'un mortel », soufflait un esclave à l'oreille du général romain vainqueur au cours des triomphes de la Rome antique. Patton, en connaisseur de l'histoire, ne manque pas d'y penser, il sait que cette gloire peut n'être que passagère et que sa réputation peut être rapidement ternie.

De fait, sa langue fourche lors d'un discours prononcé devant 30 000 personnes après la parade : avisant les blessés présents, il les désigne comme étant les véritables héros, niant le fait que ceux qui sont tombés au champ d'honneur en soient aussi – alors qu'il le pense –, mais qu'ils ont souvent été tués par bêtise. Au dîner, envahi à plusieurs reprises par une émotion qu'il n'arrive pas à contenir, il déclare : « Lorsque nous pleurons de tels hommes qui sont morts, nous avons tort car nous devrions remercier Dieu que de tels hommes sont nés. »

La soirée est aussi magnifique et émouvante pour Beatrice, que le gouverneur Robin présente comme étant le « modèle de l'épouse d'un soldat[49] ». Si les journaux de Boston ne tarissent pas d'éloges pour le héros, le ministère de la Guerre est envahi de lettres de protestation. Des parents qui ont perdu un fils au combat, alors que Patton, bien vivant, parade aux États-Unis, se demandent où sont les vrais héros et exigent des excuses[50].

À l'hôpital militaire Walter Reed de Washington, où sa fille Ruth Ellen travaille à la rééducation des amputés, la carapace du général fanfaron et rude ne résiste pas au spectacle douloureux des hommes qui ont souffert dans leur chair. Patton lance cette phrase emplie de compassion et de sincérité : « Mon Dieu, si j'avais été un meilleur général, vous ne seriez pas ici[51]. » Aux reporters, il demande s'ils ne sont pas là pour voir s'il va encore gifler un soldat.

En Californie, il reçoit le même accueil triomphal et il en est toujours aussi touché. Le vrai visage de Patton se dévoile : ce général martial, mais soucieux de ses hommes, sait se montrer humble. « Des hommes valeureux ont gagné des médailles, déclare-t-il en montrant les rubans qui ornent la poitrine de son uniforme, mais nous ne faisons que les porter[52]. »

À côté des mondanités auxquelles il se doit de se plier, sans grande difficulté, il ne néglige pas ceux qu'il a aimés et n'oublie pas de se recueillir sur les tombes de ses parents, ainsi que sur celle de Dick Jenson, son aide tombé en Tunisie. Des fleurs, on n'en pose pas que sur les tombes… Il reçoit un bouquet à San Marino, plutôt embarrassé, il finit par le poser : « J'ai fait beaucoup de veuves pendant ma vie, mais c'est la première fois que je dois me tenir en ayant l'air d'une fichue mariée[53]. »

S'il est un héros national, Patton ne fait pas l'unanimité. Dwight Macdonald, journaliste à *Politics* et au *New Yorker*, compte parmi ses

détracteurs les plus virulents. Le général est « brutal et dément, grossier et affecté, violent et vide ». Les déclarations de Patton ont le don de susciter la consternation de Macdonald : « Ces divagations de Patton sont des atrocités à l'esprit ; atroces en cela qu'elles ne sont pas confiées à une psychanalyste, mais à une foule de soldats, de civils et d'enfants des écoles ; et atroces en tant que reflet de ce que la guerre a fait au caractère de Patton. » Macdonald n'est pas le seul à être offusqué. Ses allocutions sont sanguinaires et trop bellicistes à l'occasion, y compris entre les murs d'une église, celle de Notre-Sauveur à San Gabriel, fondée par son grand-père, l'aventurier Benjamin Wilson[54].

Ses supérieurs lui font comprendre qu'il ne partira pas combattre le Japon. Cette annonce terrible accapare ses pensées. Le colonel Odom se présente sur son invitation chez sa fille Ruth Ellen, il n'a pas le temps de présenter son épouse à Patton que celui-ci lui dit : « Je ne vais pas aller en Extrême-Orient. Apparemment, je suis *persona non grata* dans le théâtre du Pacifique[55]. » C'est le cas, et les efforts de Patton pour obtenir gain de cause sont vains. Eisenhower n'hésite pas à écrire à Marshall que le Californien est « un officier déséquilibré ». Le colonel McCarthy, futur producteur du film hollywoodien *Patton*, suggère à son supérieur, le général Marshall, de profiter de la présence de Patton à Washington pour le rencontrer et lui intimer de se taire et d'éviter toute déclaration qui ne serait pas dans l'intérêt de l'armée. Le chef d'état-major de l'armée américaine, qui envisage de le faire suivre par un psychiatre, décline. De son côté, Stimson contrôle la conférence de presse du 14 juin donnée dans la capitale et confine le général à un second rôle[56].

Patton ne se voit plus d'avenir dans l'armée, il est évident que ses supérieurs ne s'en soucient guère, si ce n'est de ne pas lui donner un poste à responsabilités du fait de son caractère. Il doit retourner en

Allemagne. Il passe une dernière journée à Green Meadows, sa propriété, entouré de la tendresse de son épouse, son éternel soutien. Son petit-fils de 5 ans, le fils de Waters, garde le souvenir d'un grand-père casqué et armé d'un revolver, fumant le cigare. « Qui diable es-tu ? » lui demande le général qui ne l'a pas reconnu. Pour l'enfant, c'est un père Noël avant l'heure qui offre des présents somptueux : un Mauser, deux pistolets et un casque allemand[57]… Il ne dit pas au revoir à ses filles, mais il leur fait ses adieux. « Je ne vous reverrai pas. Prenez soin de George. Je reverrai votre mère, mais vous, je ne vous reverrai plus. » À l'une d'elles qui lui demande si ses paroles ne sont pas absurdes, la guerre étant finie, il répond : « Je le pense. J'ai le sentiment que ma chance a expiré[58]. »

Son séjour aux États-Unis l'a visiblement affecté : « Beatrice m'a engueulé. Je suis heureux d'être en Europe », confie-t-il à Hughes lors de son passage à Paris. Les deux époux se sont vraisemblablement accrochés à propos de Jean Gordon. Nul ne le saura jamais.

Proconsul ingérable

Patton, général brillant dans l'offensive, est-il taillé pour tenir le rôle de proconsul comme il l'a été au Maroc ? Le 23 mai, avant son départ pour l'Amérique, il déménage son QG de Ratisbonne à Bad Tölz, près de Munich, dans une ancienne caserne de la Waffen SS.

La 3^{e} armée lui réserve un accueil en grande pompe, qui touche ce général émotif entre tous : il est de retour chez lui, parmi la troupe. Il est décontenancé par ce qu'on attend de lui, comme en témoigne une lettre à son épouse : « Je ne sais toujours pas ce que j'ai à faire[59]. » On comprend qu'un général ne soit pas qualifié pour assurer les

fonctions de gouverneur, cela suppose des compétences techniques et professionnelles différentes de celles que nécessite l'art de la guerre.

Il ne cache pas à ses amis combien la tâche qui l'attend ne l'enthousiasme guère. Il préfère les revues de troupes, chasser, battre la campagne… Il lit beaucoup, cette passion qui ne l'a jamais quitté. Il affectionne un bon cigare malgré les recommandations d'Odom, son médecin. Il confie sa boîte de havanes à Harkins, mais ce dernier observe que leur nombre ne cesse de diminuer : Patton, s'introduisant subrepticement dans le bureau, en subtilise un de temps à autre[60].

Quant aux Bavarois, sans journaux, ni téléphones, ni télégrammes, ni automobiles, ils ont l'air selon lui de vivre comme « sur une île déserte. Je suis sûr que c'est la meilleure chose pour eux[61] ». La fraternisation avec ces Allemands, surtout les Allemandes, est rigoureusement interdite. Il l'aurait rappelé à deux GI qu'il surprend avec deux femmes sur une autoroute. Les deux hommes rétorquent que ce sont des Russes libérées et qu'ils essaient d'apprendre leur langue. Patton remarque : « Eh bien, vous feriez mieux d'aller derrière les buissons. Il me semble qu'elles vous apprennent à parler russe avec les mains[62]. » Histoire suspecte, Patton est d'une grande ouverture d'esprit… La question du rapport de ses soldats avec les femmes retient son attention. Il veille avec succès à éviter que les maladies vénériennes ne se répandent. De toute façon, il réprouve la politique de non-fraternisation, il lui paraît impossible d'empêcher les contacts, d'autant plus qu'il pense, non sans perspicacité, que « nous pouvons faire beaucoup pour les civils allemands en laissant nos soldats parler à leurs jeunes[63] ». En effet, y a-t-il meilleure méthode de dénazification et d'apprentissage de la démocratie que d'être au contact de jeunes Américains incarnant les idéaux de liberté et de droits de l'homme ?

Une attitude ambiguë à l'égard des Juifs

Si sa haine envers les Soviétiques est connue, elle se double d'un mépris absolu pour les Juifs, au point que, hors contexte, ses propos pourraient être attribués à un nazi. Il emploie le terme fort et connoté de « sous-hommes ». Il les qualifie de « fils de pute », ce qui n'a rien d'original dans son registre d'insultes. Il croit à la théorie d'un complot judéo-bolchevique, ce dernier visant à l'effondrement des États-Unis. Commentant la politique du gouvernement militaire américain en Allemagne, il écrit à sa femme : « Je ne comprends pas comment les Américains peuvent tomber si bas. C'est sémite et j'en suis sûr[64]. »

Patton ne semble pas avoir pris la mesure de la tragédie vécue par les Juifs sous la domination nazie. Lorsqu'il reçoit des instructions qui lui ordonnent d'assurer leur logement, il se demande pourquoi on ne fait pas de même pour « les catholiques, les mormons, etc. ». Cette dénégation de l'horreur de la Shoah et de la catastrophe sans précédent subie par les populations juives d'Europe ressort des descriptions qu'il donne des Juifs qu'il voit en Allemagne. Si les personnes déplacées sont maintenues sous bonne garde dans des camps, c'est, affirme-t-il, pour éviter de nouvelles exactions contre les Allemands – Patton parle de pillages et de meurtres. Sans cela, ces individus « se répandraient dans le pays comme des sauterelles ». La virulence antisémite de ses propos surprend.

Il s'insurge contre l'idée que des civils allemands soient expulsés pour céder leur logement à des personnes déplacées, au nom du droit anglo-saxon qui suppose qu'une telle procédure ne peut survenir qu'à la suite d'un procès en bonne et due forme. La raison qu'il donne ne lui fait pas honneur. « Harrison et consorts pensent que la personne

déplacée est un être humain, ce qu'elle n'est pas. Cela s'applique aux Juifs qui sont inférieurs aux animaux. »

Eisenhower et lui visitent un camp pour Juifs déplacés. Patton ne peut s'empêcher de leur imputer le mauvais état général des installations. « Nous entrâmes dans la synagogue qui était pleine à craquer de la plus grande bande puante d'humanité que j'aie jamais vue. » Il se demande s'ils n'ont jamais de décence ou s'ils l'ont perdue à la suite des mauvais traitements infligés par les nazis, qu'il minimise : « Mon opinion personnelle est qu'aucun peuple ne peut être tombé au niveau de dégradation qu'ils ont atteint en ce court espace de quatre ans[65]. » Il tient pour preuve leur infériorité naturelle qu'il retrouve dans ces regards qui caractérisaient les Hawaïens, ce qui, selon lui, « indique un faible degré d'intelligence ». Plus grave, il s'imagine que la pire expérience de leur existence est à venir, la politique américaine étant telle qu'à ses yeux, lorsque les Allemands seront sortis de leurs difficultés, « ce sera le plus grand pogrom de Juifs dans l'histoire du monde[66] ». Le « plus grand pogrom de Juifs » vient d'avoir lieu : la Shoah.

L'impossible retour à une vie de temps de paix

Patton est en visite à Potsdam, dans la banlieue de Berlin, où se tient une conférence importante sur le sort de l'Allemagne. S'il converse avec les principaux responsables du gouvernement et de l'armée, « À part moi, Hap Arnold est le seul qui comprenne les Mongols. Mais les autres commencent à se réveiller. » De fait, contrairement à Roosevelt, Truman, bien que féru d'histoire comme

Patton, n'apprécie pas ce dernier. Le petit homme d'État en costume et en panama fait piètre figure aux côtés du général à la mise impeccable et au casque étincelant : on ne compte pas moins de 28 étoiles sur son uniforme. Le président reste perplexe : « Je ne comprends pas comment un pays peut produire des hommes tels que Robert E. Lee, John J. Pershing, Eisenhower et Bradley et, en même temps, donner des Custer, Patton et MacArthur[67]. »

Son passage à Berlin ravive sa rancœur à l'égard des Soviétiques. « Nous avons détruit ce qui aurait pu être une bonne race et nous sommes sur le point de la remplacer par des sauvages mongols. Et toute l'Europe sera communiste. » Et de déplorer qu'il aurait pu prendre la capitale du Reich si on l'avait laissé faire[68]. Il se sent trop vieux pour se battre. « J'aimerais être encore assez jeune pour combattre dans la prochaine, écrit-il en parlant de la guerre. Ce serait merveilleux de tuer les Mongols[69]. »

Son ancien ami, le général McNarney, devenu l'adjoint d'Eisenhower, le joint par téléphone pour lui faire part de plaintes venant des Soviétiques. Patton renâcle à démobiliser suffisamment rapidement des unités allemandes dans sa zone d'occupation. Le Californien ne mâche pas ses mots : il se moque de l'avis des Russes, il faudra leur faire tôt ou tard la guerre et insiste pour la faire dès maintenant, « pendant que notre armée est intacte et que ces foutus Russes peuvent se faire ramener en Russie à grands coups de pied dans le cul en trois mois. Nous pourrions y parvenir facilement avec l'aide des troupes allemandes dont nous disposons ». Son interlocuteur s'emporte devant les déclarations de Patton qui suggère qu'il pourrait déclencher des incidents justifiant cette guerre. Il raccroche en rappelant qu'ils sont peut-être sur écoute et sont espionnés par les Soviétiques[70].

Démonstration est faite que Patton n'a pas les qualités requises pour être gouverneur militaire. La dénazification est un processus qui reste à mettre en place et à réussir sans faute, au risque d'avoir combattu en pure perte. Patton a été le témoin de l'horreur concentrationnaire. Il n'a eu de cesse de multiplier les déclarations les plus impitoyables envers l'ennemi depuis son arrivée en Afrique en 1942. Son revirement n'en est que plus surprenant et s'explique par son goût immodéré du combat bien qu'il se sente vieillir, par le spectacle répugnant à ses yeux qu'offre l'Armée rouge, et par sa frustration de ne pas avoir été envoyé combattre les Japonais qui sont toujours en guerre.

Quand des rumeurs commencent à se répandre sur une éventuelle cessation des hostilités avec le Japon, il n'y prête pas crédit. Il la redoute : « je pense qu'ils doivent être totalement anéantis ». Lorsqu'il apprend que l'enfer atomique déclenché par une bombe nucléaire serait suffisant pour mettre un terme aux hostilités, il en frémit intérieurement : non pour les dizaines de milliers de victimes innocentes qui succomberaient, mais parce que cette unique bombe serait à même de rendre inutile un homme tel que lui, un général qui mène ses armées à la victoire[71]. C'est le fait de « fascistes, communistes et fils de pute en tout genre ». Il fait preuve de naïveté et d'absence de réflexion quand il ne voit dans cette arme révolutionnaire qu'un outil à disposition des militaires pour tuer. Ce n'est qu'un jalon de plus dans l'évolution technique des armements, à l'instar de ce qu'ont été le premier javelot, le premier canon ou encore le premier sous-marin. L'annonce de la reddition imminente du Japon est un coup dur, à tel point qu'il ne se sent pas le cœur à rédiger un poème, comme en 1918.

Il s'insurge contre un accord décidé entre son pays et cette France qui lui est chère : « Nous cédons aux Français quelques centaines de

milliers de prisonniers de guerre qui vont servir de main-d'œuvre servile en France. C'est amusant de rappeler que nous avons combattu pendant la Révolution pour défendre les droits de l'homme et la guerre de Sécession pour abolir l'esclavage, et que nous sommes revenus sur ces deux principes[72]. »

Le 16 septembre, il reçoit Eisenhower à son état-major. Ike lui déclare pressentir devenir le futur chef d'état-major de l'armée américaine, succédant ainsi à Marshall et cédant son commandement à McNarney. Patton répond que seuls deux postes aux États-Unis seraient susceptibles de l'intéresser : soit président de l'École de guerre de l'armée de terre, soit commandant en chef des forces terrestres. Accéder à ces fonctions n'est pas sans difficultés, Patton est d'avis que le mieux est de se retirer chez lui. Eisenhower lui demande expressément de rester en Bavière au moins trois mois après son départ. Patton acquiesce du bout des lèvres.

L'impossible accommodement de Patton à la politique de dénazification

Eisenhower rappelle à Patton, à diverses reprises, l'importance du processus de dénazification. L'Allemagne se doit d'être désarmée et ne plus jamais représenter de menace pour ses voisins européens ainsi que pour la paix mondiale. Mais Patton estime que les pratiques mises en œuvre par le Gouvernement militaire, c'est-à-dire Eisenhower, suivent « les méthodes de la Gestapo ». Il déclenche la fureur de ses congénères quand il affirme que l'Allemagne ne représente plus de menace sur le plan militaire, mais qu'il importe

désormais de s'inquiéter des Russes. Par ailleurs, il contrarie Eisenhower en exprimant l'avis que la nécessité d'assurer le bon fonctionnement de l'administration oblige à garder d'anciens membres du parti nazi, comme l'illustre l'attitude de Shaeffer, le ministre-président de Bavière qui s'accommode de la présence d'anciens nazis.

Sa subite mansuétude face aux crimes nazis lui fait commettre les pires impairs. Il finit par se persuader que la plupart des Allemands ne sont pas des nazis et que beaucoup ont adhéré au NSDAP par intérêt, voire par instinct de survie[73]. Rien n'est plus inexact. Alors même qu'il avait insisté pour que les habitants de Weimar soient contraints de visiter l'enfer du camp de Buchenwald après sa libération, il semble désormais exonérer l'Allemand moyen de toute part de responsabilité dans la catastrophe qu'a constituée le nazisme. Les seuls jeunes gens qui ont pu être antinazis ont été internés, ils ne peuvent donc qu'être des Juifs ou des communistes, deux possibilités qui ne semblent pas être de son goût[74]. De leur côté, les Bavarois lui sont de plus en plus reconnaissants de ses bonnes dispositions à leur égard et finissent par le considérer comme celui qui les a protégés des Soviétiques.

Ses propos et ses actes sont trop incongrus pour qu'Eisenhower ne réagisse pas. Ike lui enjoint de se conformer rapidement aux exigences de dénazification. Le propos de trop est tenu au cours d'une conférence de presse à Bad Tölz, le 22 septembre, face à des journalistes qui poussent Patton dans ses retranchements. Le Californien provoque un tollé en osant critiquer le programme de dénazification et en soutenant que « les forces d'occupation obtiendraient de bien meilleurs résultats en employant d'anciens nazis aux postes administratifs ou comme ouvriers spécialisés[75] ». Il ne s'arrête pas à cette provocation et compare l'affiliation d'un

Allemand au parti nazi avec celle d'un Américain au parti républicain ou démocrate : imaginons que les États-Unis aient perdu la guerre, déclare-t-il, cela reviendrait à exclure les démocrates et les républicains qui sont au gouvernement[76]. Patton compare l'incomparable. Le général reste lucide lorsqu'il expose ses sentiments dans son journal : « Cela m'a rendu fou et je pense que c'est ce qu'ils voulaient. » Il prévient son épouse le jour même : « Je ferai la une avant que tu ne reçoives cette lettre, la presse essaie de me présenter comme plus désireux de rétablir l'ordre en Allemagne que de faire la chasse aux nazis. Je ne peux pas leur dire la vérité, qui est qu'à moins de rétablir l'Allemagne, nous sommes certains que le communisme va s'emparer de l'Amérique. »

Le déferlement anti-Patton qui suit a un air de déjà-vu pour le général, mais, cette fois, il n'y a aucun espoir de se sortir de cette mauvaise passe. Eisenhower ordonne à la 3e armée de cesser séance tenante les libérations d'Allemands placés dans la dernière catégorie de détenus, les moins proches des nazis. Pour autant, Patton, qui obéit, ordonne à ses subordonnés de ne pas remettre sous les verrous ceux qui ont été libérés[77]. Eisenhower, décidément clément envers son vieil ami, essaie de le sauver une dernière fois en lui demandant de réunir les journalistes afin de se rétracter. Patton s'exécute et ajoute : « Je suis fermement convaincu… qu'il n'existe pas de véritables nazis occupant des postes importants dont l'élimination ne soit pas déjà chose faite[78]. »

Quelle est la réaction d'Eisenhower ? Le 28 septembre, Patton doit se rendre à son QG, à Höchst, pour faire un rapport sur sa zone d'occupation. Dans une lettre à son épouse, il pressent le danger : « Si Ike et compagnie n'aiment pas ce que je fais, ils peuvent me démettre. Ensuite, je vais démissionner, non me retirer, et je pourrai leur dire leurs quatre vérités au monde qui en valent la peine[79]. »

Comme pour l'affaire de Knutsford, Patton ressort du bureau visiblement très mal à l'aise. C'est un homme blessé. Son vieil ami l'a limogé : il perd le commandement de la 3e armée ainsi que le gouvernorat de Bavière. Il rapporte dans ses carnets qu'Eisenhower « a été plutôt amical, il m'a fait un long discours sur mon incapacité à me taire. Je lui ai répondu que, dans ce cas particulier, les mots qu'on m'a prêtés ont été délibérément altérés [...]. Il a déclaré qu'il était certainement aussi fautif que moi dans la mesure où, connaissant mes forces et mes faiblesses comme il les connaissait, il n'aurait pas dû me nommer gouverneur militaire ». Patton, par provocation ou par naïveté, soutient que la Bavière est le territoire allemand le mieux gouverné et aussi celui où le processus de dénazification est le plus efficace. Kay Summersby rapporte, contrairement à Patton, que la rencontre a été tendue : c'était la première fois qu'elle entendait Eisenhower hausser le ton[80].

David, le fils d'Eisenhower, raconte que son père lui a confié que le Californien a été relevé moins pour ce qu'il a fait que pour ce qu'il aurait risqué de faire à l'avenir[81]. Pour Patton, son ancien ami a pris « le complexe du messie, ce pour quoi il ne peut être blâmé, puisque tout le monde lui lèche les bottes à part moi[82] ». Comme à chaque crise, il se confie à son épouse : « Mon amour propre serait meilleur si j'avais simplement demandé à partir immédiatement à la retraite, mais alors tout ce que je dirais à l'avenir pourrait être attribué à une forme de revanche. En ce moment, je me sens plutôt furieux. »

La 15e armée : un dernier commandement aux allures de pénitence

La disgrâce est officialisée le 2 octobre. Elle n'apparaît pas clairement de prime abord aux yeux de l'Américain moyen, car elle est assortie de la nouvelle affectation du général : le commandement de la 15e armée. En fait d'armée, il ne commande que quelques officiers, une poignée de MP, de chauffeurs et de cuisiniers[83]… Cette armée qui n'en a que le nom a pour tâche de rédiger l'histoire officielle des opérations menées par l'armée américaine depuis le 6 juin 1944[84].

Patton songe à démissionner, ce qui sauvegarderait son amour-propre, mais, écrit-il, ferait « trop tôt de lui un martyr ». Lorsque l'opinion publique américaine se rendra compte que la politique suivie favorise l'expansion du communisme, il pourra se présenter comme celui qui est resté en fonction pour avoir refusé d'être partie prenante de « la destruction de l'Allemagne sous le prétexte de la dénazification[85] ». Il finit par se raviser.

Le 3 octobre, l'éditorial du *Cincinnati Times-Star* titre « La punition du général Patton », prenant fait et cause en sa faveur[86]. Le 9 octobre, le *New York Times* déclare que « ce fut une erreur de croire qu'un intrépide combattant pourrait du jour au lendemain devenir un administrateur pondéré. En le révoquant, le général Eisenhower a reconnu son erreur… En dépit de son ostentation théâtrale, il [Patton] était un soldat scientifique, un militaire accompli… Il n'a pas glané de lauriers dans la paix, mais ceux qu'il a remportés pendant la guerre resteront verts pendant longtemps[87] ». Un bel hommage, non dénué de vérités. Un autre éditorial, celui de John O'Donnell pour le *New York Daily News*, est en revanche le prétexte à des diatribes

antisémites, le journaliste voyant la main des Juifs derrière cette destitution. O'Donnell affirme sans vergogne qu'un des soldats giflés par Patton était juif et que c'était une des raisons pour lesquelles Henry Morgenthau, le ministre des Finances, aurait poussé au limogeage du général. Purs mensonges, mais on frémit à l'idée que de tels articles aient pu être publiés aux États-Unis alors que le pays venait de terrasser l'Allemagne hitlérienne. Harriman conjure Patton de réagir, ce dernier s'exécute en démentant tout propos ayant eu pour objet de « porter atteinte à la religion juive ou toute autre religion ». La rumeur a cependant fait son chemin[88]…

La cérémonie d'adieux est poignante, comme ce fut le cas en Sicile. Elle est grandiose, ainsi qu'il l'a demandé à Lucian Truscott. « Je ne veux pas laisser Ike ou quiconque d'autre avoir l'idée que je m'en vais d'ici la queue entre les jambes[89]. » L'estrade sur laquelle il va s'adresser à ses hommes est garnie de drapeaux : ceux des États-Unis, de la 3e armée, ainsi que l'étendard étoilé des généraux. « Toutes les bonnes choses ont une fin », commence-t-il par dire. Après un discours de remerciements sincères suivi d'*Auld Lang Syne*[90], il tend le drapeau de son armée à Truscott, désigné pour lui succéder. Lorsqu'il quitte le rassemblement, la fanfare entonne *For He's a Jolly Good Fellow*. Les adieux se terminent autour d'une table bien garnie. Émotion supplémentaire pour Patton, c'est sur un chemin bordé tout le long de troupes qu'il parvient jusqu'à la gare.

Le 8 octobre, il est à Bad Nauheim où il est accueilli par le général Allen, il fait connaissance avec sa nouvelle équipe d'état-major. Patton déclare à ses interlocuteurs que ce nouveau poste lui convient, ayant lui-même consacré des années à l'étude de la guerre, « depuis l'âge de 7 ans environ ». Il prévient qu'il n'abordera pas la question des relations avec les Soviétiques. Il ne cache pas son dépit à sa femme :

« C'est très semblable… à la vieille section historique à Washington. Nous écrivons beaucoup de choses que personne ne lira jamais. »

Patton reçoit Eisenhower et John, son fils, à dîner. L'ambiance est cordiale en dépit des circonstances. Il déclare qu'il n'acceptera plus de partager un repas en compagnie de Bedell Smith, dont les déclarations à la presse ne l'ont pas soutenu. Patton, qui n'a jamais eu envie de s'engager en politique comme son père, est incité à tenter sa chance au Congrès. Il y voit une manœuvre d'Eisenhower qu'il imagine convoiter la présidence des États-Unis : « Je suppose que c'est avec la conviction que je puisse l'aider. »

Le 25 octobre, Patton est à Paris. Conscient de son rôle dans la libération de la France, de Gaulle (Patton écrit « du Gall » dans une lettre à Beatrice[91]) désire remettre une décoration à l'illustre Américain. Patton est comparé aux chefs de guerre français. Il serait le « plus grand soldat depuis Napoléon ». L'Américain visite aux Invalides le tombeau du Corse, ce qu'il apprécie. Il écrit à son fils : « Lui et moi nous nous sommes battus de la même manière, mais, en raison du progrès, mes moyens étaient supérieurs aux siens. » S'ensuit une tournée en France : Versailles, Rennes, Angers, Chartres… Partout, le général attire les foules qui scandent « Vive Patton ! » « J'ai recueilli dix certificats de citoyen d'honneur, deux plaques et un terrible cas d'indigestion[92]. »

Le 11 novembre, il fête ses 60 ans. Depuis quelques jours, il est… responsable des forces américaines en Allemagne, assurant l'intérim pendant l'absence momentanée d'Eisenhower. Consciencieux et honnête, il ne modifie en rien les décisions et mesures prises par ce dernier, se contentant essentiellement de signer des procès-verbaux de cours martiales confirmant les sentences. Une tâche qui ne l'enthousiasme guère plus que la 15e armée.

Eisenhower absent, il songe avec Bedell Smith à la façon d'organiser le départ définitif d'Europe de ce dernier. On se surprend à lire dans ses carnets : « J'ai déclaré que nous devrions faire notre possible pour faire une cérémonie vraiment appropriée et solennelle afin d'honorer le plus grand général qui ait jamais vécu[93]. » Est-ce de l'ironie ? Si on ne peut douter que Patton soit conscient de l'importance, au regard de l'histoire, des commandements qu'Eisenhower a assumés, il est en revanche inconcevable qu'il pense réellement ce qu'il écrit.

Après une tournée triomphale dans l'est de la France, de Metz à Verdun, Patton passe quelques jours en Scandinavie. C'est l'occasion de raviver des souvenirs, en l'occurrence sa participation aux Jeux olympiques de 1912. Une réédition de l'épreuve de tir du pentathlon est organisée avec huit de ses adversaires d'alors. Il s'en sort honorablement en terminant à la deuxième place. De retour, il plaisante : « Quiconque pouvant survivre à un voyage à Metz, puis à un autre en Suède en l'espace d'une semaine est apte à vivre à tout jamais ou bien à mourir d'un arrêt cardiaque[94]. »

Eisenhower ne reviendra pas. Le général McNarney lui succède au poste de commandant du théâtre des opérations. Bedell Smith organise un repas en son honneur. Patton ne mâche pas ses mots : le nouveau chef et son adjoint n'ont jamais rien commandé, même pas leur amour-propre. À quelques exceptions près – Keyes, Truscott, Allen et Gay – il a « rarement vu assemblés un plus grand ramassis de fils de pute… ». Il transcrit ce qui constitue la dernière entrée de son journal intime, un passage plein de ressentiment : « Tout me rappelait une réunion du Rotary à Hawaï où tout le monde donne une claque dans le dos de tous les autres tout en cherchant un endroit approprié où enfoncer un couteau[95]. » C'était le 3 décembre 1945.

Le 5 décembre, il rédige une lettre à son épouse, ultime missive d'un homme qui a entretenu une correspondance abondante avec celle qui l'a constamment soutenu :

« Je viens juste de t'envoyer un paragraphe à la radio journalière pour te dire que je quitte South Hampton [Southampton] à bord de l'*USS New York*, un cuirassé de 45 000 tonnes, le 14 décembre et que je devrais arriver où qu'il accoste le 19 décembre[96].

J'ai un mois de permission, mais je n'ai aucunement l'intention de retourner en Europe. Si j'obtiens un poste intéressant, je reste dans l'armée, sinon je prendrai ma retraite… Je déteste l'idée d'avoir à quitter l'armée, mais qu'y a-t-il d'autre à faire ?

De toutes façons, nous aurons peut-être une chance avec les renards de passage… J'allais sortir chasser le sanglier aujourd'hui, mais il y avait trop de neige… Je te verrai peut-être avant que tu ne lises ceci[97]. »

Depuis la fin des combats, sa vanité est entretenue par la multiplication des décorations qu'on lui décerne, des villes dont il est citoyen d'honneur ou encore des cadeaux qu'on lui fait. Personnage hors norme, il ne peut pas se complaire dans un environnement et une vie banals : « La seule fin qui convienne au soldat de métier, c'est une mort prompte infligée par la dernière balle de la dernière bataille. » C'est un souhait pour Patton. Il ne peut concevoir la vie sans l'excitation du combat.

L'accident

Le dimanche 9 décembre, il participe à une partie de chasse à Spire, à l'initiative du fidèle Gay qui cherche à égayer son quotidien[98]. C'est sa dernière journée en Europe. Le lendemain, il

doit s'envoler pour les États-Unis, définitivement. Patton passe la journée et la soirée précédentes avec Keyes, dont il apprécie tant la compagnie.

Au volant, ce n'est plus le sergent Mims, mais le soldat Woodring qui a su se faire accepter par le général. Patton échappe un jour à un accident de voiture. Woodring heurte un poteau en voulant éviter une petite voiture allemande. Le conducteur commet l'erreur de s'arrêter. Patton se précipite vers le véhicule et l'éjecte prestement en hurlant : « Abattez ce fils de pute ! » Constatant qu'il est manchot, Patton se ravise, ordonne qu'on l'enferme à double tour et lance la clé au loin. Le soir, il ordonne qu'on le relâche : « Peut-être que je lui ai coupé moi-même ce bras[99]. »

Le jeune chauffeur apprécie son supérieur, qu'il juge plutôt de bonne composition et prêt à rire. Ce 9 décembre 1945, entendant Patton aviser un tas de ferraille, Woodring quitte la route des yeux une fraction de seconde. Il est précisément 11 h 45, un camion arrive dans l'autre sens, piloté par le caporal Thompson, il braque à gauche sans le signaler : les deux conducteurs freinent avec toute leur énergie mais l'inévitable se produit. Il n'y a qu'une victime dans la collision : Patton. Assis sur le côté arrière droit, le général est projeté vers l'avant, renvoyé vers l'arrière, il tombe dans les bras de Gay. Le crâne à vif, il est conscient. Projeté en l'air, il a heurté le plafonnier de la tête ainsi que la cloison abaissée séparant la partie de l'habitacle du conducteur de l'arrière[100]. Patton s'enquiert aussitôt de la santé de son chef d'état-major, puis, lucide, déclare qu'il est probablement paralysé. Quelques minutes après le drame, Patton est hissé dans une ambulance qui passe par hasard[101].

Il est transporté au 130e hôpital à Heidelberg. Plusieurs médecins sont rapidement à son chevet, dont le général Hugh Cairns, professeur de neurologie de renom à l'université d'Oxford qui

effectue spécialement le voyage depuis Londres. Le général Kenner, présent auprès de Patton au Maroc, est lui aussi à Heidelberg en qualité de chef des services sanitaires en Europe.

Dès qu'elle apprend la terrible nouvelle, Beatrice se prépare à rejoindre son époux de l'autre côté de l'Atlantique. Elle s'assure des services du colonel Spurling, réputé comme étant l'un des meilleurs neurochirurgiens de l'armée.

Le diagnostic établit que Patton souffre d'une paralysie totale en dessous de la troisième cervicale. Il ne peut que remuer la tête. On envisage son transfert à Boston. Les praticiens redoutent qu'il ne reste paralysé jusqu'à la fin de ses jours. On lui place des pinces de Crutchfield dans le crâne afin d'exercer une traction sur le cou, dans l'espoir d'une amélioration. On lui introduit par la suite des crochets dans les pommettes, et on le plâtre du cou aux épaules. Lorsque le docteur Hill commence à s'occuper de lui, Patton murmure « 72 ». C'est le nombre de points de suture que le général a sur son corps[102].

Le chauffeur du camion et les passagers sont horrifiés par ce qui s'est passé. Patton ordonne que personne n'endosse la responsabilité de l'accident, Gay rédige des lettres dans ce sens[103]. Patton va plus loin et fait arrêter l'enquête, les dossiers des MP relatifs à l'accident sont détruits. Il ne remet pas non plus en doute le jugement de Woodring[104].

Le général affronte l'épreuve avec courage, sans se départir de sa bonne humeur, il fait de l'humour. Dès son admission en salle de soins, il rassure le personnel inquiet : « Du calme, messieurs, je ne suis pas en état d'être une terreur[105]. » Même paralysé, il reste impressionnant. « Je ne boirai pas votre saleté, à moins que ce ne soit du whisky », lance-t-il à l'infirmière de nuit qui essaie de lui faire ingurgiter de l'eau par un tube[106].

Nul doute qu'il songe au mauvais coup du sort qui l'accable, lui qui a toujours eu foi en son destin. « Seigneur ! Quelle façon de commencer une permission ! » lance-t-il. L'infirmière comprend que son patient est inquiet de son état. Keyes est navré et il déplore que le général ne soit pas resté à contempler les ruines romaines pour lesquelles il s'était arrêté. Il s'en est fallu de quelques secondes[107]…

S'il accueille sa femme – arrivée en Allemagne après un voyage éprouvant et dangereux – avec un large sourire, il se montre pessimiste : « J'ai bien peur, Bea, que ce soit sans doute la dernière fois que nous nous voyons. » D'après le colonel Odom, qui fut le médecin de ses armées, il aurait insisté auprès d'elle pour que ni Eisenhower ni Bedell Smith ne soient autorisés à assister à ses funérailles[108]. Eisenhower prend la peine d'écrire une lettre empreinte de sympathie à ce « cher George », le 10 décembre, soit le lendemain du drame[109]. À l'extérieur, des reporters, qui ont momentanément quitté le tribunal de Nuremberg, attendent des nouvelles. Celles-ci vont vite se répandre et un flot de messages de bon rétablissement s'ensuit.

Spurling se montre franc et direct devant Patton, qui le remercie de sa sincérité. Non, il ne remontera plus à cheval. Oui, le mieux qu'il puisse espérer c'est être à moitié invalide. Patton accepte sa décision de n'autoriser, en dehors du personnel médical, que les visites de son épouse, qui lui lit les Mémoires de Caulaincourt, des généraux Keyes et Gay[110], ainsi que de Frederick Ayer, son beau-frère et ami.

À 14 heures le 21 décembre, il s'endort. Une heure plus tard, alors que Beatrice a quitté la chambre, il converse avec Spurling et lui assure qu'il se sent mieux avant de s'assoupir de nouveau. À 17 h 49, d'un signe, l'infirmière Dargery Rondell avise le docteur Duane que le général est à l'article de la mort. Le médecin se précipite vers la chambre où se repose Beatrice qui, prévenue, court rejoindre son

mari. Il est trop tard. George Smith Patton a rendu son dernier soupir. Il est mort sans souffrir, dans son sommeil. Les médecins déclareront que le général est décédé d'un « œdème pulmonaire et collapsus cardiaque ».

Beatrice tient à offrir une caisse de vin à l'hôpital en remerciements des soins prodigués à son mari. Si le docteur Cairns n'entend pas être payé comme elle le lui propose, il accepterait volontiers une donation à l'hôpital afin d'investir dans de l'équipement médical. Tous les membres du personnel de l'établissement ne font pas preuve de scrupules et de retenue : dès l'arrivée de Patton, les chasseurs de souvenirs ont eu tôt fait de subtiliser les pièces de son uniforme[111].

Les journaux annoncent la nouvelle et c'est un concert d'éloges. L'ordre du jour n° 635 de la 7e armée du 22 décembre 1945 annonce le décès du général. Il est signé Geoffrey Keyes, l'ami de nombreuses années. Il rappelle la part qui lui revient dans la victoire acquise et le considère comme le meilleur général américain ayant affronté les Allemands sur le terrain. « La 7e armée a perdu un grand ami, un guerrier courageux, un chef stimulant. Notre pays a perdu un grand et intrépide citoyen. Puissions-nous nous consoler à la pensée qu'il est décédé comme il aimait vivre – en ne cessant de combattre[112] ! »

Beaucoup de soldats américains sont sincèrement touchés. « La nuit dernière s'est éteint l'un des plus grands hommes de notre temps, écrit un GI à ses parents. C'était Patton. » Le deuil est non feint : « Je suis fier de dire que j'ai servi sous ses ordres au sein de la 3e armée. Tout est sûrement différent ici. Les drapeaux sont en berne. Nous obligeons les Boches[113] à s'arrêter et à se découvrir. Ils ne peuvent pas comprendre ce que nous ressentons pour lui. Je ne sais pas si vous le pouvez ou non vous-mêmes. » Martin Blumenson, son futur biographe le plus célèbre, historien au sein de la 3e armée,

apprend la triste nouvelle alors qu'il partage un verre et un repas avec d'autres jeunes Américains dans le cadre enchanteur de Paris. « Nous, qui avons été de la 3e armée, nous avons presque pleuré en apprenant la nouvelle. Nous avons passé un après-midi maussade à table[114]. »

Jean Gordon commente : « C'est mieux ainsi pour oncle Georgie. Il n'y avait plus de place pour lui et il aurait été malheureux de ne plus pouvoir rien faire. » La jeune femme se donne la mort en janvier 1946. On ignore pourquoi précisément : chagrin d'amour à cause d'une liaison avec un officier marié[115] ou désespoir à la suite du décès de celui qui fut sans doute son amant…

Beatrice reçoit des témoignages de sympathie. « C'était le plus grand soldat de tous », lui écrit le capitaine Clark, de Clarksdale, dans le Mississippi. Les filles de Patton sont bouleversées par la disparition de leur père, mais, contrairement à leur frère George, Ruth Ellen et Bea s'étaient préparées à l'idée qu'il meure et soit enterré en terre étrangère, car il en était convaincu depuis longtemps. « Nous l'avons toujours su, écrit Ruth Ellen. Quand vous êtes gosse et que votre père vous le dit, vous le croyez[116]. »

Les funérailles

Que va devenir le corps du défunt ? Alors que des dispositions sont prises pour le rapatrier aux États-Unis – certains de ses anciens collaborateurs suggérant de l'inhumer à West Point –, Keyes fait remarquer avec justesse qu'aucune dépouille de soldat américain tombé au cours de la guerre n'a été ramenée au pays. Une exception faite pour Patton risquerait de provoquer une juste colère des mères ayant perdu leurs fils.

Beatrice ne s'en offusque pas, s'étonnant de ne pas y avoir songé – « George aurait voulu reposer au milieu des hommes de son armée qui sont tombés[117]. » « Pour l'amour de Dieu, ne ramenez pas mon corps à la maison », avait-il dit : le corps d'un soldat doit reposer là où il est tombé. Il s'en était ouvert à Frederick Ayer peu avant le débarquement en Sicile en juillet 1943.

Son cercueil, recouvert de la bannière étoilée, est posé sur un half-track et traverse en procession la ville de Heidelberg où un service funèbre épiscopalien est donné à la cathédrale[118]. À la villa Reiner où son corps reste exposé deux jours durant, les soldats viennent en nombre rendre un dernier hommage à ce général qui les inspirait. L'inhumation a lieu le 24 décembre 1945, un jour pluvieux et lugubre, dans le cimetière militaire américain de Hamm, au Luxembourg. Les yeux embués par les larmes, sa fidèle ordonnance, le sergent William George Meeks, s'inclinant respectueusement, remet solennellement à Beatrice la bannière étoilée qui repose sur le cercueil de son époux défunt. Une triple salve retentit. La cérémonie est terminée. Patton est entré dans l'Histoire.

Le général Blood and Guts repose au milieu de ses hommes, dans une simple tombe, similaire aux milliers d'autres qui parsèment le gazon de la nécropole. Sa croix blanche indique simplement le nom, le grade, le matricule et l'unité du défunt. C'est le nom de la 3e armée, le commandement qui, entre tous, lui assure la gloire et la renommée, qui est inscrit sur la tombe du Californien.

Au fil des ans, le nombre des visiteurs se multipliant, on procède à un transfert de sa dépouille à l'écart, hors de la rangée de soldats dans laquelle son corps gisait. En 1957, le règlement de l'armée américaine interdisant que la conjointe soit enterrée avec son époux dans un cimetière militaire, Ruth Ellen répand les cendres de sa mère sur la tombe, les réunissant par-delà la mort.

Le *New York Times* publie un éditorial le lendemain : « L'Histoire a tendu les bras pour étreindre le général Patton. Sa place est sûrement au premier rang parmi les plus grands chefs militaires américains. Longtemps avant la fin de la guerre, Patton était déjà une légende. Spectaculaire, fanfaron, matamore armé de pistolets, profondément pieux et violemment blasphématoire, facilement ému aux larmes car, sous une apparence irascible, se cachait un cœur d'or, Patton était un étrange mélange de feu et de glace. De feu dans l'ardeur du combat, il devenait de glace quand il se braquait sur un dessein inflexible. Il n'était pas seulement un commandant de chars casse-cou et impétueux, mais un élève réfléchi de l'art militaire. Il a été comparé à Jeb Stuart, Nathan Bedford Forrest et Phil Sheridan[119], mais il livra ses batailles sur un plus vaste champ qu'aucun d'entre eux. Il n'était pas un homme de paix. Sans doute eût-il préféré mourir au faîte de sa gloire, quand ses hommes, qu'il aimait, le suivaient avec dévouement. La nation accorde à sa mémoire la pleine mesure de ce dévouement[120]. »

« La meilleure fin pour un soldat de métier est une mort rapide infligée par la dernière balle de la dernière bataille », aimait-il à répéter[121]. Fait inhabituel, l'Assemblée nationale française exprime ses condoléances au peuple américain par un message adressé au président Truman[122]. La messe du souvenir la plus importante est donnée à Washington, en présence de Stimson et d'Eisenhower parmi 1 200 autres participants. L'éloge funèbre, à la demande de Beatrice Patton, est confié à Harry Semmes, l'ami de toujours[123].

Le mythe du complot

Pour « Hap » Gay, il n'y a pas eu préméditation : « Deux heures avant l'accident, personne ne savait que nous partions. Personne ne savait où nous nous rendions. Nous n'avons dit au conducteur où se rendre qu'au moment où nous partîmes[124]. » Woodring, le chauffeur, corrobore cette version[125].

Mais l'affaire est trop belle pour les faiseurs de mythes qui trouvent là une occasion pour laisser libre cours aux spéculations les plus farfelues. Robert K. Wilcox consacre un ouvrage, *Target: Patton. The Plot to Assassinate General George S. Patton*, à essayer de démontrer la théorie d'un complot. Tout y passe : des Soviétiques à la thèse du camion posté en embuscade, ainsi qu'une investigation de la limousine du général qui ferait pâlir de jalousie plus d'un Columbo, sans compter qu'Eisenhower est lui-même mis en doute (l'auteur lui impute aussi la responsabilité de l'assassinat de Darlan en 1942…). Un certain Douglas Bazata prétend qu'il aurait été approché par le chef de l'OSS en personne, William J. Donovan, pour assassiner Patton, mais que la mission aurait finalement été confiée à quelqu'un d'autre. N'étant pas à une élucubration près, Bazata ajoute que le meurtre a été perpétré avec une arme tchèque spécialement conçue pour que la blessure laisse croire à un accident.

La suite est tout aussi rocambolesque : Patton n'étant pas mort sur le coup, il a fallu l'achever à l'hôpital en lui injectant du poison… L'OSS se serait entendu avec les services secrets soviétiques, en l'occurrence un service du NKVD ; Patton aurait été une des cibles désignées par Staline, selon un certain Skubik…

Joseph Farrell avance une thèse encore plus farfelue dans son ouvrage consacré aux armes mystérieuses des nazis, *Reich of the Black Sun. Nazi Secret Weapons & the Cold War Allied Legend*, qui aborde les

mythes de la base secrète nazie de l'Antarctique ou encore celui de l'extraterrestre de Roswell. Selon Farrell, Patton aurait été assassiné car, ayant découvert les armes secrètes des nazis, il risquait d'en dévoiler l'existence… Wilcox donne le ton d'emblée en affirmant sans détour dès la première page que Patton aurait pu raccourcir la guerre froide, voire l'empêcher[126]. On se demande d'où émanent de telles affirmations.

La théorie du complot des Soviétiques est aussi à la base d'un film de fiction récent (sorti sur les écrans en 2015), *Silence Patton* de Robert Orlando[127]. L'hypothèse de l'assassinat est mise en avant et le Californien est présenté comme la première victime de la guerre froide. Pure fantaisie : s'il n'est pas tombé au champ d'honneur comme il l'aurait tant souhaité, George Smith Patton est décédé de mort naturelle, des suites d'un accident de voiture.

Très croyant, Patton ne craignait pas la mort. « Il y a une chose que je sais : la mort va être quelque chose ! La mort va au moins être différente de la vie. Je suis sûr que la mort est excitante parce que ce n'est qu'une étape dans le cycle de la vie[128] ! »

QUATRIÈME PARTIE

LE MYTHE PATTON

CHAPITRE PREMIER

Un grand général ?

Un des grands capitaines de la Seconde Guerre mondiale

George Smith Patton fait partie des quelques grands généraux dont le souvenir se perpétue auprès d'un large public bien après l'issue du conflit. En avril 2016, Google référence 559 000 résultats répondant au nom de « George Patton », contre 542 000 pour « Erwin Rommel » et « seulement » 238 000 pour « Bernard Montgomery », soit pour ce dernier moins qu'« Omar Bradley » qui atteint 340 000. « Dwight D. Eisenhower » les dépasse avec 1 570 000 entrées[1]. Quantité d'officiers talentueux, parmi les meilleurs, restent inconnus du plus grand nombre. En Europe, on ignore ainsi les grands noms de la guerre en Asie-Pacifique. Quand bien même le sort de la guerre s'est joué sur le front de l'Est, beaucoup de généraux soviétiques restent inconnus en Occident.

Patton est entré dans l'Histoire par la grande porte et il est devenu le symbole de son armée. À l'instar de Rommel et de Montgomery, on lui attribue immédiatement une tenue et une apparence

caractéristiques : il est le général américain à la mise impeccable, casqué et au revolver à crosse d'ivoire à la ceinture.

Patton, le seul officier que Marshall appelle par son prénom, était-il pour autant le meilleur général américain ? Bradley, effacé et jaloux, est resté dans l'ombre pour le grand public. Sa notoriété des années de guerre doit beaucoup à Ernie Pyle, mais sa personnalité n'a pas été marquante. Il n'a par ailleurs rien d'un génie sur le plan militaire. Toutefois, en avril 1945, Eisenhower considère que la presse en fait trop pour Patton, au détriment de Bradley au sujet duquel il déclare au *Time* qu'il « est le plus grand commandant de la Seconde Guerre mondiale[2] ». Ce dernier est certes un général plus agressif qu'on a pu l'écrire. Mais, bien qu'il ait lu et étudié les ouvrages traitant de la guerre de mouvement, c'est un fantassin dont les tactiques restent celles d'un fantassin[3].

Hodges, fantassin de formation, est demeuré tout aussi discret. Son armée a mené le débarquement de Normandie, a conquis la première ville allemande d'importance (Aix-la-Chapelle), a traversé le Rhin la première (après la prise de Remagen), a réalisé un encerclement plus grandiose qu'à Stalingrad en coopération avec la 9^{e} armée de Simpson (la Ruhr). Mais Hodges ne reste dans les mémoires que comme un auxiliaire.

Mark Clark apparaît comme un prétentieux doublé d'un caractériel qui a connu des difficultés, voire des déboires, à Salerne, Cassino et Anzio, que la prise de Rome et la conclusion victorieuse de la campagne d'Italie ne compensent pas.

Devers est un théoricien des blindés, mais il a été relégué dans l'ombre par Eisenhower. Patch, qui lui est subordonné avec la 7^{e} armée, ne participe qu'à des combats secondaires. Si MacArthur, la *prima donna* de la guerre du Pacifique, est le sujet d'un film retraçant sa carrière, ce dernier a œuvré sur un front qui reste globalement

moins dans les mémoires, si ce n'est les exploits des marines, ainsi que les deux événements qui ponctuent la lutte contre l'empire du Soleil levant : Pearl Harbor et Hiroshima. Il en va ainsi des chefs de l'armée de terre américaine qui ont combattu sur ce théâtre des opérations. Qui se souvient de Krueger (6e armée), d'Eichelbeger (8e armée), de Buckner (10e armée) ou de Stilwell, qui fut le chef d'état-major de Tchang Kaï-chek ?

George S. Patton était-il un grand général ? Marshall et Eisenhower ont toujours admis qu'ils ne pouvaient se passer des talents du Californien. Beaucoup aux États-Unis ou en Allemagne l'ont présenté comme le seul général américain qui aurait compris et maîtrisé l'art de la guerre de mouvement. Les Mémoires d'Eisenhower et de Bradley publiés après-guerre, qui ont été des best-sellers, ont rabaissé son rôle. Comme Rommel et Montgomery, son accession au rang de mythe a favorisé le développement d'un courant critique révisionniste remettant en cause ses performances en tant que général. Ainsi, certains historiens, comme Weigley, n'ont pas hésité à critiquer son style de commandement ou à relativiser son importance dans la guerre, à l'image de Yeide.

Sa capacité à étudier les cartes et les voies de communication, et à prédire où auraient lieu les principaux affrontements, quels secteurs son armée aurait à traverser, ce avant le lancement des opérations, prouve à ses détracteurs qu'il avait les qualités d'un commandant de groupe d'armées en général apte à envisager à la fois les aspects tactiques et stratégiques d'une situation[4]. Pour autant, il n'a jamais dépassé le niveau de commandant d'armée.

S'il n'a pas occupé les postes les plus importants, il commande toutefois deux armées américaines (la 7e en Sicile et la 3e depuis la Normandie) aux faits d'armes plus retentissants que les autres (mis à part la 1re), dont la personnalité des commandants est si terne

(hormis Clark, relégué sur un front secondaire). La 3e armée est réputée pour avoir couvert le plus de terrain, fait le plus de prisonniers et fait subir à l'ennemi plus de pertes que n'importe quelle autre. Si le deuxième point est discutable, les deux autres sont plus plausibles. Patton n'a jamais risqué la vie de ses hommes en vain (sauf lors de l'affaire Hammelburg ainsi que, dans une certaine mesure, devant Metz) : il n'y a pas d'équivalent du désastre du Rapido subi par la 5e armée en aval de Cassino ou encore de la bataille de la forêt de Hürtgen pour la 1re armée.

Cependant, on n'a pas manqué de critiquer les décisions prises par Patton au cours de la guerre : sa ruée sur Palerme, la diversion de DB vers Brest et Lorient, l'attaque frontale sur Metz, celle sur Houffalize depuis Bastogne. On a aussi beaucoup glosé sur le fait qu'il se soit souvent retrouvé confronté aux éléments les plus faibles du dispositif ennemi, que ce dernier soit allemand ou italien. Ce constat, outre qu'il n'est pas valable, passe sous silence l'essentiel, car il faut juger l'action de Patton à l'aune de sa philosophie du combat[5].

Pour autant, l'impact qu'un homme peut avoir sur les événements, s'il est loin d'être suffisant pour expliquer la victoire ou la défaite, n'en constitue pas moins un aspect qui peut s'avérer décisif. Selon Patton, qui ne peut admettre qu'un général n'imprime pas l'histoire de sa marque, les hommes ont leur importance. Pour lui, « L'histoire de la guerre est l'histoire de guerriers ; peu nombreux, puissants dans leur influence. Alexandre, non la Macédoine, a conquis le monde. Scipion, non Rome, a détruit Carthage. Malborough, non les Alliés, a défait la France[6]. » En insistant sur l'importance des hommes, il est rejoint par Montgomery qui écrit dans ses Mémoires qu'en ce qui concerne la guerre, c'est l'homme qui compte. Dans l'introduction de son livre paru en 1926, *Le Secret de la victoire*, il insiste sur l'importance des grands hommes sur les événements. Persuadé d'être

voué à un destin exceptionnel, cette pensée s'accorde avec le rôle prééminent qu'il espère jouer dans l'Histoire. Quand il écrit à son fils le 6 juin 1944, il se félicite que les troupes qu'il a commandées ont toujours été bien vêtues, qu'elles ont toujours salué correctement et qu'elles ont été rapides et audacieuses dans l'action « parce que j'en ai personnellement donné l'exemple… L'influence qu'un seul homme peut avoir sur des milliers d'autres n'a de cesse d'être une source d'étonnement pour moi[7]… »

Si de nombreux historiens nient cet aspect, je suis au contraire persuadé que les hommes comptent et que les batailles, si elles ne suffisent pas à expliquer l'issue finale d'un conflit, tiennent un rôle décisif. Pour savoir si Patton est un des grands généraux de la Seconde Guerre mondiale, il faut passer en revue ses campagnes et évaluer le caractère déterminant ou non de sa présence à un poste majeur de commandement.

Patton est persuadé que sa présence sur les plages le 9 novembre 1942 a contribué au succès du débarquement au Maroc, en calmant les nerfs des soldats et en stimulant leur moral. C'est, selon lui, le rôle d'un chef d'armée[8]. S'il ne commet pas d'impair, il ne brille pas non plus par une prise de décision qui aurait été un trait de génie. Il accomplit en revanche parfaitement sa tâche en menant l'entraînement des troupes et en surveillant le Maroc espagnol.

C'est sur le théâtre des opérations tunisien que naît la légende du Patton de la Seconde Guerre mondiale. Le général californien assoit définitivement sa réputation de dur à cuire sur la discipline. Sa première tâche, essentielle, est de rétablir la confiance d'une armée ébranlée par la défaite de Kasserine. De son propre aveu, ce sera la plus difficile qu'il aura eu à accomplir[9]. Son aide de camp, le capitaine Jenson, ne doute nullement que le résultat escompté a été obtenu, ainsi qu'il le confie à Beatrice dans une lettre datée du

20 mars 1943 : « Nous menons des inspections régulières sur le front et c'est un véritable électrochoc pour eux – la théorie du général de se montrer a apporté des bénéfices[10]. » L'intervention de Patton ne bouleverse pas le cours de la campagne, mais ses opérations ont attiré des réserves ennemies et grandement facilité la tâche de Montgomery. Ce bilan en demi-teinte est en grande partie dû au fait qu'il doit se conformer aux ordres d'Alexander qui lui tient la bride autour du cou.

Concernant la Sicile, Eisenhower écrit de Patton que la célérité de ses mouvements et de ses attaques « brisa le moral de l'importante garnison italienne » et qu'il « employa constamment cette tactique. Non seulement elle réduisit ainsi les pertes, mais ébranla à tel point le gouvernement italien que Mussolini dégringola du pouvoir fin juillet[11] ». Sans l'affaire des gifles, la campagne de Sicile aurait constitué un sans-faute pour le Californien. Stimulant les troupes confrontées à des contre-attaques sur Gela, aiguillonnant la ruée sur Palerme, il parvient à mettre en valeur l'efficacité et la combativité des troupes américaines. Il fait montre d'innovation en montant une série de petites opérations amphibies qu'Eisenhower juge « remarquables par leur efficacité[12] ». En revanche, Montgomery, pour qui Patton éprouve une animosité croissante depuis la Tunisie, porte une lourde responsabilité par les choix pris avant et au début de la campagne.

C'est au cours de la phase finale de la bataille de Normandie que Patton démontre son talent. Il imprime sa marque à l'exploitation du 8^{e} corps dès la deuxième phase de l'opération Cobra. C'est lui aussi qui force ses unités à ne pas temporiser dès que des ponts sont assurés sur la Sélune après la chute d'Avranches. On doit également porter à son crédit d'avoir réussi le tour de force de faire traverser une armée par un goulot étroit. Enfin, sur la foi des renseignements,

il a su laisser son flanc droit « ouvert » sur la Loire. L'exploitation s'effectue avec une vitesse impressionnante. Les opérations menées par Patton ont pesé sur la stratégie alliée. Son avance permet de saturer les défenses allemandes et répond au principe opérationnel qu'il préconise : il faut contourner les môles de défense, s'attaquer aux zones les plus faiblement défendues et, surtout, semer le chaos dans la profondeur des lignes de communication adverses. En prenant Le Mans puis Alençon, il prive la 7e armée allemande de sa base logistique et de son QG principal. De nombreuses unités sont par ailleurs redéployées face à ses troupes, facilitant ainsi la tâche des autres armées alliées.

L'adversaire est presque pris dans une nasse. Ce faisant, l'action de Patton a bouleversé la portée de la campagne : l'ennemi peut être intégralement détruit. Le Californien ne vise aucunement la formation de petites poches çà et là, qu'il faudrait ensuite réduire : il cherche à encercler l'ensemble de la 7e armée allemande[13]. C'est sans compter avec la pusillanimité de Bradley et l'incapacité de Montgomery à se départir aisément de son plan d'origine. La percée d'Avranches et l'exploitation mise en œuvre consécutivement sous l'égide de Patton portent incontestablement les marques d'un grand commandant. Il a su profiter des opportunités, placer l'adversaire en déséquilibre et créer les conditions pour obtenir un succès retentissant. Il a su donner l'impulsion et stimuler ses commandants à plus d'une reprise. Patton dut lui-même faire face à un sérieux écueil : comme au cours des campagnes précédentes, son génie militaire, son audace et son élan ont été bridés par les erreurs de décision de sa hiérarchie. Le Californien s'est pourtant montré brillant, à la hauteur des espérances placées en lui par Marshall et Eisenhower qui lui ont assuré ce commandement précisément dans cette optique.

Blood and Guts a injustement attribué son échec en Lorraine à une logistique détournée au seul profit du front nord. Bien qu'il ait été persuadé qu'il aurait pu hâter la fin de la guerre au début du mois de septembre[14], il semble que la logistique alliée n'aurait pas été en mesure de le ravitailler jusqu'en Allemagne[15]. En Lorraine, il se trouve confronté à des conditions de bataille qui ne lui permettent pas de mettre en œuvre ses talents pour la guerre de mouvement. Il a par ailleurs négligé de concentrer ses forces et s'est acharné à s'emparer de Metz au lieu de dépasser la place forte. Il semble avoir mené de loin la bataille, lâchant trop de lest à ses subordonnés. Le général allemand Balck n'aurait pas été impressionné par Patton, qui n'aurait jamais été en mesure de saisir les occasions qui s'offraient à lui[16]. Il n'a pas réussi à percer vers le bassin de la Sarre et le Rhin. Ralenti et stoppé pendant des mois, on peut considérer qu'il a subi un échec, même si cette stagnation sur le front est commune à l'ensemble des armées alliées en cet automne 1944.

La perception que la postérité a laissée de la campagne suivante est tout autre. Les talents multiples du Californien se révèlent avec brio au cours de sa brillante participation à la bataille des Ardennes. Prévoyance est mère de sûreté. Indubitablement, les plans dressés à l'avance grâce à la confiance accordée à son officier de renseignements lui ont permis de lancer sa contre-attaque avec une surprenante célérité. Une fois la jonction établie avec Bastogne, Patton a su tenir ouvert le corridor au cours de la phase la plus disputée de la bataille. En revanche, négligeant la discipline radio, il disperse l'effort sur un trop large front. Il se montre impétueux lorsqu'il lance Middleton à l'attaque le 30 décembre, puis de nouveau le 4 janvier, perdant ainsi l'avantage de la défensive alors qu'il est clair que Manteuffel va poursuivre ses efforts sur Bastogne[17]. Il est injuste de lui attribuer l'échec de l'anéantissement des forces

allemandes aventurées au-delà de Bastogne : de façon fort avisée, il préconisait au contraire de frapper à la base du saillant, en dépit du terrain difficile et des intempéries. Bradley, pourtant avare de compliments, ne tarit pas d'éloges sur sa performance : « Son art du commandement au cours de cette difficile manœuvre a été remarquable. L'une des performances les plus brillantes de la part d'un commandant dans l'un comme l'autre camp durant la Seconde Guerre mondiale[18]. »

Patton a démontré qu'il n'est pas seulement un bon tacticien, il est doué pour organiser, mettre en mouvement des troupes et les encourager. Il est capable d'anticiper et de réagir. Il serait abusif de lui attribuer tous les mérites de ce virage à 90°. Robert Allen, adjoint G-2, rapporte que « tout cela fut accompli dans le calme par une équipe qui n'avait pas sa pareille dans tout le corps expéditionnaire, qui était animée d'un esprit d'équipe admirable, d'une grande confiance en soi et en son commandant, et d'un solide esprit combatif[19] ». Bradley avait jusqu'alors émis des réticences sur la qualité de l'état-major de Patton au regard de ceux des 1re et 9e armées, mais il doit désormais admettre qu'il s'est trompé[20].

Patton se montre légitimement fier de ce qui constitue son heure la plus fameuse : « Pendant cette opération, la 3e armée est allée plus vite et plus loin et a envoyé plus de divisions en moins de temps que n'importe quelle autre armée de l'histoire des États-Unis, peut-être de l'histoire du monde. Les résultats obtenus n'ont été rendus possibles que par la qualité supérieure des officiers américains, des soldats américains et de l'équipement américain. Aucun pays ne peut résister face à une telle armée[21]. »

Plus que toute autre, la campagne d'Allemagne illustre le fait que la 3e armée n'est qu'une parmi d'autres. Néanmoins, sa traversée apparemment impromptue du Rhin sans débauche de moyens[22] et,

pour finir, le rythme soutenu que Patton impose à ses colonnes s'enfonçant toujours plus loin au sein d'un Reich en déliquescence illustrent une dernière fois combien ce général est passé maître dans l'art de la guerre de mouvement. En mettant de côté le faux pas de Hammelburg, ce fut une ultime brillante campagne.

Un bilan qui aurait pu s'avérer encore plus retentissant

Quels ont été les grands moments de la carrière de Patton pendant la Seconde Guerre mondiale ? Marshall déclare au président Truman, dans une lettre qu'il écrit après le décès du général : « C'est sa contre-attaque vers Bastogne et les remarquables poussées en direction du Rhin à Coblence et vers le sud, sur le centre et les arrières des armées allemandes dans le bassin de la Sarre, suivies d'une traversée inattendue du Rhin, qui ont établi le général Patton comme l'un des plus grands leaders militaires de notre histoire[23]. » En mars 1945, un constat similaire ressort d'une émission radio du reporter Vincent Sheean, qui suit le général depuis la Normandie, et résume l'impression générale qui prévaut : « Un grand général est fait par ses grands exploits. Si la carrière de Patton devait s'arrêter maintenant, ses performances en Sicile, en France et à Bastogne seraient suffisantes pour le placer parmi les plus grands généraux de l'Histoire[24]. » Ces succès, il a failli ne pas les connaître : Marshall n'avait-il pas pensé d'abord au général Eichelberger pour Torch ? Clark ne fut-il pas le premier choix d'Eisenhower pour redresser la situation en Tunisie ? Harmon n'aurait-il pas pu succéder à

Fredendall ? Les scandales à répétition n'ont-ils pas failli mettre un terme à sa carrière de façon prématurée ?

Patton est-il un grand capitaine ? Les succès qu'il a remportés auraient pu être davantage décisifs et spectaculaires s'il n'avait pas été entravé par ses supérieurs en Tunisie, en Sicile, en Normandie et dans les Ardennes, accessoirement en Lorraine. Le 31 janvier 1945, lorsqu'il reçoit l'ordre du 12e groupe d'armées de Bradley de ne pas attaquer au début de février, il ne peut s'empêcher d'exprimer son dépit : « C'est encore le cas d'abandonner une attaque sur le point d'être lancée afin d'en commencer une autre qui n'a aucune assurance de succès, si ce n'est d'exalter Monty qui n'a jamais gagné une bataille depuis l'Afrique et seulement El Alamein là-bas. J'ai gagné Mareth pour lui[25]. »

Patton aurait certainement encore pu accomplir davantage et tenir un rang supérieur s'il n'avait pas subi de disgrâce à cause de l'affaire des gifles. Il reste une interrogation : que se serait-il passé s'il avait été le chef d'un groupe d'armées ? Patton en Normandie et aux commandes dès le jour J constitue une alternative à l'histoire qui ne peut que séduire. On l'imagine tirant bénéfice de la situation délicate dans laquelle se trouvent les Allemands au cours de la première semaine, puis mettant à profit la moindre opportunité qui surgirait. En fin de campagne, un Patton opérant sans entraves aurait su porter le coup décisif que ni Bradley ni encore moins Montgomery n'ont été en mesure d'asséner. L'Anglais ne sait pas exploiter une percée[26]. Si ce dernier parle toujours d'actions rapides, il n'en résulte rien sur le terrain, concrètement. S'il dresse des plans visant à l'encerclement et à la destruction de l'ennemi, il ne se montre jamais capable de mener ces actions à leur terme et, immanquablement, le piège échoue. D'autres généraux britanniques auraient pu faire tout aussi bien que Montgomery – et même mieux –, mais on ne peut en dire autant des

généraux américains vis-à-vis de Patton. Le vainqueur d'El Alamein, très surestimé, apparaît pour certains adapté à son armée, ce qui reste en soi discutable, car il a indubitablement manqué de belles opportunités. Au final, ses fautes (échec à Arnhem et négligence des bouches de l'Escaut, échec devant Catane, incapacité à détruire l'adversaire à El Alamein, à Mareth, puis en Normandie où les opportunités ratées commencent dès le début de la campagne) ont eu des répercussions plus déplorables que celles de Patton (difficultés devant Maknassy, El Guettar et Troina, échec de la campagne de Lorraine), tandis que ses succès n'ont pas été marquants, ou, du moins, ils n'ont pas eu de retentissements marqués à l'exception notable d'El Alamein (quoiqu'il faille tempérer la portée de la bataille d'octobre-novembre 1942[27]). Si Montgomery est le général d'El Alamein, Patton est celui de la percée d'Avranches et de Bastogne.

Blood and Guts est un grand général. Pour autant, quels que soient ses mérites, il n'est qu'un rouage dans la formidable coalition alliée. Sur le terrain, il évolue en tandem avec une équipe et il est en partie redevable de ses victoires à ses pairs.

L'art du commandement

« L'art du commandement est la chose qui permet de remporter les batailles, écrit-il à son fils le 16 janvier 1945. Je le possède – mais que je sois damné si je peux définir ce que c'est. Cela consiste probablement à savoir ce qu'on veut faire pour le faire ensuite et devenir fou si quelqu'un se met en travers de la route. La confiance en soi et l'art du commandement sont frères jumeaux[28]. » Pour le général californien, le rôle dévolu aux commandants d'unités est essentiel pour inspirer les hommes dont ils ont la charge. Peu avant la

Seconde Guerre mondiale, il déclare : « Et si vous jouez votre rôle comme chefs, les hommes de la 2e DB en feront une force irrésistible en manœuvre comme au combat. » Pour lui, la tactique en elle-même n'est pas une fin en soi : il importe que les hommes et leurs chefs soient de qualité.

Parmi ses antiennes, il insiste sur le moral, l'élan et le courage dans l'attaque, la préparation, le travail d'équipe, la fierté d'être soldat et de servir, la motivation et la discipline. L'esprit de corps contribue à forger un outil de guerre efficace. Il considère comme préjudiciable le fait d'enlever tout badge ou tout insigne distinctif sur un uniforme. « Pour mourir de plein gré, comme beaucoup d'entre nous le doivent, nous devons ressentir une immense fierté non seulement à l'égard de notre nation et de nous-mêmes, mais dans l'unité dans laquelle nous servons. » Pour Patton, ce sont des hommes qui font une armée et « aucune armée n'est meilleure que ses soldats[29] ».

Ses principes le rattachent à l'art de la guerre tel qu'il est conçu au sein de la cavalerie : il cherche toujours la surprise, la mobilité, l'enveloppement, l'encerclement et la poursuite. Eisenhower écrit : « Patton était un fin stratège qui a toujours apprécié à sa juste valeur la rapidité dans la conduite des opérations[30]. » Il n'accepte pas la pusillanimité, même fondée sur la raison ou la logique, qui fait manquer des opportunités. Si, comme tous, il a commis son lot d'erreurs, « il ne fera jamais l'erreur la plus commune et la plus grave de toutes, à savoir l'inaction », commente John Lucas[31].

Sa capacité à expliquer de manière limpide ses ordres le rapproche de Montgomery. Il donne toujours à ses subordonnés des objectifs qu'ils peuvent comprendre. Mais là où le Britannique est méthodique et où Bradley se montre prudent, Patton est impulsif et pragmatique. Les plans doivent être simples et tenir sur une page et

demie tout au plus. Afin d'éviter tout quiproquo, les ordres doivent d'abord être transmis oralement, mais une version écrite est toujours envoyée avant leur exécution. Si la conversation est téléphonique, elle doit être retranscrite[32].

Une fois le plan arrêté et ses ordres donnés, il laisse à ses subordonnés le soin de les mettre en application comme ils l'entendent, sans les surveiller systématiquement. Robert Allen souligne que « Patton menait toujours les hommes. Il ne les dominait pas. » Patton croit en effet au leadership spontané des chefs de la cavalerie (ce que ne sont pas tous ses chefs de corps ou de divisions). Il juge qu'une planification détaillée au niveau opérationnel est contre-productive. Mais s'il laisse ses subordonnés détailler les opérations, il croit à l'attention portée au moindre détail. Il lui arrive de se préoccuper davantage de tactique que de l'opératif ou de la stratégie. Blood and Guts cherche à vérifier que ses ordres sont exécutés, persuadé que ses idées sont les meilleures. Il agit de la sorte parce qu'il lui est impossible de rester inactif.

La flexibilité de l'esprit de Patton pour conduire une bataille est indéniable : il sait pertinemment qu'il est vain de chercher à accorder les circonstances au plan. La teneur de ses propos à l'intention de ses subordonnés s'accorde avec ce principe : ils doivent mettre au point des plans flexibles qui tiennent compte de la nécessité ou des occasions qui surgissent. Il n'y a jamais de solution tactique toute faite pour une situation donnée dont il faudrait invariablement suivre le schéma[33]. Improviser devient en partie un *modus operandi*. Mais il ne confond pas vitesse et précipitation, et un excellent système de renseignement lui permet de prendre des risques calculés sans jamais tenter un coup de poker.

Patton n'accepte aucune théorie définitive et ses conceptions n'ont cessé d'évoluer grâce à l'étude ininterrompue de l'art de la guerre.

Napoléon disait que la seule façon d'en acquérir le secret était d'étudier les campagnes des grands capitaines. Il n'est donc pas surprenant de constater que sa manière de penser a évolué quand il est devenu un général expérimenté pendant la Seconde Guerre mondiale[34]. Ainsi, alors que, plus jeune, il partage l'idée de Sun Tzu de poursuivre un adversaire désemparé de façon mesurée, devenu général il devient un chantre de l'exploitation à outrance dans la poursuite[35].

Patton n'est pas prévisible comme Montgomery, qui ne manque pas pour autant de talent. L'une des bases de sa doctrine est de placer en permanence l'ennemi en position de déséquilibre afin de contrôler les événements et de remporter la bataille. Il faut toutefois faire avec les contingences de la guerre : comme tout général, il lui faut réconcilier la manière dont il entend mener une bataille avec les conditions réelles sur le terrain. Cela n'est pas toujours chose aisée ni même possible. Mais Patton peut compter sur son « coup d'œil », autrement dit saisir rapidement la réalité d'une situation[36]. Il sait se placer dans l'esprit de l'ennemi et envisager une situation selon deux points de vue. Patton avoue avoir été avantagé par un sixième sens l'avertissant avec certitude de ce que l'ennemi allait entreprendre[37].

Ses pairs n'ont pas forcément admis ses talents de général. Montgomery estime que Patton n'entend rien à la coopération terre/air ni à l'aspect logistique[38]. Bradley partage ses réticences. En Sicile, il reproche au QG de la 7e armée d'avoir gravement négligé la logistique pendant toute la campagne. Pourtant, contrairement à Rommel, le Californien ne dédaigne pas cet aspect essentiel, même s'il estime qu'il ne s'agit pas de l'élément déterminant pour une bataille ; et contrairement à Montgomery, il n'en devient pas non plus l'esclave de façon excessive. Sa contre-attaque dans les Ardennes démontre son souci de la logistique. De fait, il dépasse rarement ses

possibilités en la matière et il tient compte des limites que posent les lignes de communications dont il peut disposer. Patton veut absolument être sûr de pouvoir disposer d'approvisionnements de toutes sortes.

Certes, il préfère une attaque immédiate selon un bon plan plutôt qu'attendre une semaine pour attaquer avec un plan parfait. Il se situe aux antipodes d'un Montgomery qui hésite à intervenir avant que tous les approvisionnements et le matériel prévus ne soient effectivement perçus. L'Anglais craint par-dessus tout de perdre l'« équilibre ». Patton admet que le responsable de la logistique est le général qui commande sur le terrain et qui dirige les opérations : connaissant la situation tactique, il est de sa responsabilité de s'assurer que les besoins sont demandés en temps voulu. Selon lui, en cas de difficultés d'approvisionnement, c'est le chef de l'armée qui doit en assumer la pleine responsabilité : le service de la logistique n'est aucunement responsable du manque de carburant ou de munitions.

Sa maîtrise des questions tactiques ne saurait être discutée. Quand il projette une opération, il prend soin de rassembler suffisamment d'artillerie et d'unités de génie en soutien, et accorde de l'importance aux renseignements les plus récents. L'amiral Hall estime qu'il est sans conteste le maître du mouvement tactique rapide si caractéristique de la Seconde Guerre mondiale. De fait, ses principes tactiques font le plus souvent sens et sont le fruit d'une mûre réflexion ainsi que de l'expérience, même si certaines de ses prescriptions laissent cependant songeur quant à leur viabilité : il s'oppose à ce que les hommes creusent des retranchements sur une position conquise, au prétexte que cela génère beaucoup de fatigue, prétend que le risque d'être tué en dormant à même le sol est très

faible[39]… et affirme que « lorsque vous creusez un *foxhole* vous creusez une tombe[40] ! ».

Bradley étend sa critique à d'autres aspects. S'il s'accorde à voir en Patton un bon tacticien, il le juge piètre stratège. Selon lui, les états-majors des 1re et 9e armées sont meilleurs que celui de la 3e armée. « Les divisions s'en rendaient compte quand elles étaient transférées de l'armée de Patton à, disons, la 1re armée. Ils seraient mieux ravitaillés et auraient des remplaçants plus rapidement, et ainsi de suite[41]. » Un jugement où l'où entend davantage le son de la jalousie.

Chester Hansen, qui a longtemps été membre de l'état-major de Bradley, estime que Patton était un général talentueux, mais qu'il avait « plus de punch qu'il n'avait de connaissance des tactiques. C'était un commandant brave mais pas brillant ». Pour Hansen, la plus grande contribution de Patton est d'aiguillonner ses subordonnés, chefs de corps ou commandants de divisions, lorsque ces derniers viennent à défaillir ou à voir leur élan brisé. Fidèle parmi les fidèles de Bradley, Hansen juge cependant que Patton doit être contrôlé par le haut, ce que conteste un autre témoin, le général John Lucas, un ami de longue date du Californien. Lucas pense de son côté que les plans de Patton sont toujours mûrement réfléchis et que son impulsivité n'est qu'une fausse impression. Selon lui, il n'a nullement besoin d'être tenu par la bride.

La vérité est plus nuancée. Patton ne s'arrête pas à la manœuvre en cours de son armée. Sa vision dépasse ce cadre étroit. S'il réagit rapidement et donne des ordres à ses hommes, il ne s'intéresse pas aux seuls niveaux tactique et opérationnel des attaques menées par son armée, mais se penche aussi sur le niveau stratégique[42].

Par ailleurs, ce n'est pas une victoire obtenue par un choc frontal qu'il recherche – à l'instar de ce que préconise l'US Army depuis les victoires de Grant pendant la guerre de Sécession –, mais un choc

obtenu au bénéfice de la vitesse et de la surprise. L'armée américaine a une doctrine qui repose sur deux héritages antinomiques : la mobilité (l'expérience des guerres indiennes) et la force brute (la guerre de Sécession). Elle en retire un concept stratégique d'attaque de l'ennemi du fort au fort, dans une bataille frontale qui doit aboutir à la destruction du corps de bataille principal adverse obtenue par attrition. On retrouve l'idée chère à Clausewitz et aux Allemands de la bataille décisive. Mais les Américains se différencient des Allemands dans le sens où ils mettent l'accent sur une supériorité écrasante pour obtenir la décision, sans les subtilités de la manœuvre pour atteindre leur objectif, à savoir anéantir l'adversaire[43].

Alors que la plupart de ses pairs s'en tiennent à la vision de Grant, Patton est un partisan de la manœuvre et de l'enveloppement. Pourtant, il ne recule pas devant l'idée d'un assaut frontal quand les circonstances le lui imposent. Cette attaque frontale suppose en concomitance – si possible – une prise à revers de l'ennemi, une tactique qu'il résume dans une formule devenue un leitmotiv chez lui : « Tenir l'ennemi par le nez et le frapper au cul. »

Pionnier de l'utilisation des tanks, Patton est le génie de l'arme blindée des Alliés occidentaux au niveau des généraux d'armées. Il a incarné l'exploitation en profondeur, à l'image du *Blitzkrieg* et de façon encore plus marquante. Cela s'explique en grande partie parce qu'il est un cavalier. Il a forgé un outil de combat remarquable, au cours des grandes manœuvres, à Indio et en Europe. Il a mis au point des théories et les a appliquées avec le matériel qu'il avait à disposition. Sa réflexion sur les tanks en 1940 s'accorde avec la doctrine américaine : il s'agit d'une arme d'exploitation. Le général californien est formel : la première mission des unités blindées est de combattre et de détruire les unités d'infanterie et d'artillerie ennemies. « Les arrières de l'ennemi sont un terrain de chasse

réjouissant pour les blindés. Utilisez tous les moyens pour y parvenir[44]. » Les tanks peuvent combattre sur tout type de terrain, car, pour Patton, il n'existe pas de terrain spécifique à l'emploi des chars. Il estime aussi que les divisions blindées des deux camps s'éviteront en raison de leur trop grande puissance.

Montgomery n'entend rien à une utilisation moderne des blindés, de l'aveu même des spécialistes de cette arme, y compris chez les Britanniques – le maréchal Lord Carver, notamment, qui sert sous ses ordres[45]. Là où Patton voit le char comme une arme pour l'exploitation en profondeur, donc une arme offensive, Montgomery considère les tanks comme un pilier de la défense (à Alam Halfa ou à El Alamein) ou comme l'arme de choc pour percer (à Caen). De fait, la contribution la plus importante que Patton apporte aux forces blindées concerne moins la tactique que l'esprit qu'il leur inculque : de l'audace, un commandement agressif et stimulant. Le Californien se révèle être un génie de la guerre mécanisée et de la poursuite implacable d'un ennemi vaincu. Il est indéniablement un général audacieux sachant tirer parti de l'armement et de l'équipement moderne mis à sa disposition, ce qui est en fait le cas de très peu de généraux.

Son art du commandement ne passe pas inaperçu auprès de ses adversaires, eux aussi pour partie passés maîtres dans l'emploi des blindés, même si les généraux allemands ne se montrent pas toujours aussi admiratifs qu'on peut le penser. Rundstedt admet que Patton et Montgomery sont les deux meilleurs généraux ennemis qu'il ait connus. Des années après la guerre, Balck déclare : « Patton était le remarquable génie tactique de la Seconde Guerre mondiale. Je considère comme un privilège et comme une expérience inoubliable d'avoir eu l'honneur de l'affronter[46]. » Guderian et Blumentritt mettent en évidence à quel point il était rapide et agressif. D'aucuns,

à l'instar de Jodl, le comparent à Guderian. Montgomery est au contraire jugé prévisible, mais les généraux allemands reconnaissent cependant que rien ne pouvait s'opposer à la marche en avant de ce dernier. Rommel décèle une grande différence entre les deux généraux alliés : Montgomery est davantage un stratège tandis que Patton est un tacticien. Ce constat fait peu de cas des aptitudes réelles de Patton, mais il reflète leurs rangs et leurs positions respectifs. Si les généraux allemands n'ont jamais été obnubilés par Patton, ils éprouvent le plus grand respect pour lui en tant que commandant de blindés. La guerre froide et la nouvelle alliance avec les États-Unis ont peut-être incité les officiers allemands à s'intéresser davantage à lui et à exprimer plus de louanges que cela avait été le cas pendant la guerre[47].

Par ses lectures, Patton recherche les vérités immuables et éternelles de l'art du commandement. « Il y a un certain danger à étudier l'histoire militaire si nous cherchons à en obtenir plus que les vérités éternelles sur le commandement, le moral, les effets psychologiques, les difficultés et la confusion que provoque la bataille[48]. » Pour lui, il faut appliquer aux problèmes militaires contemporains les enseignements tirés des guerres du passé, en remontant jusqu'à l'Antiquité. Celles-ci lui apprennent notamment que la force morale, le courage et la fierté de servir son pays tiennent un rôle plus important que le matériel dont dispose un soldat. Il voit dans cette connaissance intime de l'histoire la clé de sa réussite au combat. Le 6 juin 1944, il écrit à son fils une lettre dans laquelle, après avoir souligné qu'il faut être soi-même faute de quoi on n'est rien, il expose les raisons de ses succès. « Pour être un soldat victorieux, tu dois connaître l'histoire. Lis-la avec objectivité… Tu dois lire les biographies et plus spécialement les autobiographies[49]. »

Féru d'histoire militaire, il est capable aussi bien de citer Napoléon *in extenso* lors d'un discours que de narrer par le menu les campagnes de toutes les époques et d'esquisser des comparaisons. Il ne se départ jamais de cette curiosité essentielle à qui cherche à atteindre l'excellence dans sa profession. Le général californien constitue en fait l'exception en laissant l'étude professionnelle la plus complète qui soit parmi les généraux alliés. Ses notes concernent aussi bien la tactique que le commandement, les grands capitaines, le renseignement, les opérations, les hommes au combat… Il ne se contente pas d'être un lecteur : c'est aussi un excellent critique qui fournit ses propres analyses. Il rejette parfois les solutions proposées par les théoriciens pour des raisons d'ordre économique, technologique ou d'entraînement[50]. Ses concepts ne sont pas sclérosés : s'il s'appuie en partie sur ceux des généraux de jadis, il a une approche moderne de la bataille. Son intérêt pour les tanks, les mouvements, l'aviation, etc., en fait foi. Patton est ainsi un des penseurs les plus profonds de l'armée[51]. Pendant toute la durée de la guerre, il ne cesse de faire des rapports et de tirer des conclusions sur les campagnes et le matériel. Il ne fait que poursuivre une pratique adoptée avant d'entrer en action dans la Seconde Guerre mondiale. Avant de s'envoler pour Londres en 1942, il envoie à McNair et Devers une brochure sur ses observations concernant l'entraînement, les hommes, les armes, l'équipement… Il se montre comme d'habitude pragmatique et concret. Lorsqu'il part pour la guerre en 1942, il a lu ou entendu presque tous les écrits significatifs sur la guerre de mouvement qui ont été publiés en anglais depuis la Grande Guerre, qu'ils aient été écrits par des défenseurs de la cavalerie, de l'infanterie, de la puissance aérienne ou de la mécanisation.

Inspirer ses hommes

Cette recherche de l'excellence au combat ne se résume pas à l'étude des livres. Patton est soucieux de la façon dont un général doit se comporter avec ses hommes. Il recherche la meilleure façon de les diriger. Il importe de stimuler leur ardeur au combat tout en évitant le maximum de pertes.

En 1915, Patton acquiert le célèbre ouvrage de Gustave Le Bon sur le phénomène de masse : *Psychologie des foules*. Dès les premières lignes, il y apprend que, dans la foule, un individu soumet sa volonté à celle de la collectivité et perd ses inhibitions en écoutant un leader dont les messages deviennent hypnotiques. Le tout jeune lieutenant note dans la marge une remarque qui inspirera sa carrière : « La volonté de vaincre affecte donc les soldats. Elle se doit d'être inculquée. » Patton lit également sous la plume de Le Bon que, pour influencer une foule, un orateur doit abuser des affirmations violentes, exagérer, répéter et ne jamais chercher à prouver quoi que ce soit par le raisonnement. Il doit aussi exhiber un sentiment de force et non de mansuétude[52]. Des éléments qui se retrouvent dans ses *pep talks*. Le Bon insiste aussi sur l'importance de revêtir un habit particulier. Le prestige est également considéré comme source d'autorité : il faut l'acquérir, écrit Patton.

Puisque le général peut influencer ses hommes, il doit entretenir le moral des troupes. Les officiers doivent avoir confiance en eux-mêmes, mais aussi en leurs soldats[53]. Et il est important de le leur faire ressentir. Un commandant d'armée ou de corps d'armées doit se montrer aux simples soldats[54]. Rendre visite aux blessés dans les hôpitaux est tout aussi important. Patton, échaudé par l'affaire des gifles en Sicile, estime qu'un général doit dès son arrivée se faire indiquer les salles où se trouvent les soldats qui ne méritent aucun

compliment[55], et qu'il convient d'éviter les malades et surtout ceux qui souffrent de la psychose des combats. La question des cimetières militaires importe aussi : Patton préconise d'en épargner la vision terrifiante aux renforts montant au front[56].

Récompenser ceux qui le méritent constitue une des tâches premières d'un général dans l'esprit du Californien, qui a l'obsession des décorations pour lesquelles il se montre des plus généreux dans leur distribution. Il n'a de cesse de faire des suggestions à Marshall à ce sujet et propose la création d'une section spéciale affectée à chaque corps d'armée pour rédiger les citations[57].

Comme Rommel, il est proche de ses hommes, et montre l'exemple en n'hésitant pas à donner de sa personne et à prendre des risques. Les deux hommes aiment commander de l'avant, à la différence de Montgomery. Mais là où Rommel commet à plusieurs reprises l'erreur d'être coupé de ses liaisons avec ses grands subordonnés, Patton reste le plus souvent près de sa radio ; il est conscient, à plus d'une reprise et même s'il en souffre, qu'il est de son devoir de rester éloigné de la ligne de front. Il se soucie également du bien-être de ses hommes, à commencer par leur confort journalier.

Plus encore, il a le souci des vies. Blood and Guts n'est pas un « boucher » comme Joukov, particulièrement brutal. Il ne sacrifiera jamais ses hommes pour sa propre gloire, à l'exception de la désastreuse affaire de Hammelburg. Une des meilleures manières de préserver leurs vies est, selon lui, de leur inculquer le sens de la discipline dont il semble être un maniaque au premier abord. Mais elle est nécessaire. Il regrette de devoir tenir le rôle de Blood and Guts, écrit-il à James B. Graham, de Kansas City, le 10 mai 1943. « Je suis strict en matière de discipline parce que je sais, et vous aussi en tant qu'ancien soldat, que sans discipline il est impossible de

remporter des batailles et envoyer des hommes au combat sans discipline, c'est commettre un meurtre[58]. »

La peur est inhérente à la guerre, écrit Patton, à moins d'être fou et inconscient. Mais le courage émane de la discipline et, associé au fait d'être un homme, ce courage conduit à la victoire[59]. Manquer de courage, être un froussard, est la pire chose qui puisse arriver à un soldat : Patton n'admet pas l'existence de l'épuisement dû au combat. Pour lui, les hommes qui souffrent de névrose traumatique ne sont que des simulateurs qui ne cherchent qu'à se soustraire à leur devoir de combattre au front[60]. Il a prévenu ses hommes : ils peuvent s'éloigner de l'ennemi et revenir vers les lignes américaines, mais ils ont intérêt à le faire sur un brancard[61]. Les objecteurs de conscience ne lui inspirent pas davantage d'estime : « Si vous découvrez un objecteur de conscience, écartez-le le plus vite possible de l'unité combattante. Si vous ne le sortez pas, il sera la cause de la mort de beaucoup d'hommes[62]. »

Patton est passé maître dans l'art de préparer une armée à la bataille et il excelle dans l'entraînement. L'objectif de ce dernier, « c'est d'apprendre en toutes circonstances et à tout moment à se battre et à faire mieux que l'adversaire ». Si Patton fait peur au plus grand nombre, il inspire de la loyauté et de la confiance. Ses hommes comprennent que c'est un véritable combattant qui les commande. Il n'est pas pour autant idolâtré. De toute façon, sa façon d'être dans sa relation avec les autres est trop formelle pour cela. Mais, comme Rommel et Montgomery, il a un goût prononcé de la publicité et de la mise en scène. Patton et Montgomery sont des acteurs consommés, la plus grande part de ce qu'ils font en public est calculée et l'a été pour impressionner leurs troupes[63]. Cela aussi fait partie de sa manière d'entretenir le moral. Les soldats qui doivent obéir à un tel homme, bien entraînés, sachant que leur général a le souci d'éviter les bains

de sang inutiles, sachant aussi que c'est un vainqueur, seront plus enclins à obéir aux ordres et à se battre avec confiance. L'impact de Patton sur ses hommes provient de la vigueur de sa personnalité unique, son talent oratoire, son exubérance et son assurance. Qualifier ces qualités comme n'étant guère plus que des fanfaronnades, c'est méconnaître le génie de Patton.

Patton limogeait-il ses généraux ?

En dépit de sa réputation de dureté, Patton n'est pas un général qui démet facilement un subordonné de son commandement. Il n'hésite pas à défendre ses généraux et à prendre parti en leur faveur. Patton s'inspire en la matière du grand général sudiste Robert E. Lee, qui avait la réputation de garder ses officiers et de faire ressortir le meilleur d'eux-mêmes.

De nombreux exemples témoignent de cette mansuétude. Eisenhower lui impose un jour un subordonné, mais Patton n'en veut pas, car il l'estime incompétent. Pourtant, discipliné, il s'exécute. Par la suite, ce général commet tant d'erreurs qu'Ike souhaite le révoquer. « Pas question », rétorque Patton : il est un de ses généraux et la gestion de son cas lui revient par conséquent[64]. En Tunisie, lorsque Marshall, partageant en cela l'opinion d'Alexander, lui suggère de limoger Harmon, le commandant de la 1re DB, Patton rétorque qu'il n'en fera rien à moins d'en recevoir l'ordre formel. Lorsqu'en 1944 Walker veut se débarrasser de Silvester, le commandant de la 7e DB, il s'y refuse bien qu'il se montre lui-même mécontent des performances de ce général.

Le Californien entend réfléchir à deux fois avant de commettre l'irréparable. Le 21 janvier 1945, il note dans ses carnets : « Il y a

quelques jours, j'étais sur le point de relever à la fois Miley et Kilburn. On ne doit pas agir précipitamment… À un moment, j'ai failli démettre Holbrook, mais il semble maintenant faire du bon travail[65]. » Certes, en mars 1945, alors que la guerre s'est portée sur le sol allemand, il regrette de ne pas avoir relevé Kilburn (le chef de la 11e DB). Il lui annonce qu'il n'a pas le profil d'un commandant de division blindée, il souhaite le garder à la tête d'une unité combattante, mais ce ne sera plus à la tête d'une autre division.

S'il ne se montre pas prompt à limoger, Patton en brandit la menace à l'occasion. L'exemple le plus notable survient en Sicile quand Truscott refuse de mener l'opération amphibie exigée par son supérieur. Au début de l'année 1945, mécontent de l'action de la 94e DI au cours de ses premiers combats, Patton convoque les officiers et leur délivre un discours acerbe. Puis, avisant le premier rang où sont assis les officiers supérieurs de l'unité, il annonce qu'une nouvelle mission leur échoit mais que si les objectifs ne sont pas pris, « l'intégralité de ce premier rang sera vide la prochaine fois que je rendrai visite à la division[66] ».

Patton n'arrive à la dernière extrémité qu'en de très rares occasions : Orlando Ward en Tunisie, Terry de la Mesa Allen en Sicile et John Wood en Lorraine, quoique ces deux derniers limogeages aient été pour une large part décidés par les chefs de corps de ces deux généraux au fort tempérament. L'épisode le plus célèbre reste le limogeage de Wood[67].

Patton, conscient qu'un limogeage peut briser une carrière, lui qui se dévoue corps et âme à la profession de soldat, ne peut pas admettre qu'on puisse aller jusqu'à une telle extrémité avec légèreté. Lorsque Terry Allen doit quitter le commandement de la 1re DI en Sicile selon les souhaits de Bradley, son chef de corps, Patton veut l'assurance qu'un nouveau commandement lui soit confié. Lui-même

est passé très près du limogeage à diverses reprises, mais jamais pour des erreurs commises sur le champ de bataille, et il comprend la détresse qui peut s'emparer d'un général privé à son corps défendant de toute responsabilité alors qu'une guerre fait rage. Destituer un officier de son commandement est le pire sort qui puisse le frapper.

En le comparant à Bradley et Hodges, qui ont multiplié les limogeages de généraux au sein de la 1re armée, Patton, pourtant donné comme l'image même du chef dur et intransigeant, fait figure de général compréhensif et montre une certaine mansuétude[68]. N'ayant jamais suspendu aucun général sous son commandement, Simpson, le chef de la 9e armée, fait encore mieux que lui.

CHAPITRE II

Une personnalité complexe

Un homme aux multiples facettes

La tenue de Patton et son revolver, symbole viril s'il en est, participent à la création d'une image qui se perpétue encore de nos jours. Sa personnalité est déroutante, car l'homme est complexe. Sa nature est beaucoup plus bienveillante qu'il n'y paraît. On le croit dur et insensible, mais c'est un émotif. Inquiet pour ses hommes, il est ému aux larmes au cours de l'opération Torch quand il pense aux éclaireurs du major Weaver partis de l'avant pour baliser les plages[1]. On ne peut l'accuser d'être rancunier, il n'est pas homme à rechercher la vengeance. « La vengeance appartient à Dieu », déclare-t-il un jour à ses officiers au Centre d'entraînement au désert.

On l'imagine d'un caractère dur et peu amène, mais il aime plaisanter, ce qu'il fait même sur son lit d'hôpital. On le surprend à faire le pitre en arborant un air volontairement stupide quand il se fait photographier en Sicile puis en Californie après la fin de la guerre[2]. En Lorraine, il rajoute des dialogues imaginaires sur un cliché sur lequel il apparaît aux côtés du chef d'état-major de l'armée

américaine. Il fait dire à Marshall : « Les photographes sont une plaie. » Et Patton répond : « Vous l'avez dit[3]. »

On le sait victime de changements d'humeur stupéfiants, passant de l'euphorie à la dépression dès qu'une contrariété survient. Son caractère soupe au lait et sa faculté à faire peur sont des traits bien connus du personnage. Cette agressivité pourrait s'expliquer par les conséquences d'hématomes qui se seraient formés dans son cerveau à la suite de ses nombreuses chutes de cheval, mais cette explication n'est pas unanimement partagée.

Autre trait de caractère qui va lui nuire, il pâtit toute sa vie des conséquences de fâcheuses déclarations en public. Eisenhower lui ordonne de se taire. Patton est quelqu'un dont on dirait vulgairement qu'il a une « grande gueule ». Ses jurons et sa grossièreté ont un effet néfaste sur sa carrière selon certains reporters.

C'est aussi un flagorneur qui ne manque pas d'arrogance. Prétentieux, égocentrique, il est obsédé par la gloire. Il recherche cette dernière, l'adulation, les applaudissements. Patton fait preuve de mauvaise foi quand il affirme : « Je sens que ce qui me gêne c'est que je ne puis jamais être certain que quelqu'un puisse s'intéresser à ce que je dis… Tout ce que je veux, c'est gagner la guerre, et pourtant chacun semble convaincu que mon seul objectif est une notoriété que je méprise. » Certes, Patton n'a pas pour unique objectif d'atteindre la célébrité, mais celle-ci est inhérente au destin de grand guerrier qu'il a toujours estimé devoir être le sien. Non seulement il sait que ses paroles, faits et gestes intéressent plus d'un journaliste ainsi que les lecteurs, mais il a soif de cette reconnaissance et renommée.

Il craint pourtant de manquer des qualités requises et recherche la perfection dans tout ce qu'il entreprend, car la nécessité et la volonté de se prouver à soi-même et aux autres ne font que renforcer le moteur de cette ambition qui l'anime très tôt[4]. Persuadé qu'un destin

unique l'attend, il redoute l'âge. Sa fille Ruth Ellen écrit : « Vieillir était une préoccupation pour Georgie. Il se tracassait de la perte de ses cheveux, de perdre sa silhouette, et il avait l'habitude d'essayer son uniforme de cadet pour voir s'il pouvait toujours y entrer. À son cinquantième anniversaire, il refusa de se lever de son lit sous prétexte que sa chance de devenir un héros était passée. César avait conquis la Gaule quand il était trentenaire. Napoléon avait fini à 50 ans. Le seul qui restait était le duc de Wellington qui avait environ 53 ans lorsqu'il a remporté Waterloo. Maman l'a tiré du lit en le persuadant qu'il avait eu 50 ans toute une année durant sans s'en rendre compte[5]. »

La préoccupation du temps qui passe ne signifie pas la peur de la mort. C'est un homme profondément religieux et les horreurs de la guerre, ainsi que les destins tragiques, heurtent sa sensibilité de chrétien. Il n'hésite pas à révoquer des aumôniers qui ont le malheur de lui déplaire ou encore de rédiger ou de faire rédiger des prières pour influer sur le sort d'une bataille. Il connaît la Bible par cœur et en récite des passages, prenant parfois le contre-pied d'un homme d'Église. Il s'en sert aussi pour donner des conseils pour le combat. Patton préconise ainsi de traiter certaines douleurs par le mouvement : « Rappelez-vous dans la Bible, Jésus dit à l'homme malade de sortir de son lit et de marcher. Le malade se lève et marche. La douleur est un ennemi comme un autre. Vous continuez à marcher et l'ennemi ne peut pas vous toucher. » Les hommes rient. Le message est passé : « Continuez à bouger quand l'ennemi commence à tirer[6]. »

Une personnalité très différente de celles de Montgomery et de Rommel

Sa personnalité, si elle est complexe, diffère de celles des deux autres grandes célébrités militaires du conflit, Montgomery et Rommel. Les trois hommes, icônes militaires de leurs pays, ont en commun d'avoir été de brillants officiers subalternes pendant la Grande Guerre, ce qui se traduit par la remise des plus hautes décorations : DSO pour Montgomery, médaille « pour le Mérite » pour Rommel et DSC pour Patton. Celui-ci est pourtant le seul des trois à avoir tenu un rôle prééminent et hors du commun. Excellent officier pendant la Grande Guerre, il a participé à la mise au point d'une nouvelle arme, ce dont ne peuvent se targuer ni l'Anglais ni l'Allemand.

Patton a brillé et a su se distinguer à plusieurs reprises dans l'entre-deux-guerres. Contrairement à Montgomery et Rommel, il a été élevé dans la tradition d'une famille de militaires et il pense qu'il se doit d'être à la hauteur de ses ancêtres. Patton se distingue du commun des officiers par bien des aspects. À peine sorti de West Point, jeune sous-lieutenant, il fréquente les salons très fermés de la haute société de Washington. Trois ans après, il côtoie les milieux tout aussi fermés du haut commandement. Il saisit des opportunités qui sortent de la routine d'un officier de carrière, comme l'illustre sa participation aux Jeux olympiques.

Rapidement célèbre, il fait la une des grands journaux et magazines américains avant qu'il ne participe à la guerre. Sans pour autant avoir rédigé d'ouvrage comme Rommel, ses articles pour les revues militaires lui assurent une renommée au sein des cercles militaires. En 1939, il est davantage connu de l'Américain moyen que

Montgomery et Rommel ne le sont auprès de leurs compatriotes, leur notoriété ne s'éloignant guère du pas des casernes.

Sa réussite tient en partie au soutien de plusieurs mentors. Des hommes politiques, tel Stimson, mais aussi, et surtout, des militaires tels que Pershing et Marshall. Le soutien d'Eisenhower est tout aussi déterminant pour son maintien aux plus hautes fonctions pendant la Seconde Guerre mondiale. Rommel sait aussi faire preuve d'habileté pour assurer son ascension grâce à sa proximité avec Hitler. Quant à Montgomery, il doit beaucoup à Alan Brooke. La réussite professionnelle de Patton ne doit rien au hasard. Il a travaillé dur pour réussir et bénéficie de facultés intellectuelles, ainsi que d'une excellente éducation.

Il n'est pas un ascète comme Montgomery et Rommel, qui ne boivent ni ne fument et n'accordent que rarement de l'importance aux plaisirs de la table. La personnalité de Patton est plus attachante et plus sympathique. Montgomery reste distant et ne semble pas goûter la présence féminine comme Patton. Ce dernier ne manque pas d'humour et en use. De fait, il entretient des relations amicales ou sociales plus facilement que les deux autres généraux. Il faut rappeler que Patton est un homme du monde, habitué aux réceptions de la bonne société américaine. S'il est plus excentrique, il a également plus de personnalité. En revanche, l'homme intime offre un aspect moins agréable : il est dur avec ses enfants et, comme Rommel, il trompe sa femme. Le Montgomery privé ne l'est pas davantage : il est méprisant envers sa mère – il a eu une enfance malheureuse – ainsi qu'avec sa fratrie jusqu'à sa mort, quand bien même il est devenu une légende vivante.

Homme cultivé, Patton se distingue des officiers supérieurs, notamment américains, mais aussi du « Renard du désert » et du vainqueur d'El Alamein. Sa culture est assez étendue, même si elle

embrasse surtout les aspects historiques et militaires. Il prétend qu'elle peut lui être utile pour connaître son adversaire. Son neveu Ayer, qui le rencontre en Lorraine en septembre 1944, assiste à un discours devant son état-major. « J'ai étudié l'Allemand toute ma vie. J'ai lu les Mémoires de ses généraux ainsi que de ses leaders politiques. J'ai même lu ses philosophes et écouté sa musique. J'ai étudié en détail les comptes rendus de chacune de ses fichues batailles. Je sais comment il va réagir dans des circonstances données[7]. »

Comme Robert E. Lee, une de ses idoles de jeunesse, il écrit des poèmes inspirés par Kipling. Patton aime la guerre et elle lui inspire ces poèmes, ce qui aurait été considéré comme une hérésie par un autre grand général, Lord Wavell, lui aussi amateur de poésie, mais qui estime que celle-ci ne peut en aucune manière être inspirée par la guerre, qui ne le passionne pas outre mesure[8].

Patton, à l'âge mûr, est un homme que l'on peut qualifier de démocrate, même s'il n'a jamais voté. Il s'oppose sur ce point à Erwin Rommel, dont de nombreux auteurs ont la naïveté de souligner à l'envi la neutralité politique du fait qu'il n'adhéra jamais au parti nazi. Patton ne manque pas de faire lui aussi preuve de candeur sur le plan politique, comme l'illustre son action en qualité de proconsul au Maroc puis en Bavière.

Son hostilité au communisme est par ailleurs viscérale. Contrairement à son père ou à Eisenhower, il n'est pas attiré par les sirènes d'une carrière politique. Il écrit noir sur blanc à Byrnes qu'il n'est qu'un béotien en la matière. « Personnellement, je n'ai jamais voté et je n'en ai pas l'intention[9]. » À Hughes qui le verrait bien briguer un mandat présidentiel, il répond par une fin de non-recevoir en précisant qu'une fois la guerre terminée, il continuera de porter

« son manteau court afin que tout le monde puisse lui baiser le cul[10] ».

Au niveau de la discipline, Patton se distingue de ces deux maréchaux aussi célèbres que lui. Contrairement à l'image qu'il véhicule, ce n'est pas un rebelle. Il est très respectueux de la hiérarchie militaire. S'il se montre prompt à critiquer Eisenhower ou Bradley, c'est un subordonné obéissant, même s'il espère mettre ses supérieurs devant le fait accompli. Rommel et Montgomery ont été au contraire plus enclins à prendre des libertés avec les ordres reçus.

Le racisme culturel d'un wasp de la première moitié du xxe siècle

Ses écrits personnels ne se montrent pas seulement vindicatifs vis-à-vis de ses pairs. Il y est en effet beaucoup question de populations et, puisque c'est le mot que Patton emploie, de races. Si on met de côté les Français qui constituent une exception notable en la matière, Patton semble détester, mépriser ou à tout le moins considérer comme inférieurs tous les peuples qui lui sont donnés de rencontrer, mis à part dans une certaine mesure les Allemands.

Patton est un wasp, un *White Anglo-Saxon Protestant*, et il partage les préjugés de l'Américain moyen qui considère comme mauvais tout ce qui est différent de lui. Les officiers américains de son milieu ne détestent pas forcément les Noirs ou les Juifs, mais ils les considèrent au moins comme différents. Lorsqu'ils utilisent le mot « nègre », à l'instar de Patton[11], ils ne voient pas la connotation raciste attachée à cette épithète qu'il est désormais inadmissible d'utiliser[12]. Élevé en

parfait gentleman du Sud dans un milieu aisé, il conçoit du mépris pour les peuples qui ne partagent pas son mode de vie.

Il a tôt fait de les qualifier de sous-hommes : Amérindiens, Mexicains, Arabes d'Afrique du Nord, Égyptiens, Siciliens, Européens de l'Est et en particulier les Juifs sont dénigrés. Il n'épargne à ces derniers ses tirades antisémites que s'ils sont américains, appartiennent à son milieu et sont aussi éduqués que lui. Les autres n'ont pas droit à ses égards. Patton n'hésite pas à qualifier l'épouse d'un des membres du gouvernement de « Juive très juive », ce qui, à ses yeux, est doublement péjoratif. Il semble en outre avoir été attentif aux propos d'un des demi-frères de Beatrice, Charles, qui croit fermement en la véracité des célèbres *Protocoles des Sages de Sion*[13].

Ses tirades ne se cantonnent pas à ses écrits intimes et reflètent un sentiment de supériorité. En aucun cas ces sentiments ne se traduisent par la volonté de porter préjudice ou par une action répréhensible envers ces populations qu'il qualifie d'inférieures[14]. Il ne les évite pas et peut se montrer courtois. Les sentiments de Patton pour les Afro-Américains sont ambivalents. On le sait très proche de son ordonnance noire, le sergent Meeks. En 1941, les résidents de son quartier de San Marino apprennent que le dirigeant d'une Église noire de Newark désire acquérir la propriété voisine de la sienne. En tant que membres de l'Association pour le progrès civique de San Marino, ils demandent au général de signer une pétition restreignant l'accès à la propriété des non-Caucasiens, une pratique assez courante à l'époque. Du fait de sa position, Patton ne souhaite pas s'engager officiellement en apposant sa signature sur un papier, mais il assure son cousin Arvin Brown de toute sa sympathie[15]. C'est Nita, finalement, qui signe pour son frère[16]. La ségrégation est acceptée par cette vieille famille sudiste.

Jusqu'à la fin de sa carrière, elle a cours au sein de l'armée américaine et Patton n'y est pour rien. Son opinion sur le sujet varie et est assez équivoque. Le 2 mars 1944, il note dans son journal : « J'ai vu Lee[17] qui se ridiculise à propos de la question des troupes de couleur. Je crains que ce qu'il est en train de faire va causer beaucoup de souffrances et de morts inutiles lorsque nous rentrerons aux États-Unis[18]. » Ses propos sont ouvertement racistes lorsque trois soldats afro-américains sont traduits en cour martiale en Sicile. Ils sont accusés de viol. « J'ai nommé deux officiers nègres dans la cour », écrit-il. Bien que la culpabilité des trois hommes ne laisse aucune place au doute selon Patton, ses officiers de couleur ne votent pas la peine capitale. Patton commente : « Une race inutile[19]. » Que dire de ce portrait qu'il dresse de l'archevêque Spellman de New York, qu'il va rencontrer en Lorraine : « Un homme très intéressant – anti-Roosevelt, anti-CIO, anti-nègres, Juifs et Anglais[20] » ?

En Normandie, il assiste pourtant à un office suivi par une unité noire de la logistique. Il est impressionné par le service et le chœur. « Le prédicateur de couleur a prêché le meilleur sermon que j'aie entendu pendant cette guerre. » Toutefois, Patton est le premier officier de l'armée américaine à incorporer des Blancs et des Noirs ensemble dans les compagnies de fantassins alors que la ségrégation interdit cette pratique[21]. Certes, le nombre de soldats concernés reste ténu et la crise des effectifs est telle à partir de l'automne 1944 que le besoin en fantassins le ferait accepter toutes les solutions pour y remédier. Patton verra aussi passer sous ses ordres une des rares unités combattantes noires de l'armée américaine : le 761^{e} bataillon de chars, dont les soldats sont surnommés les « Black Panthers » avant qu'ils ne s'affublent eux-mêmes du sobriquet de « Patton's Bastards ». « Je me fiche de la couleur de votre peau, aussi longtemps que vous tuerez ces fils de pute de Boches, leur annonce-t-il. Tout le

monde vous regarde et attend beaucoup de vous. Tous ceux de votre race attendent que vous réussissiez ! » Sudiste dans l'âme, il lâche : « Je n'ai aucune confiance en leur capacité à se battre. C'est inhérent à leur race[22]. » Toujours ambivalent, il écrit : « Individuellement ce sont de bons soldats, mais j'ai exprimé mon opinion à l'époque et je n'ai pas de raison d'en changer, un soldat de couleur ne peut réfléchir suffisamment vite pour combattre dans un blindé[23]. »

Ses préventions envers les Noirs se font sentir une dernière fois quand il est gouverneur militaire de Bavière. Il classe sans suite et sans prendre la peine d'y répondre le courrier d'un Afro-Américain, inquiet des accusations portées à l'encontre des GI noirs par le sénateur Eastland du Mississippi : est-il vrai qu'ils aient constitué « un échec total et abyssal » au cours de cette guerre[24] ?

Ainsi, Patton considère-t-il les Juifs et les Noirs comme des êtres inférieurs. Il ne leur dénigre cependant pas le droit d'être des citoyens américains et ne cherche pas à leur nuire. S'il est de nos jours impensable pour une personne tolérante et ouverte d'esprit de cautionner cette vision des choses, il y a cependant une distinction entre un xénophobe, un nazi génocidaire et un George Smith Patton.

Patton et la réincarnation

Patton éprouve à plusieurs reprises la sensation de « déjà-vu ». Farago trouve une explication rationnelle à cette idée de réincarnation. Le Californien, comme don Quichotte, est « le produit de ses lectures et de son imagination. […] Au bout d'un moment, il s'identifiait à ces événements et les adaptait à ses propres "souvenirs subconscients", selon sa propre formule[25] ». De fait, sa connaissance, avec parfois une précision du détail, des lieux historiques qu'il

arpente intrigue toujours certains de ses compagnons[26]. À plus d'une reprise, évoquant une bataille du passé, il affirme avec fracas : « J'y étais. » Peu avant le débarquement en Sicile, Alexander lui fait observer qu'il aurait été un excellent maréchal auprès de Napoléon s'il avait vécu au XIXe siècle. « Mais je l'ai été », lui répond le Californien.

L'idée de réincarnation ne transparaît ni dans ses cours ni dans sa prose, mais dans ses poèmes. Par ailleurs, ses lettres et les discussions de famille ne laissent que très rarement supposer une véritable croyance. Dans le poème *Through a Glass, Darkly*[27], écrit en 1922, il fait mention de visions du passé qui restent floues. Ses vies commencent avec un chasseur de mammouths. Il se pourrait qu'il soit un des soldats romains qui ont frappé Jésus sur la croix. Il se rappelle avoir combattu auprès des Grecs contre Cyrus, avec Alexandre à Tyr et avec les légionnaires de Rome face aux Parthes. Il a été chevalier à Crécy, pirate, cavalier avec Napoléon et finalement tankiste en 1914-1918. Il subit toujours une mort atroce. Le poème explore le fond de la pensée ou de l'âme d'un guerrier, thèmes récurrents dans ses discours ou ses écrits.

Chez lui, il ne s'agit en aucun cas d'un cycle amenant à une rédemption et un accès à un nirvana : il dit avoir été un guerrier et désire revivre en soldat. L'enfer serait pour lui de quitter le monde d'ici-bas et ses champs de bataille. Pour Nye, c'est sa méthode pour combattre sa peur de la mort qui explique sa croyance en la réincarnation. Selon Patton, l'âme d'un guerrier revient sur terre dans une variété de rôle de combattants. Un poème de 1917 s'en fait l'écho : il se retrouve avec son tank sur un champ de bataille où il a déjà combattu comme Romain et comme chevalier. Dans la lignée de ces deux combattants, il va affronter de nouveau le « Hun[28] ».

Rien ne peut étayer de façon sûre que Patton croyait en la réincarnation. Il n'envisage par exemple jamais que ses illustres ancêtres aient pu être réincarnés[29]… Il n'a par ailleurs jamais étudié la réincarnation ni les religions comme le bouddhisme ou l'hindouisme qui y font référence : sa bibliothèque, quoique généreusement fournie, ne contient aucun ouvrage sur le sujet.

Ruth Ellen, sa fille, se souvient que son père y croyait de façon implicite et qu'il incitait ses proches à y croire[30]. Quoi qu'il en soit, s'il peut en concevoir l'existence, il l'envisage comme une réponse à l'injustice et à l'inégalité[31]. Cette question reste rattachée à sa personnalité. Karl F. Hollenbach en a ainsi tiré le sujet de son ouvrage publié en 1989 : *Patton: Many Lives, Many Battles: General Patton and Reincarnation*. Ce qui demeure certain, c'est que l'existence d'une vie après la mort ne fait aucun doute. L'immortalité, George S. Patton l'a atteinte par la gloire et la postérité.

CHAPITRE III

Postérité

Le général au revolver

Une des marques insignes de cette postérité, la marque des grands hommes entrés dans l'Histoire, est que le nom de Patton est lié à un objet. Tel Napoléon et son bicorne ou César et sa couronne de lauriers, le général est invariablement associé à un revolver à crosse d'ivoire[1]. Lorsqu'il demande à ses officiers quelle tenue arborer pour une parade organisée à Berlin après la victoire, il hésite à porter ses revolvers et sa tenue de cavalerie. Gay lui répond qu'il lui faut porter l'uniforme pour lequel il est connu et qui constitue sa marque de fabrique[2].

Pour les Américains, ce héros rappelle les icônes de leur mythologie nationale : les *pistoleros* du Far West. Il possède plusieurs revolvers, mais, contrairement à une idée répandue, il n'en porte qu'un à la ceinture[3]. Ses fameux revolvers sont un Colt 45 Peacemaker (modèle 1873) à simple action, cadeau du colonel Wild Bill Sterling, un ancien Texas Ranger, et un 357 Magnum de Smith & Wesson, obtenu en 1935, plus rarement attaché à sa ceinture (ce

dernier est porté à gauche tandis que le Colt, qu'il préfère, tient dans un holster porté à droite). Il va de plus en plus préférer un Colt automatique calibre 38 modèle 1908 qui a l'avantage d'être plus léger. Il possède en fait de nombreuses armes. Son ami le général Kenyon Joyce lui offre un Remington de calibre 38 dédicacé. En Europe, lorsqu'il ne porte pas une de ses armes fétiches, il a un petit Colt automatique dans un étui plus discret : un petit Colt calibre 38 (il en possède deux modèles) est ainsi dissimulé dans une poche du pantalon ou encore un Colt 38 court Detective Special dans un holster. Avant guerre, il porte souvent un classique Colt 45 modèle 1911, arme passée à la postérité dans l'histoire militaire. Il utilise un Colt semi-automatique de calibre 22 long rifle quand il est dans le Centre d'entraînement au désert, notamment contre les serpents à sonnette.

Il a été beaucoup question des crosses. Pendant la bataille des Ardennes, il converse avec le correspondant Leland Stowe autour d'un havane. Il explique au reporter que son revolver est bien à crosse d'ivoire, non de nacre. Cela porterait malheur, lui dit-il. Ses armes ne peuvent être qu'en ivoire. Selon lui, « il n'y a qu'un proxénète de bordel de La Nouvelle-Orléans ou un pantin pour se promener avec des revolvers à crosse de nacre ». Il possède pourtant bien un revolver à crosse de nacre, offert par Hughes, mais il ne s'agit pas d'une des célèbres armes qu'il porte avec ostentation[4].

Le revolver serait-il un symbole d'agressivité ? Comme le cow-boy, l'homme au revolver à crosse d'ivoire a bien l'esprit du cavalier. Comme le cow-boy de légende qui parade avec son revolver, le vocabulaire de l'aristocratique Patton est plutôt fleuri, à dessein. Le colt le rattache aux anciens du Far West, mais pas uniquement. À l'image des *condottieri* de jadis, Patton part au combat l'arme au côté. Porter une arme ne va pas de soi pour un officier de son rang. Ce

dernier n'hésite pourtant pas à en user au besoin. En Sicile, il abat une mule qui empêche la progression de toute une colonne ; lors du fameux incident des gifles, il brandit son arme en menaçant un soldat…

Musées, statues et monuments en mémoire d'un grand homme

Ces armes passées à la postérité sont présentées au Patton's Museum de Fort Knox[5], un musée remarquable qui expose depuis 1948 l'incroyable collection des effets personnels du général, de même que ses véhicules. L'endroit est aussi connu sous le nom de Patton Museum of Cavalry and Armor and the General George Patton Museum of Leadership. Le musée est en effet dédié à l'arme blindée américaine dans laquelle le Californien a tenu un si grand rôle.

Un petit musée, le George S. Patton Memorial Museum, a été construit à Chiriaco Summit, en Californie, où Patton avait établi son Centre d'entraînement au désert. Comme il se doit, l'endroit comporte une collection de tanks. Au moment de la guerre du Golfe, le monument subit des actes de vandalisme et est couvert de graffitis par des antimilitaristes peu inspirés[6].

Lorsque le Bastogne Historical Center ouvre ses portes (remplacé depuis peu par le Bastogne War Museum), un des dioramas présentés au public met en scène un mannequin en cire du général Patton avec ceux des généraux Eisenhower et Bradley, d'après une célèbre photographie prise dans la ville en 1945. En 1995, le General Patton Memorial Museum ouvre ses portes à Ettelbruck. À Malmédy, une paire de bottes attribuée à Patton est exposée dans un musée. Plus à

l'est, en République tchèque, après que 1989 a vu enfin le pays sortir du joug communiste et soviétique, un musée appelé Patton Memorial ouvre à Pilsen, en hommage à celui qui aurait pu être le libérateur de tous les Tchèques.

L'hôpital de Heidelberg, où Patton a vécu ses derniers jours, appartient toujours à l'armée américaine et, de ce fait, l'entrée y est strictement contrôlée. Un mémorial y a été installé sous forme d'une vitrine fixée au mur, jouxtant la salle où le général a rendu son dernier souffle[7].

Il est habituel d'ériger des statues et des monuments en l'honneur des grands hommes. Si j'ai eu l'occasion de voir des statues d'Eisenhower et de Patton, aucun autre général américain ne semble avoir joui de cet honneur en Europe. Tout aussi significativement, la fameuse voie de la Liberté, avec ses bornes kilométriques si caractéristiques, joint Utah Beach à Bastogne, sur les traces de la 3e armée, et non celles de la 1re. Un buste se trouve à Avranches, lieu d'un de ses exploits les plus célèbres.

Dans les Ardennes, Patton a laissé les marques de son passage à Bastogne, où un monument porte un portrait en haut-relief, et à Ettelbruck où une statue du général, jumelles en main, a été érigée à la sortie de la ville, à proximité d'un char Sherman. C'est une statue absolument semblable à celle qui a été inaugurée à West Point, en 1950. Une statue a été érigée sur l'esplanade Charles-River à Boston, la ville de son épouse. Une autre trône au musée de Fort Knox, ainsi qu'à Indio, Chicago et en Californie, son État natal, à San Gabriel où il a grandi, mais également à Pilsen, en République tchèque. À Hamilton, dans le Massachusetts, où Patton possédait une résidence secondaire, un parc porte son nom et, comme il se doit, un char Sherman trône sur la pelouse. Depuis 2003, deux bornes similaires à celles de la voie de la Liberté ornent l'entrée de l'espace vert. Les

équipes sportives de la ville portent en outre le nom évocateur de « Generals ».

Patton était pieux. C'est tout naturellement l'église épiscopalienne de Notre-Sauveur de San Gabriel, celle de l'ancêtre Wilson, qui porte depuis 1946 le témoignage de la gloire du plus illustre de ses fidèles. Elle arbore un vitrail mettant en scène Patton sur un tank. Sont représentés dans la scène les insignes de nombreuses unités commandées par Patton, dont le blason de la 3e armée qui orne le bouclier de saint Georges.

Casernes éponymes et souvenirs du passage du grand général

La postérité de Patton se traduit également par l'attribution de son nom à des casernes. C'est avec fierté que les commandants des forts et casernes du territoire américain annoncent à leur visiteur que ce bureau était celui de Patton quand il était commandant de ce poste.

John B. Spore, le rédacteur en chef d'*Army Magazine*, cité par Blumenson, exprime ce sentiment : « Où que j'aille dans l'armée, que ce soit à Fort Benning, à Fort Knox ou n'importe où en Europe, je me retrouve sur les traces de Georgie Patton. Le QG de George Patton, il a dormi là… Il y a un Patton Hall à Fort Myer (Virginie), un hôtel Patton à Garmisch en Allemagne… À Fort Benning, le général… vous apprend que son bureau était celui de Patton lorsqu'il commandait une division. À Bad Tölz, en Allemagne, le bureau du commandant supérieur était celui de Patton… Patton est aussi légendaire aujourd'hui que l'était Stonewall (Jackson) en 1870. »

Des bâtiments, militaires le plus souvent, ou des casernes honorent sa mémoire dans de nombreux pays : Patton Range, un stand de tir, à Fort Benning ; une base aérienne au Koweït ; une caserne faisant office de QG pour la garnison américaine de Heidelberg ; différentes salles de casernes (à Fort Riley, Fort Myer pour le club des officiers, à Fort Benning, sur la base aérienne de Shaw) ; un des hangars du musée des Blindés de Saumur. Le centre de la réserve de l'armée américaine de Bell, en Californie, porte aussi son nom[8].

Une influence sur la toponymie de part et d'autre de l'Atlantique

On remarque le passage de Patton au nom d'une place ou d'une rue. À Casablanca, un rond-point porte le nom du général. Il y a une place Patton à Avranches (ville où le touriste peut descendre à l'« hôtel Patton ») ; une autre à Bastogne où il existe même une « résidence Patton ». Ces deux lieux sont symboliques de la carrière fulgurante du grand général. La Haye-du-Puits, dans le département de la Manche, a également sa place Patton, ainsi que plusieurs localités bretonnes : Saint-Meen-le-Grand, Gaël, Muel, Le Crouais. À Boulages, dans l'Aube, un half-track américain trône sur une place Patton. En Lorraine, où s'est déroulé un épisode essentiel dans l'histoire de la 3e armée, on retrouve à Troyes et Thionville des places éponymes. La mémoire du général américain est honorée même dans des endroits où son armée n'est pourtant jamais intervenue. C'est le cas dans le 16e arrondissement de Paris et au Lavandou.

La France possède des avenues Patton à Rennes, Angers, Pont-à-Mousson, Châlons-en-Champagne, Saint-Brice, Melun, mais aussi la Belgique, à Arlon. Ailleurs, ce sont des boulevards Patton : à Rennes et Angers (de nouveau), Pontorson, Le Mans, Évry, mais aussi Luxembourg. On ne compte plus les rues Patton : à Avranches (encore), Pontaubault, Granville, Poilley, Chartres, Gondrecourt, Hettange-Grande, Nancy, Laneuveville-Devant-Nancy, Essey-lès-Nancy, Chacenay, Esch-sur-Alzette, Maxéville, Saint-Brice, Seine-Port… La Belgique en compte à Bruxelles, Arlon et Ixelles. Il y a une General-Patton-Straße à Bad Tölz, en Allemagne, ainsi qu'une Generaal Pattonlaan à Eindhoven, aux Pays-Bas.

Les États-Unis n'ont pas manqué de donner le nom de Patton à de nombreuses voies de communication : General Patton Avenue à

Shreveport, en Louisiane, ainsi qu'à Murfreesboro ; Patton Boulevard à Moses Lake, dans l'État de Washington ; General Patton Boulevard, Patton Court, Patton Street à Houston, au Texas ; North Patton Street à Spingfield, dans l'Illinois ; General George Patton Drive à Franklin et à Brentwood, dans le Tennessee, ainsi qu'à Des Plaines dans l'Illinois ; George Patton Drive à San Antonio, au Texas ; George Patton Lane à El Paso, au Texas ; General George Patton Road à Nashville, au Tennessee ; General Patton Street à Hammond, à Morgan City et à Lake Charles en Louisiane, à Jackson et à Pascagoula au Mississippi, et à Fort Drum dans l'État de New York ; George Patton Street à Orangeburg, en Caroline du Sud ; Patton Way à San Marino, en Californie ; Patton Road à Huntsville et à Redstone Arsenal, en Alabama.

Des écoles portent son nom : General George S. Patton School District à Riverdale, dans l'Illinois ; George S. Patton Elementary School à Garden Grove, en Californie ; Patton Junior High School à Fort Leavenworth, au Kansas ; George S. Patton High School à Harbor City, en Californie ; enfin, plus surprenant, une école élémentaire tchèque de Dysina porte le nom de « Général-Patton ».

Terminons avec le Patton Golf Course (le terrain de golf de Fort Benning), le George S. Patton Recreation Center de Detroit et, pour terminer, le pont Patton qui enjambe la Mze à Pilsen et qui ne constitue rien de moins que le principal ouvrage d'art d'une ville qui semble très attachée au Californien.

Un film qui a ravivé la mémoire collective

Le célèbre film hollywoodien de Franklin J. Schaffner consacré à Patton, sorti sur les écrans en 1970, a ravivé le souvenir du général dans l'esprit des Américains, lequel reste ainsi un des personnages majeurs de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit d'un film sur un homme et non d'un film de guerre en tant que tel. Schaffner va un peu loin en prétendant qu'il s'agit d'un film antimilitariste[9].

Lorsque la première est organisée à Washington devant un parterre choisi de personnalités, l'assistance applaudit à tout-va à l'issue de la première scène. Voulue et écrite par Francis Ford Coppola[10], elle est la plus célèbre de l'œuvre. Bradley, qui assiste à la projection, estime que les discours du véritable Patton n'étaient pas aussi dramatiques et que son langage était plus grossier[11]. De fait, le cinéaste a supprimé le vocabulaire jugé trop cru (« fils de pute », par exemple). Cette scène, dont personne ne veut, est imposée par Darryl Zanuck. Certains soldats contestent des détails, la voix ou la vitesse à laquelle l'acteur se déplace – il est plus rapide que le vrai Patton[12].

Le maître d'œuvre est le producteur Frank McCarthy, un ancien collaborateur de Marshall. Il reçoit le soutien décisif de Zanuck, également intéressé par le projet. Les deux hommes tentent d'obtenir le concours de Beatrice Patton. Mais la famille Patton se montre réticente. Nul doute qu'un nouvel appel du studio – la Twentieth Century Fox – le jour de l'enterrement de Beatrice – qui disparaît quelques mois après sa fille – n'a pas été de nature à améliorer les choses[13]. La Warner avait eu un projet similaire avec Raoul Walsh à la direction, mais le projet n'eut pas de suite. La Columbia avait également tenté de faire un film à partir du livre *Patton. Fighting Man* de William B. Mellor.

Plusieurs acteurs ont été intéressés par le rôle, dont Burt Lancaster et John Wayne. Le choix – heureux – se porte *in fine* sur George C. Scott. Sa prestation est d'une telle qualité qu'il incarne Patton dans le souvenir des Américains[14]. Beaucoup d'épisodes sont passés sous silence. North envisage un temps une scène se déroulant à Buchenwald, mais elle n'est pas tournée. De leur côté, les Afro-Américains se plaignent qu'il ne soit pas fait mention du 761st Tank Battalion[15]. Le tournage connaît quelques déboires, les deux mules ayant été véritablement tuées…

Bradley est impliqué dans le projet, mais il faut compter avec la personnalité difficile de sa seconde épouse. Le général exige de l'argent et plus de présence à l'écran. Il critique des détails secondaires : il se déplaçait lui-même toujours avec deux jeeps et son état-major transportait deux bazookas et des mitraillettes. Bradley ne veut pas que son personnage soit présenté comme l'espion d'Ike ; en revanche, il ne voit rien à redire si c'est l'acteur jouant Patton qui le dit.

On craint que Montgomery n'entame une procédure judiciaire et que le film ait des difficultés à être distribué au Royaume-Uni et dans le Commonwealth, un marché important pour les films hollywoodiens. Mais le maréchal a déjà en partie réglé ses comptes dans ses Mémoires[16]. Les Mémoires d'Eisenhower et de Bradley avaient en effet bien mis en avant les Américains, au détriment des forces britanniques à son goût.

George Smith Patton IV et son fils Robert sont allés voir le film. Il en pleure. Bien qu'il ait vu des photographies et entendu des histoires, Robert réalise là qu'il est le petit-fils du fameux général dont les exploits sont relatés sur le grand écran[17]. Mais il n'a que 12 ans et ne comprend pas la réaction de son père. Ruth Ellen Totten sort bouleversée du film et fait amende honorable en admettant

qu'elle n'aurait pas dû s'opposer au projet. La prestation de George C. Scott l'impressionne dans des détails, les manières de son père, plus particulièrement son sourire.

L'impact du film est indéniable. Nixon en personne s'inspire de Patton. Des tankistes de l'armée en Irak affrontent l'adversaire sur la musique du film. Ce dernier sert à galvaniser les troupes ou les nouvelles recrues. La scène avec le drapeau devient une référence, y compris pour les meetings politiques. En 2009, déplorant la situation en Afghanistan et la réaction du président, le commentateur Bill O'Reilly déclare : « Le plus gros problème est que Barack Obama manque de passion pour la victoire. Ce que la nation avait besoin d'entendre hier soir c'était un peu de général Patton. » Il passe ensuite un extrait du début du film dans lequel le général affirme que les Américains ne supportent pas l'idée de perdre[18].

Le succès du long métrage de Schaffner inspire une suite, *Patton. Né pour être soldat*[19], un téléfilm de 1986, avec toujours George C. Scott dans le rôle-titre. L'acteur, à une année près, a l'âge de Patton lors de sa mort. Cette fois, la famille Patton est impliquée. Ruth Ellen donne des conseils à Eva Marie Saint qui incarne sa mère. Adaptation fidèle, la réalisation aborde des aspects absents du film, centré sur la Seconde Guerre mondiale, dont le décès du général.

Le personnage de Patton est présent dans différents films hollywoodiens, des téléfilms, des séries et des documentaires pour la télévision[20]. En 1966, Kirk Douglas campe le général dans *Paris brûle-t-il ?*. Patton apparaît dans le téléfilm *Ike : Opération Overlord*, ainsi que dans la série *Ike*, de 1978, avec Robert Duvall dans le rôle-titre du commandant suprême. Le personnage de Patton apparaît assez régulièrement à l'écran : en 1957 à la télévision dans *Crossroads* ; *The Patton's Prayer* ; *Le Grand Retour* en 1963 ; *La Grande Bataille* puis *La Cible étoilée* (avec George Kennedy dans le rôle) en 1978 ; *Pancho*

Barnes en 1988 ; *Margaret Bourke-White* et *War and Remembrance* en 1989 ; *Les Aventures du jeune Indiana Jones* en 1992 ; *The Long Way Home* en 1997 ; *Fooling Hitler* en 2004 ; *Battleground. The Art of War*, épisode *« The Battle of the Bulge »* en 2005 ; *Man, Monument, Machine*, épisode *« Patton and the Desperate Tank Attack »* en 2006 ; *An American Carol* en 2008 ; *What if?* en 2009, ainsi que dans plusieurs épisodes de *The World Wars* en 2014. Le dernier film en date est *Silence Patton*, sorti en 2015.

Des individus vont jusqu'à revêtir l'uniforme du général pour tenir son rôle au cours de reconstitutions, surtout aux États-Unis. J'ai vu pour ma part un « général Patton » plutôt réussi en Normandie, lors des commémorations du quarante-cinquième anniversaire du débarquement.

Des spectacles, des documentaires et des livres perpétuent la légende

Le sixième art n'est pas exempt de références à Patton. Des spectacles théâtraux, qui ne sont pas de grande prétention, mettent en scène l'illustre général. Ne retenons que l'initiative prise pour commémorer le *Veterans Day* dans un auditorium de l'Austin Peay University Woodward Library : le spectacle a pour thème « Le Miracle de la prière de Noël du général Patton[21] ».

Blood and Guts est invariablement mentionné dans les documentaires sur la Seconde Guerre mondiale, parfois exagérément : c'est le cas d'un récit de la bataille des Ardennes se focalisant, comme souvent, sur Bastogne, au détriment des autres combats tout aussi décisifs. Le général peut être lui-même le sujet,

citons entre autres le documentaire réalisé par Don Horan en 1995 ou encore *Sur les traces de Patton*, de Joachim Desmedt et Jean-Louis Lahaye, qui date de 2014.

Comme l'introduction le souligne, Patton n'a pas donné sa version de la Seconde Guerre mondiale. L'homme a pourtant inspiré une abondante bibliographie, spécialement aux États-Unis. Ce général haut en couleur n'échappe pas davantage à l'emprise des auteurs de fiction. Patton finit consul et commandant de la garde prétorienne de l'État confédéré du Mexique dans une fiction de Douglas McDonough publiée en 2015, quatrième tome d'une série qui imagine une autre histoire de la Confédération sudiste et de sa postérité au XX^e^ siècle… Dans un autre registre, *Alternate Generals*, une nouvelle écrite par Roland J. Green, un auteur de science-fiction, met en scène Patton dans un des hôpitaux de Sicile : au lieu de s'emporter, ce dernier déclare qu'il n'y a pas de honte à avoir peur et prescrit du sommeil, de la bonne nourriture et des remontants. L'incident, devenu public, le propulse au rang de héros. Responsable de l'invasion de l'Italie, il devient le conquérant de Rome avant de prendre la direction du débarquement en Normandie après une tournée triomphale aux États-Unis[22]… Une autre fiction le met en scène en Bavière après les hostilités avec l'Allemagne. *Blood and Guts is Going Nuts!* de Christopher Leopold, publié en 1977, l'imagine, aiguillonné par Martin Sauer, un millionnaire allemand, en train de préparer des plans pour attaquer les Soviétiques[23].

La bande dessinée s'empare du héros. Dès l'été 1943, le dixième numéro du magazine *War Heroes* de Dell Comics/Western Publishing met en scène le général[24]. En 1954, Robert McCarthy retrace sa vie en bande dessinée dans le numéro 17 du magazine *Battlefront*[25].

Un label pour des produits fort divers

Sa célébrité commence dès la guerre et son image est reproduite sur les supports les plus variés. En 1943, en Sicile, une des fameuses charrettes décorées qui appartiennent au folklore de l'île le représente avec ses GI et un tank, se déplaçant à la rencontre de l'archevêque de Palerme[26]. Les commémorations du Débarquement ont été une manne pour les « marchands du temple ». Quelques-uns ont eu des projets beaucoup plus nobles. Ainsi, Jean-Louis Le Bec, bijoutier à Bayeux, lance-t-il sa marque de montres « Patton », de réputation internationale. « J'ai eu l'idée de fabriquer une montre qui puisse me suivre partout, indestructible. Il a fallu trouver un nom qui fasse écho à une montre solide. Je suis tombé sur le nom de Patton. Étant natif de Bayeux, ce personnage représente pour moi quelque chose. » Le bijoutier est entré en contact avec Helen Patton, la petite-fille du général. « Nous avons conclu un accord. La vente de nos montres contribue à financer la fondation américaine du même nom. Elle vient en aide aux militaires qui reviennent des zones de combats avec des troubles psychologiques ou physiques et continue à faire vivre les idées et l'image du général Patton[27]. »

On retrouve l'effigie de Patton sur des timbres américains, mais aussi belges ainsi que sur des médailles. Le général est représenté sur des objets ou des cartes postales (surtout en Normandie), sur des tee-shirts, des mugs, des porte-clés, des pin's. Le 11 novembre, le *Veterans Day*, coïncide avec l'anniversaire de Patton. La ville de Green Bat, dans le Wisconsin, a pris l'initiative de créer une enveloppe et des timbres commémoratifs à son image[28].

Il existe des figurines Patton à l'échelle 1/35, parmi d'autres célébrités de la guerre, de marque Tamiya, chez Master Box Ltd, en métal chez Belgo Models, et de taille plus impressionnante pour la

poupée mannequin chez Dragon (au 1/6, en deux versions), preuve que son nom est vendeur. Patton et son chien Willie existent aussi au 1/6 (marque GI Joe) et sous la forme de figurines de 120 mm. Divers soldats de plomb, dont un de 75 mm, représentent l'illustre Californien. Dans les années 1950, on trouve un petit soldat aux traits de Patton chez Marx MPC. Ses jeeps et autres *command cars* sont également disponibles en modèles réduits.

Patton est une référence pour les *war games*. On ne compte plus les jeux de stratégie et de tactique portant son nom : *Major Battles and Campaigns of General George S. Patton* (Research Games, 1973), *Patton's 3rd Army. The Lorraine Campaign* (SPI, 1980), *Patton's Best* (Avalon Hill, 1980), *The Fighting General Patton* (Game Journal, 1985), *Patton Goes to War* (3W, 1987), *Patton in Flames* (Australian Design Group, 2001), *Patton's Finest* (Microgame Design Group, 2001), *Patton or Montgomery* (un numéro de la revue *Strategy and Tactics, Decision Games*, 2005), *Panzer General. Allied Assault-Patton* (Petroglyph, 2010), *Patton's First Victory. Tunisia* (Decision Games, 2010), *Panzer Grenadier. Iron Curtain-Patton's Nightmare* (Avalanche Press, 2012), *Patton's Lorraine Campaign* (Lou Coatney, 2012), *Patton in Tunisia* (Numskullgames, 2013), *Patton's Lorraine. Minigame* (Lou Coatney, 2014), et, tout simplement, *Patton* (Tsukuda Hobby, 1983). En 2016, un *Patton's Third Army* est sorti dans la revue *World At War*. Un *Patton Takes Command. The Tunisian Campaign, 1942-1943* (GMT Games) est en cours d'élaboration.

Si, en matière de véhicules, « Patton » évoque un char d'assaut, un 4×4 de luxe d'un constructeur chinois porte le nom du général. Que ce soit en Chine, où le marché automobile est le plus prometteur, plutôt que dans la patrie de l'illustre Américain, est surprenant. L'engin, construit sur un châssis de camion Ford, a l'allure d'un blindé avec ses angles aigus. Il pèse 4 tonnes et possède un moteur V10 de

6,8 litres, guère idéal pour faire des économies d'essence. Tang Qingjie, son créateur, qui a auparavant travaillé à Detroit, déclare sans surprise : « C'est une voiture d'homme. Vous voulez être un homme ? Achetez cette voiture ! » Dix-huit exemplaires auraient été vendus au salon de Chengdu. Mais il a fallu à chaque acheteur débourser la bagatelle de 575 000 dollars. Tang affirme que le nom de Patton résonne dans l'imaginaire chinois. En effet, lorsque le pays s'est ouvert au monde à la fin des années 1970 et au début des années 1980, *Patton* a été un des premiers films occidentaux que le public chinois a pu découvrir[29].

George S. Patton : une référence pour l'armée américaine

Patton, chantre et précurseur de l'arme blindée aux États-Unis, a imprimé sa marque au sein de cette armée à laquelle il a consacré sa carrière. De façon éloquente, il est le seul général américain, avec George Armstrong Custer, dont le nom figure dans les paroles du fameux hymne officiel de l'armée américaine, « The Army Goes Rolling Alone ». Il a donné son nom à deux modèles de tanks entrés en service après la Seconde Guerre mondiale : le M47 et le M48. Pendant la guerre, les Britanniques avaient pris l'habitude de désigner les chars américains du nom d'un général d'outre-Atlantique, le plus souvent un illustre officier de la guerre de Sécession : Sherman, Lee, Grant, Stuart. Les Américains adoptent l'idée et, en 1944-1945, ils baptisent ainsi « Chaffee » le M24 et « Pershing » le M26.

Patton, sa méthode de commandement et sa manière de mener les opérations sont des modèles de réussite qui sont à même d'inspirer

d'autres officiers. Quand survient un événement d'ordre militaire et de portée internationale impliquant les États-Unis, des journalistes vont invariablement questionner des historiens sur la réaction envisageable de Patton en de telles circonstances : ainsi pour la guerre du Golfe, les attentats du 11 septembre, la guerre d'Irak… En 2003-2004, puis lors de la récente intervention de la France en Libye contre Kadhafi, les commentaires apparaissant sur CNN multiplient les blagues contre les Français et les tournent en dérision. Patton est notamment cité, en prétendant qu'il aurait déclaré préférer « avoir une division allemande devant lui qu'une division française derrière[30] ».

Leader charismatique et général à succès, Patton ne constitue pas un exemple pour les seuls militaires. Il intéresse ceux qui cherchent dans sa manière de commander et ses réflexions des exemples et des méthodes à suivre, comme le montre Alan Axelrod dans son livre *Patton on Leadership. Strategic Lessons for Corporate Warfare* (Prentice Hall Press, 1999). L'auteur cherche à appliquer les préceptes de Patton au monde de l'entreprise, car, selon lui, les dirigeants ont beaucoup à apprendre de ses remarquables réussites. Il ne faut pas y chercher une analyse du commandement de Patton. *The Maxims of General Patton*, de Gary Bloomfield (Pelican Publishing Company, 2013), est un florilège des déclarations et écrits du général classés par thèmes (« L'humour de Patton », « Sur la fierté, la discipline et la confiance », « Sur le rôle des commandants »…) avec peu de commentaires. Le livre de Porter B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!* (Management and Systems Consultants, 1979) est différent. Williamson tire des enseignements de la pratique de commandement de Patton : il se base sur son expérience au Centre d'entraînement au désert, à Indio. Il relate ce qu'il y a vécu en

exposant les principes de commandement de l'illustre Californien, et évoque des périodes plus tardives (1944-1945).

À l'instar d'autres généraux parmi les plus fameux de la guerre, Patton a un fils qui suit sa voie dans l'armée américaine. Pour George S. Patton IV, l'héritage est difficile et il va devoir relever le défi de se faire un prénom. Il est de fait un brillant officier en Corée puis au Vietnam. Dans les années 1970, comme son père, il accède au commandement de la fameuse 2e DB « Hell on Wheels ». Comme lui, il écrit des articles remarqués au sein de l'institution militaire américaine. À la fin de sa carrière, de l'aveu de sa sœur Ruth Ellen Totten, il lui ressemble un peu physiquement, surtout par sa gestuelle, sa manière de penser et son charisme[31]. Le petit-fils de Patton est en revanche le premier depuis cinq générations à ne pas embrasser la carrière des armes et à ne pas entrer à West Point[32]. Dans sa jeunesse, il se consacre aux mouvements antimilitaristes des années 1960 – ce qui aurait scandalisé son aïeul –, à la poésie et à la littérature plutôt qu'aux récits d'histoire militaire.

Épilogue

La portée de la postérité du général Patton s'illustre par le fait que sa notoriété dépasse largement le cadre des États-Unis. Certes, avec l'éloignement de la Seconde Guerre mondiale et la disparition, peu à peu, des vétérans, les générations nouvelles seront sans doute en partie moins sensibilisées.

Honneur, sens du devoir, patrie : Patton était un fervent patriote. Il a accompli son destin, atteint la gloire qu'il convoitait, suivi le chemin tracé par ses parents et comblé les espérances mises en lui par une épouse qui s'est entièrement consacrée à la réussite de son mari.

Il demeure dans le souvenir de ses soldats, chaque année de moins en moins nombreux. Ils ont toujours aimé raconter des histoires à son sujet. L'une d'elles rapporte les propos d'un GI à qui on demande s'il pense que le général sortira de sa tombe après trois jours. « Diable, non ! répond le soldat. Tout ce qu'il entreprend de faire, il le fait en moins de trois jours ! Mort ou en vie, il ne resterait jamais trois jours dans un *foxhole*[1] ! » Le général George Smith Patton repose au cimetière de Hamm, auprès de ses hommes.

Notes

Prologue

1. Martin Blumenson, *The Patton Papers (1940-1945)*, II, Boston, Da Capo Press, 1996, p. 457-458 ; Carlo D'Este, *Patton. A Genius for War*, New York, Harper Perennial, 1996, p. 602-605 ; Yannis Kadari, *Patton*, Paris, Perrin, 2011, p. 211-215.

Introduction

1. En 1944, ces hommes sont respectivement les commandants du 12e groupe d'armées, de la 1re armée, de la 7e armée et de la 5e armée.

2. George Forty, *Patton's Third Army at War*, Shepperton, Ian Allan Ltd, 1978, p. 10.

3. Dave A. Lande, *I Was with Patton. First-Person Accounts of WWII in George S. Patton's Command*, Saint Paul, MBI Publishing Company, 2002, p. 286.

4. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 135.

5. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 6.

6. Jonathan W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors. Eisenhower, Patton, Bradley, and the Partnership that Drove the Allied Conquest in Europe*, New York, NAL Caliber, 2012, p. 500.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 109.

8. *Ibid.*, p. 841.

9. http://www.pennlive.com/midstate/index.ssf/2013/12/gen_george_patton_letters_to_h.html.

10. Simpson est le chef de la 9e armée.

11. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 54-55.

12. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 812, citant Dwight MacDonald.

13. *Ibid.*, p. 813.

14. *Ibid.*, p. 616 et 817.

15. Brian M. Sobel, *Fighting Patton*, Bloomington, Indiana University Press, 2013, p. 7.

16. Porter B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, New York, Touchstone, 1982, p. 154.

17. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 858 ; C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 814.

18. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 570.

19. Voir Kevin M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, Lincoln, Potomac Books, 2006.

20. B.M. Sobel, *Fighting Patton*, *op. cit.*, p. 7.

21. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 21.

22. *Ibid.*, p. 747-748.

23. Stanley P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, New York, Harper Collins, 2002, p. 683.

24. B.M. Sobel, *Fighting Patton*, *op. cit.*, p. XVI.

25. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 686 et suivantes.

26. Cette jeune Britannique fut le chauffeur d'Eisenhower à partir de 1943.

27. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 255.

28. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 706.

29. Ladislas Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, Paris, Stock, 1963, p. 250-251. À Knustford, en Angleterre, Patton fera des déclarations qui seront travesties par la presse.

PREMIÈRE PARTIE
LA GENÈSE D'UN GÉNÉRAL
1885-1940

Chapitre premier
Une jeunesse dans l'ombre des héros

1. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 53.

2. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 27 et suivantes.

3. *Id.*, *Patton*, Rennes, Ouest-France, 1993, p. 19.

4. *Ibid.*, p. 20-22.

5. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 41.

6. Michael Keane, *George S. Patton. Blood, Guts and Prayer*, Washington DC, Regnery History, 2012, p. 5.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 27.

8. Au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècle, en plus de l'armée fédérale, qui est permanente, l'armée américaine compte des unités formées dans chaque État : les milices.

9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 25.

10. Partisans de Mohamed Ahmed, dit le Maadhi, qui a tenté d'instaurer un califat et dont le fait d'armes le plus retentissant est la prise de Khartoum, défendue par le général britannique Gordon, en 1885.

11. M. Keane, *George S. Patton. Blood, Guts and Prayer*, *op. cit.*, p. 27.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 27.

13. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 36-37.

14. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 56.

15. Roger H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, New York, Avery Publishing Group, 1993, p. 4.

16. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 40.

17. Ces événements ne sont pas plus éloignés de lui que le sont de nous, respectivement, la guerre d'Algérie et la fin de la guerre froide.

18. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 31-32.

19. De rares historiens mettent en doute le fait que Patton ait pu souffrir de ce handicap. Cf. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 702.

20. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 56-57.

21. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 47-48.

22. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 38-39.

23. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 61.

24. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 61.

25. *Ibid.*, p. 83.

26. *Ibid.*, p. 102.

27. Le *drill*, à l'armée, consiste en des exercices répétitifs, notamment pour changer de formation rapidement et sans hésitation.

28. Patton parle du VMI.

29. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 81.

30. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 16.

31. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 119.

32. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 89.

33. Souligné par Patton.

34. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 125.

35. *Ibid.*, p. 130.

36. *Ibid.*, p. 135.

37. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 96.

38. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 177.

39. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 82-83.

40. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 153.

41. *Ibid.*, p. 146.

42. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 14-15.

43. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 154.

44. Célèbre université de New York.

45. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 168.

46. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 21.

47. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 173.

Chapitre II
Un jeune officier brillant et ambitieux

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 188.

2. *Ibid.*, p. 197.

3. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 114-116.

4. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 205.

5. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 118.

6. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 210.

7. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 121.

8. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 222.

9. Pentathlon : tir au pistolet, nage sur 300 mètres, escrime, course d'obstacles à cheval (*steeple-chase*), course à pied sur 4 000 mètres.

10. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 131.

11. *Ibid.*, p. 135.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 240.

13. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 139-140.

14. Voir G.S. Patton, « The Form and Use of the Saber », *in* Charles Province, *Pure Patton. A Collection of Military Essays, Commentaries, Articles and Critiques by George S. Patton Jr*, CreateSpace Independent Publishing, 2009, p. 107 et suivantes.

15. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 255.

16. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 144.

17. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 267.

18. Voir G.S. Patton, « Saber Exercice » (1914), *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 299 et suivantes.

19. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 154.

20. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 281.

21. William Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, Antony, ETAI, 2014, p. 15.

22. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 151.

23. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 35.

24. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 153.

25. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 298.

26. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 175.

27. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 307-309.

28. *Ibid.*, p. 326.

29. *Ibid.*, p. 328.

30. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 175.

31. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 351.

32. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, I, *op. cit.*, p. 183.

33. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 368-369.

34. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 38.

35. Voir G.S. Patton, « Cavalry Work of the Punitive Expedition », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 19-22.

36. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 373.

Chapitre III
La Première Guerre mondiale : le pionnier des tanks américains

1. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 125-126.

2. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 380-381.

3. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 36.

4. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 393.

5. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 193.

6. Un sentiment qui sera encore plus marqué en 1944-1945.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 405.

8. « *Sammies* » (d'Oncle Sam) et « *Doughboys* » : surnoms des soldats américains pendant la Première Guerre mondiale.

9. Mitchell, qui donnera son nom à un fameux bombardier, est considéré comme le père de l'US Air Force.

10. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 432.

11. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 197.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 422 et 427.

13. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 200.

14. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 418.

15. *Ibid.*, p. 424.

16. *Ibid.*, p. 432.

17. John Nelson Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, Washington DC, Brassey's Inc., 2004, p. 2.

18. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 432-433.

19. *Ibid.*, p. 463.

20. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 2.

21. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 208.
22. « Tank Corps », en anglais.
23. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 498.
24. *Ibid.*, p. 672.
25. *Ibid.*, p. 472.
26. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 214.
27. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 54.
28. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 492.
29. *Ibid.*, p. 515.
30. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 220.
31. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 533.
32. *Ibid.*, p. 535.
33. *Ibid.*, p. 536.
34. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 220.
35. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 559.
36. Les couleurs respectives de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie.
37. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 541.
38. *Ibid.*, p. 558.
39. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 228.
40. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 558.
41. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 232.
42. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 585.
43. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 235.
44. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 587-588.
45. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 69.
46. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 590.
47. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 71.
48. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 242-243.
49. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 600.
50. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 253.
51. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 610.
52. *Ibid.*, p. 609.
53. *Ibid.*, p. 628.

54. *Ibid.*, p. 616.

55. *Ibid.*, p. 627-628.

56. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 76.

57. *Ibid.*, p. 76.

58. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 631.

59. *Ibid.*, p. 621.

60. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 263.

61. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 641.

62. *Ibid.*, p. 668.

63. Voir G.S. Patton, « War as She Is », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 371 et suivantes.

64. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 684.

Chapitre IV
Retour au sein de la cavalerie

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 716.

2. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 286-289.

3. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 737.

4. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 289.

5. *Ibid.*, p. 290-291.

6. Stephen E. Ambrose, *Eisenhower. Soldier, General of the Army, President-Elect (1890-1952)*, t. I, New York, Simon & Schuster, 1983, p. 73.

7. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 160.

8. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 722.

9. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 83.

10. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 316.

11. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 50-54.

12. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 82-84.

13. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 716-720.

14. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 348-349.

15. Voir G.S. Patton, « Obligation of Being an Officer », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 227-229.

16. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 79.

17. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 307.

18. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 753-755 et 764.

19. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 161.

20. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 331.

21. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 88.

22. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 774.

23. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 288.

24. *Ibid.*, p. 333.

25. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 166-167.

26. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 780-782.

27. *Ibid.*, p. 778.

28. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 72.

29. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 798.

30. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 108.

31. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 336-337.

32. B.M. Sobel, *Fighting Patton*, *op. cit.*, p. 20.

33. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 337.

34. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 29.

35. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 806.

36. *Ibid.*, p. 818.

37. De fait, pendant la Seconde Guerre mondiale, Patton se déplace avec une réserve de médailles pour les remettre sur-le-champ.

38. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 343.

39. B.M. Sobel, *Fighting Patton*, *op. cit.*, p. 13-15.

40. John S.D. Eisenhower, *Strictly Personal*, New York, Doubleday, 1974, p. 8-9.

41. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, *op. cit.*, I, p. 837.

42. *Ibid.*, p. 849.

43. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 344.

44. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, *op. cit.*, I, p. 876.

45. *Ibid.*, p. 859.

46. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 84.

47. *Ibid.*, p. 84.

48. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 870.

49. *Ibid.*, p. 876.

50. *Ibid.*, p. 887.

51. Voir G.S. Patton, « The Probable Characteristics in the Next War », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 181-206.

52. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 890-891.

53. L'armée allemande avant la Wehrmacht.

54. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 99.

55. Les pays occidentaux vivent dans la « peur du Rouge » depuis la victoire des bolcheviques et la création de l'Union soviétique en 1921.

56. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 894.

57. Matthew Josephson, *Infidel in the Temple. A Memoir of the Nineteen-Thirties*, New York, Alfred A. Knopf, 1967, p. 99-100 ; rapporté par Gene Smith, *The Shattered Dream. Herbert Hoover and the Great Depression*, New York, William Morrow, 1970, p. 164.

58. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 93.

59. Personnages célèbres de l'histoire de la République romaine.

60. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 897-900.

Chapitre v
La crainte de ne plus jamais combattre

1. B.M. Sobel, *Fighting Patton*, *op. cit.*, p. 15-16.

2. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 360-361.

3. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 214-215.

4. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 361.

5. *Ibid.*, p. 358-359 et note 5 p. 875.

6. Le paradis des guerriers vikings qui y sont emmenés par les Walkyries.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 917-918.

8. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 88-89.

9. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 367.

10. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 929.

11. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 368.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 939.

13. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 102.

Chapitre VI
L'heure du destin

1. L'armée de terre américaine dans son ensemble aligne alors moins de 200 000 hommes.

2. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 944.

3. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 377.

4. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 120-121. Patton fait référence à la fameuse victoire remportée par le Carthaginois Hannibal en −216. À cette occasion, le consul Varron, qui commandait en ce jour funeste pour Rome, aurait précipité le désastre.

5. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 92-93.

6. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 949-950.

7. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 108.

8. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 953.

9. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 103.

10. Chaque État des États-Unis dispose d'une force armée qui lui est propre : la garde nationale, au sein de laquelle le service n'est pas permanent pendant toute l'année. L'armée fédérale est quant à elle l'armée régulière des États-Unis.

11. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 370-371.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, I, *op. cit.*, p. 955.

13. *Ibid.*, p. 956.

14. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 239-240, d'après une lettre adressée à Pershing par Patton.

15. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 114-115.

16. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 95-96. Une somme vraisemblablement rondelette que Patton ne fera jamais connaître. Une seule commande atteignait le total de 800 dollars.

17. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 381-383.

18. Voir les photographies *in* W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 107.

19. *Ibid.*, p. 108.

20. Harry Semmes, *Portrait of Patton*, New York, Appleton Century Crofts, 1955, p. 14.

21. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 14-15.

22. Superhéros luttant pour le bien en vogue dans les *comics*, les bandes dessinées américaines.

23. MP : Military Police, soit un soldat de la police militaire.

24. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 13.

DEUXIÈME PARTIE
LE DESTIN D'UN GUERRIER
1941-1943

Chapitre premier
Préparation au combat

1. Le cinéphile peut s'en donner une idée en visionnant *Les Douze Salopards* de Robert Aldrich.

2. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 17.

3. Surnom donné à la 2e DB américaine.

4. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 115.

5. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 39.

6. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 123.

7. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 481.

8. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 113.

9. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 19-22.

10. *Ibid.*, p. 15.

11. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 252-253.

12. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 403.

13. M. Blumenson, *The Patton Papers (1940-1945)*, II, Boston, Houghton Mifflin Company, 1974, p. 56.

14. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 23.

15. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, *op. cit.*, II, p. 55.

16. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 406.

17. H. Semmes, *Portrait of Patton*, *op. cit.*, p. 83.

18. Voir G.S. Patton, « Notes and Technique of Desert Warfare » et « The Desert Training Corps, *Cavalry Journal*, sept.-oct. 1942 », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 211.

19. Surnom du général Pershing pendant la Grande Guerre.

20. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 59.

21. Voir G.S. Patton, « The Desert Training Corps », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 91.

22. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 75.

23. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 69-70.

24. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 61.

25. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 118-122.

26. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 262.

27. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 31.

28. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 409-410.

29. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 118-122.

30. Voir G.S. Patton, « Notes and Technique of Desert Warfare », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 220.

31. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 62.

32. Voir G.S. Patton, « The Desert Training Corps », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 91.

33. Voir G.S. Patton, « Notes and Technique of Desert Warfare », *ibid.*, p. 212.

34. Patton to Marshall, April 1942, GCMRL/G. C. Marshall Papers [Pentagon Office, Selected] ; http://marshallfoundation.org/library/digital-archive/to-major-general-george-s-patton-jr-2/.

35. Voir G.S. Patton, « Notes and Technique of Desert Warfare », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 217.

36. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 27.

37. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 69.

38. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 410.

39. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 125.

40. Voir G.S. Patton, « Notes and Technique of Desert Warfare », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 215.

41. Voir G.S. Patton, « The Desert Training Corps », *ibid.*, p. 91.

42. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 26.

43. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 413.

44. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 41.

45. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 68-69.

46. *Ibid.*, p. 66.

47. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 411.

48. *Ibid.*, p. 412.

49. Steven J. Zaloga, *US Armored Units in the North African and Italian Campaigns (1942-1945)*, Oxford, Osprey Publishing, 2006, p. 20.

50. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 99.

51. À ce stade de la guerre, le Sherman surclasse ou reste l'équivalent des principaux chars de combat allemands, les Panzers III et IV.

52. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 56.

53. Regroupant les chefs d'état-major britanniques et leurs homologues américains, cet organisme sera à l'origine des principales décisions stratégiques prises par les forces alliées anglo-américaines pendant la guerre.

54. Voir Mark Perry, *Partners in Command. George Marshall and Dwight Eisenhower in War and Peace*, Londres, Penguin Books, 2007, p. 100-130.

55. Une « Task Force » est une force opérationnelle de l'armée américaine engagée pour une mission spécifique.

56. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 127.

57. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 70.

58. M. Perry, *Partners in Command…*, *op. cit.*, p. 121.

59. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 82.

60. Si les rumeurs vont bon train pendant la guerre, elle ne s'en ouvrira qu'après le décès d'Eisenhower dans son livre *Past Forgetting. My Love Affair with Dwight D. Eisenhower*.

61. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 82.

62. Les sous-marins allemands.

63. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 82.

64. Dwight D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, Paris, Robert Laffont, 1949, p. 102.

65. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 84.

66. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 69.

67. Elle dépend en fait encore plus de la réaction de Hitler…

68. Harry Yeide, *Fighting Patton. George S. Patton Jr. Through the Eyes of His Enemies*, Minneapolis, Zenith Press, 2014, p. 109.

69. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 86.

70. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 111.

71. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 106-107.

72. Barbara B. Tomblin, *With Utmost Spirit. Allied Naval Operations in the Mediterranean (1942-1945)*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2004, p. 12.

73. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 108.

74. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 74.

75. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 103-104.

76. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 87.

77. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 109.

Chapitre II
Torch : première victoire

1. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 46.

2. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 86.

3. *Ibid.*, p. 93-94.

4. Il faut tenir compte des impératifs pour la stabilité des navires et les risques d'accident ou d'explosion.

5. Rick Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, New York, Henry Holt & Company, 2002, p. 139.

6. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 26.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 95.

8. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 37.

9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 96.

10. Sur l'échec de ces pourparlers secrets en Afrique du Nord, voir R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 42-49 et Jacques Belle, *L'Opération Torch et la Tunisie*, Paris, Economica, 2011, p. 86 et suivantes et p. 96-97.

11. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 98.

12. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 80-81.

13. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 434.

14. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 97.

15. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 278.

16. Plusieurs versions existent (mais il a dû répéter son harangue plusieurs fois). Selon Rick Atkinson, il aurait suggéré de les tenir « par les couilles » : R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 36.

17. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 34 ; Houdini est un fameux prestidigitateur américain.

18. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 100.

19. Lettre à Stimson le 7 décembre 1942. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 134.

20. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 36.

21. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 435.

22. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 105-106.

23. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 42.

24. Les tirs de l'*Augusta* qui ont détruit la barge de Patton ont également endommagé ses radios. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 434-435.

25. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 138-139.

26. Voir G.S. Patton, « Notes and Technique of Desert Warfare », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 221.

27. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 138.

28. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 116.

29. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 91.

30. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 45-46.

31. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 110.

32. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 150. On dénombre 3 300 pertes chez les Français.

33. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 285.

34. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 152-153 et D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 43-44.

35. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 43.

36. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 110-112 et 114-115.

37. Eisenhower ne fait en revanche aucune confiance à Noguès. Voir D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 160.

38. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 113-114.

39. *Ibid.*, p. 172.

40. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 19.

41. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 134.

42. *Ibid.*, p. 230.

43. Eisenhower est clair sur ce point dans ses Mémoires : si Vichy a bien supprimé les droits des Juifs, les Arabes s'en montrent satisfaits et seul l'ordre compte. « Nous étions sur le sol d'un allié. » Voir D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 139.

44. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 127-128.

45. C'est du moins ce qu'écrit Eisenhower (*Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 160-161).

46. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 106 et 130.

47. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 123. Eisenhower est originaire d'Abilene, dans le Kansas. D'après Patton, Ike dit *tiffin* au lieu de *lunch*, *petrol* au lieu de *gasoline*, et use du mot *Flak* – un terme allemand en fait – pour parler de DCA.

48. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 258.

49. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 129.

50. *Ibid.*, p. 135.

51. *Ibid.*, p. 133.

52. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 267.

53. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 133.

54. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 153.

55. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 135.

56. Un Combat Command (A, B ou C) est une subdivision et un groupement interarmes d'une division blindée américaine.

57. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 447.

58. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 138.

59. Voir G.S. Patton, « Notes and Technique of Desert Warfare », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 218.

60. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 139.

61. *Ibid.*, p. 150.

62. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 295.

63. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 150.

64. *Ibid.*, p. 141.

65. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 22.

66. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 150.

67. *Ibid.*, p. 137. Par ailleurs, Eisenhower, très satisfait de Patton, le classe cinquième sur les 150 généraux américains qu'il connaît.

Chapitre III
La Tunisie : l'ultime recours pour l'US Army

1. Dans ses carnets, Patton les appelle respectivement « *A Number 1* » et « *B Number 1* ».

2. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 290.

3. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 154-155. C'est en fait Marshall qui a fait la suggestion à Eisenhower et non l'inverse.

4. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 115.

5. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 155.

6. *Ibid.*, p. 158.

7. *Ibid.*, p. 158-159.

8. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 440.

9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 162.

10. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 450.

11. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 153.

12. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 180.

13. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 173.

14. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 401.

15. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 178.

16. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 186.

17. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 130.

18. M. Blumenson, *La Passe de Kasserine*, Paris, Presses de la Cité, 1968, p. 297.

19. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 155.

20. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 401.

21. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 181.

22. *Ibid.*, p. 189.

23. *Ibid.*, p. 184.

24. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 138.

25. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 402.

26. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, photographie p. 147.

27. McKeogh, p. 77.

28. Le casque précédent était un casque type « plat à barbe » datant de la Première Guerre mondiale, similaire au fameux modèle britannique.

29. Voir G.S. Patton, « The Desert Training Corps », *in* Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 91.

30. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 159-160.

31. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 464.

32. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 402.

33. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 46.

34. Gerald Astor, *Terrible Terry Allen*, New York, Presidio Press, 2003, p. 158.

35. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 185.

36. *Ibid.*, p. 189.

37. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 401.

38. Paul Robinett, *Armor Command*, Dayton, McGregor & Werner, 1959, p. 198.

39. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 154-155.

40. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 140.

41. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 185.

42. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 446.

43. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 191.

44. *Ibid.*, p. 188.

45. Zachary Taylor commandait l'armée américaine au cours de la guerre contre le Mexique de 1846-1848. Il sera élu président des États-Unis en 1848.

46. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 467.

47. Omar N. Bradley, *A Soldier's Story*, New York, Henry Holt, 1951, p. 44-45.

48. *Ibid.*, p. 52.

49. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 178.

50. *Ibid.*, p. 175.

51. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 140.

52. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 161.

53. *Ibid.*, p. 175.

54. David Rolf, *The Bloody Road to Tunis*, Londres, Greenhill Books, 2001, p. 118.

55. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 186.

56. *Ibid.*, p. 181.

57. *Ibid.*, p. 181.

58. Adrian Stewart, *The Campaigns of Alexander of Tunis*, Barnsley, Pen & Sword, 2008, p. 88.

59. *Ibid*., p. 92.

60. Niall Barr, *Yanks and Limeys. Alliance Warfare in the Second World War*, New York, Penguin Random House, 2015, p. 232.

61. Erwin Rommel, *La Guerre sans haine*, Paris, Le Livre contemporain, 1960, p. 387.

62. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 193.

63. De fait, le ravitaillement de la tête de pont de l'Axe en Tunisie est erratique et de plus en plus soumis à un blocus en règle.

64. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 188.

65. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 144-145.

66. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 459.

67. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 315.

68. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 470.

69. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 157.

70. Fin août-début septembre 1942. Alam Halfa est à El Alamein. C'est le premier affrontement entre Montgomery et Rommel.

71. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 158.

72. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 193.

73. *Ibid.*, p. 197.

74. S.J. Zaloga, *George S. Patton*, Oxford, Osprey Publishing, 2010, p. 49.

75. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 190.

76. *Ibid.*, p. 198. Cela paraît surprenant et suicidaire pour l'auteur du tir…

77. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 158.

78. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 197.

79. Percy Schramm, *Kriegstagebuch des OKW*, Erster Halbband, Band 3, p. 328.

80. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 198.

81. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 163.

82. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 892, note 12.

83. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 199.

84. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 452.

85. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 466.

86. *Ibid.*, p. 479.

87. Douglas Porch, *The Path to Victory. The Mediterranean Theater in World War II*, New York, Farrar, Straus and Giroux Inc., 2004, p. 405.

88. A. Stewart, *The Campaigns of Alexander of Tunis*, *op. cit.*, p. 94.

89. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 167.

90. Les Tank Destroyers sont des antichars blindés automoteurs, spécifiquement conçus pour lutter contre les Panzers.

91. D'un autre côté, la 10e division de Panzers a aussi remporté un succès : elle a stoppé Patton dans son avancée vers Gabès.

92. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 325.

93. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 200.

94. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 148.

95. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 204.

96. Il s'agit de la ligne défensive du Sud tunisien, face à la 8e armée britannique.

97. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 164.

98. R. Atkinson, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, *op. cit.*, p. 464.

99. Très brièvement, car il est vite la cible de tirs d'artillerie.

100. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 478.

101. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 218.

102. N. Barr, *Yanks and Limeys. Alliance Warfare in the Second World War*, *op. cit.*, p. 239-240.

103. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 218.

104. *Ibid.*, p. 197-198.

105. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 189.

106. L'homme va passer à la postérité en tentant d'assassiner Hitler à son quartier général en Prusse-Orientale, le 20 juillet 1944.

107. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 213.

108. *Ibid.*, p. 204.

109. *Ibid.*, p. 206.

110. *Ibid.*, p. 207.

111. *Ibid.*, p. 214.

112. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 175-176.

113. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 222.

114. *Ibid.*, p. 223.

115. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 486.

116. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 153.

117. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 220.

118. *Ibid.*, p. 202.

119. *Ibid.*, p. 178.

120. http://content.time.com/time/covers/0,16641,19430412,00.html.

121. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 347.

122. Jugement exagéré. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 221 et 223-224.

Chapitre IV
Sicile : le triomphe du « général cow-boy »

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 230.

2. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 116.

3. *Ibid.*, p. 171.

4. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 229.

5. *Ibid.*, p. 231.

6. *Ibid.*, p. 256.

7. *Ibid.*, p. 260.

8. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 163.

9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 235.

10. *Ibid.*, p. 235-237.

11. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 168.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 240.

13. *Ibid.*, p. 244.

14. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 494.

15. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 176.

16. Ch. Province, *I Was Patton's Doctor. The Reminiscence of Colonel Charles B. Odom, M.D. Third Army Surgical Consultant and General Patton's Personal Physician*, CreateSpace Independent Publishing, 2011, p. 24.

17. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 246.

18. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 499.

19. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 245.

20. *Ibid.*, p. 245.

21. *Ibid.*, p. 252.

22. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 181-182.

23. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 254.

24. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 172.

25. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 254.

26. Victoria Cross (VC), Distinguished Service Order (DSO).

27. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 260.

28. *Ibid.*, p. 255.

29. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 502.

30. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 256.

31. *Ibid.*, p. 257. Mamie est le surnom de l'épouse d'Eisenhower.

32. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 192.

33. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 259-260.

34. *Ibid.*, p. 269.

35. *Ibid.*, p. 265.

36. *Ibid.*, p. 267.

37. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 174.

38. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 272.

39. *Ibid.*, p. 275.

40. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 504.

41. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 274.

42. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 178-179.

43. *Ibid.*, p. 179.

44. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 264.

45. Les photographies en témoignent : Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 177.

46. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 196.

47. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 277.

48. Mis à part l'attaque allemande à El Guettar, en Tunisie.

49. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 202.

50. Ch. Province, *I Was Patton's Doctor…*, *op. cit.*, p. 15-16.

51. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 278.

52. *Ibid.*, p. 325.

53. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 507.

54. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 68-69.

55. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 279.

56. Eisenhower va également porter jusqu'à la fin de la guerre une veste d'uniforme du type « Ike », justement inspirée du *Battle-Dress* britannique…

57. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 200-201.

58. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 285.

59. D. Porch, *The Path to Victory. The Mediterranean Theater in World War II*, *op. cit.*, p. 433-434 ; Nigel Hamilton, *Monty. Master of the Battlefield (1942-1944)*, New York, McGraw-Hill, 1984, p. 308 et 312.

60. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 286.

61. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 208 ; O.N. Bradley, *A General's Life*, New York, Simon & Schuster, 1983, p. 189.

62. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 285.

63. George S. Patton, *War as I Knew It*, New York, Bantam Books, 1980, p. 56.

64. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 289.

65. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 215.

66. Ch. Province, *I Was Patton's Doctor…*, *op. cit.*, p. 17.

67. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 294.

68. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 519.

69. *Ibid.*, p. 514.

70. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 296.

71. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 519.

72. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 314.

73. *Ibid.*, p. 304.

74. *Ibid.*, p. 297.

75. *Ibid.*, p. 299.

76. O.N. Bradley, *op. cit*., p. 193.

77. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 299.

78. *Ibid.*, p. 301.

79. N. Hamilton, *Monty. Master of the Battlefield (1942-1944)*, *op. cit.*, p. 374.

80. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 302.

81. *Ibid.*, p. 306 et suivantes ; C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 524.

82. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 555.

83. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 412-413.

84. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 81-82 et 94.

85. La *Purple Heart*, littéralement le « cœur pourpre », est la médaille accordée pour les blessés.

86. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 311.

87. *Ibid.*, p. 313.

88. *Ibid.*, p. 305.

89. *Ibid.*, p. 311.

90. *Ibid.*, p. 306 ; ce surnom donné à Eisenhower ne serait pas seulement une référence à ses initiales, mais aussi une prise de conscience par Patton du fait qu'il doit sa position et ses commandements, présents comme futurs, avant tout à son vieil ami.

91. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 224.

92. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 211.

93. G. Astor, *Terrible Terry Allen*, *op. cit.*, p. 219-229.

94. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 303.

95. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 205.

96. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 525.

97. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 224.

98. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 316. Hannibal n'a jamais posé le pied en Sicile.

99. *Ibid.*, p. 315.

100. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 85.

101. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 530.

102. Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 20.

103. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 317.

104. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 166.

105. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 324.

Chapitre v
Les gifles

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 327.

2. *Ibid.*, p. 296.

3. Michael Reynolds, *Monty and Patton. Two Paths to Victory*, Pen & Sword Military, p. 166.

4. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 86-87.

5. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 528.

6. L'état-major des forces alliées.

7. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 222.

8. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 330-332.

9. Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 19-20.

10. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 332.

11. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 228.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 333.

13. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 532.

14. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 333.

15. O.N. Bradley, *op. cit.*, p. 160.

16. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 238.

17. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 337.

18. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 168.

19. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 538.

20. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 89.

21. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 340.

22. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 91.

23. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 542-543.

24. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 341-342.

Chapitre VI
Rédemption

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 349.

2. *Ibid.*, p. 335.

3. David N. Spires, *Patton's Air Force*, Washington DC, Smithsonian Institution Scholarly Press, 2002, p. 46.

4. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 356-357.

5. Il est pourtant chargé par Patton de le ravitailler en alcool.

6. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 374.

7. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 540-541 et 551.

8. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 341.

9. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 551.

10. *Ibid.*, p. 344.

11. O.N. Bradley, *op. cit.*, p. 208.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 346-347.

13. *Ibid.*, p. 354.

14. *Ibid.*, p. 359.

15. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 193.

16. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 307. Pure propagande : les Allemands sont très respectueux des corps de leurs camarades.

17. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 510. L'allusion est claire : Patton ne fait bien entendu aucunement allusion au saturnisme…

18. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 3 et 378-379.

19. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 351.

20. *Ibid.*, p. 373.

21. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 194.

22. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 316.

23. *Ibid.*, p. 431.

24. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 510.

25. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 431.

26. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 249.

27. *Ibid.*, p. 247.

28. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 509.

29. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 349.

30. *Ibid.*, p. 358.

31. *Ibid.*, p. 366.

32. Service britannique de décryptage des messages codés allemands transmis par la machine Enigma.

33. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 203.

34. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 366.

35. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 204.

36. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 93.

37. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 556.

38. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 370.

39. Ce qui sera effectivement réalisé par un corps d'armée qui débarquera à Anzio en janvier 1944.

40. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 389.

41. *Ibid.*, p. 371.

42. *Ibid.*, p. 394.

43. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 172.

44. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 204-205.

45. B.M. Sobel, *Fighting Patton*, *op. cit.*, p. 44.

46. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 91-92.

47. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 380.

48. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 172.

49. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 393.

50. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 338.

51. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 390.

52. Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 23.

53. OKW : le haut commandement de la Wehrmacht.

54. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 545.

55. Ce qui ne signifie aucunement qu'un tel déploiement n'aurait pas été réalisé sans la manœuvre d'intoxication impliquant Patton.

56. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 214.

TROISIÈME PARTIE
L'ENTRÉE DANS LA LÉGENDE
1944-1945

Chapitre premier
L'armée fantôme en Angleterre

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 349.
2. *Ibid.*, p. 390 et 399.
3. *Ibid.*, p. 393.
4. *Ibid.*, p. 432.
5. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 546.
6. La phase initiale d'Overlord, qui inclut le débarquement du jour J.
7. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 216.
8. L'opération sera rebaptisée Dragoon.
9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 394-395.
10. Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 27-28.
11. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 562.
12. *Ibid.*, p. 561.
13. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 397.
14. *Ibid.*, p. 398-399.
15. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 563.
16. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 222.
17. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 414.
18. Le mot aurait été confié à Harry Butcher avec l'idée qu'il sera répété à l'intéressé. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 567.
19. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 269.
20. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 421.
21. Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 35.
22. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 226.
23. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 96-97.
24. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 438.
25. Ch. Province, *Pure Patton…*, *op. cit.*, p. 36.
26. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 572.
27. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 412.
28. http://pattonthirdarmy.com.

29. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 25.

30. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 237.

31. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 581.

32. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 100-101.

33. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 418.

34. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 228-229.

35. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 411.

36. *Ibid.*, p. 418.

37. *Ibid.*, p. 410.

38. *Ibid.*, p. 419.

39. *Ibid.*, p. 414.

40. *Ibid.*, p. 393.

41. http://pattonthirdarmy.com/willie.html ; voir aussi le site du musée Patton de Fort Knox.

42. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 421.

43. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 580.

44. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 24.

45. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 238.

46. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 207.

47. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 416.

48. *Ibid.*, p. 426.

49. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 236.

50. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 417.

51. Celui de Guadalcanal, en août 1942, de moindre envergure sur le plan des forces terrestres, s'est effectué sans opposition sur les plages.

52. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 596.

53. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 419.

54. *Ibid.*, p. 433.

55. *Ibid.*, p. 435.

56. http://www.americainwwii.com/articles/pattons-ghost-army/.

57. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 239.

58. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 472.

59. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 219 et L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 245.

60. Le service de renseignements de la Wehrmacht.

61. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 209.

62. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 321.

63. *Ibid.*, p. 415.

64. *Ibid.*, p. 248.

65. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 108.

66. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 605.

67. *Ibid.*, p. 413.

68. *Ibid.*, p. 428.

69. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 573-574.

70. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 103-104.

71. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 433.

72. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 116.

73. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 430.

74. *Ibid.*, p. 459.

75. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 115.

76. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 433.

77. *Ibid.*, p. 454-455.

78. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 25.

79. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 23 et 45-47.

80. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 52.

81. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 426.

82. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 242-243.

83. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 112-113.

84. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 430.

85. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 129-130.

86. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 435.

87. Tous les deux membres de l'Air Force. McCloy a été notamment employé au ministère de la Guerre et McNarney a été l'adjoint du commandant en chef en Méditerranée.

88. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 299.

89. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 441.

90. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 303.

91. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 441-443.

92. *Ibid.*, p. 444.

93. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 302.

94. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 447.

95. *Ibid.*, p. 449.

96. *Ibid.*, p. 451.

97. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 464.

98. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 451.

99. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 270.

100. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 460.

101. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 312-314.

102. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 445.

103. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 468-469.

Chapitre II
La Normandie : le retour dans l'arène

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 460.

2. *Ibid.*, p. 461.

3. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 591.

4. Simpson est chauve…

5. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 462.

6. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 316.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 462.

8. *Ibid.*, p. 463.

9. *Ibid.*, p. 466.

10. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 105.

11. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 465.

12. *Ibid.*, p. 466.

13. *Ibid.*, p. 468.

14. *Ibid.*, p. 469-470.

15. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 610.

16. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 470-471.

17. Un bombardement en tapis, c'est-à-dire le largage massif de bombes par des bombardiers lourds.

18. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 472.

19. *Ibid.*, p. 472.

20. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 29.

21. Le « Dakota » est le célèbre surnom donné à la version civile du C-47, le DC3.

22. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 473.

23. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 257.

24. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 477.

25. *Ibid.*, p. 478.

26. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 363.

27. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 343.

28. Ce qui n'a rien de surprenant, « *Eagle* », l'Aigle, est le nom de code pour la 1re armée.

29. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 368.

30. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 90.

31. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 478.

32. *Ibid.*, p. 480.

33. Yannis Kadari remarque avec justesse qu'elle devait rappeler à Patton le Dodge de commandement de Pershing du temps de leur équipée au Mexique (*Patton*, *op. cit.*, p. 220).

34. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 479.

35. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 60.

36. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 275.

37. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 48 et 71.

38. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 612.

39. *Ibid.*, p. 576-577.

40. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 56.

41. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 575-576.

42. Charles Codman, *Drive*, Boston, Little, Brown and Co., « An Atlantic Monthly Press Book », 1957, p. 273-274.

43. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 289.

44. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 479.

45. *Ibid.*, p. 480.

46. *Ibid.*, p. 479.

47. *Ibid.*, p. 481.

48. *Ibid.*, p. 484-485.

49. *Ibid.*, p. 486.

50. *Ibid.*, p. 485.

51. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 229.

52. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 497.

Chapitre III
La percée en Normandie : la chevauchée fantastique

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 488.

2. Russell Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, Bloomington, Indiana University Press, 1981, p. 251.

3. Pour des clichés de Patton à bord de son avion, voir G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 64 et 75.

4. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 61.

5. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 489.

6. *Ibid.*, p. 489.

7. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 62.

8. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 490.

9. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, p. 232.

10. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 490.

11. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 270-271.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 491.

13. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 274.

14. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 493.

15. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 118.

16. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 277.

17. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 94.

18. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 277.

19. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 493.

20. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 628.

21. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 287.

22. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 620.

23. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 70.

24. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 627.

25. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 251.

26. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 495.

27. *Ibid.*, p. 496.

28. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 290.

29. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 197.

30. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 290-291.

31. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 100-101.

32. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 481.

33. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 230.

34. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 319.

35. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 500.

36. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 623.

37. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 496.

38. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 291-292.

39. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 496.

40. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 118.

41. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 98.

42. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 369.

43. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 630 ; J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 369.

44. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 284.

45. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, p. 257-258.

46. Alistair Horne, David Montgomery, *Monty (1944-1945). The Lonely Leader*, Londres, Macmillan, 1994, p. 231.

47. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 633.

48. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 295.

49. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 228.

50. Max Hastings, *Overlord*, Londres, Michael Joseph Ltd, 1984, p. 331.

51. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 630-634.

52. « Le mur de l'Ouest » : la « ligne Siegfried » pour les Alliés.

53. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 516.

54. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 74.

55. *Ibid.*, p. 81.

56. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 518.

57. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 637, citant Geoffrey Perret, *Winged Victory. The Army Air Forces in World War II*, New York, Random House, 1993, p. 312-313.

58. Radio Corporation of America, qui est à l'origine de la création de NBC. En 1944, Harbord est encore le président du conseil d'administration de la RCA.

59. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 518.

60. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 302.

61. *Ibid.*, p. 318.

62. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 501.

63. *Ibid.*, p. 503.

64. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 368.

65. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 501.

66. *Ibid.*, p. 502. Cela fait quand même trois mains. Probablement une forme d'humour à la Patton…

67. *Ibid*., p. 504.

68. *Ibid.*, p. 518.

69. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 309.

70. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 140.

71. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 503.

72. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 251.

73. O.N. Bradley, *op. cit.*, p. 375-376.

74. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 504.

75. Ch. Codman, *Drive*, *op. cit.*, p. 159.

76. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 60.

77. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 504.

78. Et pourtant, Patton n'est pas de ces généraux qui limogent facilement leurs subordonnés.

79. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 325-326.

80. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 506.

81. *Ibid.*, p. 508-509.

82. *Ibid.*, p. 515.

83. Russell A. Hart, *Clash of Arms. How the Allies Won in Normandy*, Norman, University of Okhlahoma Press, 2004, p. 302.

84. *Ibid.*, p. 290.

85. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 517.

86. Pas moins de dix-sept opérations aéroportées majeures ont été annulées entre le 6 juin et le 17 septembre, notamment *Choker I* et *Choker II* dans le secteur de la 3e armée. Karel Margry, *Operation Market-Garden. Then and Now*, Boston, After the Battle, 2002, p. 16-22.

87. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 507.

88. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 182.

89. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 509.

90. *Ibid.*, p. 521.

91. *Ibid.*, p. 511.

92. *Ibid.*, p. 511.

93. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 343.

94. Rebaptisée Dragoon.

95. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 517.

96. *Ibid.*, p. 497.

97. Ce qui est faux : il n'a qu'un seul revolver à son ceinturon, et rarement un Colt 45.

98. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 524-525.

99. *Ibid.*, p. 530.

100. *Ibid.*, p. 514.

101. A. Horne, D. Montgomery, *Monty (1944-1945). The Lonely Leader*, *op. cit.*, p. 247.

102. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 517.

103. William B. Mellor, *General Patton. The Last Cavalier*, New York, Putnam Publishing Group, 1971, p. 153.

104. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 113-114.

105. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 517.

106. *Ibid.*, p. 522.

107. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 50.

108. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 522.

109. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 656.

110. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 352.

111. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 524.

112. *Ibid.*, p. 524.

113. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, p. 386.

114. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 527.

115. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 111.

116. De façon fort étrange, Patton rapporte qu'il envoie ces émissaires auprès de Bradley qui les aurait fait mettre sous les verrous. Cf. *ibid*., p. 111.

117. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 639.

118. *Ibid.*, p. 639.

119. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 530.

120. *Ibid.*, p. 529.

121. A. Horne, D. Montgomery, *Monty (1944-1945). The Lonely Leader*, *op. cit*., p. 297.

122. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 743-745.

123. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 361.

124. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 236.

125. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 530.

126. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, p. 384.

127. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 236.

128. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 531 ; Patton fait référence au célèbre poème de Kipling : « Tu seras un homme, mon fils ».

129. *Ibid.*, p. 531.

130. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, p. 391.

131. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 533.

132. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 636.

133. *Ibid.*, p. 649.

134. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 370.

Chapitre IV
Désillusions en Lorraine

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 535.

2. *Ibid.*, p. 536.

3. *Ibid.*, p. 536.

4. John Buckley, *Monty's Men*, New Haven, Yale University Press, 2013, p. 252.

5. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 281.

6. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 374.

7. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 535.

8. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 650.

9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 537.

10. *Ibid.*, p. 538.

11. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 650-651.

12. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 240.

13. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 539-545.

14. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 67.

15. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, p. 377.

16. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 275.

17. Joachim Ludewig, *Rückzug. The German Retreat from France. 1944*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2012, p. 238-240.

18. *Ibid.*, p. 186 et 227 ; R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, p. 377.

19. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 419.

20. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 41.

21. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 545.

22. *Ibid.*, p. 545.

23. À la demande des Allemands, qui craignent que les FFI ne commettent des exactions…

24. Jean-Paul Pallud, *Rückmarsch! The German Retreat from Normandy. Then and Now*, Boston, After the Battle, 2006, p. 331. La date varie du 10 au 12 septembre.

25. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 549.

26. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 661.

27. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 299.

28. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 91.

29. *Ibid.*, p. 104-107.

30. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 549.

31. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 236.

32. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 398.

33. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 552.

34. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 68.

35. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 557.

36. *Ibid.*, p. 566.

37. *Ibid.*, p. 554-555 et C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 657-658.

38. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 555-556.

39. *Ibid.*, p. 558.

40. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 64.

41. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, note 44, p. 915.

42. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 558.

43. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 655.

44. *Ibid.*, p. 655.

Chapitre v
L'automne perdu : la Sarre hors de portée

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 562.

2. *Ibid.*, p. 561.

3. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 547.

4. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 563.

5. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 145.

6. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 655.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 565.

8. *Ibid.*, p. 567.

9. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 53 ; W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 189.

10. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 169.

11. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 157.

12. *Ibid.*, p. 158-160.

13. *Ibid.*, p. 145.

14. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 654.

15. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 197.

16. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 854-855 ; un exemple de la tenue arborée dans G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 62.

17. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 175-176.

18. *Ibid.*, p. 188.

19. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 658.

20. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 177.

21. *Ibid.*, p. 170-175 ; C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 654, citant James H. Doolittle, *I Could Never Be So Lucky Again*, New York, Bantam, 1991, p. 420 et Ch. Codman, *Drive*, *op. cit.*, p. 183-184.

22. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 654, citant Paul Harkins, *When the Third Cracked Europe*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 1969, p. 51-52.

23. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 566.

24. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 655.

25. *Ibid.*, p. 657.

26. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 423.

27. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 568.

28. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 550.

29. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 567.

30. *Ibid.*, p. 570.

31. Ce mois de septembre 1914 ne fut pourtant pas des plus victorieux, car c'est avant tout celui de l'échec sur la Marne et du repli sur l'Aisne.

32. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 571.

33. *Ibid.*, p. 571.

34. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 421.

35. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 452.

36. Infection due à la trop grande humidité des chaussettes et des chaussures sur la longue durée et qui peut mener à des amputations.

37. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 575.

38. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 185.

39. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 422.

40. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 449.

41. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 574.

42. *Ibid.*, p. 577.

43. Voir sa photographie *in* K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 75.

44. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 656.

45. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 579-581.

46. O.N. Bradley, *op. cit*., p. 342.

47. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 423.

48. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 583.

49. *Ibid.*, p. 583.

50. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 259.

51. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 583.

52. En fait, à ce stade de la guerre, de plus en plus de soldats de la Wehrmacht sont eux aussi chaussés de brodequins.

53. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 665.

54. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 162.

55. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 585.

56. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 171.

57. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 87.

58. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 215.

59. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 202.

60. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 177.

61. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 453.

62. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 585.

63. *Ibid.*, p. 589.

64. A. Horne, D. Montgomery, *Monty (1944-1945). The Lonely Leader*, *op. cit.*, p. 224.

65. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 685 ; M. Keane, *George S. Patton. Blood, Guts and Prayer*, *op. cit.*, p. 205-219.

66. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 590.

67. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 440.

68. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 356.

Chapitre VI
Les Ardennes : le chef-d'œuvre d'un cavalier

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 582.

2. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 676.

3. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 458.

4. *Ibid.*, p. 464.

5. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 595.

6. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 435.

7. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 574.

8. O.N. Bradley, *op. cit.*, p. 477.

9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 597.

10. On notera, comme d'habitude, l'absence de Montgomery, qui trouve à chaque occasion un prétexte pour ne pas venir.

11. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 599.

12. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 679 ; R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, t. II, p. 731 ; L. Farago n'est au contraire pas convaincu que Patton se soit départi de son sérieux au cours de cette réunion (*Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 468).

13. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 402.

14. C. D'Este parle du 21, p. 680.

15. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 600.

16. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 680.

17. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 404.

18. N. Hamilton, *Monty. The Battles of Field Marshal Bernard Montgomery*, Londres, Hodder & Stoughton, 1994, p. 481.

19. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 600.

20. *Ibid.*, p. 603. Ce ne sont que des rumeurs infondées. Les Allemands ont certes largué des parachutistes au nord du saillant (opération *Stösser*) et ils ont fait traverser les lignes par des commandos vêtus en GI (opération *Greif*), mais le but est de sécuriser des ponts sur la Meuse et de favoriser la progression des forces terrestres en semant la confusion dans les rangs américains.

21. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 601.

22. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 208.

23. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 449.

24. Harold R. Winton, *Corps Commanders of the Bulge*, Lawrence, University Press of Kansas, 2007, p. 167.

25. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 602.

26. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 682.

27. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 196-197.

28. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 603.

29. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 364.

30. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 451.

31. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, t. II, p. 760.

32. *Ibid.*, p. 764.

33. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 215.

34. *Ibid.*, p. 220.

35. *Ibid.*, p. 232.

36. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 205-206.

37. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 449.

38. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 200.

39. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 691.

40. *Ibid.*, p. 688.

41. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 128.

42. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 605.

43. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, t. II, p. 757.

44. http://www.pattonhq.com/prayer.html.

45. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 687-688.

46. Étrangement, Patton n'emploie pas le mot « Lord » mais écrit « Sir ».

47. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 688.

48. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 581-582.

49. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 691-692.

50. *Ibid.*, p. 692.

51. Patton oublie de mentionner la présence de Bradley. Cf. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 691.

52. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 606.

53. *Ibid.*, p. 608.

54. Voir aussi L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 506-507.

55. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 694.

56. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 507.

57. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 607.

58. *Ibid.*, p. 608.

59. *Ibid.*, p. 626.

60. *Ibid.*, p. 623.

61. *Ibid.*, p. 626 ; Patton fait ici allusion au tapage médiatique qui a suivi l'intervention des marines au Bois-Belleau en 1918, ce qui n'a pas été du goût de l'armée de terre, rivale du corps des marines.

62. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 225.

63. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 624.

64. *Ibid.*, p. 610.

65. *Ibid.*, p. 609.

66. H.R. Winton, *Corps Commanders of the Bulge*, *op. cit.*, p. 229.

67. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 612-614.

68. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 465.

69. Le plus souvent en représailles des massacres perpétués par les SS, dont ceux du Kampfgruppe Peiper qui ont été très médiatisés dès la bataille.

70. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 592.

71. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 700.

72. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 197-198.

73. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 627.

74. Un de ces clichés est visible *in* K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 89.

75. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 624.

76. *Ibid.*, p. 627.

77. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 700.

78. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 626.

79. *Ibid.*, p. 628-629.

80. *Ibid.*, p. 630-633.

81. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 477.

82. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 225.

83. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 636.

84. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 386.

85. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 147.

86. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 241.

Chapitre VII
Au cœur du Reich : le guerrier triomphant

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 643.

2. *Ibid.*, p. 644.

3. *Ibid.*, p. 648.

4. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 485.

5. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 708.

6. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 234.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 648.

8. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 235.

9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 651.

10. *Ibid.*, p. 652.

11. *Ibid.*

12. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 489.

13. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 236.

14. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 655.

15. *Ibid.*, p. 657.

16. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 398-399.

17. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 262.

18. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 659.

19. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 713 ; le 6e corps du général Brooks de la 7e armée de Patch avait été en effet contraint de se replier après avoir atteint le Rhin.

20. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 661. « Angleterre, je te tiens ! » aurait déclaré Guillaume qui, trébuchant sur la plage de Pevensey, aurait pu laisser croire à un mauvais présage. Un épisode qui rappelle aussi César en Afrique pendant la guerre civile alors que Patton cite Scipion l'Africain.

21. *Ibid*., p. 660.

22. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 404.

23. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 661.

24. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 624.

25. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 680.

26. *Ibid.*, p. 677-678.

27. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 524-526.

28. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 683.

29. *Ibid.*, p. 679.

30. *Ibid.*, p. 682.

31. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 713.

32. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 120.

33. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 681.

34. Ch. Province, *I Was Patton's Doctor…*, *op. cit.*, p. 66.

35. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 719.

36. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 505.

37. Richard Baron, *Raid! The Untold Story of Patton's Secret Mission*, New York, Dell, 2000 ; Charles Whiting, *48 Hours to Hammelburg. Patton's Secret Ghost*, New York, S & S International, 2003.

38. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 672.

39. *Ibid.*, p. 664-665.

40. *Ibid.*, p. 671.

41. D.N. Spires, *Patton's Air Force*, *op. cit.*, p. 273.

42. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 716.

43. Ch. Province, *I Was Patton's Doctor…*, *op. cit.*, p. 64.

44. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 676.

45. *Ibid.*, p. 668.

46. *Ibid.*, p. 674.

47. Roosevelt est décédé à Warm Spring à 15 h 35, soit 16 h 35 à l'heure de Washington. Il est alors 22 h 35 en Allemagne (André Kaspi, *Roosevelt*, Paris, Fayard, 1980).

48. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 685.

Chapitre VIII
Amère victoire

1. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 683.

2. Annette Wieviorka, *1945, la découverte*, Paris, Seuil, 2015, p. 92-93.

3. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 683-684.

4. A. Wieviorka, *1945, la découverte*, *op. cit.*, p. 84.

5. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 260-261.

6. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 686.

7. A. Wieviorka, *1945, la découverte*, *op. cit.*, p. 86.

8. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 692.

9. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 280.

10. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 685.

11. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 522-523.

12. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 686 ; la scène a été immortalisée : cf. G. Forty, *Patton's Third Army at War*, *op. cit.*, p. 162.

13. *Ibid.*, p. 689.

14. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 509-510.

15. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 691.

16. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 274.

17. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 693.

18. *Ibid.*, p. 695.

19. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 723.

20. *Ibid.*, p. 722.

21. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 694.

22. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 727.

23. *Ibid.*, p. 696.

24. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 530.

25. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 729.

26. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 699.

27. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 733-734.

28. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 701.

29. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 741.

30. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 701 ; K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 107 pour des photos de Panzerjäger 38 (t) sur des chaînes de montage.

31. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 713.

32. *Ibid.*, p. 702.

33. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 740.

34. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 705.

35. *Ibid.*, p. 696-697.

36. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 310-311.

37. https ://fr.wikipedia.org/wiki/Lipizzan.

38. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 718.

39. *Ibid.*, p. 717.

40. *Ibid.*, p. 698.

41. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 738.

42. *Ibid.*, p. 712.

43. *Ibid.*, p. 739.

44. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 748.

45. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 544.

46. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 734.

47. *Ibid.*, p. 712.

48. Ch. Province, *I Was Patton's Doctor…*, *op. cit.*, p. 69.

49. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 747.

50. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 723-724.

51. *Ibid.*, p. 721.

52. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 536.

53. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 749.

54. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 535-536.
55. Ch. Province, *I Was Patton's Doctor…*, *op. cit.*, p. 69.
56. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 751.
57. http://www.legion.org/library/213128/patton-and-bradley-familys-perspective.
58. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 723.
59. *Ibid.*, p. 726.
60. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 753.
61. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 719.
62. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 722.
63. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 708.
64. *Ibid.*, p. 743.
65. *Ibid.*, p. 759.
66. *Ibid.*, p. 789.
67. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 755.
68. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 731.
69. *Ibid.*, p. 735.
70. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 547.
71. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 739.
72. *Ibid.*, p. 743-744.
73. *Ibid.*, p. 735.
74. *Ibid.*, p. 735.
75. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 552.
76. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 738 et 762.
77. *Ibid.*, p. 767.
78. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 553.
79. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 773.
80. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 770.
81. J.S.D. Eisenhower, *Strictly Personal*, *op. cit.*, p. 114.
82. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 784.
83. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 554.
84. *Ibid.*, p. 554.
85. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 783.
86. *Ibid.*, p. 790.

87. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 555.

88. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, *op. cit.*, II, p. 791.

89. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 776.

90. « Ce n'est qu'un au revoir… » en français.

91. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 800.

92. *Ibid.*, p. 801-803.

93. *Ibid.*, p. 808.

94. *Ibid.*, p. 812.

95. *Ibid.*, p. 812.

96. De voyage en bateau, il n'en aura de toute façon pas été question : le 7 décembre, il reçoit l'ordre d'appareiller depuis Paris pour les États-Unis à bord d'un avion.

97. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 813.

98. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 782.

99. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 271.

100. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 819.

101. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 273-274 ; L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 559-560.

102. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 788.

103. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 819.

104. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 275.

105. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 820.

106. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 561.

107. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 821.

108. Ch. Province, *I Was Patton's Doctor…*, *op. cit*., p. 73.

109. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 276-277.

110. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 825.

111. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 788.

112. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 832.

113. Ce soldat utilise le mot *Heinie*, littéralement les « fesses », en argot.

114. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 285.

115. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 856.

116. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 797.

117. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 833.

118. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 278.

119. Il s'agit de trois fameux généraux de cavalerie de la guerre de Sécession.

120. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 564.

121. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 279.

122. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 799.

123. *Ibid.*, p. 804.

124. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 272.

125. B.M. Sobel, *Fighting Patton*, *op. cit.*, p. 56.

126. Robert K. Wilcox, *Target: Patton. The Plot to Assassinate General George S. Patton*, Washington DC, Regnery History, 2008, p. 1.

127. http://silencepatton.com ; http://www.hollywoodreporter.com/news/watch-general-patton-die-silence-756320 ; http://www.huffingtonpost.com/robert-orlando/general-patton-cold-war-russia_b_5526514.html.

128. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 153.

QUATRIÈME PARTIE
LE MYTHE PATTON

Chapitre premier
Un grand général ?

1. Mais uniquement 457 000 résultats en inscrivant « Dwight Eisenhower » sur le moteur de recherche.

2. J.W. Jordan, *Brothers. Rivals. Victors…*, *op. cit.*, p. 511. Eisenhower utilise l'expression « *field commander* », littéralement « commandant de terrain », par opposition à un général d'état-major ou un chef de l'armée de l'air ou de la marine.

3. *Ibid.*, p. 142-143.

4. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 612.

5. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 21.

6. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 77.

7. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 464.

8. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 353.

9. *Ibid.*, p. 355.

10. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 196.

11. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 216-218.

12. *Ibid.*, p. 218.

13. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 25.

14. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 313-314.

15. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 398-399.

16. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 321.

17. *Ibid.*, p. 340.

18. O.N. Bradley, *op. cit*., p. 367.

19. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 470-471.

20. O.N. Bradley, *op. cit.*, p. 473.

21. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 217.

22. Les défenses auxquelles il est confronté sont certes moins étoffées que sur le front de Dempsey (2e armée britannique) et de Simpson (9e armée américaine).

23. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 415.

24. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 650.

25. *Ibid.*, p. 631.

26. Ch. Province, *op. cit.*, p. 27.

27. Benoît Rondeau, *Afrikakorps : l'armée de Rommel*, Paris, Tallandier, 2013.

28. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 625.

29. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 317.

30. D.D. Eisenhower, *Croisade en Europe*, *op. cit.*, p. 216.

31. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 291-292.

32. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 338.

33. *Ibid.*, p. 379.

34. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 1-2.

35. *Ibid.*, p. 7.

36. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 72.

37. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 692.

38. N. Hamilton, *Monty. The Battles of Field Marshal Bernard Montgomery*, *op. cit.*, p. 602.

39. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 319.

40. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 89.

41. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 701.

42. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 9.

43. R. Weigley, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, *op. cit.*, p. 4.

44. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 388.

45. A. Horne, D. Montgomery, *Monty (1944-1945). The Lonely Leader*, *op. cit.*, p. 45-46.

46. H. Yeide, *Fighting Patton…*, *op. cit.*, p. 419.

47. *Ibid.*, p. 419-420.

48. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 101.

49. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 463.

50. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 129.

51. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 3-4 et 12.

52. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 35-36.

53. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 383.

54. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 336.

55. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 337.

56. *Ibid.*, p. 330.

57. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 79.

58. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 247.

59. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 318 et 322.

60. *Ibid.*, p. 322.

61. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 47.

62. *Ibid.*, p. 87.

63. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 496.

64. *Ibid.*, p. 574-575.

65. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 627.

66. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 240.

67. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 664.

68. J.N. Rickard, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign, 1944*, *op. cit.*, p. 196.

Chapitre II
Une personnalité complexe

1. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 36.

2. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 38 ; S.J. Zaloga, *George S. Patton*, *op. cit.*, p. 59.

3. *Ibid.*, p. 68.

4. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 46-47.

5. *Ibid.*, p. 183.

6. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 63-64.

7. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 92.

8. Harold E. Raugh, Jr., *Wavell in the Middle East (1939-1941). A Study in Generalship*, Norman, University of Okhlahoma Press, 2013, p. 267.

9. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 637.

10. *Ibid.*, p. 584.

11. Truman lui-même, qui mit fin à la ségrégation au sein de l'armée, qualifiait les Noirs de « nègres ». C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 172.

12. *Ibid*., p. 171.

13. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 759-760.

14. Dennis Showalter, *Patton and Rommel. Men of War in the Twentieth Century*, New York, Berkley Caliber, 2005, p. 416.

15. S.P. Hirshson, *General Patton. A Soldier's Life*, *op. cit.*, p. 239.

16. *Ibid.*, p. 264.

17. J.C.H. Lee, le responsable de la logistique d'Eisenhower.

18. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 420.

19. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 555.

20. M. Blumenson, *The Patton Papers…*, II, *op. cit.*, p. 548.

21. *Ibid.*, p. 656.

22. Y. Kadari, *Patton*, *op. cit.*, p. 241.

23. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 153.

24. *Ibid.*, p. 727.

25. L. Farago, *Patton. Grandeur et servitude*, *op. cit.*, p. 53.

26. *Ibid.*, p. 53-56.

27. R.H. Nye, *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, *op. cit.*, p. 65. Le titre fait référence à la première épître de saint Paul aux Corinthiens (13, 12) : « Car nous voyons à présent dans un miroir, d'une manière obscure. »

28. *Ibid.*, p. 63-65.

29. C. D'Este, *Patton. A Genius for War*, *op. cit.*, p. 322.

30. *Ibid.*, p. 320-321.

31. *Ibid.*, p. 320-328.

Chapitre III
Postérité

1. Marie-Hélène Baylac, *Ces objets qui ont fait l'Histoire*, Paris, First, p. 93-104.

2. J.S.D. Eisenhower, *Strictly Personal*, *op. cit.*, p. 99.

3. W. Huon, *Patton, le chasseur de gloire*, *op. cit.*, p. 185. Le débarquement à Fédala est l'unique occasion où il est photographié portant deux revolvers.

4. G.S. Patton, *War as I Knew It*, *op. cit.*, p. 125.

5. http://www.generalpatton.org ; http://www.pbase.com/tombriggs/general_patton_museum.

6. http://generalpattonmuseum.com ; http://www.roadsideamerica.com/story/12659.

7. http://pattonthirdarmy.com/PattonHospitalRoom.html.

8. https ://en.wikipedia.org/wiki/List_of_places_named_for_George_S._Patton.

9. Nicholas Evan Sarantakes, *Making Patton. A Classic War Film's Epic Journey to the Silver Screen*, Lawrence, University Press of Kansas, 2012, p. 133-135.

10. Coppola, très influencé par l'ouvrage de Ladislas Farago qui venait d'être publié, est l'un des principaux scénaristes, avec un certain North.

11. N.E. Sarantakes, *Making Patton*, *op. cit.*, p. 4.

12. D.A. Lande, *I Was with Patton*, *op. cit.*, p. 288.

13. N.E. Sarantakes, *Making Patton*, *op. cit.*, p. 34.

14. Un phénomène récurrent dans l'histoire du cinéma : les traits d'un acteur ou d'une actrice finissent par personnifier l'individu réel dans l'esprit des spectateurs. C'est le cas de Cléopâtre avec Liz Taylor ou encore de Lawrence d'Arabie avec Peter O'Toole.

15. N.E. Sarantakes, *Making Patton*, *op. cit.*, p. 153.

16. *Ibid.*, p. 111.

17. http://www.timesunion.com/local/article/Grandson-of-Gen-Patton-examines-war-5458306.php.

18. N.E. Sarantakes, *Making Patton*, *op. cit.*, p. 184.

19. Titre original : *The Last Days of Patton*.

20. http://www.imdb.com/character/ch0028822/.

21. http://www.apsu.edu/news/patton-be-portrayed-apsu-library-athenaeum.

22. D. Showalter, *Patton and Rommel*, *op. cit.*, p. 316.

23. https ://www.kirkusreviews.com/book-reviews/christopher-leopold-3/blood-and-guts-is-going-nuts/.

24. http://comicbookplus.com/?dlid=25473.

25. http://www.atlastales.com/sI/403.

26. K.M. Hymel, *Patton's Photographs. War as He Saw It*, *op. cit.*, p. 36.

27. *Ouest-France*, 31 mai 2014, http://www.ouest-france.fr/lex-bayeusain-lance-sa-marque-de-montres-patton-2589471.

28. http://www.briansjourney.com/about/nicolosi.

29. http://blogs.wsj.com/chinarealtime/2014/04/25/speed-power-and-strength-a-tank-like-car-named-after-gen-patton-hits-china/.

30. http://www.slate.fr/story/35965/libye-french-bashing-etats-unis ; http://www.liberation.fr/tribune/2004/12/30/le-french-bashing-sport-populaire-aux-etats-unis_504450.

31. B.M. Sobel, *Fighting Patton*, *op. cit.*, p. XIII.

32. http://www.timesunion.com/local/article/Grandson-of-Gen-Patton-examines-war-5458306.php.

Épilogue

1. P.B. Williamson, *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, *op. cit.*, p. 153.

Bibliographie

Les livres consacrés au général Patton et aux campagnes auxquelles il a participé sont beaucoup trop nombreux pour être tous cités. La présente bibliographie indique essentiellement les sources qui ont été effectivement consultées et utilisées par l'auteur.

Ouvrages traitant spécifiquement de Patton, Mémoires et biographies des protagonistes

AMBROSE, Stephen E., *Eisenhower. Soldier, General of the Army, President-Elect (1890-1952)*, New York, Simon & Schuster, 1983.

ASTOR, Gerald, *Terrible Terry Allen*, New York, Presidio Press, 2003.

AXELROD, Alan, *Patton on Leadership. Strategic Lessons for Corporate Warfare*, Upper Saddle River, Prentice Hall Press, 2001 (1999).

BARON, Richard, *Raid! The Untold Story of Patton's Secret Mission*, New York, Dell, 2000 (Putnam, 1981).

BAYLAC, Marie-Hélène, *Ces objets qui ont fait l'Histoire*, Paris, First, 2013.

BLOOMFIELD, Gary L., *The Maxims of General Patton*, Gretna, Pelican Publishing Company, 2013.

BLUMENSON, Martin, *The Patton Papers (1885-1940)*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1972.

–, *The Patton Papers (1940-1945)*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1974.

–, *Patton. Carnets secrets*, Paris, Plon, 1975.

–, *Patton*, Rennes, Ouest-France, 1993.

BRADLEY, Omar N., *A Soldier's Story*, New York, Henry Holt, 1951.

–, *A General's Life*, New York, Simon & Schuster, 1983.

BRIGHTON, Terry, *Masters of Battle. Monty, Patton and Rommel at War*, New York, Penguin, 2009.

BUTCHER, Harry, *My Three Years with Eisenhower*, New York, Simon & Schuster, 1946.

CODMAN, Charles, *Drive*, Boston, Little, Brown and Co., « An Atlantic Monthly Press Book », 1957.

D'ESTE, Carlo, *Patton. A Genius for War*, New York, Harper Perennial, 1996 (1995).

DOOLITTLE, James H., *I Could Never Be So Lucky Again*, New York, Bantam, 1991.

EISENHOWER, Dwight D., *Croisade en Europe*, traduit de l'anglais par Paule de Beaumont, Paris, Robert Laffont, 1949.

EISENHOWER, John S.D., *Strictly Personal*, New York, Doubleday, 1974.

FARAGO, Ladislas, *Patton. Grandeur et servitude*, Paris, Stock, 1963.

FORTY, George, *Patton's Third Army at War*, Shepperton, Ian Allan Ltd, 1978.

GROOM, Winston, *The Generals. Patton, MacArthur, Marshall and the Winning of World War II*, Washington, National Geographic, 2015.

HAMILTON, Nigel, *Monty. Master of the Battlefield (1942-1944)*, New York, McGraw-Hill, 1984.

–, *Monty. The Battles of Field Marshal Bernard Montgomery*, Londres, Hodder & Stoughton, 1994.

HAYS, Robert, *Patton's Oracle. Gen. Oscar Koch, as I Knew Him*, CreateSpace Independent Publishing, 2013.

HIRSHSON, Stanley P., *General Patton. A Soldier's Life*, New York, Harper Collins, 2002.

HOLLENBACH, Karl F., *Patton. Many Lives, Many Battles. General Patton and Reincarnation*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2012 (1989).

HORNE, Alistair, MONTGOMERY, David, *Monty (1944-1945). The Lonely Leader*, Londres, Macmillan, 1994.

HUON, William, *Patton, le chasseur de gloire*, Antony, ETAI, 2014.

HYMEL, Kevin M., *Patton's Photographs. War as He Saw It*, Lincoln, Potomac Books, 2006.

JORDAN, Jonathan W., *Brothers. Rivals. Victors. Eisenhower, Patton, Bradley, and the Partnership that Drove the Allied Conquest in Europe*, New York, NAL Caliber, 2012 (Jonathan W. Jordan, 2011).

JOSEPHSON, Matthew, *Infidel in the Temple. A Memoir of the Nineteen-Thirties*, New York, Alfred A. Knopf, 1967.

KADARI, Yannis, *Patton*, Paris, Perrin, 2011.

KASPI, André, *Roosevelt*, Paris, Fayard, 1980.

KEANE, Michael, *George S. Patton. Blood, Guts and Prayer*, Washington DC, Regnery History, 2012.

LANDE, Dave A., *I Was with Patton. First-Person Accounts of WWII in George S. Patton's Command*, Saint Paul, MBI Publishing Company, 2002.

LAURENT, Boris, *Carnets secrets du général Patton*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2013.

MANCHESTER, William, *American Caesar: MacArthur (1880-1964)*, Paris, Robert Laffont, 1992.

MELLOR, William B., *General Patton. The Last Cavalier*, New York, Putnam Publishing Group, 1971.

MONTGOMERY, Bernard, *Mémoires*, traduit de l'anglais par Jean Weiland, Paris, Plon, 1958.

NYE, Roger H., *The Patton Mind. The Development of an Extraordinary Leader*, New York, Avery Publishing Group, 1993.

PATTON, George S., *War as I Knew It*, New York, Bantam Books, 1980 (Houghton Mifflin, 1947).

PERRY, Mark, *Partners in Command. George Marshall and Dwight Eisenhower in War and Peace*, Londres, Penguin Books, 2007.

PROVINCE, Charles M., *I Was Patton's Doctor. The Reminiscence of Colonel Charles B. Odom, M.D. Third Army Surgical Consultant and General Patton's Personal Physician*, CreateSpace Independent Publishing, 2011 (2010).

–, *Pure Patton. A Collection of Military Essays, Commentaries, Articles and Critiques by George S. Patton Jr.*, CreateSpace Independent Publishing, 2009.

RAUGH, Jr., Harold E., *Wavell in the Middle East (1939-1941). A Study in Generalship*, Norman, University of Oklahoma Press, 2013 (Brassey's UK, 1993).

REYNOLDS, Michael, *Monty and Patton. Two Paths to Victory*, Barnsley, Pen & Sword, 2010 (Chalford Stroud, 2007).

–, *Monty and Patton. Two Paths to Victory*, Stroud Gloucestershire, Spellmount Publishers, 2005.

ROBINETT, Paul, *Armor Command*, Dayton, McGregor & Werner, 1959.

RODGERS, Russ, *Historic Photos of General George Patton*, Dayton, McGregor & Werner, 2007.

ROMMEL, Erwin, *La Guerre sans haine*, carnets présentés par Basil Liddell-Hart, avant-propos de Manfred Rommel, traduits par Jacques Mordal, Colin Delavaud, Henri Daussy et René Jouan, Paris, Le Livre contemporain, 1960.

SARANTAKES, Nicholas Evan, *Making Patton. A Classic War Film's Epic Journey to the Silver Screen*, Lawrence, University Press of Kansas, 2012.

SEMMES, Harry, *Portrait of Patton*, New York, Appleton Century Crofts, 1955.

SHOWALTER, Dennis, *Patton and Rommel. Men of War in the Twentieth Century*, New York, Berkley Caliber, 2005.

SMITH, Gene, *The Shattered Dream. Herbert Hoover and the Great Depression*, New York, William Morrow, 1970.

SOBEL, Brian M., *Fighting Patton*, Bloomington, Indiana University Press, 2013 (1997).

STEWART, Adrian, *The Campaigns of Alexander of Tunis*, Barnsley, Pen & Sword, 2008.

SUMMERSBY, Kay, *Past Forgetting. My Love Affair with Dwight D. Eisenhower*, New York, Simon & Schuster, 1976.

TRUSCOTT, Lucian K., *Command Missions*, New York, Dutton, 1954.

WHITING, Charles, *48 Hours to Hammelburg. Patton's Secret Ghost*, New York, S & S International, 2003.

WIEVIORKA, Annette, *1945, la découverte*, Paris, Seuil, 2015.

WILCOX, Robert K., *Target: Patton. The Plot to Assassinate General George S. Patton*, Washington DC, Regnery History, 2008.

WILLIAMSON, Porter B., *Patton's Principles. A Handbook for Managers Who Mean It!*, New York, Touchstone, 1982 (Management and Systems Consultants, 1979).

YEIDE, Harry, *Fighting Patton. George S. Patton Jr. Through the Eyes of His Enemies*, Minneapolis, Zenith Press, 2014 (2011).

ZALOGA, Steven J., *George S. Patton*, Oxford, Osprey Publishing, 2010.

Campagnes menées par Patton

ATKINSON, Rick, *An Army at Dawn. The War in North Africa (1942-1943)*, New York, Henry Holt & Company, 2002.

–, *The Day of Battle. The War in Sicily and Italy (1943-1944)*, New York, Henry Holt & Company, 2007.

BARON, Leo, *Patton at the Battle of the Bulge*, New York, NAL Caliber, 2014.

BARR, Niall, *Yanks and Limeys. Alliance Warfare in the Second World War*, New York, Penguin Random House, 2015.

BEEVOR, Antony, *D-Day et la bataille de Normandie*, Paris, Calmann-Lévy, 2009.

BELLE, Jacques, *L'Opération Torch et la Tunisie*, Paris, Economica, 2011.

BERNAGE, Georges, CADEL, Georges, *Cobra, la bataille décisive. Normandie 1944*, Bayeux, Heimdal, 1984.

BLUMENSON, Martin, *La Passe de Kasserine*, Paris, Presses de la Cité, 1968.

–, *La Bataille des généraux*, Condé-sur-Noireau, Charles Corlet, 1995.

BUCKLEY, John, *The Normandy Campaign 1944, Sixty Years On*, New York, Routledge, 2006.

–, *Monty's Men*, New Haven, Yale University Press, 2013.

CAMP, T.J., *Tankers in Tunisia*, Armored Replacement Training Center, Fort Knox, 1943 (réédité en 2003 par University Press of Pacific).

D'ESTE, Carlo, *Histoire du Débarquement*, Paris, Perrin, 2013.

FARRELL, Joseph P., *Reich of the Black Sun. Nazi Secret Weapons & the Cold War Allied Legend*, Kempton, Adventures Unlimited Press,

2004.

FLORENTIN, Eddy, *Stalingrad en Normandie*, Paris, Presses de la Cité, 1965.

HARKINS, Paul, *When the Third Cracked Europe*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 1969.

HARRISON, Gordon, *Cross Channel Attack. The Official US Army History of the Operation Overlord D-Day Invasion of Normandy*, Saint Petersburg (Floride), Red and Black Publishers, 2013.

HART, Russell A., *Clash of Arms. How the Allies Won in Normandy*, Norman, University of Oklahoma Press, 2004.

HART, Stephen, *Colossal Cracks. Montgomery's 21st Army Group in Northwest Europe (1944-1945)*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2007.

HASTINGS, Max, *Overlord*, Londres, Michael Joseph Ltd, 1984.

HOWE, George, *Northwest Africa. Seizing the Initiative in the West*, Washington, 1957.

ISBY, David, *Fighting the Breakout*, Londres, Greenhill Books, 2004.

KITCHEN, Martin, *Rommel's Desert War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

LUCAS, James, BARKER, James, *The Battle of Normandy. The Falaise Gap*, Teaneck, Holmes and Meier Publishers, 1978.

LUCK, Hans von, *Panzer Commander. The Memoirs of Colonel Hans von Luck*, New York, Dell Publishing Co., 1989.

LUDEWIG, Joachim, *Rückzug. The German Retreat from France. 1944*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2012.

MARGRY, Karel, *Operation Market-Garden. Then and Now*, Boston, After the Battle, 2002.

PALLUD, Jean-Paul, *Rückmarsch! The German Retreat from Normandy. Then and Now*, Boston, After the Battle, 2006.

PERRET, Geoffrey, *Winged Victory. The Army Air Forces in World War II*, New York, Random House, 1993.

PORCH, Douglas, *The Path to Victory. The Mediterranean Theater in World War II*, New York, Farrar, Straus and Giroux Inc., 2004.

RICKARD, John Nelson, *Patton at Bay. The Lorraine Campaign. 1944*, Washington DC, Brassey's Inc., 2004 (1999).

RIPLEY, Tim, *Patton Unleashed*, Londres, Windmill Books, 2015.

ROLF, David, *The Bloody Road to Tunis*, Londres, Greenhill Books, 2001.

RONDEAU, Benoît, *Afrikakorps : l'armée de Rommel*, Paris, Tallandier, 2013.

–, *Invasion ! Le Débarquement vécu par les Allemands*, Paris, Tallandier, 2014.

SCHRAMM, Percy, *Kriegstagebuch des OKW*, Erster Halbband, Band 3.

SHULMAN, Milton, *La Défaite allemande à l'Ouest*, Paris, Payot, 1948.

SPIRES, David N., *Patton's Air Force*, Washington DC, Smithsonian Institution Scholarly Press, 2002.

TOMBLIN, Barbara B., *With Utmost Spirit. Allied Naval Operations in the Mediterranean (1942-1945)*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2004.

WEIGLEY, Russell, *Eisenhower's Lieutenants. The Campaigns of France and Germany (1944-1945)*, Bloomington, Indiana University Press, 1981.

WINTON, Harold R., *Corps Commanders of the Bulge*, Lawrence, University Press of Kansas, 2007.

ZALOGA, Steven J., *US Armored Units in the North African and Italian Campaigns (1942-1945)*, Oxford, Osprey Publishing, 2006.

Sites Internet consultés

americainwwii.com
apsu.edu
atlastales.com
blogs.wsj.com
briansjourney.com
comicbookplus.com
content.time.com
en.wikipedia.org
fr.wikipedia.org
generalpatton.org
generalpattonmuseum.com
historynet.com
hollywoodreporter.com
huffingtonpost.com
imdb.com
kirkusreviews.com
legion.org
liberation.fr
marshallfoundation.org
ouest-france.fr
pattonhq.com
pattonthirdarmy.com
pennlive.com
roadsideamerica.com
silencepatton.com
slate.fr
timesunion.com
victorhanson.com

vmi.edu

Sources audiovisuelles

Patton, film de Franklin J. Schaffner, 1970.
Patton. Né pour être soldat, téléfilm de Delbert Mann, 1986.

Table des cartes

La bataille de Saint-Mihiel
L'opération Torch
Les opérations du II^{e} corps en Tunisie
La campagne de Sicile
La percée de Normandie
L'exploitation de la percée en Normandie
La campagne de Lorraine
La bataille des Ardennes (décembre 1944-janvier 1945)
La Rhénanie et le passage du Rhin

Remerciements

Ma dette envers Claude Quétel est immense. Claude est en partie à l'origine de cette biographie de George Patton, superbe projet d'écriture que je souhaitais mener à bien depuis des années. Ses conseils avisés et sa relecture attentive m'ont été très précieux. Je veux également exprimer ma gratitude et ma reconnaissance envers Xavier de Bartillat, qui m'a une nouvelle fois accordé sa confiance et son soutien pour la rédaction d'un ouvrage portant sur la Seconde Guerre mondiale. Le travail sur ce livre a bénéficié de mes contacts avec le Patton Museum de Fort Knox. Je suis particulièrement reconnaissant à Nathan Jones pour sa sympathie et la qualité de nos échanges. Je remercie l'équipe très professionnelle des éditions Tallandier, en particulier Alexandre Maujean. Je suis également reconnaissant à Étienne Robert, mon collègue de lycée, pour ses précieux conseils bibliographiques.

Ma famille m'a été d'un soutien indispensable. Je dois, comme à chaque ouvrage et avec sincérité, rappeler ce que je dois à ma femme Sadime pour l'enthousiasme qu'elle manifeste pour chaque projet d'ouvrage, ainsi que ses encouragements. Mon fils Dawem, qui a d'abord estimé que son papa consacrait trop de temps au général Patton, a fini par découvrir et apprécier cet officier hors du commun. Cybèle, ma fille, est née pendant la rédaction de ce livre et la joie de

son arrivée parmi nous restera le plus beau souvenir rattaché à la période de ma vie consacrée à ce travail d'écriture qui m'a passionné plus que tout autre.

Index

Achille 49, 135

Alden, John 147

Alexander, Sir Harold, maréchal 209, 213-214, 216-217, 220, 222, 225-227, 229, 231, 235, 237-239, 242, 245, 253-254, 256-257, 259-261, 264, 310, 331, 370, 490, 505, 514

Alexandre le Grand 33, 110

Allenby 134

Allen, Robert 18, 304, 317, 341, 493, 496

Allen, Terry de la Mesa, général 156, 201, 212-214, 224, 230, 265, 475-476, 506

Allison, Dave 69

Anderson 183, 191, 202

Anders, Wladyslaw, général 290

Andrews, Roy Chapman 170

Angelo, Joseph 105-106, 108, 117, 140

Appel, George C., lieutenant 286

Arnim, Jürgen von, général 208, 223, 226

Arnold, Henry Hop, général 359, 469

Auchinleck, général 176

Axelrod, Alan 528

Ayer, Ellen, dite Ellie, née Banning, belle-mère 33, 57, 77

Ayer, Frederick, beau-père 33, 49, 56, 84, 236

Ayer, Frederick Jr., beau-frère 33-34, 57, 147, 185, 231, 264, 284, 360, 401, 403, 409, 435, 479, 481

Ayer, Katharine, dite Kay ou Kate, belle-soeur 33-34, 53, 57, 65, 95

Ayer, Louise Raynor 146

Ayers, colonel 381

Badoglio, maréchal 260

Baehr, capitaine 47

Bailey, sénateur 291

Balck, général 415, 492, 501

Banning (famille) 33-34, 47

Banning, Phineas 26

Bard, Thomas R., sénateur 35, 37

Baum, Abe, capitaine 449

Bayle, Hal, journaliste 246

Bazata, Douglas 483

Bedell Smith, Arthur, général 150, 180, 238, 261, 268, 288, 301, 303-304, 306, 323-325, 402, 437, 439, 443, 475-476, 479

Bedford Forrest, Nathan 482

Bennett, Paul 273, 275-276

Bernhardi, Friedrich von 119

Bernstein, colonel 448

Béthouard 197

Black, colonel 181, 444

Blank, colonel 172

Blesse, Frederick, général 272-273

Bloomfield, Gary 528

Blumenson, Martin 15, 18, 20, 480, 520

Blumentritt 501

Bolzen, général 447

Bourke-White, Margaret 446

Bradley, Omar, général 15, 18, 20, 128, 150, 210, 214-215, 219, 223-224, 231, 237, 239, 241-244, 246, 249, 251, 260, 263, 265-268, 275, 281-282, 285, 297, 300-303, 307, 311-312, 320-321, 325-326, 329, 331-333, 335, 338, 342-344, 347-350, 352-362, 364-365, 367-370, 373-380, 382-389, 392-395, 402, 407-411, 414, 417-421, 425, 427, 429, 431, 433-435, 437, 439-440, 442-443, 445, 447-448, 450-451, 453-455, 457-458, 469, 487-488, 491, 493-496, 498-499, 506, 511, 519, 522-523

Braine, Elgin, lieutenant 85-88

Brandenberger, général 422

Brereton 447

Brett, major 98, 106, 136-137

Brooke, Alan 206, 321, 510

Brown, Arvin H., cousin 232, 271, 512

Brutus 313

Buckner 488

Bull, Harold Pink, général 243, 382

Burns 372

Bushfield, sénateur 322

Butcher, Harry, capitaine 178, 203, 283, 302, 310, 359

Byrnes, James, homme politique 398, 511

Cairns, Hugh, général 478

Campbell, général 459

Cardenas, Julio 72-73, 109

Carranza, Venustiano 68, 70

Carson, Kit 25

Carver, Lord 500

César 46, 103, 128, 135, 233, 240, 245, 442, 508, 517

Chaffee, Adna, général 95, 137, 148, 153-155, 165, 528

Chanoine, commandant 98

Chevallerie, Kurt von der, général 386

Churchill, Winston, Premier Ministre 138, 177-179, 205-207, 242, 302, 312, 323, 327, 330

Clarke, Bruce 425

Clark, Mark, général 177, 180, 182, 186, 195, 197, 200-203, 206-207, 209, 216, 231, 235, 240, 243-244, 281-283, 286-289, 297, 299-300, 311, 331, 338, 442, 464, 480, 488-489, 494

Clausewitz, Carl von 57, 112, 127, 499

Cléry, Charles, adjudant 61, 64

Cochran, général 217, 231

Codman, Charles, colonel 17, 20, 193, 236, 280, 285, 292, 300, 304, 325, 354, 356, 361, 364, 397-398, 406-407, 420, 427, 437

Cole, Loren, lieutenant 151

Collins 338, 342, 347, 353

Compton 98

Coningham, Sir Arthur, maréchal 229-230

Conner, Fox, général 118, 132

Connor, général 137

Cook, Gilbert, général 314, 375

Cooper, Gary 236

Coppola, Francis Ford 522

Corlett, général 311

Craigh, général 259

Cramer, général 313

Crane, W. Carey 217, 372

Crocker, John, général 227

Crompton, capitaine 285

Crosby, général 131, 133

Cross, lieutenant-colonel 404

Crutchfield 478

Culbert, Frederick 181

Culbert, Paul 187

Cunningham, Sir Andrew, amiral 242

Currier, Donald, chirurgien 276

Custer, George Armstrong 528

Darby, colonel 212, 251

Darlan, François, amiral 192, 200, 483

Davis, Dwight F. 132

Davis, William S. 60

Dawes, vice-président 133

Dawley, Ernest, général 236-237, 241

Dempsey, général 330

Desmedt, Joachim 525

Devers, Jacob L., général 50, 165, 170, 172, 178, 197, 202, 210, 286, 298, 303, 387, 392, 394-395, 411, 419, 433, 442-443, 445, 447, 488, 502

Dickson, Bradley Monk 219, 325

Dietrich, Marlene 407

Dill, Sir John, maréchal 184, 206, 383

Donley, Bill 224

Donovan, William J. 483

Doolittle, James, général 182, 218, 281, 408, 447

Douglas, Kirk 524

Doyle, capitaine 149

Doyle, Conan 30

Drum, Hugh, général 145, 151, 166

Duane, docteur 479

Dugan, Caro Atherton 34

Duke, Doris 462

Dunckern, Anton, général 410

Dunphie, Charles, brigadier 217

Duvall, Robert 524

Early, Jubal 27

Eberbach, Heinrich, général 367

Eddy, Manton, général 214, 219, 225-226, 245, 375

Edouard VII 113

Eichelberger, général 494

Eisenhower, Dwight David, dit « Ike », général 18-19, 117-118, 128, 131, 150, 152, 155, 165, 170, 175-182, 189, 192, 194-197, 199-203, 206, 208-209, 211-212, 214, 216-217, 220, 227-228, 230-231, 235, 237-244, 246, 250-255, 259, 261, 264-265, 268, 271-277, 280-281, 283, 285, 287-292, 297-299, 301-308, 310-312, 321-326, 330-331, 333-338, 342, 348, 350, 354, 357-359, 363, 368, 371-372, 375-376, 378-380, 382-383, 386-387, 393-394, 405-406, 408-412, 414, 417-420, 423, 425, 428-429, 434, 437, 439, 443, 446-449, 451, 453-455, 458-460, 463, 466, 468-469, 471-476, 479, 482-483, 487-488, 491-492, 494, 496, 505, 508, 510-511, 519, 523

Eklund, Coy 14, 304, 341, 405-406

Elliott, Al, soldat 423

Elser, journaliste 73

Eltinge, colonel 83-84

Emmet, commandant 185

Erbes, John 165-166

Estienne, général 85-86

Falkenhayn, Erich von 119

Farago, Ladislas 18, 20, 514

Farman, major 89

Farrell, Joseph 483

Farrell, Roland 262

Fickett, colonel 358

Fiebeger, Gustav, colonel 50

Flint, Paddy 183, 348

Foch 79, 120, 134

Folz, colonel 65

Fontanne, Lynn 16

Ford, John 148

Fredendall, Lloyd, général 158, 203, 208-210, 214-215, 283, 494

Frédéric le Grand 120, 369

Freeman, Douglas Southall 17

Freeman, Edward 337

French 120

Freyberg, Bernard, général 216

Fries, général 271

Fuller, colonel 86, 120, 134-135

Gaffey, Hugh, général 183, 211, 213-214, 251, 258, 304, 325, 348, 373, 382, 394, 410

Garbo 313

Garza, Juan 72

Gaston, colonel 65

Gaulle, Charles de, général 475

Gavin, général 313

Gay, Hobart, général 183, 249-250, 257, 264, 304, 325, 334, 343, 374, 410, 418-421, 434, 455, 458, 462, 476-479, 482, 517

George VI 321

Gerber, Helmut 429

Gerow, Leonard, général 373-374, 379, 447

Gersdorff, général 444

Giraud 242, 411

Glassell, Susan Thorton 27

Goering, Hermann 250, 262, 286, 448

Gordon, Jean 20, 146, 380-381, 405, 435, 466, 480

Gort, Lord 238, 299

Graham, James B. 504

Grant 298-299, 499-500, 528

Grigg, Sir James 244

Grow, Robert, général 319, 349, 356, 358

Gruenther 281, 300

Guderian, Heinz, général 135-136, 152, 501

Guillaume I^er^ 427

Guillaume II 78

Guillaume le Conquérant 309, 335, 340, 355, 442, 445

Guingand, Sir Francis de, général 326, 330

Gustave Le Bon 502

Guzzoni, général 247

Haig, maréchal 81, 120

Haislip, Wade, général 314, 348, 353, 358, 361, 364-365, 367, 411

Hall, amiral 186, 498

Hammelburg 19-20, 449-450, 489, 493, 504

Hammond, Elton, colonel 183, 348, 521

Handy 287

Hannibal 135, 266

Hansen, Chet 325, 338, 409, 499

Harbord, général 92, 137-138

Harbord, James 360

Harding, Warren 123

Harkins, Paul 183, 300, 348, 467

Harmon, général 183, 192, 208-209, 224, 494, 505

Harriman, ambassadeur 412, 474

Harrison 468

Hassan II, roi du Maroc 201

Hausser 347, 349

Hauteville, Tancrède de 289

Hawley, Paul, général 412

Heer, général 148

Heidelberg 478, 481, 519-520

Heintges, lieutenant-colonel 267

Helfers, major 363

Henry, général 136

Henry, Guy V. 50

Henson, Leslie 333

Hewitt, Henry Kent, amiral 181, 184-186, 192, 238, 242, 245, 247, 249

Hill, docteur 478

Hindenburg 101, 103, 134

Hines, John, major 125

Hirshson, Stanley P. 18, 20

Hitler, Adolf 176, 260, 277, 291, 309, 326, 344, 353, 363, 367, 370, 385, 390, 410, 417, 432, 448, 455, 457-458, 510

Hodges, Courtney, général 15, 303, 342, 344, 352, 373-374, 378, 380-381, 386, 388, 408, 417, 429, 434, 438-440, 447, 457, 488, 506

Holbrook 505

Hollenbach, Karl F. 515

Hooper, Vincent 157

Hoover, Herbert 18

Hope, Bob, comédien 281

Hopkins, Harry 297

Horan, Don 525

Horan, M. B. 280

Hose, Fred 315, 350, 356

Howard, lieutenant 94

Hube, Hans-Valentin, général 253, 269

Hudson, Tom 428

Huebner, Clarence, général 457

Hughes, Everett, général 264, 268, 304, 331, 335, 365, 372, 381, 395, 429, 437, 466, 511, 518

Huon, William 19

Irwin 380, 444

Iscariote, Judas l' 291

Jackson, Stonewall, général 30, 216, 256, 520

Jennings, Bill, sergent 409

Jenson, Richard Dick, major 183, 213, 228-229, 236, 465, 490

Johnson, Peer, docteur 147

Johnson, Thomas 107

Jordan, Jonathan W. 20

Joseph, Peter 305

Josephson, Matthew 140

Joukov, Gueorgui, général 462-463, 504

Joyce, Kenyon, général 362, 517

Judas, apôtre 231, 306

Juin, Alphonse, général 288, 379

Kadari, Yannis 19

Kadhafi 528

Kennedy, George 524

Kenner, général 365, 478

Kesselring, maréchal 271, 288, 443

Keyes, Geoffrey, général 183, 197, 214, 256, 258-260, 267-268, 287, 331, 476-477, 479-481

Khan, Gengis 458

Kilburn 505

King, amiral 177, 181

Kipling 105, 279, 372, 510

Kluge 367

Knobelsdorff, général 390, 393

Knowles, Maurice, lieutenant 97, 105

Koch, Oscar, colonel 213, 219, 236, 357, 390, 409, 417

Koenig 380

Krieger, Mary Jane 14

Krueger, Walter, général 165, 488

Kuhl, Charles H. 273, 275-276

Kunz, W., sergent 267

La Fevre, commandant 93-94

Lahaye, Jean-Louis 525

Lambert, Kent, colonel 213-214, 240

Lancaster, Burt 523

Lang, colonel 226

Laurent, Boris 19

Lavitrano, Luigi, cardinal 258

Lear, Ben 165

Leclerc, Philippe, général 358, 367, 370-371, 379, 393, 395

Lee, John C. H., général 30, 50, 199, 208, 216, 256, 305-306, 318, 321, 387, 396, 398, 512, 528

Lee, Phue P. 189

Lee, Robert E., général 37, 47, 59, 469, 505, 510

Liddell Hart, Sir Basil, capitaine 127, 134, 321

Lincoln 298

Lindsey, capitaine 59

Longman, F. W. 120

Lopez, Isadore 72

Lucas, John, général 244-245, 250, 254, 268, 276, 300, 310, 496, 499

Luce, Clare Booth 405

Ludendorff, Erich von 119

Luman, Ralph, lieutenant 157-158

Luttrell, Leon 166, 276

Lüttwitz, von, général 392

MacArthur, général 136-137, 139, 442, 449, 456-457, 469, 488

Mackall, lieutenant-colonel 129

Mac Naughton, général 152

Macon, général 365

Mahan 120

Malborough 489

Maloney, général 434

Manteuffel, Hasso-Eccard von, général 390, 395, 422, 430, 492

Marc Aurèle, empereur romain 85

Marchand, général français 97

Mar, colonel 36

Marquand, John 262

Marshall, Forrest C. 91

Marshall, Francis C., capitaine 53, 55-56, 58

Marshall, George C. 80, 95, 150-152, 154-155, 166-167, 170, 173-174, 176-178, 180-181, 183, 185, 202, 206, 216-217, 226, 240-243, 246, 263, 271-272, 280, 282, 287, 297, 299, 323, 336, 373, 385, 402, 438-439, 442, 448, 457, 466, 471, 487-488, 492, 494, 503, 505, 507, 510, 522

Maschio, John 171

Mauldin, Bill 263, 428

McCarthy, colonel 466

McCarthy, Frank 522

McCarthy, Robert 526

McCarthy, sénateur 463

McCloy, John 297-298, 321, 447

McClure, lieutenant 103

McCoy, colonel 83

McNair, Leslie, général 152, 154, 165, 168, 170, 173, 175, 178, 255, 265, 279, 290, 302, 319, 337, 348, 382, 502

McNarney, général 177, 321, 469, 471, 476

Meeks, George, sergent 148, 172, 182, 186-187, 200, 213, 266, 300, 305, 310, 337, 481, 512

Mellor, William B. 523

Merle-Smith, major 463

Metcalf 426

Meyer, colonel 411

Michelier, Frix, amiral 193

Middleton, Troy 236, 285, 314, 342, 347, 352, 355-356, 362, 408, 417-418, 421, 430, 454, 492

Miller, général 261

Millikin 418, 423

Mims, John 158, 398-399, 477

Minerve 233, 435

Mitchell, William, général 80, 111, 116, 118

Moltke 360

Montgomery, comtesse de 80

Montgomery, Sir Bernard Law, maréchal 65, 176, 192, 209-210, 216, 220, 222, 225-228, 233, 235, 237-239, 242, 253-257, 260-262, 265, 267-269, 272, 281-284, 290, 303, 307, 309, 311-312, 314, 320-321, 326, 329-330, 332, 335, 339, 342, 345, 352, 357-358, 361, 363, 368, 370, 374-375, 378-379, 382-383, 385-388, 392-396, 411, 414, 417, 420-421, 426-427, 431, 433-434, 437-438, 440, 444-445, 455, 487-491, 495-498, 500-501, 503-504, 509-511, 523

Mordal, Jacques 19

Morgenthau, Henry 474

Mosby, colonel 30

Mould, G. 322

Mountbatten, Lord Louis, amiral 206

Muller, Walter 183, 388

Murray, général 151

Mussolini, Benito 259-260, 265, 269, 461, 491

Mygatt, Gerald 290

Napoléon 40, 44, 46, 81-82, 132, 174, 232, 238, 288, 302, 439, 443, 445, 456, 475, 497, 502, 508, 514, 517

Nelson, amiral 267, 435

Nevins, Arthur, général 237

Newman, Larry 446

Nimitz, amiral 395, 442

Nixon, Richard 523

Noguès, Charles, général 193, 196-197, 207

Nye, Robert H. 514

Obama, Barack 524

Odom, Charles, colonel 250, 256, 273-274, 304, 450, 465, 467, 479

O'Donnell, John 474

O'Hare, Red 325

Oliver 319

O'Neill, James, révérend 414, 426

O'Reilly, Bill 523

Orlando, Robert 483

Oshima, ambassadeur du Japon 344

Pacha, Hicks 28

Pajerski, Frank 317

Pajewski, Bill 304

Parks, Floyd 168-170

Patch, Alexander, général 16, 95, 303, 393-394, 411, 417, 439, 443-445, 447, 488

Patterson, Robert 461-462

Patton, Anne, dite Nita, soeur 17, 29-30, 34, 50, 58, 60, 65, 70-71, 74, 78, 81, 84, 91, 112, 124, 130, 154, 200, 326, 372, 409, 461, 512

Patton, Beatrice, fille 17-18, 58, 67, 108, 144

Patton, Beatrice, née Ayer, épouse 14, 20, 33-34, 39-46, 48-51, 53-59, 62, 64-65, 67, 70, 74, 77, 79, 81, 83, 87, 89, 91-96, 100, 102-103, 105, 107-108, 110-111, 113, 115-119, 121, 123-128, 131, 133, 144, 146-150, 155, 169, 171, 178, 184-185, 198, 200-201, 207, 214, 219, 228, 230, 233, 236, 239, 258, 265, 267, 279, 283-284, 291-292, 301, 304, 308-309, 311, 320, 332, 336, 343, 350, 354, 362, 368-369, 374-375, 377, 380, 382, 392, 395, 397, 407, 410, 412, 420, 432, 438, 450, 464, 466, 475, 478-482, 490, 512, 522

Patton, George Mercer 28

Patton, George Smith II, père 57

Patton, George Smith IV, fils 124, 523

Patton, Glassell, oncle 35

Patton, John Mercer 27

Patton, Robert, petit-fils 523

Patton, Ruth Ellen, fille 15-16, 18, 29, 48, 64, 67, 77, 116, 121, 125, 128, 144, 146, 149, 154, 326, 414, 465, 480-481, 508, 515, 523-524, 529

Patton, Ruth, née Wilson, mère 26, 28

Patton, Susan 27-28

Patton, Tazewell 27

Paul, général 427

Pearson, Drew 18, 291, 297

Pell, John 134

Perrin 273

Pershing, John J., général 68, 70-75, 77-79, 81, 83-84, 90-93, 96, 105, 107, 109, 111-112, 118, 120, 125-126, 134, 150, 172, 184, 199, 228, 291, 321, 398, 469, 510

Pétain, Philippe, maréchal 81, 134, 192, 200

Philippe II 90

Picq, Ardant du 59, 126-127

Podhajsky, Alois 460

Polk, colonel 456

Pompée 135

Pound, Sir Dudley 206

Pound, soldat 423

Pyle, Ernie 215, 487

Quesada, Pete 349

Ragland, capitaine 36

Ramsey 242

Reed, Charles H. 460

Regnery 18

Reid, Robert 446

Rivers, colonel 123

Robbins, sergent 404-405

Robinett, Paul M., général 199, 212

Robinson, Will G. 94

Rockenbach, Samuel, général 86-89, 92-93, 95, 97-98, 103-104, 109, 121

Roi Arthur 304

Rommel, Erwin, maréchal 14, 17, 110, 152-153, 168, 173-176, 181, 187, 189, 192-193, 202, 209, 214, 218, 220, 222-223, 232-233, 249, 288, 299, 309, 349, 362, 386, 408, 448, 487-488, 498, 501, 503-504, 509-511

Rondell, Dargery 479

Rooney, Andy 15

Roosevelt, Eleanor 149

Roosevelt, Franklin Delano, président 177-178, 184, 188, 197, 205, 207, 219, 221, 264, 291, 298, 450-451, 469

Roosevelt, Theodore, général 221, 265, 272, 343

Roosevelt, Theodore, président 40-41, 154

Rosevich, Joseph D. 18, 187

Rowe 36

Rundstedt, Gerd von, maréchal 381, 390, 423, 501

Ryan, Cornelius 446

Ryder, Charles 214

Schaffner, Franklin, réalisateur 15, 522, 524

Schemnitz, sergent 106

Scipion 489

Scipion l'Africain 233

Scott 155-156, 165, 167

Scott, George C. 523-524

Scott, Hugh L., général 66

Scott, Walter 31, 143

Scott, Winfield, général 430

Seeckt, Hans von 138

Semmes, Harry 482

Service 372

Sewell, lieutenant 92

Shaeffer 471

Shakespeare, William 15, 30

Shaw, Bernard 322

Sheaffer, Vera, lieutenant 276

Sheridan, Phil 482

Sherman 528

Shorb 26

Shore, Dinah 386

Silvester, Lindsay, général 380, 505

Simpson, Wallis 113

Simpson, William H., général 15, 50, 329, 344, 383, 434, 439-440, 447, 488, 506

Skubik 483

Smith, Chesterfield, capitaine 13

Smith, George Hugh, colonel 28, 64, 67

Smith, Harry 126

Smith, Jedidiah 25

Smith, Ophelia 33

South, Betty 381

Spaatz, Carl, général 229, 242, 408, 447

Spang, Karl, général 364

Spellman, archevêque 513

Spore, John B. 520

Sprindis, sous-lieutenant 193

Spurling, colonel 478-479

Staline, Joseph 291, 412, 458, 460, 483

Steere, commandant 187-188, 245

Steinbeck, John 139

Stiller, Alexander, major 183, 187-188, 213, 236, 249, 258, 285, 289, 310, 325, 356, 376, 444, 449

Stilwell 488

Stimson, Henry L., secrétaire d'Etat 62, 133, 154, 157, 164, 170, 183, 287, 292, 297, 343-344, 414, 439, 466, 482, 510

Stowe, Leland 518

Stuart 528

Stuart, Jeb 30, 482

Sudgen, général 238

Sultan, Daniel I., général 183

Summerall, Charles, général 17, 46, 50, 90, 136, 184, 360, 401

Summersby, Kay 18, 178-180, 302, 473

Taylor, Donald M. 232, 305, 349

Taylor, Zachary 215

Tchang Kaï-chek 488

Tedder, Sir Arthur, maréchal 229, 237-238, 242, 306, 308, 419

Thompson, caporal 477

Thorpe, Jim 61

Tito 463

Tolboukhine 462

Tooey 408

Torcia, capitaine 263

Totten, James W., lieutenant 154

Totten, Ruth Ellen 523, 529

Track, Caroline 175

Tree, Mas de la 61

Truman, Harry, président 451, 455, 469, 482, 494

Truscott, Lucian, général 181, 183, 189, 192, 202, 236, 258, 266-267, 276, 283, 286, 394, 474, 476, 505

Tzu, Sun 120, 376, 497

Ulsaker, Carl, capitaine 405, 423

Vaerst, von, général 208

Van Voorhis, colonel 136-137, 148

Vaux de la Porquière, Madame de 90, 398

Viner, Joseph, capitaine 93

Walker, Walton 314, 317-319, 353, 358, 384, 393-394, 402, 420, 439, 454, 505

Wangenheim, von, général 440

Ward, Orlando, général 214, 223-224, 226, 506

Washington, George 27, 58-59

Waters, John, gendre 131, 144, 154, 199, 208, 223, 229, 285, 449-450, 466

Wavell, Lord 511

Wayne, John 169, 223, 523

Wedemeyer, Albert, général 298

Weigley, Russell 488

Welborn, colonel 116

Wellington, duc de 299, 508

West, sergent 285

Weygand 134

Weyland, Otto, général 320, 339, 359-360, 413, 422

Whiteley, John, général 433-434

Wilbur, colonel 192

Wilcox, Robert K. 482-483

William, George 28

Williams, colonel 286

Williams, général 446

Williamson, Edward C. 318

Williamson, Porter B. 167, 529

Willie, le chien 309, 369, 397, 406, 433, 447-448, 527

Wilson, Anne, dite Nannie, tante 26, 28-29, 32, 34, 37, 47, 51, 53, 56-58, 62, 121, 124, 129, 138

Wilson, Benjamin 465

Wilson, Benjamin Davis, grand-père 25-26

Wilson, Margaret Hereford, grand-mère 26

Wilson, Woodrow, président 63, 68, 74, 111, 123

Wolczyk, Stan 173

Wood, John S., général 62-63, 319, 349, 355, 358-359, 371, 380, 384, 395, 401, 410, 506

Wood, Leonard, général 66-67

Woodring, Horace 477-478, 482

Wulisch, Erich von, général 191

Yeide, Harry 20, 488

Zanuck, Darryl 522

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com